

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

NOUVELLE EDITION,

REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roi.*

TOME CINQUIE'ME.

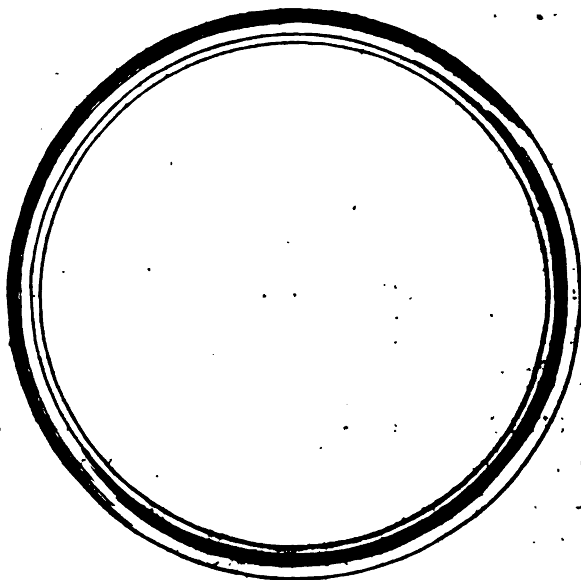


A AMSTERDAM,

Chez *ZACHARIE CHATELAIN.*

M. DCC. XXXV.

Avec Privilege.



MARCUS CRASSUS.

ARCUS CRASSUS étoit fils d'un pere qui avoit été Censeur, & qui avoit eû l'honneur du triomphe. Il fut élevé dans une petite maison avec ses deux freres, qui tous deux furent mariez du vivant de leurs parens, & ils n'avoient tous qu'une même table; & ce ne fut pas ce qui contribua le moins à le rendre sobre & temperant dans toute sa maniere de vivre. Après la mort de l'un de ses freres, il prit avec

Crassus sobre & temperant.

Après la mort de l'un de ses freres il prit avec lui sa veuve & ses

lui sa veuve & ses enfans dans sa maison. Car sur l'amour des femmes il n'y avoit point de Romain plus sage & plus moderé que lui. Il est vrai qu'étant un peu avancé en âge il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec Licinnia, une des vierges Vestales. Licinnia même fut appellée en justice à la poursuite d'un certain Plotinus, qui se déclara son accusateur. Mais la verité est que cette Vestale avoit une maison de campagne fort belle, & que Crassus voulant l'avoir à bon marché, s'attacha à elle, & lui fit la cour fort assidument; de sorte que ses frequentes visites donnerent lieu à ce soupçon. Le jour qu'il fut jugé, ce qui lui aida le plus à refuter cette accusation, ce fut son avarice, car ses Juges ayant connu que c'étoit le seul motif de son attachement, il fut absous à pur & à plein, & il ne laissa pas un moment de repos à la Vestale jusqu'à ce qu'elle lui eût vendu sa maison. Aussi les Romains disent-ils que l'amour des richesses étoit le seul vice qui obscurcissoit en lui beaucoup de vertus. Je croi en effet que ce vice paroissoit seul, mais c'est parce qu'étant plus fort & plus violent que tous les autres, il les effaçoit tous, & les empêchoit d'éclater.

Moderé dans l'amour des femmes.

Accusé d'un commerce criminel avec une Vestale.

Fausseté de cette accusation, & ce qui y donna lieu.

Son avarice servit à le justifier.

Ses vertus obscurcies par l'amour des richesses.

Les grandes preuves que l'on donne de son avarice, sont sa maniere d'acquerir & ses biens

enfans dans sa maison.] Xylander a eû raison de reprendre les interprêtes qui avoient traduit, *il épousa sa veuve, & en eut des enfans.* Car cela est faux, & la lettre du texte ne souffre pas ce sens là. Crassus prit avec lui sa belle-sœur & ses neveux.

Que cette Vestale avoit une maison de campagne fort belle.] Car

immenses. Car il n'avoit au plus que trois cens talens quand il entra dans le monde ; pendant le tems qu'il fut en charge il consacra à Hercule la dixme de ses biens, il donna un festin au peuple, & fit à chaque Citoyen une distribution de bled pour trois mois, & après ces grandes largesses ayant voulu faire un état de tous ses biens avant son départ pour aller faire la guerre aux Parthes, il trouva que son fonds montoit à la somme de sept mille cent talens. Et la plus grande partie de tout ce bien, s'il faut dire cette verité avec l'execration qu'elle merite, il l'avoit acquise par le fer & par le feu, ayant tiré ses plus grands revenus des calamitez publiques. Car lorsque Sylla, après avoir pris Rome, vendoit publiquement les biens de ceux qu'il avoit fait mourir, appellant & estimant veritablement ces biens des dépoüilles ennemies, & un butin qui lui appartenoit, & voulant que la plûpart & les plus considerables des Citoyens participassent à son crime, Crassus fut des plus ardens à recevoir de lui en don, ou à acheter à vil prix tout ce qui lui convenoit.

Trois cens mille écus.

Vingt-un millions trois cens mille livres.

On ne peut parler qu'avec execration de ces richesses acquises par des voyes si atroces.

De plus, voyant que les fleaux les plus ordinaires & les plus frequens de Rome étoient les incendies & les croulemens des maisons à cause de la quantité infinie des bâtimens & de leur

Incendies frequentes à Rome.

les Vestales ne renonçoient pas à leur bien comme nos Religieuses ; & la raison de cela étoit, qu'elles pouvoient sortir de cette Religion & se marier.

Hauteur excessive des maisons de Rome.

hauteur excessive, il acheta pour esclaves des maçons, des charpentiers, des architectes, jusqu'à cinq cens, & quand le feu étoit en quelque endroit, il achetoit, non-seulement les maisons qui brûloient, mais encore les maisons contiguës, que les maîtres abandonnoient pour peu de chose, à cause de la crainte & de l'incertitude de l'évenement; de sorte que par ce moyen il se trouva que la plus grande partie de Rome lui appartenoit. Mais quoiqu'il eût un si grand nombre d'ouvriers, il ne bâtit jamais aucune maison, que la seule où il demeuroit, car il disoit ordinairement, *que ceux qui bâtissoient, se détruisoient sans avoir d'autres ennemis qu'eux-mêmes.*

Moyens dont Crassus se servoit pour s'enrichir.

Mot de Crassus sur ceux qui bâtissent.

Quoiqu'il eût plusieurs mines d'argent qui lui rapportoient beaucoup, quantité de terres de grand revenu, & beaucoup de laboureurs pour les faire valoir, cependant on peut dire que tout cela n'étoit rien au prix du profit qu'il retiroit de ses esclaves, considerables par leur nombre & par leurs talens, car ils étoient les uns lecteurs, les autres écrivains, ceux-ci banquiers, ceux-là bons hommes d'affaires, maîtres d'Hôtel, ou cuisiniers. Et non-seulement il étoit present quand ils apprenoient, mais il se donnoit la peine de les former & de les enseigner lui-même, très persuadé que le principal soin du maître, c'est

Car les esclaves n'acqueroient que pour leur maître.

Persuadé que le principal soin du maître, c'est de dresser ses esclaves comme les organes vivans de l'œconomique.] Aristote a fort bien dit dans son Traité de l'œconomie que de toutes nos possessions, la premiere & la plus necessaire, c'est celle qui est la

de dresser ses esclaves comme les organes vivans de l'œconomique. En quoi il avoit grande raison, s'il estimoit, comme il le disoit souvent, qu'il faut gouverner tous ses biens par ses esclaves, & ses esclaves par soi-même. Car nous voyons que l'œconomique, qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain, au lieu que celle qui regarde les hommes, fait partie du grand art de la politique. Mais en quoi il n'avoit pas raison, c'est qu'il croyoit & soutenoit qu'un homme n'étoit pas riche quand il n'avoit pas assez de bien pour entretenir & soudoyer lui seul une armée; car, comme disoit Archidamus, la guerre est un animal dont l'entretien n'est ni fixe ni reglé, de sorte que les fonds dont elle a besoin, sont toujours indéterminez & indéfinis. Et en cela Crassus étoit bien éloigné de la pensée de

Esclaves, les organes vivans de l'œconomique.

Comment l'œconomique fait partie de la politique.

Le seul que Crassus appelloit riche.

Les fonds de la guerre ne sçauroient être fixes.

meilleure en elle-même, & la plus capable de conduite; & par conséquent que ce sont les esclaves, qui sont des hommes. C'est-pourquoi Crassus les appelle avec raison, *les organes vivans & animez de l'œconomique.*

Car nous voyons que l'œconomique qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain, au lieu que celle qui regarde les hommes, fait partie du grand art de la politique.] Ce jugement de Plutarque est certain. Celui qui sçaura bien conduire des esclaves, pourra être capable de conduire aussi d'autres hommes; ce que ne fera jamais bien celui qui a borné son œconomie aux choses inanimées, seulement pour le gain, & par-là l'art du premier entre dans l'art de la politique. On peut dire aussi d'un autre côté que l'œconomique est une partie de la politique, & qu'elle en est même l'origine; car l'œconomie regarde le soin d'une maison, d'un menage, & la politique regarde le soin des villes & des Etats, & les villes & les Etats sont composez de maisons & de menages.

La guerre est un animal dont l'entretien n'est ni fixe ni reglé.] On peut appliquer à ce sujet cet apologue celebre: *La Lune pria*

Marius, qui ayant distribué à chacun de ses soldats quatorze arpens de terre, & ayant sçu qu'il y en avoit qui se plaignoient & qui en demandoient davantage, dit, *à Dieu ne plaise qu'un Romain trouve trop petite une portion de terre qui suffit pour le nourrir.*

Mot de Marius.

L'avarice de Crassus n'empêcha pas qu'il ne fût toujours très-honnête & très-genereux pour les Etrangers, car sa maison leur étoit toujours ouverte, & il prêtoit à ses amis son argent sans interêt; mais aussi quand le terme du payement étoit échu, il l'exigeoit rigoureusement & sans quartier, de sorte que le plaisir qu'il avoit fait gratuitement, devenoit souvent plus à charge que n'auroit été la plus grosse usure. Sa table étoit populaire, il n'y invitoit le plus souvent que les gens du peuple. Mais la simplicité qui y regnoit, étoit accompagnée de tant de propreté & d'un accueil si gracieux, qu'elle la rendoit beaucoup plus agréable que la bonne chere la plus somptueuse.

Crassus prêtoit son argent à ses amis sans interêt.

Simplicité & propreté de sa table, où il n'appelloit gueres que le peuple.

Pour ce qui est de son application aux lettres, il s'attacha particulierement à l'éloquence, surtout à cette éloquence qui est utile à plus de monde, je veux dire, à celle du Barreau; & il y réussit si bien qu'il se rendit un des plus grands Orateurs qui fussent de son tems à Rome, surpassant par son travail & par une application continuelle ceux

Il s'appliquoit surtout à l'éloquence du barreau.

Il se rendit un des plus grands Orateurs de son tems.

Car c'est le travail & l'exercice qui forment les Orateurs.

un jour sa mere de lui faire un manteau juste à sa taille. Eh ma fille, lui répondit sa mere, *comment cela se peut-il? Tu n'es pas un seul jour dans la même forme, & tu croîs ou décroîs continuellement. Ce manteau que tu demandes ne te seroit plus bon dès qu'il seroit fait.*

que la Nature avoit plus favorisez que lui. Car il n'y avoit point de cause si petite & si méprisable qu'il n'y vînt tout préparé, jusques-là qu'il arriva souvent que Pompée, Cesar & Ciceron même, craignant & refusant de se lever pour plaider, il prit leur place, & défendit les causes dont ils étoient chargez. Cela le rendit d'autant plus agréable au peuple, qui le regardoit comme un homme très-appliqué & très-secourable. Ce qui plaisoit encore infiniment, c'étoit sa douceur, sa politesse, & la civilité avec laquelle il recevoit & caressoit tous ceux qui alloient le voir, ou qui s'adressoient à lui. Il ne rencontroit pas un Romain dans la ruë, pour si pauvre & de si basse condition qu'il fût, qui le saluât, qu'il ne lui rendît son salut en l'appellant par son nom.

Il se préparoit pour toutes les causes dont il n'étoit pas chargé.

Sa douceur, sa politesse & sa civilité.

On dit aussi qu'il étoit très-profond dans l'Histoire, & qu'il n'étoit point ignorant dans la Philosophie. Il s'étoit attaché aux livres d'Aristote, qu'il avoit lûs avec un maître, appellé Alexandre, qui donna de grandes preuves de son desinteressement, de sa douceur, & de sa patience par

Il étoit profond dans l'Histoire, & assez instruit de la Philosophie.

Car il n'y avoit point de cause si petite & si méprisable qu'il n'y vînt tout préparé.] Plutarque ne veut pas dire que Crassus ne plaidoit pas la moindre petite cause sans être préparé, il dit une chose plus considerable; il veut faire entendre qu'on ne plaidoit point de cause pour si petite qu'elle fût, que Crassus ne l'étudiât & ne s'y préparât, comme s'il en avoit été chargé. Et c'est-pourquoi il ajoute que souvent Pompée, Cesar, & Ciceron même refusant de se lever pour parler dans quelque affaire, parce qu'ils n'étoient pas preparez, Crassus fut en état de se lever & de parler à leur place.

le commerce qu'il eut avec Craſſus ; car il ne ſeroit pas aiſé de dire s'il étoit plus pauvre quand il entra auprès de lui, que quand il en ſortit, après avoir vêcu longtems avec lui très-familierement. C'étoit le ſeul de ſes amis que Craſſus menoit toujours à la campagne ; & par les chemins il lui donnoit toujours un chapeau pour ſe garantir du ſoleil, mais dès qu'ils étoient de retour, il ne manquoit jamais de le lui redemander. O la grande & merveilleuſe patience de cet homme ! Et d'autant plus merveilleuſe que ce pauvre homme faiſoit profeſſion d'une Philoſophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une choſe indifferente. Mais c'eſt dequoi nous parlerons dans la ſuite.

Horrible avarice de Craſſus.

Quand Cinna & Marius ſe furent rendu les plus forts, il n'y eut perſonne qui ne vît qu'ils revenoient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruine & la mort des plus gens de bien. Auſſi tous ceux qui furent trouvez dans la ville, furent ſacrifiez à leur fureur. De ce nombre furent le pere de Craſſus & ſon frere. Pour lui, étant encore fort jeune, il ſe déroba à ce danger. Car

Son pere & ſon frere ſacrifiez à la fureur de Marius & de Cinna.

O la grande & merveilleuſe patience de cet homme.] C'eſt une exclamation d'admiration, & elle eſt très-juſte. Comment cet Alexandre pouvoit-il ſupporter l'avarice ſordide de ce richard, qui lui redemandoit juſqu'à un chapeau ? L'homme le plus deſintereſſé auroit perdu patience à une telle infamie.

Que ce pauvre homme faiſoit profeſſion d'une Philoſophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une choſe indifferente.] Car la Philoſophie d'Ariſtote, comme celle de Platon, comptoit les richeſſes parmi les biens deſirables, & regardoit la pauvreté comme un obſtacle à l'exercice de la vertu.

voyant

voyant que les Tyrans le faisoient chercher, & qu'ils avoient détaché après lui des gens comme autant de limiers pour le prendre dans leur enceinte, il prit avec lui trois de ses amis & dix domestiques, & usant d'une extrême diligence, il se sauva en Espagne, où il avoit déja été avec son pere qui y commandoit, & où il avoit fait des amis. Mais à son arrivée il trouva tout le monde, & ses amis même saisis de crainte & tremblans au seul nom de Marius, & aussi allarmez de sa cruauté, que s'il eût déja été à leurs portes. C'est pourquoi il n'osa se découvrir ni se faire connoître à personne, mais il prit le parti de se retirer dans une petite terre de Vibius Pacianus sur le bord de la mer, où il y avoit une caverne fort grande & fort profonde. Il s'y cacha, & envoya de-là un de ses domestiques à Vibius pour sonder la disposition où il seroit pour lui, d'autant plus même qu'il ne pouvoit plus se ménager, car il commençoit à manquer de vivres.

Crassus encore jeune: se sauve en Espagne.

Caverne sur le bord de la mer où Crassus demeura caché huit mois.

Vibius ayant entendu son avanture, se réjoüit de ce qu'il étoit sauvé, & ayant demandé à ce domestique le nombre de ceux qui l'accompagnoient & le lieu où il s'étoit refugié, il ne voulut pas aller lui-même le voir, de peur de donner du soupçon. Mais ayant fait venir son Receveur, qui gouvernoit cette terre, il lui ordonna de faire préparer tous les jours un souper, de le porter lui-même tout seul à l'entrée de la caverne, de le mettre au pied de la roche, & de se retirer ensuite

Generosité de Vibius Pacianus.

dans un grand silence sans s'informer de rien davantage, & sans vouloir rien connoître ni approfondir. Il le menaça qu'il le feroit mourir s'il faisoit la moindre démarche pour satisfaire sa curiosité, & lui promit qu'il lui donneroit la liberté s'il executoit fidellement ses ordres.

Description de la caverne où Crassus s'étoit retiré.

Cette caverne n'est pas loin de la mer. Les rochers dont elle est ceinte, qui bouchent son entrée, la garantissent de la violence des vents, & n'y laissent passer qu'un petit vent doux & agréable. Mais dès qu'on y est entré, on la trouve d'un exhaussement merveilleux, & si spacieuse qu'elle renferme plusieurs autres cavernes où l'on entre de l'une dans l'autre, & qui font comme de vastes appartemens. Elle ne manque ni d'eau, ni de lumiere, car un ruisseau d'une eau très-excellente coule au pied des rochers, & les fentes, qui se trouvent naturellement dans les roches qui la couvrent, surtout aux endroits où elles se joignent, recevant la lumiere du dehors, la transmettent au-dedans; de sorte que toute la caverne en est éclairée, & qu'il y fait un grand jour. Et l'air du dedans est très-pur & exempt de toute humidité, à cause de l'épaisseur des roches qui ne permet pas à la vapeur de la percer, & qui fait qu'elle suinte en dehors, & qu'elle coule jusqu'au pied de ces mêmes roches, & grossit l'onde de ce ruisseau.

Pendant que Crassus fut dans cette tranquille retraite, l'homme de Vibius ne manqua pas d'y

apporter tous les jours les vivres necessaires ; sans connoître ni voir ceux qu'il servoit, mais en étant fort bien vû, parceque comme ils sçavoient l'heure, ils l'observoient & le voyoient venir. Ces soupers n'étoient pas seulement pour assouvir la faim, mais encore pour contenter le goût, la délicatesse étoit jointe à l'abondance. Car Vibius vouloit faire sa cour à Crassus en le regalant de son mieux, & en lui faisant la meilleure chere qu'il lui seroit possible, jusques-là que faisant reflexion à l'âge de Crassus, il lui vint dans l'esprit que comme il étoit jeune, il étoit juste de lui fournir aussi les plaisirs que cet âge demande ordinairement ; car de ne subvenir qu'à ses necessitez seulement, c'étoit l'action d'un homme qui le secouroit plûtôt par force que par amitié. Il choisit donc deux Esclaves très-belles & très-bien faites, & les mena sur le rivage de la mer. Quand il fut vis-à-vis de la caverne, il leur en montra le chemin, & leur commanda d'y entrer, les assurant qu'elles n'avoient rien à craindre.

Galanterie que Pacianus fait à Crassus.

Crassus voyant entrer ces deux Esclaves, craignit d'abord que sa retraite n'eût été découverte, & leur demanda qui elles étoient, & ce qu'elles venoient chercher. Comme elles avoient été fort bien embouchées, elles répondirent, *qu'elles venoient chercher leur maître, qui étoit caché dans cette caverne.* Alors Crassus vit bien que c'étoit un bon tour & une galanterie de Vibius qui ne cherchoit qu'à le divertir. Il reçut donc ces Esclaves qui

demeurerent toujours avec lui, & qui lui servirent à aller & venir, & à faire entendre à Vibius tout ce qu'il vouloit lui faire sçavoir, & à lui en rapporter la réponse. L'historien Fenestella écrit qu'il avoit vû une de ces Esclaves déja avancée en âge, & qu'il lui avoit souvent oüi faire cette histoire, qu'elle racontoit avec un très-grand plaisir.

A la nouvelle de la mort de Cinna, Crassus se montre.

Crassus, après s'être tenu huit mois caché dans cette caverne, ayant appris la mort de Cinna, ne balança plus à se montrer & à se faire connoître. D'abord grand nombre de gens de guerre accoururent autour de lui. Il en choisit deux mille cinq cens avec lesquels il traversa toutes les villes qui étoient sur son passage, & plusieurs historiens ont écrit qu'il en pilla une nommée Malaca. Mais il le nioit, & il s'inscrivoit en faux contre ces historiens. Ensuite ayant assemblé quantité de vaisseaux, il passa en Afrique, & alla joindre Metellus Pius, homme de grande réputation & qui avoit ramassé une armée assez considerable. Il n'y fut pas longtems, car s'étant bientôt broüillé avec Metellus il alla trouver Sylla, qui le reçut

Il passe en Afrique où il joint Metellus Pius.

Il va trouver Sylla.

Fenestella écrit qu'il avoit vû une de ces esclaves déja avancée en âge.] Fenestella étoit un Historien qui avoit fait plusieurs livres d'Annales. Il pouvoit bien avoir vû une de ces esclaves déja âgée, car il ne mourut que la sixiéme année de l'Empire de Tibere à l'âge de soixante-dix ans.

Nommée Malaca.] Ville de la Bætique, à present du Roïaume de Grenade, sur la côte de la mer à l'embouchure du fleuve Guadalquivir. Elle est celebre par son commerce & par ses bons vins, on la nomme aujourd'hui *Malgues*, où l'on reconnoît son ancien nom.

avec grand plaisir, & qui lui témoigna autant de considération & de confiance qu'à aucun autre de ses amis.

Quand Sylla fut passé en Italie, il voulut exercer & tenir en haleine tous les jeunes gens qu'il avoit avec lui, c'est-pourquoi il leur donna à chacun differentes commissions, & Crassus eut ordre d'aller au pays des Marses pour y lever des troupes. Comme il falloit traverser un pays ennemi, Crassus demanda à Sylla une escorte. Sylla, qui n'attendoit pas de lui cette timide précaution, lui répondit d'un ton vehement, & qui marquoit sa colere, *l'escorte que je te donne, c'est ton pere, ton frere, tes parens, tes amis, qui ont été égorgez contre les Loix, avec la derniere injustice, & dont je poursuis aujourd'hui les meurtriers.*

Beau mot de Sylla à Crassus qui lui demandoit une escorte.

Crassus, piqué de ces paroles & enflammé de ressentiment & de vengeance, passa courageusement au milieu des ennemis, leva une grosse armée, & se montra toujours des plus affectionnez à Sylla & des plus ardens dans toutes les occasions les plus périlleuses. Ce fut de ces occasions-là que nâquirent, dit-on, la contention de gloire & la jalousie dont Crassus fut toujours animé contre Pompée. Car Pompée, quoique plus jeune que

Jalousie de Crassus contre Pompée.

L'escorte que je te donne, c'est ton pere, ton frere, tes parens, tes amis qui ont été égorgez contre les Loix.] Il y a une grande force dans ce mot. Le ressentiment de tous ces meurtres devoit tenir lieu d'escorte à Crassus; car qu'est-ce qu'un homme offensé si cruellement ne devoit point entreprendre pour se vanger?

V. le commencement de la vie de Pompée.

lui, & né d'un pere fort diffamé à Rome, & pour lequel ses Citoyens avoient la derniere haine, brilla extrêmement dans toutes ces occasions, & se rendit si grand, que Sylla lui rendoit des honneurs, qu'il ne rendoit que très-rarement aux plus vieux Capitaines & à ses égaux, comme de se lever de son siége quand il approchoit, de se découvrir la tête, & de lui donner le titre d'*Imperator*.

Honneurs que Sylla rendoit à Pompée.

Ces distinctions si marquées allumerent le feu de la jalousie dans le cœur de Crassus, & l'aigrirent même, quoique Pompée lui fût préferé avec grande raison; car outre que Crassus n'avoit pas encore alors tant d'experience que lui pour la guerre, tout ce qu'il y avoit de bon & de beau dans ses actions, étoit gâté & corrompu par ses deux vices naturels, qui étoient une avarice sordide & un insatiable desir du gain. Ayant pris la ville de Tuder dans l'Ombrie, il fut soupçonné de s'être approprié la plus grande partie du butin, & déferé à Sylla. Il est vrai que dans la derniere bataille, qui fut donnée aux portes de Rome, & qui fut la plus grande & la plus sanglante, Sylla fut vaincu, les troupes de l'aîle gauche, qu'il commandoit, ayant été poussées & renversées; mais Crassus, qui commandoit l'aîle droite, vainquit de son côté, & après avoir poursuivi les ennemis jusqu'à la nuit, il envoya vers Sylla lui apprendre ce bon succès, & lui demander à souper pour ses troupes.

Les deux vices qui corrompoient les plus belles actions de Crassus.

Dans les proscriptions & dans les ventes des biens confisquez, il fut encore fort décrié, comme ayant acheté à fort vil prix, ou demandé en don, des biens très-considerables. Et l'on dit que dans le pays des Brutiens il proscrivit un homme sans la participation de Sylla, seulement pour profiter & pour se revêtir de ses richesses. Sylla en ayant été informé, ne voulut plus se servir de lui pour aucune affaire publique.

Il profitoit des proscriptions.

Il proscrit un homme pour avoir son bien.

Quoique personne ne fût plus capable que lui de gagner les hommes par ses flateries, il étoit cependant l'homme du monde le plus propre à se laisser prendre aux flateurs. Il avoit encore cela de particulier, qu'étant le plus avare de tous les hommes, il haïssoit surtout & railloit amerement ceux qui lui ressembloient. Mais ce qui lui causoit une douleur, qu'il ne pouvoit dissimuler, c'étoient les grands succès de Pompée dans les commandemens dont il étoit honoré, c'étoit de le voir triompher avant qu'il eût été fait Senateur, & ce qui augmentoit sa rage, de l'entendre appeller le grand Pompée par tous ses Citoyens. Car un jour quelqu'un ayant dit en sa presence, *voici le grand Pompée*, il lui demanda avec un ris moqueur, *de quelle taille est-il?*

Quoique grand flateur il se laissoit prendre par les flateurs.

Il haïssoit les avares.

Sa jalousie contre Pompée.

Mais desesperant de l'égaler dans les actions de guerre, il se glissa dans les affaires civiles; & par son application & son empressement à servir ses amis, à les défendre en Justice, à leur prêter de l'argent, & à solliciter & briguer en faveur de

Il se glisse dans les affaires pour acquerir un credit qui l'égale à Pompee.

ceux qui demandoient des charges, ou quelque autre grace au peuple, il parvint bientôt à une puissance qui contrebalançoit celle de Pompée, & à une gloire égale à celle que son rival avoit acquise par un grand nombre d'exploits éclatans. Mais il y eut entr'eux une difference bien singuliere, c'est que le nom & le credit de Pompée étoient plus grands à Rome quand il en étoit absent, à cause des grands services qu'il rendoit à la République, au lieu que quand il étoit present, il avoit souvent le déplaisir de voir que Crassus l'emportoit sur lui. Et cela venoit de la gravité & d'une certaine grandeur qu'il affectoit dans toute sa maniere de vivre, car il se montroit rarement, il se retiroit des assemblées, il ne servoit que fort peu de gens, & encore avec beaucoup de peine & très-difficilement, pour conserver son credit plus entier quand il en auroit besoin pour lui-même. Crassus au-contraire étoit toujours prêt à servir tous ceux qui avoient recours à lui, il ne se rendoit ni rare, ni de difficile accès, il étoit toujours sur la place, se livrant à tout le

Difference entre Crassus & Pompée pour le credit.

Gravité & grandeur qu'affectoit Pompée.

Simplicité de Crassus.

Au lieu que quand il étoit present, il avoit le déplaisir de voir que Crassus l'emportoit sur lui.] Je m'étonne que Plutarque appelle cela une difference bien singuliere, car il me semble au-contraire qu'il n'y a rien de plus ordinaire, ni de plus commun. Pendant qu'un General fait de grands exploits à la guerre, qu'il gagne des batailles, son nom & son credit sont grands dans sa Patrie. Est-il revenu ? Il devient un simple particulier qui n'est estimé & consideré qu'autant qu'il peut servir, & il a la douleur de se voir suplanté par des gens inferieurs, mais qui sont en état de rendre service. On en voit des exemples dans tous les siécles, & dans tous les Etats.

monde,

monde, & passant sa vie à rendre tous les bons offices qu'on lui demandoit; de sorte que par ces manieres faciles & humaines, il supplantoit cette gravité & cette majesté affectées dont Pompée se remparoit.

Pour ce qui est de la dignité de la personne, de la persuasion qui animoit leurs discours, de la grace du visage & des airs insinuans & engageans, on dit que tout cela étoit égal dans l'un & dans l'autre. Cependant quelque grande que fût l'envie que Crassus avoit conçuë contre Pompée, elle ne le porta jamais à aucune haine ni à aucune malignité, même cachée. Veritablement il étoit très-fâché de voir Pompée & Cesar plus honorez que lui, mais cette jalousie ambitieuse ne fut jamais accompagnée ni d'inimitié, ni d'aigreur; quoique Cesar ayant été pris un jour en Asie par des Corsaires, & étant gardé fort étroitement, s'écria, *ah Crassus, quelle joye va être la tienne quand tu apprendras ma prison!* Ils furent même fort bons amis dans la suite, jusques-là que Cesar étant sur le point de partir pour aller commander l'armée en Espagne, & n'ayant point d'argent pour satisfaire ses créanciers, qui étoient tombez sur lui, & qui avoient saisi ses équipages, Crassus ne l'abandonna point en cette occasion, mais le dégagea en se rendant

Ce que Crassus & Pompee avoient de commun.

L'envie & la jalousie de Crassus n'étoient accompagnées ni d'inimitié ni d'aigreur.

Mot de Cesar sur Crassus.

Mais cette jalousie ambitieuse ne fut jamais accompagnée ni d'inimitié, ni d'aigreur.] C'est cela qui est bien singulier & bien rare; car il n'y a pas naturellement de plus grande source de haine & d'aigreur que l'envie & la jalousie.

Crassus cautionne Cesar, dont les équipages étoient saisis pour huit cens trente mille écus.

sa caution pour huit cens trente talens.

Il y avoit alors à Rome trois factions qui partageoient toute sa puissance, celle de Pompée, celle de Cesar, & celle de Crassus. Car pour Caton sa gloire étoit plus grande que son pouvoir, & sa vertu plus admirée que suivie. Ce qu'il y avoit de gens plus sages & plus moderez s'attachoient à Pompée, les plus turbulens, les plus entreprenans, & les plus hardis suivoient les esperances de Cesar, & Crassus tenant le milieu, se servoit également de l'un & de l'autre, & changeoit souvent de parti dans les affaires de la République, n'étant ni ferme ami ni ennemi irréconciliable; mais passant aisément de la haine à la faveur, & de la faveur à la haine, selon que cela convenoit à ses interêts; de sorte que très-souvent dans un bien petit espace de tems on lui voyoit soutenir les deux propositions contraires, & accuser & défendre les mêmes hommes & les mêmes Loix. Il se rendit très-redoutable par son credit & par la crainte qu'il imprimoit, mais surtout par la crainte. Aussi un délateur banal, nommé Sicinnius, qui faisoit des affaires à tout le monde, aux principaux Magistrats même, & aux Orateurs, interrogé par quelqu'un pourquoi Crassus étoit le seul qu'il n'attaquoit point, & qu'il laissoit en repos, répondit, *c'est qu'il a du foin à la corne*,

Vertu de Caton plus admirée que suivie.

Crassus inconstant dans les partis qu'il embrassoit.

Crassus s'étoit rendu très-redoutable.

Sicinnius délateur banal.

C'est qu'il a du foin à la corne.] Ce mot de Sicinnius passa ensuite en proverbe, pour dire qu'un homme étoit dangereux, Horace s'en est heureusement servi en parlant des Poëtes satyriques. Sat. IV. liv. I. *Fœnum habet in cornu, longè fuge.*

Car c'étoit la coutume des Romains, quand il y avoit des bœufs dangereux & qui frappoient, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin, on pût y prendre garde & s'en garantir.

Foin attaché aux cornes des bœufs dangereux.

Le soulevement des Gladiateurs & le pillage de l'Italie, sont connus sous le nom *de la guerre de Spartacus*. Voici leur origine : Il y avoit un certain Lentulus Batiatus qui entretenoit à Capouë un grand nombre de Gladiateurs, dont la plûpart étoient Gaulois ou Thraces. Ces Gladiateurs se voyant enfermez par force, non pour aucun crime qu'ils eussent commis, mais par la seule injustice du maître, qui les avoit achetez, & qui se servoit d'eux pour les faire combattre & pour en tirer du profit, il y en eut deux cens qui comploterent de s'enfuir. Ce complot ayant été découvert, il y en eut soixante-dix-huit qui furent assez diligens pour prévenir leur maître & pour sortir de la ville après s'être saisis dans une rotisserie des broches & des couperets. En chemin ils rencontrerent des charrettes chargées d'armes de Gladiateurs, que l'on portoit à une autre ville. Ils les enleverent, s'en armerent, & s'étant emparez d'un lieu fort d'assiette, ils élurent parmi eux trois Capitaines, dont le premier fut Spartacus, Thrace de Nation, mais de race Numide, homme fier, audacieux, d'une force de corps à soutenir les plus grands travaux, & en même tems d'une prudence & d'une douceur fort au-dessus de sa

Origine de la guerre de Spartacus.

Spartacus, Chrysus & Oenomanus.

Cette guerre commença l'an de Rome 680. l'an 71. avant J. C.

Caractere de Spartacus Capitaine de Gladiateurs.

Le texte dit, & plus Grec, car la Grece étoit la Patrie de la politesse & de l'humanité.

fortune, & plus humain & plus poli qu'il n'appartenoit à un barbare.

Prodige arrivé à Spartacus.

On raconte de lui que quand on le mena la premiere fois à Rome pour le vendre, on vit un soir un serpent entortillé autour de son visage, pendant qu'il dormoit. Sa femme, qui étoit de même nation que lui, prophetesse de son mêtier, & de plus inspirée par l'esprit prophetique de Bacchus, aux orgies duquel elle avoit été initiée, dit que c'étoit un signe qu'il parviendroit un jour à une grande & redoutable puissance dont la fin seroit très-heureuse. Cette femme étoit encore alors avec lui, & fut compagne de sa fuite.

Explication que sa femme donne de ce prodige.

Leur premier exploit fut de défaire quelques troupes qui étoient sorties de Capouë pour les reprendre, & leur ayant ôté leurs armes, qui étoient de bonnes armes de soldats, ils les prirent pour eux avec grand plaisir, & jetterent leurs armes de Gladiateurs, qu'ils regardoient comme honteuses & barbares.

Clodius Glaber. Appien le nomme Varinius Glaber.

Sur le mont Vesuve.

Clodius envoyé contre eux de Rome à la tête de trois mille hommes, les assiegea dans leur fort; c'étoit une montagne d'où on ne pouvoit se sauver que par un sentier fort étroit & fort difficile, que Clodius gardoit avec sa troupe. Tout le reste

Dont la fin seroit très-heureuse.] Elle fut en effet très-heureuse & très-glorieuse pour lui, car il fut tué en combattant avec beaucoup de valeur, comme un veritable General d'armée. *Spartacus ipse in primo agmine fortissimè dimicans, quasi imperator, occisus est.* Flor. III. 20. Quelle plus grande fortune pour un Capitaine de Gladiateurs?

n'étoit que rochers escarpez & inaccessibles, d'où sortoient quantité de ceps de vigne sauvage qui les couronnoit. Ces Gladiateurs couperent les sarmens de cette vigne les plus forts, & les plus propres à leur dessein, en firent des échelles très-solides & si longues, que de là cime de ces rochers elles touchoient au bas dans la plaine, & par ce moyen ils descendirent tous fort sûrement. Il n'y en eut qu'un qui demeura le dernier pour leur jetter leurs armes, & quand il les eut jettées, il se sauva comme les autres. Ils firent toute cette manœuvre sans être apperçus des Romains. C'est-pourquoi les ayant enveloppez sans peine, ils tomberent tout d'un coup sur eux, & les effrayerent tellement par cette attaque soudaine & peu attenduë, qu'ils les mirent d'abord en fuite & se rendirent maîtres de leur camp. Plusieurs bouviers & bergers, qui paissoient leurs troupeaux aux environs, tous gens de main, robustes & dispos, se joignirent à ces fugitifs, qui en armerent les uns, & firent des autres des soldats armez à la legere, & des coureurs pour battre l'estrade.

Echelles faites de sarmens de vigne sauvage.

Spartacus met les Romains en fuite, & se rend maître de leur camp.

Le second General, qu'on envoya contr'eux, fut Publius Varinus, dont ils défirent d'abord le Lieutenant, appellé Furius, qui les attaqua avec deux mille hommes. Ensuite Spartacus ayant épié un autre Officier, nommé Cossinius, qu'on avoit donné à Varinus pour Collegue & pour conseiller, & qu'il avoit détaché contre lui avec

Ou Pub. Varenus.

Spartacus bat les Lieutenans de Varinus.

Salines, dans la Campanie, près du lac Pompée.

de plus grandes forces, il pensa l'enlever comme il se baignoit aux bains de Salines. Cossinius eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus se saisit d'abord de tous ses bagages, & le suivant à la trace avec grand meurtre il prit son camp. Cossinius fut tué dans cette déroute. Enfin ayant battu le General même en plusieurs combats, & lui ayant pris les Licteurs qui portoient devant lui les faisceaux de verges, & son cheval, il se rendit par cette derniere action très-grand & très-redoutable.

Il bat Varinus même en plusieurs rencontres.

Sagesse de Spartacus dans ses plus grands succès.

Cependant il ne se laissa point trop enfler par ces grands succès, & n'esperant pas de venir à bout de la puissance des Romains, il mena son armée vers les Alpes, dans la pensée qu'il n'y avoit pas de meilleur parti pour eux que de passer les monts, & de se retirer chacun dans leur Païs, les uns dans les Gaules, & les autres dans la Thrace. Mais ses troupes, qui se voyoient déja très-fortes par le nombre, & qui avoient conçu de hautes esperances, ne voulurent pas lui obéïr, & se mirent à ravager l'Italie. Ce ne furent donc plus la honte & l'indignité de cette revolte qui irriterent le Senat; ce furent la crainte & le danger, qui le jettant dans une veritable peine, le porterent à y envoyer les deux Consuls comme à une des plus difficiles & des plus dangereuses guerres qui eussent pû affliger Rome.

Le Senat envoye les deux Consuls contre Spartacus.

L. Gellius Publicola défait quelque troupe separée.

Gellius, l'un des Consuls, ayant surpris un corps de Germains, qui par fierté & par mépris s'étoient séparez des troupes de Spartacus, le défit

entierement, & le passa au fil de l'épée. Lentulus, l'autre Consul, poursuivit à grandes journées Spartacus, qui ayant tourné visage, vint hardiment à sa rencontre, lui livra la bataille, défit ses Lieutenans, & prit tout le bagage. Comme il continuoit sa marche vers les Alpes, Cassius, qui commandoit dans la Gaule autour du Pô avec une armée de dix mille hommes, vint au-devant de lui. Il y eut là un combat sanglant. Cassius fut battu, perdit beaucoup de monde, & eut lui-même beaucoup de peine à se sauver.

L. Cornelius Lentulus Clodianus. Il est battu.

Cassius qui commandoit dans la Gaule, battu.

Ces tristes nouvelles portées à Rome, le Senat très-mal satisfait des Consuls, leur envoya ordre de quitter le commandement de l'armée, & nomma Crassus pour leur succeder & pour prendre la conduite de cette guerre. La plûpart des jeunes gens des meilleures maisons de Rome voulurent le suivre par amitié, & à cause de sa grande réputation. Crassus s'étant mis en marche, alla camper dans le Païs des Picentins pour y attendre de pied ferme Spartacus, qui devoit le traverser; & cependant il envoya Mummius, l'un de ses Lieutenans, avec deux legions, prendre un grand circuit pour suivre l'ennemi, avec ordre exprès de n'engager avec lui ni combat, ni escarmouche même. Mais Mummius à la premiere occasion, où un rayon d'esperance le flata de quelque succès, presenta la bataille à Spartacus, & fut défait, beaucoup de ses gens furent tuez, & la plûpart des autres se sauverent sans armes.

Crassus envoyé contre Spartacus.

Mummius Lieutenant de Crassus est défait.

Crassus reçut fort mal Mummius, & le tança fort aigrement, donna de nouvelles armes aux soldats, & leur demanda des cautions qui répondissent qu'ils les garderoient mieux qu'ils n'avoient fait les premieres, & prenant les cinq cens qui avoient été à la tête de tout, & qui avoient les premiers commencé la fuite, il les partagea en cinquante dixaines, les fit tirer toutes au sort, & de chaque dixaine il fit mourir celui sur lequel le sort tomba. Il rappella en cette rencontre l'ancien usage des Romains interrompu depuis plusieurs siécles, de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir. Ce genre de mort est accompagné d'une grande ignominie; & comme cette punition se fait devant toute l'armée, elle y répand l'horreur & la frayeur.

Crassus fait décimer les cinq cens qui avoient pris la fuite.

Décimation, ancien usage des Romains, qui avoit été interrompu pendant long-tems.

Crassus ayant donc ainsi châtié ses soldats, les mena contre les ennemis, mais Spartacus se retira toujours en arriere, traversa la Lucanie & arriva sur le rivage de la mer. Il trouva dans le port quelques vaisseaux de Corsaires Ciliciens dont il voulut se servir pour passer en Sicile, où il ne lui auroit fallu que deux mille hommes pour rallumer la guerre des esclaves, qui ne venoit presque que d'être éteinte, & qui ne demandoit qu'une legere amorce pour causer un terrible embrasement. Mais ces Corsaires, après avoir fait marché

Pour rallumer la guerre des esclaves qui ne venoit presque que d'être éteinte.] Il n'y avoit que dix-huit ou dix-neuf ans que le Consul Manlius Aquilius avoit achevé de défaire les esclaves en Sicile, car il les défit l'an XCIX. avant la naissance de N. S.

avec

avec lui & reçu de grands presens, le tromperent & firent voile sans l'emmener. Se voyant donc déchu de ses esperances, il s'éloigna de la mer, & alla asseoir son camp dans cette presqu'Isle des Rhegiens, qui est au bas de l'Italie, vis-à-vis de Messine. Crassus l'y suivit, & voyant que la nature du lieu lui marquoit ce qu'il devoit faire, il se mit à fermer cet Isthme d'une bonne muraille, & par-là il retrancha à ses soldats toute oisiveté, & à ses ennemis tout moyen de faire venir des vivres. Cette entreprise étoit grande & difficile, cependant contre l'attente de tout le monde il en vint à bout en fort peu de tems. Il fit tirer par le travers d'une mer à l'autre une tranchée de trois cens stades, large & profonde de quinze pieds & remparée d'une muraille très-forte, & d'une merveilleuse hauteur.

Spartacus voulant passer en Sicile, est trompé par des Corsaires Ciliciens.

Comment Crassus enferma Spartacus dans la pointe de l'Italie.

D'abord Spartacus ne fit aucun compte de ce travail, & il en tiroit tous les jours des sujets de risée & de moquerie. Mais lorsque le pillage vint à lui manquer, & qu'il voulut sortir de son camp pour aller fourrager, alors trouvant devant lui cette muraille & cette tranchée, & ne tirant presque plus rien de sa presqu'Isle, il prit son tems une nuit qu'il tomboit beaucoup de neige & qu'il faisoit un vent très-froid, & avec beaucoup de terre, d'arbres & autres materiaux, il combla une petite partie de la tranchée dont la muraille n'étoit pas encore faite, & fit passer environ le tiers de son armée. Sur le moment Crassus craignit

Comment Spartacus se déroba & se sauva avec le tiers de son armée.

que Spartacus ne formât le dessein de pousser droit à Rome, mais il se rassura bientôt, quand il vit que ces troupes étant entrées en quelque débat, une partie s'étoit séparée, & étoit allé camper sur le lac de la Lucanie, dont l'eau a cette merveilleuse proprieté qu'elle change souvent de nature, elle est douce un tems, & ensuite elle devient si salée, qu'on n'en sçauroit boire. Crassus alla d'abord attaquer cette partie, qui campoit séparément & la chassa du lac, mais il n'eut pas le tems d'en faire un grand carnage, parceque Spartacus, survenu tout à coup, l'empêcha de la poursuivre, & arrêta même la fuite de ses gens.

Lac de la Lucanie, & la merveilleuse proprieté de son eau.

Crassus avoit déja écrit au Senat qu'il étoit necessaire de rappeller Lucullus de Thrace, & Pompée d'Espagne. Mais alors il s'en repentit, & avant qu'ils pussent arriver, il se hâta de terminer cette guerre, sçachant bien que tout l'honneur du succès seroit donné à celui des deux qui seroit venu le premier à son secours, & nullement à lui-même. Il resolut donc d'aller premierement attaquer les troupes qui s'étoient séparées des autres, & que commandoient deux Capitaines, nommez Cannicius & Castus. Dans ce dessein il détacha six mille hommes ausquels il donna ordre d'aller se saisir d'une éminence, qui dominoit les ennemis, & surtout de se cacher si-bien qu'ils ne fussent point apperçus. Ils n'oublierent rien pour executer cet ordre, & pour cet effet ils couvrirent le mieux qu'il leur fut possible leurs armets.

Crassus se hâte de finir cette guerre avant que Lucullus ou Pompée viennent à son secours.

Mais malheureusement, ils furent découverts par deux femmes, qui faisoient des sacrifices devant le camp pour les ennemis. Ils étoient en danger d'être défaits, si Crassus survenant tout à coup avec ses troupes, n'eût rendu là le plus grand combat qui eût encore été donné dans toute cette guerre. Car il y eut douze mille trois cens des ennemis tuez sur la place, & de ce grand nombre il n'y en eut que deux que l'on trouva blessez au dos; tous les autres en combattant avec une extrême valeur étoient tombez sur le lieu même où ils avoient été rangez.

Sacrifices faits par des femmes devant le camp de Spartacus.

Crassus défait Spartacus dans un grand combat.

Après cet échec Spartacus dressa sa marche vers les montagnes de Petelie. Quintus, un des Lieutenans de Crassus, & Scroffa, son Questeur, le suivirent en queuë, escarmouchant toujours. Spartacus tourne tout à coup sur eux & les met en fuite. Scroffa y fut grievement blessé, & on eut bien de la peine à le sauver dans cette déroute. Cet avantage fut seul la cause de la perte de Spartacus, à cause de la fierté & de l'arrogance qu'il inspira à ces fugitifs. Car ils ne voulurent plus entendre parler de fuir le combat, ni obéïr à leurs Capitaines, mais les environnant avec leurs armes sur le chemin même, ils les forcerent de retourner sur leurs pas au travers de la Lucanie, & de les mener contre les Romains. En cela ils seconderent merveilleusement le desir & l'impatience de Crassus, car il recevoit des nouvelles de l'approche de Pompée, & déja les Comices

Quintus Lieutenant de Crassus, & Scroffa son Questeur, battus.

La cause de la perte de Spartacus.

étoient remplis de gens qui briguoient pour lui, disant que cette victoire lui étoit reservée, & qu'il ne seroit pas plûtôt arrivé en presence des ennemis, qu'il termineroit cette guerre par un grand combat.

Crassus donc, pressé d'en venir à une affaire décisive, campoit le plus près qu'il pouvoit de l'ennemi. Un jour qu'il faisoit tirer une grande tranchée pour l'empêcher de se retirer, ces esclaves vinrent fondre sur les travailleurs, le combat s'échauffe, & comme des deux côtez il venoit toujours de nouvelles troupes pour soutenir les premieres, Spartacus voyant enfin la necessité où il étoit, mit toute son armée en bataille, & lorsqu'on lui amena son cheval, il tira son épée, & le tua, disant, *si je remporte la victoire, j'aurai assez d'autres beaux & bons chevaux des ennemis, & si je suis défait, je n'en ai plus que faire.* Après quoi fendant les bataillons & poussant au travers de monceaux d'armes & de morts, il cherchoit Crassus, mais n'ayant pû le joindre, il tua de sa main deux Centeniers Romains qui s'étoient attachez à lui. Enfin tous ceux qui l'accompagnoient ayant pris la fuite, resté seul & enveloppé d'une foule d'ennemis, il se défendit encore longtems avec un courage invincible, & fut enfin tué, accablé par le nombre. Mais quoique Crassus eût fort bien profité des momens que la Fortune lui offrit, qu'il eût fait tout le devoir de bon Capitaine, & qu'il eût exposé sa personne aux plus grands perils sans

Spartacus forcé d'en venir à un combat décisif, tuë son cheval.

Valeur héroïque de Spartacus.

Il est tué, & son armée défaite.

se ménager, il ne put pourtant empêcher que ce succès, qui étoit uniquement dû à sa prudence & à son courage, ne tournât encore à la gloire de Pompée. Car Pompée ayant heureusement rencontré ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, il les mit en pieces, de sorte qu'il écrivit sur le champ au Senat, *que Crassus avoit bien défait en bataille rangée ces fugitifs, mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui seul qui l'avoit entierement coupée.* Pompée donc arrivé à Rome triompha de Sertorius, & de l'Espagne. Mais Crassus n'entreprit point de demander le grand triomphe. Il sembla même qu'on avoit eû tort de lui décerner le petit triomphe appellé *Ovation*, pour avoir vaincu des esclaves fugitifs. Or en quoi ce petit triomphe differe du grand, & ce qui l'a fait appeller *Ovation*, c'est ce que nous avons expliqué au long dans la vie de Marcellus.

Pompée défait les restes de ces esclaves.

Lettre qu'il écrit au Senat pour s'attribuer la gloire d'avoir terminé cette guerre.

Après tous ces grands exploits Pompée étant appellé au Consulat, quoique Crassus eût des esperances bien fondées qu'il seroit nommé Consul avec lui, il ne dédaigna pourtant pas de le

Crassus sollicite Pompée, & le prie de l'aider à obtenir le Consulat.

Mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui qui l'avoit entierement coupée.] Il paroît étrange que Pompée, pour avoir achevé de défaire ces fugitifs, que Crassus venoit de battre, ait voulu s'attribuer la gloire d'avoir terminé cette guerre, qui n'étoit plus rien. Mais c'est-là le caractere des ambitieux, ils tournent tout à leur profit, & les actions même des autres. On en voit souvent des exemples. Pompée auroit eû plus d'honneur à laisser à Crassus la gloire qui lui étoit dûë, & il meritoit que le Senat lui répondît ce mot de Terence :

Labore alieno magno partam gloriam
Verbis sæpè in se transmovet qui habet salem,
Quod in te est.

solliciter & de demander ses bons offices. Pompée reçut très-volontiers sa sollicitation & promit de le servir, car il étoit en quelque façon bien aise que Crassus lui eût de l'obligation, aussi l'aida-t-il de tout son pouvoir, jusqu'à dire en pleine assemblée, *qu'il n'auroit pas moins de reconnoissance de ce Collegue qu'on lui auroit donné, que du Consulat même.* Mais dès qu'ils furent installez dans la charge, cette bienveillance réciproque & cette bonne intelligence ne durerent pas longtems. Bientôt ils furent en differend presque sur tout, prenant tout en mauvaise part, se plaignant incessamment l'un de l'autre, & ne cherchant qu'à rompre ensemble & à se broüiller avec éclat. Cette dissention continuelle fit que leur Consulat se passa sans qu'ils fissent rien de considerable. Crassus fit seulement un sacrifice à Hercule, & après avoir traité tout le peuple Romain sur dix mille tables, il lui fit une largesse de bled pour trois mois.

Pompée l'aide de tout son pouvoir.

Crassus nommé Consul avec Pompée.

Leur broüillerie.

Crassus fait un sacrifice à Hercule, donne la dixme de son bien, traite le peuple Romain, & lui distribuë du bled pour trois mois.

Sur la fin de l'année comme ils étoient prêts à sortir de charge, un jour que le peuple étoit assemblé, un certain homme, qui n'étoit pas fort illustre, mais pourtant Chevalier Romain, nommé Onatius Aurelius, bon campagnard, & qui ne se mêloit nullement des affaires publiques, monta sur la Tribune, & s'avançant, dit tout haut au peuple un songe qu'il avoit eû la nuit en dormant : *Jupiter s'est apparu à moi cette nuit*, lui dit-il, *& m'a ordonné de vous avertir que vous ne souffriez*

Un Chevalier Romain monte sur la Tribune pour dire au peuple un songe qu'il avoit eû la nuit.

pas que les Consuls sortent de charge avant que d'être devenus bons amis. Cet homme ayant ainsi parlé, le peuple ordonna aussi-tôt aux Consuls de renoncer à leur mesintelligence & de se reconcilier. Pompée se tenoit là debout sans dire une parole, & sans faire le moindre mouvement; mais Crassus courant l'embrasser, dit : *Romains, je croi ne rien faire de bas ni d'indigne de moi, d'offrir le premier mon amitié & mes services à Pompée, à qui vous avez donné vous-mêmes le surnom de Grand, avant qu'il eût encore de la barbe, & à qui vous avez accordé l'honneur du triomphe avant qu'il eût celui d'être Senateur.* Voilà ce qui se passa de plus memorable sous le Consulat de Crassus.

Le peuple ordonne à Crassus & à Pompée de se reconcilier.

Crassus court le premier embrasser Pompée.

Sa censure ne fut ni plus utile, ni plus occupée, car il ne fit ni la recherche des vie & mœurs des Senateurs, ni la revûë des Chevaliers, ni le dénombrement du peuple, quoiqu'il eût pour Collegue dans cette charge Lutatius Catulus, qui étoit le plus doux des Romains, & qui ne s'y seroit pas opposé. Il est vrai qu'on rapporte que Crassus ayant voulu entreprendre une affaire très-violente & très-injuste, qui étoit de rendre l'Egypte tributaire des Romains, Catulus s'y opposa de toutes ses forces; & ce fut là la source des differends qu'ils eurent ensemble, & qui les obligerent à se démettre volontairement de leur charge.

La censure de Crassus se passa sans rien faire. Il fut Censeur six ans après son Consulat, 63 ans avant l'Ere Chrétienne.

Crassus voulut rendre l'Egypte tributaire, son Collegue Catulus s'y opposa.

Peu de tems après éclata la conjuration de Catilina, cette terrible conjuration qui pensa renverser Rome de fond en comble. Crassus fut

Crassus soupçonné d'avoir part à la conjuration de Catilina.

soupçonné d'y avoir quelque part, & il y eut un des complices qui le nomma dans sa déposition. Mais personne n'y ajouta foi; il est vrai que Ciceron dans une de ses oraisons, accusoit assez ouvertement Crassus & Cesar d'y avoir trempé; mais cette oraison ne parut qu'après la mort de l'un & de l'autre. Le même Ciceron dans l'oraison qu'il fit sur son Consulat, écrit formellement que Crassus vint une nuit le trouver dans sa maison, qu'il lui remit entre les mains une lettre où il étoit parlé de Catilina, & qu'il l'assura que cette conjuration, dont on informoit, étoit très-certaine & très-veritable. Quoiqu'il en soit, il est constant que Crassus eut toujours depuis une haine mortelle pour Ciceron. Et s'il ne chercha

Mais personne n'y ajouta foi.] Saluste ne parle pas de même. Il dit que cela parut incroyable aux uns, & que les autres étoient persuadez de la verité de la déposition, mais qu'étant d'avis qu'il falloit plûtôt adoucir qu'aigrir un homme si puissant, ils voulurent qu'on la rejettât, & que tous ensemble avec ceux à qui Crassus avoit prêté de l'argent s'écrierent que cela étoit faux, & qu'il falloit remettre la chose au jugement du Senat. Le raport fait, le Senat déclara la déposition fausse, & ordonna que le témoin seroit retenu dans les prisons. Il y en eut qui crurent que ce témoin avoit été aposté par Ciceron même. Et Saluste ajoute qu'il avoit oüi dire à Crassus lui-même que Ciceron avoit été l'auteur de cet affront.

Qu'il lui remit entre les mains une lettre, où il étoit parlé de Catilina.] On a crû ce passage corrompu. Nous n'avons pas l'endroit de Ciceron pour le verifier. Pour moi il me semble qu'il presente un très-bon sens. Crassus va trouver Ciceron, il lui remet une lettre qui regardoit Catilina, & il lui confirme que cette conjuration étoit très-certaine; c'est le mot ζητουμένην qui a fait de la peine, mais il ne faut que l'expliquer, *de qua quæritur, dont on fait les informations.* Ciceron justifie par-là Crassus, qu'il accusoit ailleurs,

pas

pas à la faire éclater & à lui nuire ouvertement, il en fut empêché par son fils Publius Crassus, qui possedé d'une passion demesurée pour les lettres & pour la philosophie, ne bougeoit d'auprès de Ciceron, & avoit un si grand attachement pour lui, que quand on lui fit son Procès, & qu'on le bannit, il changea comme lui de robe en signe de deüil, & obligea tous les autres jeunes Romains de qualité de suivre son exemple, & qu'enfin il porta son pere à devenir son ami.

Le fils de Crassus fort attaché à Ciceron, à cause des lettres & de la philosophie.

Dans ce tems-là Cesar revenu de son Gouvernement, se préparoit à briguer le Consulat, mais voyant Crassus & Pompée retombez dans leurs premieres broüilleries, il se trouva dans un grand embarras, car il vit que s'il s'adressoit à l'un, il auroit l'autre pour ennemi, & en même tems qu'il lui étoit impossible de réüssir, s'il n'étoit appuyé de l'un ou de l'autre. Il prit donc le parti de les remettre bien ensemble, en les talonnant continuellement, & en leur remontrant *que de travailler comme ils faisoient réciproquement à se détruire, c'étoit travailler à augmenter la puissance des Cicerons, des Catulus, & des Catons, dont on ne feroit aucun compte si étant bien unis & de concert ils sçavoient profiter de leur amitié & de leur societé, & gouverner la ville d'un commun accord, & par une seule & même autorité, sans aucune contention ni jalousie.*

Cesar remet bien ensemble Crassus & Pompée. Sa vûë en cela.

Les remontrances qu'il leur fait.

Par ces remontrances il les reconcilia, & en se joignant à eux, il fit cette ligue invincible du Triumvirat, qui ruïna toute l'autorité du

Ligue invincible du Triumvirat entre Cesar, Crassus & Pompée.

Senat & du peuple, & dont il retira seul tout le profit, car il ne rendit pas Crassus & Pompée plus grands par le moyen l'un de l'autre, mais il se rendit lui-même plus grand par le moyen des deux. Car porté par l'un & par l'autre il fut d'abord nommé Consul tout d'une voix. Et comme il se gouvernoit bien dans son Consulat, ils lui firent décerner le commandement des armées, & donner le Gouvernement des Gaules, & l'établirent par-là comme dans une citadelle, qui le rendoit maître de la ville. Ils esperoient qu'en lui assurant ce Gouvernement ils partageroient entr'eux tranquilement & sans aucune opposition tout le reste. Pompée suivoit en cela les vûës de son ambition qui étoit sans bornes, & Crassus étoit poussé par son ancienne maladie, qui étoit l'avarice, à laquelle s'étoit jointe nouvellement une soif immoderée de triomphes & de victoires, que les grands exploits de Cesar avoient allumée en lui. Car se voyant fort superieur dans toutes les autres choses, comme en crédit, en autorité, en richesses, il ne pouvoit souffrir de lui être inferieur dans la gloire des armes, de sorte qu'il n'eut point de cesse que par cette malheureuse passion il ne se fût précipité dans une mort honteuse, & n'eût entraîné avec lui sa patrie dans de très-grands malheurs. Cesar étant venu de sa Province des Gaules à la ville de Luques, plusieurs Romains y allerent pour le voir, entr'autres Crassus & Pompée. Ils

Cesar retire seul tout l'avantage de cette ligue.

Le Gouvernement des Gaules regardé comme une forteresse qui rendoit maître de Rome.

Ambition de Pompée sans bornes.

L'avarice de Crassus aiguisée par la jalousie qu'excitoient en lui les victoires & les triomphes de Cesar.

eurent avec lui plusieurs conferences secretes, où ils comploterent de mettre tout de bon la main à l'œuvre, pour se rendre absolument maîtres des affaires, & pour partager entr'eux toute l'autorité, ce qui leur seroit facile, Cesar demeurant armé, & eux se faisant donner d'autres Gouvernemens & d'autres armées. Le seul chemin pour réüssir dans ce dessein, c'étoit de demander pour eux un second Consulat, & Cesar se chargea de les aider dans cette brigue, en écrivant à tous les amis qu'il avoit à Rome, & en envoyant bon nombre de ses soldats qui favoriseroient l'élection par leurs suffrages.

Conferences de Crassus & de Pompée avec Cesar à Luques, & le traité qui y fut fait.

Crassus & Pompée font dessein de demander un second Consulat.

Ce traité fait, Crassus & Pompée revinrent à Rome, où ils furent d'abord très-suspects, & il courut incontinent un bruit sourd, que le voyage qu'ils avoient fait à Luques, & l'entrevûë qu'ils avoient eûë avec Cesar, n'étoient nullement pour le bien de la République, jusques-là que dans le Senat même Marcellinus & Domitius demanderent tout haut à Pompée s'il brigueroit le Consulat. Pompée répondit, *que peut-être il le brigueroit, & que peut-être aussi il ne le brigueroit point.* Ils lui firent pour la seconde fois la même demande, & il répondit, *qu'il le brigueroit pour des gens de bien & non pour des méchans.* Ces réponses ayant paru trop hautaines & trop méprisantes, Crassus interrogé de même, répondit plus modestement, *qu'il le brigueroit si cela étoit utile à la République, sinon qu'il s'en déporteroit.*

Demande que Marcellinus & Domitius font à Pompée en plein Senat.

Réponse de Pompée.

Réponse plus modeste de Crassus à la même demande.

Cette réponse donna courage à plusieurs concurrens de se presenter. De ce nombre étoit Domitius. Mais dès que Crassus & Pompée se furent déclarez & qu'ils eurent commencé à faire ouvertement leurs brigues, tous les autres se retirerent par crainte, excepté Domitius, que Caton, comme son parent & son ami, exhorta, excita, encouragea à ne pas démordre de ses esperances, lui representant, *que c'étoit combattre pour la liberté. Car Crassus & Pompée ne briguoient pas proprement le Consulat, mais la Tyrannie, & ils ne demandoient pas une charge de Magistrature, mais le moyen de piller & de fourrager impunément les Provinces & les armées.*

Domitius Ahenobarbus.

Avec ces discours que Caton tenoit & dont il étoit fortement persuadé, il poussa presque par force Domitius sur la place. Plusieurs se joignirent à eux; car on étoit fort surpris & fort étonné de cette nouvelle démarche de Crassus & de Pompée, & l'on faisoit assez connoître son étonnement. *Qu'est-il besoin*, disoit-on, *qu'ils demandent un second Consulat? Pourquoi le demandent-ils ensemble? Que ne le demandent-ils avec d'autres? N'avons-nous pas ici plusieurs Personnages qui ne sont pas indignes d'être les Collegues de Crassus & de Pompée, & de partager cet honneur avec l'un des deux?*

Ces discours, qui étoient publics, ayant donné quelque crainte à Pompée pour le succès de son entreprise, il n'y a sorte d'injustices & de violences ausquelles il ne se portât. Il les couronna même par une action des plus atroces: Il dressa

Violences atroces de Pompée pour écarter ses concurrens au Consulat.

une embuscade à Domitius, de sorte que le jour de l'élection, comme Domitius alloit avant le point du jour à la place, suivi de quelques domestiques & de plusieurs Romains qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, les Emissaires de Pompée se jetterent sur sa troupe, tuerent l'esclave qui portoit le flambeau devant lui, & blesserent plusieurs de sa suite, entr'autres Caton, & les ayant tous mis en fuite par cette violence, ils les tinrent enfermez dans une maison jusqu'à ce qu'ils eussent été élus.

Quelque tems après ils environnerent la Tribune aux harangues de gens armez, chasserent par force Caton de la place, blesserent plusieurs de ceux qui oserent leur resister, & s'étant rendus maîtres du champ de bataille, ils continuerent à Cesar le gouvernement des Gaules pour autres cinq ans, & se firent décerner pour eux les Gouvernemens de la Syrie & des deux Espagnes, qu'ils tirerent au sort. La Syrie échut à Crassus, & les Espagnes à Pompée.

Crassus & Pompée continuënt à Cesar le gouvernement des Gaules.

Ils se font décerner celui de la Syrie & celui des deux Espagnes, qu'ils tirent au sort.

Cette décision du sort ne fut pas desagréable à la multitude, car le peuple souhaitoit que Pompée ne s'éloignât pas pour longtems de Rome, & Pompée, qui étoit passionément amoureux de sa femme, en fut très-aise, parceque cela lui donnoit le moyen d'y être la plus grande partie du tems. Pour Crassus, le sort n'eut pas plûtôt reglé leur partage, que transporté de joye il fit connoître publiquement qu'il tenoit cette fortune

Les transports de joye de Crassus de ce que le sort lui avoit donné le gouvernement de la Syrie.

pour la plus grande & la plus éclatante qui lui fût jamais arrivée.

Quand il étoit en compagnie, & même avec des étrangers, il ne pouvoit moderer ses transports, & quand il étoit avec ses amis, il se laissoit emporter à des vanteries étranges & pueriles, & tout opposées à son âge & à son naturel; car dans toute sa vie il n'avoit jamais paru ni fanfaron ni superbe; mais alors enflé & corrompu par ce succès flateur, il ne bornoit pas ses exploits à la conquête de la Syrie & des Parthes, mais se promettant de faire que les grandes actions de Lucullus contre Tigrane, & celles de Pompée contre Mithridate, ne paroîtroient que des jeux d'enfant à comparaison des siennes, il dévoroit déja par ses esperances la Bactriene & les Indes, & se portoit jusqu'à la grande mer Oceane & aux bouts de l'Orient. Cependant dans le décret, qui fut dressé, la guerre contre les Parthes n'y étoit nullement comprise. Mais tout le monde sçavoit que c'étoit-là la grande passion de Crassus, & Cesar même lui en écrivit des Gaules pour loüer son dessein, & pour l'exhorter à l'executer sans remise.

Folles esperances dont Crassus repaissoit sa vanité.

La guerre contre les Parthes n'étoit point comprise dans le décret donné à Crassus.

Quand il fut en état de partir, un des Tribuns, nommé Ateïus, menaça qu'il s'opposeroit à sa sortie, & beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gayeté de cœur faire la guerre à des peuples, qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, & qui étoient leurs

Les Romains ne pouvoient souffrir qu'on allât faire la guerre aux Parthes leurs alliez.

amis & leurs alliez. Crassus, allarmé de cette menace, pria Pompée de venir à son secours, & de le mener jusques hors des portes de la ville, car le peuple avoit pour lui beaucoup de consideration & de respect. Et il y parut, car une infinité de gens assemblez sur le passage de Crassus, tous préparez à s'opposer à son départ & à crier contre lui, n'eurent pas plûtôt vû Pompée marcher devant avec un œil gay & un visage ouvert, qu'ils furent adoucis, & qu'ils s'ouvrirent d'eux-mêmes pour les laisser passer. Mais Ateïus, ferme dans sa resolution, alla à sa rencontre, & d'abord il lui défendit à haute voix de passer outre, & protesta contre lui s'il l'entreprenoit. Ensuite il ordonna à son Huissier de le prendre au corps & de l'arrêter. Comme les autres Tribuns s'y opposerent, l'Huissier fut obligé de le lâcher. Alors Ateïus, prenant le devant, courut à la porte de la ville, mit à terre un brasier plein de feu, & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, & prononça dessus des imprécations terribles, qu'on

Respect que le peuple avoit pour Pompée.

Le Tribun Ateïus s'oppose au départ de Crassus.

Parfums jettez dans un brasier par Ateïus, qui prononce des imprécations horribles contre Crassus.

Mit à terre un brasier plein de feu; & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums.] Comme on accompagnoit d'ordinaire les imprécations d'images sensibles, on avoit besoin de ce brasier, de ces parfums, de ces libations pour executer en figure ce que l'on demandoit par ces maledictions. Tout cet épouvantail n'étoit pas mal imaginé pour imprimer la terreur dans les esprits.

Un brasier.] C'est ainsi que j'explique *ἐσχαρίδα un brasier*; ce mot signifie aussi ce que nous appellons *un rechaud*. Clement d'Alexandrie met cet ustensile parmi les instrumens du luxe, parce qu'on s'en servoit de son tems, comme nous nous en servons aujourd'hui, pour avoir du feu sur

ne put entendre ſans horreur, en invoquant & nommant par leurs noms certaines Divinitez étranges & formidables. Les Romains aſſurent que ces imprécations, auſſi ſecretes & myſterieuſes, qu'anciennes, ont une telle force, que jamais aucun de ceux contre qui elles ont été faites, n'en a pû éviter l'effet. Ils ajoutent même que ceux qui les font, ont immanquablement auſſi une fin malheureuſe. C'eſt-pourquoi peu de gens s'en ſervent, & ce n'eſt que dans des occaſions extraordinaires, où il s'agit de prévenir les plus grands fleaux. Mais en cette rencontre on blâma fort

Idée que les Romains avoient de ces imprécations.

la table, & empêcher les viandes, qu'on y ſert, de ſe refroidir. C'eſt ce qui ſert à nous faire entendre ce paſſage de Seneque, Epiſt. LXXXV. *Circa cœnationes ejus tumultus coquorum eſt, ipſos cum obſoniis focos transferentium. Hoc enim jam luxuria commenta eſt, ne quis intepeſcat cibus, ne quid palato jam calloſo parum ferveat, cœnam culina proſequitur. A ſes ſoupers tout retentit du bruit des cuiſiniers, qui tranſportent des rechauds avec les viandes, car la luxure a déja imaginé cela, afin qu'aucun mets ne tiediſſe, & que tout ſoit aſſez chaud pour ces palais endurcis, la cuiſine ſuit le ſouper.* Voilà bien du bruit pour un rechaud porté ſur la table. Au reſte, Seneque ne veut pas dire que l'invention du rechaud étoit recente de ſon tems, il ne parle que de l'uſage que l'on en faiſoit, qui en effet étoit nouveau. Au moins je ne croi pas que l'antiquité fourniſſe aucun exemple d'un rechaud ſur la table ni des Grecs, ni des Romains, avant le tems dont Seneque parle.

Certaines Divinitez étranges & formidables.] On ne ſçait point quelles étoient ces Divinitez; c'étoient ſans doute les Divinitez infernales, invoquées ſous des noms terribles; car la bizarrerie du nom aidoit bien à la choſe.

Les Romains aſſurent que ces imprécations.] C'eſt ſur cette opinion generalement reçuë qu'Horace dit dans l'Od. v. du liv. v.

—— Dira deteſtatio
Nulla expiatur victima.

Les imprécations ne peuvent être expiées ni détournées par des victimes.

Mais en cette rencontre on blâma fort Ateïus de ce qu'étant irrité contre Craſſus pour les inte-

Ateïus

Ateïus de ce qu'étant irrité contre Crassus pour les interêts de Rome, ce fut pourtant contre Rome qu'il prononça ces malédictions, & qu'il pratiqua ces moyens horribles qui la dévouoient aux Dieux.

Ateïus fort blâmé d'avoir eu recours à ces moyens horribles.

Crassus donc, sans être touché des imprécations d'Ateïus, continua sa route, arriva à Brunduse, & quoique la mer fût encore dangereuse, l'hyver n'étant pas encore passé, il ne voulut pas attendre, s'embarqua, & perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Mais ayant rassemblé le reste de ses troupes, il continua son chemin par terre au travers de la Galatie, où il trouva le Roi Dejotarus, qui étoit fort avancé en âge, & qui ne laissoit pas de bâtir une nouvelle ville, sur quoi Crassus le raillant, lui dit : *Seigneur Roy, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douziéme heure du jour. Et vous même, Seigneur Capitaine*, lui répondit Dejotarus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes ;* car alors Crassus avoit soixante ans passez, & son

Crassus méprise ces imprécations, & passe outre.

Il perd beaucoup de vaisseaux en passant à Brunduse.

Conversation de Crassus avec le Roi Dejotarus.

rêts de Rome, c'étoit pourtant contre Rome.] Et ce blâme étoit fort juste. Ces imprécations ne pouvoient s'accomplir sur Crassus sans tomber sur la République. Un homme de bien ne fait jamais d'imprécation qui puisse nuire à son païs. Ces imprécations n'étoient pardonnables, si elles pouvoient jamais l'être, que quand elles ne pouvoient perdre que celui contre lequel on les faisoit.

Car alors Crassus avoit soixante ans passez.] Ceci nous mene sûrement à la connoissance de l'année de la naissance de Crassus. Il partit pour cette expedition l'an de Rome 699. 52. ans avant N.S. il avoit soixante ans passez, il étoit donc né l'an de Rome 638. & l'an 113. avant l'Ere Chrêtienne.

visage le faisoit paroître encore plus vieux qu'il n'étoit.

Premiers succès de Crassus en Syrie.

Dès qu'il fut arrivé en Syrie, les affaires lui succederent d'abord aussi heureusement qu'il l'avoit pû esperer. Car il fit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, passa sûrement son armée, & reçut dans la Mesopotamie plusieurs villes qui se rendirent volontairement. Une seule, dont étoit Tyran un certain Apollonius, osa se défendre, & Crassus y perdit environ cent soldats. Irrité de cette audace il mene contre elle toutes ses troupes, la prend d'assaut, pille toutes ses richesses, & vend tous ses habitans. Les Grecs appelloient cette ville *Zenodotie*. Pour cette prise Crassus souffrit que son armée lui donnât le titre d'*Imperator*. Ce qui lui tourna à grande honte, car il parut par-là avoir le cœur fort bas, & desesperer de faire de plus grandes choses, puisqu'il étoit si flaté d'un si petit succès.

Elle étoit de la Province d'Osrhœne dans la Mesopotamie.

C'est une honte à un General de souffrir qu'on lui donne de grands titres pour de petits exploits.

Après que pour s'assûrer des villes qui s'étoient renduës, il y eut mis en garnison sept mille hommes de pied & mille chevaux, il s'en retourna en Syrie avec le reste de son armée, pour y passer l'hyver. Il fut joint là par son fils, que Cesar lui envoyoit des Gaules, jeune homme qui avoit déja été honoré de plusieurs prix d'honneur que les Generaux donnent à ceux qui se sont distinguez par leur courage, & qui lui amenoit mille cavaliers choisis.

Crassus s'en retourne hyverner en Syrie.

Il est joint par son fils qui lui amene mille cavaliers.

Les grandes fautes

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette

expedition, & qui furent toutes fort grandes, la plus grande sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie. Car il devoit passer outre sans s'arrêter, & occuper Babylone & Seleucie, villes toujours ennemies des Parthes. Au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer; ce qui fut la cause de sa ruine. D'ailleurs on blâma fort les occupations qu'il eut en Syrie, qui étoient plûtôt d'un commerçant, que d'un General d'armée. Car il ne s'amusa pas à visiter les armes de ses soldats, à faire des revûës, à faire faire l'exercice à ses troupes, & à leur proposer des prix de jeux & de combats pour les tenir en haleine; mais il s'appliquoit entierement à calculer les revenus des villes & les contributions, & à peser lui-même à la balance tous les tresors qui étoient dans le Temple de la Déesse à Hierapolis. Il envoyoit signifier aux Principautez, aux villes, & aux communautez le nombre de soldats qu'elles de-

de Crassus, & la plus grande.

Ses indignes occupations en Syrie.

Et occuper Babylone & Seleucie, villes toujours ennemies des Parthes.] Et qui par conséquent auroient ouvert leurs portes, & lui auroient fourni tous les secours dont il avoit besoin. Il en auroit fait ses places d'armes, & il en auroit tiré toutes les commoditez necessaires, pour pousser ses succès contre ce commun ennemi; au lieu que par son retour en Syrie, il perdit tous ces avantages, & ce fut à recommencer.

Tous les tresors qui étoient dans le temple de la Déesse à Hierapolis.] Après avoir passé l'Euphrate, à vingt milles du fleuve, on trouvoit une ville appellée Bambyce, qui étoit aussi appellée Edesse, & *Hierapolis* ou *ville sacrée*, & par les Syriens *Magog.* La Déesse Syriene Atargatis y étoit particulierement adorée. Lucien dans son traité de la Déesse de Syrie parle de ce temple, comme du plus riche qui fût dans l'Univers, car de toutes parts on y apportoit des offrandes.

voient fournir, & il les en exemptoit ensuite pour certaine somme d'argent dont on convenoit, ce qui le rendoit vil & méprisable à tout le monde, & à ceux même qu'il favorisoit.

Le premier presage du malheur qui menaçoit Crassus.

Le premier presage, qu'il reçut de son malheur, lui vint de cette Déesse même d'Hierapolis, que les uns disent être Venus, les autres Junon, & quelques-uns la Nature, la premiere cause, qui de l'humidité tire les principes & les semences de toutes choses, & qui a découvert la source de tous les biens qui arrivent aux hommes. Comme ils sortoient de son Temple, le jeune Crassus tomba à la porte, & son pere qui le suivoit, tomba sur lui.

Ambassadeurs du Roy des Parthes.

Dans le tems qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hyver, il lui arriva des Ambassadeurs du Roi des Parthes, Arsace, qui lui exposerent en peu de mots leur commission.

Discours de ces Ambassadeurs à Crassus.

Ils lui dirent, *que si cette armée étoit envoyée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre immortelle, qu'aucun traité de paix ne termineroit, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que si, comme ils l'avoient oüi dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, & pour assouvir son avarice particuliere, avoit pris les armes contre eux, & étoit entré dans une de leurs Provinces, le Roi leur maître vouloit bien user de sa moderation en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, & laisser aller vies & bagues sauves les Romains, qu'il tenoit dans ses Etats, & qui étoient bien plûtôt assiegez*

qu'assiegeans. Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade, il leur dit, *qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la Ville de Seleucie.* Surquoi le plus âgé des Ambassadeurs, nommé Vahises, se prenant à rire & lui montrant la paume de sa main, lui dit : *Crassus, tu verras plûtôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Seleucie.*

Crassus répond aux Ambassadeurs par une rodomontade.

Réponse fiere d'un des Ambassadeurs à la rodomontade de Crassus.

Ces Ambassadeurs se retirerent donc, & allerent annoncer à leur Roi Hyrodes qu'il falloit se préparer à la guerre. Cependant quelques soldats Romains s'étant sauvez avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garnison dans la Mesopotamie, allerent annoncer à Crassus des choses très-capables d'inquiéter & d'allarmer; ils disoient *qu'ils avoient vû de leurs propres yeux le nombre effroyable des ennemis & les grands & sanglans combats qu'ils avoient rendus aux attaques des villes qu'on avoit prises.* Et comme c'est la coutume des gens épouvantez de grossir tous les objets pour les rendre plus terribles, ils rapportoient, *que c'étoient des gens à qui on ne pouvoit échaper quand ils poursuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand ils prenoient la fuite; que les traits dont ils se servoient, étoient inconnus, qu'on n'en avoit jamais vû de semblables, qu'ils étoient plus vîtes que les éclairs, qu'ils devançoient même la*

Rapport de quelques soldats Romains, très-capable d'allarmer.

Grande & terrible idée que les soldats Romains avoient des Parthes.

Ces Ambassadeurs se retirerent donc, & allerent annoncer à leur Roi Hyrodes.] Plutarque nomme ici Hyrodes (Orodes) ce Roi des Parthes qu'il vient de nommer Arsace. C'est à mon avis qu'Arsace étoit le nom general de ces Rois qui étoient Arsacides, & Orodes, ou Hyrodes étoit le nom particulier de celui-ci. Il étoit fils de Phraate II. & étoit monté au trône, après avoir fait tuer Mithridate son frere aîné.

vûë, & qu'ils avoient plûtôt frappé & porté la mort qu'on ne les avoit vû partir. Que des armes, dont leur cavalerie étoit armée, les offensives perçoient tout sans que rien pût leur resister, & les défensives étoient à l'épreuve de tout & ne pouvoient être faussées.

Ces discours diminuerent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des soldats Romains, qui s'étant imaginé que les Parthes ne differoient en rien des Armeniens & des Cappadociens, que Lucullus s'étoit lassé de mener battant, & flatez que le plus difficile de cette guerre, seroit la longueur du chemin, & la poursuite des ennemis qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voïoient contre leurs esperances de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta même à un tel point que plusieurs des principaux Officiers furent d'avis que Crassus devoit s'arrêter là, & assembler le conseil pour mettre encore en déliberation toute l'entreprise. De ce nombre étoit le Questeur Cassius. Les Devins même alloient disant sourdement que les signes des victimes étoient toujours funestes, & que les sacrifices de Crassus n'avoient jamais pû être reçus. Mais Crassus ne voulut jamais les écouter, ni suivre d'autres avis que ceux qui le pressoient de se mettre en marche & de se hâter.

Grand découragement de l'armée de Crassus.

Augmenté par le rapport sourd des Devins.

Crassus ne suit d'autres avis que les siens.

Ce qui le rassura le plus, & qui le fortifia dans cette pensée, ce fut l'arrivée d'Artavasde, Roi

Ce fut l'arrivée d'Artavasde, Roy d'Armenie.] Ce Roi est ap-

d'Armenie, car il vint le joindre à la tête de six mille chevaux, qu'on disoit être seulement ses gardes du corps, & qui lui promit encore dix mille chevaux bardez de fer, & trente mille hommes de pied, tous entretenus à ses dépens. Ce Prince conseilloit à Crassus d'entrer dans le païs des Parthes par l'Armenie, car non-seulement son armée seroit dans l'abondance de toutes choses qu'il fourniroit lui-même, mais, ce qui seroit encore très-avantageux pour lui, il passeroit très-sûrement & très-facilement, mettant devant lui de longues chaînes de montagnes & un païs bossu, très-difficile & presque impraticable à la cavalerie qui faisoit toute la force des Parthes. Crassus le remercia assez froidement de sa bonne volonté, & des magnifiques secours qu'il lui offroit, & dit, *qu'il prendroit son chemin par la Mesopotamie, où il avoit laissé beaucoup de braves Romains*. Cette réponse entenduë, le Roi d'Armenie partit d'auprès de lui & retourna dans ses Etats.

Artavasde vient joindre Crassus avec six mille chevaux, & lui promet un secours plus considerable.

Sage conseil qu'il lui donne.

Crassus refuse de suivre le conseil d'Artavasde.

Artavasde le quitte.

Crassus s'étant mis en marche, comme il faisoit passer ses troupes sur le pont, qu'il avoit dressé sur l'Euphrate près de la ville de Zeugma, voilà tout-à-coup des tonnerres effroyables & d'affreux éclairs, qui donnent dans le visage de ses soldats comme pour les arrêter. En même tems un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impétueux accompagné d'une foudre embrasée, tomba

Ville de la Comagene sur le bord de l'Euphrate.

Horribles présages arrivez à Crassus.

pellé *Artavasde* par les uns, *Artuasde* ou *Artvasde* ou *Artabase* par les autres, & *Ortoadiste* par Justin.

ſur le pont & en abbatit une partie. Le lieu où il devoit camper, fut frappé de deux coups de tonnerre, & un de ſes chevaux de bataille le plus richement harnaché emporta ſon Ecuyer, ſe jetta avec lui dans le fleuve, où il fut englouti, & on ne le vit plus paroître. On dit auſſi que l'aigle de la premiere compagnie, quand on voulut l'enlever pour faire marcher l'armée, ſe tourna d'elle-même en arriere. Outre tous ces mauvais ſignes, il arriva encore après qu'on eut paſſé l'Euphrate, qu'en diſtribuant aux ſoldats leurs vivres, on leur donna d'abord du ſel & des lentilles, que les Romains regardent comme funeſtes, & comme des marques de deüil, & qu'ils ſervent par cette raiſon ſur les tombeaux des trépaſſez. De plus comme Craſſus haranguoit les troupes, il lui échapa une parole, qui jetta le trouble & l'effroi dans l'eſprit de tous les ſoldats, car il dit, *qu'il avoit fait rompre le pont, afin qu'aucun d'eux n'échappât;* & quand il eut ſenti le mauvais effet que cette parole lâchée ſi inconſiderément avoit produit dans l'armée, au lieu de la corriger, ou de l'expliquer pour raſſûrer les timides, il la negligea par un eſprit d'opiniâtreté & de fierté. Enfin quand il fit le ſacrifice accoutumé pour purifier l'armée, le Devin lui ayant remis entre les mains les entrailles de la victime, il les laiſſa tomber, & voyant que tous ceux qui aſſiſtoient à ce ſacrifice en étoient fâchez & allarmez, il ſe prit à rire, & dit, *voyez*

Les lentilles & le ſel regardez comme ſignes funeſtes par les Romains.

Parole imprudente échapée à Craſſus, & qui conſterna ſon armée.

Il laiſſe tomber les entrailles de la victime.

ce que c'est que de la vieillesse, mais les armes ne me tomberont pourtant pas des mains.

Mot qu'il dit pour guerir la frayeur que causoit cet accident.

En même tems il se mit en marche le long de l'Euphrate avec sept legions de gens de pied, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armez à la legere. Il n'eut pas marché longtems, que ses coureurs qu'il avoit envoyez à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout à coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis.

Rapport des coureurs de Crassus.

Sur ce rapport Crassus se fortifia dans ses esperances, & ses soldats commencerent à mépriser les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, & d'en venir à un combat. Cassius ne laissoit pourtant pas de lui representer encore & de lui remontrer, *qu'il devoit s'arrêter dans quelqu'une des villes où il avoit garnison, pour laisser reposer & rafraîchir son armée, jusqu'à ce qu'il eût appris des nouvelles certaines des ennemis; que s'il ne vouloit pas prendre ce parti, il falloit gagner Seleucie en côtoyant toujours l'Euphrate; car les vaisseaux de charge leur faciliteroient les vivres en suivant toujours leur camp, & marchant avec lui comme de conserve, & la riviere qu'ils auroient toujours à leur droite, les empêcheroit d'être enveloppez, de sorte qu'ils seroient toujours en état de combattre l'ennemi sans desavantage.*

Crassus se flate sur le rapport de ses coureurs.

Sages remontrances que Cassius fait à Crassus.

Pendant que Crassus tenoit le Conseil pour déliberer sur cette proposition, un Capitaine d'Arabes, nommé Ariamnes, vint le trouver. C'étoit un homme plein de ruse & de fraude, & l'on peut dire que de tous les malheurs, que la Fortune assembla dans ce moment pour l'entiere ruine de Crassus, ce fut là le plus grand & le plus entier. Quelques-uns des Officiers, qui étoient alors à l'armée, & qui avoient autrefois servi sous Pompée dans ce païs-là, le connoissoient & sçavoient qu'il avoit tiré de grands plaisirs de l'amitié de Pompée, & qu'il passoit alors pour un homme très-affectionné aux Romains. Mais alors ce fourbe, gagné par les Capitaines du Roi des Parthes, fut lâché par eux & envoïé à Crassus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la riviere & des païs difficiles & bossus, & de-là se jetter dans ces plaines immenses, où il pourroit être enveloppé de tous côtez, car les Parthes ne pensoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front.

Crassus se laisse tromper par Ariamnes, Capitaine d'Arabes. Dion le nomme Augarus ou Abgarus.

Ce barbare donc étant arrivé dans la tente de Crassus, commença d'abord à loüer hautement Pompée comme son bienfaiteur, car il étoit aussi éloquent que fourbe. Ensuite après avoir admiré le bonheur de Crassus, d'être à la tête d'une armée si belle & si nombreuse, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur en differant toujours & en consumant le tems en préparatifs, comme s'il avoit besoin d'armes,

Adresse & éloquence de ce traître.

& non pas plûtôt de mains & de pieds très-legers contre des ennemis, qui depuis longtems ne cherchoient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus précieux dans leurs meubles, & les personnes les plus cheres, pour se retirer au plus vîte chez les Scythes, ou chez les Hyrcaniens. *Mais quand même vous auriez à les combattre*, ajouta-t-il, *il faudroit d'autant plus vous hâter avant que le Roi, revenu de son épouvante, eût rassemblé toutes ses forces; car presentement il jette au-devant de vous Surena & Syllaces, qui sont chargez de vous amuser & de vous empêcher de le poursuivre; mais pour lui il est fort loin, & ne paroîtra nulle part.*

Le Roi Hyrodes partage son armée en deux.

Tout cela étoit faux, car le Roi Hyrodes avoit d'abord partagé son armée en deux; avec l'une il étoit entré dans l'Armenie qu'il ravageoit, pour se venger d'Artavasde, & il avoit envoïé Surena à la tête de l'autre contre les Romains, non point par aucun mépris pour eux, comme quelques-uns l'ont voulu dire, car Hyrodes n'étoit pas assez ignorant ni assez insensé, pour mépriser un Antagoniste comme Crassus, qui étoit un des premiers personnages de Rome, & pour trouver plus de gloire à combattre Artavasde, & à faire le dégât dans l'Armenie. Il est au-contraire très-vrai-semblable que craignant le danger qu'il y avoit à aller se presenter aux Romains, il prit le parti de se tenir au loin, pour attendre & voir ce qui arriveroit, & qu'il envoya devant Surena pour tenter la

Sa vûë dans ce partage.

fortune du combat, & pour amuser les Romains & les empêcher d'avancer. Car Surena n'étoit pas un homme du commun, mais en richesses, en noblesse & en gloire, il étoit le premier après le Roi; en valeur, en prudence & en experience pour la guerre, le premier des Parthes, & en beauté de corps & en bonne mine il égaloit ou surpassoit les mieux faits. Quand il marchoit en campagne, son train seul étoit composé de mille chameaux qui portoient son bagage, de deux cens chariots pour ses concubines, de mille cavaliers tout couverts de fer, & d'un plus grand nombre d'autres plus legerement armez; car de ses vassaux ou de ses esclaves, il pouvoit faire jusqu'à dix mille chevaux. Deplus il avoit par sa naissance ce droit hereditaire dans sa famille de ceindre le bandeau Royal aux Rois des Parthes le jour qu'ils étoient couronnez. C'étoit lui qui avoit rétabli sur le trône le Roi Hyrodes, qu'on en avoit chassé, & qui lui avoit conquis la ville de Seleucie, étant monté le premier sur les murailles, & ayant renversé de sa main tous ceux qui s'opposerent à lui. Quoiqu'il n'eût pas encore alors trente ans, il avoit déja la réputation d'un

Surena, homme très-considerable à la Cour du Roy des Parthes.

La magnificence de son train.

Droit hereditaire dans la maison de Surena.

Valeur de Surena.

De plus il avoit par sa naissance le droit de ceindre le bandeau Royal aux Rois des Parthes le jour qu'ils étoient couronnez.] Ce qui est attaché aujourd'hui à certains Prelats de sacrer les Rois, & de leur mettre la couronne sur la tête, étoit alors dans les Cours de ces Princes d'Orient, une fonction attribuée à un de leurs principaux Officiers; & cela est remarquable que ce fût un droit hereditaire dans la famille de celui qui en étoit honoré.

homme de grand ſens, de grande prudence, & dont les conſeils étoient sûrs; & ce fut principalement par-là qu'il ruina Craſſus, qui d'abord par ſa vaine audace & par ſon orgueil, & enſuite par ſa crainte & par l'épouvante & l'abattement où le précipiterent ſes malheurs, ſe rendit très-aiſé à ſurprendre.

Alors donc le traître Ariamnes, après lui avoir perſuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint enſuite très-difficile par les ſables profonds où il ſe trouva engagé au milieu d'une vaſte campagne toute raſe & d'une affreuſe aridité, & où la vûe ne découvroit ni fin ni bornes, où l'on pût eſperer de trouver quelque repos & quelque rafraîchiſſement. De ſorte que ſi la ſoif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, la vûë les jettoit dans un deſeſpoir encore plus terrible, car ils ne voyoient ni près ni loin, le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruiſſeau, pas une ſeule colline, pas une ſeule herbe verte; ce n'étoient partout que monceaux de brûlantes arenes, comme les flots entaſſez d'une mer immenſe, qui dans ce deſert enveloppoient & engloutiſſoient ſes troupes. Tout cela enſemble devoit ſuffire pour leur faire ſoupçonner qu'ils étoient trahis, & ils n'en devoient plus douter après l'arrivée des couriers d'Artavaſde. Ce Prince mandoit à Craſſus *que le Roi Hyrodes*

Craſſus engagé dans des ſables profonds & arides.

Artavaſde envoye des couriers à Craſſus.

pour lui donner des avis utiles.

lui étoit tombé sur les bras avec une grosse armée ; que la guerre qu'il avoit à soutenir, l'empêchoit de lui envoyer le secours qu'il lui avoit promis, mais qu'il lui conseilloit de se rapprocher de l'Armenie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun ; que s'il ne vouloit pas suivre cet avis, il l'avertissoit au moins d'éviter, surtout dans ses marches & dans ses campemens, les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des lieux montagneux. Mais Crassus, emporté par sa colere & par son arrogance, ne daigna pas lui récrire, ni lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses couriers, *je n'ai pas le tems presentement de penser aux affaires des Armeniens, bientôt j'irai en Armenie, & je punirai Artavasde de sa trahison.*

Arrogante réponse de Crassus aux couriers d'Artavasde.

Cassius fut très-fâché de cette réponse, mais il cessa de donner davantage ses avis à Crassus, qui ne pouvoit les souffrir, & prenant ce fourbe d'Ariamnes en particulier, il l'accabla de malédictions & d'injures. *O le plus scelerat de tous les hommes*, lui dit-il, *quel mauvais Demon s'est emparé de toi, & t'a conduit vers nous ? Par quels breuvages, par quels enchantemens, par quels sortileges es-tu venu à bout de persuader à Crassus de jetter son armée dans ces deserts infinis & dans ces abymes de sables, & de prendre un chemin plus convenable à un Capitaine de voleurs Numides, qu'à un General des Romains ?*

Cassius accable d'injures le fourbe Ariamnes.

Et je punirai Artavasde de sa trahison.] Il accuse Artavasde de trahison, parce qu'il ne lui envoïoit pas les secours qu'il lui avoit promis, sans penser aux raisons qui l'empêchoient de tenir sa parole.

Le barbare, qui étoit homme fin, & qui sçavoit prendre toutes sortes de figures, s'humiliant devant lui, & lui parlant avec douceur, tâchoit de le rassurer, & le conjuroit de supporter encore un peu de tems cette fatigue. Après quoi il alloit le long des files des soldats, & marchant avec eux il les consoloit, les fortifioit, les aidoit, & leur jettoit quelques brocards; car il leur disoit avec un ris moqueur, *Mes amis, vous croyez marcher dans les campagnes riantes & delicieuses de la Campanie; vous voudriez trouver ici sans doute les fontaines, les ruisseaux, les ombrages verds, les bains & les hôtelleries dont elle est pleine, & vous ne vous souvenez pas que vous traversez les deserts, qui sont les limites des Arabes & des Assyriens.* Voilà comme ce fourbe consoloit & amadouoit les Romains, & avant que sa trahison fût entierement découverte, il se retira, encore fut-ce du consentement de Crassus même qu'il trompa en le quittant, car il lui fit entendre & lui persuada qu'il alloit travailler pour lui, en jettant le desordre & le trouble parmi ses ennemis.

Ariamnes se moque des soldats, en faisant semblant de les consoler.

Il trompe encore Crassus en se retirant.

On dit que ce jour-là Crassus aulieu de paroître en public avec sa cotte-d'armes rouge, comme c'est la coutume des Generaux Romains, parut avec une robe noire, & que s'en étant apperçu d'abord, il alla la changer. Les porte-enseignes ayant voulu prendre leurs enseignes pour partir, eurent beaucoup de peine à arracher

les bâtons qui les ſoutenoient, & qui étoient comme enracinez dans la terre ; de quoi Craſſus ne faiſoit que rire, & les hâtoit de marcher, contraignant ſes gens de pied d'aller auſſi vîte que ſa cavalerie. Sur cela quelques-uns des coureurs qu'il avoit envoyé battre l'eſtrade, revinrent & rapporterent qu'ils avoient donné dans un corps des ennemis; que leurs camarades avoient été tuez; que pour eux ils s'étoient ſauvez ſeuls avec beaucoup de peine, & que toute l'armée des Parthes, qui étoit très-nombreuſe & pleine de fierté & d'audace, venoit inceſſamment les attaquer.

Rapport des coureurs de Craſſus.

Effroi & deſordre de Craſſus à la nouvelle de l'approche des Parthes.

Cette nouvelle jetta le trouble & la conſternation dans tout le camp. Craſſus en fut plus troublé que les autres; la hâte & l'effroi, où il étoit, ne lui laiſſant pas l'entiere liberté de ſon eſprit, il mit ſes troupes en bataille. D'abord il ſuivit le ſentiment de Caſſius, il étendit le plus qu'il put ſon infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrein, & pour ôter aux ennemis la facilité de les envelopper, & jetta toute ſa cavalerie dans les aîles; mais enſuite il changea d'avis, & ſerrant ſon infanterie, il en fit un corps de bataille quarré qui faiſoit face de tous côtez, & dont chacun des côtez preſentoit douze cohortes de front. Chaque cohorte avoit près d'elle une compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon pût être ſoutenuë à propos par la cavalerie, & que tout le corps en étant

Ordre de bataille de Craſſus.

également

également remparé, chargeât avec plus de sûreté & d'audace. Il donna l'une des aîles à Cassius, l'autre à son fils le jeune Crassus, & se mit au centre. Ils avancerent dans cet ordre, & arriverent sur le bord d'un ruisseau, appellé Balissus, qui n'étoit pas fort grand, & qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très-grand plaisir à ses soldats, tant à cause de l'extrême secheresse & de l'excessive chaleur qu'il faisoit, qu'à cause de la grande fatigue qu'ils avoient essuyée dans cette longue & penible marche au travers de ces arides sablons.

Sage avis des Officiers de Crassus.

La plûpart des Officiers étoient d'avis qu'il falloit camper en cet endroit, & y passer la nuit, pendant laquelle on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis, & quand on auroit sçu leur nombre & leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Crassus, se laissant emporter à la fougue de son fils, & à celle de la cavalerie, qu'il commandoit, qui le pressoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui voudroient repaître, repussent debout chacun dans son rang, & sans leur donner le tems d'achever, il fit marcher, & les mena, non au petit pas, & en leur faisant faire des pauses, comme on a accoutumé de faire marcher des troupes quand on les mene au combat, mais rapidement & tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis, qui contre leur attente ne leur parurent ni en si grand

Grande imprudence de Crassus.

nombre, ni si terribles qu'on leur avoit dit, car Surena avoit usé de ce stratagême, il avoit caché la plûpart de ses bataillons derriere les premiers corps avancez, & pour les empêcher d'être apperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les couvrir avec leurs hocquetons ou avec des peaux.

Stratagême de Surena marchant contre Crassus.

Quand ils furent en presence & prêts à charger, le General n'eut pas plûtôt fait lever le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables & d'un bruit affreux. Car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes; mais ils ont quantité d'instrumens creux couverts de cuir, & environnez de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappent en même tems, & le bruit que font ces instrumens est un bruit sourd & terrible qui paroît mêlé du rugissement des bêtes feroces, & de l'éclatant fracas du tonnerre, ces barbares ayant fort bien observé que de tous les sens, l'oüie est celui qui trouble le plus l'ame, qui émeut le plus vivement toutes ses passions, & qui fait sortir le plus promptement l'homme hors de lui-même.

Espece de tambours dont se servoient les Parthes.

L'oüie est de tous les sens celui qui fait le plus d'impression sur l'ame.

Comme les Romains étoient étonnez & effrayez de ce bruit, les Parthes jettant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques & de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier Margien, plus étincelant que les rayons du soleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux étoient

Dans la Margiane, près du mont Taurus, il y avoit des mines d'excellent acier.

bardez. A leur tête paroiſſoit Surena, beau, bien fait, d'une taille avantageuſe, & d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit ſa beauté effeminée. Car il ſe fardoit à la façon des Medes, & portoit comme eux les cheveux friſez & mi-partis, au lieu que les autres Parthes les portoient encore à la maniere des Scythes, tels que la nature les donne, ſans en avoir aucun ſoin, pour en paroître plus effroyables.

Surena ſe fardoit à la façon des Medes.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs, mais ayant vû de près la profondeur de ce bataillon quarré ſi ſerré, ſi uni, & où les hommes étoient ſi fermes & ſe ſoutenoient ſi bien les uns les autres, ils ſe retirerent auſſitôt en arriere, faiſant ſemblant de ſe diſperſer & de rompre leur ordonnance; mais les Romains furent bien étonnez de voir tout à coup leur bataillon envelopé de tous côtez. Dans l'inſtant Craſſus ordonna à ſes gens de trait & à ſon Infanterie legere de les charger, mais ils n'allerent pas bien loin, car accablez d'une grêle de fleches, ils furent obligez de ſe retirer & de ſe mettre à couvert ſous leur Infanterie peſamment

Les Parthes font ſemblant de ſe diſperſer, & enveloppent tout d'un coup les troupes de Craſſus.

Car il ſe fardoit à la façon des Medes.] Voici un beau titre pour certains hommes effeminez que nous voïons encore aujourd'hui qui mettent du rouge comme des femmes. Un General des Parthes, un General très-brave, très-vaillant ſe farde; mais apparemment il faut entendre qu'il mettoit ſur ſon viſage quelque couleur, comme nous voïons que font aujourd'hui les Perſes. Ils croïent que c'eſt de la grandeur de ſe peindre la barbe & les ongles; cela paroiſſoit horrible aux Romains.

armée. Ce fut là le commencement du trouble & de l'effroi quand on vit la roideur & la force de ces fleches contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frappoient. Les Parthes se séparant, se mirent de tous les côtez à tirer de loin tous ensemble en même tems sans prendre de visée certaine pour tirer juste, car le bataillon des Romains étoit si serré, qu'ils ne pouvoient manquer d'assener leur coup quand même ils l'auroient voulu ; & ils portoient des coups effroyables, & faisoient des blessures très-profondes, tant à cause de la force & du poids de leurs fleches, qu'à cause de la grandeur & de la flexibilité de leurs arcs, qui par leur souplesse joignoient presque leurs deux bouts quand on les tendoit, & par leur grandeur donnoient une si grande étenduë à la corde, qu'emploïant toute la longueur de la fleche, elle la chassoit avec une impétuosité & une roideur que rien ne pouvoit soutenir.

La force des fleches des Parthes, & la grandeur de leurs arcs.

Les Romains étoient donc par-là en très-mauvais termes ; s'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessez, & s'ils en sortoient pour aller chercher l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire aucun dommage, & en étoient également maltraitez. Les Parthes prenoient la fuite devant eux, & en fuyant ils tiroient toujours, car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes, ce qui est très-sagement imaginé, puisqu'en

fuyant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Sage invention de fuir en combattant.

Tant que les Romains purent esperer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs fleches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de mains, ils se soutinrent, & supporterent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent apperçus qu'à la queuë des bataillons il y avoit des chameaux chargez de fleches, où ceux qui avoient déja employé les leurs, en alloient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus ne voyant point de fin à ses miseres, envoya ordre à son fils de tâcher à quelque prix que ce fût de joindre les ennemis avant qu'il fût entierement enveloppé, car c'étoit lui principalement qu'une des aîles de l'armée des Parthes cherchoit à tourner pour le prendre à dos.

Ou des escadrons.

Ordre que Crassus envoye à son fils.

Le jeune Crassus prenant donc treize cens chevaux, dont il y en avoit mille que Cesar lui avoit donnez, cinq cens archers & huit cohortes de rondachers, qui étoient le plus à sa portée, il s'élargit, & prenant le tour, il alloit charger ceux qui tâchoient de l'envelopper. Mais ceux-ci, soit, comme quelques-uns l'ont dit, qu'ils craignissent & qu'ils voulussent éviter le choc d'une troupe si

Le jeune Crassus execute cet ordre, & ce qui lui en arriva.

Mais ceux-ci, soit, comme quelques-uns l'ont dit, qu'ils voulussent éviter le choc d'une troupe si serrée.] Le texte paroît corrompu en cet endroit, car que veut dire ἐν συνηδάγματι ἐντυχόντες. Il manque certainement quelque chose qu'on ne peut suppléer, que par le secours de meilleurs manuscrits; j'ai suivi le sens qui se presente le plus naturellement.

ſerrée, & qui marchoit en ſi belle ordonnance, ou que leur deſſein fût d'attirer le jeune Craſſus le plus loin qu'ils pourroient de ſon pere, ſe mirent d'abord à tourner bride & à s'enfuir. Le jeune Craſſus criant alors de toute ſa force, *ils ne nous attendent point*, pouſſa à eux à bride abbatuë. Il avoit avec lui Cenſorinus & Megabacchus, celui-ci celebre par ſon courage & par ſa force, & Cenſorinus diſtingué par ſa dignité de Senateur & par ſon éloquence. Ils étoient tous deux amis particuliers du jeune Craſſus, & à peu près de même âge.

Manœuvre des Parthes à l'approche du jeune Craſſus.

Cenſorinus & Megabacchus, amis & compagnons du jeune Craſſus.

La Cavalerie s'étant donc debandée à pourſuivre l'ennemi, les gens de pied ſe piquerent de ne pas demeurer derriere, & ſuivirent d'un pas égal, portez par leur bonne volonté & par la joye que leur donnoit l'eſperance de la victoire. Ils croyoient fermement avoir vaincu, & ne faire que pourſuivre, juſqu'à ce que s'étant fort éloignez de leur gros, ils reconnurent la fraude, car ceux qui faiſoient ſemblant de fuir, tournerent tête, & une infinité d'autres ſe joignirent à eux pour fondre ſur les Romains. Ce que voyant le jeune Craſſus, il arrêta ſa troupe, dans l'eſperance que les ennemis, les voyant en ſi petit nombre, viendroient les charger à coups de main; mais ces Barbares ſe contenterent de leur oppoſer leur cavalerie peſamment armée, & debanderent ſur eux leur cavalerie legere, qui caracollant tout autour,

Et Megabacchus.] Il n'y a perſonne qui ne voye que ce nom eſt corrompu, ce n'eſt pas un nom Romain,

& les environnant de tous côtez ſans les joindre, les accabloient de fleches, & en remuant juſqu'au fonds ces monceaux de ſable, ils excitoient une pouſſiere ſi épaiſſe que les Romains ne pouvoient ni ſe voir, ni ſe parler, & que ſe reſſerrant en un petit eſpace, & ſe preſſant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, & mouroient d'une mort qui n'étoit ni facile ni prompte. Car ſe ſentant déchirer les entrailles & ne pouvant ſupporter la douleur, ils ſe vautroient & ſe rouloient ſur le ſable, avec les fleches qu'ils avoient dans le corps, & expiroient ainſi avec des tourmens horribles, ou tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbez, qui avoient penetré au travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaïes, & augmentoient leurs douleurs.

Etat horrible où se trouvent les troupes du jeune Craſſus.

La plûpart moururent dans cette détreſſe, & ceux qui reſtoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir; car le jeune Craſſus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains couſuës à leurs boucliers, & leurs pieds percez de part en part, & clouez à terre; de ſorte qu'il leur étoit également impoſſible de ſe défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de ſa cavalerie, il chargea vigoureuſement cette Gendarmerie couverte de fer, ſe mêla fierement dans ſes eſcadrons, mais avec un grand deſavantage, tant pour l'attaque que pour la défenſe; car ſes gens avec des jave-

Grande valeur du jeune Craſſus.

lines foibles & courtes, donnoient contre des cuiraſſes d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur, au lieu que les Barbares avec de bons & forts épieux donnoient ſur les corps des Gaulois qui étoient nuds, ou legerement armez. C'étoient les troupes auſquelles le jeune Craſſus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faiſoit des exploits merveilleux. Car ces Gaulois empoignoient à belles mains les épieux des Parthes, & les joignant au corps, ils les colletoient & les tiroient de deſſus leurs chevaux à terre où ils demeuroient ſans pouvoir ſe remuer, accablez ſous la peſanteur de leurs armes. Il y en avoit pluſieurs qui abandonnant leurs chevaux, ſe gliſſoient ſous ceux des ennemis & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux effarouchez par la douleur, bondiſſoient, ſe cabroient, & renverſant leurs maîtres, ils les fouloient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, & tomboient morts ſur les uns & ſur les autres.

Les Gaulois étoient les troupes ſur leſquelles le jeune Craſſus s'aſſuroit le plus.

Leur grand courage.

Mais ce qui travailloit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la ſoif, car ils n'étoient pas accoutumez à les ſupporter; ils perdirent auſſi la plûpart de leurs chevaux, qui courant de vîteſſe contre cette cavalerie peſamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcez de ſe retirer vers leur infanterie, & d'emmener le jeune Craſſus, qui ſe trouvoit fort mal de ſes bleſſures.

Les Gaulois peu propres à ſupporter la chaleur & la ſoif.

Chemin faiſant ils virent aſſez près d'eux une butte

butte de sable assez élevée, où ils se retirerent. Ils attacherent les chevaux au milieu, & firent tout autour une enceinte de leurs pavois pour se retrancher, esperant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares. Mais il en arriva tout autrement; car dans un lieu uni les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche, au lieu que sur cette colline l'inégalité du lieu faisant paroître les uns au-dessus des autres, & découvrant davantage celui qui étoit derriere, les offroit tous aux coups; de sorte que ne pouvant se dérober aux fléches que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils perissoient ainsi miserablement sans pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur valeur à leurs ennemis.

Desavantage qu'ont des troupes postées sur une colline contre des gens de trait.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la Ville de Carres. Ils avoient nom, l'un Hieronymus, & l'autre Nicomachus. Ces deux hommes, touchez de le voir en cet état, le pressoient de se dérober avec eux, & de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *qu'il n'y avoit pas de mort si cruelle dont la*

Conseil que deux Grecs donnoient au jeune Crassus.

Ischnes, ville de la Mesopotamie, non loin de l'Euphrate, elle est aussi appellée Ichnes.

Genereuse réponse qu'il leur fit.

Car dans un lieu uni.] Il y a une faute considerable dans le texte, car que signifie ἐν μὲν γὰρ τῷ ὁμόσε, il faut lire comme dans un manuscrit ἐν μὲν γὰρ τῷ ὁμαλῷ, *car dans un lieu uni.*

crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui. Il leur ordonna de se sauver, & en les embrassant il les congedia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son Ecuyer de le percer de son épée, & lui presenta le flanc. On dit que Censorinus mourut aussi par une main empruntée, & que Megabacchus se tua lui-même de sa propre main; tous les autres principaux Officiers se tuerent de même, & ceux qui resterent, furent tuez en combattant avec beaucoup de valeur.

Il se fait tuer par son Ecuyer.

Les Parthes ne firent qu'environ cinq cens prisonniers, & après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marcherent à l'instant contre son pere, dont les affaires étoient en cet état: après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut annoncé qu'ils étoient en déroute, & qu'on les poursuivoit vivement, & qu'il eut vû d'un autre côté que ceux, qu'il avoit en tête, ne le pressoient plus avec tant d'ardeur, car la plûpart étoient allez avec les autres contre le jeune Crassus, il reprit un peu courage, & rassemblant son armée, il la retira en arriere sur un côteau, esperant que son fils alloit bientôt revenir de sa poursuite.

Les Barbares lui coupent la tête.

De tous les messagers, que son fils lui avoit envoyez pour lui apprendre le danger où il étoit, les premiers étoient tombez entre les mains des Barbares, qui les avoient égorgez; il n'y eut que

les derniers, qui s'étant ſauvez avec beaucoup de peine, arriverent auprès de lui, & lui annoncerent que ſon fils étoit perdu s'il ne lui envoyoit très-promptement un puiſſant ſecours. A cette nouvelle Craſſus ſe ſentit déchiré par une foule de paſſions, & ſa raiſon fut tellement obſcurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. D'un côté la crainte de tout perdre, & de l'autre le deſir de revoir ſon fils, le portoient à l'aller ſecourir.

Horrible état de Craſſus à la nouvelle du danger où étoit ſon fils.

Dans cette reſolution il donna ordre enfin à ſon armée de marcher. Mais dans ce moment les Parthes, qui reviennent de la défaite du jeune Craſſus, arrivent avec de grands cris & des chants de victoire qui les font paroître encore plus terribles; en même temps les tambours & les tymbales rempliſſent l'air de leur ſon effroyable, & retentiſſent aux oreilles des Romains, qui voyent bien que ce bruit leur annonce un nouveau combat, & les Barbares portant la tête du jeune Craſſus au bout d'une lance, s'approchent d'eux, & les inſultant avec une inſolence pleine de moquerie, ils leur demandent quelle eſt la famille, & qui ſont les parens de ce jeune homme; *car il n'eſt pas poſſible*, diſent-ils, *qu'un jeune homme ſi courageux & d'une valeur ſi brillante, ſoit le fils d'un pere auſſi lâche & auſſi timide que Craſſus.*

Les Barbares inſultent les Romains en leur montrant la tête du jeune Craſſus au bout d'une pique.

Ce ſpectacle abbatit plus le courage & les forces des Romains, que tous les autres maux dont ils ſe voyoient accablez. Car il n'excita point

en eux ce feu de la colere, qui anime le desir de la vengeance, comme il convenoit, mais il les remplit d'une frayeur & d'une crainte qui les glacerent. Cependant Crassus montra dans ce malheur plus de fermeté & plus de courage qu'il n'avoit encore fait, car parcourant les rangs il alloit criant : *Romains, c'est moi seul que ce deüil regarde. La grande fortune de Rome & sa gloire sont entieres & demeurent invulnerables & invincibles tant que vous serez debout. Que si vous avez quelque compassion d'un pere, qui vient de perdre un fils, dont vous admiriez la valeur, faites la paroître par votre colere & par votre ressentiment contre ces Barbares, ravissez-leur cette joye insolente, punissez leur cruauté, & ne vous laissez point abattre à mon malheur. C'est une necessité que l'on souffre quelque échec quand on aspire à de grandes choses. Lucullus n'a point défait Tigrane, ni Scipion le grand Antiochus, qu'il ne leur en ait coûté du sang. Nos ancêtres ont perdu mille vaisseaux sur les côtes de la Sicile; ils ont perdu en Italie beaucoup de leurs Generaux & de leurs meilleurs Capitaines, & pas un d'eux par sa défaite, ne les a empêchez de vaincre leurs vainqueurs. Car ce n'est point par les faveurs de la fortune que les Romains sont montez à ce haut degré de puissance, mais par leur patience & par leur courage, en se roidissant contre les adversitez.*

Courage & fermeté de Crassus dans cet accident.

Discours qu'il tient à ses soldats.

Par ces discours Crassus tâchoit de ranimer & de fortifier ses troupes, mais il ne trouva presque personne qui les écoutât volontiers, & qui reprît courage, & ayant ordonné qu'on jettât le cri du

Personne n'est ranimé par ce discours.

combat, il découvrit le dernier découragement de son armée; car le cri qu'elle jetta, fut foible, petit, inégal, timide, au lieu que celui des ennemis fut très-fort, très-éclatant & également ferme & brave. L'attaque étant donc commencée, la cavalerie legere des Parthes se répand sur les aîles des Romains, & les prenant en flanc, les accable de fléches, pendant que leur gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui pour prévenir les fléches, dont les atteintes causoient une mort douloureuse & longue, eurent le courage de se jetter sur eux en desesperez. Non qu'ils leur fissent beaucoup de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très-promptement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient; car les Barbares leur passoient leurs lances entieres au travers du corps avec tant de roideur & de force, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Le cri de l'armée Romaine marque son découragement.

La roideur des coups de lance que portoient les Barbares.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venuë les Barbares se retirerent, disant, *qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule afin qu'il la donnât à pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expedient de penser à ses affaires, & qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace, que d'y être traîné.* Et ils campoient en presence de l'armée Romaine, dans la ferme esperance que le lendemain ils en auroient bon marché, & qu'ils acheveroient de la défaire.

Terrible nuit pour les Romains.

Cette nuit là fut terrible pour les Romains. Ils ne pensoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessez, dont la plûpart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun ne faisoit que déplorer ses propres malheurs, car ils voyoient bien tous qu'ils ne pouvoient échaper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hasardassent pendant la nuit à se jetrer dans cette plaine immense où l'on ne voyoit point de fin. D'ailleurs leurs blessez leur faisoient beaucoup de peine pour ce dernier parti; car de les emporter c'étoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite, & de les laisser, ils ne manqueroient pas par leurs gemissemens & par leurs plaintes de découvrir leur évasion.

Compassion & amour des soldats pour Crassus.

Quoiqu'ils sçussent bien tous que Crassus seul étoit la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaitoient tous de voir son visage & d'entendre sa voix. Mais lui, couché à terre à l'écart dans un lieu obscur, sans lumiere, & la tête couverte de son manteau il presentoit pour les ignorans & pour les fous un grand exemple de l'instabilité de

Different effet que ces terribles accidens

Il presentoit pour les ignorans & pour les fous un grand exemple de l'instabilité de la Fortune, & pour les sages & bien sensez.] Plutarque represente admirablement ici le different effet que produisent sur l'esprit des hommes ces terribles accidens. Les ignorans & les fous, qui ne s'arrêtent qu'à ce qu'ils voyent, n'y découvrent que l'inconstance de la Fortune, comme si c'étoit elle, qui par son caprice, eût changé le bonheur en malheur. Mais les sages & les sensez penetrent plus avant; ils vont jusqu'à la cause, & ils voient que cette prétenduë Fortune est très-innocente, & que ces malheurs sont l'effet de la témerité & de l'ambition.

la Fortune, & pour les sages & bien sensez, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témerité & de l'ambition, qui faisoient qu'il ne pouvoit souffrir de n'être pas le premier & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & qu'il croyoit que tout lui manquoit, & qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit deux qui lui étoient préferez.

produisent sur l'esprit des hommes.

Horrible effet de l'ambition.

Octavius, un de ses Lieutenans, & Cassius s'approcherent de lui, & voulurent le faire lever, le consoler & lui redonner courage; mais le voyant entierement accablé sous le poids de sa douleur, & rebelle à toutes leurs consolations & à toutes leurs remontrances, ils appellerent les Tribuns, les Centurions, & les chefs des bandes, tinrent un conseil sur le champ, & tous ayant été d'avis qu'il falloit partir, on fit lever le camp sans se servir de trompettes. Cela se fit d'abord avec un grand silence. Mais ensuite les malades & les blessez, qui ne pouvoient suivre, sentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de

Crassus décampe sans bruit.

Et qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit deux qui lui étoient préferez.] Telle est la nature des ambitieux, non-seulement deux hommes seuls qui leur seront préferez, mais un seul qui leur refusera l'honneur & le respect qu'ils prétendent, les empêchera de sentir la joye de se voir élevez au-dessus de tous les autres, & la corrompra entierement. Le Roi Assuerus avoit élevé Aman au-dessus de tous les Princes de sa Cour, *& posuit solium ejus super omnes Principes quos habebat*. Esth. III. I. Et le seul Mardochée, qui ne flechissoit pas le genou devant lui, le desesperoit & l'empêchoit de sentir toute la grandeur dont il étoit revêtu. Il dit, *cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quamdiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias*. v. 13.

tumulte & de confusion, avec des cris, des hurlemens & des lamentations horribles, tellement que les corps, qui marchoient les premiers, en furent saisis de trouble & d'effroi, dans la pensée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainsi revenant souvent sur leurs pas, & se remettant ensuite en bataille, ou s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessez qui les suivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de tems. Il n'y eut que trois cens chevaux, que conduisoit Ignatius, qui ne s'arrêterent point, & qui arriverent à la ville de Carres sur le minuit. Ignatius appelle en langage Romain, les gardes qui étoient sur les murailles; quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandoit dans la place, que Crassus avoit donné un grand combat contre les Parthes, & sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il poussa droit au pont que Crassus avoit fait sur l'Euphrate, & sauva sa troupe par ce moyen; mais il fut blâmé de tout le monde d'avoir abandonné son General.

Ignatius se sauve avec trois cens chevaux.

Au-dessous du pont de l'Euphrate, vis-à-vis d'Hierapolis.

Ignatius blâmé avec raison.

Cependant ce mot qu'il avoit jetté à ces gardes en passant, afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très-utile à Crassus; car ce Gouverneur, conjecturant sagement que la grande hâte de cet inconnu & l'obscure brieveté de son discours étoient une marque sûre qu'il n'avoit aucune bonne nouvelle à lui annoncer, ordonna sur l'heure même à sa garnison

garnison de prendre les armes. Et si-tôt qu'il fut averti que Crassus avoit pris ce chemin, il sortit au-devant de lui & le conduisit lui & son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informez de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit, mais le lendemain matin ils entrerent dans le camp, égorgerent tous les blessez qu'il y avoit laissez au nombre de quatre mille, & leur cavalerie s'étant débandée dans la plaine après les fuyards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarez çà & là. Un des Lieutenans de Crassus, nommé Barguntinus s'étant separé la nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, manqua son chemin, & fut trouvé le lendemain sur une colline par les Barbares qui l'attaquerent. Il se défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ses gens furent tuez, excepté une vingtaine, qui l'épée à la main se jetterent en desesperez au travers des ennemis pour se faire jour. Les Barbares furent si étonnez de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent & leur donnerent passage; ils arriverent heureusement à Carres.

Valeur de Barguntinus, un des Lieutenans de Crassus.

Vingt hommes se font jour l'epee à la main au travers de l'armee des Barbares.

Dans ce moment on donna à Surena une fausse nouvelle, que Crassus s'étoit sauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramassées, qui ne valoient pas la peine qu'on les poursuivît. Surena croyant donc avoir perdu le prix de sa victoire, mais en étant pourtant

encore incertain, & voulant en sçavoir la verité afin de se déterminer ou à faire le siége de Carres, si Crassus y étoit encore, ou à le poursuivre, s'il en étoit sorti, il dépêcha un de ses truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, & lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, & en se servant du langage Romain, d'appeller Crassus même, ou Cassius, & de dire que Surena demandoit à avoir avec eux une conference.

Surena envoye un truchement à Carres proposer une conference à Crassus pour le tromper.

Le truchement ayant executé cet ordre, cela fut d'abord rapporté à Crassus qui accepta avec joye cette proposition. Peu de tems après il vint de la part des Barbares quelques soldats Arabes qui connoissoient de vûë Crassus & Cassius, pour les avoir vûs dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approcherent de la place, & ayant vû Cassius sur les murailles, ils lui dirent, *que Surena étoit disposé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du Roi son maître, & qu'ils lui abandonneroient la Mesopotamie, que cela paroissoit expedient pour les uns & pour les autres, plûtôt que d'en venir à la derniere extrêmité.*

Crassus accepta la proposition.

Cassius y donna les mains, & demanda que l'on convînt promptement du tems & du lieu de cette entrevûë entre Surena & Crassus. Les Arabes l'assurerent qu'ils y alloient travailler, & le quitterent.

Cassius y donne aussi les mains.

Surena, ravi de tenir ces gens en lieu où il pouvoit les assieger, mena dès le lendemain contre eux les Parthes, qui leur parlerent d'abord avec la derniere insolence, & leur déclarerent que si

les Romains vouloient recevoir d'eux quelque composition favorable, il falloit avant toutes choses qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus & Cassius pieds & poings liez. Les Romains furent très-indignez de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il falloit renoncer aux longues & vaines esperances du secours des Armeniens, & lui déclarerent que sans perdre un moment il falloit penser à la fuite. C'est ce qu'il étoit très-important qu'aucun des Carreniens ne sçût avant le moment de l'execution. Mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, & ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence & qui le choisit pour son guide.

Insigne perfidie d'Andromachus.

Les Parthes ne tarderent donc pas à être avertis de point en point de toute la resolution des Romains par l'entremise de ce traître. Mais comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, & que cela n'étoit pas même facile, Crassus ayant pris ce tems-là pour partir, ce déloyal, pour empêcher qu'ils ne pussent avancer chemin, & mettre les Parthes dans l'impuissance de les atteindre, imagina cette detestable ruse, de les mener tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin de les engager dans des marais profonds & dans des lieux coupez de grands fossez où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il falloit faire plusieurs tours & détours pour se tirer de ce labyrinthe.

Sa detestable ruse pour empêcher Crassus d'échaper.

Il y en eut quelques-uns qui se doutant que ce

n'étoit pas à bon dessein qu'Andromachus les faisoit ainsi tourner & retourner, refuserent enfin de le suivre, & Cassius lui-même reprit le chemin de Carres. Et sur ce que ses guides qui étoient Arabes, lui conseilloient d'attendre que la lune eût passé le signe du Scorpion, il leur répondit, *mais je crains encore plus celui du Sagittaire*, & hâtant sa marche il se sauva dans l'Assyrie avec cinq cens chevaux. La plûpart des autres, qui eurent des guides fideles, gagnerent les pas des montagnes appellez *Sinnaques*, & se mirent en sûreté avant le point du jour, & ces derniers pouvoient être environ cinq mille, qui étoient conduits par un homme de bien nommé Octavius.

Cassius reprend le chemin de Carres.

Bon mot de lui.

Près du Tigre, où il y a une ville qui porte ce nom.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il étoit encore embarrassé par la ruse du perfide Andromachus dans ces lieux marécageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre cohortes de gens de pied armez de rondaches, peu de cavalerie, & cinq Licteurs qui portoient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lorsque les ennemis étoient déja sur lui & qu'il n'avoit plus que douze stades pour joindre la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie, & par conséquent beaucoup moins sûr, qui étoit sous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissoit tout l'inter-

Quinze cens pas.

vasse qui l'en séparoit. Octavius voyoit donc tout à plein le danger qui menaçoit Crassus; il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses gens pour l'aller secourir, mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, volerent à son secours. En arrivant ils chargerent si rudement les Barbares, qu'ils les obligerent à s'éloigner du côteau. Ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, & lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fierement que jamais fleche ennemie n'approcheroit du corps de leur General, qu'ils n'eussent tous mordu la poussiere autour de lui jusqu'au dernier, en combattant pour sa défense.

Belle action d'Octavius.

Les soldats mettent Crassus au milieu d'eux pour lui servir de rempart.

Surena voyant donc que les Parthes, déja rebutez, alloient plus mollement à l'attaque, & que si la nuit survenoit, & que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impossible de les prendre, il eut recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit general de l'armée, que le Roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au-contraire qu'il vouloit acquerir leur amitié & leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchez, les Barbares se retirerent

Surena a recours à la ruse pour surprendre Crassus.

du combat, & Surena s'avançant paisiblement avec ses principaux Officiers vers le côteau, son arc débandé, & tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut, *que le Roi son maître leur avoit fait éprouver sa force & sa puissance malgré lui, réduit à la necessité de se défendre, mais que presentement il vouloit leur faire connoître sa douceur & sa bonté, & leur donner des marques de sa bienveillance en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de se retirer avec une entiere sûreté de sa part.*

Discours trompeur de Surena aux Romains.

Les troupes de Crassus prêterent très-volontiers l'oreille à ce discours de Surena, & en témoignerent une extrême joye. Mais Crassus, qui n'avoit jamais été que trompé par ces Barbares, & à qui ce changement si prompt étoit fort suspect, parce qu'il lui paroissoit hors de toute raison, ne vouloit point y entendre, & déliberoit avec ses amis. Mais ses soldats se mirent à crier & à le presser d'aller. Ensuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté en lui reprochant, *qu'il les exposoit à la boucherie en les faisant combattre contre des ennemis avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.*

Les troupes de Crassus y sont trompées.

Crassus s'en défie, & refuse de l'écouter.

Ses troupes s'emportent contre lui.

Crassus eut d'abord recours aux prieres, & leur remontra qu'en continuant de se soutenir le reste du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venuë, il leur montra même

le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces esperances d'un salut prochain. Mais voyant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à se mutiner, & qu'en frappant leurs armes de leurs épées, ils alloient jusqu'à le menacer; alors craignant cette émeute il commença à descendre, & se tournant il dit seulement ce peu de mots: *Octavius, & toi Petronius, & vous tous Officiers & Capitaines Romains, qui êtes ici presens, vous voyez la necessité qui me force de prendre ce chemin que je voulois éviter, & vous êtes témoins des indignitez & des violences que je souffre. Mais quand vous serez retirez en sûreté, dites à tout le monde que Crassus a peri par la tromperie de ses ennemis, sans avoir été abandonné par ses Citoyens.* Mais Octavius & Petronius n'eurent pas la force de le laisser descendre seul, ils descendirent le côteau avec lui, & Crassus renvoya ses Licteurs, qui vouloient le suivre.

Crassus forcé par ses soldats d'aller à cette entrevûë.

Discours de Crassus à ses Officiers.

Les premiers que les Barbares envoyerent au devant de lui, furent deux Grecs Mestifs, qui étant descendus de cheval, le saluerent avec un profond respect, & lui dirent en langage Grec, *qu'il n'avoit qu'à envoyer quelques-uns des siens ausquels Surena feroit voir que lui & sa troupe venoient sans armes avec toute sorte de bonne foi.* Mais Crassus leur répondit, *que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains.* Et il envoya deux freres, appellez Roscius, pour sçavoir seulement sur quel pied on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

C'est-à-dire, nez d'un Grec & d'une femme Barbare.

Surena faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des principaux Officiers de son armée, dès qu'il apperçut Crassus; *Qu'est-ce que je voi ?* dit-il; *quoi, le General des Romains à pied! & nous à cheval! Qu'on lui amene un cheval au plus vîte.* Crassus répondit, *qu'il n'y avoit point de leur faute à l'un ni à l'autre s'ils venoient à une entrevûë, chacun à la maniere de leur pays. Oh bien*, repartit Surena, *il y a dès ce moment un traité de paix & d'alliance entre le Roi Hyrodes & les Romains, mais il faut en aller dresser & signer les articles sur les rives de l'Euphrate, car vous autres Romains*, ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions*. En même tems il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un cheval, mais Surena lui dit, *qu'il n'en étoit pas besoin, & que le Roi lui faisoit present de celui-là.*

Orgueil de Surena, & noble réponse de Crassus.

A l'instant on lui presenta un cheval, qui avoit un frein d'or, & les Ecuyers du Roi, le prenant par le milieu du corps, le mirent dessus, l'environnerent & commencerent à frapper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier qui, choqué de ces manieres, prit le cheval par la bride; il fut suivi de Petronius qui com-

Insolence des Ecuyers du Roy.

Qu'est-ce que je voi ? dit-il, quoi, le General des Romains à pied ! & nous à cheval !] Ce barbare par fierté & par orgueil s'imagine que Crassus est venu à pied par humilité, & pour lui marquer plus de respect; & Crassus qui sent bien l'arrogance cachée sous cette fausse politesse, la repousse fort noblement par sa réponse, qui lui fait entendre qu'il vient à pied, parce que telle est la coutume de son pays.

mandoit

mandoit mille hommes, & ensuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tout à l'entour pour tâcher d'arrêter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui pressoient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte & de desordre, ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tua un palefrenier d'un de ces Barbares. En même tems un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derriere & le renversa mort sur la place. Petronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, & sauta de son cheval à terre sans être blessé; & Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe nommé Pomaxaithres. Il y en a qui disent que ce fut un autre qui le tua, & que ce fut lui qui lui coupa la tête & la main. Mais tout cela se dit plûtôt par conjecture que par aucune connoissance certaine de la verité. Car de tous ceux qui étoient presens, les uns furent tuez en combattant autour de Crassus, & les autres s'étoient retirez de bonne heure sur le côteau.

Octavius est tué.

Crassus tué par un Parthe.

Les Parthes les y suivirent bientôt, & leur dirent que Crassus avoit porté la peine dûë à son infidelité, mais que pour eux, Surena leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à descendre avec confiance, & qu'il leur donnoit sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole les uns descendirent & se livrerent entre leurs mains, & les autres profiterent de la nuit, & se disperserent çà & là. Mais de ces der-

niers il y en eut fort peu qui se sauverent ; tous les autres poursuivis le lendemain, & chassez par les Arabes, furent repris & passez au fil de l'épée. On dit qu'il mourut en tout dans cette occasion vingt mille hommes, & qu'il y eut dix mille prisonniers.

Nombre des Romains qui furent tuez ou faits prisonniers en cette occasion.

Surena envoya la tête & la main de Crassus au Roi Hyrodes jusques dans l'Armenie. Et en même tems il dépêcha partout des couriers pour répandre la nouvelle qu'il menoit Crassus vivant dans la ville de Seleucie, & prépara une pompe burlesque, qu'il appelloit par insulte & par dérision *son triomphe*. Parmi ses prisonniers il en trouva un appellé Caius Paccianus, qui ressembloit parfaitement à Crassus. Il l'habille d'une robe à la barbare, le dresse à répondre à ceux qui l'appelloient *Crassus* ou *General*, & en cet équipage il le fait marcher à cheval à la tête des troupes. Devant lui marchoient des trompettes & des Huissiers qui portoient des faisceaux de verges & de haches, tous montez sur des chameaux. Aux verges étoient penduës des bourses vuides, & aux haches étoient fichées des têtes de Romains fraîchement coupées. Et après lui marchoient des courtisanes de Seleucie, toutes excellentes musiciennes, qui chantoient des chansons pleines de brocards & de plaisanteries sur la mollesse effeminée, & sur la lâcheté de Crassus.

Surena envoye à Hyrodes la tête & la main de Crassus.

Pompe burlesque de Surena en guise de triomphe.

Cette pompe bouffonne étoit pour amuser le peuple, & pour lui servir de divertissement.

Mais ce qui se passa en particulier, fut plus serieux. Surena non content de cette farce, assembla le Senat de Seleucie, & produisit devant lui les livres obscenes d'Aristide, appellez *les Milesiaques*, & ce n'étoit pas là une chose supposée pour noircir les Romains; ces livres avoient été veritablement trouvez dans le bagage de Rustius, & donnerent à Surena un juste sujet de se moquer d'eux, & de les décrier comme des infames, qui à la guerre même n'avoient pas la force de s'empêcher de faire & de lire de ces abominations.

Surena assemble le Senat pour lui produire des livres obscenes trouvez dans le bagage d'un Officier Romain.

Quand Surena eut bien déclamé contre ces mœurs Romaines, il parut aux Senateurs de Seleucie qu'Esope étoit un homme bien sage d'avoir dit *que tous les hommes portoient une besace; que dans*

Sage jugement des Senateurs de Seleucie sur cette action de Surena.

Et produisit devant lui les livres obscenes d'Aristide, appellez les Milesiaques.] Voici un General des Parthes, qui pour décrier les Romains & les rendre ridicules, produit un livre obscene qu'on avoit trouvé dans l'équipage d'un Officier Romain; cela me paroît remarquable, & merite quelque attention. Cet Aristide étoit un historien de Milet; il avoit acquis beaucoup de réputation par une histoire qu'il avoit faite des choses qui s'étoient passées en Sicile, par un traité de ce qui étoit arrivé en Italie, & par une histoire de Perse, mais il se deshonora par ses Milesiaques, où il avoit écrit les avantures galantes, ou plûtôt les débauches abominables qui s'étoient passées à Milet.

Dans le bagage de Rustius.] Cet Officier est inconnu. A la marge de l'exemplaire de M. Bigot, je vois qu'il a lu Ῥωσκίῳ de *Roscius*; c'est peut-être un de ces deux freres dont Plutarque a déja parlé.

Il parut aux Senateurs de Seleucie, qu'Esope étoit un homme bien sage.] Jamais cette fable d'Esope n'a été mieux appliquée qu'à ce Surena. Il voyoit l'infamie de cet Officier Romain, qui lisoit de ces livres abominables, & il ne voïoit pas les abominations qu'il commettoit lui-même, en se plongeant dans toutes sortes de voluptez.

la poche de devant ils mettoient les défauts de leur prochain, & dans celle de derriere leurs propres défauts. Car ils voyoient que Surena avoit mis dans le devant de sa besace ces impudicitez Milesienes, & dans le derriere les delices & les voluptez qu'il traînoit après lui, & qui faisoient qu'au milieu du pays des Parthes, on croyoit trouver une autre Sybaris; car il étoit suivi d'une infinité de chariots qui portoient ses concubines, & tout l'attirail que ce train demande necessairement, de sorte que son armée ressembloit proprement aux viperes & aux serpens, appellez Scytales; car sa tête étoit furieuse & épouvantable, elle ne presentoit que lances, que piques, que javelines, que dards, que chevaux de bataille, & la queuë en étoit très-ridicule; car ce n'étoit que courtisanes, qu'instrumens de musique, que chansons, que festins, que nuits passées en dissolutions & en débauches avec ces prostituées. Je ne nie pas que Rustius ne meritât d'être blâmé; mais il me paroît que ces Parthes étoient bien impudens de se récrier si fort sur ces dissolutions Mile-

Train infame de Surena.

A quoi ressembloit l'armée de Surena.

On croïoit trouver une autre Sybaris.] Sybaris ville de la Lucanie au bas de l'Italie; c'étoit le siége du luxe & de la mollesse. Ses grandes prosperitez & la grandeur, à laquelle la Fortune l'avoit élevée, la plongerent dans toutes sortes de débauches & d'abominations, qui causerent enfin sa perte.

Je ne nie pas que Rustius ne meritât d'être blâmé.] Plutarque ne pouvoit pas manquer de condamner la corruption de cet Officier Romain; mais outre qu'il y avoit de l'injustice à juger de tous les Romains par la débauche d'un seul, ce n'étoit ni à Surena ni aux Parthes à tant blâmer ces corruptions Milesienes, puisque c'étoit à des corruptions semblables qu'ils de-

ſienes, eux qui dans la famille des Arſacides avoient eû pluſieurs Rois qui venoient de ces courtiſanes d'Ionie & de Milet.

Mariage de Pacorus avec la ſœur du Roi d'Armenie.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, le Roi Hyrodes avoit déja conclu la paix avec Artavaſde, & il venoit de faire le mariage de la ſœur de ce Roi d'Armenie avec ſon fils Pacorus. Ce n'étoit donc entr'eux que fêtes & banquets, qu'ils ſe donnoient les uns aux autres, & où ils faiſoient toujours entrer quelques divertiſſemens, tirez de tragedies Grecques. Car le Roi Hyrodes n'étoit pas ignorant dans la langue des Grecs, & il avoit lû leurs livres; & le Roi Artavaſde avoit fait en Grec des tragedies, des traitez & des hiſtoires, dont une partie eſt venuë juſqu'à nous.

Divertiſſemens tirez des Tragedies Grecques à la Cour du Roi Orodes.

Arrivée de Sillaces à la Cour du Roi Orodes avec la tête de Craſſus.

Jaſon excellent Acteur pour le tragique, recitoit des morceaux des Bacchantes d'Euripide.

Pendant ces réjoüiſſances, Sillaces, qui portoit la tête de Craſſus, arriva un ſoir aux portes du Palais, les tables n'étant pas encore levées, & dans le moment qu'un Comedien nommé Jaſon, natif de la ville de Tralles, excellent Acteur pour le tragique, récitoit quelques morceaux de la tragedie des Bacchantes d'Euripide, & les avantures tragiques de Penthée & de ſa mere

voient pluſieurs de leurs Rois; cette reflexion de Plutarque eſt très-ſenſée.

Les tables n'étant pas encore levées.] Il faut ajouter dans le texte la negative, ἀνῃρημέναι μὲν οὐκ ἦσαν αἱ τράπεζαι, *les tables n'étoient pas encore levées.* On n'étoit pas encore ſorti de table, car on voit dans la ſuite que les Gardes par l'ordre du Roi font aſſeoir à table Sillaces, ou ſi l'on retient la leçon du texte, *les tables venoient d'être levées*, il faut entendre qu'on avoit deſſervi les viandes, & qu'on étoit au fruit, ce qu'on appelloit la ſeconde table.

Agave. Comme tout le monde étoit dans l'admiration, Sillaces entre dans la salle, adore le Roi, & jette à ses pieds la tête de Crassus. En même tems les Parthes se mettent à battre des mains avec de grands cris & de grandes marques de joye. Les Gardes font asseoir Sillaces à table par ordre du Roi, & alors Jason, donnant à un des personnages du choeur les habits de Penthée, dont il étoit revêtu, & prenant ceux d'Agave, il prit entre ses mains la tête de Crassus, & avec la fureur d'une veritable Bacchante, plein d'enthousiasme il chanta cet endroit, où Agave, revenant des montagnes, & portant au bout de son thyrse la tête de Penthée, qu'elle croit celle d'un jeune lion, dit, *Nous portons de la montagne ce lionceau, que nous venons de tuer; nous apportons dans le Palais cette heureuse chasse.*

Ce que cet Acteur fait de la tête de Crassus, & l'application heureuse des vers des Bacchantes d'Euripide.

Ces vers réjoüirent toute la compagnie, & comme on continua de chanter la suite où Agave & le choeur se répondent, & où le choeur demande, *qui l'a tué, qui est-ce qui l'a frappé la premiere?* & Agave répond, *c'est à moy que cet honneur est dû*, alors Pomaxaithres se levant, car il étoit encore à table, voulut prendre la tête des

Et où le choeur demande, qui l'a tué?] Ces mots du texte τίς ἐφόνευσεν, ne sont qu'une glose du texte d'Euripide qu'il faut rétablir ici, & remettre comme il y a dans Euripide, c'est le choeur qui parle.

Χο. Τίς ἁ βαλῦσα πρῶτα γε;
Αγ. Εμὸν ἐμὸν τὸ γέρας.

Le choeur.

Qui est la premiere qui l'a frappé?

Agave.

C'est à moi, c'est à moi que l'honneur en est dû.

mains de Jason, disant que c'étoit à lui à chanter ces vers plûtôt qu'à cet Acteur, puisque c'étoit lui qui avoit tué Crassus.

Le Roi ayant pris plaisir à ce débat, fit à Pomaxaithres le present que la loi du pays ordonne de faire à ceux qui ont tué le General des ennemis, & donna un talent à Jason; & voilà, dit-on, quelle fut l'issuë de l'expedition de Crassus, elle finit comme une veritable tragedie par une piece ridicule, qu'on appelle *Exode*. Mais la vengeance divine ne tarda pas à punir le Roi Hyrodes de sa cruauté, & Surena de sa perfidie.

Loi des Parthes qui regloit le present qu'on devoit faire à celui qui avoit tué le General des ennemis.

Piece ridicule appellée Exode.

Elle finit comme une veritable tragedie par une piece ridicule, qu'on appelle Exode.] Les anciens Romains avoient des farces, qui étoient appellées Satires, que l'on chantoit & que l'on dansoit, & où les spectateurs & les acteurs étoient joüez indifferemment, mais avec de certaines bornes & sans blesser la Loi. Ces Satires furent en vogue pendant deux cens vingt ans jusqu'à Livius Andronicus, qui eut le courage de faire de veritables tragedies à la maniere des Grecs. On goûta si fort ce spectacle, que les Satires furent abandonnées pendant que les Poetes jouerent eux-mêmes leurs pieces, mais après qu'ils les eurent donnez à des Comediens, la jeunesse Romaine rapporta sur le théatre ces Satires, & les joüa d'abord dans les intermedes de ces tragedies à la place du choeur, car comme les sujets de ces farces n'étoient pas suivis, elles pouvoient se séparer. Enfin on les reserva pour la fin des tragedies, surtout des tragedies appellées Atellanes, & on changea leur nom de Satires en celui d'*Exodia*, d'*Exodes*, c'est-à-dire d'*Issues*, parce qu'on les joüoit à la fin de ces tragedies, comme nous jouons aujourd'hui nos farces. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les Acteurs jouoient ces farces sous le même masque, & avec les mêmes habits qu'ils avoient dans la tragedie, & en continuant les mêmes personnages & les mêmes rôles; & c'est ce qui nous fait entendre ce passage de Plutarque, qui n'avoit jamais été bien expliqué. Car nous voyons que ce sont les mêmes Acteurs des Bacchantes, qui joüent cette farce avec la tête de Crassus. Mais,

Par Ventidius. Car bientôt Hyrodes fit mourir Surena par un effet de l'envie qu'il portoit à sa gloire, & Hyrodes, après avoir perdu son fils Pacorus, qui fut défait par les Romains dans un grand combat, tomba dans une maladie de langueur qui degenera en hydropisie, & fut empoisonné par Phraate son second fils. Mais le poison & la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remede l'un à l'autre, & s'étant chassez réciproquement par une heureuse crise, comme le ma-

C'est Phraate III.

Cure bien singuliere.

dira-t'on, le mot *Exodion, Exode* signifie proprement dans les pieces Grecques, non pas une piece détachée qui se joue après la tragedie, mais la fin, le dénouëment de la tragedie même; comme on le voit dans la poëtique d'Aristote, & cela est vrai. C'est ainsi que Plutarque a emploïé ce mot à la fin de la vie de Pelopidas, & à la fin de la vie d'Alexandre, où l'on voit manifestement qu'Exode est mis pour la fin, pour le dénouëment de la tragedie. Pourquoi donc ne le prendra-t'on pas ici dans le même sens? En voici la raison. Dans la vie de Pelopidas & dans celle d'Alexandre, il parle d'avantures Grecques, & il emploïe les idées & les expressions connuës aux Grecs, & dans celle de Crassus il parle d'une avanture Romaine, c'est-pourquoi il emploïe les idées & les expressions familieres aux Romains. Ici la veritable tragedie finit à la mort de Crassus, & ce qui se passe dans le palais du Roi Hyrodes rassemble deux choses, la tragedie & l'*Exode*; ce qu'on y jouë des Bacchantes d'Euripide, voilà la tragedie, & tout ce que fait le Comedien Jason avec la tête de Crassus, & la dispute de Pomaxaithres avec lui, voilà l'Exode, qui se joüoit après la tragedie sous les mêmes habits de la tragedie même, & en continuant les mêmes personnages & les mêmes rôles. Il me semble que cela est sensible, & qu'il meritoit d'être éclairci.

Mais le poison & la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remede l'un à l'autre.] Voici une chose bien singuliere, le poison sert de remede à l'hydropisie, & l'hydropisie au poison, c'est-à-dire que le feu du poison dessecha les eaux de l'hydropisie, & que ces eaux de l'hydropisie amortirent le feu du poison.

lade

lade commençoit à se mieux porter, Phraate prit une voye plus sûre & plus courte, & l'étrangla de ses propres mains.

Phraate étrangle son pere de ses propres mains.

LA COMPARAISON de Nicias & de Crassus.

DANS cette comparaison nous dirons premierement que les richesses de Nicias, comparées à celles de Crassus, paroissent acquises par des voyes plus justes, ou moins blâmables. Il est vrai qu'il n'y a personne qui puisse approuver le travail que Nicias faisoit faire à ses mines, où l'on n'employe ordinairement que des scelerats ou des barbares, dont la plûpart sont enchaînez, & perissent tôt ou tard dans ces cavernes souterraines où l'air est toujours mal sain. Mais si l'on compare cette maniere d'acquerir avec celle de Crassus, qui s'enrichissoit des biens confisquez & vendus par les proscriptions de Sylla, ou des maisons qu'il achetoit au milieu des embrasemens lors qu'elles étoient, ou qu'on croyoit qu'elles seroient bientôt en proye aux flammes,

Richesses de Nicias, moins injustement acquises que celles de Crassus.

Il est vrai qu'il n'y a personne qui puisse approuver le travail que Nicias faisoit faire à ses mines.] Voici un Payen qui trouve honteux pour l'homme de faire travailler à des mines, parceque ceux qu'on y employe y finissent malheureusement leurs jours par le méchant air qu'ils y respirent. Cette maniere de s'enrichir, que Nicias avoit suivie, n'est bonne que comparée à celle de Crassus, qui étoit la plus atroce de toutes les injustices.

elle paroîtra plus honnête & plus digne d'un homme de bien. Car ces voyes de s'enrichir, Crassus les suivoit aussi publiquement, & avec aussi peu de façon que celles de l'agriculture & de la banque. Et pour tous les autres crimes qu'on lui imputoit, & qu'il nioit très-fortement, comme de prendre de l'argent des parties pour opiner en leur faveur dans le Senat, de piller ses alliez, d'aller faire la cour aux femmes par ses flateries & par ses cajolleries, & de donner retraite aux méchans dans sa maison pour un certain salaire, c'est de quoi la calomnie même n'a jamais osé accuser Nicias. Au contraire on le railloit publiquement de ce que par timidité il jettoit beaucoup d'argent aux Delateurs, faisant en cela une action, qui n'auroit peut-être pas été séante à un Pericles, ni à un Aristide, mais qui étoit devenu necessaire pour lui, à cause de ce naturel timide à qui tout faisoit peur. C'est même d'une semblable action que l'Orateur Lycurgue se glorifia dans la suite auprès du peuple; car étant accusé de s'être racheté d'un de ces Delateurs pour de l'argent, & de lui avoir fermé la bouche : *Je suis charmé*, lui dit-il, *de ce qu'ayant administré vos affaires pendant si long-tems il s'est trouvé enfin que j'ai plûtôt donné, que pris.*

Timidité de Nicias qui jettoit beaucoup d'argent aux Delateurs.

Bon mot de l'Orateur Lycurgue, accusé d'avoir donné de l'argent à un Delateur.

Pour ce qui est de leur dépense, celle de Nicias étoit plus d'un homme d'Etat; car par une honnête ambition il dépensa à consacrer des offrandes aux Dieux, à donner des jeux au peu-

Dépense de Nicias, plus d'un homme d'Etat que celle de Crassus.

ple, & à défrayer des choeurs de Tragedies. On dira peut-être que tout ce que Nicias employa dans ces ſortes de liberalitez, & tout le bien qui lui reſtoit, n'eſt qu'une très-petite partie de ce que Craſſus dépenſa en une ſeule fois, lorſqu'il fit un feſtin à tant de milliers d'hommes, & qu'il leur donna encore de quoi ſe nourrir longtems après. Mais moi je réponds que je ſuis fort étonné qu'il y ait quelqu'un qui ignore que le vice n'eſt qu'une inégalité & une diſſonance dans les mœurs, ſurtout quand on voit qu'un homme dépenſe en choſes honnêtes le bien qu'il a acquis par des voyes honteuſes. En voilà aſſez ſur leurs richeſſes, & ſur l'uſage qu'ils en ont fait.

Le vice n'eſt qu'une inégalité & une diſſonance dans les mœurs.

Pour ce qui eſt de leur maniere de gouverner,

La maniere de gouverner de Nicias plus

Lorſqu'il fit un feſtin à tant de milliers d'hommes.] Plutarque oublie ici la dixme de ſon bien, qu'il conſacra à Hercule, comme il l'a dit au commencement de ſa vie. Au reſte voici un jugement de Plutarque bien remarquable. Craſſus avoit conſacré la dixme de ſon bien à Hercule, il avoit donné à tout le peuple Romain un grand feſtin, & diſtribué enſuite à tout ce peuple du bled pour trois mois. Nicias n'avoit fait que conſacrer aux Dieux de legeres offrandes, que donner quelques jeux au peuple, & quelques choeurs de tragedies; tout cela ne faiſoit pas la milliéme, que dis-je, la cent-milliéme partie de la dépenſe de Craſſus. Cependant Plutarque lui donne l'avantage, & il traite même de vice la liberalité de Craſſus; c'eſt ce qu'il va expliquer.

Mais moi je réponds que je ſuis fort étonné qu'il y ait quelqu'un qui ignore que le vice n'eſt qu'une inégalité dans les mœurs.] Ainſi on ne doit pas tenir compte à Craſſus de ces liberalitez immenſes, qui ne ſont que l'effet du vice qui étoit en lui, & de cette inégalité de mœurs qui le portoit à dépenſer en choſes honnêtes, ce qu'il avoit acquis par des voïes très-honteuſes. Les largeſſes honorables ſont celles qui viennent de l'égalité des mœurs, & qui ſont les ſuites & les accompagnemens d'une vie vertueuſe.

loüable que celle de Crassus.

dans celle de Nicias il n'y eut jamais ni fourberie, ni injustice, ni violence, ni emportement; car au contraire il fut la dupe d'Alcibiade, & il ne se presenta jamais pour parler devant le peuple qu'avec beaucoup de crainte & de précaution. Au lieu qu'on reproche à Crassus beaucoup d'infidelité, de malhonnêteté, & de bassesse dans ses frequens changemens d'amis & d'ennemis. Et quant à la violence, il ne peut pas nier lui-même qu'il n'y ait eû recours pour parvenir au Consulat, ayant loüé des assassins pour tuer Caton & Domitius. Deplus, quand le peuple tira au sort les Provinces, il y eut quatre hommes tuez, & plusieurs autres blessez; & Crassus lui-même, ce que j'ai oublié de marquer dans sa vie, donna un grand coup de poing dans le visage à un Senateur, nommé Lucius Analius, qui s'opposoit à son sentiment, & le chassa de la place après l'avoir mis tout en sang.

Infidelité & bassesse de Crassus.

Ses violences.

Il donne un grand coup de poing dans le visage d'un Senateur.

Mais si en cela Crassus étoit violent, emporté, & d'un naturel entierement tyrannique, aussi l'extrême pusillanimité de Nicias, qui dans les

Le naturel violent de Crassus préferable à la pusillanimité de Nicias.

Aussi l'extrême pusillanimité de Nicias qui dans les affaires s'alarmoit du moindre bruit.] Si les naturels emportez & violens, comme celui de Crassus, sont dangereux pour les Etats, & capables de leur attirer de grands maux, les naturels poltrons, timides & soumis aux méchans, comme celui de Nicias, ne le sont pas moins. C'est-pourquoi Plutarque préfere avec raison à cet égard à la timidité de Nicias l'audace de Crassus; car au moins dans cette audace il y avoit une fierté & une magnanimité dignes de grande loüange, & d'autant plus dignes que les Antagonistes qu'il eut en tête dans le Gouvernement, étoient bien autres que ceux qui s'opposerent à Nicias.

affaires, s'alarmoit du moindre bruit, sa poltronnerie, & sa soumission pour les méchans, sont dignes des plus severes censures. Car au moins de ce côté-là Crassus avoit une magnanimité & une fierté d'autant plus dignes de loüange, que ce n'étoit pas contre des hommes de néant, contre des Cleons & des Hyperbolus qu'il avoit à combattre, mais contre la gloire la plus éclatante de Cesar, & contre les trois triomphes de Pompée. Ce fut en ce tems-là qu'il leva contr'eux le masque, qu'il ne voulut pas leur ceder, qu'il entreprit d'égaler sa puissance à celle dont ils étoient revêtus, & qu'il emporta la dignité de Censeur sur Pompée. Car dans les grandes places il faut toujours qu'un homme d'Etat recherche, non ce qui le fait envier, mais ce qui le rend éclatant & illustre, & que ce soit à amortir l'envie qu'il fasse servir sa puissance & son autorité.

Magnanimité & fierté de Crassus dans son ambition.

Difference des Antagonistes qu'ils eurent tous deux à combattre dans le gouvernemens.

Ce qu'un homme d'Etat doit rechercher dans les grandes places.

Que si vous préferez à toutes choses la sureté & le repos, que vous craigniez Alcibiade sur la Tribune, les Lacedemoniens à Pylos, & Perdiccas en Thrace, eh mon cher Nicias, la ville d'Athenes est assez grande pour y vivre en quelque coin dans un grand loisir, retiré des affaires, & pour y composer une couronne de tranquillité dont vous vous couronnerez vous-même, comme parlent les Philosophes les plus éloquens.

Un homme timide & qui aime le repos, ne doit pas se mêler du gouvernement.

Couronne de tranquillité.

Comme parlent les Philosophes les plus éloquens.] Le Grec dit *comme parlent quelques Sophistes.* Mais ici *Sophiste* n'est pas un terme de mépris pour dire de faux Philosophes, mais un terme

L'amour que Nicias avoit pour la paix, lui donne un grand avantage sur Crassus.

L'amour que Nicias avoit pour la paix, étoit un amour veritablement divin, & ce qu'il fit pour terminer la guerre, est un acte très-digne de la douceur, & de l'humanité des Grecs. Et cette seule action l'emporte si fort, & donne un si grand avantage à Nicias sur Crassus, que celui-ci ne pourroit jamais lui être comparé, quand même par ses conquêtes il auroit ajouté la mer Caspienne & l'Ocean de l'Inde à la domination des Romains.

La paix vaut mieux que les plus grandes conquêtes.

Il est pourtant certain que celui qui a la principale autorité dans une ville, où l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, doit ne point donner lieu aux méchans de s'avancer, ne point élever aux charges ceux qui en sont incapables, & ne point accorder sa confiance à ces hommes de néant qui ne cherchent que l'occasion d'en abuser, & c'est ce que fit Nicias qui éleva jusqu'au commandement de l'armée un Cleon, qui n'avoit pour toutes qualitez que l'impudence & les criailleries dont il étourdissoit les Tribunaux.

Trois devoirs principaux de ceux qui gouvernent.

Nicias blâmé de ce côté-là.

honorable : on appelloit ainsi les Philosophes qui avoient écrit le plus éloquemment.

Et cette seule action l'emporte si fort, & donne un si grand avantage à Nicias sur Crassus, que celui-ci ne pourroit jamais lui être comparé, &c.] Je voudrois que ces grands Capitaines qui ne respirent que la guerre, que tous les conquerans méditassent cette grande décision de Plutarque, qui appelle l'amour que Nicias avoit pour la paix, *un amour divin*; & qui assure que ce qu'il fit pour terminer la guerre, est préferable à tous les exploits de Crassus, quand même il auroit ajouté la mer des Indes à la domination des Romains.

D'un autre côté aussi je ne sçaurois loüer Crassus, lorsque dans la guerre contre Spartacus il chercha à combattre plus promptement que surement. Il est vrai qu'il avoit pour excuse son ambition, qui lui faisoit craindre que Pompée survenant ne lui ravît toute la gloire de cette expedition, comme Mummius avoit ravi à Metellus celle de Corinthe, au lieu que l'action de Nicias est entierement déraisonnable, horrible, & sans aucun prétexte qui ait la moindre couleur. Car il ne ceda pas à son adversaire l'honneur & la charge de Capitaine General, lorsqu'il voyoit de grandes esperances, & une grande facilité de réüssir, mais au-contraire, voyant que ce commandement étoit accompagné d'un très-grand danger, il aima mieux se mettre en sureté lui-même & abandonner le public. Ce n'est pas là ce que fit Themistocle, qui dans la guerre contre les Perses, de peur qu'un homme qui n'avoit aucun merite, & qui étoit très-fou & très-étourdi, ne ruinât la ville, s'il venoit à être nommé General, lui donna de l'argent pour le faire desister de sa poursuite; ni ce que fit Caton qui demanda la charge de Tribun du peuple, lorsqu'il vit qu'il y auroit le plus d'affaires & de dangers. Au-contraire Nicias se reservant pour Capitaine lorsqu'il falloit marcher contre la ville de Minoa ou contre Cythere, ou contre les malheureux Meliens, dépoüilloit la cotte d'armes dès qu'il falloit aller combattre contre les Lace-

Crassus blâmé aussi, mais en quoi moins blâmable que Nicias.

Horrible action de Nicias d'avoir cedé le commandement de l'armée à Cleon.

Belle action de Themistocle.

Belle action de Caton.

Censure des Capitaines qui ne se cl argent que des affaires faciles & laissent aux autres les difficiles & perilleuses.

demoniens, & livroit à la folie & à la temerité de Cleon les navires, les troupes, les armes, & un commandement qui demandoit une extrême sagesse & la plus grande experience. En quoi faisant il ne trahissoit pas sa gloire, mais il abandonnoit la sureté & le salut de son païs. Et cela même fut cause dans la suite qu'on le chargea d'aller faire le siége de Syracuse malgré lui & malgré tous les efforts qu'il fit pour s'en dispenser. Car on se persuada que ce refus n'étoit pas un effet de sa raison, qui lui disoit que cette entreprise n'étoit pas expediente, mais l'effet de sa mollesse & de sa paresse, qui le portoient à faire perdre à sa ville en tant qu'il étoit en lui, la conquête de la Sicile.

Autre avantage de Nicias sur Crassus.

Cependant une grande marque de son merite, & de la haute opinion qu'on avoit de lui, c'est que bien qu'il haïst mortellement la guerre, & qu'il évitât avec grand soin le commandement des armées, ses Citoyens ne cesserent point de le nommer toujours General, tant ils étoient persuadez qu'il étoit le meilleur & le plus experimenté de leurs Capitaines. Au lieu que Crassus, qui toute sa vie avoit desiré le commandement,

Et cela même fut cause dans la suite qu'on le chargea d'aller faire le siége de Syracuse malgré lui.] Plutarque impute avec raison à la paresse & à la timidité de Nicias le choix qu'on fit de lui, pour l'envoyer faire le siége de Syracuse, malgré tout ce qu'il dit pour s'opposer à cette expedition. Car si dans les autres occasions il avoit témoigné plus d'activité & plus de hardiesse, ses conseils auroient été d'un plus grand poids.

ne

ne put jamais l'obtenir qu'une ſeule fois dans la guerre contre les eſclaves, encore fut-ce par neceſſité, faute d'autres Capitaines, Pompée, Metellus, & les deux Lucullus étant alors abſens, occupez à d'autres guerres; & ce qui eſt très-remarquable, Craſſus ſe trouvant alors au plus haut degré de ſon autorité & de ſa puiſſance. Ce qui fait croire que ceux même qui le favoriſoient le plus, étoient perſuadez, comme dit le Poëte Comique, *Qu'il étoit bon à tout, hors au mêtier de Mars*. Mais cette perſuaſion ne ſervit de rien aux Romains, ils furent entraînez par ſon ambition deſordonnée & par ſon ardente cupidité de commander. En effet les Atheniens envoyerent Nicias à la guerre malgré lui, mais Craſſus y entraîna les Romains malgré eux. Craſſus fut la ſeule cauſe des malheurs de Rome, mais Athenes le fut des malheurs de Nicias. Cependant en cela même il y a plus de ſujet de loüer Nicias que de blâmer Craſſus. Car Nicias ſe ſervant de ſon experience & de ſon jugement en bon & ſage Capitaine, ne ſe laiſſa pas ſurprendre aux grandes eſperances de ſes Citoyens, mais s'oppoſa toujours de tout ſon pouvoir à l'expedition de la Sicile, & Craſſus au-contraire pouſſa ſes Citoyens

Craſſus jugé bon à tout hors à la guerre.

Difference eſſentielle entre Nicias & Craſſus.

Et Craſſus au contraire pouſſa ſes Citoyens à la guerre contre les Parthes.] Voici une grande marque de la ſageſſe de Plutarque, il louë Nicias de s'être oppoſé à l'expedition de Sicile, mais il ne veut pas blâmer Craſſus de ce qu'il porta ſes Citoyens à celle des Parthes, parce qu'il croyoit cette entrepriſe moins difficile qu'il ne la trouva, & il va même juſqu'à la juſtifier par l'exemple

à la guerre contre les Parthes, comme à une entreprise facile & qui ne pouvoit manquer, en quoi il se trompa, mais au moins on ne peut lui refuser la gloire d'avoir aspiré à de grandes choses, car pendant que Cesar domptoit l'Occident, les Gaulois, les Germains, & la grande Bretagne, lui de son côté il vouloit pousser ses conquêtes jusqu'à l'Orient & à la mer des Indes en subjuguant toute l'Asie. Ce que Pompée voulut faire aussi, & que Lucullus entreprit ensuite. Cependant ils étoient tous deux d'un naturel doux, & ils conserverent la réputation de gens de bien dans l'esprit de tout le monde, quoiqu'ils eussent fait le même projet que Crassus, & qu'ils eussent eû les mêmes vûës. Car lorsque l'Asie fut decernée à Pompée par le décret du peuple, le Senat s'y opposa très-fortement, & quand les nouvelles furent portées à Rome, que Cesar avoit défait trois cens mille Germains, Caton opina en plein Senat qu'il le falloit livrer entre les mains des vaincus, pour détourner la colere du Ciel sur la tête de celui qui avoit violé les traitez. Mais le peuple se moquant de cet avis de Caton, fit pendant quinze jours des sacrifices & des prieres publiques pour remercier les Dieux de cette victoire.

Entreprise de Crassus justifiée par l'exemple.

Pompée & Lucullus firent le même projet que Crassus.

Que n'auroit-il donc point fait, quel n'auroit

de Pompée & de Lucullus après lui, qui tous deux entreprirent la conquête de l'Asie, & par la grande joye qu'eut le peuple des grandes victoires de Cesar contre les Germains.

point été l'excès de sa joye, & combien de jours n'auroit-il point employez en sacrifices & en actions de graces, si Crassus avoit écrit de Babylone qu'il étoit victorieux, & qu'ensuite entrant dans la Medie, & dans la Perse, & traversant le païs des Hyrcaniens, Suse & Bactres, il eût fait de tous ces Royaumes des Provinces des Romains? En effet, *s'il faut violer la justice*, comme dit Euripide, quand on ne peut vivre en repos, & qu'on ne sçait pas se contenter du bien qu'on a, il ne faut pas que ce soit pour raser la méchante petite ville de Scandie, ou le petit Château de Mendes, ni pour aller à la chasse des Eginetes, qui ont abandonné leur païs, & qui comme des oiseaux se sont retirez dans d'autres contrées, mais il faut mettre l'injustice à un très-haut prix pour ne pas la commettre legerement, & pour une médiocre récompense, en abandonnant la justice comme une chose vile & méprisable dont on ne doit faire aucun cas. Car ceux qui loüent

Si la justice doit être violée, ce ne doit être que dans les grandes choses.

L'injustice doit être mise à un très-haut prix.

L'entreprise d'Ale-

En effet, s'il faut violer la justice, comme dit Euripide.] Plutarque a égard ici à ce que l'on opposoit à Crassus, pour le détourner de cette guerre des Parthes, qu'il alloit faire la guerre à des peuples amis & alliez des Romains, & qui n'avoient rien fait pour s'attirer leurs armes; & c'est à cela qu'il applique ce mot si celebre, *s'il faut violer la justice, c'est pour regner;* ce qui justifie en quelque sorte Crassus, qui ne violoit le droit des gens que pour conquerir des Royaumes. Mais Plutarque a beau dire, cette maxime d'Euripide ne justifiera jamais Crassus, car à quelque haut prix qu'on mette l'injustice, elle est toujours condamnable, la justice vaut mieux que la conquête du monde entier.

Car ceux qui loüent l'entreprise d'Alexandre, & qui blâment celle de Crassus, font très-mal à mon.

xandre aussi blâmable que celle de Crassus.

l'entreprise d'Alexandre, & qui blâment celle de Crassus, font très-mal à mon avis, de juger des actions de l'un & de l'autre par les succès qu'elles ont eû.

Avantage de Nicias sur Crassus du côté des exploits de guerre.

Pour ce qui est de leurs faits d'armes, il y a de grands & beaux exploits de Nicias, car il battit les ennemis dans plusieurs grandes batailles, & peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de la Sicile, & les malheurs dont il fut accueilli, ne lui arriverent pas tous par sa faute; mais il faut imputer les uns à la maladie qui se mit dans son armée, & la plûpart des autres, à l'envie de ses Citoyens. Au lieu que Crassus fit tant & de si grandes fautes, qu'il ne permit pas à la Fortune de lui faire la moindre faveur; de sorte qu'il n'y a pas tant de sujet de s'étonner que son incapacité ait été surmontée par la puissance des Parthes, qu'il y en a qu'elle ait été assez grande pour vaincre la bonne fortune des Romains.

L'incapacité de Crassus assez grande pour surmonter la fortune des Romains.

Leur mort également malheureuse.

Leur fin a été semblable, car ils sont morts tous deux malheureusement, avec cette diffe-

avis.] Plutarque marque ici bien nettement qu'il croyoit l'entreprise d'Alexandre contre les Perses aussi injuste que celle de Crassus contre les Parthes. Je ne sçai s'il a raison; il seroit peut-être plus aisé de justifier Alexandre, que d'excuser Crassus.

Qu'il y en a qu'elle ait été assez grande pour vaincre la bonne fortune des Romains.] Voilà une idée bien grande & bien forte. Ce n'est pas une grande merveille que l'incapacité de Crassus ait été vaincuë par la grande puissance des Parthes, mais c'en est une bien grande qu'elle ait vaincu la grande fortune des Romains. N'y a-t'il pas là du sublime? Quelqu'un pourroit-il encherir & donner une plus grande idée de l'incapacité de ce General Romain?

rence que l'un a toujours eu beaucoup d'attention & de respect pour toutes les choses qui concernoient la Divination, & que l'autre les a toujours méprisées & negligées. Or il est très-difficile de juger quel parti est en cela le plus sage & le plus sûr. Il semble pourtant que les fautes, que l'on commet par une espece de Religion fondée sur les opinions anciennes & reçuës de tout le monde, sont plus pardonnables que celles que l'on commet par un esprit de presomption & d'opiniâtreté, en se mettant soi-même au-dessus des Loix les mieux établies. On peut encore dire sur la mort de l'un & de l'autre, que Crassus est beaucoup moins à blâmer que Nicias, en ce qu'il ne se livra pas lui-même volontairement, qu'il ne fut point lié, qu'il ne se laissa point abuser par de vaines esperances, mais qu'il ceda aux instantes prieres de ses amis, & qu'il fut seulement la victime de la perfidie & de la de-

Les fautes que l'on fait par soumission aux opinions reçuës, plus pardonnables que celles qu'on fait en s'y opposant par presomption.

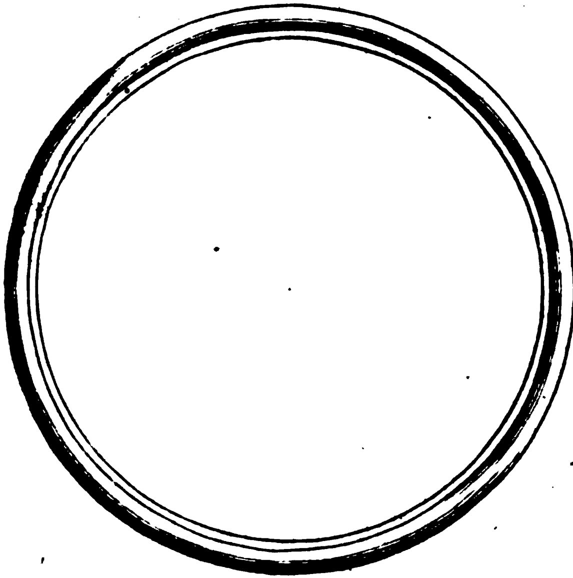
La mort de Crassus en quoi moins honteuse que celle de Nicias.

Or il est très-difficile de juger quel parti est en cela le plus sage & le plus sûr.] Ce doute de Plutarque est étonnant pour un homme superstitieux, comme il étoit; il ne veut pas décider quel parti est le plus sûr & le plus sage, ou de mépriser la Divination, ou de la respecter. Il se déclare pourtant plûtôt pour le dernier, mais seulement par déference pour l'autorité des anciens usages.

Il semble pourtant que les fautes, que l'on commet par une espece de Religion fondée sur les opinions anciennes & reçuës.] En effet cette seule raison doit retenir les hommes d'ailleurs les plus incredules. Car pour peu qu'on aït de sagesse, on aimera encore mieux faire une legere faute en se soumettant à des usages reçus, que de s'exposer à en faire une plus grande, en se mettant par presomption au-dessus des Loix les mieux établies. Cette maxime est très-importante, & j'ose dire qu'elle coupe la gorge aux libertins.

loyauté des Barbares, au lieu que Nicias, vilainement flaté par l'espoir de sauver lâchement sa vie, se soumit lui-même à ses ennemis, & rendit par-là sa mort plus honteuse.

Fin de la vie de Crassus.



SERTORIUS.



IL n'eſt peut-être pas fort ſurprenant que dans le cours infini des ſiecles, la fortune étant toujours inconſtante & indéterminée, le haſard ramene ſouvent dans le monde les mêmes accidens. Car ſoit que le nombre des évenemens, qui doivent arriver, ſoit infini

Deux opinions ſur le nombre des mêmes évenemens, l'une

Car ſoit que le nombre des évenemens ſoit infini & ſans bornes.] Cela ne ſçauroit être, car il eſt impoſſible que l'infini ſe trouve dans le fini. Mais quoique le nombre des évenemens ait ſes bornes, cela n'empêche pas, comme Plutarque le dit fort bien dans la ſuite, que la fortune ne puiſſe ramener ſouvent les mêmes accidens. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples.

qu'il est infini, & l'autre qu'il est déterminé & fixe.

& sans bornes, la fortune trouve dans la fecondité de la matiere une riche source d'accidens tout pareils; soit que leur nombre soit déterminé & fixe, c'est encore une necessité que les mêmes cas arrivent souvent, puisqu'ils sont produits par les mêmes causes & par les mêmes combinaisons.

Il y a des gens qui prennent plaisir à faire des recueils de tout ce qu'ils ont lû ou entendu dire de ces avantures, que la fortune a ramenées sur ce grand Theâtre du monde, & qui sont si semblables, qu'elles paroissent l'ouvrage de la raison & de la providence. Par exemple, ils remarquent qu'il y a eû deux hommes de grande naissance, l'un Syrien, & l'autre d'Arcadie, tous deux appellez Attis, & tous deux dévorez par un sanglier; que de deux Acteons, l'un a été déchiré par ses chiens, & l'autre par ses amans; que de deux Scipions, le premier a vaincu les Carthaginois, & l'autre les a entierement détruits; qu'Ilion a été pris trois fois, la premiere fois par Hercule à cause

Deux Attis devorez par un sanglier.

Deux Acteons, l'un déchiré par ses chiens, l'autre par ses amans.

Deux Scipions vainqueurs des Carthaginois.

Ilion pris trois fois, & toujours avec des

Tous deux appellez Attis, & tous deux dévorez par un sanglier.] Dans les Achaïques de Pausanias on lit qu'un certain Attis, ou Attes, fils de Calaus de Phrygie, né hors d'état d'avoir des enfans, alla en Lydie, que là il enseigna les ceremonies & le culte de la mere des Dieux, & qu'il fut si aimé & si honoré de cette Déesse, que Jupiter indigné envoya en Lydie un monstreux sanglier qui ravagea toutes les terres, & tua beaucoup de Lydiens, & cet Attis même. Mais je n'ai vû nulle part l'histoire du second Attis.

Que de deux Acteons, l'un a été déchiré par ses chiens, l'autre par ses amans.] Acteon, fils d'Aristée fut déchiré par ses chiens. Et Acteon, fils de Melissus, fut enlevé par les Bacchiades, & mis en pieces, comme on le voit dans le Scholiaste d'Apollonius, liv. IV.

des

des chevaux de Laomedon, la seconde fois par Agamemnon avec le secours du cheval de bois, & la troisiéme fois par Charidemus à l'occasion d'un cheval qui s'abbatit sous la porte, & qui empêcha que les Troyens ne pussent la fermer assez promptement pour l'empêcher d'entrer, & enfin que de deux villes qui portent le nom de deux plantes odoriferantes, Jos & Smyrne, on prétend qu'Homere naquit dans l'une, & mourut dans l'autre. Nous aussi de notre côté, ajoutons à ces avantures, une avanture qui n'est pas moins remarquable, c'est que les plus belliqueux de tous les Capitaines, & ceux qui ont executé les plus grandes choses par les ruses de guerre & par leur profonde capacité, ont tous été borgnes, Philippe, Antigonus, Annibal, & Sertorius dont nous écrivons la vie, & qui sans contredit a été plus sage & plus continent avec les femmes que Philippe, plus fidele envers ses amis qu'Antigonus, plus humain envers ses ennemis qu'Annibal, & qui n'a cedé à aucun d'eux en habileté & en prudence, mais qui leur a été inferieur à tous dans les faveurs de la Fortune, car il l'a éprouvé toujours plus cruelle que ses ennemis; cependant il n'a pas laissé d'égaler en experience Metellus, en audace Pompée, en heureux & glorieux succès Sylla, & de tenir tête longtems à toute la puissance des Romains, tout banni & fugitif qu'il étoit, & chef de Barbares en terre étrangere. Parmi tous les Capitaines Grecs il n'y

circonstances de chevaux, ce qui fait le singulier.

Jos est une violette: & Smyrne de la myrrhe.

Homere né à Jos, & enterré à Smyrne.

Les plus belliqueux de tous les Capitaines ont été borgnes.

Grandes qualitez de Sertorius.

La Fortune toujours contraire à Sertorius.

en a point que nous puissions plus justement lui comparer qu'Eumenes de la ville de Cardie dans la Chersonese de Thrace. Car ils ont été tous deux de grands Generaux, ils ont joint tous deux la ruse à l'audace, tous deux bannis de leur païs, ils ont commandé des armées étrangeres, & ils sont mort tous deux d'une mort violente, ayant été tuez tous deux par la trahison de ceux même avec lesquels ils avoient défait leurs ennemis.

Conformitez de Sertorius & d'Eumenes.

Quintus Sertorius étoit né d'une famille peu noble, de la ville de Nyrsie dans le Païs des Sabins. Il perdit son pere étant encore en bas âge, & fut élevé fort honnêtement & avec beaucoup de soin par sa mere, qu'il aima toujours avec une extrême tendresse; elle s'appelloit Rhea. Il s'exerça d'abord à plaider & y réüssit passablement, de sorte qu'encore fort jeune il alla à Rome, & y acquit assez de credit & de réputation par son éloquence. Mais quelques actions brillantes, qu'il fit à la guerre, & quelques succès heureux, qui honorerent ses premieres armes, tournerent de ce côté là toute son ambition. Il fit sa premiere campagne sous Scipion, lorsque les Cimbres & les Teutons inonderent les Gaules. Les Romains ayant été vaincus dans une bataille & mis en déroute, Sertorius, qui avoit eu son cheval tué sous lui, &

Origine de Sertorius.

Elevé par sa mere.

Il s'exerça d'abord à plaider.

Sa premiere campagne.

Il fit sa premiere campagne sous Scipion.] Je croi qu'il faut lire sous Cæpion. C'est sous le Proconsul Q. Servilius Cæpio qui avec le Consul Cn. Mallius fut battu par les Cimbres la IV. année de l'Olymp. CLXVIII. 103. ans avant la naissance de Notre Seigneur.

qui étoit fort blessé, se jetta à la nage dans le Rhône, & tout armé qu'il étoit de sa cuirasse & de son bouclier, il nagea longtems contre le torrent, & traversa enfin ce fleuve, tant il avoit le corps robuste & endurci à toutes les fatigues par l'exercice & par le travail.

Grand courage & grande force de Sertorius.

Ces mêmes ennemis étant revenus une seconde fois avec des armées encore plus nombreuses & des menaces plus fieres & plus terribles, l'effroi fut si grand, qu'il parut alors que ce seroit une action bien difficile & bien hardie même pour un Romain, de demeurer dans son poste, & d'obéïr à son General. Marius commandoit l'armée, & Sertorius s'offrit pour aller espion dans celle des ennemis, & promit d'en rapporter des nouvelles. Il prit donc un habit Gaulois, apprit les termes les plus communs de la langue, & ceux qui sont les plus necessaires pour un entretien court & passager, se mêla avec les Barbares, & après avoir vû & entendu tout ce qui se passoit & ce qu'on

Sertorius va espion dans l'armée des ennemis.

Et Sertorius s'offrit pour aller espion dans celle des ennemis.] L'emploi d'espion n'étoit point regardé parmi les Romains comme parmi nous; des gens considerables s'offroient volontiers pour cette commission, la regardant comme d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit accompagnée de plus grands dangers. Voilà pourquoi Sertorius, qui avoit déja acquis beaucoup de réputation, s'offre ici. Chez les Grecs cette commission étoit encore plus honorable & plus briguée, comme nous le voyons dans le x. liv. de l'Iliade où Ulisse & Diomede vont espions dans le camp des Troyens, & où les Generaux & les Princes mêmes s'offrent pour suivre Ulisse, & se disputent la gloire d'être choisis. Dans l'Ecriture Sainte on voit Gedeon descendre espion dans le camp de Madian.

projettoit, il retourna vers Marius, qui l'honora des prix dont on récompenſe la valeur & le courage. Dans la ſuite de cette guerre il fit pluſieurs actions qui marquoient & ſa prudence & ſon audace, qui lui attirerent l'eſtime de Marius & ſa confiance, & lui acquirent beaucoup de réputation.

Envoyé en Eſpagne Capitaine de mille hommes de pied.

Après la guerre des Cimbres & des Teutons il fut envoyé en Eſpagne Capitaine de mille hommes de pied ſous Didius qui y commandoit l'armée, & alla paſſer l'hiver à Caſtulon, ville des Celtiberiens. Comme les ſoldats ſe trouvoient là dans un païs gras où ils avoient les vivres à foiſon, ils ne faiſoient tous les jours que boire, s'enyvrer & commettre mille inſolences. Cela donna un ſi grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyerent demander du ſecours à leurs plus proches voiſins les Gyriſœniens, & entrant dans toutes les maiſons, ils firent main baſſe ſur tous ceux qu'ils y trouverent.

† Ville de la Caſtille neuve ſur les confins de l'Andalouſie.

Peuples de l'Andalouſie ſur les frontieres du Royaume de Grenade.

Belle action qu'il fit à Caſtulon.

Pendant ce tumulte, Sertorius s'étant ſauvé, ſortit avec un petit nombre de ſes gens, & ralliant ceux qui ſe ſauvoient après lui, il fit le tour de la ville, & trouvant encore ouverte la porte par où les Gyriſœniens étoient entrez à la ſourdine, il ne fit pas la même faute qu'ils avoient faite, car il y plaça un corps de Garde, ſe rendit maître enſuite de tous les quartiers, & paſſa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Cette execution faite, il commanda à ſes

dont

ſoldats de quitter leurs armes & leurs habits, & de prendre les armes & les habits des Barbares qu'ils avoient tuez tant des Habitans de Caſtulon, que de ces Gyriſœniens, & de le ſuivre à la ville d'où ces derniers étoient ſortis pour les aſſaillir la nuit. Les Barbares trompez par la vûë de ces habits & de ces armes qu'ils connoiſſoient, ouvrirent leurs portes, & ſortirent en foule audevant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens & leurs voiſins qui venoient ſe réjoüir après avoir heureuſement executé leur entrepriſe. Les Romains en tuerent une grande partie près des portes, & les autres s'étant rendus à diſcretion, furent vendus.

Sertorius nommé Queſteur de la Gaule autour du Pô.

Cette action rendit le nom de Sertorius celebre dans toute l'Eſpagne, & à ſon retour il fut d'abord nommé Queſteur de la Gaule qui eſt autour du Pô. Ce qui fut très-heureux pour Rome, car la guerre des Marſes, qu'on appella la guerre des confederez, guerre très-dangereuſe & très-redoutable, s'éleva en ce tems-là, & Sertorius eut ordre de lever des ſoldats & de faire forger des armes. Il s'acquita de cette commiſſion avec tant de ſoin & de diligence au prix de la molleſſe & de la lenteur des autres jeunes gens, qu'il fit juger que toute ſa vie il ſeroit actif, diligent, & homme d'execution.

La troiſiéme année de l'Olympiade CLXXII. 88. ans avant N. S.

Quand il eut obtenu le grade de Capitaine, il ne modera pas davantage ſon audace guerriere, que lorſqu'il n'étoit que ſimple ſoldat, mais il

fit des coups de main admirables, & s'exposa toujours aux plus grands perils sans se ménager. En se hazardant ainsi sans aucune retenuë, il perdit un œil dans un combat; & bien-loin d'avoir honte de cette difformité, il en fit gloire toute sa vie, disant que les autres ne portoient pas toujours avec eux les témoignages de leur valeur, & qu'ils quittoient souvent les chaînes, les carquans, les piques & les couronnes, dont ils avoient été honorez, mais que pour lui il portoit toujours les marques de son courage, & que tous ceux qui voyoient sa perte étoient en même tems spectateurs de sa vertu. Aussi le peuple lui fit-il tout l'honneur que meritoit son action. Car la premiere fois qu'il entra dans le Theâtre, il le reçut avec de grands battemens de mains, des acclamations & de grandes loüanges, honneur que les plus vieux Capitaines, ceux qui avoient le mieux servi, & qui s'étoient acquis le plus de gloire par les armes, avoient de la peine à obtenir.

Il perd un œil dans un combat.

Honneur que lui fait le peuple la premiere fois qu'il entre dans le théâtre.

Malgré cette distinction, quand il brigua le Tribunat, il en fut exclus par la faction de Sylla, qui lui fut contraire, & c'est de-là apparemment que naquit cette haine irréconciliable que Sertorius eut toujours pour Sylla. Car après que Marius, vaincu par Sylla, eut pris la fuite, que Sylla fut parti pour aller faire la guerre à Mithridate, & qu'on eut vû que des deux Consuls, Octavius demeuroit ferme dans le parti de Sylla, & que Cinna, qui ne cherchoit que des nouveautez,

Il brigue le Tribunat, & en est exclus par la faction de Sylla.

Source de la haine qu'il eut toujours pour lui.

Des Consuls Cn. Octavius Nepos & L. Cornelius Cinna, l'an 85. avant J. C.

faisoit tous ses efforts pour ressusciter la faction de Marius, Sertorius se joignit à ce dernier, d'autant plus même qu'il voyoit qu'Octavius n'agissoit qu'avec lenteur, & qu'il se défioit des amis de Marius.

Il se joint à Cinna.

Quelque tems après il y eut sur la place même de Rome un furieux combat. Octavius eut l'avantage, Cinna & Sertorius, après avoir perdu environ dix mille hommes, furent obligez de s'enfuir. Mais ayant gagné & rassemblé par leurs belles paroles & par leurs grandes promesses la plûpart des gens de guerre, qui étoient répandus dans toute l'Italie, ils se trouverent bientôt assez forts pour aller combattre encore Octavius. Dans ce tems-là Marius, arrivé d'Afrique, vint se ranger auprès de Cinna, comme un particulier auprès de son Consul. Tous les Officiers de Cinna étoient d'avis qu'il falloit le recevoir; Sertorius seul s'y opposoit, soit qu'il crût que le credit & la consideration, qu'il avoit auprès de Cinna, dimiNuëroient considerablement, quand Cinna auroit auprès de lui un homme si superieur & beaucoup plus grand Capitaine, soit qu'il craignît que Marius par ses cruautez & par ses violences ne broüillât & ne ruinât encore leurs affaires, car jusques dans la victoire il se laissoit tellement emporter à sa colere, qu'il ne pouvoit moderer son ressentiment, & qu'il le poussoit au-delà de toutes les bornes de la raison & de la justice. Il leur disoit donc qu'avec le grand avantage qu'ils avoient

Cinna & Sertorius battus par Octavius dans la place de Rome.

Marius revenu d'Afrique se joint à Cinna.

Sertorius s'opposoit à ce que Cinna reçût Marius. Les raisons qu'il pouvoit avoir.

Marius extrême dans sa colere.

Remontrances que Sertorius faisoit à Cinna.

déja, ce qui leur restoit à faire étoit peu de chose; & que s'ils recevoient Marius, non-seulement il remporteroit seul toute la gloire de leurs succès, mais qu'il attireroit à lui toute la puissance, étant naturellement homme difficile, qui ne souffroit pas volontiers que quelqu'un voulût entrer en partage de son autorité, & d'ailleurs très-infidele quand il s'agissoit de ses interêts.

Réponse de Cinna à Sertorius.

Cinna lui répondit que toutes ses raisons & ses remontrances lui paroissoient très-bonnes, mais en même tems il lui avoüa qu'il avoit honte & qu'il faisoit grande difficulté de rejetter Marius après l'avoir appellé lui-même & l'avoir sollicité de venir prendre part à ses affaires & à ses dangers. Sertorius l'interrompant alors, lui dit : *Mais moi, je croyois que Marius étoit venu de son propre mouvement en Italie, c'est-pourquoi dans le conseil que je vous donnois, je n'avois égard qu'à ce qui me paroissoit utile. Mais puisque c'est vous-même qui l'avez fait venir, & qu'il n'est ici que par vos ordres, il ne vous a pas été permis même de déliberer, & le seul parti qui vous reste, c'est de le recevoir & de vous en servir. La bonne foi ne souffre ni raisonnement, ni incertitude.*

Belle réponse de Sertorius à Cinna.

Il n'est pas permis de déliberer sur ce qu'on a promis.

La bonne foi ne souffre ni raisonnement, ni incertitude.

Cinna fit donc venir Marius. D'abord ils firent trois armées, & ils commanderent chacun un de

Il ne vous a pas été permis même de déliberer.] Car ceux qui déliberent sur une chose, qui est manifestement contre leur devoir, ont grande envie de la faire, & sont déja vaincus. *Qui deliberant desciverunt*, dit fort bien Tacite.

La bonne foi ne souffre ni raisonnement, ni incertitude.] C'est un beau mot. Lorsqu'il s'agit de la bonne foi, il n'est plus permis

ces

ces corps. La victoire s'étant déclarée pour eux, Cinna & Marius commirent tant d'insolences & de cruautez, que les maux de la guerre parurent aux Romains de grands biens au prix des miseres qu'ils souffroient. Sertorius fut le seul qui après la victoire ne fit mourir aucun homme par un ressentiment particulier, & qui ne fit aucun outrage à personne; au-contraire il s'emporta contre Marius, & lui reprocha ses cruautez, & prenant à part Cinna, & usant auprès de lui de prieres & de remontrances, il fit tant qu'il le rendit plus doux & plus moderé. Enfin voyant que les esclaves, dont Marius avoit fait ses alliez pour la guerre, & qu'il avoit retenus ensuite pour les Satellites & les ministres de sa tyrannie, étoient en très-grand nombre, & qu'ils se rendoient tous les jous plus redoutables par les excès qu'ils commettoient, soit par la permission & par les ordres mêmes de Marius, soit par leur propre insolence en se portant contre leurs Maîtres à toutes sortes d'injustices jusqu'à les égorger, à abuser de leurs maîtresses, & à violer leurs enfans, il trouva cette licence si insupportable, qu'il les fit tous tuer à coups de fléches dans le camp où ils se retiroient, quoiqu'ils ne fussent pas moins de quatre mille hommes.

Insolences & cruautez de Cinna & de Marius.

Sertorius reproche à Marius ses cruautez, & rend Cinna plus doux.

Il parle des Satellites de Marius qui étoient appellez Bardieens. V. la vie de Marius.

Il fait tuer les esclaves que Marius avoit enrôlez, & qui commettoient toutes sortes d'insolences.

Après que Marius fut mort, que Cinna eut

de raisonner ni d'être irrésolu, il faut la garder. Cette réponse fait grand honneur à Sertorius, & d'autant plus d'honneur que les remontrances qu'il faisoit à Cinna, étoient justes & très-fondées.

Le jeune Marius Consul.

Carbon, Scipion & Norbanus battus par Sylla.

été tué, & que le jeune Marius eut obtenu le Consulat malgré lui & contre les Loix, Carbon, Scipion, & Norbanus s'étant opposez à Sylla, qui revenoit de Grece, furent battus, en partie par l'incapacité & par la lâcheté des Chefs, & en partie par la trahison de leurs troupes. Alors Sertorius commença à connoître que sa presence étoit inutile aux affaires, qui alloient toujours de mal en pis, parce que ceux qui avoient le plus de pouvoir, étoient ceux qui avoient le moins de sens & d'experience. Il se confirma encore davantage dans cette pensée, quand il eut vû que Sylla étoit venu planter son camp près de celui de Scipion, & qu'il lui faisoit toutes sortes de caresses, comme la paix devant être bientôt concluë, car il vit bien que ce n'étoient là que de faux semblans pour l'amuser & pour corrompre cependant son armée. Il en avertit plusieurs fois Scipion, mais Scipion refusa toujours de le croire.

De L. Cornelius Scipio Asiaticus qui étoit alors Consul avec C. Norbanus Flaccus, l'an 81. avant N.S.

Sertorius avertit Scipion des vûës & des menées de Sylla.

Alors Sertorius desesperant absolument du salut de Rome, partit pour se retirer en Espagne, à dessein de prévenir ses ennemis, de se saisir de ce Gouvernement, & de s'y fortifier pour être en état de donner un asyle à ses amis, qui pourroient s'y retirer après la défaite de leur parti. Mais il essuya en chemin des tems très-fâcheux & de grands orages; & comme il avoit à passer des montagnes très-difficiles, les Barbares du païs ne voulurent lui donner passage qu'à force d'argent. Ceux qui l'accompagnoient, étoient veritable-

Il se retire en Espagne.

ment fâchez & indignez de voir qu'un Proconsul des Romains payât tribut à ces Barbares, mais Sertorius, sans être touché de la prétenduë honte que l'on y trouvoit, dit seulement, *qu'il achetoit le tems, qui étoit la chose du monde la plus précieuse pour tout homme qui aspiroit à de grandes choses.* Il se concilia donc ces Barbares par de l'argent, & gagna l'Espagne en toute diligence. *Beau mot de Sertorius.*

Il la trouva très-peuplée & remplie d'une florissante jeunesse très-propre à porter les armes, mais il la trouva aussi très-mal disposée pour tous les Gouverneurs, à cause de la fierté, de l'insolence, & de l'avarice de ceux qu'on y avoit envoyez. Pour la faire revenir de cette aversion, il s'appliqua à gagner les Grands par sa douceur & par sa familiarité, & les peuples par le soulagement qu'il leur procura en diminuant les tailles & les subsides. Mais ce qui les charma davantage, & qui acheva de les lui acquerir, ce fut la décharge des logemens des gens de guerre, car il obligea ses soldats à camper devant les murailles des villes, & à passer l'hyver sous les tentes, & il y fit tendre lui-même le premier son pavillon.

Aversion des Espagnols pour tous les Gouverneurs que les Romains leur envoyoient.

Moyens que Sertorius employa pour les faire revenir de cette aversion.

Il les décharge des logemens des gens de guerre.

Il campe devant les villes en plein hyver.

Sa condescendance n'alla pourtant pas à faire

Qu'il achetoit le tems, qui étoit la chose du monde la plus précieuse.] Parole pleine de grand sens. Le tems est si précieux, surtout à la guerre, que c'est souvent une perte irréparable qu'un moment perdu : on en voit de grandes preuves dans ces vies de Plutarque, & nous en avons de plus recentes, qui ne sont pas d'un moindre poids.

tout ce qui auroit pû plaire à ces peuples, car de tous les Romains, qui s'étoient transplantez en Espagne, il choisit ceux qui étoient en état de porter les armes, & les mit dans ses troupes, il fit bâtir beaucoup de vaisseaux & toutes sortes de machines de guerre, & par ce moyen il s'assura des villes. Et dans le tems qu'il paroissoit doux & humain dans le commerce de la vie pendant la paix, il se rendoit terrible par les grands préparatifs qu'il faisoit pour la guerre.

Sage politique de Sertorius.

Dès qu'il eut appris que Sylla étoit maître de Rome, & que la faction de Marius & de Carbon étoit détruite, il ne douta pas qu'il n'arrivât incessamment contre lui une armée conduite par un bon chef. C'est-pourquoi il envoya d'abord occuper les sommets des Pyrenées par Julius Salinator avec six mille hommes de pied. Il y fut à peine, que Caïus Annius, détaché par Sylla, y arriva avec des troupes; mais voyant que Salinator ne pouvoit être forcé dans son poste, il demeura au pied des montagnes sans sçavoir à quoi se déterminer. Enfin un certain Calpurnius surnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahison, & ses soldats ayant aussi-tôt abandonné les hauteurs des Pyrenées, Annius les passa facilement avec ses nombreuses troupes, qui repousserent sans peine ceux qui voulurent s'y opposer. Sertorius, qui n'étoit pas en état de lui faire tête, se retira avec trois mille hommes à Carthage la Neuve, où il s'embarqua, traversa la mer, & alla aborder

Car Marius fut défait par Sylla, & obligé de se tuer, & Carbon fut tué par Pompée.

Grande prévoyance de Sertorius.

Salinator tué en trahison par Calpurnius Lanarius.

Sertorius s'embarque pour passer en Afrique.

en Afrique ſur la côte des Mauruſiens, où ſes gens deſcendirent pour aller faire de l'eau, mais comme ils marchoient ſans précaution & ſans ſe tenir ſur leurs gardes, les Barbares tomberent ſur eux & en tuerent un grand nombre. Cela obligea Sertorius à ſe rembarquer promptement pour repaſſer en Eſpagne. Mais il ne put y faire de deſcente, car on le repouſſa. C'eſt-pourquoi avec un renfort de quelques flutes de corſaires Ciliciens, qui le joignirent, il cingla vers l'Iſle de Pityuſe, où il aborda malgré la reſiſtance de la garniſon d'Annius, qu'il battit.

Il ſe rembarque pour repaſſer en Eſpagne.

Il aborde à l'Iſle de Pityuſe, une des Iſles Baleares, & bat la garniſon d'Annius.

Peu de tems après Annius parut avec une groſſe flote montée par cinq mille combattans. Sertorius reſolut de le combattre par mer, quoiqu'il n'eût que des vaiſſeaux très-legers qui avoient été faits pour la courſe, & nullement pour le combat. Mais tout à coup il ſe leva un vent du couchant ſi impétueux, & la mer fut agitée avec tant de violence, que la plûpart des vaiſſeaux de Sertorius, à cauſe de leur legereté, furent jettez de travers par la force des vagues contre les rochers du rivage, & que Sertorius avec peu de vaiſſeaux chaſſé de la mer par la tempête & de la terre par ſes ennemis, fut dix jours entiers, battu de la tourmente, à lutter contre les vents & les flots, & ayant une peine infinie à ſe ſoutenir. Mais enfin le vent étant un peu tombé, il fut porté ſur quelques Iſles qui ſont ſemées çà & là ſur cette plage, & qui n'ont point d'eau. Il les quitta bientôt, paſſa

Il eſt reſolu de combattre par mer Annius qui venoit avec une groſſe flotte.

Il eſt battu d'une horrible tempête.

Il aborde à la côte occidentale d'Espagne.

le détroit de Cadis, & prenant à droite, il aborda à la côte d'Espagne un peu au-dessus de l'embouchure du Betis, qui traversant un grand païs pour aller se décharger dans la mer Atlantique, donne son nom à cette partie de l'Espagne qu'il baigne de ses eaux.

A la Betique, aujourd'hui l'Andalousie.

Isles Atlantiques, les Canaries, les Isles des Bienheureux.

Quatre cens lieuës.

L'heureuse temperature du climat de ces Isles, & le bon-

Là il rencontra quelques patrons de vaisseau, qui revenoient tout nouvellement des Isles Atlantiques. Ce sont des Isles separées l'une de l'autre par un petit bras de mer, & éloignées de l'Afrique de dix mille stades. On les appelle *les Isles des Bienheureux*. Il y pleut rarement, & les pluyes qui y tombent sont des pluyes douces. Il n'y regne

On les appelle les Isles des Bienheureux.] Plutarque a crû que ces Isles mêmes étoient les lieux heureux, où Homere a placé ses champs Elysées, mais Strabon fait fort bien voir que ces champs Elysées, ou champs heureux, sont la Betique, l'Andalousie, & que ces Isles n'étoient appellées les Isles des Bienheureux, que parce qu'elles appartenoient aux habitans de l'Andalousie, à cause du voisinage; car les Isles voisines d'une côte appartiennent d'ordinaire aux habitans de cette côte-là. Ainsi ces Isles des Bienheureux n'étoient pas elles-mêmes ces lieux heureux, mais les Isles qui appartenoient aux peuples heureux, c'est-à-dire aux habitans de l'Andalousie, qui étoient ces peuples fortunez.

Il y pleut rarement, & les pluyes qui y tombent.] Tout ceci s'accorde fort bien avec la description qu'Homere en fait dans le IV. livre de l'Odissée, & qui marque si-bien que toute la côte occidentale de l'Espagne lui étoit parfaitement connuë. *Les Immortels vous envoyeront dans les champs Elisées à l'extrêmité de la terre, où le sage Rhadamante donne des loix, où les hommes passent une vie douce & tranquille, où l'on ne sent ni les neiges, ni les frimats de l'hyver, ni les pluyes, mais où l'air est toujours rafraîchi par les douces haleines des Zephyres, que l'Ocean y envoye continuellement*; & l'un & l'autre, Homere & Plutarque, tirent un grand jour de ces paroles de Justin : *Salubritas cœli per omnem Hispaniam æqualis*,

que des vents agréables, qui portant toujours une benigne rosée sur leurs aîles, engraissent tellement la terre, que non-seulement elle est toujours en état de répondre aux soins & aux voeux de ceux qui voudroient la labourer & la planter, mais qu'elle produit d'elle-même toutes sortes d'excellens fruits, & en si grande abondance, qu'ils suffisent à nourrir ses habitans, sans qu'ils se donnent le moindre travail ni la moindre peine, de sorte que toute leur vie se passe dans un délicieux repos. L'air y est toujours serein, & n'y cause jamais la moindre maladie à cause de la douce temperature des saisons, dont les changemens ne sont jamais subits, mais toujours insensibles. Car les vents de notre continent, comme les vents du Nord & du Levant, après avoir parcouru cet espace immense de notre terre, venant à tomber & à se répandre dans cette vaste étenduë d'air & de mer, se partagent, se rompent, & se perdent avant que d'y arriver, ou n'y arrivent que languissans & foibles; & les vents qui y soufflent du côté de la mer, comme les vents du Midi & du Ponant, venant à passer sur cette grande plaine d'eau, se changent d'une pluye douce & menuë dont ils les arrosent quelquefois, & dont le plus souvent ils ne font que les rafraîchir par une moiteur douce & feconde, qui nourrit & fait croître tout ce que la

heur de leurs habitans.

quia aëris spiritus nulla paludium gravi nebula inficitur. Huc accedunt & marina aura undique versus assidui flatus, quibus omnem provinciam penetrantibus, eventilato terrestri spiritu præcipua hominibus sanitas redditur.

terre y produit. De sorte que c'est une opinion generalement reçuë, même parmi les Barbares, & crûë comme un article de Religion, que là sont les champs Elysées & la demeure des bienheureux qu'Homere a chantez.

Ces Isles sont les champs Elisées qu'Homere a chantez.

Sertorius tenté d'aller habiter ces Isles.

Sertorius, entendant toutes ces merveilles, sentit naître en lui une merveilleuse passion d'aller habiter ces Isles, & d'y vivre en repos, délivré de la tyrannie & de toutes les guerres. Mais les Ciliciens, qui s'en apperçurent, & qui n'avoient besoin ni de paix ni de repos, & seulement de richesses & de dépoüilles, le laisserent là & firent voile en Afrique pour rétablir Ascalis, fils d'Iphtha, sur le trône des Maurusiens. Sertorius, bien loin de perdre courage, resolut sur le champ d'aller au secours de ceux qui faisoient la guerre à Ascalis, tant pour se vanger de ces corsaires, que pour donner aux gens de guerre, qu'il avoit avec lui, quelque nouvelle esperance qu'ils trouveroient encore à servir & à s'employer, & pour les empêcher par-là de se débander & de l'abandonner, à cause de l'extrême necessité où ils alloient bientôt être réduits. Son arrivée fit grand plaisir aux Maurusiens, il mit d'abord la main à l'œuvre, & ayant battu Ascalis dans un grand combat, il l'assiegea dans la ville où il se retira.

Ce qui l'en empêcha.

Il bat Ascalis, & l'assiége dans la ville où il s'est retiré.

A la premiere nouvelle que Sylla en eut, il envoya Paccianus avec des troupes au secours d'Ascalis. Sertorius le défit en bataille, le tua, obligea son armée à se rendre à lui, & l'ayant jointe à ses troupes

Il défait Paccianus que Sylla avoit envoyé au secours

troupes il prit d'assaut la ville de Tingis où Ascalis s'étoit enfui avec ses freres. Les Africains disent que c'est là qu'Antée est enterré, & Sertorius ne pouvant croire ce que les Barbares disoient de sa grandeur monstrueuse, fit ouvrir son tombeau, où ayant trouvé, à ce qu'on dit, un corps de soixante coudées de haut, il fut très-étonné, immola des victimes, fit religieusement refermer le tombeau, & par-là il augmenta beaucoup le respect & la veneration qu'on avoit pour ce géant dans toute la contrée, & tous les bruits qu'on en semoit.

d'Ascalis, & prend d'assaut la ville de Tingis.

Tombeau d'Antée, Roi de Libye, fils de la Terre, qui fut tué par Hercule.

Il trouve dans ce tombeau un corps de soixante coudées.

Les habitans de Tingis racontent qu'après la mort d'Antée, sa veuve, appellée Tinga, coucha avec Hercule, & en eut un fils nommé Sophax, qui regna dans le Païs, & fonda cette ville à qui il donna le nom de sa mere; que de ce Sophax naquit Diodorus, qui soumit plusieurs nations d'Afrique avec une armée de Grecs d'Olbies &

Tinga, veuve d'Antée, eut d'Hercule un fils nommé Sophax.

Un corps de soixante coudées de haut.] Voilà en effet une grandeur bien monstrueuse. Il est peut-être ridicule de vouloir mettre les fables à la raison, je dirai pourtant qu'il pourroit y avoir faute à la lettre numerale; & ce qui me le persuade, c'est que l'Ecriture Sainte, qui parle des géants, marque comme une grandeur excessive que le lit d'Og Roi de Basan, un des géants, étoit de neuf coudées de long & de quatre coudées de large. Goliath n'avoit que six coudées & une paume de haut; que seroit-ce donc qu'un géant de soixante coudées? Homere dit de Polipheme qu'il étoit aussi haut que la plus haute montagne; mais on sçait combien il faut rabattre des hyperboles poëtiques. Strabon dans son dernier livre donne aussi soixante coudées à ce corps d'Antée; mais il fait entendre en même tems que c'est une fable que Gabinius avoit débitée dans son Histoire Romaine avec plusieurs autres.

Avec une armée de Grecs d'Ol-

de Mycenes, qui avoient été menez dans ces quartiers-là par Hercule, & qui s'y étoient établis. Cela soit dit en passant pour faire honneur au Roi Juba, le plus grand Historien qui ait jamais été parmi les Rois, car on prétend qu'il descendoit en droite ligne de ces Princes Diodorus & Sophax, fils & petit-fils d'Hercule.

Le Roi Juba grand Historien.

Son origine.

Sertorius, après avoir soumis tout le païs, ne fit aucun mal, ni aucun déplaisir à ceux qui se mirent à sa merci, & qui se fierent à sa parole, au contraire il leur rendit leurs villes, leurs biens, leurs loix & leurs privileges, & se contenta de ce qu'ils voulurent bien lui donner. Ensuite dans le tems qu'il déliberoit de quel côté il tourneroit ses armes, il reçut des Ambassadeurs des Lusitaniens, qui l'appelloient & qui le pressoient de venir commander leurs troupes, parce qu'ils avoient besoin d'un Capitaine de réputation & d'experience pour la guerre dont ils étoient menacez par les Romains, & qu'il étoit le seul en qui ils pussent avoir de la confiance, ayant été fort bien informez de ses mœurs & de son naturel par ceux qui avoient porté les armes sous lui. Voici son veritable caractere, il n'étoit aisé à

Il est appellé par les Lusitaniens, les Portugals.

Son caractere.

bies & de Mycenes.] Il y a eû plusieurs villes appellées *Olbies*, & Strabon parle de quelques-unes, mais il n'y en a aucune dans la Grece. On conjecture que celle dont Plutarque parle ici, étoit une ancienne ville de l'Arcadie, ainsi nommée du fleuve d'Olbius, qui coule dans l'Arcadie, & dont il est parlé dans les Arcadiques de Pausanias; ce qui est d'autant plus vrai-semblable, que Plutarque joint ici *Olbies* avec Mycenes, ville celebre du Peloponese.

séduire ni à prendre par la volupté, ni par la crainte; il étoit naturellement intrépide dans les perils, & supportoit avec moderation la bonne fortune; il ne cedoit à aucun Capitaine de son tems pour joindre l'ennemi de près & lui donner bataille; dans toutes les occasions où il falloit dérober quelque marche, ou quelque dessein aux ennemis, ou les prévenir & se saisir de quelque poste avantageux, en un mot partout où il falloit employer la surprise, ou la diligence, & user de force, ou de ruse, il n'y avoit pas de plus excellent ouvrier que lui, magnifique jusqu'à l'excès dans les récompenses dont il honoroit les belles actions, & très-moderé dans les peines dont il punissoit les fautes.

Acte de cruauté qu'il commit à la fin de ses jours.

Il est vrai que l'action, qu'il commit sur la fin de ses jours contre les jeunes enfans Espagnols qu'il avoit en ôtage, & qui est pleine d'animosité & de cruauté, semble marquer qu'il n'étoit ni doux ni humain naturellement, mais qu'il prenoit les dehors de ces vertus par des motifs d'interêt, & lorsqu'il y étoit forcé par la necessité de ses affaires. Or il me paroît qu'une vertu vraye, pure & bien affermie par la raison, ne se dément jamais, quelque grand malheur qu'il arrive. D'un autre côté aussi il n'est nullement impossible que les hommes du meilleur naturel, & de la volonté

Une vertu vraye & pure ne se dement jamais.

Il n'est nullement impossible que les hommes du meilleur naturel, & de la volonté la mieux affermie dans le bien, &c.] Loin que cela soit impossible, il est très-possible & très-ordinaire, & rien n'est plus vrai que ce qu'Electre dit dans Sophocle: *Mes amies, il est bien*

la mieux affermie dans le bien, se trouvant indignement affligez & accablez de grandes adversitez, ne change de mœurs en changeant de fortune. Et c'est à mon avis ce qui arriva à Sertorius, quand la fortune l'eut abandonné; aigri par le mauvais état de ses affaires, il devint méchant & cruel envers ceux qui l'avoient trahi.

L'adversité change souvent les mœurs.

Pour reprendre le fil de notre Histoire, les Lusitaniens ayant donc appellé Sertorius, il partit incontinent d'Afrique, & dès son arrivée, comme General, revêtu d'une autorité souveraine, il leur fit prendre à tous les armes, les distribua en divers corps, & composa une armée avec laquelle il soumit les Provinces voisines. La plus grande partie se rendoient volontairement à lui à cause de la réputation qu'il avoit d'être doux & humain, & en même tems homme d'execution, joint aussi qu'il employa la ruse & l'artifice pour tromper & pour apprivoiser ces peuples.

Sertorius arrivé en Lusitanie, compose une armée.

Ses grands succès.

Sa ruse la plus considerable & la plus singuliere fut celle de la biche : Un habitant du païs, nommé Spanus, qui passoit sa vie à la campagne, rencontra un jour dans son chemin une biche, qui venoit de mettre bas son faon, & qui avoit été lancée par des chasseurs. La biche fuyoit si rapidement, qu'il ne pensa pas à la prendre, mais surpris & charmé de la beauté du faon & de la

La biche de Sertorius, & l'usage qu'il en fit.

difficile de se moderer dans l'état où je me trouve, & de ne pas murmurer contre les Dieux. Des maux si terribles changent notre naturel, & nous forcent malgré nous à être méchans. Voilà la seule raison qui puisse excuser en quelque façon Sertorius.

nouveauté de sa robe, car il étoit tout blanc; il le poursuivit & le prit. Par bonne fortune Sertorius étoit alors campé près de là, & tous les petits presens qu'on lui faisoit, soit de fruits, ou de venaison, il les recevoit avec plaisir, & récompensoit liberalement ceux qui lui faisoient ainsi leur cour. Cet homme donc lui porta son faon, qui étoit une petite biche. Sertorius la reçut agréablement, selon sa coutume, sans y faire plus d'attention; mais dans la suite l'ayant rendu si privée & si familiere, qu'elle entendoit quand il l'appelloit, qu'elle le suivoit partout quand il sortoit, & qu'elle étoit si accoutumée au bruit des soldats, & à tout le tumulte du camp, que rien ne l'effarouchoit, peu à peu il la consacra en quelque maniere, & en fit une affaire de Religion; il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait present, & sema partout le bruit qu'elle lui découvroit une infinité de choses cachées, car il sçavoit que les Barbares sont naturellement portez à la superstition.

Bruits que Sertorius sema sur sa biche.

Les Barbares naturellement superstitieux.

Voici l'artifice dont il se servoit pour confirmer

L'artifice dont il

Il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait present,] L'Histoire ancienne nous fournit de grands exemples de pareils artifices, dont les plus grands Capitaines & les plus braves Legislateurs se sont servis, pour profiter de la superstition & de la credulité des peuples. Nous venons d'en voir un grand exemple dans la vie de Marius, qui peu d'années avant le tems dont Plutarque parle ici, s'étoit servi utilement d'une pareille ruse, en produisant une femme Syrienne, qui se disoit grande Prophetesse, & en se faisant suivre par des vautours apprivoisez qu'il lâchoit à propos. Mais ce n'est pas seulement dans les tems de tenebres & d'ignorance qu'on a employé ces moyens, on les voit renouvellez & pratiquez dans le tems de la plus grande lumiere,

se servoit pour faire recevoir ces bruits.

& pour faire recevoir ces bruits. Quand il avoit eû des avis secrets que les ennemis s'étoient jettez sur quelque endroit de sa province, ou qu'ils travailloient à lui enlever quelque place par quelque intelligence qu'ils y avoient, il faisoit semblant que sa biche l'en avoit averti la nuit pendant son sommeil, & lui avoit ordonné de tenir ses troupes sous les armes. D'autres fois qu'il avoit eû des nouvelles de quelque avantage remporté par ses Lieutenans, il faisoit cacher le courier, & produisoit en public sa biche couronnée de bouquets de fleurs pour marque de quelque bonne nouvelle, exhortant ses soldats à avoir bon courage & à faire des sacrifices aux Dieux, parce qu'immanquablement ils apprendroient bientôt quelque chose de très-agréable.

Grande idée que les Lusitaniens avoient de Sertorius.

Par cette invention il les apprivoisa tellement, & les rendit si obéïssans & si souples, qu'il les trouva toujours disposez à faire tout ce qu'il vouloit, persuadez qu'ils n'étoient pas conduits par un homme prudent & sage, mais par un Dieu. Les évenemens même aidoient infiniment à les confirmer dans cette opinion lorsqu'ils voyoient sa puissance croître & augmenter tous les jours contre toute sorte de raison, & comme par miracle.

Les grandes choses que Sertorius fit avec une poignée de gens, contre quatre Generaux Romains.

Car avec deux mille six cens hommes, qu'il appelloit Romains, quoiqu'il y eût sept cens Africains parmi, qui l'avoient suivi d'Afrique, quatre mille rondachers & sept cens chevaux, qu'il prit dans la Lusitanie, il soutint la guerre

contre quatre Generaux Romains, qui avoient six-vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, deux mille frondeurs & gens de trait, & des villes innombrables, quoiqu'il n'en eût alors que vingt. Cependant avec ce peu de forces, & des commencemens si petits, il subjugua plusieurs grandes Nations, prit une infinité de villes, & de tous les Generaux, qu'on lui avoit opposez, il battit par mer Cotta dans le détroit vis-à-vis de la ville de Mellaria; il défit & mit en déroute Phidius, Gouverneur de la Betique, dans un grand combat qu'il lui donna sur le bord du fleuve du Betis, où il lui tua deux mille Romains; par son Questeur il battit Domitius & Lucius Manilius Proconsul de l'autre Espagne, & il tailla en pieces l'armée de Thoranius, un des Capitaines que Metellus avoit envoyez contre lui, & le tua sur la place.

Ville de la Betique sur le détroit de Gibraltar.

Ce Questeur étoit Herculejus.

Florus l'appelle Thorius.

Enfin il embarrassa tellement Metellus, qui passoit pour le plus grand & pour le meilleur Capitaine que les Romains eussent alors, il le jetta dans de si mauvais pas, & le réduisit à telle extrêmité, qu'il fallut que Lucius Lollius vînt de la Gaule Narbonnoise pour le secourir, & qu'on envoyât de Rome en toute diligence le grand Pompée avec une nouvelle armée. Car Metellus ne sçavoit que faire, ni de quel côté se tourner contre un ennemi comme celui-là, plein d'audace, aussi habile à profiter de ses avantages, qu'à s'empêcher d'en donner, qui évitoit avec adresse les combats en

Sertorius réduit Metellus à une grande extrêmité.

Grandes qualitez de Sertorius pour la guerre.

rase campagne, & qui par l'agilité, la souplesse, & la legereté de ses soldats Espagnols, sçavoit prendre toutes sortes de figures & de formes. Au lieu que lui, il étoit accoutumé à de vrais combats, à des batailles rangées données à jour assigné, & qu'il commandoit une infanterie pesamment armée, qui étoit bien exercée à repousser & à terrasser tout ce qui osoit lui faire tête, mais qui ne pouvoit ni gravir contre les montagnes, ni être toujours à la queuë de ces hommes plus legers que les vents & qui ne faisoient que fuir, ni supporter la faim, ni se passer de tentes, ni s'accoutumer comme eux à une nourriture cruë. D'ailleurs il étoit déja vieux, & après tant de combats & tant de fatigues, il s'étoit laissé aller à une vie plus molle & plus délicieuse. Au lieu qu'il avoit en tête Sertorius, qui étoit alors à la fleur de son âge, plein d'ardeur & de feu, & dont le corps étoit merveilleusement composé pour la force, la legereté & la temperance. Car il ne s'étoit jamais adonné au vin, ni au plaisir de la table, même pendant son loisir, & il s'étoit accoutumé de jeunesse à supporter les plus grands travaux, à faire de grandes marches, à passer plusieurs nuits de suite sans dormir, & cela en mangeant très-peu & en se contentant de la nourriture la plus simple & la plus commune. Quand il étoit en repos, il passoit les jours à chasser & à courir deçà & delà par la campagne, ce qui lui acquit une si grande connoissance des lieux qui étoient accessibles

Caractere de Metellus.

Quelle étoit l'infanterie qu'il commandoit.

Metellus dans sa vieillesse s'étoit laissé aller à une vie molle.

La sagesse & la temperance de Sertorius.

La vie dure & laborieuse qu'il avoit embrassée.

Grands avantages qu'il tiroit de la connoissance des lieux accessibles ou impraticables.

ſibles ou impraticables, qu'en fuyant il n'étoit jamais embarraſſé pour ſe tirer des plus mauvais pas, & en pourſuivant il ſçavoit toujours enfermer ſon ennemi & le pouſſer dans les lieux les plus difficiles pour l'empêcher d'échaper.

Etat bien different de Metellus qui cherche à combattre, & de Sertorius qui fuit le combat.

Par ce moyen Metellus en cherchant le combat, & ne pouvant y attirer ſon ennemi, ſouffroit tout ce que ſouffrent les vaincus, & Sertorius en le fuyant avoit tous les avantages qu'ont ordinairement ceux qui ont défait l'ennemi & qui le pourſuivent, car il lui coupoit l'eau, les vivres, & les fourrages. Quand Metellus ſe mettoit en marche, Sertorius étoit incontinent ſur lui & l'empêchoit d'avancer, & quand il étoit campé, il lui donnoit tant d'alarmes & le harceloit ſi continuellement, qu'il le forçoit de déloger. S'il mettoit le ſiége devant une place, il y arrivoit tout auſſi-tôt, & l'aſſiegeoit lui-même par la diſette, ou il le réduiſoit à tel point que ſes ſoldats n'en pouvoient plus, & que Sertorius ayant défié Metellus à un combat ſingulier, ils ſe mirent tous à crier que cela étoit bien penſé, & à le preſſer d'accepter le défi, diſant qu'il falloit qu'ils combattiſſent General contre General, & Romain contre Romain; & ſur ce que Metellus refuſa le combat, ils ſe moquerent de lui, & en firent des railleries; mais Metellus ne fit qu'en rire & fit fort bien, car, comme dit Theophraſte, *il faut qu'un General meure en General, & non pas en ſimple avanturier.*

Methode de Sertorius contre Metellus.

Sertorius envoye défier Metellus.

Metellus refuſe le combat, & ſe moque de Sertorius.

Mot de Theophraſte.

Langobriga ou Lacobriga, ville de l'Andalousie.

Un jour Metellus s'étant apperçu que les Lacobrites donnoient beaucoup de secours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par la soif, car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, & les ruisseaux & les fontaines, qui se trouvoient dans les fauxbourgs, ou aux environs de la ville, seroient au pouvoir de celui qui l'assiegeroit, il resolut d'en faire le siége, dans l'esperance qu'il en seroit maître en deux jours, parcequ'ils manqueroient d'eau. Il ordonna donc à ses troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & se mit en marche. Mais Sertorius imagina promptement les moyens de la secourir; il ordonna qu'on remplît d'eau deux mille outres, & promit pour chaque outre une certaine somme d'argent. Quantité d'Espagnols & de Maurusiens se presenterent pour executer l'entreprise. Sertorius choisit les plus robustes & les plus legers, & les envoya par la montagne avec ordre que quand ils auroient livré leurs outres aux habitans, ils fissent sortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus longtems à ceux qui la défendroient.

Metellus l'assiege.

Comment Sertorius donna du secours à cette place qui manquoit d'eau.

Metellus, averti du succès de ce stratagême, en fut très-fâché, car les vivres, qu'il avoit fait prendre à ses troupes, étoient déja consumez. Il envoya sur l'heure Aquinus avec six mille hommes pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bientôt averti; dès qu'Aquinus fut passé, il lui dressa une embuscade sur le chemin, & quand il revint

avec son convoi, il fit lever trois mille hommes du ravin couvert où il les avoit cachez pour le charger en queuë, & lui-même en personne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ses gens, & fit prisonniers les autres. Aquinus perdit ses armes & son cheval dans ce combat, & se sauva de vîtesse dans le camp de Metellus, qui par cet échec fut obligé de lever honteusement le siége, & eut la douleur de se voir moqué & sifflé par les Espagnols.

Il bat un convoi de Metellus, & l'oblige à lever le siége.

Tous ces heureux succès attirerent à Sertorius l'admiration, l'estime, & l'amitié des Barbares. Mais ce qui les charma surtout, ce fut de voir qu'en les armant à la Romaine, qu'en les dressant à garder leurs rangs, à prendre le mot & à lui obéïr, & en ôtant à leur maniere de combattre ce qu'elle avoit de furieux, de desordonné & de brutal, il avoit fait d'une multitude de brigands & de bandits une armée bien aguerrie & bien disciplinée. Une chose encore qui ne contribua pas peu à lui acquerir leurs bonnes graces, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques & enrichir leurs boucliers, & qu'il leur enseignoit à avoir des tuniques brodées à fleurs, & de magnifiques hocquetons pardessus leurs armes, ne leur plaignant rien pour cela, & entrant même avec eux dans cette sorte d'émulation & d'ambition de propreté & de magnificence.

Sertorius fait d'une armée de bandits une armée bien disciplinée.

Les Espagnols n'étoient pas encore disciplinez du tems de Metellus.

Il leur donne de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques, & enrichir leurs boucliers.

Mais ce qui acheva de les gagner, c'est ce qu'il

Grand trait de politique de Sertorius.

fit pour leurs enfans. Parmi toutes les nations qui lui étoient soumises, il fit choisir les enfans des plus grandes & des plus nobles maisons, & les mit tous ensemble dans Osca, belle & grande ville, & leur donna des maîtres pour leur enseigner les Lettres Grecques & Romaines. En apparence c'étoit pour les dresser & les instruire, afin que quand ils seroient en âge on pût les employer dans les affaires, & leur confier les charges & les emplois, mais en effet c'étoient autant d'ôtages qu'il prenoit habilement de ces peuples pour s'assurer de leur fidelité. Les peres étoient ravis de voir que leurs enfans, vêtus de belles robes bordées de pourpre, alloient tous les jours aux écoles avec beaucoup de decence & de modestie, que Sertorius payoit toute leur dépense, que souvent il prenoit lui-même la peine de les examiner & de les interroger, & qu'il distribuoit des prix à ceux qui avoient le mieux fait, & qu'il leur donnoit des joyaux d'or que les Romains mettent au cou de leurs enfans, & qu'ils appellent *Bullas*.

Coutume des Espagnols de se dévouer.

C'étoit en ce tems-là une coutume en Es-

Et les mit tous ensemble dans Osca, belle & grande ville.] C'étoit une ville de l'Espagne Tarraconoise, voisine d'Ilerda, comme nous le voyons par Strabon, où l'on a mal écrit Ileosca. Περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ἰλεόσκαν, il faut lire περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ὄσκαν. La suite ne permet pas d'en douter, car il ajoute, *Ilerda est éloignée d'Osca d'environ cinq cens stades*.

Mais en effet c'étoient autant d'ôtages.] Voilà le trait d'un politique habile. Sertorius trouve le secret de se faire aimer des peuples en s'assurant de leur fidelité; par ce bienfait il gagne plus que les autres ne font par la violence. Alexandre avoit fait la même chose avant lui.

C'étoit en ce tems-là une coutume en Espagne, que ceux qui

pagne, que ceux qui étoient attachez au Prince, ou au General, mourussent tous avec lui, ou après lui quand il venoit à mourir, & les Barbares appelloient cette sorte de dévouëment, d'un mot qui signifie *libation faite sur le sacrifice*. Malgré cette

à mourir avec leur Prince ou leur General.

étoient attachez au Prince, ou au General, mourussent tous avec lui quand il venoit à mourir.] C'étoit la même coutume qui étoit dans les Gaules, où certains braves, que l'on appelloit *Solduriers*, s'attachoient à un Prince, ou à un grand Seigneur, pour avoir part à sa bonne & à sa mauvaise fortune, & qui lorsqu'il perissoit mouroient avec lui, ou se tuoient après sa défaite, sans que jamais aucun ait manqué à ce point d'honneur. Cef. liv. III. de la guerre des Gaules. Dion liv. LIII. rapporte qu'un certain Sextus Pacuvius, ou Apudius, au milieu du Senat de Rome, se dévoüa de même à Auguste selon cette coutume des Espagnols, & voulut obliger tous les autres à suivre son exemple. Mais ce dévoüement n'étoit que le dévoüement d'un vil flateur interessé, qui ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit, & qui vouloit surprendre les graces du Prince, & il y réüssit; car auprès des Princes l'hipocrisie est souvent aussi efficace que la verité. Ces sortes de dévoüemens n'étoient pas seulement en usage en Espagne & dans les Gaules, on les trouve pratiquez dans les Indes, en Portugal, dans l'Isle de Ceylan, dans le Royaume de Tunquin & ailleurs, & ces dévouez étoient appellez en quelques endroits *les fidelles du Roi en ce monde & en l'autre*. La flaterie, l'interêt & l'amour même pour le Prince, ont pû inspirer ces dévoüemens aux peuples, sans qu'il soit necessaire qu'ils les ayent imitez d'ailleurs.

Les Barbares appelloient cette sorte de dévoüement, d'un mot qui signifie libation faite sur le sacrifice.] Je voudrois bien que Plutarque nous eût conservé le terme dont ils se servoient pour exprimer ce dévoüement, comme Cesar nous a conservé le nom que les Gaulois donnoient à ces braves.

Libation faite sur le Sacrifice.] C'est ce que signifie proprement κατάσπεισις, mot emprunté des sacrifices, où l'on faisoit une aspersion, une libation sur le sacrifice que l'on offroit & sur la victime qui alloit être immolée; & c'est ce qui peut servir à nous faire entendre ce passage de S. Paul dans la II. Epître à Timothée IV. 6. ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι, *ego enim jam delibor*.

coutume il y avoit bien peu de ces Ecuyers, ou compagnons d'armes des autres Commandans, qui se dévoüassent à mourir ainsi avec eux, mais pour Sertorius il y eut plusieurs milliers d'hommes qui le suivirent avec cette sorte de dévotion. On dit qu'un jour que son armée fut mise en fuite près d'une certaine ville d'Espagne, & que les ennemis la poursuivoient chaudement, les soldats Espagnols, negligeant leur propre vie, ne songerent qu'à sauver Sertorius, & que l'enlevant sur leurs épaules, ils le firent ainsi passer de l'un à l'autre jusqu'aux murailles de la ville, & qu'après l'avoir mis en sureté, alors il se débanderent & se sauverent par la fuite comme ils purent.

Plusieurs milliers d'hommes se dévouent pour mourir avec Sertorius.

Ce que ses soldats firent dans une déroute pour le sauver.

Il n'étoit pas seulement aimé des Espagnols, mais encore des gens de guerre, qui venoient d'Italie. En effet Perpenna Vento, qui suivoit le même parti que Sertorius, étant arrivé en Espagne avec beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, mais resolu de faire la guerre à Metellus en son particulier avec ses seules forces, ses soldats s'emporterent contre lui, & on ne parloit que de Sertorius dans leur camp. Ce qui faisoit un dépit extrême à Perpenna bouffi de l'orgueil que lui donnoit sa naissance & ses richesses. Bien plus encore, dès qu'on eut appris que Pompée étoit en chemin & qu'il passoit déja les Pyrenées, ces mêmes soldats prenant leurs armes, & arrachant les enseignes des endroits où elles étoient plantées se mirent à crier contre Perpenna & à le presser de

Orgueil de Perpenna.

les mener à Sertorius; que s'il ne le faisoit, ils le menacerent qu'ils l'abandonneroient, & qu'ils se retireroient auprès de ce Capitaine, qui sçavoit se sauver lui-même, & sauver les autres. Perpenna, forcé de leur obéïr, alla joindre Sertorius avec cinquante-trois cohortes.

La cohorte étoit la dixieme partie d'une legion.

Sertorius se trouva donc avec une armée très-nombreuse, surtout après que les peuples, qui sont en deçà de l'Ebre, se furent soumis à lui, car de tous côtez il lui arrivoit incessamment des troupes. Mais il étoit allarmé de voir que c'étoit une multitude de Barbares ramassez, sans ordre, sans discipline & pleins d'audace, qui crioient qu'on marchât à l'ennemi, & qui dans cette impatience ne pouvoient supporter le moindre délai. Il tâcha de les adoucir & de les ramener par ses remontrances, mais voyant qu'ils s'emportoient & qu'ils étoient prêts à se mutiner, & à en venir aux dernieres violences, voulant à toute force qu'on allât attaquer les ennemis mal-à-propos & hors de saison, il les laissa aller, & ne fut pas fâché du danger auquel ils couroient, car il espera qu'étant battus, sans être entierement défaits, cet échec les corrigeroit, & les rendroit dans la suite plus souples & plus soumis à ses ordres.

Sertorius n'est pas fâché que ses troupes mutinées soient battuës.

L'utilité qu'il tira de cet echec.

Cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces troupes furent battuës; il marcha à leur secours, recueillit les fuyards & les ramena dans son camp. Mais voulant guerir le découragement où cette malheureuse avanture les avoit jettez, peu de jours

Bel apologue dont Sertorius se sert pour relever le courage de ses troupes.

après il fit assembler toute son armée, & commanda qu'on amenât au milieu deux chevaux, l'un vieux, maigre, défait, & d'une extrême foiblesse, & l'autre jeune, gras, vigoureux & fort, & remarquable surtout par la beauté de sa queuë, & par la quantité des crins dont elle étoit fournie. Auprès du cheval foible, il mit un homme grand & fort, & auprès du cheval vigoureux & fort, il mit un petit homme de nulle apparence, & qui n'avoit ni force ni vertu. Le signal étant donné, l'homme fort prit à deux mains la queuë du cheval foible, & la tiroit à lui de toute sa force, comme pour l'arracher; & le petit homme foible se mit à arracher un à un les crins de la queuë du cheval fort. Après que le premier eut pris beaucoup de peine inutilement, & qu'il eut bien fait rire tous les spectateurs, il renonça à son entreprise. Mais le petit homme foible dans un moment & sans aucun effort fit voir la queuë de son vigoureux cheval toute nuë & dépoüillée de ses crins.

La patience plus efficace que la force.

La continuation, chose invincible.

Le tems, un grand ami, & un grand

Alors Sertorius se levant dit : *Mes alliez, vous voyez que la patience est plus efficace que la force, & que la plûpart des choses, dont on ne sçauroit venir à bout tout à la fois, quelques efforts qu'on fasse, on les fait sans peine peu à peu. Car la continuation est une chose invincible. C'est par elle que le tems même détruit & ruine ce que le monde a de plus fort. C'est un ami*

Il commanda qu'on amenât au milieu deux chevaux.] Cet apologue de Sertorius est devenu fort celebre. Horace y a fait allusion dans sa 1. Epist. du liv. II.



& un allié très-sûr & très-secourable pour ceux, qui par un raisonnement prudent & sage, sçavent en discerner & saisir l'opportunité, mais aussi c'est un ennemi très-dangereux pour ceux qui le prennent à rebours, & qui par une précipitation aveugle & téméraire, veulent ravir les occasions avant qu'il les ait amenées. *allié pour ceux qui sçavent le connoître. Cette idée est grande & noble.*

C'est par de semblables apologues que Sertorius consoloit tous les jours ses soldats, relevoit leur courage, & leur enseignoit à attendre les occasions favorables, que le tems leur presenteroit. Mais ce qu'il imagina contre les Characitaniens, parut aussi admirable qu'aucun de ses plus grands exploits. Les Characitaniens sont des peuples qui habitent au-delà du Tage; ils n'ont pour leur demeure, ni villes, ni bourgs, mais ils ont un côteau fort haut & fort grand tout rempli de cavernes & de creux de rochers qui sont tournez vers le Nord, où ils font leur habitation. Toute la campagne, qui environne ce côteau, ne produit qu'une bouë d'argile & une terre très-fine & très-menuë, qui ne peut soutenir ceux qui y marchent, & qui, pour peu qu'on y touche, s'éleve & se resout en une poudre très-subtile, comme la chaux vive ou la cendre. Quand ces Barbares craignent d'être attaquez, & qu'ils

Les habitans de la ville de Caracca, dans la Castille nouvelle, près du rivage du Tage.

Côteau des Characitaniens inaccessible.

C'est par de semblables apologues que Sertorius consoloit tous les jours ses soldats.] Il paroît par ce passage que du tems de Plutarque on conservoit encore plusieurs apologues, dont Sertorius s'étoit servi dans plusieurs occasions importantes. Je voudrois qu'il nous les eût conservez, car il n'y a rien de plus instructif que ces apologues appliquez à un fait particulier.

ont pillé leurs voisins, ils se renferment dans ces cavernes avec leur proye, & se tiennent là tranquilles comme dans un lieu inaccessible où l'on ne sçauroit les forcer.

Sertorius va camper au-dessous de ce côteau.

Un jour Sertorius, s'étant éloigné de Metellus, alla camper au-dessous de ce côteau. Les Barbares qui crurent qu'il n'étoit venu là que parce qu'il avoit été battu, se mocquoient de lui & faisoient des huées. Sertorius, soit qu'il fût en colere, ou qu'il voulût montrer qu'il ne fuyoit point, monta à cheval dès le lendemain à la pointe du jour, & alla reconnoître le côteau. Mais comme il n'y avoit aucun chemin pour en approcher, il étoit au desespoir, & ne faisoit que courir çà & là inutilement, & user contr'eux de menaces vaines. Tout d'un coup il s'apperçoit que le vent élevoit de cette terre fine & subtile beaucoup de menuë poussiere, & la portoit contre l'entrée de ce côteau. Ces cavernes, comme je l'ai déja dit, sont tournées vers le Nord, & le vent qui souffle de ce pôle Arctique, & qui est appellé *Cæcias*, est celui de tous les vents qui regne le plus dans cette contrée, car il s'engendre dans les plaines marécageuses d'alentour, & dans les montagnes couvertes de neiges qui les bornent. Et comme on étoit alors au cœur de l'Eté, ce

Il est mocqué de ces Barbares.

Et le vent qui souffle de ce pôle Arctique, & qui est appellé Cæcias.] Plutarque s'éloigne ici du sentiment d'Aristote, qui dans son livre *de Mundo*, écrit que le Cæcias n'est pas le vent du Nord, mais le vent qui vient du Levant d'Eté, & qui est directement opposé au vent d'Afrique, qui vient du Couchant d'Hyver.

vent étoit encore plus fort, étant nourri par la fonte des neiges & des glaces du Septentrion, de sorte qu'il souffloit agréablement pendant ces grandes chaleurs, & rafraîchissoit le jour ces Barbares & leurs troupeaux dans leurs cavernes.

Ce que Sertorius imagina pour réduire ces Barbares & se rendre maître du côteau.

Après que Sertorius eut bien reflechi sur ce qu'il voyoit, & qu'il se fut informé des habitans des lieux voisins, qui l'assurerent que ce qu'il voyoit, étoit ordinaire, & ne manquoit point, il commanda à ses soldats de prendre des charges de cette terre fine & cendreuse, de la porter vis-à-vis de ces cavernes, & d'en faire un grand monceau. Les Barbares pensant que c'étoit une levée qu'il faisoit pour aller les attaquer, s'en mocquoient au commencement. Quand ses soldats eurent bien travaillé jusqu'à la nuit à porter de cette terre, il les ramena dans son camp.

Le lendemain matin à l'aube du jour un petit vent doux commença à souffler, & enleva le dessus & ce qu'il y avoit de plus subtil & de plus délié dans cette terre entassée, & le répandoit partout comme la menuë paille de l'aire. Ensuite le vent devenant plus fort à mesure que le Soleil haussoit, dans un moment tout le côteau fut couvert de cette poussiere. Alors les soldats de Sertorius se mirent à remuer jusqu'au fond & à bouleverser tout ce monceau qu'ils avoient amassé, & à briser les mottes de cette argile seche. Il y en eut même qui y menerent leurs chevaux, & qui les faisant manier sur cet amas, élevoient

une plus grande quantité de poussiere, & la livroient au vent, qui s'en emparant, la portoit dans les cavernes des Barbares, dont les ouvertures étoient tournées de son côté. Comme ces cavernes n'avoient d'autre entrée ni d'autre issue que ces ouvertures mêmes par où elles recevoient ce vent, elles en furent bientôt remplies, de sorte que ces Barbares ne pouvoient plus voir; car leurs yeux en étoient bouchez, & ils ne pouvoient respirer sans attirer cette vapeur étouffante, chargée de cette poussiere fine qui les suffoquoit. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils supporterent ce supplice deux jours entiers; le troisiéme ils se remirent à la discretion de Sertorius, & par-là ils accrurent moins ses forces qu'ils n'augmenterent sa réputation, en faisant voir que par sa seule habileté & par son adresse il étoit venu à bout de ce que tout l'effort des armes n'auroit pû emporter.

Ces Barbares se rendent à discretion le troisiéme jour.

L'habileté & l'adresse font souvent ce que toute la force des armes ne sçauroit faire.

Pendant que Sertorius fit la guerre contre Metellus seul, il sembloit que tous les avantages qu'il remportoit sur lui, étoient en partie l'effet de la vieillesse & de la lenteur naturelle de Metellus, qui ne pouvoit resister à un jeune homme hardi, & qui commandoit des troupes agiles & legeres, qu'on eût plûtôt prises pour des bandes de voleurs, que pour une armée de gens de guerre. Mais après que Pompée eut passé les Pyrenées, que Sertorius eut planté son camp vis-à-vis du sien, que ces deux Generaux, comme deux excellens

Sertorius & Pompée comparez à deux lutteurs qui vont

lutteurs, eurent fait preuve de leur adresse, & pratiqué l'un contre l'autre les plus grands tours de palestre, qu'ils avoient ou inventez ou appris, & qu'on eut vû que Sertorius en sçavoit davantage, soit pour éluder les coups de son adversaire, soit pour lui en porter ausquels il n'étoit point préparé, alors la réputation de Sertorius vola jusqu'à Rome, & l'on fut persuadé qu'il étoit le plus grand Capitaine de son tems, & le plus capable de bien conduire une guerre. Car la gloire de Pompée n'étoit pas alors mediocre, elle étoit au-contraire très-florissante, depuis les grands exploits qu'il avoit faits sous Sylla, qui obligerent Sylla même à lui donner le surnom de Grand, & avant même que la barbe ombrageât son menton, lui firent décerner les honneurs du triomphe. Cette haute réputation avoit fait même qu'à son arrivée plusieurs villes, qui obéïssoient à Sertorius, avoient jetté les yeux sur lui, & étoient prêtes à lui ouvrir leurs portes. Mais elles changerent ensuite de volonté sur l'avanture qui arriva devant la ville de Lauron contre l'attente de tout le monde.

faire preuve de leur adresse.

Combien Pompée servit à relever la gloire de Sertorius.

Ville de l'Espagne citerieure, à cinq lieuës de Valence.

Sertorius assiegeoit cette place; Pompée vint avec toute son armée pour la secourir. Il y avoit à quelque distance des murailles une colline d'où l'on pouvoit fort incommoder les assiegez. Sertorius y marcha pour s'en saisir, & Pompée y accourut pour l'en empêcher; mais Sertorius le prévint. Pompée arrêta là son armée, & se ré-

Ce qui se passa entre Sertorius, qui assiegeoit Lauron, & Pompée qui alla pour la secourir.

joüit de cette bonne rencontre, dans la pensée qu'il tenoit Sertorius assiegé entre son armée & la ville, & envoya dire aux habitans de Lauron qu'ils eussent bon courage, & qu'ils se tinssent sur leurs murailles pour joüir du spectacle de voir Sertorius assiegé. Ce que celui-ci ayant entendu, il ne fit qu'en rire, & dit, *qu'il enseigneroit bientôt à cet écolier de Sylla,* car c'est ainsi qu'il appelloit Pompée par mocquerie, *qu'il faut qu'un General regarde toujours plûtôt derriere lui, que devant lui,* & en même tems qu'il parloit ainsi, il fit voir aux assiegez six mille hommes de bonne infanterie dans le premier camp, d'où il étoit parti pour venir occuper ce poste, qu'il y avoit laissez, afin que quand Pompée viendroit l'attaquer sur sa colline, ils tombassent sur ses gens & les prissent en queuë.

Sertorius appelloit Pompée l'écolier de Sylla.

Principal devoir d'un General.

Prudence de Sertorius.

Pompée s'en étant apperçu trop tard, n'osa l'attaquer, de peur d'être enveloppé, & il avoit honte d'abandonner les assiegez, qui étoient à la veille d'être pris. Ainsi il eut le déplaisir de les voir perir à sa vûë, sans pouvoir les en empêcher, car les Barbares desesperant d'être secourus, se rendirent. Sertorius pardonna aux habitans, & les laissa aller où ils voulurent, mais il brûla leur ville, non par aucun accès de colere ou de cruauté, car de tous les Generaux c'étoit celui qui se laissoit le moins emporter à ces mouvemens, mais pour faire honte & pour fermer la bouche aux grands admirateurs de Pompée, afin

De tous les Generaux, Sertorius étoit celui qui se laissoit le moins emporter à la colere.

qu'on dit parmi les Barbares que present avec toute son armée, & se chauffant presque à l'embrasement d'une ville de ses alliez, il ne l'avoit pas secouruë.

Pourquoi il fit brûler la ville de Lauron.

Il est vrai que pendant le cours de cette guerre il reçut plusieurs échecs, non par lui-même, car il se maintint toujours invincible, & maintint de même ceux qu'il commandoit, il ne les reçut que par ses Lieutenans qui furent souvent battus. Mais comme il raccommodoit toujours leurs fautes, & réparoit leurs malheurs, il arrivoit de-là qu'il étoit plus admiré, que ceux qui avoient vaincu, comme cela arriva à la bataille de Sucron contre Pompée, & une autre fois à celle de Tuttie contre Pompée & Metellus ensemble.

Sertorius se maintint toujours invincible.

Il raccommodoit toujours les fautes de ses Lieutenans.

Riviere de l'Espagne Citerieure, Xucar.

Ville de la même Province, entre les villes d'Huesca & de Jacca.

Pour la bataille de Sucron, on dit qu'elle fut donnée, parce que Pompée se hâtoit d'en venir aux mains avant que Metellus pût venir partager l'honneur de sa victoire, & que Sertorius de son côté étoit ravi de combattre Pompée avant que Metellus l'eût joint. Sertorius se mit en bataille sur le soir pour attaquer la nuit, dans l'esperance que comme ses ennemis étoient étrangers dans le païs, & n'avoient aucune connoissance des lieux, les tenebres leur seroient un grand obstacle pour la fuite, s'ils étoient vaincus, & pour la poursuite, s'ils étoient vainqueurs. Les deux armées ayant donné, Sertorius qui menoit son aîle droite, s'apperçut qu'il n'étoit pas opposé à Pompée, comme il l'avoit souhaité, & qu'il l'étoit à Afra-

Pourquoi Sertorius voulut donner la bataille à Pompée la nuit.

nius, qui commandoit l'aîle gauche des ennemis. Sur la nouvelle qu'il eut dans le combat que son aîle opposée à Pompée plioit & qu'elle étoit déja défaite, il laissa son aîle droite à ses Lieutenans, & vola au secours de sa gauche qu'il trouva en effet rompuë, n'y ayant plus que quelques troupes qui faisoient ferme & se soutenoient encore. Il rallie d'abord les fuyards, leur redonne courage, & les ramene au combat contre Pompée qui les poursuivoit, & qu'il met à son tour en fuite. Il s'en fallut même bien peu que Pompée ne fût tué, ou pris, car il fut fort blessé, & il ne se sauva que par un bonheur extraordinaire. Les Africains, qui avoient marché avec Sertorius, prirent son cheval qui avoit un harnois enrichi d'or, & qui étoit couvert d'ornemens très-precieux. Pendant qu'ils s'arrêtent à partager cette proye, & à se battre entr'eux à qui en aura la meilleure part, ils cessent de le poursuivre, & lui donnent le tems d'échaper.

Sertorius vole au secours de son aîle gauche qui plioit, la rétablit, & met Pompée en fuite.

Ce qui empêche Pompée d'être pris.

Sertorius n'eut pas plûtôt quitté son aîle droite pour aller soutenir sa gauche, qu'Afranius renversa tout ce qu'il trouva devant lui, & le mena battant jusques dans leur camp, où il entra pêle-mêle avec eux, & qu'on se mit à piller, la nuit étant déja toute noire, car il ne sçavoit pas la déroute de Pompée, qu'il croyoit victorieux, & il ne pouvoit retirer ses gens du pillage. Dans ce moment, Sertorius, qui avoit vaincu à son aîle gauche, revint de la poursuite des ennemis, &

Afranius pousse l'aîle droite de Sertorius jusques dans son camp.

Sertorius revenant de la poursuite de

& tombant sur ces troupes d'Afranius, déja troublées de leur seul desordre, il en fit un grand meurtre.

Pompée, tombe sur Afranius, & fait un grand meurtre de ses troupes.

Le lendemain dès le matin il fit reprendre les armes à ses gens, & se presenta encore en bataille; mais sur l'avis qu'il reçut que Metellus approchoit, il fit sonner la retraite, & leva le camp en disant: *Si cette vieille ne fût venuë, j'allois renvoyer ce petit garçon à Rome, après lui avoir fait à coups de verges une petite correction.* Mais il étoit fort affligé de ce que sa biche blanche étoit perduë, & qu'on ne la retrouvoit nulle part, car par-là il étoit privé d'un merveilleux secours pour contenir les Barbares, surtout dans cette conjoncture, où ils avoient plus besoin que jamais d'être encouragez & fortifiez. Par bonheur quelques-uns de ses soldats s'étant égarez une nuit à la campagne, la rencontrerent, & l'ayant reconnuë à sa blancheur, ils la prirent, & la lui ramenerent sur le champ. Sertorius, ravi, leur promit une grosse somme s'ils tenoient le cas secret, & qu'ils ne dissent à ame vivante qu'ils la lui eussent ramenée, & cacha sa biche très-soigneusement.

Mot de Sertorius, qui appelle Metellus une vieille, & Pompée un petit garçon.

Il est fort affligé de ce que sa biche etoit perduë.

Il est ravi de l'avoir retrouvée.

Quelques jours après il parut en public avec un air gai pour donner audience à ses troupes, racontant aux Officiers des Barbares qui l'accompagnoient, que les Dieux lui avoient annoncé la nuit pendant son sommeil, que bientôt il lui arriveroit un bonheur insigne. Il monte sur son tribunal, reçoit les requêtes de tout le monde, &

Ce qu'il fit de sa biche retrouvée pour en imposer aux Barbares.

écoute tous ceux qui ont à lui parler. Dans ce moment la biche, lâchée près de-là par ceux qui la gardoient, voyant Sertorius, accourt pleine de joye, monte sur le tribunal, appuye sa tête sur ses genoux, & lui baise la main droite, car elle étoit dressée à cela dès le commencement. Sertorius de son côté lui fait de grandes caresses, avec toutes les démonstrations les plus naturelles d'une veritable affection, jusqu'à verser des larmes de joye. Tous les assistans en furent d'abord étonnez, mais ensuite revenus à eux ils se mirent à battre des mains & à crier que Sertorius étoit un homme divin & l'ami des Dieux, & le reconduisirent dans sa tente avec toutes les marques que leur courage étoit raffermi, & qu'ils étoient pleins de grandes & belles esperances.

Ce qui arrive à Sertorius dans les plaines de Sagunte.

Une autre fois dans les plaines de Sagunte, après avoir réduit les ennemis à la derniere disette, il fut obligé d'en venir aux mains avec eux, parce que pressez par la necessité, ils voulurent sortir pour fourrager & amasser des vivres. On combattit des deux côtez avec beaucoup de valeur. Memmius, un des Lieutenans de Pompée, & le plus grand Capitaine qu'il eût auprès de lui, fut tué au plus fort de la mêlée. Sertorius remportoit déja la victoire, & renversant avec grand meurtre tout ce qui osoit lui resister, il poussa jusqu'à Metellus. Ce vieillard malgré son grand âge, s'oppose genereusement

à ses efforts, & se faisant connoître à ses grands coups, il est enfin porté par terre d'un coup de lance. Les Romains, qui le virent tomber, & ceux qui en apprirent la nouvelle, furent également saisis de honte d'abandonner leur General. La colere, allumée par cette honte, enflamme leur courage, ils tournent tête, & couvrant Metellus de leurs boucliers, ils l'emportent avec vigueur, & mettent les Espagnols en fuite.

Metellus blessé d'un coup de lance & porté par terre.

Grand combat autour du corps de Metellus.

La victoire ayant changé de cette maniere, Sertorius, pour faciliter à ses gens le moyen de fuir sûrement, & pour donner le tems à un nouveau renfort de le venir joindre à son aise, se retira dans une ville de la montagne, très-forte par son assiette, & se mit incontinent à réparer ses murailles, & à fortifier ses portes. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée que de s'y renfermer, & d'y soutenir un siége, mais c'étoit un leurre qu'il jettoit à ses ennemis, qui en effet ne manquerent pas de le suivre, & de planter leur camp devant cette place, dans l'esperance qu'ils la prendroient bientôt sans beaucoup de peine. Et cependant ils laisserent échaper les Barbares, qui eurent tout le tems de se retirer, & ils negligerent d'empêcher le renfort qu'on assembloit pour Sertorius, qui avoit envoyé de ses Officiers dans les villes de son obéïssance, avec ordre d'y assembler des troupes, & quand ils en auroient un nombre assez consi-

Prudence de Sertorius & sa vûë en se retirant dans une ville de la montagne.

derable, de lui envoyer un homme sûr & fidele pour l'en avertir.

Ces Officiers ayant executé cet ordre, & lui ayant donné de leurs nouvelles, il sortit de la ville, passa sans beaucoup de peine au travers des ennemis, alla joindre ses nouvelles troupes, & avec ce renfort il retourna sur ses pas, assiégea ceux qui l'assiégeoient, leur coupa entierement les vivres par terre & par mer; par terre, en les enveloppant de tous côtez, en leur dressant des embuches, & en se portant lui-même partout avec une extrême vivacité, sans se donner le moindre relâche, & par mer en croisant continuellement sur la côte avec quelques brigantins, de sorte que ses ennemis furent obligez de se séparer. Metellus se retira dans les Gaules, & Pompée alla passer l'hyver dans les terres des Vaccéens, réduit à une telle disette d'argent, qu'il écrivit au Senat, qu'il rameneroit son armée en Italie, si on ne lui en envoyoit au plûtôt, car il avoit déja dépensé tout son propre bien en combattant pour la défense de son païs. Déja même c'étoit un bruit tout commun à Rome, que Sertorius arriveroit en Italie avant Pompée, si grande étoit l'extrêmité où par son grand sens & par sa bonne conduite, il avoit sçu réduire les deux plus grands Capitaines que Rome eût alors.

Action fort singuliere de Sertorius.

Extrémité où Sertorius par son grand sens avoit réduit les deux plus grands Capitaines de Rome.

Metellus de son côté fit bien connoître aussi combien il le redoutoit, & la grande opinion

qu'il avoit de lui. Car il fit publier à son de trompe qu'il donneroit cent talens & vingt mille arpens de terre à tout Romain qui le tuëroit ; & si c'étoit un banni, il l'assuroit de son rappel, montrant assez par-là qu'il desesperoit de pouvoir se défendre contre lui à force ouverte, puisqu'il achetoit sa tête par une trahison. Cela parut encore par ce qu'il fit après l'avoir vaincu dans un combat; il en conçut une si grande vanité, & fut si charmé de ce grand bonheur, qu'il se fit donner le titre d'*Imperator*, & qu'il souffrit que partout où il passoit, les villes le reçussent avec des sacrifices & des autels. On dit même qu'il voulut qu'on lui mît sur la tête des couronnes, & qu'on lui fît des festins somptueux, où il étoit assis, avec une robe triomphale, & pendant qu'il étoit à table, tout à coup on voyoit descendre du plancher par des machines ingenieusement inventées, des figures de la victoire, qui portoient dans leurs mains des trophées d'or, & des couronnes, & il y avoit des entrées de choeurs de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient à sa loüange des hymnes & des chants de triomphe. En quoi il étoit certainement très-digne de risée d'être si bouffi d'orgueil, & de ne pouvoir contenir sa joye pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appelloit lui-même *le fugitif échapé à Sylla, & le vil reste de la déroute de Carbon.*

Metellus met la tête de Sertorius à prix.

Cent mille écus.

Grande vanité de Metellus pour avoir battu Sertorius une seule fois.

Machines inventées pour faire honneur à Metellus pendant un festin.

Metellus digne de risée pour cette joye excessive d'avoir battu Sertorius dans une retraite.

Noms que Metellus donnoit à Sertorius.

Sertorius étoit bien éloigné d'avoir des sen-

Magnanimité de Sertorius.

timens si bas; sa magnanimité & la grandeur de son courage, paroissoient en tout. Premierement tous les Senateurs qui s'étoient enfuis de Rome, & qui étoient avec lui, il les appella toujours *le Senat*, & prit toujours dans leurs corps ses Questeurs & ses Lieutenans, ne s'écartant en rien des loix & des coutumes Romaines. Ensuite, ce qui est même plus considerable, quoiqu'il ne fît la guerre qu'avec les armes, les villes, & l'argent des Espagnols, jamais cependant il ne leur ceda la moindre partie de l'autorité souveraine, pas seulement en paroles, & il leur donna toujours des Romains pour Gouverneurs, & pour Capitaines, comme n'étant venu que pour rendre la superiorité & la liberté aux Romains, & nullement pour accroître & fortifier les Espagnols à leur préjudice. Car il étoit veritablement plein d'amour pour sa patrie, & uniquement possedé du desir d'y retourner. Mais malgré ce desir dans ses plus grands malheurs, on ne lui a jamais vû faire la moindre indignité ni la moindre bassesse auprès de ses ennemis. Au contraire c'étoit alors qu'il témoignoit le plus de courage, au lieu que dans ses prosperitez & dans ses victoires il envoyoit toujours dire à Metellus & à Pompée qu'il étoit prêt à mettre bas les armes, & à aller vivre à Rome en simple particulier, si on vouloit l'y rappeller, leur déclarant qu'il aimoit beaucoup mieux être à Rome le dernier des Citoyens & sans aucun

Sertorius ne donna jamais aux Espagnols ni Gouvernemens ni Charges dans l'armée.

Il étoit plein d'amour pour sa patrie.

Sa fierté dans ses malheurs, & sa douceur dans la victoire.

Il aimoit mieux être le dernier des Citoyens

nom, que d'être ailleurs Roi & Empereur de tout le monde.

de Rome, que d'être Roi ailleurs.

On dit que cet amour pour la patrie, venoit en lui surtout du grand amour qu'il avoit pour sa mere, qui l'avoit élevé avec beaucoup de soin depuis son bas âge où il avoit perdu son pere, & aux volontez de laquelle il étoit entierement soumis. Il l'aimoit avec tant de tendresse, qu'ayant appris la nouvelle de sa mort dans le tems que les amis, qu'il avoit en Espagne, l'appelloient pour en venir prendre le Gouvernement, & se mettre à leur tête, sa tristesse & sa douleur penserent le porter à renoncer à la vie, car pendant sept jours il fut toujours couché à terre sans donner le mot à ses troupes, & sans voir ses amis, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses Officiers & ceux qui partageoient avec lui le commandement, environnant sa tente, l'obligerent enfin d'en sortir, de se faire voir à ses soldats, de leur parler, & de reprendre le soin de ses affaires, qui étoient en très-bon état. C'est-pourquoi il parut à la plûpart du monde qu'il étoit homme naturellement doux & ami du repos; que des raisons indispensables l'avoient obligé de se mettre à la tête des armées contre son naturel, & que ne trouvant nulle part de sûreté pour lui, & poussé par ses ennemis à prendre les armes, il avoit été réduit à la triste necessité de se faire de la guerre même une garde à sa personne.

Le grand amour qu'il avoit pour sa mere.

A quel excès de douleur le porta la nouvelle de la mort de sa mere.

Sertorius naturellement doux & ami du repos.

Sertorius forcé à se faire une garde de la guerre même.

La magnanimité dans le Traité qu'il fit avec Mithridate.

Une grande marque encore de sa magnanimité, c'est le Traité qu'il fit avec Mithridate. Ce Prince après avoir été terrassé par Sylla, s'étoit relevé de sa chute comme un vigoureux lutteur pour une nouvelle lutte, & s'étoit jetté sur l'Asie. La gloire de Sertorius voloit déja alors de tous côtez, & les Marchands qui revenoient des mers du Ponant, remplissoient le Levant, & particulierement le Royaume de Pont, des nouvelles de ses exploits, qu'ils débitoient comme des marchandises étrangeres, qui plaisent par leur nouveauté. Mithridate resolut de lui envoyer une Ambassade, excité surtout par les flateries & par les vanteries de ses courtisans, qui le comparant à Pyrrus, & comparant Sertorius à Annibal, soutenoient que les Romains attaquez en même tems des deux côtez, ne pourroient jamais resister à deux puissances si formidables, & à deux si grands Personnages, quand le plus habile & le plus experimenté de tous les Capitaines seroit joint au plus grand de tous les Rois. Il envoya donc en Espagne ses Ambassadeurs chargez de lettres & de paroles pour Sertorius, à qui il offroit des navires & de l'argent pour continuer la guerre, moyennant que Sertorius lui assurât la possession de l'Asie, que lui Mithridate avoit cedée aux Romains par le Traité fait avec Sylla.

Mithridate envoye des Ambassadeurs à Sertorius.

D'un côté par Sertorius, & de l'autre par Mithridate.

Offres que Mithridate fait à Sertorius, & à quelles conditions.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivez auprès de Sertorius, & qu'ils lui eurent exposé leur commission,

commission, Sertorius assembla le Conseil, qu'il appelloit *le Senat*. Ils étoient tous d'avis qu'on devoit accepter avec joye les offres de ce Prince, attendu qu'il ne demandoit qu'un vain nom, & un titre inutile d'une chose qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de lui donner, & qu'il donnoit actuellement & réellement des choses, dont ils avoient un très-grand besoin. Mais malgré ces raisons d'utilité, Sertorius seul fut d'un avis contraire. Il dit qu'il consentoit volontiers que Mithridate gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des Rois, & sur lesquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention legitime; mais que pour une Province, que les Romains avoient possedée à très-juste titre, qu'il avoit usurpée sur eux, & retenuë sans aucun droit, qu'il avoit ensuite perduë par la guerre, ayant été vaincu par *Fimbria*, & qu'il venoit nouvellement encore de ceder par un Traité autentique qu'il avoit fait avec Sylla, il ne souffriroit jamais qu'il s'en remît en possession: *Car il faut*, dit-il, *que Rome croisse par mes victoires, & non pas que mes victoires croissent par l'affoiblissement & par la ruine de Rome. Et tout homme de cœur doit chercher à vaincre avec*

Sertorius assemble le Conseil pour examiner les propositions de Mithridate.

Tous étoient d'avis de recevoir les offres de Mithridate. Sertorius s'y oppose seul.

Ses raisons.

Belle réponse de Sertorius.

Car il faut, dit-il, *que Rome croisse par mes victoires, & non pas que mes victoires croissent par l'affoiblissement & par la ruine de Rome.*] Voilà une réponse bien grande & bien noble, & voilà le devoir de tout homme de bien; il doit chercher par ses victoires à faire croître sa patrie, & non à augmenter ses victoires par la ruine de son païs.

gloire, & s'il ne le peut qu'avec honte, il ne doit pas même sauver sa vie à ce prix.

Mithridate étonné de la réponse de Sertorius.

Cette réponse rapportée à Mithridate le jetta dans un très-grand étonnement, & l'on assure qu'il dit alors à ses amis : *Quels ordres ne nous donnera donc point Sertorius quand il sera assis dans le Senat au milieu de Rome, puisqu'aujourd'hui confiné sur le rivage de l'Ocean Atlantique il prescrit des bornes à mes Etats, & nous déclare la guerre, si nous entreprenons quelque chose sur l'Asie ?* Cependant il y eut un Traité fait & juré que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce, que pour cet effet Sertorius lui envoyeroit des troupes & un de ses Capitaines pour les commander, & que de son côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille talens comptant & quarante galeres.

Ce que Mithridate dit sur cela à ses amis.

Traité entre Sertorius & Mithridate.

Neuf millions.

Le Capitaine que Sertorius lui envoya en Asie, fut un des Senateurs bannis de Rome, & qui s'étoient retirez avec lui, nommé Marcus Marius, avec lequel Mithridate prit quelques villes d'Asie, & à qui il rendoit de grands honneurs, car lorsque Marius précedé de ses faisceaux de verges & de haches entroit dans ces villes, Mithridate le suivoit, très-content de n'avoir que le second rang après lui, & de ne faire auprès de ce Proconsul que la figure d'un de ses courtisans. Cependant Marius déclaroit libres quelques-unes de ces villes, & affranchissoit les autres de tous subsides & impôts, & bien-loin d'en faire honneur

Marcus Marius envoyé à Mithridate pour commander ses troupes.

Mithridate très-content de n'être que le courtisan du Proconsul.

Les graces que Marius accordoit aux villes, étoient toutes au nom de Sertorius.

à Mithridate, il ne manquoit pas de mettre dans toutes les lettres qu'il leur donnoit, *que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation.* De sorte que la pauvre Asie, qui étoit encore en proye aux Fermiers du peuple Romain, & foulée par l'avarice & par l'insolence des gens de guerre, qui y étoient en garnison, se sentit tout d'un coup soulever par des esperances, comme par de nouvelles aîles, & commença à desirer le nouveau Gouvernement qu'on lui faisoit esperer.

L'envie s'allume dans le cœur des Senateurs contre Sertorius.

D'un autre côté en Espagne les Senateurs & autres qui étoient auprès de Sertorius, & de même rang & dignité que lui, n'eurent pas plûtôt conçu l'esperance de pouvoir faire tête à leurs ennemis, que leurs craintes finies, une folle jalousie & une envie effrenée s'allumerent dans leur cœur contre la puissance de Sertorius. A leur tête étoit Perpenna, qui enflé d'un vain orgueil, à cause de la noblesse de sa naissance, aspiroit au commandement, & alloit semant en secret parmi ses amis ces propos séditieux : *Quel mauvais Demon s'est emparé de nous, & nous traîne ainsi de mal en pis, nous qui pouvant demeurer tranquillement dans nos*

Perpenna se met à la tête de ces envieux.

Ses propos séditieux.

Que leurs craintes finies, une folle jalousie & une envie effrenée s'allumerent dans leur cœur contre la puissance de Sertorius.] Rien n'est plus ordinaire, une puissance qui nous est utile, & qui peut nous sauver, nous est agréable, & nous lui sommes soumis. N'est-elle plus necessaire, & nous voyons-nous en état de nous soutenir par nous-mêmes, la jalousie & l'envie commencent à faire sentir leur aiguillon, & nous portent à secoüer un joug qui nous gêne.

maisons, avons dedaigné d'obéir à Sylla, qui étoit maître de la terre & de la mer? C'est bien à la malheure que nous sommes venus ici au bout du monde pour y vivre en liberté; eh, nous y subissons la plus honteuse servitude! Et, ce qui est plus horrible encore, nous la subissons volontairement, en nous rendant nous-mêmes les Gardes & les Satellites de l'exil & de la fuite de Sertorius. Nous nous laissons flater & amuser par ce vain nom de Senat dont il nous leurre, & qui est la risée & le mépris de tous ceux qui l'entendent prononcer. O les beaux Senateurs qui souffrent les mêmes insolences, qui obéïssent aux mêmes commandemens, & qui supportent les mêmes corvées & les mêmes travaux que ces Barbares de l'Espagne & de la Lusitanie!

Moyens dont ces mutins se servent pour décrier Sertorius & pour le rendre odieux.

La plûpart ayant continuellement les oreilles battuës de ces discours, n'oserent pas veritablement en venir à une revolte ouverte, car ils craignoient la puissance de Sertorius, mais en secret ils ruinoient peu à peu ses affaires en décriant ses actions, & en accablant de maux les Barbares, dont ils faisoient de très-severes punitions pour la moindre faute, & qu'ils accabloient d'impôts, en disant toujours que c'étoit par l'ordre de Sertorius. De-là sourdirent une infinité de revoltes & de séditions dans les villes, & ceux que Sertorius y envoyoit pour les appaiser, ne faisoient qu'augmenter le desordre, irriter ces commencemens de desobéïssance & de rebellion, & attiser le feu aulieu de l'éteindre.

Ces infidelitez aigrirent tellement l'esprit de Sertorius, qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignées jusqu'alors, & qu'il se porta à une injustice atroce contre les jeunes enfans Espagnols qu'il faisoit élever dans la ville d'Osca, car il fit tuer les uns, & vendre les autres.

Sertorius aigri par ces infidelitez perd sa bonté ordinaire.

Injustice atroce où il se porta contre les enfans Espagnols qu'il faisoit elever.

Perpenna donc ayant engagé beaucoup de gens dans la conjuration, qu'il formoit contre Sertorius, y attira aussi Manius, qui étoit un des principaux Officiers de l'armée. Ce Manius étoit amoureux d'un jeune garçon, & pour lui faire voir jusqu'où alloit l'excès de son amour, il lui fait confidence de la conjuration, & le presse de mépriser ses rivaux, & de ne s'attacher qu'à lui, parce que dans peu de jours il sera dans une fortune éclatante. Ce jeune garçon va d'abord déclarer la chose à un autre de ses amans, nommé Aufidius, pour lequel il avoit plus d'inclination. Aufidius fut fort étonné de l'entendre, car il étoit un des conjurez, mais il ne sçavoit pas que Manius fût du nombre; son trouble & son étonnement redoublerent encore quand le jeune

Perpenna attire Manius dans la conjuration.

Ces infidelitez aigrirent tellement l'esprit de Sertorius, qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignées jusqu'alors, & qu'il se porta à une injustice atroce.] Sertorius pouvoit dire en cette rencontre pour sa justification, ce qu'Electre dit dans Sophocle, & que j'ai rapporté dans une remarque précedente. Mais son injustice & sa cruauté sont si atroces, qu'elles ne peuvent être excusées, & qu'elles diminuënt la compassion qu'on a de sa mort. Que Sertorius seroit grand sans cette tache!

Y attira aussi Manius.] Il y a dans le texte *Manlius*, & cette faute est continuée dans toute la suite, il faut lire *Manius*, comme je l'ai corrigé, car c'est *Manius Antonius*.

garçon lui eut nommé Perpenna, Grecinus, & plusieurs autres qu'il sçavoit bien être de la conspiration.

D'abord il se mocqua de ces discours, exhorta le jeune homme à n'y ajouter point de foi, le pressa de mépriser Manius comme un homme vain & un fanfaron qui ne cherchoit qu'à le tromper par de fausses esperances. En même tems il court chez Perpenna, lui découvre le danger où ils étoient, & lui déclare que le tems presse, & qu'il faut hâter l'execution. Tous les conjurez sont du même avis. En même tems ils menent à Sertorius un homme, qu'ils avoient attiré, & qui lui apportoit des lettres, par lesquelles on lui apprenoit qu'un de ses Lieutenans avoit remporté une grande victoire, & fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de cette bonne nouvelle, fait un sacrifice pour en remercier les Dieux. Et Perpenna, pour celebrer cette heureuse journée, veut lui donner un festin chez lui avec ses amis, tous complices de la conjuration, & fait tant par ses prieres qu'il l'oblige d'y venir.

Comment les conjurez executent leur complot.

C'étoit la coutume de Sertorius d'avoir du respect pour la table, & d'y garder beaucoup de

Grand respect que Sertorius avoit pour la table.

C'étoit la coutume de Sertorius d'avoir un grand respect pour la table, & d'y garder beaucoup de modestie & de pudeur.] Voici un grand exemple qu'un Payen nous donne du respect qu'on doit avoir pour la table, & de la pudeur qu'il faut y garder. En effet la table est une chose sacrée, il ne faut y assister qu'avec des benedictions & des actions de graces, & c'est offenser la Divinité, qui nous y étale ses dons, que de la deshonorer par des actions infâmes & par des paroles obscenes.

modeſtie & de pudeur. Il n'y vouloit rien voir ni entendre de malhonnête, d'obſcene, ou de diſſolu, & il accoutumoit tous ceux qui mangeoient avec lui à des plaiſirs honnêtes & ſages, & à faire bonne chere ſans inſolence, & ſans le moindre emportement.

A ce ſouper de Perpenna, quand on fut au milieu du repas, les conjurez qui ne cherchoient qu'une occaſion de querelle, commencerent à prononcer ouvertement des paroles ſales, & faiſant ſemblant d'être yvres, ils commirent entre eux beaucoup de vilenies & d'obſcenitez pour piquer & aigrir Sertorius. Et lui, ſoit qu'il ne pût ſupporter cette infamie, ſoit qu'il eût penetré leur deſſein, au bégayement de leur langue, aux ſignes qu'ils ſe faiſoient, & au manque de reſpect, qu'ils lui témoignoient contre leur coutume, changea la ſituation qu'il avoit à table, & ſe renverſa ſur ſon lit, comme ne voulant plus rien voir ni rien entendre. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, & en buvant il la laiſſa tomber. Au bruit qu'elle fit, c'étoit là le ſignal dont ils étoient convenus, Antonius qui étoit aſſis au-deſſus de Sertorius, tire ſon épée & le frappe. Sertorius ſe retourne au coup dont il ſe ſent frappé, & veut ſe relever, mais le traître ſe jette ſur ſon eſtomac & lui prend les deux mains, de ſorte que ſans pouvoir ſe défendre, il eſt en butte à tous les coups des conjurez, qui ſe jettent tous ſur lui, & l'achevent.

Sertorius tué à table par les conjurez.

Les armes, les troupes & tous les préparatifs de Sertorius ne servent à Perpenna qu'à faire voir son incapacité.

Perpenna est battu par Pompée, & pris.

Dès que sa mort est divulguée, la plûpart des Espagnols se retirent, & envoyant des Députez à Metellus & à Pompée, ils se rendent à eux. Perpenna rassembla tous les autres, & se mettant à leur tête, il tenta quelque chose, mais il ne se servit des armes, des troupes, & de tous les préparatifs de Sertorius que pour faire voir qu'il étoit aussi incapable de commander, que d'obéir. Il donna un combat à Pompée, & ne tint point, il fut d'abord battu & pris. Et dans ce dernier malheur il ne se comporta ni en Capitaine, ni en soldat. Il s'étoit saisi des papiers de Sertorius, & il promit à Pompée qu'il lui feroit voir les lettres de plusieurs hommes Consulaires, & d'autres des plus puissans de Rome, toutes originales & écrites de leur propre main, qui appelloient Sertorius en Italie, lui faisant entendre que la plûpart, dégoutez du Gouvernement present, souhaitoient de le voir changer.

Dès que sa mort est divulguée.] Plutarque ne nous a pas nommé le lieu où Sertorius fut tué; mais de tout ce qui précede, on recueille que ce fut dans la ville même d'Osca. C'est-pourquoi Claude Pithou a eû raison de corriger le texte de Strabon, qui en parlant de cette mort, écrit ἐτελεύτα δὲ νόσῳ, *il mourut de maladie.* Il n'est pas possible que Strabon ait ignoré la mort de Sertorius, & qu'il ait écrit qu'il mourut de maladie. Ce texte de Strabon est donc manifestement corrompu, & il faut lire comme ce sçavant homme a corrigé, ἐτελεύτα δ'ἐν ὄσκᾳ, *il fut tué à Osca.*

Que pour faire voir qu'il étoit aussi incapable de commander, que d'obéir.] Toutes les forces & tous les préparatifs d'un grand Capitaine sont comme les instrumens d'un grand ouvrier. Ils deviennent inutiles, quand ils tombent entre les mains de gens incapables de s'en servir, & ne servent qu'à montrer leur incapacité & leur ignorance.

En

En cette rencontre Pompée fit une action qui n'étoit nullement d'un jeune homme, mais au contraire d'un homme d'un très-grand sens & d'une prudence consommée, & qui délivra Rome de grandes craintes, & d'une infinité de nouveautez qui alloient s'allumer dans son sein. Rassemblant toutes ces lettres & tous les papiers de Sertorius, il les brûla jusqu'au dernier sans les lire, & sans permettre que personne les lût, & sur l'heure même il fit executer Perpenna, de peur qu'il ne découvrît & ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres, & que ce ne fût une source de troubles & de séditions. De tous les complices de Perpenna, les uns furent menez à Pompée, & eurent le même sort, & les autres s'étant retirez en Afrique, y furent tuez à coups de fléches par les Maurusiens. Aucun n'échappa que le seul Aufidius, le rival de Manius. Ce malheureux, soit qu'on ne l'eût pas connu, ou qu'on le mé-

Action très-prudente de Pompée.

Il fait mourir Perpenna.

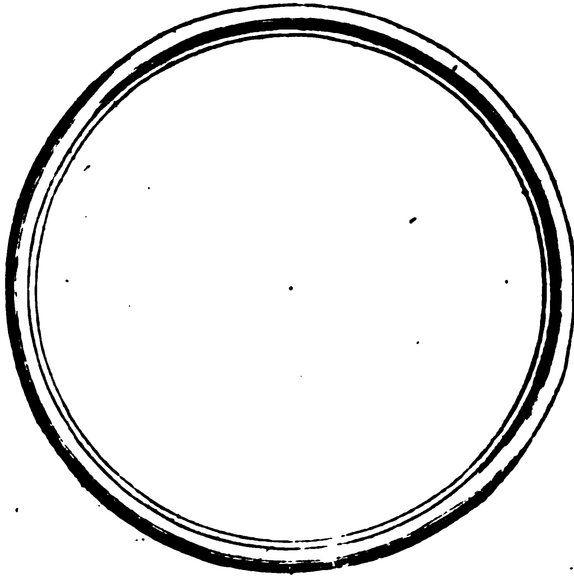
Fin malheureuse de tous les complices de Perpenna.

Il les brûla jusqu'au dernier sans les lire.] Plutarque releve avec raison la prudence de Pompée d'avoir brûlé ces lettres & ces papiers, car ils alloient rallumer au milieu de Rome une guerre bien plus dangereuse que celle de Sertorius. La sagesse veut qu'on étouffe de bonne heure toutes les semences de troubles & de divisions.

Sur l'heure même il fit executer Perpenna.] Ce scelerat est mis à mort, & tous ses complices perissent malheureusement; c'est le juste salaire de ces méchantes actions. Dieu ne souffre pas qu'elles demeurent longtems impunies, & par ces vengeances il veut effrayer les méchans qui sont capables de les imiter. Tous les complices de la conjuration contre Cesar perirent d'une maniere aussi funeste, & toutes les histoires jusqu'à notre tems sont pleines de pareils exemples.

prisât, & qu'on n'en fit aucun compte, vieillit dans une méchante bourgade, accablé de misere & de pauvreté, & l'objet de la haine de tout le monde.

Fin de la vie de Sertorius.



EUMENES.



'HISTORIEN Duris écrit qu'Eumenes, de la ville de Cardia, étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit réduit à être Roulier dans la Chersonnese de Thrace, & qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les Lettres & dans tous les exercices de la Palestre. Pendant qu'il étoit encore enfant, le

Naissance d'Eumenes.

Cardia, ville de la Chersonese de Thrace, sur la côte de la mer Egée.

Et qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les Lettres & dans tous les exercices de la Palestre.] Car comme dans les villes il y avoit des Ecoles publiques, tous les enfans de quelque condition qu'ils fussent pouvoient y aller.

Roi Philippe passa par la ville de Cardia, & comme il se trouvoit sans affaires, il eut la curiosité de voir les exercices des jeunes hommes, & la lutte des enfans. Parmi ces derniers, le jeune Eumenes réüssit si bien, & fit paroître tant d'adresse, de gentillesse, & de courage, qu'il plut à Philippe, qui voulut l'avoir auprès de lui, & qui l'emmena. Mais je trouve plus vrai-semblable ce que d'autres assurent, que Philippe le prit en affection, & l'avança à cause de l'amitié qu'il avoit pour son pere, & en reconnoissance de l'hospitalité, car il logeoit dans sa maison.

Le Roi Philippe le prend auprès de lui.

Après la mort de ce Prince, comme il parut ne ceder ni en bon sens, ni en fidelité à aucun de ceux qui étoient attachez à Alexandre, il fut nommé premier Secretaire; mais quoiqu'il n'eût que cette Charge, le Roi lui faisoit pourtant autant d'honneur qu'à ceux qui étoient le plus avant dans son amitié & dans sa confidence, car dans son expedition des Indes il l'envoya commander un corps, & après la mort d'Ephestion, lorsque Perdiccas fut envoyé remplir sa place, Eumenes

Il est fait premier Secretaire d'Alexandre.

Alexandre lui donne le commandement d'un corps de troupes.

Mais je trouve plus vrai-semblable ce que d'autres assurent.] Mais cela n'est pas contraire à la premiere tradition. Philippe pouvoit avoir pris Eumenes auprès de lui par affection pour son pere, & attiré par la gentillesse de l'enfant.

Car il logeoit dans sa maison.] Ceci me feroit douter de ce que Plutarque vient de dire du vil mêtier du pere d'Eumenes. Le Roi Philippe logeoit chez lui dans la ville de Cardia; n'y avoit-il point de maison plus considerable que celle d'un Roulier pour loger Philippe?

Eumenes eut le Gouvernement de Perdiccas.] Au lieu de ἱππαρχίαν, *Gouvernement*, on lit dans un

eut le Gouvernement de Perdiccas. C'est pourquoi Neoptoleme, qui étoit le grand Ecuyer, ayant dit un jour après la mort d'Alexandre, *que pour lui il portoit le bouclier & la lance du Prince, & qu'Eumenes le suivoit portant son écritoire & son porteseüille*, les Macedoniens ne firent que rire de cette vanité, sçachant fort bien qu'outre tous les autres grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumenes, il l'honora encore de son alliance. Car Barsine, fille d'Artabase, qui fut la premiere personne qu'Alexandre aima en Asie, & dont il eut un fils nommé Hercule, avoit deux sœurs; Alexandre donna l'aînée, nommée Apama, à Ptolemée, & la seconde qui avoit aussi nom Barsine, il la donna à Eumenes, dans cette celebre occasion où il choisit dans les plus nobles maisons de Perse plusieurs filles qu'il fit épouser à ses principaux amis.

Il lui donne le Gouvernement de Perdiccas, envoyé remplir la place d'Ephestion.

Vanité de Neoptoleme, grand Ecuyer.

Alexandre fait épouser à Eumenes une fille d'Artabase.

Malgré cette grande faveur, Eumenes ne laissa pas d'être souvent en disgrace auprès du Prince, & de courir même quelque danger à

Eumenes souvent en disgrace à cause d'Ephestion.

Manuscrit, ἱππαρχίαν, *le commandement de la cavalerie.* Je n'ai trouvé nulle part aucune mention du Gouvernement d'Eumenes; mais on voit dans Quint-Curse qu'il a été General.

Dans cette celebre occasion où il choisit dans les plus nobles maisons de Perse plusieurs filles qu'il fit épouser à ses principaux amis.] Après qu'il eut épousé la Princesse Statira, fille aînée de Darius, & donné la plus jeune, nommée Drypetis, à Ephestion, afin qu'on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands Seigneurs de sa Cour & à ses principaux favoris, de se marier de même, & choisit dans les plus nobles familles de Perse quatre-vingt filles qu'il leur fit épouser. Quint-Curse, Liv. x.

cauſe d'Epheſtion. Premierement Epheſtion ayant fait donner à un joüeur de flute, nommé Evius, un logement que les valets d'Eumenes avoient déja retenu pour leur maître, Eumenes tranſporté de colere alla à Alexandre avec Mentor, beau-pere d'Artabaſe, & ſe mit à crier, *qu'il valoit bien mieux jetter les armes & apprendre à fluter, & à joüer des Comedies, puiſqu'on préferoit des fluteurs & des Comediens à ceux qui avoient toujours le harnois ſur le dos, & qui ſoutenoient tous les travaux de la guerre.* Alexandre fut très-fâché d'abord contre lui, & enſuite contre Epheſtion qu'il reprit très-aigrement; mais peu de temps après il changea, & fit retomber toute ſa colere ſur Eumenes, trouvant qu'il lui avoit manqué de reſpect, & qu'il lui avoit parlé avec plus d'inſolence, qu'il n'avoit parlé contre Epheſtion avec liberté.

Eumenes va ſe plaindre à Alexandre de ce qu'Epheſtion avoit fait donner à un joüeur de flute un logement qu'on avoit retenu pour lui.

Alexandre trouve qu'il lui avoit manqué de reſpect, & eſt irrité contre lui.

Une autre fois Alexandre voulant envoyer Nearque avec des vaiſſeaux reconnoître les côtes de l'Ocean, & n'ayant point d'argent dans ſon

Avec Mentor, beau-pere d'Artabaſe.] Mentor, un des grands Seigneurs de Perſe, frere de Memnon, avoit marié ſa fille avec Artabaſe. Je n'ai jamais vû de correction plus malheureuſe que celle que le ſçavant Reineſius a voulu faire ici. Au lieu de μετὰ Μέντορος, avec *Mentor*, il veut qu'on liſe μετὰ Στέντορος, *d'une voix de Stentor. Eumenes*, dit-il, *ſe mit à crier d'une voix de Stentor.* Voilà une érudition bien mal placée. Outre que cela n'eſt pas Grec, rien n'eſt plus mal imaginé. Et au-contraire il n'y a rien de plus naturel, ni de plus raiſonnable que ce que Plutarque dit, qu'Eumenes allant ſe plaindre à Alexandre de l'injure que lui a faite Epheſtion, ſoit accompagné de Mentor, dont il a épouſé la petite-fille, car ſa femme Barſine étoit fille de la fille de Mentor, femme d'Artabaſe.

épargne pour cette expedition, il eut recours à ses amis, & demanda trois cens talens à Eumenes, qui n'en offrit que cent, & encore de fort mauvaise grace, disant qu'il avoit eu beaucoup de peine à les ramasser de ses Receveurs. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, & refusa ses cent talens, mais il ordonna à ses gens de mettre secretement le feu à sa tente, pour le prendre sur le fait & pour le convaincre de mensonge quand il feroit emporter son argent. Malheureusement la tente fut brûlée avant qu'on pût y apporter aucun secours, & Alexandre se repentit bien d'avoir donné cet ordre, car tous les papiers du cabinet, qu'Eumenes avoit sous sa garde, furent brûlez. On y trouva de l'or & de l'argent que l'embrasement avoit fondu en masse, plus de mille talens, dont il ne voulut rien prendre. Et il fit écrire aux Satrapes & à tous ses Lieutenans, Capitaines, & Gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été consumées par le feu, & il les rendit toutes à Eumenes.

Alexandre prie Eumenes de lui prêter trois cens mille écus. Eumenes dit qu'il n'en peut donner que cent mille.

Alexandre le refuse. Le moyen dont il se sert pour le convaincre de mensonge.

Trois millions.

Comment Alexandre répara la perte de ses papiers qui avoient été brûlez.

Quelque tems après, Eumenes eut une autre querelle avec Ephestion au sujet de quelque don d'Alexandre. Ils en vinrent l'un & l'autre à des reproches fort vifs & à des injures sanglantes, &

Autre querelle d'Eumenes avec Ephestion.

On y trouva de l'or & de l'argent que l'embrasement avoit fondu en masse, plus de mille talens.] Quelle horrible ingratitude! Eumenes a plus de trois millions dans sa tente, & il refuse trois cens mille écus à son Roi, à son bienfaiteur, à l'auteur de toute sa fortune! L'avarice ne reconnoît aucuns droits.

Alexandre ne lui en fit pas plus mauvais visage pour l'heure ; mais Epheſtion étant venu à mourir, le Prince, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conſervoit beaucoup de reſſentiment & d'aigreur contre tous ceux qu'il ſoupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant ſa vie, & de s'être rejoüis de ſa mort ; & ſes ſoupçons tomboient encore plus ſur Eumenès, car il ſe ſouvenoit toujours, & lui parloit ſouvent des diſputes & des querelles qu'il avoit eües avec lui. Mais Eumenes qui étoit homme fin, inſinuant, & perſuaſif, chercha un remede à ſa diſgrace dans la choſe même qui l'avoit perdu, car il prit le parti de ſeconder l'affection, l'empreſſement & le zele qu'Alexandre témoignoit pour honorer la memoire & pour embellir les obſeques de ſon ami. Il inventa de nouveaux honneurs, & tout ce qu'il crut le plus capable d'augmenter la gloire du défunt, & fournit très-liberalement & très-genereuſement la plus grande partie des ſommes qu'il fallut pour celebrer ſes funerailles, & pour lui élever un magnifique tombeau.

Caractere d'Eumenes.

Il ſeconde l'affection d'Alexandre pour Epheſtion mort.

Il fournit la plus grande partie des ſommes qu'il fallut pour ſes funerailles.

Après la mort d'Alexandre, il s'émut un fort grand differend entre la Phalange & les Seigneurs

Alexandre mort, il s'émut un grand differend entre les

La plus grande partie des ſommes qu'il fallut pour celebrer ſes funerailles.] Les frais de ces funerailles montoient à douze mille talens, qui font trente-ſix millions de notre monnoye. Eumenes donne ici plus qu'il n'avoit refuſé de prêter. Cet avare n'eſt pourtant pas changé, il donna par avarice, de peur qu'une diſgrace ne lui fit perdre plus qu'il ne donnoit.

de

de la Cour. Eumenes étoit interieurement du parti des derniers, mais en public & dans tous ses discours il faisoit semblant d'être neutre, & joüoit le rôle d'un simple particulier, disant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de se mêler des affaires & des disputes des Macedoniens. Et quand les autres Seigneurs sortirent de Babylone, il resta dans la ville, travailla efficacement à adoucir les gens de guerre, & les disposa à écouter des propositions d'accommodement. Aussi quand les premiers troubles furent calmez, & que les principaux Officiers s'étant abouchez dans une conference, dont on étoit convenu, distribuerent les Gouvernemens des Provinces & les commandemens des armées, Eumenes eut pour lui la Cappadoce, & la Paphlagonie, qui confine à la mer du Pont, jusqu'à Trapezonte, & qui n'étoit pas encore en ce tems-là aux Macedoniens, car Ariarathes en étoit Roï, & il étoit expressément porté par le traité que Leonatus & Antigonus avec une grosse armée y conduiroient Eumenes pour l'établir Satrape de cette contrée, & pour en chasser le Roi Ariarathes. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdiccas lui écrivit, car il étoit si rempli de hautes esperances, qu'il méprisoit tout le monde, & qu'il ne pensoit qu'à son propre aggrandissement. Leonatus descendit dans la Phrygie, s'étant chargé de cette expedition en faveur d'Eumenes. Mais Hecatée, Tyran des

gens de guerre & les Seigneurs de la Cour.

Eumenes travaille efficacement à adoucir les troupes.

Eumenes est fait Satrape de la Cappadoce & de la Paphlagonie.

Leonatus & Antigonus chargez d'aller établir Eumenes dans ses Gouvernemens.

Antigonus refuse d'obéir.

Leonatus se dispose à le conduire, & il en est empêché par Hecatée.

Cardianiens, l'étant venu trouver, & l'ayant prié avec de grandes instances de marcher plûtôt au secours d'Antipater & des Macedoniens, qui étoient assiegez dans la ville de Lamia, il se disposa à faire ce voyage, & pressoit fort Eumenes de se joindre à lui, & de se reconcilier avec Hecatée. Car Eumenes & Hecatée étoient fort mal ensemble, & se défioient fort l'un de l'autre depuis quelques differends que leurs peres avoient eûs sur le Gouvernement. Souvent même Eumenes avoit accusé ouvertement Hecatée de tyrannie, & conjuré Alexandre de rendre la liberté aux Cardianiens. Voilà pourquoi il tâchoit de détourner Leonatus d'entreprendre cette guerre contre les Grecs, & refusoit de l'y suivre, lui disant qu'Antipater lui étoit très-suspect, & qu'il craignoit que pour faire plaisir à Hecatée, & en même tems pour satisfaire la haine particuliere, qu'il avoit depuis longtems pour lui, il ne lui dressât des embûches, & ne le fit perir; alors Leonatus, prenant en lui une entiere confiance, ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit dans l'esprit. Il déclara que ce secours d'Antipater n'étoit qu'un vain prétexte, & que son veritable dessein étoit de passer en Grece pour se rendre maître de la Macedoine, & il lui fit voir des lettres de Cleopatre, qui le sollicitoit de venir à Pella, & lui promettoit de l'épouser.

Ville de la Thessalie.

Eumenes & Hecatée fort brouillez.

Confidence que Leonatus fait à Eumenes.

De Cleopatre, sœur d'Alexandre.

Après cette belle confidence, Eumenes, soit qu'il craignît veritablement Antipater, ou qu'il

Effet que cette confidence de Leonatus fait sur l'esprit d'Eumenes.

vît bien qu'il n'y avoit rien de bon à attendre de Leonatus, qui se montroit si étourdi, & qui ne paroissoit plein que d'une témerité précipitée, qui le portoit à suivre des extravagances comme des réalitez, il le quitta, & partit la nuit avec tout son équipage, qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armez, & tous ses effets, qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or, & se retira auprès de Perdiccas, à qui il découvrit les desseins de Leonatus. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de credit auprès de lui, & entra dans tous ses Conseils.

Equipage d'Eumenes, & ses tresors.

Quinze millions.

Il se retire auprès de Perdiccas, & en est bien reçu.

Peu de tems après il fut mené en Cappadoce avec une bonne armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathes fut fait prisonnier, la Cappadoce subjuguée, & Eumenes établi Satrape, & reconnu. D'abord il partagea les Gouvernemens des villes à ses amis, & établit Commandans des garnisons, Juges & Intendans tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne se mêlant point du tout de ces sortes d'affaires, & lui en laissant l'entiere disposition. Après cela il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, & pour ne pas laisser les Rois l'obseder seuls & se rendre maîtres de son esprit. Mais Perdiccas s'assûrant qu'il viendroit à bout tout seul de l'entreprise qu'il méditoit, & voyant d'ailleurs que les Provinces, qu'il laissoit derriere, avoient besoin d'un homme ferme & fidele pour les contenir,

Perdiccas le mene en Cappadoce & l'y établit.

Il laisse à Eumenes la disposition des Emplois, des Charges & des Gouvernemens.

Eumenes suit Perdiccas pour lui faire sa cour.

Perdiccas le renvoye de la Cilicie, afin qu'il tînt en bride l'Armenie où Neoptoleme remuoit.

renvoya Eumenes de la Cilicie, en apparence afin qu'il fût dans son Gouvernement, & en effet afin qu'il tînt en bride l'Armenie contiguë à ses Provinces, & qui étoit troublée par les menées de Neoptoleme, qui y fomentoit de grandes nouveautez.

Caractere de Neoptoleme.

Ce Neoptoleme étoit un homme bouffi d'orgueil, & que les vaines esperances dont il se repaissoit, avoient rendu d'une fierté insupportable. Eumenes tâchoit de le ramener par sa conversation, & voyant que la phalange des Macedoniens étoit devenuë très-audacieuse & très-insolente, il travailla à assembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en respect, & lui faire tête; pour cet effet il donna toutes sortes d'immunitez & d'exemptions de tous impôts à ceux du païs qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de sa Cour ausquels il se fioit le plus, aiguisa & releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faisoit; les dressa & les accoutuma au travail & à la fatigue par des revûës, des exercices, & des mouvemens continuels. De sorte que de tous ces Macedoniens, les uns furent fort surpris, & les autres très-rassurez en voyant qu'en si peu de tems il avoit assemblé six mille trois cens chevaux en état de bien servir.

Comment Eumenes assembla un corps de cavalerie capable de tenir tête à la phalange Macedonienne.

Cratere & Antipater passent en Asie pour ruiner la puissance de Perdiccas.

Environ dans ce tems-là Cratere & Antipater, après avoir subjugué les Grecs, passerent en Asie

pour ruiner la puissance de Perdiccas, & on avoit nouvelles qu'ils marchoient à grandes journées pour se jetter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolemée, déclara Eumenes Generalissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Armenie, & écrivit des lettres à Alcetas & à Neoptoleme pour leur ordonner d'obeïr à Eumenes, à qui il avoit donné pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcetas répondit franchement qu'il ne se joindroit point à Eumenes & qu'il ne marcheroit point à cette guerre, parce que les Macedoniens, qui étoient à ses ordres, avoient honte de combattre contre Antipater, & qu'ils étoient même tout prêts à obeïr à Cratere à cause de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté on voyoit clairement que Neoptoleme machinoit quelque trahison contre Eumenes, car lorsqu'il fut mandé, non-seulement il refusa de marcher, mais il rangea même ses troupes en bataille & alla l'attaquer.

Perdiccas déclare Eumenes Generalissime de toutes les troupes de la Cappadoce & de l'Armenie.

Il ordonne à Alcetas & à Neoptoleme de lui obeïr. Ce qu'ils refusent.

Neoptoleme va attaquer Eumenes, & est battu.

Ce fut là qu'Eumenes joüit pour la premiere fois des fruits de sa prévoyance, & des préparatifs qu'il avoit faits, car son Infanterie ayant été battuë, il défit Neoptoleme avec sa cavalerie, prit ses bagages, & tombant en corps sur sa phalange, qui s'étoit débandée à la poursuite de cette Infanterie qu'elle avoit rompuë, il l'obligea à mettre bas les armes, & à entrer dans ses troupes,

Fruit qu'Eumenes tira de sa prevoyance.

Il oblige la phalange Macedonienne à se rendre à lui, & à entrer dans ses troupes.

Et à entrer dans ses troupes, après lui avoir prêté serment de

après lui avoir prêté ferment de fidelité. Neoptoleme rallia quelques fuyards & s'enfuit avec eux auprès de Cratere & d'Antipater. Ils avoient déja envoyé des Ambassadeurs à Eumenes pour le presser de quitter le parti de Perdiccas, & de se tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les Gouvernemens qu'il avoit déja, & qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvu que d'ennemi il voulût devenir l'ami d'Antipater, & que d'ami il voulût bien ne pas devenir l'ennemi de Cratere.

Cratere & Antipater envoye des Ambassadeurs à Eumenes, pour le détacher de Perdiccas.

Eumenes ayant entendu ces propositions, répondit : *Qu'étant ancien ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir son ami lorsqu'il voyoit qu'il traitoit ses amis comme ses ennemis. Que pour Cratere il étoit tout prêt à le reconcilier avec Perdiccas & à le remettre dans ses bonnes graces à des conditions justes & raisonnables, mais que s'il commençoit à l'attaquer & à lui enlever son bien, il marcheroit à son secours, & l'aideroit de tout son pouvoir, tant que le sang couleroit dans ses veines, & qu'il abandonneroit plûtôt son corps & sa vie que de trahir sa foi.*

Genereuse réponse d'Eumenes à ces Ambassadeurs.

fidelité.] Il y a dans le texte, ϰ̀ λαϐόντας ὅρκυς αὐτῷ συςρατεύειν. J'avouë que je ne l'entends point. Il me semble que λαϐόντας ne peut avoir lieu ici, & que ce mot doit être corrigé, car ce n'est pas cette phalange battuë qui reçoit le serment, c'est elle qui le prête. Je croi qu'il faut lire ϰαὶ λαϐόντι ὅρκυς αὐτῷ συςρατεύειν, *& à entrer dans ses troupes, après qu'elle lui auroit prêté serment de fidelité.*

Cette réponse rapportée à Cratere & à Antipater, ils déliberoient à loisir sur le parti qu'ils devoient prendre, & dans ce moment Neoptoleme arrive auprès d'eux. Il leur raconte d'abord le malheureux succès de la bataille, & les conjure l'un & l'autre de le secourir, surtout il presse Cratere, lui disant qu'il étoit extrêmement desiré des Macedoniens, & que pourvu qu'ils vissent son chapeau à la Macedonienne, & qu'ils entendissent sa voix, ils courroient se rendre à lui avec leurs armes. En effet, la réputation de Cratere étoit très-grande, & après la mort d'Alexandre la plûpart des Macedoniens le desiroient pour leur Chef, se souvenant que pour l'amour d'eux, & pour soutenir leurs interêts, il avoit souvent encouru la disgrace du Prince. Car voyant qu'il affectoit d'imiter les mœurs & les manieres des Perses, il eut le courage de le contredire, & de soutenir les coutumes de son païs que l'on méprisoit déja, pour embrasser le luxe, le faste, & l'orgueil des Barbares.

Néoptoleme demande du secours à Cratere & à Antipater contre Eumenes.

Grande réputation de Cratere.

Courage de Cratere qui soutint les mœurs de son pays contre Alexandre.

Alors donc Cratere envoya Antipater en Cilicie, & lui, avec la plus grande partie de l'armée il marcha avec Neoptoleme contre Eumenes, dans l'esperance qu'il le surprendroit, & qu'il tomberoit sur lui, pendant que ses troupes seroient en desordre & qu'elles ne songeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire signalée qu'elles venoient de remporter. Or cette prudence d'Eumenes d'avoir prévû de bonne heure

Cratere envoye Antipater en Cilicie, & marche avec Neoptoleme contre Eumenes.

Chef d'œuvre d'Eumenes, qui marque un grand Capitaine.

l'arrivée de son ennemi, & de s'y être préparé, on la prendra toujours sans doute pour la marque d'un Capitaine vigilant & sage, mais non pas pour un acte de la derniere habileté ; au lieu que d'avoir fait non-seulement que ses ennemis n'aïent rien sçu de ce qu'ils devoient ignorer, mais que ses troupes mêmes ayent attaqué Cratere avant que de sçavoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le General ennemi, il n'y a personne qui n'avouë que c'est là le chef-d'œuvre d'un grand Capitaine. Car il fit courir le bruit que c'étoit Neoptoleme, qui revenoit contre lui avec Pigres à la tête de quelque cavalerie de Paphlagoniens & de Cappadociens ; & la nuit qu'il avoit resolu de décamper pour se mettre en marche, après qu'il se fut endormi, il eut une vision fort extraordinaire ; il lui sembla qu'il voyoit deux Alexandres qui se préparoient à

Vision fort extraordinaire qu'Eumenes eut en songe.

Mais non pas pour un acte de la derniere habileté.] Car de prévoir l'arrivée d'un ennemi, dont on est menacé, & de se préparer à le recevoir, cela marque bien de la vigilance, de la prévoyance, & de la sagesse dans un Capitaine, mais nullement sa grande capacité dans son métier. Il n'en est pas de même de ce qui suit.

Mais que ses troupes mêmes ayent attaqué Cratere avant que de sçavoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le General ennemi.] Plutarque releve avec raison cette prudence d'Eumenes, qui marque en effet un grand Capitaine qui sçait dérober à ses troupes la connoissance de ce qui pourroit nuire à ses desseins. Si Cratere avoit été connu, tous les Macedoniens seroient passez de son côté, & Eumenes n'avoit plus d'armée. Ce stratagême d'Eumenes a été pratiqué quelquefois, & on en trouve des exemples dans l'Histoire.

Il lui sembla qu'il voyoit deux Alexandres.] Pourquoi deux Alexandres, & comment expli-

combattre

combattre l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de sa phalange; ensuite que Minerve vint pour assister l'un, & Cerés pour donner secours à l'autre; que le combat fut rude & sanglant; qu'enfin celui que Minerve appuyoit, fut vaincu, & que Cerés fit une couronne d'épis, dont elle couronna le vainqueur qu'elle protégeoit. Sur cela il s'éveilla, & la derniere circonstance de ce songe ne lui laissa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un païs excellent, qui même étoit alors tout couvert d'épis déja jaunes. Car toute cette terre étoit cultivée & ensemencée, & elle presentoit un spectacle très-agréable aux yeux comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes partout de riches moissons. Mais il se confirma encore plus dans cette pensée quand il eut appris que le mot de la bataille que les ennemis avoient donné, étoit *Minerve*

Comment Eumenes expliqua ce songe en sa faveur.

Mot de bataille de Cratere.

quer cette premiere partie du songe? car dans un songe si mysterieux, il faut bien qu'il y ait de la raison. C'est que ces Capitaines, qui devoient combattre les uns contre les autres, étoient tous des Generaux de l'armée d'Alexandre, & qu'ainsi cette armée étant divisée & prête à en venir aux mains, c'étoient comme deux Alexandres, qui alloient se choquer. Le reste du songe est assez expliqué dans la suite.

Ensuite que Minerve vint pour assister l'un, & Cerés pour donner secours à l'autre.] Nos songes viennent ordinairement des idées qui nous sont les plus familieres. La Théologie de ces tems-là, confirmée par les Poëmes d'Homere, nourrissoit les hommes dans cette opinion, que les Dieux eux-mêmes venoient à leur secours dans les occasions, qu'ils combattoient pour eux jusqu'à se battre les uns contre les autres. Voilà ce qui donna lieu à ce songe d'Eumenes.

& Alexandre. Il donna tout aussi-tôt pour le sien *Cerés & Alexandre*, & il ordonna à ses troupes de se couronner d'épis, & d'en couvrir leurs armes. Plusieurs fois il fut sur le point de découvrir à ses principaux Officiers & à ses Capitaines qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre sur lui seul, de retenir & de leur cacher un secret si important, & dont il étoit peut-être necessaire qu'ils fussent informez. Il persista pourtant dans sa premiere resolution, & ne confia ce danger qu'à sa pensée. Dans l'ordonnance de sa bataille il n'opposa à Cratere aucun Macedonien, mais deux corps de cavalerie étrangere, qui étoient conduits, l'un par Pharnabase, fils d'Artabase, & l'autre par Phœnix de Tenedos, & il leur ordonna que si-tôt qu'ils verroient l'ennemi, ils poussassent à lui, & qu'ils le chargeassent, sans lui donner le tems de se retirer, ni de parler, & sans recevoir aucun Heraut de sa part, pour quoi que ce pût être, car il craignoit extrêmement que les Macedoniens venant à reconnoîrre Cratere, ne se tournassent de son côté. Pour lui il composa un corps de trois cens chevaux de l'élite de sa cavalerie, avec lequel il passa à son aîle droite pour être opposé à Neoptoleme, qui commandoit l'aîle gauche des ennemis.

Mot de bataille d'Eumenes.

Ordonnance de bataille d'Eumenes.

Eumenes se met à son aîle droite pour être opposé à Neoptoleme.

Quand ils eurent passé une petite colline, qui séparoit les deux armées, & qu'ils furent en presence, ils s'ébranlerent & firent leur charge

avec tant d'impetuosité, que Cratere surpris, vomit mille injures contre Neoptoleme, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flatant d'un prompt changement des Macedoniens, dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ses Officiers à donner en cette occasion des preuves de leur courage, & poussa à l'ennemi. Le premier choc fut très-rude, les lances volerent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratere ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour, car il tua plusieurs ennemis de sa main, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin blessé par un Thrace, qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur son corps sans le reconnoître. Gorgias seul, un des Lieutenans d'Eumenes, l'ayant reconnu, mit pied à terre, & établit une garde autour de lui, mais il tendoit déja à sa fin & luttoit contre la mort.

Valeur heroïque de Cratere.

Sa mort.

Dans ce moment Neoptoleme charge l'aîle droite où étoit Eumenes; ils se haïssoient tous deux de longue main, & ce jour-là leur colere étoit encore plus enflammée. Ils firent deux charges sans se reconnoître, mais à la troisiéme, s'étant reconnus, ils poussent impétueusement l'un contre l'autre l'épée à la main avec de grands cris. Leurs chevaux, courant de roideur, se heurtent de front comme deux galeres qui se choquent, alors ils abandonnent la bride, se saisissent tous deux au corps, & tâchent de s'ar-

Eumenes & Neoptoleme se chargent, se saisissent au corps, & rendent un furieux combat.

racher leurs casques & de rompre les épaulettes de leurs cuirasses. Pendant qu'ils se tiraillent de cette maniere, leurs chevaux se dérobent de dessous eux; ils tombent tous deux à terre sans lâcher prise, & se colletant toujours, leur combat devient une lutte. Neoptoleme se releve le premier; Eumenes, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, & se trouve tout aussi-tôt sur ses pieds; Neoptoleme, qui ne pouvoit se tenir sur sa jambe blessée, s'appuye à terre sur un genou, & combat ainsi d'en bas avec beaucoup de courage, sans pouvoir porter de coup mortel à son ennemi; enfin il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, & tombe à la renverse tout étendu; Eumenes se jette sur lui, le dépoüille de ses armes, l'accable d'injures, & il est si transporté par sa haine inveterée & par sa colere, qu'il ne s'apperçoit pas que son ennemi a encore l'épée au poing, dont il le blesse pardessous sa cuirasse à l'endroit de l'aine à cause de la posture où il est sous lui. Mais le coup lui fait plus de peur que de mal, étant poussé par un bras foible, que la mort gagne déja.

Après qu'il l'eut dépoüillé de ses armes, il se trouva très-mal de ses blessures, car il avoit les cuisses & les bras percez en plusieurs endroits. Il eut pourtant la force de se jetter sur son cheval, & de pousser à son aîle gauche, où il croyoit que les ennemis faisoient encore ferme. Ayant appris là que Cratere a été tué, il pique à l'en-

droit où on lui dit qu'il trouvera son corps. Et voyant qu'il respire encore, & qu'il n'a pas entierement perdu connoissance, il descend de cheval, se met à pleurer, lui tend la main, maudit & déteste Neoptoleme, déplore le malheureux état où il le voit réduit, & se plaint & gémit de sa propre infortune, & de la fatale necessité qui l'a forcé de se trouver en armes contre son compagnon & son meilleur ami, & de lui porter, ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

Douleur que témoigne Eumenes en voyant expirer Cratere.

Eumenes gagna cette bataille dix jours après la premiere. Et cette victoire augmenta beaucoup sa réputation, car tout le monde vit que de ses deux ennemis, il étoit venu à bout de l'un par sa prudence, & qu'il avoit vaincu l'autre par sa valeur. Mais si ce grand succès releva infiniment sa gloire, il excita aussi contre lui une haine furieuse & une envie extrême, non-seulement parmi ses ennemis, mais encore parmi ses alliez, de ce qu'un avanturier & un étranger comme lui avoit défait & tué le premier & le plus renommé Capitaine des Macedoniens, avec les bras & les armes des Macedoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratere eût été portée plûtôt à Perdiccas, jamais les Macedoniens n'auroient eû d'autre Roi que lui. Mais malheureusement

La réputation d'Eumenes fort accruë par le gain de cette bataille.

Ce grand succès excite contre lui une haine furieuse & une extrême envie.

'*Mais malheureusement cette nouvelle ne fut sçuë dans son camp que deux jours après qu'il eut été tué.*] Cet endroit doit être expliqué par un passage de Diodore, liv. XVIII. pag. 647. &

cette nouvelle ne fut ſçuë dans ſon camp que deux jours après qu'il eut été tué dans une ſédition en Egypte, où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolemée. Les Macedoniens ne l'eurent pas plûtôt appriſe, que pleins de colere ils reſolurent tous la mort d'Eumenes, & nommerent Antigonus & Antipater pour aller executer cette vengeance. Cependant Eumenes ayant rencontré les haras du Roi, qui paiſſoient ſur le mont Ida, prit tous les chevaux qui lui étoient neceſſaires, & envoya des lettres de décharge à ceux qui en avoient ſoin. Et l'on rapporte qu'Antipater, en ayant été informé, ſe prit à rire, & dit : *Qu'il admiroit la prévoyance d'Eumenes, qui s'attendoit à leur rendre, ou à leur demander compte des biens du Roi.*

Perdiccas tué en Egypte dans une ſédition.

Les Macedoniens reſolvent la mort d'Eumenes, & en chargent Antigonus & Antipater.

Eumenes prend des chevaux dans les haras du Roi, & donne des Lettres de décharge.

Mot d'Antipater ſur cela.

Le deſſein d'Eumenes étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en cavalerie, & qu'il avoit l'ambition d'étaler ſa grande puiſſance aux yeux de Cleopatre; mais à la priere de cette Princeſſe, qui craignit que, s'il attendoit là les ennemis, Antipater ne l'accuſât d'avoir eû avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute

Ce qui obligea Eumenes à changer le deſſein de donner bataille dans les plaines de la Lydie.

il faut changer la ponctuation du texte en rejettant la virgule qui ſuit le mot Αἰγύπτῳ après δυσὶν ἡμέραις πρότερον, ſi cette nouvelle étoit arrivée en Egypte deux jours plutôt & un moment avant la mort de Perdiccas, les Macedoniens n'auroient eû d'autre Roi que Perdiccas même, car perſonne n'auroit oſé attenter contre lui. On auroit été retenu par ſa grande fortune.

Phrygie, & passa l'hyver dans la ville de Celenes. Là Alcetas, Polemon, & Docimus entrerent en contestation avec lui pour le commandement de l'armée, & sur cela il s'écria : *Ne voilà-t-il pas ce que l'on dit communément, chacun pense à s'avancer, & pas un ne pense au danger qu'il y a de perdre tout & de se perdre soi-même ?*

Mot d'Eumenes sur l'ambition de quelques Officiers qui lui disputoient le commandement de l'armée.

Il avoit promis aux soldats qu'il les payeroit dans trois jours, mais n'ayant point d'argent pour satisfaire à sa promesse, il leur vendit les fermes & les châteaux du païs, avec tout le bétail, & toutes les personnes dont ils étoient pleins. Le Capitaine, ou le Chef de bande, qui avoit acheté un château, prenoit les machines & les engins de batterie, qu'Eumenes lui fournissoit, & alloit prendre ce château de force, après quoi il partageoit à ses soldats tout ce qu'on y avoit pris

Comment Eumenes paye à ses soldats ce qu'il leur doit.

Et passa l'hiver dans la ville de Celenes.] Cette ville étoit ainsi appellée du nom de Celenus, fils d'Hercule qui y étoit adoré, ou plûtôt de la couleur des pierres du païs, qui étoient toutes noires κελαίνοι, à cause que toute cette campagne est brûlée par les feux souterrains, dont elle est pleine, & qui a fait que cette partie de la Phrygie a été appellée *la Phrygie brûlée*, κατακεκαυμένη. On prétend que ce fut dans cette ville de Celenes, qu'arriva la celebre dispute de Marsyas contre Apollon, ce qui est fondé sur ce que le fleuve Marsyas passe au milieu de la ville, & va se jetter dans le Meandre. On peut voir Tite-Live, livre XXXVIII. & les notes de Casaubon sur Strabon à la fin du XII. l.

Chacun pense à s'avancer, & pas un ne pense au danger qu'il y a de perdre tout, & de se perdre soi-même.] Cette reflexion d'Eumenes est très-sensée. La contestation des Chefs, pour leur avancement particulier, a souvent ruiné les affaires de leur parti, & ils se sont perdus eux-mêmes par cette ambition si déplacée. L'histoire en fournit plusieurs exemples.

jusqu'à concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen il regagna tellement l'affection de toute l'armée, que les soldats ayant trouvé dans le camp plusieurs billets, que les Officiers des ennemis y avoient fait jetter, & par lesquels ils promettoient cent talens & de grands honneurs à celui qui tuëroit Eumenes, les Macedoniens en furent très-irritez, & sur le champ ils firent une ordonnance que desormais il y auroit toujours mille des plus vaillans & des principaux Officiers qui seroient ses Gardes du corps, qui se tiendroient tour à tour auprès de lui, & passeroient la nuit devant sa tente. Il n'y eut pas un Officier qui refusât cette fonction, & qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneur & de distinction que les Rois de Macedoine donnoient à leurs amis, car Eumenes avoit le privilege de distribuer des chapeaux de pourpre à la mode du païs, & des vestes magnifiques, ce qui passe pour le don le plus Royal parmi les Macedoniens.

Antigonus & Antipater font jetter des billets dans le camp d'Eumenes pour porter ses soldats à le tuer.

Cent mille écus.

Ordonnance que les Macedoniens font pour la sûreté d'Eumenes.

Pas un Officier ne refuse de faire la garde la nuit devant sa tente.

Le don le plus Royal parmi les Macedoniens.

Le propre de la prosperité, & l'adversité.

La prosperité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit, de sorte que l'on croit voir en

La prosperité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit.] Voici une reflexion très-vraye & très-sensée. La prosperité éleve le courage de ceux qui ont l'ame la plus basse & la plus rampante, & leur donne une grandeur apparente, qui trompe la plûpart des gens. Mais la veritable grandeur d'ame paroît davantage dans l'adversité.

eux

eux quelque ſorte de grandeur quand on les regarde dans l'élevation & dans la pompe où la Fortune les a placez. Mais celui qui a l'ame veritablement grande & ferme, paroît infiniment davantage dans les revers & dans les adverſitez qui lui arrivent, comme Eumenes; car premierement ayant perdu une grande bataille contre Antigonus dans le païs des Orcyniens en Cappadoce par la trahiſon d'un de ſes Officiers, il ne donna pas le tems à ce traître d'échaper & de ſe retirer dans l'armée des ennemis, il le prit & le fit pendre ſur le champ. Après quoi dans ſa fuite il tourna tout court, & prenant un chemin tout oppoſé à celui que les ennemis tenoient pour le pourſuivre, il paſſa à côté d'eux ſans qu'ils s'en apperçuſſent, & retourna par les derrieres dans le même camp où il avoit été battu. Il s'y logea, & faiſant ramaſſer tous les corps de ſes gens qui avoient été tuez, il les fit brûler honorablement avec le bois des portes & des fenêtres, qu'il envoya prendre dans tous les bourgs & villages des environs. Il fit brûler les Capitaines à part & les ſoldats à part, & après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il décampa & continua ſa marche, de ſorte qu'Antigonus étant arrivé peu de tems après dans le même camp, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon audace & ſa fermeté.

Eumenes battu & mis en fuite retourne dans ſon même camp pour faire brûler ſes gens qui avoient été tuez.

Antigonus admire ſon audace & ſa fermeté.

Enſuite ayant rencontré ſur ſon chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit très-facilement

& sans coup ferir faire prisonniers un grand nombre de personnes libres, & tous leurs esclaves, & s'emparer de toutes les richesses qu'Antigonus avoit amassées par tant de guerres & par tant de pillages de villes. Mais il craignit que ses gens, chargez de tant de butin & de tant de riches dépoüilles, n'en devinssent plus pesans pour la fuite, plus mous à supporter la fatigue d'être errans çà & là, & plus incapables par leur impatience d'attendre le benefice du tems, auquel il avoit mis toutes ses esperances, ne doutant point qu'enfin Antigonus, las de le suivre, ne tournât ses pas ailleurs.

Pourquoi Eumenes ne voulut pas prendre les bagages d'Antigonus.

Mais comme il étoit très-difficile de retenir les Macedoniens & de les empêcher de se jetter sur un butin, qui étoit étalé devant eux, & qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ses troupes de repaître, de faire repaître leurs chevaux, & de marcher ensuite à l'ennemi, & pendant ce tems-là il envoya en secret un exprès à Menandre, qui commandoit l'escorte des bagages d'Antigonus, lui dire *que l'amitié qu'il conservoit pour lui, l'obligeoit de lui donner avis de se mettre en sûreté & de quitter au plus vîte la plaine, où il pouvoit être envelopé dans un moment, & de se retirer au pied de la montagne voisine, d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ses derrieres.* Menandre comprit d'abord le grand peril où il étoit, & gagna la montagne.

Il envoye avertir secretement celui qui commandoit les bagages de se mettre en sûreté.

Cela étoit à peine executé, qu'Eumenes envoya ouvertement ses coureurs battre l'estrade, & donna l'ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Sur ces entrefaites les coureurs reviennent, & rapportent que Menandre est hors d'insulte, & qu'il s'est retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumenes fit semblant d'être au desespoir d'avoir perdu une si belle occasion, & emmena son armée.

On dit que Menandre faisant un jour ce conte à Antigonus, les Macedoniens, qui étoient presens, se mirent à loüer Eumenes, & à se prendre d'affection pour lui, de ce que pouvant rendre esclaves leurs enfans, & deshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront, & les avoit laissé échaper. Mais Antigonus prenant la parole, leur dit: *Eh, mes amis, ce qu'Eumenes a fait là, ce n'est point pour l'amour de nous, mais il a craint de se mettre des entraves dans sa fuite.*

Mot d'Antigonus sur cette action d'Eumenes dont il avoit connu le motif.

Comme Eumenes ne faisoit qu'errer çà & là, & fuir toujours sans avoir ni dessein formé, ni route certaine, il conseilla à la plûpart de ses soldats de se retirer, soit qu'il eût soin d'eux, soit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens, qui étoient en trop petit nombre pour combattre, & en trop grand nombre pour être cachez. Il ne retint que cinq cens chevaux & deux cens hommes de pied, & se retira dans un lieu fort d'assiete,

Eumenes congedie la plus grande partie de ses troupes, & se retire avec peu de monde dans un fort.

Un lieu fort d'assiette, appellé Nora.] C'étoit un château sur

appellé *Nora*, qui est sur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. Et là encore il donna congé à tous ceux de ses amis, qui ne pouvant supporter les incommoditez du lieu & la disette, où ils étoient, le prierent de les renvoyer. Il les embrassa, leur fit mille caresses, & leur donna la liberté de se retirer.

Il donne congé encore à ceux qui voulurent se retirer.

Peu de jours après Antigonus arriva devant *Nora*, & avant que d'en former le siége, il envoya proposer à Eumenes une entrevûe, & lui dire qu'il n'avoit qu'à descendre pour lui parler. Eumenes fit réponse qu'Antigonus avoit avec lui plusieurs de ses amis, *qui pourroient prendre sa place s'il venoit à manquer, & commander l'armée, mais que pour lui, parmi ceux, dont il avoit entrepris la défense, il n'y en avoit pas un seul qui pût le remplacer, & qu'ainsi il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, s'il vouloit qu'il descendît pour s'aboucher avec lui.* Antigonus insista & lui envoya dire, *que c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort. Mais*, répondit Eumenes, *je ne reconnoîtrai jamais d'homme plus fort que moi, pendant que je serai maître*

Antigonus l'assiége dans le fort, & lui propose d'en descendre pour une entrevûe.

Réponse d'Eumenes à Antigonus.

Il lui demande des ôtages.

Autre réponse fiere d'Eumenes.

la pointe d'un rocher, & qu'on avoit encore fortifié. Son enceinte n'étoit que de deux cens cinquante pas. Il y avoit du bled, de l'eau, du sel & du bois en abondance; mais il manquoit de toutes les autres provisions necessaires à la vie. C'est pourquoi Plutarque dit τῆς διαίτης τὴν ἀνάγκην ὐ φέροντες. *Ne pouvant supporter la vie étroite qu'il falloit mener par le défaut de provisions.*

Et là encore il donna congé.] Il y en eut encore une centaine qui se retirerent, il ne resta avec lui qu'environ six cens hommes, tant cavalerie qu'infanterie, mais les plus déterminez, & tous resolus de s'exposer aux plus grands perils, & de mourir avec lui.

de mon épée. Antigonus fut donc obligé de lui envoyer des ôtages comme il l'avoit demandé; il lui envoya son propre neveu Ptolemée, & il descendit. Ils se saluerent & s'embrasserent avec beaucoup d'amitié, comme se connoissant de longue main, & ayant vêcu longtems ensemble dans une étroite liaison. Leur conversation fut fort longue; Eumenes ne parla jamais ni de sûreté pour sa personne, ni d'oubli du passé, mais il demanda toujours qu'on lui conservât ses Gouvernemens, & qu'on lui rendît tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux, qui étoient presens, étoient étonnez de sa fermeté, & admiroient sa magnanimité & sa hardiesse.

Antigonus lui envoye son neveu Ptolemée pour ôtage.

Entrevûë d'Eumenes & d'Antigonus.

Pendant l'entrevûë la plûpart des Macedoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumenes; car depuis la mort de Cratere il n'y avoit point d'homme dont il fût tant parlé dans l'armée, & qui eût tant de réputation. Mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, se mit à crier qu'on n'approchât point, fit chasser à coups de pierres ceux qui s'avançoient malgré cet ordre; enfin il prit Eumenes entre ses bras, & faisant écarter la foule par ses Gardes, il eut encore beaucoup de peine à ramener Eumenes dans sa forteresse & à le remettre en sûreté.

Antigonus empêche les Macedoniens d'aprocher Eumenes, de peur de quelque violence.

Il le ramene dans son fort.

N'y ayant donc plus aucune esperance d'accommodement, Antigonus environna la place de bonnes murailles, laissa des troupes pour con-

Il laiſſe des troupes pour continuer le ſiége, & part avec le reſte de ſon armée.

tinuer le ſiége, & partit avec le reſte de ſon armée. Eumenes demeura aſſiegé dans Nora, qui étoit abondamment pourvuë de bled, d'eau, & de ſel, mais qui manquoit de toute autre choſe bonne à manger, de ſorte qu'il n'avoit que le pain tout ſec. Cependant avec ce pain ſeul il ne laiſſoit pas de leur faire joyeuſe chere, car il les appelloit à ſa table tour à tour & aſſaiſonnoit ces repas ſi maigres de beaucoup de grace & de familiarité en les entretenant de choſes agréables & plaiſantes. Outre les charmes de ſa converſation, il avoit la mine gracieuſe & douce, ne reſſentoit en rien ſon Guerrier, qui avoit toujours eû le harnois ſur le dos, & rompu par les travaux & les fatigues de la guerre, mais il étoit de belle taille, & frais comme un jeune homme, & ſi bien proportionné, que l'art n'a jamais fait de ſtatuë d'une ſymmetrie plus parfaite. Il n'étoit pas né fort éloquent, mais il avoit une maniere de parler douce & perſuaſive, comme on peut le voir par les lettres qui nous reſtent de lui.

Eumenes n'a que du pain ſec pour nourrir ſa garniſon.

Comment il aſſaiſonne ces repas ſi maigres.

L'art n'avoit jamais fait de ſtatuë ſi bien proportionnée que la taille d'Eumenes.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant ſa Garniſon que le petit eſpace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maiſons ſerrées & dans un terrein qui en tout n'avoit pas plus de

Comme on peut le voir par les lettres qui nous reſtent de lui.] On avoit donc encore du tems de Plutarque des lettres d'Eumenes. Je voudrois bien qu'il nous en eût conſervé des morceaux. Dans le texte au lieu de ὡς ἐπὶ τῶν ἐπιστολῶν, il faut lire ὡς ἀπὸ τῶν ἐπιστολῶν. Et c'eſt ainſi que le ſçavant M. Bigot de Rouen l'avoit corrigé à la marge de ſon Plutarque.

deux ſtades de circuit, où on ne pouvoit ni ſe promener, ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant preſque ſe remuer, devenoient peſans & incapables de ſervir. Pour diſſiper donc cette langueur, où les hommes & les chevaux croupiſſoient par l'inaction, & afin de les rendre plus diſpos & plus legers pour la fuite, ſi l'occaſion s'en preſentoit, voici ce qu'il imagina : De la plus grande maiſon du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, il en fit comme une ſalle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler enſuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux il les ſuſpendoit les uns après les autres avec de grandes ſangles qu'il leur mettoit ſous le cou, & qu'il paſſoit dans des anneaux attachez au plancher de l'écurie, enſuite par le moyen de quelques poulies il les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyez que ſur les pieds de derriere, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince.

Deux cens cinquante pas.

Ce qu'Eumenes imagina pour tenir ſes ſoldats & ſes chevaux en haleine dans un ſi petit eſpace.

Pendant qu'il les tenoit ainſi ſuſpendus de la moitié du corps, les palefreniers venoient les exciter & les irriter avec de grands cris & de grands coups de foüet. Ces chevaux, pleins de fureur & de rage, tiroient de grandes ruades de leurs pieds de derriere, s'agitoient très-violemment, & faiſant de grands efforts pour appuyer

à plein leurs pieds de devant, & voulant frapper la terre, ils donnoient une si grande extension à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât & qui ne souffrît, & qu'à force de hennir & de se tourmenter ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice, très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine, & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils pussent le digerer plus promptement & avec moins de peine.

La mort d'Antipater change Antigonus & le dispose à vouloir avoir Eumenes pour ami.

Comme ce siége traînoit en longueur, Antigonus eut nouvelles qu'Antipater étoit mort en Macedoine, & que les affaires y étoient fort broüillées par les factions & par les brigues de Cassandre & de Polyperchon. N'aspirant donc plus à rien de mediocre, & dévorant déja par ses esperances & par ses desirs l'Empire entier, il voulut avoir Eumenes pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ses desseins & à les conduire à une heureuse fin. Il envoya donc Hieronymus à Eumenes lui proposer des conditions de paix, & lui porter la formule du serment qu'il exigeoit de lui.

Il lui envoye offrir la paix, avec la formule du serment qu'il exigeoit de lui.

Eumenes corrige cette formule & la rend plus conforme à son devoir.

Eumenes y corrigea quelque chose, & prit les Macedoniens mêmes, qui l'assiegeoient, pour Juges, lequel de ces deux sermens étoit le plus juste & le plus raisonnable, ou celui qu'Antigonus

Il envoya donc Hieronymus à Eumenes.] C'est Hieronymus de Cardia, compatriote d'Eumenes, & historien de réputation. Il avoit fait l'histoire de ceux qui avoient partagé entre eux les Etats d'Alexandre, & de leurs successeurs.

lui

lui presentoit, ou celui qu'il avoit réformé. Car Antigonus parloit bien au commencement de la maison Royale, mais il n'en parloit qu'en passant & par maniere d'acquit, pour s'exemter de blâme, & tout le reste du serment ne regardoit que lui, & ne l'attachoit qu'à lui; au lieu qu'Eumenes dans la correction qu'il fit, nomma la Reine Olympias la premiere avec les Rois ses enfans. Outre cela il jura, non *qu'il serviroit en tout & partout Antigonus seul, & que les amis & les ennemis d'Antigonus seroient les siens*, comme cela étoit dans la formule d'Antigonus, mais *qu'il serviroit Olympias & les Rois ses enfans, & qu'il auroit mêmes amis & mêmes ennemis qu'eux*. Cette forme ayant paru la plus équitable, les Macedoniens lui firent prêter ce serment tel qu'il l'avoit dressé,

Grande fidelité d'Eumenes pour la Reine Olympias & pour les Rois ses enfans.

Au lieu qu'Eumenes dans la correction qu'il fit, nomma la Reine Olympias la premiere avec les Rois ses enfans.] Voici un grand exemple. Antigonus poussé par son ambition aspiroit à se rendre maître de la Macedoine; pour cet effet il vouloit s'attacher Eumenes, qui étoit l'homme du monde le plus capable de le servir dans ses desseins. Il lui offre donc la paix, en lui presentant le modelle du serment qu'il exigeoit de lui, & dans lequel il jettoit quelques termes specieux de la Reine & de ses enfans, mais où veritablement il sacrifioit leurs interêts aux siens. Eumenes qui n'avoit que six cens hommes, & qui étoit fort pressé dans ce fort, donne un exemple d'une fidelité inviolable, & meprisant cette occasion de se tirer d'affaires & de s'aggrandir, il rejette le serment qu'Antigonus lui proposoit; & en dresse un autre, où, au lieu de jurer qu'il n'aura d'autres amis, ni d'autres ennemis, que les amis & les ennemis d'Antigonus, il jure qu'il n'en aura d'autres que ceux de la Reine Olympias & de ses enfans, qu'il servira envers tous & contre tous. Voilà le devoir de tout honnête homme, de tout homme de bien, en quelque état qu'il se trouve.

leverent le siége, & envoyerent vers Antigonus pour le porter à prêter le même serment.

Cependant Eumenes rendit tous les ôtages Cappadociens qu'il avoit à Nora, & ceux à qui il les avoit remis, lui donnerent en échange des chevaux, des bêtes de somme, & des pavillons. Cela étant fait, il travailla à rappeller la plus grande partie des soldats, qui s'en étoient fuis après sa défaite, & qui étoient errans par la campagne. Il en assembla un corps de près de mille chevaux avec lesquels il se retira très-promptement, craignant toujours Antigonus, & avec très-grande raison; car non-seulement Antigonus envoya ordre à ses troupes de le rassieger, & de presser plus vivement le siege, mais il fit encore une réponse très-aigre aux Macedoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumenes avoit faite au serment qu'il avoit dressé.

Eumenes rassemble promptement un corps de mille chevaux.

Antigonus peu satisfait du serment d'Eumenes, envoye ordre de le rassieger.

Pendant qu'Eumenes fuyoit çà & là, il reçut des lettres des principaux de la Macedoine, qui craignoient l'aggrandissement d'Antigonus; il en reçut aussi de la Reine Olympias, qui l'appelloit, & qui le pressoit de venir prendre la tutelle & la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ses ennemis dressoient des embuches pour le faire perir. Polyperchon & le Roi Philippe lui écrivirent aussi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le Tresor Royal, qui étoit à Cyndes, cinq cens talens pour ré-

Eumenes reçoit des lettres d'Olympias qui l'appelle à la tutelle de son petit-fils.

Philippe Aridée frere d'Alexandre & qui lui succeda.

Il reçut ordre de faire la guerre à Antigonus.

Cyndes ville de la Carie.

Cinq cens mille écus.

tablir ses propres affaires, & d'en prendre pour les frais de la guerre autant qu'il en auroit besoin. Ils écrivirent aussi conformément à cela à Antigene & à Teutamus, qui commandoient les Argyraspides.

Ces Officiers ayant reçu ces lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumenes, mais malgré cette bonne mine, on voyoit manifestement qu'ils étoient pleins d'envie & de jalousie, & qu'ils regardoient comme un affront d'obéïr à Eumenes. Pour ce qui est de l'envie, Eumenes la guérit, ou l'adoucit, en ne prenant point l'argent, qu'il avoit ordre de prendre pour lui, & en disant qu'il n'en avoit pas besoin. Mais pour l'ambition & la jalousie, qui les portoient à refuser de lui obéïr, quoiqu'ils fussent très-incapables de commander, il n'y sçut d'autre remede qu'un esprit de superstition qu'il tâcha de leur inspirer. Il leur dit qu'Alexandre s'étoit apparu à lui pendant son sommeil, qu'il lui avoit montré une tente royalement parée, dans laquelle il y avoit un trône; & qu'il lui avoit déclaré, que *tant qu'ils*

Antigene & Teutamus regardent comme un affront d'obéïr à Eumenes.

Moyen dont Eumenes se servit pour les adoucir & les ramener.

Et qu'il lui avoit déclaré, que tant qu'ils tiendroient le conseil dans cette tente.] Diodore a détaillé cette particularité, & il semble qu'il manque ici quelque chose au rapport qu'Eumenes fait de la vision qu'il avoit eüe. Car dans Diodore il ajoute: *Voilà pourquoi je suis d'avis que dans les tresors du Roi on prenne de quoi faire un trône d'or; qu'on mette sur ce trône le diademe, le sceptre, la couronne & tous les autres ornemens royaux de ce Prince; que tous les matins tous les Chefs lui offrent un sacrifice; qu'ils tiennent le conseil près de ce trône, & qu'on reçoive les ordres au nom du Roi comme vivant encore & prenant soin de son royaume.*

tiendroient le conseil dans cette tente pour y déliberer de leurs affaires, il y seroit; qu'assis sur ce trône il donneroit ses ordres à ses Capitaines, & qu'il les conduiroit dans tous leurs desseins, & dans toutes leurs entreprises, pourvu qu'ils s'adressassent toujours à lui.

Jalousie pour le lieu où l'on tiendroit le conseil, comment calmée.

Il persuada facilement cette vision à Antigene & à Teutamus, qui ne vouloient pas aller tenir le conseil chez lui, comme il croyoit aussi qu'il se deshonoreroit si on le voyoit aller à la porte des autres. On dressa donc d'abord une tente magnifique, on y éleva un trône, qu'on appella *le trône d'Alexandre*, & sur lequel on plaça son diademe, son sceptre, & ses armes, & on s'assembla dans cette tente pour y déliberer des affaires les plus importantes & les plus pressées.

De-là ils s'avancerent vers les hautes Provinces. Sur le chemin Peucestas, qui étoit ami particulier d'Eumenes, & les autres Satrapes se joignirent à eux avec toutes leurs troupes, de sorte qu'ils fortifierent considerablement les Macedoniens en nombre d'hommes, & embellirent leur armée par la magnificence de leur appareil; mais pour

Mais Plutarque ne fait pas ouvrir cet avis par Eumenes, il laisse tirer la conséquence à Antigene & à Teutamus. Au reste ce ne fut pas seulement cet esprit de superstition qui calma l'ambition & la jalousie d'Antigene & de Teutamus, ce fut aussi la satisfaction de penser que ce ne seroit pas proprement Eumenes qui donneroit les ordres, & que ce ne seroit qu'à Alexandre qu'ils obéïroient.

Qui ne vouloient pas aller tenir le conseil chez lui.] Car le conseil doit toujours se tenir chez le principal Officier. De-là sont nées très-souvent des contestations entre les principaux Officiers pour le lieu où le conseil seroit tenu.

eux, comme ils étoient devenus fort mutins & fort intraitables, par la licence où ils avoient vêcu depuis la mort d'Alexandre, & très dissolus dans leurs moeurs & dans leur maniere de vivre, & qu'ils avoient apporté un esprit de tyrannie & un orgueil nourri & enflé par le faste & par la vanité des Barbares, ils furent bientôt à charge les uns aux autres, & ne pouvoient ni s'accorder ni compatir. D'ailleurs ils se mirent à caresser & à flater sans nulle retenuë les Macedoniens, & à leur fournir de l'argent pour des festins & pour des sacrifices, de sorte qu'en très-peu de tems ils eurent fait de leur camp un lieu de débauche & d'intemperance, & de ces vieilles bandes de Macedoniens une espece de peuple libre, dont il falloit briguer & acheter la faveur pour parvenir aux charges & aux emplois, de même que dans une veritable République.

Les troupes de Peucestas & des autres Satrapes fort corrompuës par la licence où elles avoient vécu depuis la mort d'Alexandre.

Eumenes voyant donc qu'ils se méprisoient les uns les autres, mais qu'ils le craignoient tous également, & qu'ils n'épioient qu'une occasion favorable pour le tuer, il supposa un grand besoin d'argent, & emprunta de grosses sommes de ceux qui le haïssoient le plus, afin qu'ils missent desormais en lui leur confiance, & qu'ils renonçassent à lui dresser des embuches par la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté. De sorte qu'il arriva par-là que du bien d'autrui il en fit une garde sûre pour sa personne, & qu'au lieu que les autres donnent leur propre argent pour

Eumenes emprunte de l'argent à ses troupes pour s'assurer d'elles, & pour sauver sa vie. Il emprunta quatre cens mille écus.

ſauver leur vie, lui au-contraire il ne ſauva la ſienne & ne ſe mit en ſûreté qu'en prenant l'argent des autres.

Pendant qu'il n'y eut aucun danger du côté des Ennemis, les Macedoniens ſe livroient à ceux qui leur faiſoient des largeſſes pour les corrompre, & tous les matins ils ſe trouvoient à leur porte pour leur faire la cour, ſe rendant comme les gardes & les ſatellites de ceux qui avoient beſoin de leur faveur pour s'élever aux premieres charges. Mais dès qu'Antigonus fut venu avec toutes ſes forces planter ſon camp près d'eux, & que les affaires criant à haute voix, demanderent un veritable Capitaine, alors non-ſeulement les ſoldats n'eurent plus les yeux que ſur Eumenes, mais encore tous ces Satrapes, qui, pendant qu'ils étoient tranquiles, & qu'ils vivoient dans le luxe, faiſoient tant les Grands, changerent de ton, ſe ſoumirent à ſes ordres, & ſans repliquer une ſeule parole, marcherent au poſte qui leur fut aſſigné. Il eſt vrai auſſi que lorſqu'Antigonus tenta le

Le danger preſent change ces troupes & les diſpoſe à lui obéir.

Lorſqu'Antigonus tenta le paſſage du fleuve, appellé Paſitigre.] On prétend que c'eſt le Tigre, qui après avoir reçu dans ſon cours les eaux de pluſieurs rivieres, eſt appellé Paſitigre. Voici la deſcription que Q. Curſe en a faite, liv. v. *De Suſe Alexandre arriva en quatre jours à la riviere du Tigre, les habitans du païs l'appellent Paſitigre. Elle prend ſa ſource dans la montagne des Uxiens, & roulant au travers des rochers, elle paſſe par des lieux pleins de précipices l'eſpace de cinquante ſtades, puis elle entre dans les plaines, qui adouciſſent l'impétuoſité de ſon cours, & où elle commence à porter bateau, & après avoir traverſé ſix cens ſtades de ces plaines par un canal uni, elle coule doucement & ſe décharge dans la mer Perſique.*

passage du fleuve, appellé Pasitigre, aucun de tous ces Satrapes, qu'Eumenes avoit placez en differens lieux pour s'y opposer, n'en eut seulement le vent; Eumenes seul, informé de sa marche, s'y opposa, le combattit, lui tua beaucoup de monde, remplit le fleuve de morts, & fit quatre mille prisonniers.

Eumenes bat Antigonus au passage d'une riviere.

Mais ce fut surtout à une maladie d'Eumenes que les Macedoniens firent connoître très-évidemment qu'ils jugeoient tous les autres Satrapes très-propres à donner de magnifiques festins, & à bien ordonner de grandes fêtes, mais qu'ils estimoient Eumenes seul capable de conduire une guerre & de bien commander; car Peucestas les ayant traitez magnifiquement dans un grand festin qu'il leur fit en Perse, & leur ayant donné à chacun un mouton pour le sacrifice, se flatoit qu'il étoit parvenu par-là à un grand dégré de puissance & d'autorité sur les troupes, mais il en fut bientôt desabusé. Peu de jours après comme les soldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, & qu'Eumenes, tombé dans une maladie dangereuse, se faisoit porter en litiere assez loin de l'armée pour être plus loin du bruit, à cause d'une grande insomnie, dont il étoit travaillé, quand ils eurent fait quelque chemin, ils apperçurent tout à coup que les ennemis, ayant gagné les hauteurs de quelques côteaux, qui les déroboient à leur vûë, commençoient à descendre dans la plaine. La lueur étincelante de leurs armes

Grande marque que les Macedoniens donnerent de l'estime qu'ils avoient pour lui.

Diodore décrit ce festin dans son XVIII. liv.

Peucestas desabusé de l'esperance dont il se flatoit.

Eumenes malade se fait porter en litiere à la queuë de l'armée.

dorées, qui éclatoient aux rayons du Soleil, n'eut pas plutôt brillé à leurs yeux, ils n'eurent pas plutôt vû la belle ordonnance de leurs troupes, leurs élephans chargez de leurs tours, & les hocquetons de pourpre, que leur Cavalerie portoit sur ses armes, & qui étoient son ornement ordinaire, quand elle alloit au combat, que ceux qui marchoient les premiers s'arrêtant, se mirent à crier *qu'on appellât Eumenes, & qu'ils n'avanceroient point s'il ne venoit à leur tête.*

En même tems ils mirent leurs boucliers à terre, s'entr'exhorterent à demeurer là sans bouger, & déclarerent à leurs Officiers *qu'ils n'avoient qu'à se tenir en repos, à ne point combattre, & à ne pas exposer les troupes, avant qu'Eumenes fût venu pour les commander.*

Eumenes hâte ses porteurs pour aller à la tête de l'armée.

Cela étant rapporté à Eumenes, il vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portoient, & ouvrant des deux côtez les rideaux de sa litiere, il tendoit la main aux soldats, & leur marquoit sa joye & sa reconnoissance. Dès que ses soldats le virent, ils le saluerent en langage Macedonien, releverent leurs boucliers, & les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis comme ne craignant plus rien, puisqu'ils avoient leur Capitaine à leur tête.

D'un autre côté Antigonus ayant appris de quelques prisonniers qu'Eumenes étoit malade, & qu'il étoit même si mal, qu'il se faisoit porter en

en litiere à la queuë de l'armée, crut qu'il lui seroit fort aisé de défaire les autres, & que sa maladie les lui livroit entre les mains. Il se hâtoit donc pour les attaquer. Mais lorsque s'étant avancé pour reconnoître leur posture, il eut vû leur belle contenance, & la disposition de leur armée, il s'arrêta longtems fort étonné. Il apperçut ensuite la litiere qu'on portoit d'une aîle à l'autre; alors se prenant à rire, selon sa coutume, avec de grands éclats, il dit à ses amis qui étoient autour de lui: *Voilà cette litiere qui arrange ces troupes contre nous, & qui va nous combattre*, & sans perdre un moment il fit sonner la retraite, & se retira dans son camp.

Grand avantage qu'Antigonus esperoit tirer de la maladie d'Eumenes.

Grand éloge qu'Antigonus donne à Eumenes porté en litiere à la tête de son armée.

Il fit sonner la retraite & se retira dans son camp.] Je m'étonne que Plutarque ait oublié ici une particularité rapportée par Diodore, & qui est assez plaisante: après que les deux armées se furent separées sans combat, elles camperent à trois stades l'une de l'autre, une riviere & des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommoditez, parce que tout le païs étoit mangé, Antigonus envoya des Ambassadeurs aux Satrapes & aux Macedoniens de l'armée d'Eumenes, pour les porter à quitter Eumenes, & à se rendre à lui, leur faisant à tous de grandes promesses. Les Macedoniens rejetterent ses propositions, & menacerent les Ambassadeurs. Eumenes après les avoir loüez de leur fidelité, leur dit cet apologue fort ancien: *Un jour un lion devenu amoureux d'une jeune fille, la demanda en mariage à son pere. Le pere répondit, qu'il tenoit cette alliance à grand honneur, & qu'il étoit prêt à lui donner sa fille, mais qu'il craignoit ses grands ongles & ses dents tranchantes, de peur qu'après son mariage, sur la moindre riotte qui surviendroit dans leur menage, il ne les appliquât sur sa fille un peu trop durement. Le lion, qui étoit amoureux, se fit arracher sur l'heure les ongles & les dents, après quoi le pere prit un bâton & se défit de son ennemi. Voilà*, ajouta-t-il, *ce que prétend Antigonus. Il vous fait de grandes promesses pour se rendre maître de toutes vos*

Les Macedoniens revenus de leur frayeur par la retraite d'Antigonus retombent dans leur insolence.

Les Macedoniens commençoient à peine à respirer & à revenir de leur frayeur, qu'ils retomberent dans leurs premieres pratiques, & que se mocquant de leurs Officiers & les traitant avec la derniere hauteur, ils se remirent à faire les maî-

forces, après quoi il vous fera sentir ses ongles & ses dents. Voici encore une chose, qui, à mon avis, meritoit d'être recueillie : quelques jours après des deserteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumenes que ce General se préparoit à partir la nuit suivante sur la seconde veille, Eumenes se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la Province de Gabene, qui étoit un païs gras & capable de nourrir de grosses armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cause des rivieres & des ravins dont il étoit traversé, c'est-pourquoi il resolut de le prévenir. Dans cette vûë il persuada à force d'argent à quelques soldats étrangers d'aller comme deserteurs dans le camp d'Antigonus, & de dire qu'Eumenes devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems il fit partir les bagages, & donna ordre aux troupes de repaître & de se mettre en marche. Antigonus averti par ses deserteurs qu'Eumenes venoit l'attaquer, tint son armée sous les armes, cependant Eumenes avançoit chemin. Antigonus sçut bientôt de ses coureurs qu'Eumenes avoit décampé, & connoissant qu'il avoit été surpris par son ennemi, il ne laissa pas de continuer dans son premier dessein, & ayant donné ordre aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence que sa marche paroissoit une poursuite. Mais voyant qu'il étoit impossible qu'avec toute son armée il joignît Eumenes, qui avoit au moins deux veilles d'avance, il laissa son infanterie sous les ordres de Pithon, & prenant sa cavalerie, il marcha à toute bride, de maniere qu'au point du jour il atteignit l'arriere-garde des ennemis qui descendoit une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumenes qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi Antigonus rendit la pareille à Eumenes, & l'amusa à son tour, car il l'empêcha de continuer sa marche, & donna le tems à son infanterie d'arriver. Après quoi il se mit en bataille, & il y eut là un grand combat, qui fut remarquable par des évenemens extraordinaires, & qui meritoit d'être décrit, tel que Diodore le rapporte, pag. 685. 686.

tres. Leur insolence alla jusqu'à se disperser dans toute la province des Gabeniens ; & à y prendre des quartiers d'hyver si éloignez l'un de l'autre, qu'il y avoit mille stades entre les premiers & les derniers.

Gabene, province de Perse.

Quarante lieuës. Diodore met six jours de marche.

Antigonus, informé de cet éloignement de leurs quartiers, fit marcher son armée sur l'heure même pour les aller attaquer, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Il retourna donc sur ses pas par un chemin beaucoup plus difficile, plus incommode & sans eau, mais beaucoup plus court, dans l'esperance que s'il pouvoit tomber sur ces quartiers si separez, il seroit bien mal aisé à leurs Officiers de les rassembler assez promptement pour lui faire tête. Il ne fut pas plutôt entré dans ce païs sauvage & desert, qu'il fut surpris par des vents si froids & par une gelée si forte, que ses troupes, ne pouvant les supporter, furent obligées de s'arrêter, & d'allumer quantité de feux autant la nuit que le jour, elles n'avoient pas d'autre remede. Cela fut cause qu'elles ne purent cacher leur marche, & que les ennemis en furent avertis, car quelques Barbares, qui habitoient les montagnes voisines, d'où l'on découvroit tout ce desert, étonnez de voir ce grand nombre de feux ; envoyerent des messagers sur des chameaux pour en donner avis le jour même à Peucestas.

Antigonus marche pour les surprendre ainsi éloignez les uns des autres.

On étoit alors vers le solstice d'hyver.

Les troupes d'Antigonus découvertes par les feux qu'elles furent obligées de faire.

Peucestas averti de sa marche par des courriers qu'on lui envoye sur des chameaux.

Mais beaucoup plus court.] Dans le texte au lieu de τραχεῖαν, j'ai lû βραχεῖαν. τραχεῖαν ne peut avoir lieu ici. Plutarque a déja assez expliqué la difficulté de ce chemin.

Envoyerent des messagers sur des chameaux pour en donner avis le

Il est si effrayé, qu'il ne pense qu'à prendre la fuite.

A cette nouvelle Peucestas fut si effrayé qu'il paroissoit hors du sens, & voyant tous les autres Officiers partager sa frayeur, il prit le parti de la fuite, & entraîna avec lui tous les soldats des autres quartiers, qu'il trouva sur son chemin. Mais Eumenes calma ce grand trouble & cette grande terreur, en leur promettant qu'il arrêteroit les ennemis dans leur course, de sorte qu'ils arriveroient trois ou quatre jours plus tard qu'on ne les attendoit. Ils ajouterent foi à ses paroles. En même têms il envoya ordre à tous les Officiers de lever leurs quartiers & de le venir joindre en toute diligence, & montant à cheval avec tous les autres Capitaines, qu'il avoit avec lui & qui étoient suivis de leurs soldats, qui portoient du feu dans plusieurs vaisseaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vû facilement de ceux qui étoient en marche dans le desert, & y mesurant un espace de terrein d'environ soixante-dix stades de circuit, il ordonne à ses soldats d'y

Eumenes calme ce trouble & cette frayeur.

Ce qu'il fit pour arrêter Antigonus.

jour même à Peucestas.] Car le chameau ne fait gueres moins de quinze cens stades, ou soixante lieuës par jour, selon le rapport de Diodore. Dans le texte de Plutarque il y a un mot que j'avouë que je n'entends point, *ἰαπαστείαις καμήλοις*. Qu'est-ce qu'*ἰαπαστείαις*? ce mot m'est entierement inconnu. Henry-Estienne lisoit *ἱππατείαις*. Et il a entendu par-là des chameaux dont on se servoit comme de chevaux pour faire de longues traites. Mais je doute qu'il y ait aucun exemple de cette épithete donnée aux chameaux. Ne seroit-ce point une épithete tirée de quelque nom de lieu où les chameaux étoient les plus excellens?

Il ordonne à ses soldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, ensuite plus petits, selon la difference des veilles.] J'ai expliqué cet endroit de Plutarque par

allumer des feux, d'abord fort grands, ensuite plus petits selon la difference des veilles, afin que ceux qui les verroient de loin, le prissent pour un veritable camp.

Cela étant executé, & Antigonus ayant vû la nuit ces feux sur la hauteur, en fut fort affligé & tomba dans le découragement, ne doutant point que les ennemis, avertis de sa marche, n'eussent rassemblé leurs troupes, & qu'ils ne vinssent au-devant de lui. Pour n'être donc pas obligé de combattre las encore & recru, contre des troupes toutes prêtes, & qui s'étoient rafraîchies dans de bons quartiers, il prit le parti de retourner sur ses pas, non par le plus court chemin par où il étoit venu, mais par le bon païs, qui étoit tout semé de grosses villes, de bons bourgs, & de grands villages, où il pourroit re-

Antigonus trompé par les feux d'Eumenes s'en retourne.

l'endroit de Diodore, d'où il a été pris, pag. 691. Car Diodore marque expressément qu'Eumenes ordonna à ses soldats d'allumer la nuit des feux dans le camp. D'en allumer d'abord de fort grands, comme cela se pratique à la premiere veille, les soldats ne dormant point encore & ne pensant qu'à préparer leur souper; d'en avoir de moindres la seconde veille, & d'en avoir la troisiéme de plus petits & tout prêts à s'éteindre. Ce passage n'étoit pas intelligible dans les interpretes.

Et tomba dans le découragement.] Car il avoit bien assez de troupes pour tomber sur des quartiers separez, mais il n'en avoit pas assez pour aller attaquer toutes les troupes d'Eumenes qu'il croyoit rassemblées. D'ailleurs, comme Plutarque le dit fort bien, il y auroit eu de l'imprudence d'aller avec des troupes fatiguées d'une longue marche dans un desert, attaquer des troupes qui s'étoient rafraîchies dans de bons quartiers, & qui l'attendoient de pied ferme. Mais avant que de s'en retourner, ne devoit-il pas les reconnoître, & voir par lui-même ce qui en étoit?

faire son armée extrêmement fatiguée de cette longue marche dans le desert. Mais voyant que personne ne se presentoit pour l'inquiéter dans sa retraite, comme cela ne manque jamais quand on se retire à la vûë de l'ennemi, & tous les habitans des environs lui disant qu'ils n'avoient point vû d'armée, & qu'ils avoient seulement vû la montagne pleine de feux, alors il connut que c'étoit un stratagême d'Eumenes, & plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, il tourna bride, resolu d'en venir à une bataille.

Ayant reconnu le stratagême d'Eumenes il remarche contre lui.

Cependant la plûpart des troupes d'Eumenes ayant eû le tems de se rassembler auprès de lui, admiroient sa grande prudence & sa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât seul. Les deux Capitaines des bandes des Argyraspides, Antigene & Teutamus au desespoir de cette distinction, qui lui étoit si glorieuse, resolurent de le faire perir, & ayant entraîné dans cette conju-

Les troupes d'Eumenes rassemblées, admirent sa prudence, & ne veulent que lui pour Chef.

Antigene & Teutamus outrez de jalousie, conspirent contre lui.

Il tourna bride, resolu d'en venir à une bataille.] Comme toutes les actions des grands hommes sont remarquables, je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié ici une particularité, qui me paroît assez curieuse. Pendant qu'Eumenes, après avoir bien fortifié son camp, attendoit que toutes ses troupes l'eussent joint, Antigonus averti que ses élephans se mettoient en marche pour le joindre, & qu'ils n'étoient pas loin dans le desert, détacha deux mille deux cens chevaux avec son infanterie legere pour les enlever. Mais Eumenes, qui avoit prévu qu'Antigonus feroit cette manœuvre, avoit fait aussi de son côté un détachement de quinze cens chevaux & de trois mille hommes de pied pour aller au secours de ses élephans. Ce détachement arriva comme l'escorte étoit attaquée & presque défaite, la tira de ce danger, & sauva les élephans, qui étoient au nombre de cent quatorze.

ration la plûpart des Satrapes & des premiers Officiers, ils tinrent conseil pour déliberer où, quand, & comment ils executeroient leur entreprise. Mais ils furent tous d'avis qu'il falloit se servir de lui pour cette bataille, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudamus qui commandoit les élephans, & Phædime allerent sur le champ rapporter à Eumenes cette resolution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement pour la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumenes les remercia & les loüa extrêmement de leur affection & de leur fidelité, & rentrant dans sa tente il dit à ses amis: *Qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes feroces*, fit son testament & déchira & brûla tous ses papiers, & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposez aux accusations & aux calomnies.

Avantage qu'Eumenes tira de l'argent qu'il avoit emprunté de ses Officiers.

Ce qu'il dit de son armée.

Il fait son testament, & brûle ses lettres & ses papiers.

Après avoir disposé ainsi de ses affaires, il délibera en lui-même s'il livreroit la victoire à ses ennemis, ou si, traversant la Medie & l'Arme-

Estrange déliberation d'Eumenes.

Il délibera, en lui-même, s'il livreroit la victoire à ses ennemis.] Que l'homme est bien petit ici! Les partis les plus extrêmes, disons même les plus indignes, passent dans la tête du plus brave homme, qui se trouve dans l'état où est Eumenes, trahi par les siens, & menacé d'une mort prochaine. C'est un tribut qu'il paie à la pauvre nature humaine, toujours foible dans ces premiers assauts; mais enfin la vertu & l'honneur prennent le dessus, & il sacrifie sa vie à sa gloire.

nie, il iroit se jetter dans la Cappadoce. Il ne prit point de resolution fixe pendant que ses amis furent avec lui. Quand il fut seul, après avoir été encore longtems agité de differentes pensées, que l'état de sa fortune lui inspiroit, & toutes contraires, enfin faisant effort sur lui-même, il mit son armée en bataille, & exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car pour sa phalange & ses bandes des Argyraspides, bien-loin qu'elles eussent besoin qu'il les excitât, elles étoient les premieres à l'encourager & à bien esperer de la victoire, l'assurant que les ennemis ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui avoient servi sous Philippe & sous Alexandre, tous vieux athletes de la guerre, qui jusques-là avoient toujours été invincibles, n'ayant jamais été battus dans aucun combat. La plûpart avoient soixante-dix ans, & le plus jeune en avoit au moins soixante. C'est pourquoi en allant tête baissée charger les troupes d'Antigonus, ils crioient à ces soldats, *Scelerats que vous êtes, c'est contre vos peres que vous combattez,* & se jettant sur eux avec furie, ils enfoncerent cette infanterie, aucun des bataillons n'ayant pû

L'honneur & la vertu l'emportent sur son esprit.

La phalange & les Argyraspides jamais battus.

Ce que ces vieux soldats crioient à ceux d'Antigonus.

Il mit son armée en bataille.] L'ordre de bataille qu'Antigonus & Eumenes suivirent en cette occasion meritoit peut-être d'être rapporté ici, tel que Diodore l'a décrit, pag. 692. & 693. Antigonus avoit vingt-deux mille hommes de pied & neuf mille chevaux, avec quelque cavalerie Medoise, & soixante-cinq élephans. Et Eumenes avoit trente-six mille sept cens hommes de pied, six mille cinquante chevaux, & cent quatorze élephans.

soutenir

ſoutenir ce choc, & la plus grande partie fut taillée en pieces; Antigonus fut donc entierement défait en cet endroit. Mais d'un autre côté ſa cavalerie eut tout l'avantage par la lâcheté de Peuceſtas, qui combattit très-mal dans cette journée, & qui ne fit le devoir ni de Capitaine ni de ſoldat, de ſorte qu'Antigonus ſe rendit maître de tous les bagages, tant par ſon bon ſens, & par la preſence d'eſprit qu'il conſerva toujours dans le plus fort du danger, que par l'aſſiette & la nature du lieu, qui lui étoit très-favorable, car c'étoit une grande campagne raſe, dont le terrein n'étoit ni trop ferme ni trop mou, mais ſablonneux & tout couvert d'un petit ſable menu & ſec, qui étant remué par tant de milliers d'hommes & de chevaux, éleva avant le combat une pouſſiere fine & blanche comme de la chaux, qui blanchiſſant & épaiſſiſſant l'air, troubloit & obſcurciſſoit la vûë, & à la faveur

Antigonus defait, pendant que d'un autre côté ſa cavalerie eſt victorieuſe.

Peuceſtas accuſé d'avoir mal fait ſon devoir à cette bataille.

Grand ſens & preſence d'eſprit d'Antigonus.

Par la lâcheté de Peuceſtas, qui combattit très-mal cette journée, & qui ne fit le devoir ni de Capitaine ni de ſoldat.] Eſt-il poſſible qu'un grand Capitaine comme Peuceſtas, qui avoit fait pluſieurs belles actions, & qui à l'attaque de la ville des Oxydiaques, Alexandre étant ſauté ſeul dans la ville, étoit accouru à ſon ſecours, avoit forcé ceux qui défendoient la muraille, & s'étant rendu auprès du Roi preſque mourant, l'avoit couvert de ſon bouclier, & quoique percé de trois fleches, n'avoit ceſſé de le défendre, qu'après que ſes forces lui ayant manqué par la quantité de ſang qu'il avoit perdu, il fut forcé de l'abandonner; eſt-il poſſible, dis-je, qu'un ſi brave homme ait ſi mal fait à cette bataille, & qu'il ait pû être accuſé de lâcheté? C'eſt aux Officiers qui ont vû beaucoup de combats & de batailles, à dire s'ils ont vû rien de pareil, car il faut l'avoir vû pour le croire.

de laquelle Antigonus enleva les bagages des ennemis sans être apperçu.

Le combat étant fini, Teutamus envoya quelques Officiers de son corps prier Antigonus de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non-seulement il rendroit tous les bagages aux Argyraspides, mais encore qu'en toute autre chose il les traiteroit avec toute sorte de bonté & d'humanité, pourvu qu'ils lui remissent Eumenes entre les mains. A cette offre, voilà les Argyraspides qui prennent la malheureuse & infâme resolution de livrer Eumenes vivant à ses ennemis. D'abord ils s'approchent de lui d'une maniere qui ne pouvoit lui donner aucun soupçon, & comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns se mettent à déplorer la perte de leur équipage, les autres à le consoler & à lui dire qu'il n'a que faire de se mettre en peine de rien, puisqu'enfin il a remporté la victoire, & la plûpart à déclamer hautement contre les Satrapes & Officiers generaux, qui par leur lâcheté avoient fait en sorte que leur victoire n'avoit pas été complette. Ensuite prenant leur tems ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée & avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derriere le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir, & comme on le menoit au travers de la phalange Macedonienne, qui étoit en armes, il demanda la permission de parler, non pour leur faire aucune priere, ni pour les détourner de leur dessein,

Infâme resolution des Argyraspides.

Eumenes arrêté par ses troupes, lié & garotté.

mais pour leur dire des choses très-importantes, & qui regardoient leurs interêts.

Sur cela on fait un grand silence, & alors Eumenes montant sur un lieu élevé, & étendant ses mains liées : *O les plus méchans de tous les Macedoniens qui ayent jamais vêcu*, leur dit-il, *jamais Antigonus auroit-il osé se flater d'élever un aussi grand trophée à sa gloire que celui que vous élevez vous-mêmes à votre honte en livrant votre General après l'avoir chargé de chaînes ! N'étoit-ce pas déja une action assez lâche, après avoir remporté la victoire, de se confesser vaincus pour retirer des bagages, comme si la victoire consistoit dans les biens, & non dans la seule valeur & dans les seules armes ? Falloit-il encore, quel comble d'infamie ! falloit-il donner pour rançon de ces malheureux bagages votre propre General ? Pour moi, je suis emmené captif, mais invaincu, vainqueur de mes ennemis, & trahi seulement par mes compagnons & par mes troupes. Mais au nom de Jupiter, Dieu des armées, & au nom de tous les Dieux, qui president aux sermens, tuez-moi ici vous-mêmes, car aussi-bien ma mort sera toujours votre ouvrage quand Antigonus me fera mourir. Et ne craignez de lui aucun reproche, car il a besoin d'Eumenes mort, & non pas d'Eumenes vivant. Si vous ne voulez pas prêter vos mains à ce ministere, rendez la liberté à une des miennes ; elle suffira pour executer ce que vous*

Discours qu'Eumenes fait à ses troupes.

Et étendant ses mains liées.] Comment pouvoit-il les étendre, puisque Plutarque vient de nous dire qu'on les lui avoit liées derriere le dos ? Il manque peut-être quelque chose au texte. Justin nous dit qu'on avoit lâché ses liens : *Facto silentio, laxatisque vinculis, prolatam, sicut erat catenatus, manum ostendit.* XIV. 4.

me refusez. Que si vous n'osez me confier une épée, jettez-moi aux bêtes lié & garotté comme je suis; si vous me rendez ce dernier office, je vous délivre & vous absous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des Dieux pour ce crime, & je vous déclare les hommes du monde les plus pieux & les plus justes envers votre General.

Effet que ce discours produisit sur ses troupes.

Quand Eumenes eut ainsi parlé, toutes les autres troupes furent saisies de douleur, & tout retentit de gemissemens & de plaintes, mais les Argyraspides se mirent à crier : *Qu'on l'emmene, & qu'on ne s'arrête point à ses vains discours & à tous ses contes, car ce n'est pas une chose si horrible qu'un scelerat, un maudit Chersonesien, perisse après avoir travaillé les Macedoniens de tant de guerres; mais c'en est une très-déplorable que les plus braves soldats d'Alexandre & de Philippe, après tant de combats, de blessures, & de fatigues, soient privez dans leur vieillesse du prix de leurs travaux, & réduits à aller mendier leur vie. Eh, il y a déja trois jours que nos femmes couchent avec nos ennemis.*

Paroles insolentes des Argyraspides contre Eumenes.

Leurs femmes avoient été prises avec leurs enfans & leurs bagages.

Eumenes est mené au camp d'Antigonus.

En finissant ces mots ils l'emmenent & le hâtent de marcher. Toutes les troupes d'Antigonus étoient sorties à sa rencontre, il ne restoit presque personne dans son camp. Antigonus craignant

Si vous me rendez ce dernier office, je vous délivre & je vous absous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des Dieux.] Ce sentiment vient de l'erreur où étoient les Payens que quand ceux, qui souffroient l'injustice, étoient appaisez, & qu'ils pardonnoient à ceux qui l'avoient faite, les Dieux étoient satisfaits & remettoient le crime.

qu'il ne fût écrasé par cette quantité de gens curieux & avides de le voir, envoya dix de ses plus forts élephans avec beaucoup de piquiers Medois & Parthyéens pour écarter la foule.

Quand Eumenes fut arrivé dans le camp, Antigonus n'eut pas le courage de le voir à cause de leur ancienne amitié & de la familiarité avec laquelle ils avoient vêcu longtems ensemble; & comme ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât, *comme un élephant*, leur dit-il, *ou comme un lion*. Mais quelques jours après, attendri & touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir, & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entieres, & de lui porter tous les rafraîchissemens dont il pourroit avoir besoin.

Antigonus n'a pas le courage de le voir.

Il lui fait ôter les fers les plus pesans, & permet à ses amis de le voir.

Antigonus passa ainsi plusieurs jours à déliberer ce qu'il en devoit faire, & il écoutoit les prieres & les promesses que lui faisoient pour lui Nearque le Cretois, & son propre fils Demetrius, qui se faisoient un honneur de le sauver. Mais tous les autres Satrapes & Capitaines s'y opposoient & le pressoient de le faire mourir.

Le fils d'Antigonus s'interesse pour Eumenes, & tâche de le sauver.

On dit qu'un jour Eumenes demanda à Onomarchus qui le gardoit : *D'où vient qu'Antigonus ayant entre ses mains son ennemi, ne le fait pas mourir promptement, ou ne le délivre pas genereusement?* Onomarchus lui répondit avec insolence : *Ce n'est*

Conversation d'Eumenes avec Onomarchus qui le gardoit.

pas aujourd'hui qu'il faut tant faire le brave contre la mort, il falloit le faire dans la bataille. Aussi ai-je fait, lui repartit brusquement Eumenes, *& demande-le à tous ceux qui ont eû l'audace de me joindre, je t'assure que je n'en ai point trouvé de plus fort que moi. Eh bien*; reprit Onomarchus, *puisqu'aujourd'hui tu as trouvé plus fort que toi, que n'attend-tu donc tranquillemement l'heure qu'il voudra prendre.*

Antigonus ordonne qu'on ne donne plus à manger à Eumenes.

Quand Antigonus eut enfin pris la resolution de s'en défaire, il ordonna qu'on ne lui donnât plus à manger. Eumenes fut deux ou trois jours sans nourriture, tendant à la mort. Mais sur quelque nouvelle imprévûë, qui arriva, Antigonus obligé de lever son camp, envoya un homme pour l'achever, & rendit son corps à ses amis afin qu'ils le brûlassent, & qu'après avoir recueilli ses cendres, ils les missent dans une urne d'argent, & qu'ils l'emportassent avec eux pour la remettre à sa femme & à ses enfans.

Trois jours après il le fait achever & rend son corps à ses amis.

Antigonus fait la punition des Argyraspides.

Eumenes étant mort de cette maniere, les Dieux irritez ne commirent la punition des Officiers & des soldats, qui avoient executé un si abominable crime, qu'à Antigonus lui-même, qui poursuivant à outrance ces Argyraspides comme des scelerats, des felons, & des impies, les

Les livra à Ibyrtius.] Il ne remit point à cet Ibyrtius la punition d'Antigene, car il le fit mettre dans une basse-fosse & le fit brûler tout vif. Il fit mourir aussi Eudemus, Celbanus & quelques autres. Ainsi la justice divine voulut que ces scelerats, qui avoient commis un si horrible crime, fussent punis devant les troupes mêmes qui l'avoient vû commettre à leurs yeux.

livra à Ibyrtius, Gouverneur de l'Arachosie, & lui ordonna de les faire tous perir, & de les exterminer jusqu'au dernier, afin qu'il n'y en eût pas un seul qui retournât en Macedoine & qui vît seulement la mer de la Grece.

Ou Sibyrtius.

Arachosie, province des Parthes, voisine de la Bactriane.

LA COMPARAISON de Sertorius & d'Eumenes.

VOILA ce que nous avons recueilli de plus digne de remarque dans la vie d'Eumenes & dans celle de Sertorius. Presentement pour venir à les comparer, nous dirons d'abord qu'ils ont eû cela de commun tous deux, qu'étant étrangers, servant dans des païs éloignez, & bannis de leur patrie, ils ont jusqu'à la mort commandé à plusieurs nations, & ont été Generaux de plusieurs grandes armées très-belliqueuses & très-aguerries. Mais Sertorius a cela de propre & de singulier, que toujours ses alliez lui cederent de leur bon gré le commandement, comme à celui qui en étoit le plus digne, au lieu qu'Eumenes eut toujours plusieurs concurrens qui lui disputoient la premiere place, & qu'il ne put jamais l'obtenir

Ce que Sertorius & Eumenes ont eû de commun.

Premier avantage de Sertorius sur Eumenes.

Mais Sertorius a cela de propre & de singulier, que toujours ses alliez lui cederent de leur bon gré le commandement.] Cela ne marque aucune superiorité de merite dans Sertorius, mais seulement un plus grand bonheur, d'avoir commandé à des gens sages, qui admiroient sa vertu; au lieu qu'Eumenes commandoit à des fous aveuglez par la jalousie & par l'envie.

que de ses exploits, de sorte que l'un se vit obéï par des gens, qui l'admiroient & qui le regardoient avec justice comme le plus capable de les commander, & que l'autre ne se vit obéï que par des gens, qui reconnoissant leur insuffisance quand le danger étoit present, ne se soumettoient que pour leur utilité propre.

Premier avantage d'Eumenes sur Sertorius.

L'un commanda les Espagnols & les Lusitaniens étant Romain, & l'autre, étant du fond de la Chersonese, commanda les Macedoniens. Mais ceux-là étoient déja depuis longtems soumis aux Romains, & ceux-ci avoient subjugué tous les hommes. Sertorius parvint au commandement, estimé & honoré pour sa dignité de Senateur, & pour la grande réputation qu'il avoit déja acquise dans les armées, & Eumenes y parvint generalement méprisé à cause de sa charge de Secretaire, dont on faisoit peu d'état, & non-seulement il

Autre avantage d'Eumenes.

Comme ce n'étoit pas une charge militaire, les gens de guerre la méprisoient.

Mais ceux-là étoient déja depuis longtems soumis aux Romains, & ceux-ci avoient subjugué tous les hommes.] C'est ce qui donne à Eumenes un grand avantage sur Sertorius. Car Sertorius n'avoit commandé que les Espagnols & les Portugais, déja soumis aux Romains, au lieu qu'Eumenes avoit commandé les Macedoniens, vainqueurs de tous les hommes. Ainsi il semble qu'il faut plus de vertu à un Chersonesien, pour parvenir à commander une nation triomphante & victorieuse de la terre entiere, qu'il n'en falloit à un Romain pour s'élever au commandement d'une nation déja soumise, & soumise aux Romains.

Et Eumenes y parvint generalement méprisé.] Ceci est encore à l'avantage d'Eumenes; car quel haut dégré de vertu ne faut-il point pour faire revenir les hommes d'un si grand mépris, & pour les forcer à se soumettre à celui qu'ils méprisoient.

Et non-seulement il n'eut pas d'abord d'aussi grands secours que Sertorius pour commencer son éle-

n'eut

n'eut pas d'abord d'aussi grands secours que Sertorius pour commencer son élevation, mais encore il trouva dans la suite des obstacles plus grands encore pour l'augmenter & pour s'y maintenir, car il eut une infinité de gens qui s'y opposoient ouvertement, & beaucoup d'autres qui lui dressoient secretement des embûches; aulieu que Sertorius ne trouva jamais personne qui s'élevât contre lui à visage découvert, & que ce ne fut que sur la fin que quelques-uns de ses alliez conjurerent contre sa vie. De sorte que pour Sertorius, ses victoires étoient la fin de tous ses dangers; & pour Eumenes, c'étoit de ses victoires mêmes que naissoient tous les perils ausquels il étoit exposé par la jalousie de ceux qui portoient envie à sa gloire.

Deux autres avantages d'Eumenes.

Autre avantage singulier d'Eumenes, du côté de ses victoires mêmes, qui l'exposoient à de nouveaux perils.

Quant à leurs faits d'armes, ils sont presque tous pareils, mais leurs inclinations fort differentes, Eumenes aimoit naturellement la guerre, les querelles & les débats; & Sertorius aimoit la paix, le repos, & la tranquillité de la vie. Car l'un pouvant vivre en sûreté & avec honneur,

Leurs exploits presque pareils, mais leurs inclinations differentes.

vation.] Deux avantages encore très-considerables d'Eumenes sur Sertorius. Il n'eut pas d'abord de si grands secours pour commencer sa fortune, & dans la suite il trouva encore de plus grands obstacles pour la cimenter & pour s'y maintenir. Ainsi voilà de grands ennemis & de grands obstacles qu'Eumenes eut à surmonter, & qui manquerent à Sertorius.

Et pour Eumenes, c'étoit de ses victoires mêmes que naissoient tous les perils.] Quelle noblesse dans cette idée pour relever la vertu d'Eumenes? Quel asyle plus sûr que la victoire? Cependant c'étoit la victoire qui exposoit tous les jours Eumenes à de nouveaux dangers.

s'il eût voulu se retirer des armes, ou ceder aux plus puissans, aima mieux lutter jusqu'à la fin contre les plus grands de la Macedoine, malgré tous les dangers dont il se voyoit menacé, & ausquels il succomba; & l'autre au-contraire, ne desirant point de se faire des affaires, fut forcé pour la sûreté de sa personne de prendre les armes contre ceux qui ne vouloient pas le laisser vivre en paix. Car Antigonus se seroit très-volontiers servi d'Eumenes, & l'auroit employé avec joye, si Eumenes eût voulu sans contestation lui ceder la premiere place, & se contenter du second rang, au lieu que Pompée ne put jamais souffrir que Sertorius passât sa vie en repos hors du tumulte des affaires. Ainsi l'un fit volontairement la guerre pour parvenir à commander; & l'autre commanda malgré lui, parce qu'on lui faisoit la guerre. Il est donc évident que l'homme qui aime la guerre, c'est celui qui sacrifie sa sûreté à son ambition, & que le veritable homme de guerre est celui qui par la guerre sçait se procurer la sûreté.

Second avantage de Sertorius.

Eumenes fait la guerre pour commander, & Sertorius commande, parce qu'on lui fait la guerre.

Quel est le veritable homme de guerre.

Et que le veritable homme de guerre est celui qui par la guerre sçait se procurer la sûreté.] C'est une décision qui part d'un jugement très-profond & très-éclairé. Un ambitieux qui sacrifie son repos & sa sûreté à son ambition, & qui à quelque prix que ce soit veut parvenir à commander, ce n'est pas proprement un homme de guerre, c'est un homme qui aime la guerre. Mais celui qui n'aime que la sûreté & la paix, que ses ennemis forcent à faire la guerre malgré lui, & qui par les armes sçait se procurer cette sûreté qu'il aime, voilà le veritable homme de guerre, car il fait son asyle de la guerre même qu'il n'aime point. Par ce seul trait Plutarque releve infiniment Sertorius au-dessus d'Eumenes.

La mort arriva à l'un sans qu'il s'y attendît, & à l'autre lorsqu'il l'attendoit à tout moment. A l'un, c'est une marque de sa bonté & de sa douceur de ne s'être pas défié de ses amis, & à l'autre c'est une marque de sa timidité & de sa foiblesse, car ayant voulu se mettre en état de prendre la fuite, il fut surpris. La mort ne deshonora point la vie de l'un, quand il souffrit de ses alliez ce que tous les efforts de ses ennemis n'avoient jamais pû lui faire souffrir; au lieu que l'autre ayant pensé à s'enfuir avant sa prise, & n'ayant pû l'executer, & encore ayant témoigné dans sa prison un grand desir de vivre, ne sçut ni sauver honnêtement sa vie, ni supporter courageusement la mort; mais en s'abaissant à des prieres & à des supplications, il fit maître de son ame

Grand avantage de Sertorius sur Eumenes du côté de la mort.

La mort arriva à l'un, sans qu'il s'y attendît.] Car Sertorius fut tué par Perpenna au milieu d'un festin auquel il l'avoit prié. Comment pouvoit-il se défier d'un homme qui l'avoit prié à un festin?

Car ayant voulu se mettre en état de prendre la fuite, il fut surpris.] Ce que Plutarque dit ici, porte sur ce qu'il nous a dit *pag.* 207. qu'Eumenes délibera en lui-même s'il livreroit la victoire à ses ennemis, ou s'il iroit se jetter dans la Cappadoce. Apparemment après la bataille il pensoit à executer ce dernier dessein de se retirer en Cappadoce, & peut-être auroit-il été necessaire que Plutarque l'eût expliqué plus nettement, car la comparaison ne doit tomber que sur ce que l'on a vû.

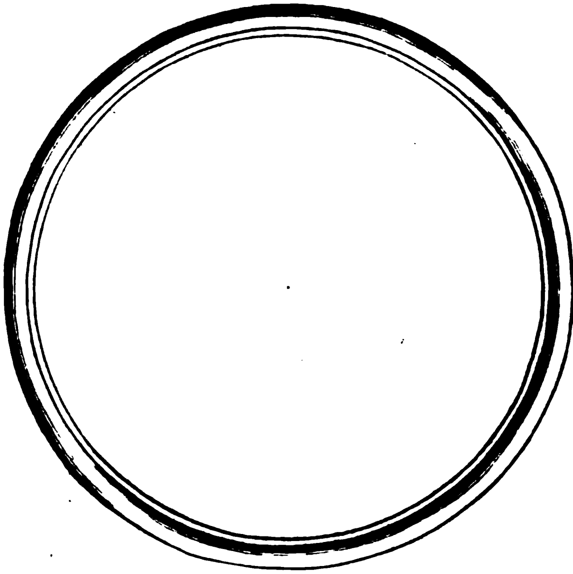
Et encore ayant témoigné dans sa prison un grand desir de vivre.] Mais c'est un desir que Plutarque ne nous a pas exprimé. Au contraire, il paroît qu'Eumenes demandoit qu'Antigonus le fit mourir promptement, ou qu'il le délivrât genereusement. Est-ce là témoigner un si grand desir de vivre?

Il fit maître de son ame son ennemi, qui jusques-là n'étoit maître que de son corps.] Voilà un sentiment plein de noblesse & de verité. Un homme peut devenir

ſon ennemi, qui juſques-là n'étoit maître que de ſon corps.

par la force maître de notre corps, mais notre ame eſt libre pendant qu'elle veut conſerver le ſceptre que Dieu lui a donné. Si elle s'abaiſſe aux ſupplications & aux prieres, alors elle jette ce ſceptre, ſe dépoüille de ſa liberté, & fait voir qu'elle reconnoît un maître.

Fin de la vie d'Eumenes.



AGESILAS.



RCHIDAMUS, fils de Zeuxidamus, après avoir regné sur les Lacedemoniens avec beaucoup de gloire, laissa deux enfans mâles, l'un nommé Agis, qu'il eut de sa femme Lampito, dame d'une grande vertu; l'autre, beaucoup plus jeune, nommé Agesilas,

Archidamus II.

Naissance d'Agesilas.

Qu'il eut de sa femme Lampito.] Il y a dans le texte *Lamprido*, mais mal, il faut lire *Lampido*, ou *Lampito*: car c'est ainsi qu'elle est appellée dans le I. Alcibiade de Platon. Cette Lampito étoit fille de Leotychidas, & par conséquent sœur d'Archidamus, à qui elle fut mariée, mais sœur de pere.

qu'il eut d'Eupolia, fille de Melesippidas. Comme par les Loix le Royaume appartenoit à Agis, Agesilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, fut élevé comme les autres enfans dans la discipline de Lacedemone, qui est très-rude pour la maniere de vivre, & toute pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseigne parfaitement aux enfans à obéïr; c'est-pourquoi on dit que le Poëte Simonide a appellé Sparte *la dompteuse d'hommes*, comme celle de toutes les villes, qui par l'habitude rend les hommes plus souples & plus soumis aux Loix, comme les chevaux que l'on forme, & que l'on dresse dès leurs plus jeunes années. La Loi dispense de cette dure necessité les enfans qu'on éleve pour le trône. Ainsi Agesilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à obéïr. Voilà pourquoi il fut celui de tous les Rois qui sçut le mieux s'accorder avec ses sujets, ayant ajouté à la grandeur veri-

Son éducation.

Sparte, pourquoi appellée la dompteuse d'hommes. *Epithete bien magnifique.*

A Lacedemone les Princes destinez au trône étoient dispensez de la severité de la discipline.

La Loi dispense de cette dure necessité les Princes que l'on éleve pour le trône.] Il y a donc long-tems que l'on a adouci l'éducation des Princes destinez au trône. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Sparte en ait donné l'exemple, & qu'une ville si rigide ait relâché la severité de la discipline en faveur des Princes, qui devoient regner, & qu'il semble qu'elle auroit dû plutôt y assujetir, puisqu'elle sçavoit par experience que ceux qui en avoient subi toute la rigueur, & qui avoient appris à obéïr avant que d'être appellez à commander, sçavoient le mieux s'ajuster avec leurs sujets, & ajoutoient aux nobles inclinations, qu'ils tenoient de la nature, la familiarité, la douceur, & l'humanité que donne l'éducation. Cela fait voir combien ces têtes sont précieuses, & jusqu'à quel point on est obligé de les menager.

tablement Royale, & aux nobles inclinations, qu'il tenoit de la nature, la familiarité, la douceur, & l'humanité, qu'il avoit acquises par l'éducation.

Pourquoi Agésilas fut le Roi, qui sçut le mieux s'ajuster avec ses sujets.

Pendant qu'il étoit encore dans les classes des enfans qui étoient nourris ensemble, il eut pour amant Lysandre, qui étoit surtout frappé & enchanté de sa grande honnêteté & de sa modestie. Car étant naturellement le plus courageux, & le plus opiniâtre de tous ceux de son âge, & voulant toujours être le premier en tout avec une vehemence invincible, & avec une impétuosité que rien ne pouvoit ni arrêter ni moderer, il étoit cependant d'une douceur & d'une obéïssance, qui faisoient voir qu'il n'accordoit rien à la crainte, mais que tout ce qu'on lui ordonnoit, il le faisoit par raison & par honnêteté, & qu'il étoit plus piqué du moindre reproche, qu'il ne craignoit les plus grands travaux. Le défaut de sa jambe boiteuse étoit caché par la grace de sa personne, pendant qu'il fut à la fleur de son âge, & la gayeté & la gentillesse avec laquelle il le supportoit, étant toujours le premier à badiner sur cela, & à en faire des railleries, rendoient moins sensible & moins choquante cette imperfection. Je dirai même que ce défaut mettoit dans un plus grand jour son ambition & son courage, n'y ayant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité.

Il fut aimé de Lysandre. V. la vie de Lycurgue, tom. I. pag. 229. & 231.

Son caractere.

Il étoit boiteux, & railloit le premier de ce defaut.

Nous n'avons aucun portrait, aucune statuë

On n'a eû de lui

aucun portrait ni aucune statuë.

qui nous marque la forme & les traits de son visage, car il ne voulut jamais permettre qu'on en fît aucun, & en mourant même il défendit très-expressément qu'on fît de lui aucune figure ni moulée, ni peinte. On trouve seulement qu'il étoit de petite taille, & qu'il n'étoit pas d'une mine fort relevée, mais que sa gayeté & sa vivacité, toujours assaisonnée d'une plaisanterie, qui n'avoit rien de dur ni de fâcheux, ni par le ton, ni par l'air du visage, le rendirent toujours jusqu'à sa vieillesse plus agréable & plus aimable que les plus beaux. Cependant les Lacedemoniens n'aimoient pas les petites tailles; car Theophraste assûre que les Ephores condamnerent à une amende leur Roi Archidamus, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant *qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des Roitelets.*

Sa taille & son air.

Le Roi Archidamus condamné à l'amende pour avoir épousé une petite femme.

Pendant le regne d'Agis, Alcibiade, banni d'Athenes, vint de Sicile se retirer à Lacedemone, & il n'y eut pas été longtems, qu'il fut soupçonné d'avoir quelque commerce de galanterie avec la femme d'Agis, nommée Timea. Agis lui-même

Alcibiade soupçonné d'avoir un commerce de galanterie avec la femme du Roi Agis.

Cependant les Lacedemoniens n'aimoient pas les petites tailles.] Ce goût n'étoit pas sans quelque fondement. Nous voyons que Dieu même, voulant donner un Roi à son peuple, choisit dans la Tribu de Benjamin Saül, qui étoit le plus grand & le mieux fait. *Et non erat de filiis Israël, melior illo, ab humero & sursum eminebat super omnem populum. Parmi tous les enfans d'Israël il n'y en avoit pas de mieux fait que lui; il surpassoit tous les autres de toutes les épaules.* 1. Rois IX. 2. & Samuel dit au peuple: *Certè videtis quem elegit Dominus, quoniam non sit similis illi in omni populo. Vous voyez celui que Dieu a choisi, parce que dans tout le peuple il n'y en a pas un seul qui puisse lui être comparé.* X. 23. 24.

ne

ne voulut pas reconnoître l'enfant dont elle accoucha, & dit publiquement qu'Alcibiade en étoit le pere. L'historien Duris écrit que la Reine ne s'en formalisa pas beaucoup, & qu'au contraire quand elle étoit en particulier avec ses femmes, elle appelloit tout bas cet enfant Alcibiade, & non Leotychidas. Il ajoute qu'Alcibiade lui-même disoit assez hautement *qu'il n'avoit pas recherché les faveurs de Timea par aucun esprit de débauche, mais par une honnête ambition de donner aux Spartiates des Rois de son sang*. Cela obligea enfin Alcibiade à quitter Lacedemone, de peur qu'Agis ne se vengeât de cet affront.

Agis ne vouloit pas reconnoître le jeune Leotychidas pour son fils.

Depuis ce tems-là le jeune Leotychidas fut toujours suspect à Agis, qui ne voulut jamais le tenir pour fils legitime. Mais étant tombé dans la maladie dont il mourut, cet enfant alla se jetter à ses pieds, & fondant en larmes, il fit tant qu'il l'obligea de le reconnoître devant tous ceux qui étoient presens. Mais après la mort d'Agis, Lysandre, qui avoit déja défait les Atheniens par mer, & qui avoit plus de credit & d'autorité dans Sparte qu'aucun autre citoyen, fit monter Agesilas sur le trône, disant que le Royaume ne pouvoit appartenir à Leotychidas, qui étoit bâtard. La plûpart des Spartiates, charmez de la vertu d'Agesilas, & comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour Roi un homme nourri avec eux, & qui comme eux avoit essuyé toute la rigueur de

Lysandre fait monter Agesilas sur le trône, à cause de la prétenduë bâtardise de Leotychidas.

l'éducation Lacedemonienne, lui aiderent de tout leur pouvoir.

Il y avoit pour lors à Sparte un Devin, nommé Diopithes, homme très-versé dans les anciennes propheties, & qui passoit pour très-habile & très-profond dans les choses qui regardoient les Dieux. Cet homme dit hautement qu'il n'étoit pas permis qu'un boiteux fût Roi de Lacedemone; & le jour que cette grande affaire fut jugée, il cita cet ancien oracle: *Sparte, quelque glorieuse, & quelque fiere que tu sois, prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds, il ne naisse de toi un regne boiteux qui ternira tout ton lustre; car de-là naîtront des travaux infinis, qui exerceront longtems ta patience, & des orages de guerres sanglantes, que tu auras bien de la peine à surmonter.*

Le devin Diopithes assure qu'Agesilas, qui étoit boiteux, ne pouvoit pas être Roi de Sparte. Et cite un oracle.

Lysandre répondit à cela, que si les Spartiates craignoient tant cet oracle, ils devoient surtout se donner de garde de Leotychidas; car qu'il y ait sur le trône de Sparte un Roi boiteux, c'est de quoi Dieu ne se met gueres en peine, mais ce qu'il veut empêcher, c'est que le Royaume ne

Lysandre donna à cet oracle une explication toute contraire & favorable à Agesilas.

Il cita cet ancien oracle: Sparte, quelque glorieuse & quelque fiere que tu sois.] En effet, voilà un oracle bien formel & bien sensible pour le fait dont il s'agissoit. Je suis persuadé que dans ces anciens tems il y avoit des recueils d'oracles ausquels les Devins en ajoutoient selon les occurrences, comme on ajoute aujourd'hui des centuries à celles de Nostradamus. Ce qui leur étoit encore même plus facile qu'à nous.

Il ne naisse de toi un regne boiteux.] Dans le texte, au lieu de βλάψη, il faut lire, comme dans quelques mſ. βλάστῃ, *qu'il ne sorte, qu'il ne naisse de toi.* Car βλάψη ne peut être construit avec σε θεν, au lieu que βλάστῃ s'y construit fort bien.

Mais ce qu'il veut empêcher,

tombe entre les mains d'un homme qui ne soit pas legitime, & veritablement de la race d'Hercule; car voilà ce qu'il entend par ce *Regne boiteux*. Agesilas ajouta à cette raison que le Dieu

Regne boiteux, comment doit être expliqué.

c'est que le Royaume ne tombe entre les mains d'un homme qui ne soit pas legitime.] Cette explication de Lysandre est très-ingenieuse, & pouvoit paroître très-vraisemblable, mais enfin elle est contraire à la lettre du texte, qui défend formellement un regne boiteux, & Agesilas étoit boiteux. Dans la comparaison Plutarque fera connoître le jugement qu'il en fait; mais ce qui m'étonne, c'est que ni les Lacedemoniens, ni Plutarque n'ayent pas senti que cet oracle pouvoit avoir un sens tout different de celui que lui donnoient les deux partis, & que M. le Fevre a découvert le premier dans ses notes sur Justin, liv. VI. L'oracle dit: *Prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds, il ne naisse de toi un regne boiteux.* Le but de l'oracle n'étoit point d'exclure du trône Agesilas, parce qu'il étoit boiteux, ni Leotychidas, parce qu'il passoit pour illégitime. Il vouloit empêcher que les Lacedemoniens ne se laissassent gouverner par un seul Roi. Jusques-là ils avoient toujours eû deux Rois de la race des Heraclides. Voilà les deux pieds sur lesquels il a été soutenu. Si au lieu de deux pieds il vient à n'en avoir qu'un, c'est-à-dire, à n'avoir qu'un Roi, il est perdu, car ce seul Roi réunissant en lui toute la puissance, qui auparavant a été partagée, & par conséquent moins redoutable & moins forte, deviendra un tyran, qui les réduira dans une dure servitude. Voilà pourquoi l'oracle les avertit de continuer à marcher sur leurs deux pieds. L'oracle ne doit point être entendu d'un Roi boiteux, ni d'un Roi bâtard; mais d'un regne boiteux, c'est-à-dire du regne d'un seul Roi. Cette explication est très-solide & convient parfaitement.

Agesilas ajouta à cette raison, que le Dieu Neptune lui-même.] Tout ceci est pris du III liv. de l'histoire Grecque de Xenophon, qui rapporte qu'Agesilas combattoit les moyens de Leotychidas par trois raisons invincibles. La premiere, *votre pere Agis a dit que vous n'étiez pas son fils.* La seconde, *votre mere même, qui le doit mieux sçavoir, dit encore aujourd'hui qu'Agis n'est pas votre pere.* Et la troisiéme, *Neptune témoigne contre vous-même; car un jour ayant chassé Agis du lit de la Reine par un grand tremblement de terre, Agis fut ensuite dix mois sans coucher avec elle, & vous êtes venu au monde après ce tems-là.*

Neptune lui-même avoit rendu témoignage à la bâtardise de Leotychidas, en chassant Agis de la chambre de sa femme par un grand tremblement de terre, & que Leotychidas n'étoit né que plus de dix mois après cette séparation.

Agesilas déclaré Roi.

En vertu de ces raisons & de ces moyens, Agesilas fut déclaré Roi, & en même tems mis en possession de tous les biens de son frere Agis, dont Leotychidas fut privé comme bâtard. Mais voyant que les parens de ce Prince du côté de sa mere Lampito, tous gens de bien, étoient très-pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il herita, & par-là il acquit une grande réputation, & la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie, & de la haine, qu'il se seroit attirées par cette succession.

Il partage aux parens de Leotychidas tous les biens de sa succession.

Par quelles voyes Agesilas parvient à une grande autorité.

Xenophon écrit que ce ne fut qu'en obéïssant en tout à sa Patrie qu'Agesilas acquit une si grande autorité & une si grande puissance, qu'il faisoit tout ce qu'il vouloit, & voici l'explication de cette espece de paradoxe : Toute la plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores

Toute la plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Senat.] Ce fut Lycurgue qui établit le Senat, qu'il composa de vingt-huit Senateurs, qui avec les deux Rois faisoient une assemblée de trente Magistrats. Ce Senat étoit comme une forte barriere contre la puissance trop absoluë des Rois; car les vingt-huit Senateurs fortifioient le parti du peuple, quand les Rois tendoient à la tyrannie, & se rangeoient aussi du côté des Rois, quand le peuple vouloit se rendre trop puissant; de sorte que ce corps étoit comme un contrepoids qui maintenoit l'équilibre. Mais dans la suite des tems, la puissance de ces trente parut encore trop emportée & trop furieuse;

& du Senat; les Ephores n'étoient en charge qu'un an, & les Senateurs y étoient toute leur vie. Ils furent établis pour moderer la puissance trop absoluë des Rois, & pour lui servir de barriere, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue. C'est-pourquoi dès les premiers tems les Rois de Sparte eurent toujours pour ce corps comme une haine hereditaire, & furent toujours en querelle & en differend avec lui. Mais Agesilas prit un chemin tout contraire; au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter toutes leurs volontez, il les menagea en tout, eut toujours pour eux beaucoup de consideration & de déference, n'entreprit jamais la moindre action sans la leur avoir communiquée, & quand il étoit mandé par eux, il quittoit tout, & y alloit en toute diligence. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son trône à rendre la justice, quand les Ephores entroient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Et quand quelqu'un venoit à être aggregé dans le Corps des Senateurs, il lui envoyoit toujours une robe & un bœuf, comme des marques glorieuses de distinction qu'il donnoit à leur vertu. Par toutes ces

Senateurs & Ephores, pourquoi etablis.

Haine entre les Rois & les Ephores.

Deference d'Agesilas pour les Ephores, & pour le Senat.

c'est-pourquoi les Spartiates lui donnerent un frein, en lui opposant l'autorité des Ephores, environ cent trente ans aprés Lycurgue. Ainsi le Senat fut établi pour moderer la puissance trop absoluë des Rois, & la trop grande licence du peuple, & les Ephores le furent ensuite pour refrener la puissance trop furieuse des uns & des autres. Voyez la vie de Lycurgue, tom. 1. pag. 196. & 200.

Par toutes ces déferences il pa-

déferences il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit sa propre puissance sans qu'on s'en apperçût, & ajoutoit à la Royauté une grandeur d'autant plus solide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit.

La grandeur n'est jamais si ferme que quand elle est le fruit de l'amour.

Dans sa maniere de vivre avec les autres Citoyens on peut dire qu'il se gouverna mieux envers ses ennemis, qu'envers ses amis, car il ne fit jamais à ses ennemis la moindre injustice, & il viola souvent la justice en faveur de ses amis. Il auroit eu honte de ne pas honorer & récompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ses amis quand ils avoient fait des fautes. Au contraire il se faisoit un honneur de les secourir, de les défendre en tout & partout, & de se rendre en quelque façon leur complice; car il estimoit que dans tous les services que l'on rend à ses amis, il n'y peut jamais avoir rien de honteux. Et quand ses ennemis étoient tombez dans

Agesilas se gouvernoit mieux envers ses ennemis qu'envers ses amis.

Agesilas soutenoit ses amis en tout & partout.

Faux principe. Tout ce qui blesse la justice est honteux.

roissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit sa propre puissance sans qu'on s'en apperçût.] Voici une reflexion qui me paroît très-judicieuse & digne d'attention. Plutarque prétend qu'un Roi en augmentant la dignité des Senateurs augmente sa propre puissance; car outre que l'autorité qu'il leur donne n'est qu'une émanation de la sienne, & qu'il fait honneur à la justice, il s'attire par-là une bienveillance, qui est le plus ferme & le plus solide appui de la Royauté. On a remarqué dans la vie de Marc-Antonin, que cet Empereur étoit persuadé, comme Auguste, que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, releve d'autant sa puissance, & affermit son autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que sur la justice.

quelque malheur, il étoit le premier à y compatir & à leur marquer la part qu'il y prenoit. Et s'ils le prioient de leur aider, il s'y employoit de toutes ses forces, en quoi faisant, il gagnoit tout le monde, & s'attiroit l'affection de tous ses Citoyens.

Les Ephores voyant le grand progrès qu'il faisoit par ces voyes, & craignant sa trop grande puissance, le condamnerent à une amende, & allegue rent pour toute raison, qu'il s'acqueroit à lui seul les cœurs de tous les Citoyens, qui devoient être partagez. Et comme les Physiciens disent, que si la guerre & la discorde venoient à être bannies du monde, tous les corps celestes s'arrêteroient, toutes les influences seroient suspenduës, & il n'y auroit plus ni generation, ni mouvement, à cause de cette harmonie trop parfaite ; de même le Legislateur de Lacedemone avoit jetté dans le Gouvernement l'ambition & la jalousie, comme des semences de vertu, voulant pour cet effet qu'entre les gens de bien il y eût toujours des querelles & des dissentions, & qu'ils fussent opposez les uns aux autres. Il prétendoit que cette complaisance mutuelle de se ceder toujours sans jamais se contredire, étoit une condescen-

Agesilas condamné à une amende parce qu'il gagnoit tous les cœurs.

Les querelles & les dissentions necessaires dans un Etat, comme la guerre & la discorde dans les elemens. Faux principe.

Et comme les Physiciens disent, que si la guerre & la discorde étoient bannies du monde, tous les corps celestes s'arrêteroient.] Car ce sont les qualitez contraires des élemens qui servent comme de contrepoids l'une à l'autre, & qui maintiennent l'équilibre si necessaire à tout; c'est-pourquoi un ancien a appellé la guerre, *la mere de toutes choses*, πόλεμος ἁπάντων πατήρ. Et c'est ce que Horace appelle *rerum concordia discors*, Epist. XII. liv. I.

dance pareſſeuſe & lâche, qui manquant de cette contrarieté qui eſt le grand principe de l'union, eſt à grand tort appellée concorde. Il y a même des gens, qui prétendent qu'Homere a connu cette grande verité, car, diſent-ils, ce Poëte n'auroit jamais fait Agamemnon ſi ravi de ce qu'Ulyſſe & Achille ſe querellent & en viennent aux groſſes paroles, s'il n'avoit été bien perſuadé que cette diſpute & ce differend des deux plus braves hommes de l'armée étoit pour les affaires generales un très-grand bien. Mais c'eſt ce qu'on n'accordera pas ſimplement ſans quelque exception: car ces querelles entre les Citoyens, quand elles ſont pouſſées à l'excès, ſont toujours très-dommageables aux villes, & les précipitent dans de grands dangers.

Abus que l'on a fait de l'autorité d'Homere.

Querelles entre les Citoyens combien dangereuſes quand elles ſont trop pouſſées.

Ageſilas avoit à peine pris poſſeſſion du Royaume,

Car, diſent-ils, ce Poëte n'auroit jamais fait Agamemnon ſi ravi de ce qu'Uliſſe & Achille ſe querellent.] C'eſt dans le VIII. liv. de l'Odyſſée où le Poëte parle de la chanſon que Demodocus chanta après le repas devant les Pheaciens, & qui contenoit la celebre diſpute qu'Ulyſſe & Achille eurent enſemble au milieu d'un feſtin, ſur les moyens qu'il falloit prendre pour ſe rendre maîtres de Troye. Achille vouloit qu'on emploïât la force, & Ulyſſe qu'on n'eût recours qu'à la ruſe. On peut voir les remarques ſur ce paſſage qui a été parfaitement éclairci dans la nouvelle traduction.

Mais c'eſt ce qu'on n'accordera pas ſimplement ſans quelque exception.] C'eſt avec grande raiſon que Plutarque ajoute cette clauſe; car autrement, ſelon le principe de ceux dont il vient de parler, il faudroit donc dire que la contention & le differend d'Agamemnon & d'Achille auroient été un très-grand bien, ce qui ſeroit abſurde. Ce ne ſont pas les diſputes en general qui ſont utiles, mais les diſputes faites avec amitié pour le bien public, *diſcordia concors.*

me, que des gens, qui revenoient d'Asie, rapporterent que le Roi de Perse préparoit une grosse flotte pour venir ôter aux Lacedemoniens l'empire de la mer. Et Lysandre, qui souhaitoit d'être encore envoyé en Asie, & d'y aller secourir ses amis, qu'il avoit laissé maîtres & commandans des places, & qui s'étant mal comportez, & ayant commis toutes sortes de violences, avoient été dépossedez par les Citoyens, qui en avoient même fait mourir une grande partie, persuada à Agesilas de se charger de cette guerre, & de prévenir ce Roi barbare, en l'allant attaquer fort loin de la Grece avant qu'il eût achevé ses préparatifs. En même tems il écrivit à ses amis d'Asie qu'ils envoyassent promptement à Sparte demander Agesilas pour leur General, ce qu'ils firent. De sorte qu'un jour Agesilas étant venu à l'assemblée, on lui exposa la demande des Grecs d'Asie, & il se chargea de cette expedition, pourvu qu'on lui donnât trente Capitaines Spartiates pour l'assister, & pour composer son conseil, deux mille nouveaux Citoyens d'élite tirez des Ilotes, & six mille hommes des troupes des alliez. Comme Lysandre l'aida de son credit, les Spartiates lui accorderent très-volontiers tout ce qu'il demandoit, & l'en-

Lysandre persuade à Agesilas d'aller faire la guerre au Roi de Perse, & oblige les Grecs d'Asie à le demander pour General.

Agesilas demande trente Capitaines pour composer son conseil de guerre.

Et de prévenir ce Roi barbare.] J'ai rétabli ici la leçon d'un ms. qui au lieu de πολεμῆσαι lit προπολεμῆσαι, & cette leçon est confirmée par le ms. de la bibliotheque de S. Germain.

Deux mille nouveaux Citoyens d'élite tirez des Ilotes.] C'étoit en effet des Ilotes à qui on avoit donné le droit de bourgeoisie; & qu'on appelloit par cette raison νεοδαμώδεις, *nouveaux Citoyens.*

Lysandre mis à la tête de ce corps de trente.

voyerent avec les trente Capitaines, dont Lysandre fut le premier, non-seulement à cause de sa grande réputation & de la grande autorité qu'il avoit acquise, mais encore à cause de la grande amitié qu'Agesilas avoit pour lui, car il lui étoit plus obligé de lui avoir procuré le commandement de cette armée, que de l'avoir fait parvenir à la Royauté.

Au bas de l'Eubée.

Pendant que les troupes s'assembloient à Gereste, qui étoit leur rendez-vous, il alla avec quelques-uns de ses amis en Aulide, où il coucha. Pendant son sommeil il lui sembla que quelqu'un, s'approchant de son lit, lui dit ces propres paroles: *Roi des Lacedemoniens, tu sçais sans doute que jusqu'ici nul homme n'a été déclaré General de toute la Grece, que le seul Agamemnon. Tu reçois après lui le même honneur. Puis donc que tu commandes les mêmes hommes que lui, & que pour cette guerre tu parts des mêmes lieux que lui, il est juste que tu fasses à la Déesse le même sacrifice qu'il lui fit en cet endroit même avant son départ.*

Songe qu'Agesilas eut en Aulide.

Agesilas se souvint d'abord du sacrifice d'Iphigenie, que son pere avoit sacrifiée pour obéir aux Devins. Mais cette vision ne le troubla point, il la raconta le lendemain à ses amis, & leur dit qu'il honoreroit la Déesse d'un sacrifice, qui étoit vraisemblablement le seul qu'une Divinité pouvoit

Agesilas plus sage qu'Agamemnon.

Pendant son sommeil, &c.] Ce songe venoit du desir qu'il avoit de faire en Aulide un sacrifice, comme Agamemnon avoit fait, & cela pour rendre plus éclatant l'honneur qu'il recevoit de la Grece.

Le seul qu'une Divinité pouvoit trouver agréable, & qu'il n'imiteroit pas la folie de son devan-

trouver agréable, & qu'il n'imiteroit pas la folie de son devancier. En même tems il se fit amener une biche, la couronna de guirlandes, & commanda à son Devin de l'immoler, ne voulant point que le Sacrificateur établi à cet effet par les Beotiens, eût l'honneur d'offrir ce sacrifice, comme cela se pratiquoit dans le païs. Les Commandans des Beotiens, en étant informez sur l'heure, entrerent dans une furieuse colere, & envoyerent incontinent leurs Officiers à Agesilas lui défendre de faire ce sacrifice contre les loix & les coutumes des Beotiens. Ces Officiers s'acquiterent de leur commission, & trouvant le sacrifice déja fait, ils renverserent, & jetterent à terre les cuisses de la victime qui étoient sur l'autel. Cela fâcha extrêmement Agesilas, qui partit très-irrité contre les Thebains, & plein de tristes esperances, à cause de cet augure, qu'il regardoit comme très-mauvais, & qui sembloit lui prédire que son expedition seroit malheureuse, & n'auroit pas le succès, qu'il s'en étoit promis.

Il fait faire par son Devin le sacrifice d'une biche.

Les Beotiens irritez de cet attentat, car le sacrifice devoit être fait par leur Sacrificateur.

Ils envoyent des Officiers qui renversent les cuisses de la victime.

Agesilas frappé & affligé de cet augure.

Quand il fut arrivé à Ephese il fut très-choqué des honneurs qu'on rendoit à Lysandre comme à celui qui avoit plus de dignité, & plus de puissance, car la foule étoit tous les jours à sa porte, & quand

Agesilas blessé des honneurs qu'on rendoit à Lysandre.

cier.] Agesilas juge fort bien ici, & de la nature de Dieu, & de la folie d'Agamemnon. Dieu ne demande point le sang des hommes, & Agamemnon en immolant sa fille, suivoit de fausses idées, sans distinguer ce qu'il y avoit de criminel d'avec ce qu'il y avoit d'innocent. Horace a admirablement traité cette matiere dans la III. Sat. du liv. II.

il sortoit, tout le monde s'empressoit pour l'accompagner, regardant Agesilas comme un homme, qui n'avoit que le titre & la figure de General seulement pour la forme, & parce que les Spartiates l'avoient ainsi ordonné, & Lysandre comme celui en qui seul residoient toute l'autorité & toute la puissance, & aux ordres duquel on devoit obéir. Car de tous les Generaux, qu'on avoit envoyez en Asie, il n'y en avoit jamais eû qui y eût acquis une si grande réputation, qui se fût rendu si terrible & si redoutable, & qui eût fait tant de bien à ses amis, & tant de mal à ses ennemis, & comme ces choses étoient encore toutes fraîches, les hommes s'en souvenoient. D'ailleurs ils voyoient qu'Agesilas dans toutes ses façons de faire, & dans sa conversation étoit doux, simple, & populaire; au lieu que dans Lysandre ils retrouvoient la même fierté, la même vehemence, & la même brieveté & force de langage qu'ils y avoient toujours remarquée; c'est pourquoi negligeant le premier, ils se soumettoient à celui-ci, & ne faisoient que ce qu'il avoit commandé.

Grande réputation de Lysandre.

Les autres Spartiates furent les premiers qui le trouverent très-mauvais & qui s'en fâcherent; car il sembloit qu'ils fussent les esclaves de Lysandre, & non ses égaux, & les conseillers du Roi aussi-bien que lui. Ensuite Agesilas lui-même en fut très-piqué, car quoiqu'il ne fût pas naturellement envieux, & qu'il vît même avec plaisir les honneurs qu'on rendoit au merite, cependant comme

Les autres vingt-neuf Capitaines qui composoient son Conseil.

il étoit extrêmement ambitieux, avide de gloire, & plein de courage, il craignit que s'il venoit à faire quelques exploits éclatans, on ne les attribuât à Lysandre à cause de sa grande réputation.

Agesilas jaloux de Lysandre.

Voici donc le parti qu'il prit : Premierement il s'opposoit à tout ce que proposoit Lysandre, & réfutoit tous ses avis. Si Lysandre disoit qu'il falloit faire une telle entreprise, & qu'il l'eût fort à cœur, c'étoit celle-là qu'il méprisoit & qu'il negligeoit, & il en faisoit une toute contraire. Ensuite de tous ceux qui avoient affaire à lui, & qui lui presentoient des placets & des requêtes, s'il sentoit qu'il y en eût qui s'appuyassent sur le credit de Lysandre, c'étoit ceux-là qu'il renvoyoit sans leur rien accorder. Dans les Jugemens mêmes, ceux à qui Lysandre étoit contraire, avoient toujours gain de cause, & ceux qu'il protegeoit, avoient toujours tort, & il leur étoit souvent très-difficile de sauver l'amende. Et comme cela n'arrivoit pas une seule fois par hasard, mais continuellement, & qu'on voyoit clairement que c'étoit un dessein formé, Lysandre en connut aussitôt la cause, & ne la cacha point à ses amis. Il leur déclara que c'étoit uniquement à cause de lui qu'ils étoient si méprisez & si maltraitez, & les exhorta à aller faire leur cour au Roi & à ceux qui avoient plus de credit que lui. Mais Agesilas, persuadé que par ces discours & par cette conduite il ne cherchoit qu'à lui susciter encore plus la haine de tout le monde, pour le mortifier davantage,

Parti que prit Agesilas pour diminuer l'autorité de Lysandre.

Lysandre s'apperçoit de l'envie & de la jalousie du Roi.

Emploi très-bas qu'Agesilas donne à Lysandre pour le mortifier.

le fit Commissaire des vivres, & distributeur des chairs, & ajoutant la raillerie à l'insulte, il dit en presence de beaucoup de gens : *Qu'on aille presentement faire la cour tant qu'on voudra à mon maître boucher.*

Lysandre se plaint à Agesilas. Leur conversation.

Lysandre tres-affligé de cette commission, qui le deshonoroit, dit à Agesilas : *Seigneur, vous sçavez mieux que personne ravaller vos amis. Dis plutôt,* lui répondit Agesilas, *que je sçai connoître mieux que personne ceux qui veulent être plus puissans que moi. Mais, Seigneur,* repartit Lysandre, *peut-être vous en a-t'on plus dit que je n'en ai fait. Donnez-moi donc un lieu & un rang où, sans vous faire le moindre ombrage, je puisse vous rendre quelque service utile.* Agesilas l'envoya son Lieutenant dans l'Hellespont.

Agesilas l'envoye son Lieutenant dans l'Hellespont.

Lysandre lui gagne un des principaux Seigneurs de Perse.

Dans cette charge il pratiqua Spithridate, un des principaux Seigneurs de Perse, qui étoit du Gouvernement de Pharnabaze, vaillant homme de sa personne, qui avoit beaucoup de richesses & deux cens chevaux, & l'amena à Agesilas. Il ne renonça pourtant point à son ressentiment, & plein de l'affront qu'il avoit reçu, il chercha les moyens d'ôter aux deux maisons des Eurytionides

Comment il cherche à se vanger de l'affront qu'il a reçu.

Dans cette charge il pratiqua Spithridate.] C'est le nom de ce Seigneur de Perse, & non pas Mithridate, comme il est dans le texte, qu'il faut corriger, comme il est dans les mss.

Il chercha les moyens d'ôter aux deux maisons des Eurytionides & des Agides le droit de succeder à la Couronne de Sparte.] Après sa mort on trouva dans son cabinet les memoires où ce dessein étoit détaillé, & la harangue qu'il devoit faire pour rendre les Rois électifs, comme Plutarque l'a dit dans la vie de Lysandre, il n'y avoit à Sparte que deux maisons qui eussent droit à la cou-

& des Agides le droit de ſucceder à la Couronne de Sparte & de l'étendre à tous les Spartiates qui en ſeroient dignes. Et il eſt très-vraiſemblable que pour ſon reſſentiment particulier il auroit cauſé un grand trouble, & un grand changement dans l'Etat, s'il ne fût mort auparavant dans ſon expedition de la Beotie. Tant il eſt vrai que les naturels ambitieux, ne ſçavent jamais garder de bornes, & pouſſant tout à l'excès dans leurs maximes politiques, ils font toujours beaucoup plus de mal que de bien. Car ſi Lyſandre étoit ſi violent, comme il l'étoit en effet, & faiſoit ainſi éclater ſon ambition à contre-tems & hors de propos, Ageſilas de ſon côté n'ignoroit pas non plus qu'il y avoit des moyens plus doux & moins blâmables pour corriger un homme de merite & de réputation, à qui l'ambition avoit fait commettre une faute. Mais tous deux emportez par la même paſſion, ni l'un ne ſçut reconnoître le pouvoir legitime de ſon ſuperieur, ni l'autre ſupporter l'imprudence de ſon ami.

Les ambitieux ne gardent jamais de meſures dans leur politique.

Ageſilas & Lyſandre également blâmez par Plutarque.

Dès le commencement de cette guerre, Tiſſapherne, qui craignoit Ageſilas, fit avec lui une treve, en lui faiſant eſperer que le Roi ſon maître

Tiſſapherne fait une treve avec Ageſilas.

ronne; celle des Eurytionides & celle des Agides, qui toutes deux deſcendoient d'Hercule. Celle des Eurytionides par Eurytion, fils de Soüs, & celle des Agides par Agis, fils d'Euryſthene.

Dès le commencement de cette guerre, Tiſſapherne, qui craignoit Ageſilas, fit avec lui une treve.] Tiſſapherne ne fit cette treve que pour amuſer Ageſilas, & pour donner le tems au Roi de lui envoyer des troupes; & il la viola dès qu'il ſe vit en état de reſiſter.

lui abandonneroit les villes Grecques & les laisseroit en liberté. Mais quelque tems après, persuadé qu'il avoit des forces suffisantes pour lui resister, il lui déclara la guerre. Agesilas en fut ravi, car il attendoit de grandes choses de cette expedition, & il regardoit comme un très-grand affront pour lui, que dix mille Grecs sous la conduite de Xenophon fussent venus du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Grece, qu'ils eussent battu le Roi de Perse autant de fois qu'ils avoient voulu, & que lui, qui commandoit les Lacedemoniens, dont l'Empire s'étendoit sur la terre & sur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de memoire.

Il la rompt bientôt après.

D'abord donc pour se venger de la perfidie de Tissapherne par une tromperie juste, il fit semblant de mener son armée vers la Carie, & dès que le Barbare eut assemblé toutes ses forces de ce côté là il tourna tout court, & se jetta dans la Phrygie, où il prit plusieurs villes, & amassa d'immenses richesses, faisant voir à ses amis que de violer un traité juré, c'est mépriser les Dieux mêmes, & qu'au-contraire à tromper ses ennemis il y a de la justice, de la gloire, & une volupté

Comment Agesilas se vengea de la perfidie de Tissapherne.

C'est mépriser les Dieux que de violer un traité juré.

Gloire, volupté

Agesilas en fut ravi.] Tous ses Officiers en furent très-fâchez, ne croyant pas être en état de resister aux grandes forces du Roi de Perse; mais Agesilas en fut ravi, il reçut les Ambassadeurs de Tissapherne avec un visage gai, & leur ordonna de dire à leur maître, *qu'il lui avoit une très-grande obligation de ce qu'en violant son serment il avoit rendu les Dieux ennemis des Perses & alliez des Grecs.*

inexprimable,

inexprimable, accompagnée d'un très-grand profit. Mais comme il étoit plus foible en cavalerie, & que dans un sacrifice le foye des victimes se trouva sans tête, il se retira à Ephese, où il assembla une nombreuse cavalerie, car il déclara aux riches & aux aisez que s'ils vouloient s'exempter de s'enrôler, & de le suivre, ils n'avoient chacun qu'à fournir à leur place un homme & un cheval. Il y en eut un très-grand nombre qui prirent ce parti, de sorte qu'en très-peu de tems Agesilas eut assemblé quantité de fort bons cavaliers, au lieu de méchans soldats. Car ceux qui ne vouloient pas servir dans l'infanterie, achetoient & payoient des hommes, qui s'offroient volontairement, & ceux qui ne vouloient pas entrer dans la cavalerie, achetoient de bons cavaliers qui valoient mieux qu'eux. En quoi il imita heureusement cette bonne action d'Agamemnon, qui dispensa un homme lâche & riche d'aller

& profit à tromper ses ennemis.

Agesilas exempte les riches d'aller à la guerre, à condition qu'ils fournissent un homme & un cheval.

Il imite en cela Agamemnon.

Au lieu de méchans soldats.] Il y a dans le texte ἀντὶ ψιλῶν ὁπλιτῶν, & parce que les Grecs appelloient ψιλοὺς, les soldats armez à la legere, Henry-Estienne a crû que ce mot ne pouvoit avoir place ici, & qu'il falloit corriger δειλῶν. Mais cette correction n'est nullement necessaire. Plutarque employe ici ψιλὸς pour *vil*, *méchant*, *méprisable*.

En quoi il imita heureusement cette bonne action d'Agamemnon, qui dispensa un homme lâche & riche.] Plutarque a tiré ceci du XXIII. liv. de l'Iliade où Homere dit que le Prince Echepolu, fils d'Anchise de Grece, avoit donné à Agamemnon une belle cavale pour s'exempter d'aller à la guerre & de le suivre à Ilion, & pour avoir la liberté de passer tranquilement ses jours au milieu des plaisirs dans la belle ville de Sicyone, où Jupiter l'avoit comblé de biens. C'est ainsi qu'Homere note la lâcheté de ce Prince. On peut voir là les rem. tom. III. pag. 576.

à la guerre pour une bonne jument qu'il lui donna.

Un jour il ordonna aux Commiſſaires, qu'il avoit prépoſez ſur le butin, de dépoüiller les priſonniers & de les vendre. Il ſe preſentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits, mais pour les corps, on les trouvoit ſi délicats, ſi tendres & ſi blancs, parce qu'ils avoient été toujours nourris & élevez à l'ombre, qu'ils s'en mocquoient, les regardant comme inutiles & de nul prix. Alors Ageſilas s'approchant, dit à ſes ſoldats, en leur montrant les hommes, *Voilà ceux contre leſquels vous combattez*; & en leur montrant leurs riches dépoüilles, *Voilà ce pourquoi vous combattez.*

Il fait dépoüiller les priſonniers, & pourquoi.

Xenophon ajoute, & qu'ils alloient toujours dans des chariots.

Mot d'Ageſilas ſur les corps des priſonniers, & ſur leurs dépoüilles.

Quand le tems de ſe remettre en campagne fut venu, Ageſilas dit tout haut, qu'il marcheroit en Lydie; & ce n'étoit plus un faux ſemblant pour tromper Tiſſapherne, mais Tiſſapherne ſe trompa lui-même, en refuſant de croire Ageſilas, à cauſe de la premiere ſupercherie qu'il lui avoit faite. Il crut donc fermement que pour cette fois il vouloit gagner la Carie, à cauſe que c'étoit un païs rude & difficile pour la cavalerie dont il manquoit. Mais quand Ageſilas fut arrivé dans les plaines de Sardis, comme il l'avoit dit, alors, Tiſſapherne, fort étonné, fut contraint de ſe hâter pour marcher au ſecours de cette place. Et en arrivant avec ſa cavalerie il paſſa au fil de l'épée pluſieurs ſoldats d'Ageſilas, qui s'étoient écartez çà & là en deſordre pour piller. Alors

Ageſilas déclare qu'il marche en Lydie, Tiſſapherne refuſe de le croire, & eſt trompé.

Agesilas pensant en lui-même que l'infanterie des ennemis ne pouvoit pas être encore arrivée, & que lui, il avoit toutes ses troupes, il se hâta de donner la bataille; & sans differer plus longtems, il mêla avec ses escadrons des pelotons de ses gens de pied armez à la legere, leur ordonna de marcher à l'ennemi, & de commencer la charge, pendant qu'il les suivroit avec son infanterie pesamment armée. Les Barbares ne soutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage.

Prudence d'Agesilas qui se hâte de donner la bataille à Tissapherne.

Il mêle des pelotons de gens de pied avec ses escadrons.

Tissapherne est battu, & son camp pris.

Depuis ce combat les troupes d'Agesilas eurent une entiere liberté de ravager & de piller tout le païs du Roi sans aucune crainte, & en même tems la satisfaction de voir la punition exemplaire que ce Prince fit de Tissapherne, qui étoit un très-méchant homme, & le plus dangereux ennemi des Grecs. Car le Roi envoya incontinent à sa place un autre de ses Lieutenans, appellé Tithraustes, qui lui fit trancher la tête, & qui en faisant prier Agesilas d'entendre à un accom-

Le Roi de Perse envoye un autre Lieutenant qui fait trancher la tête à Tissapherne.

Il mêla avec ses escadrons des pelotons de ses gens de pied.] Ce qu'Agesilas fait ici a été souvent pratiqué depuis avec grand succès. Et pour nous rapprocher de notre tems, j'ai oüi dire à des Officiers qui ont servi dans les guerres du dernier siécle, qu'un des plus grands Capitaines, que la France ait eû, avoit avoüé qu'il avoit perdu une grande bataille, parce que son ennemi s'étoit servi contre lui de cette methode, & qu'il en avoit ensuite gagné une autre, parce qu'il avoit profité de cet exemple, & l'avoit imité.

Et qui en faisant prier Agesilas d'entendre à un accommodement, & de s'en retourner en Grece.]

Tithraustes propose un accommodement à Agesilas, & lui envoye de grosses sommes.

modement, & de s'en retourner en Grece, lui envoya de grosses sommes, dont il lui faisoit present. Agesilas répondit que la paix dépendoit uniquement de Lacedemone, que pour lui il étoit plus aisé d'enrichir ses soldats, que de s'enrichir lui-même ; & que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir les presens, mais de prendre les dépoüilles de leurs ennemis. Cependant voulant faire en quelque sorte plaisir à Tithraustes, & lui témoigner sa reconnoissance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des Grecs, il mena son armée en Phrygie, après avoir reçu de lui trente talens pour les frais de son voyage.

Trente mille écus.

Les Spartiates donnent aussi à Agesilas le commandement des troupes de mer.

En chemin il reçut une lettre des Magistrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre aussi le commandement de l'armée de mer, honneur que Sparte n'avoit jamais fait qu'à lui seul. Aussi tout le monde tomboit-il d'accord que c'étoit le plus grand personnage & de la plus haute, & de la plus juste réputation qui fût de son tems, comme Theopompe l'écrit dans quelqu'un de ses ouvrages. Cependant il aimoit mieux tirer toute sa grandeur de sa vertu, que de sa puissance. La premiere chose qu'il fit, ce fut d'établir sur la

Agesilas aimoit mieux tirer sa grandeur de sa vertu que de sa puissance.

Tithraustes envoya à Agesilas des Ambassadeurs, qui lui dirent que le Roi son maître ayant fait punir l'auteur de la guerre, lui accordoit la liberté des villes d'Asie, moyennant l'ancien tribut qu'elles lui payeroient, & qu'il esperoit qu'à cette condition il voudroit bien accepter la paix & s'en retourner en Grece.

Ce fut d'établir sur la flotte Pisandre pour son Lieutenant.] Ce

flotte Pisandre pour son Lieutenant, ce qui parut une fort grande faute, en ce qu'ayant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgez, & plus experimentez, cependant sans aucun égard à ce qui étoit utile à son païs, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme, qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flotte par ces seules considerations. Et pour lui il établit son armée dans les terres du Gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent.

Grande faut gesilas.

Il ne faut donner les commandements ni à la faveur ni à l'alliance.

De-là s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le Roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié, à cause de sa bonne foi & de sa vertu, qui avoient déja obligé Spithridate à quitter le service de Pharnabaze, & à s'aller rendre à lui. Et depuis ce tems-là il ne l'avoit pas quitté un moment, & l'avoit accompagné dans toutes ses courses, & dans toutes les occasions de cette guerre. Ce Spithridate avoit un fils qui étoit très-beau, nommé Megabate, dont Agesilas fut fort amoureux, & une fille fort belle, en âge d'être mariée, qu'Agesilas fit épouser au Roi Cotys. Après quoi prenant de lui mille chevaux & deux mille hommes de pied armez à la legere, il s'en retourna dans la Phrygie, fit le dégât dans tout

Agesilas fait alliance avec le Roi Cotys.

Agesilas amoureux du fils de Spithridate.

Pisandre étoit frere de sa femme, & Xenophon ajoute que c'étoit un homme ambitieux & entreprenant, mais incapable de conduire une affaire, & de prendre les mesures necessaires pour en assûrer le succès.

le païs de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses forteresses, mais qui, emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, se retiroit de partout, & fuyoit toujours devant lui, en changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate l'observa un jour de si près, que prenant avec lui le Spartiate Herippidas avec quelques troupes, il l'attaqua si à propos qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Herippidas se montra en cette occasion trop rude & trop âpre contrôleur de ce qui avoit été soustrait du butin; car il força les soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris, & en les visitant, & épluchant tout avec cette severe & trop avare exactitude, il irrita Spithridate, de sorte qu'il se retira d'abord à Sardis avec ses Paphlagoniens.

Pharnabaze battu par Spithridate.

Ce que fait l'avarice d'un Spartiate.

On dit que dans toute cette expedition il n'arriva rien à Agesilas à quoi il fût si sensible, car outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un aussi brave homme que Spithridate, & les troupes qu'il avoit avec lui, & qui n'étoient pas peu con-

Que prenant avec lui le Spartiate Herippidas.] Cet Herippidas étoit le chef du nouveau conseil des trente, que les Spartiates avoient envoyé à Agesilas la seconde année de son Generalat, & qui avoient pris la place des trente premiers, à la tête desquels étoit Lysandre, car ce conseil changeoit tous les ans.

Car il força les soldats mêmes de Spithridate.] C'est le même Spithridate, qui à la persuasion de Lysandre s'étoit venu rendre à Agesilas, comme cela paroît par Xenophon. Ceux qui ont voulu changer ce nom pour en faire un autre homme, se sont fort trompez, & ont jetté dans tous ces endroits une obscurité impenetrable.

ſiderables, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une avarice ſordide, & d'une indigne chicheté, à lui qui toute ſa vie s'étoit piqué, non-ſeulement de s'en garantir lui-même, mais d'empêcher encore ſa patrie d'y tomber.

Outre ces raiſons, qui ſautent d'abord aux yeux, ce qui l'affligeoit encore davantage, c'étoit l'amour qu'il avoit conçu pour le jeune Megabate, qui étoit empreint bien avant dans ſon cœur, quoique pendant tout le tems qu'il l'eut avec lui, il eût fait tous ſes efforts & ſe fût ſervi de tout ſon courage pour reſiſter vigoureuſement à ſes deſirs, & pour s'empêcher d'être vaincu; juſques-là qu'un jour Megabate s'étant approché de lui pour le ſaluer d'un baiſer, Ageſilas ſe détourna pour l'éviter. Le jeune homme, tout honteux de ce refus, changea de manieres, & ne le ſalua plus que de loin. Dequoi Ageſilas étant bien fâché, & ſe repentant d'avoir rejetté ce baiſer, fit ſemblant d'être fort ſurpris de ce que Megabate ne venoit plus le baiſer à ſon ordinaire. Alors ſes amis les plus familiers lui dirent : *C'eſt vous même, Seigneur, qui en êtes cauſe, vous qui l'autre jour n'attendites point, & qui refuſâtes le baiſer de ce beau garçon, comme ſi vous en aviez peur. Il ſera aiſé de lui perſuader d'y revenir, & de vous ſaluer à l'or-*

Ageſilas avoit fait tous ſes efforts pour reſiſter à la paſſion qu'il avoit pour Megabate.

S'étant approché de lui pour le ſaluer & pour le baiſer.] Il y a une faute dans le texte. Au lieu de ἀνασομένου qui ne peut rien ſignifier ici, il faut lire comme dans un mſ. ἀσπασομένου pour le ſaluer. Cette leçon eſt confirmée par le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain.

dinaire, pourvu qu'il ſoit aſſuré que vous ne le fuïrez point.

A ces mots Ageſilas demeura quelque tems tout penſif & renfermé en lui-même, & enfin rompant le ſilence il leur répondit : *Il n'eſt pas beſoin que vous lui en parliez, & que vous lui perſuadiez d'y revenir. Car je vous déclare que ce ſecond combat, que je rends ici contre ce baiſer, me fait plus de plaiſir que ſi tout ce que je vois devant moi devenoit or.* Voilà quelle étoit la ſageſſe d'Ageſilas pendant que Megabate étoit avec lui. Mais dès qu'il fut abſent, ſon amour ſe ralluma avec tant de violence, que ſi ce jeune garçon fût revenu & ſe fût preſenté devant lui, il ſeroit bien difficile de dire ſi Ageſilas auroit eû aſſez de force & d'empire ſur lui-même pour refuſer ſon baiſer.

Conference de Pharnabaze avec Ageſilas.

Quelque tems après Pharnabaze demanda à avoir avec lui une conference, & un homme de Cyzique, nommé Apollophanes, qui étoit leur hôte commun, les fit aboucher. Ageſilas arriva le premier au rendez-vous avec ſes amis, & en attendant Pharnabaze, il s'aſſit à l'ombre d'un arbre ſur l'herbe qui étoit fort haute. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ſes gens étendirent à terre des peaux très-douces, & à long poil, & de magnifiques tapis de diverſes couleurs, mais voyant Ageſilas aſſis tout ſimplement à terre ſans autre façon, il eut honte de ſa moleſſe, & s'aſſit comme lui ſur l'herbe nuë, quoiqu'il fût vêtu d'une robe d'une fineſſe admirable & d'une très-riche couleur.

Luxe des Perſes, & la ſimplicité des Spartiates.

Quand

Quand ils se furent saluez, Pharnabaze, qui après tous les grands services qu'il avoit rendus à Lacedemone dans la guerre contre les Atheniens ne manquoit pas de sujet legitime de plainte, de voir son païs pillé & fourragé par ceux dont il auroit dû attendre toute sorte de protection & de reconnoissance, parla le premier, & étala ses raisons d'une maniere très-simple & très-touchante. Agesilas, voyant que les Spartiates, qu'il avoit avec lui, en étoient frappez, & que de honte ils tenoient les yeux attachez à terre dans un profond silence, ne sçachant ce qu'on pouvoit répondre à de si grandes veritez, car ils voyoient que Pharnabaze étoit traité indignement, prit la parole, & répondit à peu près en ces termes: *Seigneur Pharnabaze, pendant tout le tems que nous avons été amis du Roi votre maître, nous l'avons traité en ami; mais presentement que nous sommes devenus ses ennemis, nous lui faisons une guerre ouverte, comme cela est juste. Voyant donc que vous lui appartenez, nous cherchons à lui nuire en vous faisant du mal. Mais dès le jour même que vous vous jugerez digne d'être plûtôt l'ami & l'allié des Grecs, que l'esclave du Roi de Perse, comptez que cette armée, que vous voyez devant vos yeux, que toutes ces armes, tous ces*

Les raisons de Pharnabaze touchent les Spartiates.

Réponse d'Agesilas aux griefs de Pharnabaze.

Et étala ses raisons d'une maniere très-simple & très-touchante.] Xenophon rapporte son discours dans son IV. liv. pag. 399. & il est en effet très-simple & très-touchant. La réponse qu'Agesilas fait ici, & qui est très-belle, n'est que le sens & le précis de celle que rapporte Xenophon.

D'être appellé plûtôt l'ami & l'allié des Grecs, que l'esclave du Roi de Perse.] Il faut rétablir dans le texte la leçon du Manuscrit de Saint Germain, & lire λεγίσθαι, au lieu de γενίσθαι.

vaisseaux, & nous mêmes, tous tant que nous sommes, que tout cela n'est ici que pour garder vos biens, & pour assûrer votre liberté, sans laquelle il n'y a rien de beau ni de desirable dans le monde.

Il n'y a rien de beau ni de desirable dans le monde sans la liberté.

Après cela Pharnabaze lui déclara les sentimens où il étoit, & lui dit : *Si le Roi envoye un autre General à ma place, & qu'il me soumette à ses ordres, je quitterai son service, & je me joindrai à vous. Mais s'il me continuë le commandement, je continuërai à le servir avec la même affection, & je n'oublierai rien pour repousser vos attaques, & pour vous faire le plus de mal que je pourrai pour ses interêts.* A ces mots Agesilas fut ravi, & le prenant par la main, & se relevant avec lui : *Plaise aux Dieux, Seigneur Pharnabaze*, lui dit-il, *qu'avec de si nobles sentimens vous soyez plûtôt notre ami, que notre ennemi.*

Si le Roi envoye un autre General à ma place.] Cet endroit est défectueux dans le texte de Plutarque, c'est-pourquoi j'ai suppléé ces mots, *& qu'il me soumette à ses ordres*, qui y manquent visiblement, & que Xenophon n'a pas oubliez; car Pharnabaze ne se contente pas de dire ἐὰν βασιλεὺς ἄλλον μὲν στρατηγὸν πέμπῃ, *Si le Roi envoye un autre General*, mais il ajoute, ἐμὲ δὲ ὑπήκοον ἐκείνου τάττῃ, *& qu'il me soumette à ses ordres.* Car voilà le principal. Ce ne seroit pas une raison suffisante pour un Commandant de quitter le service du Prince, parce qu'il envoyeroit un autre General, mais d'être dégradé & forcé d'obéïr à ce General, après avoir commandé, voilà la belle couleur que Pharnabaze donne à sa défection.

Je quitterai son service, & je me joindrai à vous. Mais s'il me continuë le commandement, &c.] Agesilas a beau appeller ces sentimens nobles, il n'y a rien de moins noble, ni de moins juste à un Officier general d'un Prince que de quitter son service, parce que son maître envoye un autre General à sa place, auquel il l'oblige d'obéïr. Peut-être est-il pardonnable de quitter le service, mais il ne l'est point de servir contre lui.

Vous soyez plûtôt notre ami, que

Voilà quelle fut l'issuë de cette conference. S'étant séparez, & Pharnabaze étant monté à cheval pour se retirer, son fils, demeuré un peu derriere, courut à Agesilas, & lui dit en souriant, *Seigneur Agesilas, je contracte aujourd'hui avec vous les sacrez nœuds de l'hospitalité,* & pour sceau de cette union, il lui donna un beau dard qu'il avoit à la main. Agesilas le reçut avec joye, & charmé de la beauté, de la gentillesse, & de la generosité de ce jeune Prince, il regarda tout autour de lui pour voir si quelqu'un de ceux qui l'accompagnoient n'auroit pas quelque chose d'assez beau, dont il pût payer son present; & s'étant apperçu que le cheval de son secretaire, nommé Adeus, avoit un harnois magnifique, il le fit ôter, & le donna à ce jeune homme si beau & si genereux. Depuis ce moment il ne pouvoit se lasser d'en parler, & dans la suite du tems ce Prince ayant été chassé de la maison de son pere par ses freres, & obligé de se retirer dans le Peloponese, il eut grand soin de lui, le protegea, & le servit même dans ses amours, car il devint amoureux d'un

Le fils de Pharnabaze & Agesilas se font des presens en se separant.

notre ennemi.] Agesilas ne se contenta pas de cela, il ajouta: *Cependant sçachez que je sortirai au plûtôt des terres de votre obëïssance, & que dans la suite si nous avons la guerre ensemble, pendant que nous aurons quelqu'autre à poursuivre, nous vous laisserons en repos, & ne toucherons à rien de tout ce qui vous appartient.* Xenoph. liv. 4. Il me semble que cela ne devoit pas être oublié.

Et s'étant apperçu que le cheval de son secretaire.] Il y a dans le Grec γραφέως que les Interpretes de Xenophon ont expliqué *Peintre*. Mais ce n'étoit pas la coutume des Spartiates de mener des Peintres; on a mieux fait dans Plutarque de traduire *Secretaire*.

Les athletes n'étoient plus reçus aux Jeux Olympiques quand ils avoient atteint un certain âge.

jeune athlete d'Athenes, & cet athlete étant devenu grand, & ayant passé l'âge ordinaire des athletes, fut sur le point d'être refusé, quand il se presenta pour être reçu parmi ceux qui devoient combattre aux jeux Olympiques. Le jeune Perse eut recours à Agesilas, & le pria de rendre ses bons offices à son athlete afin qu'il ne reçût pas cet affront. Agesilas, qui vouloit lui faire plaisir, entreprit cette affaire, en fit la sienne, & l'emporta enfin après beaucoup de peines & de sollicitations. Car dans toutes les autres choses il étoit très-exact & très-juste, mais dans tout ce qui regardoit les amis, il tenoit que cette exacte justice n'étoit qu'un vain prétexte dont on couvroit le refus que l'on faisoit de les servir. Et à ce propos l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à Hidriée le Carien en ces termes: *Si Nicias n'a pas commis le crime dont on l'accuse, délivre-le pour la justice; s'il l'a commis, délivre-le pour l'amour de moi; en un mot délivre-le.*

Agesilas n'étoit point esclave de la justice quand il s'agissoit de ses amis.

Billet d'Agesilas qui fait connoître son zele pour ses amis.

Voilà quel étoit Agesilas dans la plûpart des affaires de ses amis. Il y avoit pourtant des occasions où il cedoit au tems pour l'utilité publique; comme cela parut un jour qu'il fut obligé de décamper à la hâte avec assez de desordre, & de laisser un jeune garçon qu'il aimoit, & qui étoit malade. Comme il se retiroit, ce jeune garçon au desespoir de le voir partir, l'appelloit & le con-

Et ayant passé l'âge ordinaire des athletes, fut sur le point d'être refusé.] Car les athletes après un certain âge ne pouvoient plus être reçus à combattre aux jeux Olympiques.

juroit par les paroles les plus tendres de ne pas l'abandonner, & Agesilas se retournant dit, *qu'il est mal aisé d'accorder toujours la pitié avec la sagesse*. C'est ainsi que l'écrit le Philosophe Hieronymus. *Mot d'Agesilas.*

Il y avoit déja deux ans qu'il étoit à la tête de cette armée, & on ne parloit que de lui dans les hautes Provinces de l'Asie; tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son desinteressement, & de sa moderation. Dans ses voyages il ne logeoit jamais dans aucune maison particuliere, mais toujours dans les plus saints Temples. *Dans ses voyages il logeoit toujours dans les Temples.* Et au lieu que nous ne voulons point que les hommes voyent ce que nous faisons dans notre particulier, il vouloit toujours avoir les Dieux mêmes pour inspecteurs & pour témoins de ses actions les plus secretes. Et de tous ces milliers de soldats, qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus méchante & plus dure que celle sur laquelle il couchoit. *Il couchoit aussi durement que le dernier soldat.* Il étoit si indifferent sur le froid & sur le chaud, qu'il paroissoit seul fait *Il étois fait à tous*

Et Agesilas se retournant dit, qu'il est mal-aisé d'accorder toujours la pitié avec la sagesse.] Au lieu de ἀποςραφεὶς, qui signifie *se détournant*, il y a dans quelques mss. μεταςραφεὶς *se retournant*, c'est-à-dire, se tournant du côté de l'objet. Et cette derniere leçon est la meilleure. Du reste je ne reçois point l'autre leçon que presentent les mss. qui au lieu de φρονεῖν, lisent φιλεῖν, ὡς χαλεπὸν ἐλεεῖν ἅμα καὶ φιλεῖν, *qu'il est difficile d'accorder la pitié avec l'amour*. Cela fait un sens très-faux. Henry-Estienne a beau l'adoucir par une explication favorable appliquée à la conjoncture, il faut ici une maxime generale. S'il y avoit quelque chose à changer, il vaudroit encore mieux lire ὡς χαλεπὸν φιλεῖν ἅμα καὶ φρονεῖν, *qu'il est difficile d'aimer & d'être sage*.

tes les rigueurs des saisons.

à supporter les saisons les plus rigoureuses, & telles qu'il plaisoit à Dieu de les donner.

Le plus agréable de tous les spectacles pour les Grecs qui habitoient en Asie, c'étoit de voir les Lieutenans du Roi, ses Satrapès, & autres grands seigneurs, qui étoient autrefois si fiers, & si insupportables, & qui nageoient dans les richesses, dans les delices, & dans le luxe, obéïr & faire la cour à un homme, qui alloit couvert d'une méchante cape, & se réformer, ou plûtôt se transformer à une seule parole très-courte & très-laconique, qu'il leur disoit. De sorte que la plûpart de ceux qui voyoient cette métamorphose appliquoient fort à propos ce passage de Timothée, *Mars est un tyran, & la Grece ne craint point l'or.*

Grande soumission des Satrapes pour Agesilas.

Poëte Dithyrambique, il étoit de Milet, & vivoit du tems de Philippe.

Toute l'Asie étoit déja émuë, & la plûpart des Provinces prêtes à se revolter. Agesilas remit l'ordre & le calme dans toutes les villes, leur rendit leur franchise & leur liberté avec les modifications convenables, non-seulement sans verser le sang d'un seul homme, mais encore sans en bannir même un seul. Après quoi il resolut de pousser en avant, & de porter la guerre des rives de la mer de Grece dans le cœur du Royaume, d'aller forcer le Roi même à craindre pour sa personne, & pour la felicité dont il joüissoit dans ses villes d'Ecbatane & de Suze, & l'embarrasser de tant

Agesilas pense à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats.

Mars est un tyran, & la Grece ne craint point l'or.] Pour dire, que comme tout plie sous les tyrans, les Perses reconnoissoient la loi d'Agesilas, malgré leur luxe & leurs richesses.

d'affaires, qu'il n'eût plus le loisir, assis tranquillement dans sa chaise, comme celui qui donne des prix de jeux, de proposer des récompenses à tous ceux qui se presenteroient pour faire la guerre aux Grecs, & de corrompre pour cet effet les Orateurs, & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Mais sur ces entrefaites arrive auprès de lui le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, & que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au secours de son païs. *O malheureux Grecs, qui vous faites à vous-mêmes des maux plus que barbares!* Car peut-on appeller autrement cette envie, cette revolte, & ce soulevement des Grecs contre les Grecs, & cette fureur aveugle qui les porte à arrêter de leurs propres mains la Fortune qui les mene rapidement au comble de la gloire & de la felicité, à tourner contre leur propre corps leurs armes, qui étoient dressées contre les Barbares, & à rappeller dans leur païs la guerre, qui en étoit déja si loin? C'est-pourquoi je ne sçaurois être du sentiment de Demaratus de Corinthe, qui disoit *que les Grecs, qui n'avoient pas vû Alexandre assis sur le trône de Darius, avoient été privez d'une volupté bien grande;* au contraire, je suis persuadé qu'ils auroient versé des torrens de larmes, venant

Il est rappellé par les Ephores.

C'est un passage d'un Poëte.

Belle reflexion de Plutarque.

Pourquoi les exploits d'Alexandre

Au contraire, je suis persuadé qu'ils auroient versé des torrens de larmes.] C'est un grand sentiment. En effet, que n'auroit point fait la Grece, si elle avoit employé contre les Barbares ces belles troupes & ces braves Generaux qu'elle sacrifia à toutes

devoient être une source de larmes pour les Grecs.

à penser quel grand sujet de gloire & de triomphe ils avoient laissé à cet Alexandre & à ses Macedoniens, en s'amusant par leurs guerres intestines à sacrifier de si belles troupes & de si braves Generaux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe, & en Arcadie. Cependant de toutes les actions d'Agesilas, il n'y en a point de plus belle & de plus glorieuse que de s'en être retourné ainsi sur le champ, & il n'y a jamais eû d'autre exemple d'une si parfaite obéïssance, & d'une si grande justice. Car Annibal, déja accablé de malheurs, chassé partout de l'Italie, eut pourtant beaucoup de peine à obéïr à ses Citoyens, qui le pressoient de venir les défendre, & soutenir une guerre qui leur alloit tomber sur les bras dans leur propre païs. Et Alexandre, rappellé de même en Macedoine, non-seulement n'y alla point, mais fit encore des plaisanteries de la bataille, que son Lieutenant Antipater avoit donnée à Agis, & dit à ceux qui étoient auprès de lui quand il en reçut la nouvelle: *Mes amis, il me semble que pendant que nous étions occupez ici à défaire le Roi Darius, il y a eû une bataille de rats en Arcadie.* Comment donc ne seroit-il pas juste de feliciter Sparte de l'honneur que son Roi Agesilas lui rendit, & du respect qu'il témoigna pour les loix, lors qu'ayant reçu le billet, qui lui ordonnoit de revenir, il abandonna sur l'heure une si grande fortune, une puissance si

La grande obéïssance d'Agesilas la plus glorieuse de ses actions.

Obéïssance d'Agesilas relevée par les exemples d'Annibal & d'Alexandre.

Mot d'Alexandre sur la bataille qu'Antipater donna à Agis en Arcadie.

Belle reflexion de Plutarque sur le respect & l'obéïssance, qu'Agesilas rendit aux Loix & à sa patrie.

ces batailles qu'elle donna contre elle-même. Elle n'auroit point laissé de matiere à la gloire & aux triomphes d'Alexandre.

immense,

immense, & les hautes & magnifiques esperances qui le conduisoient, & que se trahissant en quelque façon lui-même, il s'embarqua sans voir la fin de son entreprise, laissant à ses Alliez un regret infini de son départ, & réfutant admirablement par sa douceur le mot de Demostrate le Pheacien, qui disoit, *que les Lacedemoniens valoient mieux en public, & les Atheniens en particulier*. Car si Agesilas se montra dans le Public très-bon Roi, & très-excellent Capitaine, il se montra encore meilleur & plus agréable ami à tous ceux qu'il admettoit dans sa familiarité & qui joüissoient de son commerce le plus intime. Ou Erasistrate.

Comme la monnoye de Perse avoit d'un côté la figure d'un archer, il dit en partant que *dix mille archers du Roi le chassoient d'Asie*, parce qu'on avoit répandu dans Athenes & dans Thebes dix mille pieces de cette monnoye, qu'on avoit données aux Orateurs de ces villes, qui par leurs harangues seditieuses exciterent les peuples de ces deux puissantes villes, & les obligerent à prendre les armes contre Sparte. Bon mot d'Agesilas.

Sans voir la fin de son entreprise.] C'est un mot d'Homere ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ, Iliad. IV. 175. qui est tiré du discours qu'Agamemnon fait à son frere qui vient d'être blessé. Plutarque mêle souvent dans sa composition des morceaux tirez des Poëtes & surtout d'Homere, qui relevent extrêmement sa composition, & qui font un grand plaisir à ceux qui les sentent.

Parce qu'on avoit répandu dans Athenes & dans Thebes.] Xenophon écrit que Thithrauste avoit envoyé en Grece Timocrate de Rhodes avec cinquante talens, cinquante mille écus, qu'il distribua à Thebes, à Argos, à Corinthe. Mais il ajoute qu'Athenes n'eut aucune part à cette distribution.

Après qu'il eut passé l'Hellespont il continua sa marche au travers de la Thrace, sans avoir recours aux prieres pour obtenir de ces Barbares le passage libre, mais en approchant de leurs terres, il leur envoyoit demander à chacun *comment ils vouloient qu'il passât chez eux, en ami, ou en ennemi?* Tous les autres peuples du païs le reçurent avec amitié, & l'accompagnerent avec toutes les marques d'honneur selon leur pouvoir. Mais ceux qu'on appelle les Tralles, à qui l'on dit que Xerxes même avoit donné des presens pour obtenir la permission de passer dans leur païs avec son armée, demanderent à Agesilas pour son passage cent talens & autant de femmes. Agesilas ne répondit à cette impertinente demande que par une ironie; il dit aux Envoyez, en se mocquant d'eux: *Que ne sont-ils donc venus avec vous pour les*

Comment Agesilas passoit dans les terres des Barbares.

Cent mille écus.

Réponse d'Agesilas

Mais ceux qu'on appelle les Tralles.] On voit bien que les Tralles, dont Plutarque parle ici, ne peuvent être les habitans de Tralles, ville de Lydie, dont il parle dans la vie de Cesar, car Agesilas est en Thrace & traverse la Thrace. Il faut donc qu'il s'agisse ici de quelqu'un de ces peuples Septentrionaux. On a voulu corriger Τραχαλλεῖς, *les Trachalles*, *les Trachalliens*. Mais il ne faut rien changer au texte. Le P. Lubin a fort bien remarqué que Stephanus rapporte que Theopompe met les Tralles dans la province Trallia, qui étoit une province de l'Illyrie, sur la frontiere de la Thrace & de la Macedoine. Ce que Plutarque ajoute que Xerxes avoit fait des presens à ces Tralles pour obtenir un passage dans leur païs, est fondé sur ce qu'Herodote écrit dans son VII. liv. que Xerxes passa au travers de plusieurs païs de Thrace qu'il nomme. Car quoiqu'il ne parle pas nommément des Tralles, on peut croire sur le rapport de Theopompe, qu'ils faisoient partie d'un de ces peuples qui sont nommez, ou qu'ils étoient dans leur voisinage.

recevoir ? cela en valoit bien la peine. En même tems il marcha contre les Barbares, qui l'attendoient en bataille, les attaqua, les mit en fuite, & leur tua beaucoup de gens.

aux Tralles qui lui faisoient une demande impertinente.

Il marche contre eux, & les bat.

Il envoya faire la même proposition au Roi de Macedoine. Ce Roi répondit *qu'il verroit.* Cette réponse rapportée à Agesilas : *Eh bien*, dit-il, *qu'il voye tout à son aise, cependant nous allons passer.* Le Roi, rempli d'admiration pour son audace, & saisi de crainte, le pria de passer comme ami. Il ravagea les terres des Thessaliens, parce qu'ils avoient fait alliance avec les ennemis de Lacedemone, & envoya Xenocles & Scytha Ambassadeurs à Larisse pour la solliciter de prendre le parti de Lacedemone.

Au Roi Æropus, ou à son fils Pausanias.

Mot très fier d'Agesilas sur une réponse du Roi de Macedoine.

Les habitans de Larisse retinrent ces Ambassadeurs prisonniers. Les Spartiates, pleins d'indignation, étoient d'avis qu'Agesilas allât mettre le siége devant cette place, mais Agesilas répondit *qu'il ne voudroit pas s'être rendu maître de la Thessalie entiere, & avoir perdu un de ses Ambassadeurs*, & fit tant qu'il les retira par composition. Et ce n'est peut-être pas une chose qu'on doive tant admirer dans Agesilas, puisque quelque tems auparavant ayant reçu la nouvelle qu'il y avoit eû une grande bataille près de Corinthe, où étoient morts une infinité de braves gens, mais où les ennemis avoient infiniment plus perdu que les Spartiates, non-seulement il ne parut ni joyeux, ni enorgueilli de cette victoire, mais il s'écria avec un soupir qui

Ambassadeurs d'Agesilas retenus prisonniers à Larisse.

Beau mot qu'il dit sur cela.

Beau sentiment d'Agesilas.

partoit du fond du cœur : *O malheureuse Grece, qui viens de tuer de tes propres mains tant de braves gens, qui, conservez, auroient suffi pour défaire en bataille tous les Barbares.*

A la tête de cinq cens chevaux il met les Thessaliens en fuite, & il éleve un trophée de cette défaite.

Dans sa marche les Thessaliens, & surtout ceux de Pharsale, le suivant en queuë, le harceloient continuellement, & incommodoient beaucoup son armée. Il se mit à la tête de cinq cens chevaux, fondit sur eux, les mit en fuite, en tua plusieurs, fit quelques prisonniers, & éleva un trophée de cette défaite entre le mont Prantes & le mont Narthacium, plus charmé de cette victoire que de toutes celles qu'il avoit remportées, en ce qu'avec une si petite troupe de gens de cheval, qu'il avoit choisis & formez lui-même, il avoit défait ceux qui de tout tems se glorifioient le plus de leur cavalerie. Là Diphridas, un des Ephores, vint au-devant de lui pour lui ordonner d'entrer incontinent en armes dans la Beotie. Agesilas, quoiqu'il eût formé le dessein de s'y jetter dans la suite avec une plus forte armée, ne voulant pourtant pas desobéir aux ordres du Conseil superieur, se tournant vers ceux qui étoient avec lui, leur dit : *Voici venir le grand jour qui nous a obligez de quitter l'Asie*, & en même tems il manda deux Compagnies de l'armée qui étoit campée près de Corinthe. Les Lacedemoniens qui étoient

Car la cavalerie des Thessaliens étoit la plus estimée.

Entre le mont Prantes & le mont Narthacium.] J'ai voulu marquer précisément le lieu où ce trophée fut dressé. Prantes & Narthacium, ou Narthecium, deux montagnes de la Thessalie dans la Phthiotide.

restez dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de la prompte obéïssance qu'il rendoit à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens, qui voudroient aller au secours de leur Roi, n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un seul dans Sparte qui ne vînt se presenter avec joye, & donner son nom. Mais les Ephores en choisirent seulement cinquante des plus dispos & des plus forts, qu'ils lui envoyerent.

Les Ephores lui envoyent cinquante de leurs jeunes gens les plus determinez.

Agesilas ayant passé le pas des Thermopyles, & traversé la Phocide amie & alliée de Sparte, entra dans la Beotie & campa dans la plaine de Cheronée. A peine étoit-il logé qu'il vit le soleil s'éclipser tout d'un coup & paroître comme la Lune quand elle est dans son croissant, & sur le moment il reçut la nouvelle que Pisandre avoit été défait dans un combat naval près de Cnide par Pharnabaze & par Conon, & qu'il y avoit été tué. Cette nouvelle l'affligea sensiblement, comme on peut le croire, tant à cause de la perte de son beau-frere, qu'à cause du malheur public. Mais de peur qu'un si grand échec, venant à être sçû, ne décourageât & n'effrayât ses troupes qui marchoient au combat, il ordonna à tous

Il voit le soleil s'éclipser, & en même tems il reçoit la nouvelle de la defaite de son beau-frere Pisandre.

Dans la plaine de Cheronée.] Sur les bords du Cephise. On a souvent confondu cette bataille de Cheronée avec celle de Coronée en Thessalie, qui fut donnée cinquante-trois ans auparavant, c'est-à-dire la II. année de l'Olympiade LXXXIII.

A peine étoit-il logé qu'il vit le soleil s'éclipser tout d'un coup.] Les plus sçavans Astronomes marquent cette éclipse au 29. d'Août, la III. année de l'Olympiade XCVI. 392. avant l'Ere chrétienne.

Il fait semer un bruit tout contraire, & fait un sacrifice pour rendre graces aux Dieux.

ceux qui venoient du côté de la mer, de répandre un bruit tout contraire, & de dire que Pisandre avoit gagné une bataille navale avec grande perte des ennemis, & lui-même, paroissant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un sacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoya à ses amis des portions du sacrifice.

Bataille de Cheronée.

Après qu'il se fut avancé, & qu'arrivé devant Cheronée, il fut en presence des ennemis, il se mit en bataille, donna aux Orchomeniens l'aîle gauche, & prit pour lui la droite. Les Thebains se mirent aussi en bataille de leur côté, ils prirent pour eux l'aîle droite, & donnerent la gauche aux Argiens. Xenophon écrit que ce fut la plus furieuse de toutes les batailles qui eussent été données de son tems, & il doit en être crû, car il y étoit, & il combattit auprès d'Agesilas, avec lequel il étoit revenu d'Asie.

Dans son IV. liv. pag. 405.

Les deux aîles gauches des deux armées, mises en fuite.

La premiere charge ne fut ni bien opiniâtre, ni bien longue, car les Thebains mirent d'abord en fuite les Orchomeniens, & Agesilas renversa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres ayant sçû que leur aîle gauche étoit fort maltraitée, & qu'elle fuyoit, ils tournerent incontinent, Agesilas pour s'opposer aux Thebains,

Et de dire que Pisandre avoit gagné une bataille navale.] Xenophon, qui y étoit, ajoute, *mais qu'il y avoit été tué.* Cette circonstance rend l'action d'Agesilas bien plus grande. Au reste cette dissimulation, de cacher de grandes pertes sous de feints avantages dans des momens critiques, a été souvent employée par les plus grands Generaux.

& pour leur ravir la victoire, & les Thebains pour suivre leur aîle gauche qui s'étoit retirée vers l'Helicon. Dans ce moment Agesilas pouvoit remporter une victoire sûre sans coup ferir, s'il avoit voulu laisser passer les Thebains pour les charger en queuë, mais emporté par l'ardeur de son courage & par une ambition opiniâtre de montrer sa valeur, il voulut s'opposer à leur passage, & les attaquer de front pour avoir le plaisir de les renverser de vive force.

Faute que l'ardeur du courage fit commettre à Agesilas.

Les Thebains le reçurent sans s'étonner. La mêlée fut âpre & sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans le lieu où Agesilas combattoit au milieu des cinquante jeunes hommes que Sparte lui avoit envoyez. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens vinrent fort à propos au Roi, & furent cause de son salut, car ils combattirent avec beaucoup d'ardeur, s'exposant les premiers. Ils ne purent pourtant pas l'empêcher d'être blessé, car il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique & d'épée. Mais après de grands efforts ils l'arracherent encore vivant aux ennemis, & lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolerent quantité de Thebains, & plusieurs de ces jeunes gens demeurerent morts sur la place. Enfin voyant que c'é-

La valeur des cinquante jeunes hommes que les Ephores avoient envoyez à Agesilas.

Agesilas blessé de plusieurs coups.

Mais emporté par l'ardeur de son courage.] Xenophon n'a pas manqué de relever cette faute d'Agesilas, liv. 4. pag. 405. Ce passage de Plutarque avoit besoin d'être éclairci par celui de Xenophon.

toit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thebains, ils furent forcez d'en venir à ce qu'ils avoient refusé de faire d'abord, ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage, & après qu'ils furent passez, comme ils marchoient avec plus de desordre, ils tournerent sur eux, & les attaquerent par les flancs & par la queuë. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite; ces braves Thebains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnerent l'Helicon, bien fiers du succès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toujours maintenu invincibles.

Glorieuse retraite des Thebains.

Agesilas, quoique très-affoibli par tant de blessures qu'il avoit reçuës, & par la quantité de sang qu'il avoit perdu, ne voulut pourtant pas se retirer dans sa tente, qu'il ne se fût fait porter au lieu où étoit sa phalange, & qu'il n'eût vû emporter devant lui tous ses morts sur leurs armes mêmes. Là on vint lui dire que plusieurs des ennemis s'étoient refugiez dans le Temple de Minerve Itoniene, qui étoit tout auprès, & lui demander ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de pieté & de respect pour les Dieux, il ordonna qu'on les laissât aller. Au-devant de ce Temple il y avoit un trophée, que les Beotiens y avoient élevé après avoir défait les Atheniens en bataille sous la conduite de Sparton, & tué leur Chef Tolmidas.

Agesilas malgré le sang qu'il perdoit, ne se retire qu'après avoir vû emporter ses morts.

Il y en avoit LXXX.

Il ordonne qu'on laisse aller les Thebains qui s'étoient refugiez dans le Temple de Minerve.

A la bataille de Coronée.

Le lendemain matin Agesilas voulant éprouver si les Thebains auroient le courage de recommencer

cer le combat, commanda à ses troupes de se couronner de chapeaux de fleurs en l'honneur du Dieu, & à ses fluteurs de joüer de la flute, pendant qu'il feroit dresser & orner un trophée pour monument de sa victoire. Dans ce même moment les ennemis lui envoyerent des herauts pour demander la permission d'enterrer leurs morts. Il la leur accorda avec une treve, & ayant confirmé sa victoire par cette action de vainqueur, il se fit porter à Delphes où l'on celebroit les jeux Pythiques. Là il fit la procession solemnelle, qui fut suivie d'un sacrifice, & consacra au Dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Asie, & qui monta à cent talens.

Agesilas dresse un trophée de sa victoire.

Les ennemis lui envoyent demander la permission d'enterrer leurs morts.

Il se fait porter à Delphes, où il fait une procession, & consacre la dixme du butin, qui montoit à cent mille écus.

Après la fête il s'en retourna par mer à Sparte. Ses Citoyens le reçurent avec toutes les marques d'une veritable joye, & le regarderent avec admiration voyant ses mœurs simples, & sa vie pleine de frugalité & de temperance. Car il n'étoit pas revenu changé des païs étrangers, comme la plûpart des autres Generaux, il n'avoit en rien pris les mœurs des Barbares, il ne souffroit point avec peine les usages de son païs, il ne les combattoit point. Au-contraire, honorant les coutumes reçuës, s'y soumettant, & les aimant comme les plus simples Citoyens, qui n'avoient jamais passé l'Eurotas, il ne changea la moindre chose ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles & aux ornemens de sa maison, jusques-là qu'il y

Combien Agesilas étoit attaché aux mœurs simples de son païs.

Il laisse à sa maison les mêmes portes qu'il y avoit trouvées, & qui étoient très-vieilles.

laissa les mêmes portes, qui y étoient auparavant; & qui étoient si vieilles qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Aristodeme y avoit mises. Et Xenophon assure que le coche même de sa fille n'étoit en rien plus beau, ni plus orné, que ceux de tous les autres. On appelle ce coche *Canathre*, & c'est une espece de chaise de bois faite en forme de griffons, ou d'autres animaux d'une figure étrange, dans laquelle ils menent les filles aux processions. Xenophon ne nous a pas conservé le nom de cette fille d'Agesilas, & Dicearque s'en prend à lui, & se met veritablement en colere de ce que nous ignorons le nom de cette fille, & celui de la mere d'Epaminondas. Mais dans de vieilles inscriptions que nous avons vûës à Sparte, nous avons trouvé que la femme d'Agesilas s'appelloit Cleora, & qu'elle avoit deux filles, l'une appellée *Apolia* & l'autre *Prolyta*.

Canathre, quelle espece de coche.

Les hommes s'en servoient aussi.

Ou Eupolia, *&* *l'autre* Proauga.

La lance d'Agesilas se voyoit encore du tems de Plutarque.

On voit encore aujourd'hui à Lacedemone la lance dont il se servoit, qui n'est en rien differente des autres. Comme il voyoit qu'il y avoit quelques Citoyens qui s'enorgueillissoient, & qui s'en faisoient accroire, parce qu'ils nourrissoient beaucoup de chevaux, il persuada à sa sœur, appellée

Et qui étoient si vieilles qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Aristodeme y avoit mises.] Cet Aristodeme étoit fils d'Hercule, & celui qui avoit fondé la famille Royale de Sparte l'an 1100. avant notre Seigneur, de sorte que ces portes du Palais d'Agesilas, lorsqu'il retourna à Sparte après la victoire de Cheronée, avoient sept cens huit ans. Quelle difference de ces mœurs aux nôtres! nos portes, nos cheminées, nos fenêtres changent comme les modes de nos habits,

Cyniſca, de monter ſur un char & d'aller combattre & diſputer le prix aux jeux Olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire, qu'on y remportoit, n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richeſſes & de la dépenſe. Il avoit avec lui le ſage Xenophon, qu'il eſtimoit infiniment, & à qui il faiſoit de grands honneurs. Il l'obligea à faire venir ſes enfans à Sparte, afin qu'ils y fuſſent élevez, & qu'ils y appriſſent la plus belle & la plus grande de toutes les ſciences, celle de commander & d'obéïr.

Les victoires de jeux Olympiques n'étoient pas le fruit du courage, mais de la depenſe.

Xenophon envoye ſes fils à Sparte pour y être elevez, car il étoit Athenien.

La ſcience de commander & d'obéïr, la plus grande des ſciences.

Après la mort de Lyſandre, il trouva une ligue toute formée contre lui, & que Lyſandre avoit ameutée & fomentée. Pour faire donc voir quel homme c'étoit que Lyſandre, il fut ſur le point de produire une harangue qu'il avoit laiſſé écrite de ſa main, que Cleon d'Halicarnaſſe lui avoit compoſée, & qu'il devoit réciter devant le peuple, pour établir de grandes nouveautez dans la ville & y changer le Gouvernement. Mais quelqu'un des Senateurs, homme ſage, ayant lû cette harangue, & craignant la force & la vehemence de cette compoſition, lui conſeilla *de ne pas déterrer Lyſandre, mais plûtôt d'enterrer ſon diſcours avec lui.* Ageſilas le crut, & garda le ſilence. Et pour ceux qui étoient entrez contre lui dans cette ligue, & qui étoient ſes ennemis déclarez, il ne chercha pas ouvertement à leur nuire, mais en contribuant de tout ſon pouvoir à leur faire toujours obtenir,

Cela a été expliqué dans la vie de Lyſandre, tom. IV. pag. 212.

Moyens aſſez étranges dont Ageſilas ſe ſervoit pour gagner ſes ennemis.

Mais en contribuant de tout ſon pouvoir à leur faire toujours obtenir

ou le commandement des armées, ou quelque autre emploi considerable, il leur donnoit par-là le moyen de faire éclater leur méchanceté & leur avarice dans ces emplois, & ensuite en les aidant, en les favorisant de son credit, & en sollicitant pour eux quand ils étoient appellez en Justice, il les attiroit à lui, & les rendoit ses amis, de ses ennemis qu'ils étoient auparavant. De sorte que bientôt il ne trouva plus personne qui resistât à ses volontez & qui voulût lui faire tête. Car l'autre Roi Agesipolis, étant fils d'un banni, & encore en fort bas âge, d'ailleurs d'un naturel doux & modeste, ne se mêloit pas beaucoup du Gouvernement. Encore Agesilas trouva-t-il le moyen de gagner ses bonnes graces. Car les Rois de Sparte, quand ils sont dans la ville, mangent toujours ensemble à la même table.

Agesipolis I. fils de Pausanias.

Rois de Sparte mangeoient toujours ensemble.

Agesilas donc voyant qu'Agesipolis n'étoit pas moins porté à l'amour que lui-même, lui ouvroit toujours à table quelques propos sur les beaux garçons de la ville, & excitoit ce jeune homme à en aimer quelqu'un de ceux qu'il aimoit aussi, & le servoit dans sa passion; car à Sparte ces sortes d'amours n'ont rien de honteux, au-contraire on y voit éclater toute sorte de pudeur, d'honnêteté, & de continence, & ce n'est qu'une

Amour des garçons quel étoit à Sparte.

ou le commandement des armées, ou quelqu'autre emploi considerable.] Mais est-ce là l'action d'un homme de bien & qui aime sa patrie, de travailler à avancer les méchans, pour se les rendre amis, en les aidant ensuite à se tirer de toutes les affaires qu'ils se sont attirées par leur injustice?

ambition & un ardent desir de rendre ceux qu'on aime, plus aimables & plus vertueux, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue.

Par tous ces moyens Agesilas acquit un pouvoir presque absolu dans la ville, & il s'en servit pour faire déclarer General de la flotte Teleutias, son frere uterin. Après quoi il partit avec son armée de terre, alla mettre le siége devant Corinthe, & prit ce qu'on appelloit les longues murailles, pendant que son frere Teleutias l'assiégeoit par mer. Les Argiens occupoient alors Corinthe, & celebroient les jeux Isthmiques. Agesilas y arriva dans le moment qu'ils venoient d'achever le sacrifice; & se jettant sur eux il les chassa, & les obligea d'abandonner tout l'appareil de la fête.

Il fait déclarer General de la flotte Teleutias son frere de mere, & va assiéger Corinthe.

Les bannis de Corinthe qui l'accompagnoient, se mirent à le prier de presider à la ceremonie & de celèbrer lui-même les jeux, mais il les refusa & voulut qu'ils le fissent eux-mêmes, & qu'ils presidassent, & il se tint là pendant que dura la fête, pour leur procurer toute la sûreté qu'ils pouvoient desirer. Mais après qu'il fut parti, les Argiens qui étoient restez dans la ville, se mirent à celebrer de nouveau ces mêmes jeux. Plusieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers, vainquirent encore aux seconds, mais il y en eut

C'étoit un droit que les Argiens prétendoient avoir seuls.

Les Argiens occupoient alors Corinthe.] Plutarque confond ici deux expeditions d'Agesilas contre Corinthe, & n'en fait qu'une. Xenophon les a fort bien distinguées dans son IV. liv. page 410.

Plusieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers, vainquirent encore aux seconds, mais il y en

d'autres qui ayant été déclarez vainqueurs la premiere fois, furent déclarez vaincus la seconde. Et sur cet empressement des Argiens, Agesilas fit voir qu'ils devoient s'accuser d'une grande lâcheté, en ce qu'estimant si fort ces jeux, & regardant comme quelque chose de grand & de fort respectable, le droit d'y presider, ils n'avoient pourtant pas osé paroître pour défendre par les armes ce droit qu'ils prétendoient. Pour lui, il estimoit qu'il falloit garder un certain milieu dans ces sortes de choses, & n'en être ni trop, ni trop peu curieux. Quand il étoit à Sparte il n'épargnoit rien pour orner & embellir les chœurs, les jeux, & les fêtes qu'on y celebroit; il les honoroit de sa presence, il y paroissoit avec tout l'empressement & le zele qu'on eût pû desirer. Il n'y avoit pas un seul des jeux & des combats des jeunes garçons, & des jeunes filles, ausquels il n'assistât avec joye. Mais il n'avoit nul goût pour tous les autres amusemens, qui occupent les hommes, & qui font leur admiration; & il faisoit semblant de ne pas s'y connoître.

Milieu qu'il faut garder dans le goût pour les jeux publics.

Agesilas n'avoit nul goût pour les amusemens ordinaires des hommes.

Un jour le Comedien Callipidas, qui étoit un

eut d'autres.] Je croi que Plutarque a cherché ici plus de finesse qu'il n'y en a. Xenophon dit: *Ainsi il arriva cette année que dans ces mêmes jeux plusieurs vainquirent deux fois, & plusieurs furent vaincus deux fois*, pour marquer tout simplement comme une chose fort extraordinaire qu'on eût vaincu deux fois, ou qu'on eût été vaincu deux fois aux jeux d'une même année, ce qui n'avoit jamais été vû, parce qu'il n'étoit jamais arrivé que cette fois-là, qu'ils eussent été celebrez deux fois dans la même année.

merveilleux Acteur pour le Tragique, & qui par l'excellence de son art avoit acquis une grande réputation parmi les Grecs, & qui en étoit honoré, l'ayant rencontré, l'aborda le premier, & après l'avoir salué, il se mêla avec beaucoup d'ostentation & de faste parmi ceux qui se promenoient avec lui, se faisant voir, & s'attendant que le Roi lui feroit quelque caresse, qui satisferoit sa vanité. Enfin, comme ce Prince ne le regardoit pas seulement, il lui dit, *Seigneur, est-ce que vous ne me connoissez pas?* à ces mots Agesilas jettant les yeux sur lui, *mais n'es-tu pas*, lui dit-il, *Callipidas le farceur?* Une autre fois on le pressoit d'aller entendre un homme, qui contrefaisoit parfaitement le rossignol, & il le refusa, en disant, *qu'il avoit souvent entendu le rossignol même.*

Comment il rabaissa la sotte vanité d'un Comedien.

Le Medecin Menecrate ayant réüssi dans quelques cures desesperées, fut appellé *Jupiter*, & non-seulement il reçut ce grand titre, mais il l'employoit lui-même fort insolemment, jusques-là qu'il eut l'audace d'écrire un jour à Agesilas en ces termes: *Menecrate Jupiter, au Roi Agesilas, salut.* Agesilas pour lui faire sentir sa folie, lui répondit, *le Roi Agesilas, à Menecrate, santé.*

Comment il reprima la folie d'un Medecin qui se faisoit appeller & qui s'appelloit lui-même Jupiter.

Pendant qu'il étoit dans le territoire de Corinthe où il avoit pris le temple de Junon, comme il regardoit ses soldats emmener tous les esclaves qui sortoient de ce temple, & emporter tout le butin, il arriva auprès de lui des Ambassadeurs de Thebes, pour lui proposer de faire amitié &

alliance avec les Thebains, Agesilas, qui de tout tems haïssoit cette ville, & qui croyoit de plus, qu'en cette occasion il étoit important pour le bien des affaires, de lui marquer un grand mépris, fit semblant de ne pas appercevoir ces Ambassadeurs, & de ne pas entendre ce qu'ils lui disoient; mais sur l'heure même il fut puni de cet orgueil, comme par un effet de la vengeance divine. Car avant que les Thebains se fussent retirez, un courrier vint à toute bride lui apporter la nouvelle, qu'une des bandes des Lacedemoniens, qui étoit dans le Lechée, avoit été taillée en pieces par Iphicrate. C'étoit une des plus grandes pertes que les Lacedemoniens eussent faites depuis longtems; car ils avoient perdu beaucoup de leurs plus braves soldats, & à cette perte se joignoit encore la honte, leur infanterie pesamment armée ayant été défaite par des troupes armées legerement, & les Lacedemoniens par des soldats mercenaires.

Il marque un grand mépris aux Ambassadeurs de Thebes.

Il est puni de cet orgueil.

C'étoit l'arsenal des Corinthiens.

A cette nouvelle Agesilas se leva & se mit en marche pour aller à leur secours; mais ayant appris en chemin que l'affaire étoit finie, & que les morts avoient été enlevez, il s'en retourna au temple de Junon, fit appeller les Ambassadeurs des Beotiens, & leur donna audience. Mais ces Ambassadeurs, se traitant à leur tour avec arro-

Qu'une des bandes des Lacemoniens.] Au lieu de μόραν dans le mſ. de la Bibliotheque de saint Germain, il y a μοίραν. Mais les Lacedemoniens disoient μόρα, pour μοίρα.

gance

gance & avec mépris, ne lui dirent pas un seul mot de paix, & lui demanderent seulement qu'il les laissât entrer dans Corinthe. Cette demande piqua Agesilas, qui plein de dépit & de colere, leur dit : *Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir de leurs grands succès, demain vous pourrez avoir cette satisfaction tout à votre aise.*

Les Ambassadeurs de Thebes le traitent à leur tour avec mepris.

Comment il réprime leur arrogance.

Le lendemain il les mena avec lui, fit en leur presence le dégât autour de Corinthe, s'avança jusqu'aux murailles de la ville, & après avoir fait voir que les Corinthiens n'avoient osé sortir pour défendre leur païs, il renvoya ces Ambassadeurs. Ensuite après avoir recueilli ceux qui étoient échapez de la défaite, il reprit le chemin de Lacedemone, décampant le matin avant le jour, & n'arrivant le soir aux lieux où il vouloit loger qu'après la nuit close, pour empêcher que les Arcadiens, qui les haïssoient & qui leur portoient envie, ne se réjoüissent de leur malheur.

Quelque tems après voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans

Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir de leurs grands succès.] Cette réponse me paroît mieux dans Xenophon. *Je sçai*, leur dit-il en souriant, *que ce n'est pas pour voir vos soldats que vous demandez à entrer dans Corinthe, mais pour être spectateurs du grand succès que vos armes viennent d'avoir. Donnez-vous un moment de patience, je vous conduirai moi-même, & avec moi vous verrez beaucoup mieux quel est ce grand exploit.* Et il ne les trompa point, ajoute Xenophon, car dès le lendemain matin après avoir sacrifié, il mena son armée vers Corinthe &c.

Quelque tems après voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans l'Acarnanie.] Les Achéens tenoient la ville de Calydon, qui étoit auparavant de l'Etolie. Les Acar-

Il ravage l'Acarnanie, & bat ses troupes.

l'Acarnanie, d'où il emmena un grand butin, après avoir défait les Acarnaniens dans un grand combat. Comme il vouloit s'en retourner vers le commencement de l'automne, les Achéens le pressoient d'attendre encore un peu de tems jusqu'à l'arrivée de l'hyver, pour empêcher les ennemis de faire leurs semailles. Mais il leur répondit qu'il vouloit faire tout le contraire, & partir pour leur donner le tems de semer, *car*, ajouta-t-il, *l'Eté prochain, quand leurs terres seront couvertes d'une riche moisson, ils craindront bien plus la guerre.* Et cela arriva comme il l'avoit dit, l'année suivante il ne fut pas plûtôt repassé dans leur païs avec ses troupes, qu'ils firent la paix avec les Achéens.

Pourquoi Agesilas voulut donner aux ennemis le tems de semer.

Dans ce tems-là Pharnabaze & Conon avec la flotte du Roi de Perse s'étant rendus maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie, & les murailles d'Athenes se rebâtissoient de l'argent que Pharnabaze fournissoit aux Atheniens. Cela fit prendre aux Lacedemoniens la resolution de faire la paix avec le Roi. D'abord ils envoyent Antalcidas à Tiribaze, livrant au Roi avec la derniere injustice & avec une extrême lâcheté tous les Grecs établis en Asie, pour la liberté desquels

Paix honteuse que les Lacedemoniens font avec le Roi de Perse.

naniens, aidez par les Atheniens & par les Beotiens, vouloient s'en rendre maîtres & en chasser la garnison des Achéens. Ceux-ci se voyant pressez envoyerent demander du secours à Lacedemone, qui envoya Agesilas avec des troupes. Xenophon a décrit au long cette expedition d'Agesilas dans son IV. liv.

Livrant au Roi avec la derniere injustice & avec une extrême

Agesilas avoit si longtems combattu. Il est vrai qu'Agesilas n'eut aucune part à cette honte, elle doit tomber toute entiere sur Antalcidas, qui étant l'ennemi juré d'Agesilas, hâta cette paix par toutes sortes de voyes, parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire, & la réputation d'Agesilas. Cependant quelqu'un ayant dit en presence d'Agesilas *que les Lacedemoniens persisoient*, il ne laissa pas de répondre, *di plûtôt que les Perses laconisent.* Il fit plus encore, car en faisant de grandes menaces & en déclarant la guerre à tous ceux des Grecs, qui refusoient de consentir à cette paix, il les força de s'y soumettre, & de passer par tout ce que le Roi de Perse voulut.

Mais en cela il se conduisit par une grande vûë de politique, car il prit ce parti surtout à cause des Thebains, qui étant obligez par un article de cette paix de laisser toute la Beotie libre &

Politique d'Agesilas quand il obligea les Grecs à se soumettre à cette paix.

lâcheté tous les Grecs établis en Asie.] Antalcidas dit à Tiribaze dans sa premiere audience, que les Lacedemoniens ne se mettoient point en peine de défendre contre le Roi la liberté des villes Grecques d'Asie, qu'il leur suffisoit que les autres villes & les Isles fussent libres & indépendantes. Xenoph. liv. IV. pag. 420.

Di plûtôt que les Perses laconisent.] Pour dire par-là que tout ce que le Roi de Perse faisoit en cette occasion, tendoit à l'avantage des Lacedemoniens.

A cause des Thebains, qui étant obligez de laisser toute la Beotie libre & indépendante, en seroient d'autant plus foibles.] Car n'étant plus maîtres de la Beotie, toutes ses villes pourroient ou demeurer neutres, ou prendre le parti qui conviendroit à leurs interêts, ce qui diminuëroit d'autant les forces de Thebes. Xenophon a rapporté les articles de cette paix d'Antalcidas dans son v. liv. pag. 430.

indépendante, en seroient d'autant plus foibles, si elle venoit à s'executer. Et il déclara bien manifestement que c'étoit là son intention par ce qui arriva dans la suite. Car après l'horrible action que commit Phœbidas de s'emparer en pleine paix de la citadelle de Thebes, appellée Cadmée, tous les Grecs en furent très-indignez, mais les Lacedemoniens le supportoient encore plus impatiemment que les autres, surtout ceux qui étoient opposez à Agesilas demandoient avec emportement à Phœbidas par quels ordres il avoit executé une si étrange perfidie, ne doutant point que le soupçon ne dût tomber uniquement sur lui.

Phœbidas s'empare en pleine paix de la citadelle de Thebes.

Agesilas ne fit nulle difficulté de soutenir Phœbidas & de dire hautement & devant tout le monde, *qu'il falloit regarder l'action en elle-même, & voir si elle étoit utile, car tout ce qui étoit expedient pour Lacedemone, il étoit beau de le faire de son propre mouvement sans attendre les ordres de personne.* Cependant dans tous ses discours il soutenoit toujours que la justice étoit la premiere de toutes les vertus, & que sans elle la valeur même n'est jamais utile, car si tous les hommes étoient justes, on n'auroit jamais besoin de la valeur. Et à ceux qui lui disoient, *c'est-là l'intention du grand*

Maxime très-fausse.

La justice, la premiere de toutes les vertus.

Cependant dans tous ses discours il soutenoit toujours que la justice étoit la premiere de toutes les vertus.] Agesilas étoit donc persuadé qu'un homme d'Etat doit toujours vanter la justice, mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son païs. Voilà un étrange principe, un principe bien pernicieux.

Roi, il leur répondit : *Ce Roi, que vous appellez grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste ?* sentiment très-digne & très-beau, qu'il faut toujours prendre la justice pour regle, & s'en servir comme de la mesure Royale pour mesurer la grandeur.

La justice, la mesure Royale dont on doit mesurer la grandeur.

Après la paix faite, le Roi lui écrivit à lui en particulier des lettres pour lier amitié & hospitalité avec lui, mais il ne voulut pas les recevoir, disant *que l'amitié publique suffisoit, & que tant que celle-là duroit, on n'avoit pas besoin d'une amitié particuliere.* Mais ces beaux sentimens, qu'il témoignoit dans ses discours, il ne les suivoit pas dans ses actions, au-contraire il se laissoit très-souvent emporter à son ambition, & à son obstination opiniâtre. Il s'y abandonna surtout contre les Thebains, lorsque, non content de sauver Phœbidas, il persuada encore à la ville de prendre sur elle l'attentat qu'il avoit commis, de retenir la Cadmée, & de mettre à la tête des affaires, & du Gouvernement de Thebes, Archidas & Leontidas, par la trahison desquels Phœbidas avoit surpris cette citadelle. Cela ne manqua pas de faire naître d'abord le soupçon que c'étoit Phœbidas qui avoit executé la chose, mais que c'étoit Agesilas qui l'avoit conseillée ; & ce qui arriva dans la suite fit bien voir que ce soupçon étoit très-fondé. Car après que les Thebains eurent chassé de la Cadmée la garnison des Lacedemoniens & remis en liberté la ville de Thebes, Agesilas se plai-

Agesilas démentoit ces beaux sentimens dans la pratique.

Injustice d'Agesilas.

Par le secours des Atheniens.

gnant hautement de ce que les Thebains avoient fait mourir Archidas & Leontidas, qu'il appelloit Polemarques ou Gouverneurs, quoiqu'ils fussent en effet de veritables Tyrans, leur déclara la guerre. Et le Roi Cleombrotus, qui regnoit alors à la place d'Agesipolis qui venoit de mourir, fut envoyé dans la Beotie avec une armée. Car Agesilas, qui étoit sorti de l'âge de puberté depuis quarante ans, & qui par les loix étoit dispensé d'aller à la guerre, étoit bien aise d'éviter cette expedition, ayant honte qu'après avoir fait la guerre quelque tems auparavant aux Phliasiens pour des bannis, on le vît encore marcher contre les Thebains pour des Tyrans.

Il déclare la guerre aux Thebains, & en charge le Roi Cleombrotus.

Il y avoit alors un Lacedemonien, appellé Sphodrias, qui étoit du parti opposé à Agesilas & que Cleombrotus avoit laissé Gouverneur de la ville de Thespies, homme qui ne manquoit ni d'audace, ni d'ambition, mais dont la tête étoit toujours plus remplie de vaines esperances, que de sagesse & de bon sens. Cet homme, desireux de se faire un grand nom, & se persuadant que Phœbidas s'étoit rendu très-illustre & très-celebre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thebes, s'imagina que ce seroit un exploit bien plus glorieux & plus éclatant, si de son pur mouvement il se saisissoit du Port du Pirée, & qu'il ôtât aux

Sphodrias opposé à Agesilas.

Caractere de Sphodrias.

Car Agesilas qui étoit sorti de l'âge de puberté depuis quarante ans.] J'ai conservé cette maniere de compter l'âge, parce que c'étoit ainsi que comptoient les Lacedemoniens.

Atheniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre.

Entreprise que Sphodrias fit par la suggestion de Pelopidas & de Gelon.

On prétend que ce fut une trame ourdie par Pelopidas & par Gelon, qui étoient Gouverneurs de la Beotie. Car ils lui envoyerent secretement des hommes qui faisoient semblant de favoriser le parti des Lacedemoniens, qui loüant & exaltant Sphodrias comme le seul homme digne qu'on lui confiât une si haute entreprise, & le seul capable de l'executer, firent tant par leurs loüanges qu'ils enflammerent cet esprit ambitieux, & le porterent à se charger de cette commission, qui n'étoit ni moins injuste ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut executée ni avec autant d'audace ni avec le même bonheur; car étant parti la nuit de Thespies dans l'esperance de surprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie, & l'on dit que ses soldats ayant vû quelques feux paroître sur quelques temples de la ville d'Eleusine, furent saisis d'épouvante, qu'une frayeur divine s'empara de leur esprit, & que lui-même se voyant découvert, perdit toute son audace, & s'en

Troupes de Sphodrias comment saisies d'une frayeur divine.

On prétend que ce fut une trame ourdie par Pelopidas & par Gelon, qui étoient Gouverneurs de la Beotie.] Car les Thebains, craignant qu'ils ne fussent les seuls à faire la guerre aux Lacedemoniens, firent gagner ce Sphodrias Gouverneur de Thespies, pour lui faire commettre cet acte d'hostilité contre les Atheniens, afin de les exciter contre Lacedemone. C'est ce que Xenophon fait fort bien entendre dans son v. liv. mais il ne nomme ni Pelopidas, ni Gelon. Plutarque a raconté cette histoire dans la vie de Pelopidas.

retourna honteusement à Thespies, se contentant d'emmener quelque méchant butin.

En même tems les Atheniens envoyerent des Ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacedemone. Ces Ambassadeurs trouverent que les Seigneurs du Conseil n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athenes accuser Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité pour lui faire son procès, mais il n'osa comparoître & attendre l'issuë de ce jugement, craignant la fureur de ses Citoyens, qui n'osoient regarder les Atheniens en face, & qui vouloient paroître se ressentir comme eux de cette injustice, de peur d'être soupçonnez d'y avoir trempé.

Le Conseil de Lacedemone appelle Sphodrias en justice pour lui faire son procès.

Ce Sphodrias avoit un fils nommé Cleonyme, jeune, beau, & bien fait. Archidamus, fils du Roi Agesilas, en étoit amoureux, & comme on peut penser il partageoit avec lui toutes les peines & toutes les angoisses que lui causoit le danger où il se voyoit de perdre son pere; mais il n'osoit paroître ouvertement pour lui, ni solliciter en sa faveur, parce que Sphodrias étoit l'ennemi déclaré d'Agesilas. Cependant Cleonyme l'étant allé trouver, & l'ayant conjuré avec larmes de leur rendre son pere favorable, car c'étoit celui qu'ils redoutoient le plus, Archidamus fut trois ou quatre jours sans oser en parler à son pere, qu'il craignoit, mais il le suivoit toujours dans un profond silence sans le quitter d'un pas. Enfin l'affaire étant sur le point d'être jugée, il s'enhardit

Archidamus fils d'Agesilas, est amoureux de Cleonyme, fils de Sphodrias.

&

& déclara à Agesilas que Cleonyme l'avoit prié d'interceder auprès de lui pour son pere. Agesilas, qui connoissoit la passion de son fils, ne travailla point à l'en détourner, car Cleonyme dès son enfance avoit donné de grandes esperances qu'il seroit un jour un des plus honnêtes hommes de Sparte, mais il n'accorda rien non plus à ses prieres, & ne lui dit pas une seule parole qui pût lui faire esperer quelque grace & quelque douceur de sa part. Il lui répondit seulement qu'il aviseroit à ce qu'il seroit honnête & convenable de faire, & le quitta.

Archidamus intercede auprès de son pere pour Sphodrias.

Archidamus, tout honteux, discontinua de voir Cleonyme, quoique jusques-là il eût accoutumé de le voir plusieurs fois le jour. Cela fit que les amis de Sphodrias desespererent de son affaire, jusqu'à ce qu'un jour un des intimes amis d'Agesilas, nommé Etymocles, leur découvrit dans une conversation le veritable sentiment d'Agesilas. Il leur dit donc qu'Agesilas blâmoit l'action de Sphodrias autant qu'elle le meritoit, mais qu'il tenoit Sphodrias pour un très-brave homme, & qu'il voyoit que Sparte avoit besoin de soldats tels que lui. Car voilà les discours qu'Agesilas tenoit tous les jours sur cette affaire pour faire plaisir à son fils. De sorte que Cleonyme s'apperçut d'abord de l'empressement qu'Archidamus avoit eû à le servir, & que tous les amis de Sphodrias parurent & solliciterent pour lui avec plus de confiance. Car Agesilas

Sentiment d'Agesilas adouci par son fils.

Agesilas le pere du monde le plus tendre & le plus complaisant.

Il va à cheval sur un bâton avec ses enfans.

étoit le pere du monde le plus tendre & le plus complaisant pour ses enfans. On dit que pendant qu'ils étoient petits, il joüoit avec eux & se divertissoit à aller à cheval sur un bâton, & qu'ayant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne avant qu'il eût lui-même des enfans.

Sphodrias est absous, & les Atheniens déclarent la guerre à Sparte.

Sphodrias ayant été absous à pur & à plein, les Atheniens n'eurent pas plûtôt appris ce jugement qu'ils se préparerent à la guerre. Ce qui attira un grand blâme sur Agesilas, car on lui reprochoit que pour satisfaire un desir puerile & insensé de son fils, il avoit empêché qu'on ne rendît un jugement très-juste, & avoit rendu sa ville coupable envers les Grecs des plus grands forfaits. Alors Agesilas voyant que son collegue à la Royauté, Cleombrotus, n'étoit pas disposé à marcher contre les Thebains, & renonçant en cette occasion au privilege de la Loi, qui le dispensoit d'aller à la guerre, quoiqu'il s'en fût déja servi, il se mit à la tête des troupes, & se jetta dans la Beotie, où il fit beaucoup de maux aux Thebains, & en souffrit aussi d'eux, de sorte qu'Antalcidas le voyant un jour fort blessé, lui dit : *Seigneur Agesilas, vous recevez aujourd'hui un beau salaire de l'apprentissage que vous avez fait faire aux Thebains en leur enseignant à combattre, ce qu'ils ne vouloient, ni ne sçavoient faire avant vous.* En effet on assûre que les Thebains se surpasserent en cette rencontre, & qu'ils parurent beaucoup plus

Il se met à la tête des troupes pour marcher contre les Thebains.

Mot d'Antalcidas à Agesilas.

aguerris qu'ils n'avoient jamais été, comme ayant été exercez & disciplinez par toutes les guerres que les Lacedemoniens leur avoient faites. C'est-pourquoi l'ancien Legislateur Lycurgue dans une des trois ordonnances qu'il avoit faites pour eux, & qu'il appelloit *Rhetres*, leur avoit défendu de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop souvent à se défendre. Et ce fut cela même qui fit encourir à Agesilas la haine de tous les alliez de Sparte qui se plaignoient hautement, & qui alloient disant, *que ce n'étoit point pour aucune injure publique, mais par un emportement de colere, & par une opiniâtreté obstinée qu'il cherchoit à perdre les Thebains. Qu'ils n'avoient que faire de se ruiner, & de se consumer en marchant tous les ans de côté & d'autre à la suite d'une poignée de Lacedemoniens, eux qui étoient en si grand nombre.*

V. la vie de Lycurgue, tom. I. pag. 216.

C'est une grande faute de faire longtems la guerre contre les mêmes ennemis.

Agesilas, piqué de ce reproche, & voulant rabaisser cette presomption des alliez, qui se croyoient si considerables, usa, dit-on, de cet artifice, pour leur faire voir combien peu de gens de guerre ils étoient. Il ordonna que tous les alliez s'assissent d'un côté pêle-mêle, & que les Lacedemoniens s'assissent à part de l'autre côté. Cela étant executé, il fit crier par un Heraut, que

De quelle maniere Agesilas rabat la presomption des alliez de Sparte, qui se croyent très-considerables.

Il fit crier par un Heraut que tous les Potiers se levent & ils se leverent.] Il y a beaucoup d'esprit & de force de sens dans cet artifice d'Agesilas. Il fait voir clairement que toutes les troupes des alliez n'étoient que des artisans, qui ne prenoient les armes que dans la necessité, au lieu que les troupes des Lacedemoniens

tous les Potiers se levent, & ils se leverent; il fit appeller de même les forgerons, les charpentiers, les massons, & tous les autres artisans, les uns après les autres. Presque tous les alliez se leverent, au lieu qu'il ne se leva pas un seul Lacedemonien, car il leur étoit défendu d'apprendre & d'exercer aucun art méchanique, & alors Agesilas se prenant à rire, *vous voyez, mes amis*, leur dit-il, *que nous envoyons en campagne bien plus de gens de guerre que vous.*

Il n'y avoit pas un seul artisan parmi les Lacedemoniens.

A son retour de Thebes étant arrivé à Megare, comme il montoit un jour du Temple de Venus au lieu où s'assembloient les Magistrats dans la citadelle, tout d'un coup il sentit de grandes douleurs & de violentes convulsions de nerfs à sa jambe saine, qui devint en un moment fort enflée avec inflammation. Il parut que ce mal venoit de la grande quantité de sang qui afluoit dans cette partie; c'est-pourquoi un Medecin de Syracuse lui ouvrit sur le champ la veine à la

Agesilas sent tout d'un coup des convulsions de nerfs & une violente inflammation à sa jambe saine.

Un Medecin lui ouvre la veine à la cheville du pied.

étoient de veritables soldats, qui toute leur vie n'apprenoient d'autre métier que celui de la guerre, ce qui est très-different. Agesilas semble en cette rencontre avoir profité d'un artifice presque semblable d'Agamemnon, qui dans le II. liv. de l'Iliade, pour faire voir combien les Grecs étoient superieurs en nombre aux Troyens, dit, *que si les Troyens se mettoient d'un côté, que de l'autre les Grecs se rangeassent par dixaines, & que l'on prît un Troyen pour verser du vin à chaque dixaine des Grecs, il y auroit beaucoup de dixaines qui manqueroient d'Echanson*. Car par cette image ce Prince ne veut pas seulement relever le nombre des Grecs, mais encore faire voir que les Troyens ne sont auprès d'eux que de vils esclaves, qui ne meriteroient que de leur servir d'Echansons, comme cela a été judicieusement remarqué.

chevillle du pied. D'abord les douleurs cesserent, mais le sang coula avec tant d'abondance qu'on ne pouvoit l'étancher. Enfin il tomba en défaillance & fut longtems en grand danger. Mais cette pamoison ayant arrêté le sang, il fut porté à Lacedemone, où il fut longtems malade & hors d'état de servir.

Il est porté à Lacedemone, où il est longtems malade.

Pendant sa maladie il arriva de grands échecs aux Spartiates & sur terre & sur mer; le plus considerable fut la perte de la bataille de Leuctres, où ils furent vaincus par les Thebains. Avant ce dernier échec, tous les Grecs étant d'avis qu'il falloit faire une paix generale, il arriva à Lacedemone de tous les endroits de la Grece des députez pour en convenir. Parmi ces députez étoit Epaminondas, homme très-celebre pour sa grande érudition & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie, mais qui n'avoit encore donné aucune preuve de sa grande capacité pour commander des armées. Cet homme voyant que tous les autres députez fléchissoient sous Agesilas par

Lacedemoniens battus à Leuctres par les Thebains.

Epaminondas député de Thebes à Sparte.

Le plus considerable fut la perte de la bataille de Leuctres.] Il y a une diverse leçon qui porte, *la plus considerable fut la perte de la bataille de Tegyre*, & Palmerius la croit la seule bonne, parce que la bataille de Leuctres ne se donna que longtems après les échecs dont Plutarque parle. Mais par la suite il paroît qu'il ne faut rien changer au texte, & que Plutarque parle de la bataille de Leuctres qui fut donnée vingt jours après le traité de paix.

Avant ce dernier échec.] J'ai ajouté ces paroles qui sont très-necessaires, pour éviter la confusion, en empêchant qu'on ne croye que la bataille de Leuctres fut donnée avant la conclusion de la paix; car elle fut donnée vingt jours après la paix faite, comme Plutarque le dit plus bas.

Il s'oppose seul à Agesilas.

le grand respect qu'ils avoient pour lui, il fut le seul qui osa parler avec une audace pleine de franchise. Il fit une harangue, non pour les seuls Thebains, mais en general pour toute la Grece, faisant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoiblissoit tous les autres Grecs, & leur remontrant la necessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal.

Parce que dans toutes les guerres ils étoient les chefs des alliez.

Il n'y a que l'égalité qui rende la paix ferme & durable.

Agesilas donc voyant que tous les Grecs étoient frappez de ce discours & qu'ils étoient prêts à s'y conformer, demanda à Epaminondas, *s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Beotie libre & indépendante.* Epaminondas tout aussi-tôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité & de hardiesse, *s'il estimoit aussi qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Laconie dans la même*

La necessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable.] Voici une grande leçon pour ces politiques aveugles, qui dans les traitez veulent toujours mettre de leur côté les plus grands avantages, & qui ruinent par-là l'égalité, seule capable de rendre la paix ferme & durable.

Demanda à Epaminondas, s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Beotie libre & indépendante.] Le nœud de tout ceci, c'est que les Thebains vouloient que tous les autres Grecs laissassent les villes libres, & tenir cependant la Beotie soumise à leurs loix; & les Lacedemoniens prétendoient de même que la Beotie fût libre, & être cependant maîtres de la Laconie, ce qui étoit injuste des deux côtez, car il falloit que tout fût égal, autrement celui qui auroit tenu ces villes dans sa dépendance, auroit eû un grand avantage sur les autres.

indépendance & la même liberté. Alors Agesilas se levant de son siége, plein de colere, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Beotie libre.* Et Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre.* Agesilas en fut si irrité, & il embrassa avec tant de joye ce prétexte de rompre avec Thebes, que sur le champ il effaça du Traité d'alliance le nom des Thebains & leur déclara la guerre. Ensuite il ordonna à tous les autres députez de s'en retourner après qu'ils auroient signé & reglé tous les articles dont on pourroit convenir amiablement, & pour les autres sur lesquels on ne pourroit s'accorder, de les décider par les armes, car il étoit bien difficile de vuider & d'assoupir tous leurs differends.

Agesilas rompt avec les Thebains, & leur déclare la guerre.

Il se trouva pendant ce temps-là que Cleombrotus étoit dans la Phocide avec une armée. Les Ephores lui envoyerent ordre sur l'heure de mener ses troupes contre les Thebains, & sans perdre un moment ils envoyerent partout pour assembler les forces de leurs alliez, qui étoient très-fâchez de cette guerre, & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui n'osoient encore contredire les Lacedemoniens, ni leur desobéïr, quoique cette guerre fût précedée de beaucoup de signes fâcheux & de très-mauvais presage,

Cette guerre fut précedée par beaucoup de signes fâcheux.

Quoique cette guerre fût précedée de beaucoup de signes fâcheux & de très-mauvais presage.] On rapportoit que tous les Temples de la Beotie s'étoient ouverts d'eux-mêmes, que les Prêtresses

comme nous l'avons écrit dans la vie d'Epaminondas, & que le Spartiate Prothous s'y opposât de tout son pouvoir. Agesilas ne voulut jamais y renoncer, & la fit entreprendre de sa propre autorité, esperant bien avoir trouvé le tems favorable pour se vanger des Thebains, toute la Grece étant libre & unie, & les Thebains seuls exclus du Traité de paix. Et ce qui marque évidemment que cette guerre fut entreprise plûtôt par un mouvement de colere, que par des motifs de justice & de raison, c'est le tems; car le Traité de paix fut conclu à Lacedemone le quatorze du mois de Juillet, & le cinq d'Août, c'est-à-dire vingt jours après, les Lacedemoniens furent défaits à la bataille de Leuctres, où ils perdirent mille naturels Spartiates tuez sur la place, & où leur Roi même Cleombrotus fut tué au milieu de ses plus braves guerriers, qui mordirent tous la poussiere autour de lui. De ce nombre fut le beau Cleonyme, fils de Sphodrias, qui ayant été abbatu trois fois

Agesilas la fit entreprendre de sa propre autorité.

La II. année de l'Olymp. CII. 369. ans avant J. C.

Le Roi Cleombrotus tué à la bataille de Leuctres.

Valeur heroïque de Cleonyme, fils de Sphodrias.

avoient déclaré qu'une grande victoire se préparoit pour les Beotiens; que toutes les armes avoient disparu du Temple d'Hercule, comme Hercule lui-même étant parti pour le combat. Xenophon ajoute, que la plûpart étoient persuadez que c'étoient là des inventions des chefs.

Et que le Spartiate Prothous s'y opposât de tout son pouvoir.] L'avis de ce Prothous étoit fort juste; il conseilloit de congedier les troupes selon leur serment, d'ordonner que toutes les villes porteroient leur contribution selon leur pouvoir dans le Temple d'Apollon, & que l'on ne feroit la guerre qu'à ceux qui s'opposeroient à la liberté des villes; car par ce moyen ils auroient les Dieux favorables, & les villes se joindroient à eux très-volontiers, mais on se moequa de cet avis. *Car*, ajoute Xenophon, *il semble que les Dieux poussoient déja les Lacedemoniens à leur ruine.*

devant

devant le Roi, & s'étant relevé trois fois, fut enfin achevé en combattant genereusement devant son Prince, jusqu'à la derniere goute de son sang.

Ce grand échec étant donc arrivé aux Lacedemoniens contre l'attente de tout le monde, & aux Thebains cet avantage si grand & si glorieux, que jamais Grecs combattans contre des Grecs n'en ont remporté un pareil, il n'y a personne qui n'estime & n'admire autant la magnanimité & le courage de la ville vaincuë que de celle qui a vaincu. Xenophon dit quelque part que les paroles des gens de bien, même celles qui leur échapent à table dans le vin & au milieu de leurs jeux & de leurs plaisirs, sont toujours dignes de memoire, & il a raison, mais il n'y a pas moins de plaisir & d'utilité, ou pour mieux dire, il y en a beaucoup davantage à remarquer & à considerer ce que les gens de bien disent & font, & la fiere contenance qu'ils tiennent dans la mauvaise fortune. La ville de Sparte celebroit alors une grande fête, & elle étoit pleine d'étrangers, que la curiosité y avoit attirez, car les chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles combattoient tout nuds en plein theâtre. Dans ce moment les courriers arriverent de Leuctres avec la terrible nouvelle de cette

La magnanimité de la ville vaincuë aussi digne d'admiration que celle de la ville qui avoit vaincu.

Les paroles des gens de bien toujours dignes de memoire.

Mais ce qui l'est encore davantage, c'est la fiere contenance qu'ils tiennent dans l'adversité.

Il y en a beaucoup davantage à remarquer & à considerer ce que les gens de bien disent & font.] Car ces exemples donnez dans des états si violens, font sur nous une impression très-vive, qui excitant dans notre ame l'admiration pour une si grande vertu, nous rend capables de l'imiter.

Grandeur de courage de Sparte à la nouvelle de la défaite de Leuctres.

défaite. Les Ephores, quoiqu'ils eussent bien compris d'abord que leurs affaires étoient entierement ruinées, & qu'ils avoient absolument perdu l'Empire de la Grece, ne permirent pourtant ni aux chœurs de se retirer, ni à la ville de changer l'appareil & la décoration de la fête, mais ils envoyerent dans toutes les maisons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurerent au theâtre à faire continuer les danses & les jeux jusqu'à la fin.

Joye de ceux dont les parens avoient été tuez à la bataille.

Affliction de ceux dont les parens étoient sauvez.

Cette difference encore plus marquée dans les femmes.

Le lendemain matin chacun sçachant déja tous ceux qui étoient sauvez, & tous ceux qui étoient morts, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tuez, s'étant rendus à la place publique, se saluoient & s'embrassoient les uns les autres avec un visage content, & pleins de magnanimité & de joye. Au lieu que les peres & les parens de ceux qui étoient échapez se tenoient cachez dans leurs maisons comme dans un deüil; & si quelqu'un d'eux étoit forcé de sortir pour ses affaires, il paroissoit avec une figure, une voix & un regard qui marquoient sa tristesse & son abbattement, & marchoient tout en double & courbé comme n'osant lever la tête. Cette difference se remarquoit encore mieux dans les femmes, car celles qui attendoient leurs fils de retour du combat, on les voyoit tristes, abbatuës & dans le silence, & celles dont les fils avoient été tuez, on les voyoit courir avec empressement aux Temples pour rendre graces aux Dieux, &

ſe viſiter les unes les autres avec beaucoup de gayeté en ſe felicitant de leur gloire.

Cependant le peuple voyant que ſes alliez l'abandonnoient, & s'attendant bien qu'Epaminondas, après une ſi grande victoire, qui relevoit ſes eſperances & enflammoit ſon ambition, ſe jetteroit au plûtôt dans le Peloponeſe, commença à rappeller dans ſa memoire les anciens oracles qui lui défendoient de prendre un Roi boiteux, comme étoit Ageſilas. Il ſe fait ſur cela un ſcrupule de conſcience, qui le jette dans le découragement & dans la frayeur d'avoir offenſé les Dieux, comme ſi leur ville n'étoit tombée dans ce malheur, que parce que chaſſant du trône un Roi entier & ferme ſur ſes deux pieds, ils y avoient placé un Roi boiteux, ce que les Dieux leur avoient ordonné d'éviter ſur toutes choſes. Cependant à cauſe de ſes grandes qualitez, de ſa vertu & de ſa réputation, non-ſeulement ils l'avoient pris pour leur Roi, & l'avoient mis à la tête de leurs armées, mais dans toutes les difficultez, qui ſurvenoient dans leurs affaires civiles & dans le gouvernement, ils avoient recours à lui comme à un excellent medecin, & le prenoient pour arbitre en toutes choſes, ſe rapportant de tout à ſa déciſion. Et c'eſt ce qu'ils

Scrupule de Sparte ſur les anciens oracles qui défendoient un regne boiteux.

Commença à rappeller dans ſa memoire les anciens oracles qui lui défendoient de prendre un Roi boiteux.] Cela eſt très-ordinaire dans les malheurs publics; le peuple ne manque jamais de rechercher ce qui peut les avoir attirez, & la ſuperſtition, toujours timide, le porte très-ſouvent à les imputer à des cauſes très-innocentes.

firent encore en cette rencontre, au sujet de ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, & qu'on appelle à Sparte *tresantas* : car comme ils étoient en grand nombre, & des plus puissans de la ville, ils n'osoient leur faire souffrir les peines ordonnées par les loix, de crainte que le desespoir ne les portât à remuer & à susciter quelques nouveautez dans la ville. Car non-seulement les fuyards sont exclus de toutes sortes de charges & d'emplois, mais c'est encore une honte horrible de leur donner sa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux. Tous ceux qui les rencontrent sur leur chemin peuvent les frapper, & ils sont forcez de le souffrir. De plus ils sont obligez d'aller dans les ruës vêtus pauvrement & salement de méchantes robes toutes rapiecées de lambeaux de diverses couleurs. Il faut qu'ils se fassent raser la moitié de la barbe, & qu'ils nourrissent l'autre moitié. Il y avoit donc un grand danger de souffrir dans Sparte tant de gens si diffamez, & de les y souffrir dans un tems où elle avoit besoin d'un si grand nombre de gens de guerre.

C'est-à dire ceux qui ont eu peur.

Etat miserable où étoient reduits à Sparte ceux qui avoient fui dans les combats.

Dans cet embarras ils choisissent Agesilas pour Legislateur ; & lui sans rien ajouter aux loix, sans en rien retrancher, sans y rien changer, il alla à l'assemblée des Lacedemoniens, & dit en plein conseil, que *pour ce jour il falloit laisser dormir les*

Expedient qu'Agesilas trouva pour con-

Que pour ce jour il falloit laisser dormir les loix.] Voilà un avis plein de sagesse, & qui sauva en même tems & les loix, & les malheureux qui en devoient être les victimes, & dont la perte

loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité. Par ce peu de mots il conserva à Sparte ses loix entieres, & lui rendit ce grand nombre de Citoyens qu'il empêcha d'être deshonorez. En même tems pour guerir l'abbatement & le découragement où ces jeunes gens étoient tombez, il entra en armes dans l'Arcadie. Veritablement il eut grand soin d'éviter d'en venir à un combat, il s'attacha seulement à quelque petite place des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le plat païs, ce qui réjoüit un peu Sparte & ranima ses esperances, comme son salut n'étant pas entierement déploré.

server à Sparte ses loix & ses Citoyens.

Comment il ranime le courage de ses troupes deshonorées & abbatuës.

Bientôt après Epaminondas entra dans la Laconie avec toutes les forces de ses alliez, qui montoient à quarante mille hommes de pied, sans compter les troupes armées à la legere, & la tourbe de ceux qui suivoient sans armes seulement pour piller. Car tout compté il étoit entré dans la Laconie jusqu'à soixante-dix mille hommes. Il y avoit alors six cens ans que les Doriens s'étoient établis à Lacedemone, & depuis tout ce tems-là c'étoit ici la premiere fois qu'ils

Epaminondas entre dans la Laconie avec une formidable armée.

Il y avoit six cens ans que les Spartiates n'avoient vû d'ennemi dans leur païs.

auroit affoibli l'Etat: Les loix qui ne dorment qu'un jour ne sçauroient faire de grands maux.

Il y avoit alors six cens ans que les Doriens s'étoient établis à Lacedemone.] Auparavant Lacedemone étoit habitée par des peuples ramassez qui avoient suivi les fils d'Hercule, ses premiers fondateurs.

Et depuis tout ce tems-là, c'étoit ici la premiere fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres.] Voilà un long espace de tems. Il y a peu de villes considerables dans le monde qui puissent se vanter d'une si longue

voyoient les ennemis ſur leurs terres, auparavant jamais aucun n'avoit oſé y mettre le pied. Les Thebains & leurs alliez trouvant donc un païs tout neuf & auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le ſaccagerent, & le pillerent juſqu'à la riviere d'Eurotas, & juſqu'à la ville, ſans que perſonne ſortît pour les en empêcher. Car, comme l'écrit Theopompe, Ageſilas ne voulut pas que les Lacedemoniens s'oppoſaſſent à ce torrent & à ce tourbillon de guerre, mais ſe contentant de diſtribuer dans le milieu de la ville, & dans tous les endroits les plus importans ſes meilleures troupes, & de bien aſſurer tous les poſtes, il ſupportoit les menaces & toutes les paroles hautaines & fieres des Thebains, qui le défioient en l'appellant par ſon nom, & qui le preſſoient de ſe preſenter pour défendre ſon païs, lui qui avoit ſeul cauſé tous les maux en allumant cette guerre.

Les Thebains ſaccagent la Laconie la flamme à la main.

Ageſilas empêche les Lacedemoniens de ſortir pour s'oppoſer à ce torrent.

Tout ce qu'Ageſilas eut à ſupporter dans cette occaſion.

Mais ce qui affligeoit encore davantage Ageſilas, c'étoient les mouvemens tumultueux & les troubles qui s'excitoient dans la ville, les plaintes & les allées & venuës des vieillards, qui étoient au deſeſpoir de voir ce qu'ils voyoient, & des femmes, qui ne pouvoient demeurer en repos, & qui devenoient entierement forcenées en entendant les cris menaçans des ennemis, &

tranquillité. Cela confirme bien l'éloge que Platon a donné à Sparte, *qu'elle étoit comme le Temple des Furies, dont on n'oſoit approcher.*

en voyant les embrasemens qu'ils excitoient aux environs & qui éclairoient jusques dans leurs portes. A cela se joignoit encore la douleur de voir ternir sa réputation, en ce qu'ayant reçu une ville très-grande & très-puissante, il voyoit toute la gloire & toute la dignité de cette ville diminuer & déperir entre ses mains, & il avoit encore un secret dépit de voir démentir la vanterie dont il avoit souvent usé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avoit vû la fumée d'un camp ennemi.* Aussi dit-on à ce propos, qu'un Athenien disputant un jour contre Antalcidas sur la valeur des deux peuples, & donnant la préference à son païs, lui dit, *nous vous avons plusieurs fois chassez des bords du* Cephise. *Il est vrai*, lui répondit Antalcidas, *mais nous ne vous avons jamais chassez des bords de l'Eurotas.* Un autre Spartiate, mais des plus obscurs, répondit de même à un habitant d'Argos : Celui-ci lui ayant dit, *plusieurs de vos Spartiates sont enterrez dans les terres d'Argos*, il lui répondit vivement, *mais aucun de vos Argiens n'est enterré dans les terres de Sparte.*

Belle réponse d'Antalcidas à la vanterie d'un Athenien.

Autre réponse d'un Spartiate des plus obscurs à un homme d'Argos.

On dit qu'Antalcidas étoit alors Ephore, & qu'il envoya secretement ses enfans à Cythere, dans la crainte que Sparte ne fût prise. Mais Agesilas voyant que les ennemis se mettoient en devoir de passer l'Eurotas, & de penetrer jusques dans la ville, abandonna tout le reste, & se contentant de défendre le milieu, qui étoit une hauteur, il mit au-devant ses troupes en bataille. Par bon-

Isle au bas de la Laconie, au-dessus de Malée.

heur l'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thebains trouvoient plus de peine & plus de difficulté à le passer à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Epaminondas passoit le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrerent à Agesilas, qui après l'avoir regardé longtems & l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot, *ô l'entreprenant homme !* Toute l'ambition d'Epaminondas étoit de donner un combat dans la ville même, & d'y ériger un trophée; mais n'ayant jamais pû attirer Agesilas, & le faire descendre de ses hauteurs, il prit le parti de se retirer, & fit encore le dégât dans la campagne.

Les Thebains passent l'Eurotas.

Ce qu'Agesilas dit d'Epaminondas qui s'avançoit vers Sparte.

Epaminondas ne pouvant faire descendre Agesilas se retire.

Cependant à Lacedemone environ deux cens mutins, qui couvoient depuis longtems un mauvais dessein, & qui n'attendoient que l'occasion de faire éclater leur perfidie, s'étant liguez, se saisirent d'un quartier de la ville appellé *Issorium*, où étoit le Temple de Diane, & qui étoit un lieu fort d'assiette & difficile à forcer. Les Lacedemoniens vouloient les y aller attaquer à la chaude. Mais Agesilas, qui craignoit que cela ne fît éclorre quelque nouveauté dangereuse, commanda à ses troupes de se tenir en repos, & lui en simple cape, sans armes, & suivi d'un seul domestique, il alla à eux, en criant : *Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné,*

Grande prudence d'Agesilas pour disperser des mutins qui s'étoient emparez d'un bon poste.

Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné.]

donné,

donné, car je ne vous ai pas commandé de vous retirer en cet endroit, ni tous ensemble, mais les uns là, & les autres ici, en leur montrant differens quartiers de la ville. Ces mutins, l'entendant parler de la sorte, furent ravis, car ils se persuaderent que leur dessein étoit caché, & se séparant en deux bandes, ils allerent se placer dans les lieux qu'Agesilas leur avoit marquez. En même temps Agesilas faisant venir des troupes, fit occuper le poste d'Issorium, & envoya prendre environ quinze de ces mutins, qu'il fit mourir la nuit suivante.

Il découvre une grande conjuration dans Sparte.

Bientôt après il découvrit une autre conjuration beaucoup plus grande, & un complot de grand nombre de Spartiates, qui s'assembloient toutes les nuits dans une certaine maison pour chercher les moyens de changer le Gouvernement. Il étoit très-difficile de leur faire le procès dans un si grand trouble, & très-dangereux de negliger leur mauvais dessein.

Il fait mourir les coupables sans aucune

Agesilas, après en avoir communiqué avec les Ephores, les fit mourir, sans aucune formalité de

Cette prudence d'Agesilas étoit pleine d'audace, mais elle étoit presque sûre du succès. Des mutins ne sont presque jamais assez ameutez ni assez fermes pour executer leur dessein, dans un moment qu'ils n'attendent point, & surpris d'un côté de la presence de leur General, & ravis de l'autre d'être ignorez, ils obéïssent & remettent à un autre tems ce qu'ils n'ont pas la force d'executer sur l'heure, parce que cette heure n'est pas la leur. L'histoire presente des occasions où cela a été imité avec succès.

Les fit mourir sans aucune formalité de Justice.] On a beaucoup disputé sur ce cas-ci, pour

formalité de Justice ; ce qui jusques-là avoit été inoüi.

Justice, ce qui jusques-là étoit sans exemple à Sparte, où l'on n'avoit jamais fait mourir personne sans lui avoir fait son procès.

Ce qu'Agesilas fit pour empêcher qu'on ne sçût le nombre des deserteurs.

Un grand nombre de voisins de Sparte, & quantité d'Ilotes, qu'on avoit enrôlez, desertoient tous les jours & passoient aux ennemis, ce qui abbatoit extrêmement le courage des autres. Agesilas, pour empêcher ce découragement, ordonna à ses domestiques d'aller tous les matins avant le point du jour à toutes les paillasses, d'y prendre les armes de ces deserteurs & de les cacher, afin qu'on en ignorât le nombre.

Dix mille écus.

On ne sçait pas bien précisément en quel tems les Thebains quitterent la Laconie; les uns disent qu'ils se retirerent quand l'hyver fut venu, & que les Arcadiens, pressez par la mauvaise saison, eurent commencé à décamper & à défiler en desordre. Les autres assurent qu'ils y demeurerent encore trois mois & qu'ils acheverent de fourrager & de ruiner tout le païs. Theopompe écrit que les Gouverneurs des Beotiens ayant déja donné l'ordre du départ, il arriva dans leur camp un Spartiate, nommé Phryxus, qui leur apportoit de la part d'Agesilas dix talens pour prix de leur retraite. De sorte qu'en executant ce qu'ils

sçavoir si l'on peut justement faire mourir des conjurez sans aucune formalité de Justice. Le salut de l'Etat est la premiere regle & la loi souveraine. Dans les crimes qui le regardent, quelques-uns croyent qu'on peut se dispenser de ces longues formalitez, lorsque le téms presse, & qu'il est dangereux de differer, mais cela est sujet à de grands inconveniens.

avoient resolû, ils reçurent encore de leurs ennemis dix talens pour les frais de leur marche. Mais pour moi, je ne comprends pas comment cette particularité auroit été ignorée de tous les autres historiens, & sçuë de Theopompe seul. Ce qu'il y a de certain, & dont tout le monde convient également, c'est qu'Agesilas fut la seule cause du salut de Sparte, parceque renonçant à ses deux passions les plus naturelles & les plus enracinées en lui, à son ambition & à son obstination, il ne chercha que la sûreté dans les affaires, & ne travailla qu'à se maintenir. Veritablement il ne releva pas la puissance ni la gloire de sa ville; il arriva à Sparte ce qui arrive à un corps bien sain, qui toute sa vie s'est accoutumé à un regime très-exact & très-compassé, la moindre faute le perd, de même le plus petit change-

Comment Agesilas fut la seule cause du salut de Sparte.

Sparte comparée à un corps bien sain, & qui étant accoutumé à un regime très-exact, est ruiné par la moindre faute.

Mais pour moi, je ne comprends pas comment cette particularité.] Plutarque s'oppose à cette particularité, rapportée par Theopompe, par la seule raison qu'il n'y a que lui qui en parle; mais il y en a encore une autre plus forte à mon avis. C'est que cette particularité est ridicule en toutes manieres. Agesilas auroit-il envoyé de l'argent aux Thebains pour le prix de leur retraite, lorsqu'ils avoient déja donné l'ordre pour leur départ, & qu'on voyoit qu'ils alloient se mettre en marche, & leur auroit-il envoyé dix talens? Le tems & le prix bannissent toute vrai-semblance.

Il ariva à Sparte ce qui arrive à un corps bien sain, qui toute sa vie s'est accoutumé à un regime très-exact & très-compassé, la moindre faute le perd.] Ceci est tiré des livres d'Hippocrate, qui enseigne qu'il est dangereux pour les corps bien sains de s'accoutumer à un regime très-exact, & à ne boire par exemple que de l'eau la plus saine, parce que pour peu qu'on s'écarte de ce regime, qu'on ne peut pas toujours observer, on en reçoit un préjudice considerable.

ment suffit pour perdre & ruiner toute la felicité de cette ville. Et ce n'est point sans raison, car ce Gouvernement ayant toujours été bien constitué pour la paix, la vertu, & la concorde, dès qu'ils voulurent y ajouter de nouveaux Etats & des dominations acquises par la force, dont leur Legislateur Lycurgue étoit très-persuadé qu'une ville, qui veut vivre heureuse, n'a aucun besoin, ils déchurent de leur premiere splendeur & se perdirent.

Sparte perit pour avoir voulu conquerir de nouveaux Etats.

En ce tems-là Agesilas avoit entierement renoncé à la guerre à cause de son grand âge. Mais son fils Archidamus ayant reçu un grand secours, que lui envoyoit le Tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille, qui fut appellée *la bataille sans larmes*, car il ne perdit pas un seul homme, & tua beaucoup de monde aux ennemis.

Bataille que gagna le fils d'Agesilas, appellée la bataille sans larmes.

Cette victoire fit voir plus que toute autre chose la grande foiblesse de Sparte; car auparavant

Dont leur Legislateur Lycurgue étoit très-persuadé qu'une ville, qui veut vivre heureuse, n'a aucun besoin.] Plutarque nous a dit lui-même dans la vie de Lycurgue page 270. que ce Legislateur *persuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu, regla & composa la sienne, de maniere qu'elle pût être toujours libre, toujours suffisante à elle-même, & toujours dans les maximes de la vertu*, ce qui vaut mieux que toutes les forces suffisantes pour la rendre maîtresse du monde entier, principe que Platon a prouvé d'une maniere très-forte & très-solide dans son premier Alcibiade, où il fait voir que les villes, pour être heureuses, n'ont besoin ni de murailles, ni de vaisseaux, ni d'arsenaux, ni de troupes, ni de grandeur; & qu'elles n'ont besoin que d'une seule chose, c'est de vertu, tom. I. pag. 354. de ma 2e. edit.

les Spartiates regardoient comme une chose si ordinaire & si sûre pour eux de vaincre leurs ennemis, que dans leurs plus glorieux succès ils ne sacrifioient aux Dieux, pour leur rendre graces de leur victoire, qu'un simple coq; ceux qui avoient combattu, ne se vantoient point & ne se glorifioient point comme d'une chose bien merveilleuse, & ceux qui en apprenoient la nouvelle, ne s'en réjoüissoient point excessivement; car même après le gain de la bataille de Mantinée, que Thucydide a décrite, les Ephores ne firent d'autre present à celui qui en apporta le premier la nouvelle, que de lui envoyer une portion de chair du repas public pour l'en remercier. Mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, & qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir, ni demeurer dans la ville. Son pere sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joye & de tendresse; il étoit suivi des Officiers & des Magistrats; la foule des vieillards & des femmes descendit jusqu'aux bords de la riviere en tendant les mains au ciel, & en remerciant les Dieux, comme si ce jour-là Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & revû pour la premiere fois ses anciens beaux jours. Car auparavant on dit que les maris mêmes n'osoient regarder leurs femmes en face, à cause de la honte qu'ils avoient de toutes les pertes qu'ils avoient faites. Et quand Epaminondas se mit à rebâtir la ville de Messene, &

Moderation des Spartiates dans leurs plus glorieux succès.

Dans le V. Livre.

L'excès de leur joye à la nouvelle du gain de cette bataille du fils d'Agesilas.

Abattement des Spartiates avant ce succès.

Epaminondas fait rebâtir la ville de

Messene, sans qu'Agesilas ose s'y opposer.

que ses anciens habitans y accouroient de tous côtez pour la repeupler, jamais ils n'oserent se presenter en bataille pour l'empêcher, quoiqu'ils en fussent très-fâchez, & qu'ils conservassent un très-grand ressentiment contre Agesilas, de ce qu'après avoir joüi si longtems d'un païs, qui n'étoit pas de moindre étenduë que toute la Laconie, & qui ne cedoit aux meilleurs endroits de la Grece, ni en bonté, ni en fertilité du terroir, ils l'avoient perdu sous son regne. Voilà pourquoi Agesilas refusa d'accepter la paix, que lui offroient les Thebains, ne voulant pas leur abandonner de parole ce qu'ils occupoient déja de fait. Mais en disputant ainsi contre eux avec opiniâtreté, non-seulement il ne recouvra point ce qu'il vouloit ravoir, mais il pensa perdre Sparte par un stratagême qu'on employa contre lui. Car après que les Mantinéens se furent séparez de l'alliance des Thebains, & qu'ils eurent envoyé demander du secours à Lacedemone, Epaminondas, averti qu'Agesilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, partit une nuit de Tegée à l'insçu des Mantinéens, avec son armée, & marcha droit à Sparte par un chemin different de celui que tenoit Agesilas; de sorte que peu s'en fallut qu'il ne prît d'emblée la ville, qui étoit vuide & sans défense. Mais un certain Euthynus de Thespies, comme l'écrit Callisthene, ou, comme l'assûre Xenophon, un certain Cretois, ayant informé en

Mantinée, ville d'Arcadie.

Tegée, ville d'Arcadie.

Epaminondas profite de la marche d'Agesilas, & va contre Sparte pour la surprendre.

Xenophon dans son VII. Liv.

diligence Agesilas de ce qui se passoit, Agesilas envoya sur l'heure un cavalier avertir la ville, & il y arriva lui-même bientôt après.

Agesilas informé du stratagême d'Epaminondas, retourne à Sparte, & l'arrache à l'ennemi.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thebains passer l'Eurotas, & marcher contre la ville. Agesilas fit face partout, & se défendit avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de son âge. Il vit bien que ce n'étoit pas ici, comme la premiere fois, le tems de se menager, & de se précautionner seulement, mais qu'il falloit payer d'audace, & combattre en desesperé, moyens dont il ne s'étoit jamais servi, & ausquels il n'avoit jamais mis sa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repousser ce danger, car par ce desespoir & par cette audace il arracha sa ville des mains d'Epaminondas. Il éleva un trophée de sa victoire, & fit voir aux enfans & aux femmes les Lacedemoniens qui payoient à leur patrie un très-beau & très-digne salaire de leur éducation, & à la tête de tous ces braves son fils Archidamus, qui faisoit des merveilles de sa personne, & qui, poussé par son courage & soutenu par la grande agilité de son corps, prenant de petites ruës détournées, se portoit très-

Agesilas ne se menage pas en cette occasion, & combat en desesperé.

Exploits de son fils Archidamus dans cette grande journée.

Les Lacedemoniens qui païoient à leur patrie un très-beau & très-digne salaire de leur éducation.] Plutarque entre ici dans les vuës de Platon, qui enseigne que la valeur n'est pas le fruit de la nature seule, & qu'elle est l'effet de l'éducation. Il n'y a jamais eû d'éducation plus propre à former de braves gens que celle de Sparte. Plutarque fait voir aussi par ce passage, que la valeur doit être reservée pour le service de la patrie, comme une dette qu'on est obligé de lui payer.

promptement dans tous les endroits où le danger étoit le plus grand, & se presentant partout avec une poignée de gens, arrêtoit partout l'ennemi & lui faisoit tête.

Spectacle agréable & surprenant qu'Isadas fils de Phœbidas donne à Sparte.

Dans cette mêlée Isadas, fit de Phœbidas, fut un spectacle très-beau & très-admirable, non-seulement pour ses Citoyens, mais encore pour les ennemis. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bienfait, d'une taille avantageuse, & dans l'âge qui est justement la fleur de la jeunesse, lorsque les hommes passent de l'enfance à l'âge de puberté. Il étoit sans armes, sans habit, tout nud, le corps tout reluisant d'huile, & tenoit d'une main une pique, & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impetueusement hors de sa maison, & fendant la presse des Spartiates, qui combattoient, il se jette sur les ennemis, porte partout des coups mortels, & renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa furie. Il ne reçut pourtant aucune blessure, soit que Dieu prît plaisir à le preserver à cause de sa grande valeur, soit qu'il eût paru aux ennemis quelque être plus grand que l'homme. On dit qu'après le combat les Ephores lui décernerent une couronne pour honorer ses exploits, mais qu'ensuite ils le condamnerent à une amende de mille drachmes, pour avoir osé s'exposer sans armes à un si grand danger.

Tout nud une pique à une main & l'épee à l'autre il fait des exploits inoüis.

Action remarquable des Ephores.

Cinq cens livres.

Seconde bataille des Lacedemoniens devant Mantinée, où Epaminondas est tué.

Quelques jours après il y eut une seconde bataille devant la ville de Mantinée, où Epaminondas,

nondas, après avoir renversé les premiers rangs des Lacedemoniens, comme il s'opiniâtroit à les poursuivre, un Spartiate, nommé Anticrates, tournant visage tout à coup, & l'attendant de pied ferme, le perça de sa pique selon Dioscoride, & selon d'autres, de son épée, ce qui paroît plus fondé; car encore aujourd'hui à Sparte les descendans de cet Anticrates sont appellez *Machairionides*, comme ayant veritablement tué Epaminondas avec l'épée. Cette action parut si grande & si merveilleuse à cause de la frayeur qu'on avoit d'Epaminondas, qu'on lui décerna à lui de grands honneurs & de grandes récompenses, & à toute sa race à perpetuité, un affranchissement de tous impôts & de toutes charges publiques, immunité dont jouït encore de notre tems Callicrates, un de ses descendans.

C'est-à-dire, gens de l'épée.

Toute la posterité de celui qui avoit tué Epaminondas, affranchie de tous impôts.

Près de cinq cens ans après sa concession.

Après cette bataille, & la mort d'Epaminondas, les Grecs ayant fait la paix avec les Lacedemoniens, Agesilas voulut exclure du Traité les Messeniens & les empêcher de jurer avec les autres cette paix, parce qu'ils n'avoient point de ville. Mais tous les autres vouloient les y comprendre & recevoir leur serment. C'est-pourquoi les Lacedemoniens se séparerent des autres Grecs, & furent les seuls qui voulurent continuer la

Un Spartiate, nommé Anticrates, tournant visage tout à coup, le perça de sa pique.] Diodore de Sicile attribuë cet exploit au fils de Xenophon, à Grillus, qui ne jouït pas longtems de sa victoire, car il fut tué sur le champ; mais le rapport de Plutarque paroît mieux fondé.

guerre, dans l'esperance qu'ils recouvreroient bientôt tout le païs de la Messenie. Cela fit regarder Agesilas comme un homme violent, opiniâtre, & insatiable de guerres, en ce que rejettant cette paix generale, & la faisant comme crouler par ses menées, il se précipitoit encore, faute d'argent, dans la necessité de tourmenter ses amis & ses Citoyens, d'emprunter de grosses sommes, & de faire de grosses impositions, & de grandes taxes, au lieu qu'il devoit bien plûtôt mettre fin à tous ces maux, puisque le tems en étoit venu, & qu'il en trouvoit une occasion favorable. Cela valoit bien mieux, qu'après avoir perdu une si grande puissance qui étoit devenuë si formidable, & après s'être vû dépoüiller de tant de villes & de l'Empire de la terre & de la mer, de regimber & de se débattre pour se remettre en possession des richesses de Messene & des revenus de tout son païs.

Agesilas blâmé d'avoir voulu continuer la guerre pour recouvrer Messene.

Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livré à Tachos, General des Egyptiens;

Ce qui décria encore davantage Agesilas.

Au lieu qu'il devoit bien plûtôt mettre fin à tous ces maux.] Ce jugement de Plutarque merite l'attention des Princes & des Etats. Il vaut infiniment mieux profiter d'une occasion favorable de faire la paix, que de replonger les peuples dans des malheurs inévitables, pour recouvrer un païs, riche à la verité, mais dont toutes les richesses ne sçauroient les dédommager des maux qu'ils auront soufferts par la continuation de la guerre.

Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livré à Tachos, General des Egyptiens.] Mais cette action d'Agesilas n'est point du tout blâmable de la maniere dont Xenophon, auteur contemporain, la raconte. Il dit qu'Agesilas, voyant que Tachos, Roi d'Egypte, avec

car on regardoit comme une indignité affreuse, qu'un homme, qui passoit pour le plus grand personnage de la Grece, & qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, prêtât son corps à un barbare, qui s'étoit même revolté contre le Roi son maître, & qu'à l'appetit de quelque argent il lui eût soumis sa gloire & sa réputation, en faisant sous lui la fonction d'Officier mercenaire, & de Capitaine d'étrangers soudoyez. Si à l'âge de quatre-vingt ans, qu'il avoit alors, & le corps tout rompu de blessures, il se fût encore chargé d'une belle & glorieuse expedition pour la liberté de la Grece, cette ambition n'auroit pourtant pas été entierement irréprehensible dans un âge si avancé, car tout ce qui est beau, il faut que ce soit le tems & la saison propre qui le produisent, ou plûtôt les belles choses ne different des laides

Jugement remarquable de Plutarque sur l'ambition déplacée d'Agesilas.

Rien n'est beau que ce que le tems & la saison propre produit.

de grandes forces se préparoit à faire la guerre au Roi de Perse, vit avec plaisir que ce Prince le demandoit pour General de ses troupes. Car par ce moyen il esperoit qu'il marqueroit au Roi Tachos sa réconnoissance pour tous les services qu'il avoit rendus aux Lacedemoniens, qu'il feroit rendre la liberté aux villes Grecques d'Asie, & qu'il se vangeroit des anciennes injures que le Roi de Perse avoit faites aux Lacedemoniens, & de celle qu'il venoit de leur faire tout fraîchement, en les forçant d'abandonner Messene, quoiqu'il se dît leur allié. On peut voir la suite dans cet Historien, pag. 524. 525.

Prêtât son corps à un barbare.] Il y a faute au texte, au lieu de ἀνθρωπου, il faut lire ἀνθρώπῳ, comme dans le ms. de la Bibliotheque de S. Germain.

Car tout ce qui est beau, il faut que ce soit le tems & la saison propre qui le produisent.] Cela est vrai en certains sens, mais non pas en tout. Car je ne croi pas que jamais l'âge puisse dispenser un homme d'Etat, un General d'armée de profiter d'une occasion de rendre un grand service

La vertu consiste dans la mediocrité.

que par la medriocrité, la vertu consistant toujours dans un certain milieu éloigné des deux extrêmitez contraires. Mais Agesilas ne faisoit pas toutes ces reflexions, il ne regardoit comme indigne aucun service que l'on rendît au public, il regardoit plûtôt comme indigne de lui de vivre inutile, sans action, & sans mouvement dans sa ville, & d'y attendre tranquilement la mort. C'est pourquoi ayant assemblé beaucoup de troupes mercenaires avec l'argent que Tachos lui avoit envoyé, & équipé plusieurs vaisseaux, il s'embarqua, ayant avec lui, comme auparavant, trente Spartiates qui composoient son conseil.

Agesilas regardoit comme indigne de lui de vivre inutile.

Il s'embarque pour l'Egypte.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux Capitaines du Roi, & les premiers Officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir & pour lui faire la cour. Les autres Egyptiens n'eurent pas moins d'empressement, à cause de la grande attente qu'avoient excitée le nom & la réputation d'Agesilas. Ils accouroient tous en foule sur le rivage pour le voir. Mais lorsqu'ils ne virent aucun éclat, aucune magnificence ni sur sa personne, ni dans son équipage, & qu'ils virent seulement un vieillard couché sans façon sur l'herbe près de la mer, & un vieillard d'une chetive mine, petit de corps, sans aucune apparence, & vêtu d'une méchante robe d'une étoffe fort grossiere, il leur prit une envie

Les Egyptiens accourent sur le rivage pour le voir.

En le voyant il leur prend envie de rire & de se mocquer de lui.

à son païs, quand ses forces répondent à un dessein si juste & si loüable.

demesurée de rire & de se mocquer, & ils disoient entr'eux, que c'étoit là veritablement ce qu'enseignoit la Fable, *qu'une montagne fut un jour en travail & qu'après de grandes tranchées elle accoucha d'une souris*.

Mais ils furent encore bien plus surpris de sa grossiereté & de son impolitesse, quand on lui apporta les presens & les rafraîchissemens qu'on presente d'ordinaire aux étrangers, qu'on veut honorer, & qu'ils virent qu'il ne prit que les farines, les veaux & les oisons, qu'il refusa les confitures, les pâtisseries, & les parfums, & que comme on le pressoit, & qu'on le conjuroit de les recevoir, il leur dit *de les porter aux Ilotes ses esclaves*. Theophraste écrit, que de tout ce qu'il vit en Egypte, rien ne lui fit tant de plaisir, que la plante du papier qui est si propre à faire des couronnes, à cause de la finesse & de la souplesse de son écorce dont on fait des bandelettes; & que quand il partit d'Egypte, il en demanda au Roi & en emporta avec lui.

Ils sont surpris de sa grossiereté & de son impolitesse, & pourquoi.

Agesilas renvoye les confitures, & ordonne qu'on les porte à ses esclaves.

Il admire sur toutes choses la plante appellée papyrus.

Quand il fut arrivé auprès du Roi Tachos, & qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nommât pas General de toute cette armée, comme il s'y étoit attendu, mais seulement des troupes étrangeres;

Etonnement d'Agesilas quand il vit la maniere dont le Roi d'Egypte le traita.

Il leur dit de les porter aux Ilotes ses esclaves.] Ces Egyptiens étoient trop énervez par le luxe & par la mollesse pour sentir la force de ce mot. Il seroit à souhaiter que des peuples plus aguerris que les Egyptiens la sentissent aujourd'hui, & qu'ils en voulussent profiter.

que Chabrias l'Athenien fut fait General des troupes de mer, & que Tachos se déclara Generalissime. Voilà le premier sujet de déplaisir qu'eut Agesilas. Ce déplaisir augmenta infiniment, quand il se vit obligé de supporter la vanité insensée & la folle arrogance de cet Egyptien[1], & qu'il fallut marcher avec lui contre la Phenicie, cedant & pliant sous ce joug contre sa dignité & contre son naturel. Mais bientôt il trouva une occasion de se relever; car Nectanebos, propre neveu de Tachos, & qui commandoit une grande partie de l'armée, se révolta contre lui, & fut déclaré Roi par les Egyptiens.

Son déplaisir de se voir obligé de supporter l'arrogance de Tachos.

Nectanebos se revolte contre son oncle Tachos, & est déclaré Roi. Selon Diodore, Nectanebos étoit fils de Tachos.

D'abord il envoya des Ambassadeurs à Agesilas pour le prier de venir à son secours; il fit les mêmes semonces à Chabrias, & leur promit à tous deux de grandes récompenses. Tachos en ayant été averti, eut recours aux prieres, & les conjura de ne pas l'abandonner. Chabrias, fléchi, tâchoit encore de retenir Agesilas, & de le porter à demeurer ferme dans le parti de Tachos, en le consolant sur tous ses griefs, & en lui faisant des remontrances. Mais Agesilas lui répondit: *Seigneur Chabrias, comme vous êtes venu ici de votre propre mouvement, vous êtes libre, & vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira; mais moi, j'ai été donné par ma patrie aux Egyptiens pour leur General.*

Réponse d'Agesilas à Chabrias, qui veut le retenir dans le parti de Tachos.

[1] *Mais moi, j'ai été donné par ma patrie aux Egyptiens pour leur General.*] Il a été envoyé pour General à Tachos, mais il employe ce mot d'*Egyptiens* pour déguiser la verité, & pour cou-

Je commettrois donc une action très-mauvaise & très-injuste si j'allois faire la guerre à ceux au service desquels j'ai été envoyé, à moins que ma patrie ne me donne des ordres contraires. En même tems il envoya de ses Officiers à Sparte avec des instructions pour accuser Tachos, & pour défendre & justifier Nectanebos. Ces deux Rois y envoyent aussi chacun de leur côté des Ambassadeurs pour briguer la faveur & l'appui des Spartiates; l'un comme leur ancien ami & allié, & l'autre comme un homme déja plein d'affection pour leur ville, & qui par reconnoissance leur seroit encore à l'avenir plus affectionné.

Il envoye à Sparte demander ses ordres.

Les deux Rois y envoyent aussi des Ambassadeurs.

Les Lacedemoniens, après avoir entendu les raisons de part & d'autre, répondirent publiquement aux Ambassadeurs Egyptiens, *qu'Agesilas pourvoiroit à tout.* Et en particulier ils lui écrivirent *de faire tout ce qu'il trouveroit de plus utile & de plus expedient pour Sparte.* Agesilas n'eut pas plûtôt reçu cet ordre, que prenant ces soldats soudoyez, qu'il avoit amenez de Grece, il quitta Tachos & entra au service de Nectanebos, couvrant cette action si étrange & si horrible du

Réponse des Lacedemoniens à ces Ambassadeurs.

Voilà un ordre très-injuste. Plutarque en porte le jugement qu'il merite.

Agesilas quitte le parti de Tachos, & entre au service de Nectanebos.

vrir sa perfidie, comme si en passant dans le parti de Nectanebos déclaré Roi par les Egyptiens, il n'avoit fait que suivre les ordres de Sparte. L'injustice de cette défense saute aux yeux. Tachos n'étoit-il pas aussi à la tête d'une armée d'Egyptiens?

L'un comme leur ancien ami & leur allié, & l'autre comme un homme déja plein d'affection.] Tachos comme ami & allié de Sparte, & Nectanebos, comme celui qui vouloit le devenir. Mais cela étoit-il égal?

Il quitta Tachos & entra au service de Nectanebos, couvrant cette action si étrange & si hor-

Jugement de Plutarque sur cette action.

voile de l'utilité publique. Mais que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste & le seul veritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de trahison. Il est vrai que les Lacedemoniens faisant consister la plus grande partie du beau & de l'honnête dans ce qui est utile à leur païs, ils n'apprennent & ne connoissent d'autre justice que ce qui leur paroît pouvoir servir à augmenter la grandeur de Sparte, & à étendre sa domination.

Malheureuse politique des Lacedemoniens.

Le Roi Tachos se voyant donc abandonné par ces troupes étrangeres, prit la fuite, mais en même tems il s'éleva de la ville de Mendes un autre Prince, qui s'étant revolté contre Nectanebos, se fit déclarer Roi, & ayant assemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour rassurer Agesilas, lui disoit que veritablement les ennemis étoient en très-grand nombre, mais que c'étoient des troupes ramassées, & la plûpart gens de mêtier, qui n'ayant aucune connoissance de l'art de la guerre, étoient très-méprisables, & ne meritoient pas seulement d'être comptez : *Mais ce n'est pas leur nombre que je crains*, lui répondit Agesilas, *je crains leur peu d'experience & leur ignorance, comme celle qu'on ne peut*

Il s'éleve un autre Prince contre Nectanebos.

L'ignorance & l'inexperience des ennemis souvent plus à craindre que leur nombre.

rible du voile de l'utilité publique.] Voilà donc Agesilas qui abandonne le Roi, au secours duquel il étoit allé, & qui entre au service du rebele son ennemi. Plutarque a raison de trouver cette action horrible. Et je m'étonne que Xenophon ait cherché à la pallier, en disant qu'Agesilas suivit le parti de celui des deux Rois qui lui parut le plus affectionné à la Grece.

peut tromper. Car les tromperies à la guerre ne réüssissent que contre ceux qui en soupçonnant quelque chose, & en imaginant quelque autre pour se défendre ou se précautionner, tombent dans le piége qu'ils n'attendoient point. Mais celui qui ne soupçonne rien, qui n'imagine rien, ne donne point de prise à celui qui cherche à le surprendre, comme à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement, ne donne nul moyen à son adversaire d'employer aucun des tours qu'il a appris.

Tromperies à la guerre réüssissent difficilement contre les sots.

Peu de tems après le Mendesien envoya des gens à Agesilas pour tâcher de le gagner. Nectanebos entra d'abord dans quelque soupçon, & dans quelque crainte, & comme Agesilas lui conseilla d'en venir promptement à une bataille, & de ne pas traîner la guerre en longueur contre des troupes sans discipline, & qui ne sçavoient ce que c'étoit que de combattre, mais qui par leur grand nombre pouvoient les envelopper, les environner de tranchées, couper leurs vivres & leurs convois, & les prévenir en toutes choses, cela augmenta encore ses frayeurs & ses défiances; il se retira dans une ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une grande enceinte. Agesilas fut irrité de ce qu'on se défioit de lui, & le supportoit avec beaucoup d'impatience, mais ayant également honte de changer encore de parti & de s'en retourner sans rien faire, il le suivit & s'enferma avec lui dans cette grande ville.

Agesilas devient suspect à Nectanebos, sur ce qu'il lui conseille d'en venir à une bataille.

Les ennemis les y suivirent & commencerent d'abord leurs tranchées pour les enfermer. L'E-

gyptien craignant le succès du siége, changea d'avis, & vouloit combattre, à quoi tous les autres Grecs étoient disposez, d'autant plus qu'il y avoit peu de bled dans la place. Mais Agesilas, bien-loin d'y consentir, s'y opposa de toutes ses forces, ce qui le rendit encore plus suspect aux Egyptiens, qui l'appelloient publiquement traître au Roi. Il supportoit alors plus doucement ces reproches & ces calomnies en attendant l'occasion d'executer un stratagême qu'il avoit imaginé, & que voici.

Le soupçon de Nectanebos augmente, sur ce qu'Agesilas l'empêche d'en venir à un combat.

Les ennemis, comme je viens de le dire, avoient commencé à ouvrir une tranchée fort profonde autour de la place, pour l'enveloper & l'enfermer. Quand cette tranchée eut été conduite tout autour, que les deux bouts furent prêts de se joindre, & qu'il n'y eut plus qu'un petit espace entre deux, Agesilas, en attendant que la nuit fût venuë, ordonne à ses Grecs de prendre les armes, & allant trouver le Roi Nectanebos, il lui dit : *Seigneur, voici l'occasion favorable pour vous sauver ; je n'ai pas voulu vous la découvrir avant qu'elle fût arrivée, de peur de la perdre en la divulguant. Mais puisque les ennemis ont travaillé de leurs propres mains à nous retrancher, & à nous couvrir contre eux en ouvrant entre eux & nous cette large tranchée, dont la partie, qui est déja faite, nous garantira, & nous mettra à couvert de leur multitude, & le peu qui reste encore à faire, nous donnera le moyen de combattre contre eux à nombre égal, & avec un égal avantage, allons,*

Stratagême d'Agesilas.

Discours plein de sens qu'Agesilas tient à Nectanebos pour le porter à sortir les armes à la main.

prenez la resolution de vous montrer homme de cœur, suivez-nous & sauvez-vous de vîtesse avec votre armée, les ennemis n'auront pas l'audace de nous attendre de front, & nos flancs sont assez assurez par leur tranchée. Alors Nectanebos, admirant le grand sens & la grande capacité d'Agesilas, & s'abandonnant à sa conduite, se mit au milieu de ses Grecs, & donnant tête baissée contre les ennemis, il renversa tout ce qui osa s'opposer à son passage.

Agesilas ayant ainsi gagné la confiance de Nectanebos, & l'ayant disposé à le croire, abusa encore les ennemis par un stratagême tout pareil, comme un lutteur qui employe souvent contre son ennemi le même tour de lutte. Car tantôt faisant semblant de fuir, & les attirant après lui, & tantôt faisant face, & les tournant, il les poussa enfin dans un lieu étroit comme une espece de chaussée, qui avoit des deux côtez deux fossez pleins d'eau. Quand il les vit bien engagez, il occupa toute la largeur de la chaussée avec son infanterie, dont il rendit par ce moyen le front égal à celui des ennemis qui pouvoient combattre, & qui n'avoient point d'espace pour caracoller à droite & à gauche, & pour les envelopper. C'est-pourquoi ils ne firent pas une longue resistance, & commencerent bientôt à plier. Il y en eut un grand nombre de tuez, les autres échapperent par la fuite, & se disperserent çà & là.

Agesilas regagne ainsi la confiance de Nectanebos.

Autre stratagême d'Agesilas.

Dès ce moment les affaires de Nectanebos

Nectanebos rétabli dans la paisible

possession de son Royaume.

changerent de face, & il se trouva en pleine & assurée possession de ses Etats, ce qui lui donna une affection singuliere pour Agesilas. Il lui faisoit toutes sortes de caresses, & le conjuroit de demeurer encore avec lui & d'y passer l'hyver. Mais il se hâta de partir à cause de la guerre, qui étoit dans son païs, sçachant bien que sa ville avoit besoin d'argent, & qu'elle soudoyoit des troupes étrangeres. Nectanebos le renvoya donc très-honorablement, & avec beaucoup de generosité & de magnificence, car il le combla d'honneurs & de presens, & lui donna deux cens trente talens, pour la guerre que son païs avoit à soutenir. Mais Agesilas, accueilli d'une violente tempête qu'excita l'approche de l'hyver, fut obligé de regagner la terre avec ses vaisseaux, & ayant été poussé par les vents dans un lieu desert, appellé le Port de Menelas, au-dessus de la Libye, il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il en avoit regné quarante-un à Sparte, & de ces quarante-un il en avoit passé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puissant de tous les Grecs, & été regardé comme le Chef & le Roi de presque toute la Grece, jusqu'à la bataille de Leuctres. Comme c'est la coutume des Lacedemoniens que tous ceux de leur païs, qui meurent dans une terre étrangere, ils les ensevelissent & les enterrent dans le lieu même où ils sont morts, mais pour les corps de leurs Rois, ils les emportent toujours à Sparte, les Spartiates, qui se trouverent auprès

Agesilas s'en retourne à Sparte comblé d'honneurs & de presens.

Deux cens trente mille écus.

Il est accueilli d'une violente tempête.

Il meurt dans un lieu desert appellé le Port de Menelas.

d'Agesilas, n'ayant point de miel, firent fondre sur son corps de la cire dont ils le couvrirent tout entier & l'emporterent en cet état à Lacedemone. Son fils Archidamus lui succeda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquiéme Roi de cette famille de pere en fils depuis Agesilas, & que Pelopidas fit mourir, parce qu'il tâchoit de rétablir l'ancien Gouvernement de Lacedemone.

Comment les Spartiates embaûmerent le corps d'Agesilas, pour le porter à Lacedemone.

Le trône demeura dans sa maison jusqu'à son cinquiéme descendant.

N'ayant point de miel.] C'étoit la maniere dont les Spartiates embaûmoient les corps, ils les couvroient tout entiers de miel, comme cela paroît par quelque passage de Xenophon.

Qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquiéme Roi de cette famille de pere en fils.] Voici cette Genéalogie.

AGESILAS.
|
ARCHIDAMUS.
|
AGIS II. & EUDAMIDAS.

Agis étant mort sans enfans, son frere Eudamidas succeda au trône, & eut un fils nommé Archidamus IV.

ARCHIDAMUS IV.
|
EUDAMIDAS II.
|
AGIS III.

Fin de la vie d'Agesilas.



POMPÉE.

LE peuple Romain paroît avoir eu pour Pompée dès le commencement les mêmes sentimens que Promethée a pour Hercule dans la piece d'Eschyle, lorsqu'après avoir été délié par lui, il dit : *Le fils m'est aussi cher*,

Dans la piece d'Eschyle, lorsqu'après avoir été délié par lui.] Eschyle avoit fait deux tragedies, l'une Προμηθεὺς δεσμώτης, *Promethée lié*, & l'autre Προμηθεὺς λυόμενος, *Promethée délié*. Cette derniere est perduë, il ne nous en reste que quelques fragmens. C'est de la derniere que Plutarque a tiré ce vers où Promethée dit à Hercule, *qu'il lui est aussi agréable que son pere Jupiter lui est odieux*. Car Jupiter l'avoit fait attacher aux roches du Caucase, & Hercule venoit de le délier.

Grande haine que les Romains avoient pour Strabon pere de Pompée.

que le pere m'est odieux, car jamais les Romains n'ont eû pour aucun autre Capitaine une haine si violente ni si âpre que celle qu'ils eurent pour Strabon, pere de Pompée. Il est vrai qu'ils redouterent sa puissance dans les armes & son grand courage pendant qu'il fut vivant, car c'étoit un grand homme de guerre; mais après qu'il fut mort frappé de la foudre, comme on le portoit sur le bucher, ils arracherent son corps de son lit, & lui firent toutes sortes d'outrages.

Bienveillance des mêmes Romains pour Pompée.

Au-contraire, jamais personne n'a éprouvé de ces mêmes Romains, une bienveillance si forte, qui ait commencé de meilleure heure, qui ait plus duré pendant sa prosperité, & qui ait perseveré plus constante & plus ferme dans son adversité, que Pompée. La seule cause de l'aversion qu'on eut pour le pere, ce fut son avarice insatiable, & il y eut plusieurs causes de l'amour qu'on eut pour le fils, sa temperance dans sa maniere de vivre, son application à tous les exercices de la guerre,

Avarice insatiable de Strabon.

Grandes qualitez de Pompée. On disoit

Sa temperance dans sa maniere de vivre.] Velleïus Paterculus a fait de lui un portrait qui est admirable. *Forma excellens*, dit-il, *non ea qua flos commendatur ætatis, sed ex dignitate constante, quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus, ad ultimum vitæ comitata est diem. Innocentia eximius, sanctitate præcipuus, eloquentia medius, potentiæ quæ honoris causa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus; dux bello peritissimus, civis in toga, nisi ubi vereretur ne quem haberet parem, modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, &c.* & il ajoute, qu'il auroit été exempt de tous les vices, s'il n'avoit eu celui de ne pouvoir souffrir un égal.

son

son éloquence pleine de persuasion, la fermeté & la constance de ses mœurs, sa bonne foi & la fidelité dans ses paroles, la facilité de son abord ouvert à tout le monde, & le gracieux accueil qu'on en recevoit. Car il n'y avoit point d'homme plus reservé que lui à demander des services, ni plus prompt à en rendre à ceux qui lui en demandoient. Quand il donnoit, c'étoit sans arrogance, & quand il recevoit, c'étoit avec dignité.

de lui qu'il auroit été exemt de tous les vices, s'il n'avoit eu celui de ne point souffrir un égal.

Dès ses premieres années la douceur de son visage ne lui aida pas peu à gagner d'abord les bonnes graces de tous ceux qui l'approchoient, car il prévenoit en sa faveur avant qu'il eût parlé, l'agrément qui y étoit répandu étant accompagné d'une certaine gravité douce & humaine, & dans sa jeunesse, à travers cette fleur on voyoit éclater un air de dignité & de majesté, qui marquoit la noblesse de ses mœurs, & qui lui attiroit le respect de tout le monde. Il avoit les cheveux un peu relevez, & beaucoup de feu dans les yeux, ce qui produisoit cette ressemblance qu'on lui trouvoit avec Alexandre le Grand, & que l'on disoit encore plus grande qu'elle ne paroissoit dans les statuës, qui restent de ce dernier; de sorte que pendant que les uns lui donnoient serieusement ce nom, dont il n'étoit pas fâché, les autres ne le nommoient ainsi qu'en se mocquant & par raille-

La douceur de son visage prevenoit en sa faveur.

Son air plein de dignité & de majesté, dans la fleur même de sa jeunesse.

On lui trouvoit beaucoup d'air d'Alexandre.

Et beaucoup de feu dans les yeux.] L'expression Grecque est remarquable. καὶ τις περὶ τὰ ὄμματα ῥυθμῶν ὑγρότης, mot à mot, & *humiditas quædam motuum circa oculos*. C'est pour dire qu'il avoit le regard fin, & beaucoup de grace & de feu dans les yeux.

rie. Et l'on rapporte qu'un jour Philippe, homme Consulaire, plaidant pour lui, dit *qu'il ne faisoit rien de bien étonnant, ni de bien extraordinaire, si étant Philippe il aimoit Alexandre.*

La passion que la courtisane Flore avoit pour lui.

La courtisane Flore étant déja vieille, prenoit encore plaisir à se souvenir du commerce qu'elle avoit eu avec Pompée, & elle disoit que quand elle couchoit avec lui, elle ne pouvoit jamais le quitter sans le mordre. Elle racontoit qu'un des plus intimes amis de Pompée, nommé Geminius, étant devenu passionnément amoureux d'elle, la poursuivoit continuellement, & l'importunoit sans cesse pour obtenir ses faveurs; qu'enfin elle lui dit franchement qu'elle ne pouvoit les lui accorder à cause de Pompée; que Geminius s'adressa à Pompée lui-même, le conjurant de l'aider dans sa passion; que Pompée voulut bien lui faire ce plaisir, mais que depuis ce moment là il n'eut plus

Philippe, homme Consulaire, plaidant pour lui.] C'est L. Martius Philippus, un des grands Orateurs de son tems. Il fut beau-pere d'Auguste, dont il avoit épousé la mere Attia. Horace en parle dans l'Epist. VII. du Liv. I.

Qu'il ne faisoit rien de bien étonnant ni de bien extraordinaire, si étant Philippe il aimoit Alexandre.] Malgré la grande réputation de Philippe, je prendrai la liberté de dire, que ce jeu de mots sur les noms de Philippe & d'Alexandre me paroît assez froid.

La courtisane Flore étant déja vieille.] Le texte ajoute ἐπιεικῶς. *vrai-semblablement comme on peut penser.* Mais ce mot ne m'a pas paru necessaire, surtout Plutarque ne marquant point le tems où Flore tenoit ce discours. D'ailleurs, *deja vieille*, dit tout, car ἐπιεικῶς est un terme qui a des significations différentes selon les endroits où il est placé, quelquefois il se prend pour *beaucoup*, *valdè*, & quelquefois pour *honnêtement*, *assez*, *satis*.

aucun commerce avec elle, & ne voulut plus la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer. Elle ajoutoit qu'elle ne supporta pas cette privation comme les courtisanes font d'ordinaire, mais qu'elle fut long-tems malade de douleur & de regret. Cette Flore étoit pourtant alors si celebre pour sa beauté & sa bonne grace, que Cecilius Metellus, voulant orner le Temple de Castor & de Pollux des plus belles statuës, & des plus beaux tableaux, y plaça le portrait de Flore au naturel, à cause de son excellente beauté.

Portrait de Flore placé dans le Temple de Castor & de Pollux.

Mais la sagesse de Pompée parut encore avec plus d'éclat dans le traitement qu'il fit à la femme de Demetrius, son affranchi, qui avoit beaucoup de credit auprès de lui, & qui après sa mort laissa quatre mille talens de bien. Il traita cette femme avec plus de dureté & de grossiereté que ne portoit son naturel doux & poli, parce qu'il craignoit sa beauté, qui étoit si grande, qu'elle triomphoit des cœurs les plus insensibles, & qu'il étoit en garde contre elle, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il lui étoit soumis. Mais quoiqu'il se précautionnât, & qu'il prît ainsi ses mesures de loin pour s'empêcher de tomber dans ses pieges, il ne put pourtant éviter sur cela les reproches de ses ennemis, qui le calomnierent beaucoup sur ses amours avec des femmes mariées, & qui l'accuserent de leur avoir abandonné au pillage le bien public pour prix de leurs débauches, & d'avoir fermé les yeux à toute cette dissipation.

Douze millions.

Simplicité de Pompée dans son manger.

Pour ce qui est de la facilité & de la simplicité dont il étoit pour sa bouche, on rapporte de lui un mot bien digne d'être conservé. Dans une grande maladie qu'il eut, & qui étoit accompagnée d'un grand dégoût, son medecin, pour le ragoûter, lui ordonna de manger une grive; ceux qui en allerent chercher, n'en trouverent pas une seule à vendre, car la saison en étoit passée, mais quelqu'un leur dit qu'ils en trouveroient chez Lucullus, qui en nourrissoit toute l'année. Cela étant rapporté à Pompée, *Eh quoi*, dit-il, *est-ce que si Lucullus n'étoit friand, Pompée ne sçauroit vivre?* Il ne voulut pas qu'on allât chez lui, & se moçquant de l'ordonnance du medecin, il mangea de la viande la plus commune & la plus aisée à trouver. Mais cela n'arriva que long-tems après.

Mot de Pompée sur la friandise de Lucullus.

Particularité remarquable de Pompée, lorsque tout jeune encore il servoit sous son pere contre Cinna. C'étoit l'an de Rome 666. l'an 85. avant J. C.

Pour revenir à ses commencemens, pendant qu'il étoit encore tout jeune, & qu'il servoit sous son pere, qui faisoit la guerre à Cinna, il avoit un ami & un compagnon d'armes appellé Lucius Terentius, avec lequel il partageoit sa tente. Ce Terentius, gagné par l'argent de Cinna, s'étoit chargé d'assassiner la nuit Pompée, tandis que les autres conjurez mettroient le feu à la tente du General. Pompée ayant eu avis de cette conjuration pendant son souper, ne s'étonna point, mais but encore plus gayement, & fit plus de caresses que jamais à Terentius. Le souper fini, chacun se retira pour se coucher; mais Pompée se déroba tout doucement de sa tente, alla mettre une bonne

Grande prudence de Pompée.

garde autour du quartier de ſon pere, & ſe tint en repos. Terentius, lorſqu'il crut que l'heure étoit venuë d'executer ſon deſſein, ſe leva l'épée à la main, & s'approchant de la paillaſſe, où il croyoit que Pompée étoit couché, il donna pluſieurs coups dans les couvertures.

En même tems voilà une grande émeute dans le camp par la haine qu'on a pour le General. Tous les ſoldats courent pour aller ſe rendre à l'ennemi; ils plient leurs tentes & prennent leurs armes. Le General ne ſort point de ſa tente n'oſant s'expoſer à ce tumulte. Mais Pompée ſe jette au milieu de ces troupes mutinées, les conjure en pleurant de ne pas faire cet outrage à leur Capitaine, & ne pouvant rien gagner, il ſe jette enfin le viſage contre terre au travers de la porte du camp, & leur commande de paſſer ſur ſon corps, s'ils ont tant d'envie de ſe retirer. A ces mots, ſaiſis de honte, ils s'en retournent tous, & changeant de volonté, ils ſe reconcilient avec leur Capitaine, excepté environ huit cens, qui perſiſterent dans leur révolte, & allerent joindre Cinna.

Hardieſſe & fermeté de Pompée.

Après la mort de Strabon, Pompée, comme ſon heritier, eut à ſoutenir pour lui un grand procès pour crime de peculat, & après bien des recherches il trouva qu'un certain Alexandre, un des affranchis de ſon pere, avoit détourné la plus grande partie des deniers publics, & il le défera à ſes Juges. Et pour lui il fut accuſé en ſon nom d'avoir

Strabon accuſé de peculat après ſa mort, eſt defendu par ſon fils.

Il découvre l'auteur du vol, & le defere.

Il fut accuſé en ſon nom d'avoir eu des filets de chaſſe & quelques li-

Accusé d'avoir pris des filets de chasse & des livres.

eu des filets de chasse & quelques livres qui avoient été pris à Asculum, & il étoit vrai que son pere les lui avoit donnez à la prise de cette Place, mais il les avoit perdus depuis, lorsque Cinna étant retourné à Rome, ses satellites entrerent dans sa maison, & la pillerent.

Grandes plaidoiries que Pompée fut obligé de faire dans ce procès, & qui lui procurerent un grand mariage.

Avant le jugement de ce procès, Pompée eut à soutenir de grands combats & à faire de grandes plaidoiries pour répondre à son accusateur. Dans toutes ces actions il fit paroître une vivacité, une force & une solidité d'éloquence, & en même tems une fermeté si fort au-dessus de son âge, qu'il en acquit beaucoup de réputation & de crédit, jusques-là qu'Antistius, qui étoit Préteur, & qui présidoit à ce jugement, conçut beaucoup d'estime

Antistius lui fait offrir sa fille.

& d'affection pour lui, resolut de l'offrir sa fille en mariage, & en fit faire la proposition par ses amis. Pompée l'accepta avec beaucoup de joye; le mariage fut conclu très-secretement, mais il ne laissa pas d'éclater à cause du grand empressement qu'Antistius témoigna à servir Pompée, & à la fin, lorsqu'il prononça la sentence, par laquelle Strabon étoit absous à pur & à plein, tout le peuple se mit à crier tout d'une voix comme de concert, *à*

Plaisanterie du peuple sur la sen-

Talassius à Talassius, qui est le mot que l'on crie de

vres.] Qui croiroit que le fils du General eût eu à répondre à une accusation pour avoir retenu si peu de chose du butin d'une ville prise? Mais ce peu de chose fait voir jusqu'à quel point les Romains vouloient que leurs Generaux mêmes portassent le desinteressement & la fidelité à l'égard du butin fait sur les ennemis.

A Talassius à Talassius.] C'é-

toute ancienneté à Rome à toutes les noces ; & voici l'origine de cette coutume.

tence prononcée par Antistius, pour l'absolution de Strabon.

Lorsque les Romains des plus nobles maisons ravirent les filles des Sabins, qui étoient venuës à Rome pour voir les jeux que Romulus celebroit, il y eut quelques pastres & quelques bouviers qui enleverent une fille d'une beauté & d'une taille au-dessus de toutes les autres, & de peur que quelqu'un des nobles ne la leur ôtât, ils alloient criant *à Talassius*. C'étoit le nom d'un homme des plus connus & des plus distinguez, de sorte que ceux qui l'entendirent, se mirent à battre des mains & à crier eux-mêmes *à Talassius*, pour marquer leur satisfaction par leurs applaudissemens & par leurs loüanges. Comme ce mariage fut fort heureux pour Talassius, depuis ce tems-là on repete cette acclamation par maniere de jeu en faveur de tous ceux qui se marient. Et voilà ce qui me paroît de plus vrai-semblable de tout ce qui a été dit sur ce cri nuptial *à Talassius*.

Origine du cri nuptial à Talassius.

Quelques jours après la sentence renduë, Pompée épousa Antistia, & se rendit ensuite au camp auprès de Cinna, où il fut d'abord en butte à la calomnie ; c'est pourquoi croyant avoir tout à craindre d'un General comme celui-là, il se déroba secretement. Comme on ne le vit plus paroître, il se

toit pour dire que cette sentence si favorable au pere de Pompée étoit le prix du mariage de Pompée avec Antistia. Sur ce cri *à Talassius*, on peut voir ce que Plutarque en a écrit dans la vie de Romulus, vol.1.pag.115.

Cinna accusé d'avoir fait tuer Pompée.

répandit aussi-tôt un bruit dans l'armée que Cinna l'avoit fait tuer ; & sur le moment ceux qui haïssoient Cinna, & qui ne pouvoient le supporter, allerent pour se jetter sur lui. Il prit la fuite, & ayant été atteint par un Capitaine, il se jetta d'abord à ses genoux, & lui presenta son anneau, qui lui servoit de cachet, & qui étoit d'un fort grand prix. Le Capitaine lui répondit avec insolence, *Mais je ne viens pas pour sceller un contrat, je viens pour punir un Tyran injuste & impie* ; & le tua.

Cinna tué dans sa fuite.

Carbon succede à Cinna.

Cinna étant mort de cette maniere, Carbon, Tyran encore plus violent & plus emporté, lui succeda, & prit le maniement des affaires. Bientôt après Sylla revint en Italie, desiré de la plûpart des Romains, qui, à cause des maux qu'ils souffroient, regardoient comme un grand bien de changer de maître. L'excès de ces calamitez avoit réduit Rome à ce point, que desesperant de recouvrer jamais sa liberté, elle ne cherchoit qu'une plus douce servitude.

L'année suivante.

C'est la Marche d'Ancone.

Pompée étoit alors dans cette contrée de l'Italie, qu'on appelle *Picenum*, parce qu'il y avoit des terres, & plus encore, parce qu'il se plaisoit dans ce païs-là, à cause de l'affection que toutes ses villes avoient pour sa famille de pere en fils. Voyant donc que les plus considerables citoyens & les plus gens de bien de Rome quittoient tous leurs maisons, & que de tous côtez ils se retiroient dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut, il ne trouva pas digne de lui d'y aller les mains

La plûpart des Romains se retirent dans le camp de Sylla.

mains vuides & comme un fugitif qui avoit besoin de secours, mais il voulut commencer par obliger Sylla, & lui rendre le premier un grand service en arrivant honorablement dans son camp à la tête d'une armée. Pour cet effet il commença à tâter les Piceniens & à les solliciter de prendre les armes & de le suivre. Les Piceniens prêterent volontiers l'oreille à ses discours, & refuserent d'écouter les émissaires de Carbon, sur quoi un de ces émissaires, nommé Vindius, leur ayant dit : *Oh que cela est beau ! Pompée sorti fraîchement de l'école, est devenu tout d'un coup votre Orateur & votre Capitaine*, ils entrerent dans une si furieuse colere, qu'ils se jetterent sur lui & le tuerent sur le champ.

Pompée veut y aller aussi, mais à la tête d'une armée.

Mot de Vindius qui lui coûte la vie.

Peu de jours après Pompée, qui n'avoit que vingt trois ans, sans attendre que personne lui donnât le pouvoir de commander une armée, mais s'attribuant de lui-même cette autorité, fit dresser un tribunal au milieu de la Place d'Auximum, grande & puissante ville des Piceniens, & là il fit commandement aux Ventidiens, qui étoient deux freres, les premiers & les plus considerables du païs, & qui tenoient le parti de Carbon, de sortir incessamment de la ville, & se mit à lever des gens de guerre, & à établir des Capitaines, des Sergens de bandes, & des Centurions, & à regler & ordonner tous les differens états de la milice. Il en fit autant dans toutes les autres villes qu'il parcourut. Tous les partisans de Carbon se retiroient

Il étoit né l'an de Rome 647.

Audace de Pompée, qui se fait General de sa propre autorité.

devant lui & lui cedoient la place, & les autres se rangeoient sous ses enseignes avec un très-grand plaisir, de sorte qu'en très-peu de tems il eut formé trois legions entieres, & assemblé les vivres, les bagages, les bêtes de somme, & les chariots necessaires pour voiturer tout cet attirail.

Il assemble trois legions, & se met en marche pour aller joindre Sylla.

En cet équipage il se mit en chemin pour aller joindre Sylla, & bien-loin de hâter sa marche, de chercher à la cacher, il s'arrêtoit partout sur sa route pour endommager les ennemis, & pour exciter toutes les villes où il passoit, à se révolter contre Carbon. Enfin trois des Capitaines du parti contraire, Carinnas, Cœlius, & Brutus marcherent en même-tems contre lui, non pour l'attaquer de front, & tous ensemble, mais pour l'envelopper, en l'attaquant par trois differens endroits avec trois armées, dans l'esperance qu'ils l'enleveroient facilement.

En chemin il bat trois Lieutenans de Carbon.

Pompée ne s'étonna point, mais rassemblant toutes ses forces il alla d'abord tomber sur l'armée de Brutus, à la tête de sa cavalerie, qu'il fit donner la premiere. La cavalerie des ennemis, qui étoit Gauloise, soutint le premier choc. Mais Pompée s'attachant à celui qui la commandoit, & qui paroissoit le plus brave & le plus fort de la troupe, il le prévint si heureusement, qu'il le perça de sa lance & le jetta à bas de son cheval. Tous les autres tournent bride, & se renversent sur l'infanterie, qu'ils mettent en si grand desordre, que tout prend la fuite. Cela jetta la dissension parmi ces trois

Il tuë celui qui commandoit la cavalerie des ennemis.

Generaux, qui ne pouvant s'accorder, se retirerent chacun de leur côté comme ils purent. En même tems les villes venoient se rendre à Pompée, voyant que la terreur avoit dispersé tous ses ennemis.

La même année le Consul Scipion vint aussi pour lui donner bataille. Mais quand les deux armées furent en presence, avant que l'infanterie des deux côtez en fût venuë à lancer le javelot, les soldats de Scipion ayant salué ceux de Pompée, passerent de leur côté, & Scipion abandonné fut contraint de prendre la fuite. Enfin Carbon ayant envoyé contre lui quelques compagnies de gens de cheval près de la riviere d'Arsis, Pompée les reçut courageusement, les renversa, & les poursuivant l'épée dans les reins, il les poussa dans des lieux difficiles, où la cavalerie ne pouvoit se remuer. Cette cavalerie voyant donc qu'il n'y avoit aucune esperance de se sauver, se rendit avec ses armes & ses chevaux.

C'est L. Cornelius Scipio Asiaticus, qui étoit Consul avec C. Norbanus.

L'armée de Scipion, au lieu de combattre, se joint à celle de Pompée.

Il force un corps de cavalerie de Carbon à se rendre à lui.

Sylla n'avoit encore rien appris de tous ces heureux combats, mais au premier bruit qui s'en répandit, & aux premieres nouvelles qu'il en eut, craignant pour Pompée, qu'il voyoit engagé au milieu de tant d'ennemis, & de Generaux si redoutables, il se hâta de marcher à lui pour le secourir. Quand Pompée sçut qu'il approchoit, il commanda à tous les Capitaines de faire prendre les armes à leurs soldats, & de les mettre en bataille afin que leur General en arrivant trouvât l'ar-

Sylla se met en marche pour aller au secours de Pompée.

Pompée à l'approche de Sylla met

son armée en bataille, pour lui faire voir la beauté de ses troupes.

mée très-belle, & en très-bon état. Car il esperoit de lui de grands honneurs, & il en reçut de plus grands encore. En effet lorsque Sylla le vit qui s'avançoit au-devant de lui, & qu'il apperçut son armée en si bel ordre, toute composée de très-beaux hommes, & dont la bonne mine étoit encore relevée par la fierté que leur donnoient tant de glorieux succès, ravi il descendit de cheval, & Pompée l'ayant approché & salué du titre d'IMPERATOR, il le salüa du même titre, au grand étonnement de tout le monde, qui ne s'attendoit pas que Sylla communiqueroit à un si jeune homme, & qui n'étoit pas encore de l'Ordre du Senat, ce grand titre pour lequel il faisoit la guerre aux Scipions & aux Marius.

*Pompée, à l'âge de XXIII. ans, salué du titre d'*Imperator *par Sylla.*

La maniere dont il vêcut avec lui dans la suite, & les traitemens qu'il lui fit, répondirent à ce premier accueil, & à ces premieres caresses; car lorsque Pompée arrivoit aux lieux où il étoit, il se levoit au-devant de lui, & ôtoit de dessus sa tête le pan de sa robe dont il se couvroit, ce qu'il ne faisoit pas facilement pour aucun autre, quoiqu'il eût autour de lui beaucoup d'Officiers aussi considerables par leur valeur, que distinguez par leur noblesse.

Honneurs que Sylla faisoit à Pompée.

Pompée ne s'enorgueillit point de tous ces honneurs, au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer en Gaule pour y commander à la place de Metellus qui y étoit, & qui paroissoit n'y avoir fait aucun exploit digne des grandes forces

qu'il avoit à ses ordres, il lui répondit, *qu'il n'étoit ni honnête ni juste qu'il allât ôter le commandement de l'armée à un Capitaine plus vieux que lui, & d'une plus grande réputation. Mais que si Metellus le vouloit, & qu'il le priât d'aller lui aider à conduire cette guerre, il iroit très-volontiers.* Metellus ayant agréé sa proposition, & lui ayant écrit de venir, il entra dans la Gaule où il fit en son particulier des actions admirables de valeur & de conduite, & par sa presence il ranima & rechauffa la valeur & l'audace de Metellus, que l'âge avoit presque éteintes, comme on dit que le fer embrasé & fondu, versé sur celui qui est froid & dur, l'amollit & le fond plus promptement que le feu même. Mais comme lors qu'un athlete est parvenu à primer dans les jeux & les assemblées, & qu'il a vaincu dans tous les grands combats de la Grece, on ne fait plus aucun cas des victoires qu'il a remportées dans son enfance, & on ne les met pas en ligne de compte, j'ai fait de même des grands faits d'armes que Pompée executa alors, quelques grands & admirables qu'ils soient par eux-mêmes, parce qu'ils sont enterrez & ensevelis sous le nombre & la grandeur des derniers; & j'ai évité d'y toucher, de peur que si je m'arrêtois à décrire en détail ses

Grande moderation de Pompée.

Il fait dans la Gaule des actions admirables, & ranime l'audace de Metellus.

Le fer embrasé & fondu, fond mieux le fer froid, que le feu même.

** Avec quel art & quelle noblesse Plutarque releve les exploits de l'enfance de Pompee, qu'il supprime.*

Pourquoi Plutarque a passé les grands faits d'armes de la jeunesse de Pompée.

Il lui répondit qu'il n'étoit ni honnête ni juste, qu'il allât ôter le commandement de l'armée à un Capitaine plus vieux que lui, & d'une plus grande réputation.] Voilà la réponse d'un grand personnage. Je ne sçai si on trouveroit beaucoup d'Officiers, qui dans une occasion semblable auroient une pareille moderation.

premieres actions, je ne fusse obligé de passer legerement sur les autres, qui sont très-grandes & sur tous les accidens de sa vie, qui marquent le mieux les mœurs de ce personnage, & qui font le mieux connoître son naturel.

Ce fut l'an de Rome 671. 80. ans avant J. C.

Après donc que Sylla se fut rendu maître de l'Italie, & qu'il eut été déclaré Dictateur, il récompensa tous les autres Capitaines & Generaux, en les comblant de richesses, en les avançant aux plus grands honneurs, & aux premieres dignitez, & en leur accordant à tous liberalement & avec joye tout ce qu'ils lui demandoient. Mais pour Pompée, comme il admiroit particulierement sa vertu & ses grandes qualitez, & qu'il le croyoit un grand appui & un puissant secours pour ses desseins, & pour la sûreté de ses affaires, il résolut à quelque prix que ce fût d'en faire son allié. Sa femme Metella entre dans ses vûës, & tous deux ensemble ils persuadent à Pompée de répudier sa femme Antistia & d'épouser Emilie, petite-fille de Sylla, née du mariage de sa fille Metella avec Scaurus, qui vivoit actuellement avec son mari, & qui étoit grosse.

Sylla oblige Pompée à répudier Antistia, & à épouser sa petite-fille Emilie, qui avoit son mari.

Cette noce blâmée par Plutarque comme tyrannique.

Cette noce fut très-tyrannique, & plus convenable aux tems malheureux de Sylla, que séante aux mœurs & à la vie de Pompée. Car quel spectacle plus horrible que de voir Emilie traînée enceinte de la maison de son premier mari, vi-

Cette noce fut très-tyrannique.] Il manque au texte un mot qui est suppléé par un Mf. Il faut lire, ἦν ὖν τυραννικὰ τὰ τοῦ γάμυ.

vant encore, dans celle du second, & Antistia chassée honteusement & pitoyablement, comme privée d'un pere qui venoit d'être tué, même pour ce mari, qui la répudioit d'une maniere si indigne. Car Antistius fut tué dans le Senat, parce qu'on crut qu'il tenoit le parti de Sylla, à cause de Pompée son gendre. Sa mere ne pouvant supporter un si grand affront, se fit mourir elle-même, & cette mort fut comme un épisode de la tragedie de ces malheureuses noces, aussi-bien que celle d'Emilie, qui mourut bien-tôt après chez Pompée en travail d'enfant.

Antistius tué dans le Senat.

Sa femme se fait mourir elle-même.

Emilie meurt en couches dans la maison de Pompée.

Environ dans ce tems-là on reçut nouvelles à Rome que Perpenna s'étoit emparé de la Sicile, qu'il s'y fortifioit, & qu'il vouloit faire de cette Isle la retraite & l'asyle de tous ceux qui restoient du parti opposé à Sylla; que Carbon croisoit tout autour avec une puissante flotte; que Domitius étoit passé en Afrique, & que tous les plus illustres personnages, qui avoient pû échapper aux proscriptions, chassez de Rome & fugitifs, s'étoient jettez de ce côté-là. Pompée fut envoyé contre eux avec une grosse armée.

La même année.

Pompée envoyé en Sicile contre Perpenna.

A son arrivée Perpenna abandonna la Sicile, & d'abord Pompée soulagea les villes, qui avoient été extrêmement foulées, & il les traita toutes avec beaucoup d'humanité, excepté les Mamertins, qui habitoient la ville de Messine, & qui refusoient de comparoître devant son tribunal & de reconnoître sa jurisdiction, alleguant que

c'étoit un de leurs anciens privileges qui leur avoit été accordé par les Romains, à quoi il leur répondit, *ne cesserez-vous point de nous alleguer vos loix & vos privileges, à nous qui avons l'épée au côté?* Il parut aussi qu'il insulta trop inhumainement aux malheurs de Carbon; car si c'étoit une necessité, comme ce l'étoit peut-être, de le faire mourir, il falloit le faire dès qu'il l'eut pris, & toute la haine de l'action seroit tombée sur celui qui en avoit donné l'ordre, au lieu qu'il fit amener devant lui chargé de chaînes un des Romains les plus illustres, qui avoit eu trois fois les honneurs du Consulat, & qu'assis sur son tribunal il le jugea lui-même malgré la douleur & le dépit qui éclatoient sur le visage de tous les assistans, & ordonna ensuite qu'on l'emmenât pour l'executer. Quand on l'eut conduit, & qu'il vit l'épée dégaînée pour lui trancher la tête, on dit qu'il demanda un moment & un lieu retiré, parce qu'il fut surpris d'un flux de ventre qui le pressoit.

Mot de Pompée aux Mamertins, qui lui alleguoient leurs privileges.

Sur Sylla.

Pompée blâmé d'avoir fait mourir Carbon.

Caius Oppius, ami de Cesar, écrit que Pompée traita aussi fort inhumainement Quintus Valerius; car ayant sçu qu'il étoit homme de lettres, & que peu de gens pouvoient lui être comparez

Caius Oppius accuse Pompée d'avoir traité trop inhumainement Valerius.

Caius Oppius, ami de Cesar.] C'est celui qui a écrit la guerre d'Espagne. Il avoit fait aussi d'autres ouvrages, entr'autres des vies des Hommes illustres: car on cite de lui la vie de Cassius, celle du premier Scipion l'Afriquain, & celle de Marius. Suetone le compte parmi les principaux amis de Cesar, & pour marquer combien il étoit porté pour lui, il dit, qu'il avoit composé un traité, pour prouver *non esse Cesaris filium quem Cleopatra dicat: Que Cesarion n'étoit pas fils de Cesar, comme Cleopatre l'assuroit.*

pour

pour la profondeur & l'étenduë du sçavoir, quand il fut amené en sa presence, il le tira en particulier, se promena long-tems avec lui, & après qu'il l'eut bien questionné, & qu'il eut appris tout ce qu'il vouloit sçavoir, il commanda à ses satellites de l'emmener & de le faire mourir. Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de Cesar, il faut le recevoir avec grande défiance, & ne le croire qu'avec beaucoup de circonspection. Il est certain que Pompée fut forcé de punir tous ceux des ennemis de Sylla qui se trouverent les plus apparens & les plus connus, & qui furent pris au vû & au sçû de tout le monde. Mais tous ceux qui purent se cacher, il fit semblant de ne les pas voir, & n'en fit aucune recherche; il y en eut même qu'il renvoya, ou qu'il laissa échapper. Mais ayant resolu de châtier la ville des Himeréens, qui avoit embrassé le parti de ses ennemis, Sthenis, un des orateurs d'Himera, lui demanda la permission de parler, & lui dit, *qu'il feroit une chose très-injuste, si laissant le coupable, il faisoit perir les innocens.* Pompée lui demanda qui étoit ce coupable, dont il vouloit parler. *C'est moi*, lui répondit Sthenis, *moi, qui ayant gagné mes amis par la persuasion, & employé contre mes ennemis la force, les ai portez à faire ce qu'ils ont fait.* Pompée, ravi

Oppius doit être suspect dans tout ce qu'il écrit des amis & des ennemis de Cesar.

Pompée forcé d'user de cruauté pour obéir à Sylla.

Il usoit de douceur quand il le pouvoit sans se commettre.

Audace & magnanimité de Sthenis.

Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de Cesar, il faut le recevoir avec grande défiance.] Ce jugement que Plutarque fait d'Oppius est remarquable. Cet historien étoit si porté pour Cesar, qu'il n'étoit pas croyable sur ce qu'il disoit des amis & des ennemis de ce grand homme.

de la franche liberté, de l'audace & de la magnanimité de cet homme, lui pardonna son crime à lui le premier, & le remit ensuite, en sa faveur, à tous les autres. Ayant été informé que ses soldats commettoient beaucoup de desordres dans leur marche, il scella leurs épées de son cachet, & tous ceux qui ne conserverent pas ce cachet entier, furent punis.

Pompée cachete les épées de ses soldats dans leur marche.

Pendant qu'il executoit toutes ces choses en Sicile, & qu'il y faisoit ces reglemens, il reçut un decret du Senat, & des lettres de Sylla, qui lui ordonnoient de passer en Afrique pour faire la guerre avec toutes ses forces à Domitius, qui avoit assemblé une armée beaucoup plus puissante que celle qu'avoit Marius, lorsqu'il passa d'Afrique en Italie, & qu'il se rendit maître des affaires des Romains, devenu de fugitif, tyran insupportable. Pompée ayant donc préparé très-promptement tout ce qui étoit necessaire pour cette guerre, & ses équipages, laissa en Sicile Memmius, mari de sa sœur, pour y commander, & partit avec six-vingt vaisseaux de guerre, & quatre-vingt vaisseaux de charge, qui portoient ses provisions de bouche, ses armes, son argent, ses machines & tous ses bagages. Dès que sa flotte fut abordée partie à Utique, & partie à Carthage,

Il reçut ordre du Senat de passer en Afrique contre Domitius.

Il laisse en Sicile Memmius, mari de sa sœur, & part avec six-vingt vaisseaux de guerre.

Il scella leurs épées de son cachet.] Voilà un expedient dont on ne s'étoit pas avisé avant Pompée, & que personne n'a imité après lui. Au moins je ne me souviens pas d'en avoir vû aucun exemple. Il étoit bon du tems des Romains, mais il seroit inutile aujourd'hui.

ſept mille des ennemis vinrent ſe rendre à lui, & il avoit alors ſix legions entieres.

On raconte qu'il lui arriva là une avanture fort riſible. Quelques-uns de ſes ſoldats trouverent, dit-on, un treſor qu'ils partagerent, & ils eurent chacun une groſſe ſomme. Le bruit s'en étant répandu, tous les autres ſoldats crurent que ce lieu-là étoit plein de richeſſes, que les Carthaginois y avoient autrefois enterrées dans le tems de leurs malheurs. Il ne fut pas au pouvoir de Pompée de ſe ſervir de ſes ſoldats pendant pluſieurs jours, ils étoient tous occupez à chercher des treſors ; de ſorte que lui-même en ſe promenant ne faiſoit que rire & ſe mocquer de voir tous ces milliers d'hommes travailler ſans relâche à foüiller ces champs, & les renverſer de fond en comble, juſqu'à ce qu'enfin laſſez de ce travail inutile, ils lui dirent, *qu'il les menât où il voudroit, qu'ils avoient aſſez porté la peine de leur ſotiſe.*

Plaiſante avanture arrivée à Pompée.

Tous ſes ſoldats occupez à chercher des treſors.

Domitius vint à ſa rencontre, & ſe mit en bataille devant lui, mais comme il étoit ſéparé des ennemis par une grande fondriere très-eſcarpée & très-difficile à paſſer, & que dès le matin il tomba une groſſe pluye accompagnée d'un vent fort violent, il crut que pour ce jour-là il ſeroit impoſſible de combattre, & ordonna qu'on pliât bagage, & qu'on ſe retirât. Mais Pompée au-contraire tirant de ce tems-là une occaſion favorable pour lui, le ſuivit vivement, & paſſa la fondriere. Les ſoldats de Domitius dans le deſordre & dans

Domitius marche à ſa rencontre, ſe met en bataille devant lui, & ſe retire enfin.

Pompée le ſuit & l'attaque dans le deſordre de ſa retraite.

la confusion où ils se trouvoient, n'étant ni tous ensemble, ni bien rangez, soutinrent pourtant ce choc, quoique le vent leur poussât la pluye contre le visage. Cet orage ne laissoit pas d'incommoder aussi beaucoup les Romains, qui ne pouvoient ni se bien voir, ni s'entre-reconnoître, de sorte que Pompée lui-même pensa à être tué, parce qu'il ne répondoit pas assez promptement à un soldat, qui, ne le reconnoissant point, lui demandoit le mot. Enfin Pompée renversa les ennemis avec grand meurtre; car il ne s'en sauva que trois mille de vingt mille qu'ils étoient. Ses soldats le saluerent du titre d'IMPERATOR. Mais il leur dit qu'il n'accepteroit pas cet honneur, tandis que le camp des ennemis seroit debout, & que s'ils vouloient l'honorer de ce titre, il falloit auparavant abbattre ces retranchemens.

Pompée remporte une grande victoire, & est salué du titre d'Imperator.

Il ne veut accepter ce titre qu'après que ses soldats auront forcé le camp de Domitius.

En même tems voilà tous ses soldats qui se jettent en foule sur cette clôture. Pompée combattoit la tête nuë sans casque, de peur d'un accident pareil à celui qu'il venoit d'éviter. Le camp des ennemis est forcé & pris, & Domitius lui-même y est tué. D'abord la plûpart des villes ouvrent leurs portes, & celles qui voulurent se défendre furent prises d'assaut. Il fit aussi prisonnier le Roi Jarbas, qui avoit embrassé le parti de Domitius, & il donna son Royaume à Hiempsal. Mais voulant encore mieux profiter de sa fortune, & de la valeur & de la bonne volonté de ses troupes, il entra dans la Numidie, où il avança

Le camp forcé & pris, & Domitius y est tué.

Pompée fait prisonnier le Roi Jarbas, & donne son Royaume à Hiempsal.

Il entre dans la Numidie.

plusieurs journées, domptant & assujettissant tout ce qui étoit sur son passage, & rendant encore la puissance des Romains terrible & redoutable à ces barbares, qui commençoient à la mépriser. Il disoit même qu'il ne falloit pas laisser les bêtes sauvages, répanduës dans ces vastes deserts de l'Afrique, sans leur faire éprouver la force & la fortune des Romains. Pour cet effet il passa quelques jours à la chasse des lions & des élephans. Et il ne fut en tout que quarante jours à défaire les ennemis, à reconquerir l'Afrique, & à regler tout ce qui regardoit les Rois du païs, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans.

Il fait même la guerre aux bêtes sauvages de ces vastes deserts.

Quand il fut de retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congedier son armée, & d'attendre là avec une seule légion le Capitaine qu'on lui envoyoit pour lui succeder. Ces lettres le piquerent sensiblement, & il supportoit cet affront avec grande impatience sans en rien témoigner; mais ses troupes firent hautement éclater leur indignation, jusques-là que Pompée les priant de se retirer & de s'embarquer pour l'Italie, elles se mirent à dire des injures à Sylla, & à protester qu'ils ne l'abandonneroient jamais, & qu'ils ne souffriroient point qu'il se fiât à un Tyran.

Il reçoit ordre de Sylla de congedier son armée, & d'attendre le successeur qu'on lui envoyoit.

Indignation de l'armée sur cet ordre.

D'abord Pompée tâcha de les adoucir & de les ramener, mais ne pouvant y réüssir, il descendit de son tribunal, & se retira dans sa tente, fondant en larmes. Ses soldats allerent incontinent le

reprendre, & le rapporterent sur son tribunal, où ils passerent la plus grande partie du jour, eux à le presser de demeurer & de ne pas quitter le commandement, & lui à les conjurer d'obéir, & de ne pas exciter de revolte. Enfin voyant qu'ils ne cessoient de le supplier & de crier contre lui, il leur dit d'un ton ferme *que s'ils pensoient le forcer, il se tuëroit lui-même*; & avec cette menace il eut encore beaucoup de peine à les appaiser.

Grand exemple de fidelité & d'obéissance dans Pompée.

La premiere nouvelle que Sylla reçut, fut que Pompée s'étoit révolté contre lui, sur quoi il dit à ses amis qui étoient presens, *c'est donc ma destinée d'avoir sur mes vieux jours à combattre contre des enfans*, ce qu'il disoit à cause de Marius, qui encore tout jeune lui avoit donné beaucoup d'affaires, & l'avoit réduit à courir de très-grands dangers. Mais ayant été informé de la verité, & averti d'ailleurs que tout le peuple recevoit Pompée avec de grands honneurs, & alloit au-devant de lui pour l'accompagner avec toutes les marques de la plus grande bienveillance, il se piqua d'encherir sur tous les autres, & allant à sa rencontre, il l'embrassa avec tous les témoignages d'une veritable affection, le salua tout haut du surnom de *Grand*, & voulut que tous ceux qui l'accompagnoient, le saluassent de même. D'autres disent

Fausse nouvelle que Sylla reçoit de la revolte de Pompée.

Mot de Sylla sur cette nouvelle.

Sylla donne le surnom de Grand à Pompée qui n'avoit pas encore XXV. ans.

Il leur dit d'un ton ferme, que s'ils pensoient le forcer, il se tuëroit lui-même.] Il n'y a point d'exemple d'une plus grande fidelité & d'une obéissance plus entiere. Tout autre que Pompée & à son âge auroit pû se laisser tenter par une chose aussi flatteuse, surtout voyant Sylla déja vieux; car il mourut deux ans après.

que ce surnom lui avoit déja été donné en Afrique par toute l'armée, mais qu'il ne fut reçu generalement, & n'eut force & vigueur que quand il fut autorisé par Sylla. Il est certain que pour lui il fut le dernier à le prendre, & qu'il ne le prit que long-tems après, lorsqu'il fut envoyé Proconsul en Espagne contre Sertorius. Car ce fut alors seulement qu'il commença à mettre à la tête de toutes ses lettres, & de toutes ses ordonnances *Pompée le Grand*, ce titre ne pouvant plus animer contre lui l'envie, parce qu'on y étoit accoutumé.

Pompée ne prit ce surnom que long-tems après.

Et sur cela il est juste de loüer & d'admirer les anciens Romains, qui n'honoroient pas de ces grands surnoms & de ces titres magnifiques les vertus guerrieres seulement, mais aussi les vertus civiles & politiques, car il y eut deux hommes que le peuple honora de ce grand surnom de *Maximus*, c'est-à-dire, *très-grand*. L'un fut Valerius, pour avoir rétabli l'union & la concorde entre le Senat & lui; & l'autre Fabius Rullus, pour avoir chassé du Senat quelques fils d'affranchis, qui

Ceux qui se distinguoient par les vertus civiles & politiques, étoient honorez aussi du surnom de Grand.

Marcus Valerius frere de Publicola.

L'un fut Valerius.] C'est M. Valerius, frere de M. Valerius Publicola, qui étoit Dictateur. Cela arriva l'an de Rome 260. quatre cens douze ans avant ces exploits de Pompée en Afrique.

Et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chassé du Senat.] Dans la vie de Fabius il a écrit que ce furent les grands exploits de ce Fabius Rullus qui lui firent donner le surnom de *Grand*, & ici il dit qu'il l'eut pour avoir chassé du Senat quelques fils d'affranchis. Mais ce fut une autre raison qui porta le peuple à lui faire cet honneur. On peut voir la remarque sur cet endroit de la vie de Fabius, vol. 2. pag. 293.

Pour avoir chassé du Senat quelques fils d'affranchis, qui par leurs grandes richesses s'étoient fait élire Senateurs.] C'étoit une

par leurs grandes richesses s'étoient fait élire Senateurs.

Pompée demande le triomphe, Sylla s'y oppose, ses raisons.

Dès que Pompée fut arrivé à Rome il demanda le triomphe, mais Sylla s'y opposa, alleguant que la loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit Preteur ou Consul. Voilà pourquoi le premier Scipion, après avoir défait les Carthaginois en Espagne dans plusieurs batailles plus glorieuses, ne demanda pourtant pas les honneurs du triomphe, parce qu'il n'étoit ni Consul, ni Preteur. Il ajouta que si Pompée, qui n'avoit pas encore de barbe, & qui à cause de sa jeunesse n'étoit pas encore reçu dans le Senat, entroit triomphant dans la ville, cela rendroit sa puissance odieuse & suspecte, & attireroit sur Pompée une envie furieuse pour un honneur si prématuré & si excessif. Voilà les raisons dont Sylla se servoit contre Pompée, témoignant ouvertement qu'il ne souffriroit jamais qu'il triomphât, qu'il s'y opposeroit de toutes ses forces, & qu'il reprimeroit cette ambition si déplacée, s'il s'y opiniâtroit.

Il falloit être Consul ou Preteur pour demander le triomphe.

Mais Pompée ne s'étonna ni de ses raisons, ni

bonne & belle action à Fabius Rullus, d'avoir chassé du Senat ces fils d'affranchis. Mais elle ne suffisoit pas pour faire donner ce glorieux surnom de *très-Grand.*

Mais Sylla s'y opposa, alleguant que la loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit Preteur ou Consul. ¶ C'est là que Tite-Live dit en termes exprès, liv. XXXI. en parlant de L. Cornelius Lentulus. *L. Cornelio Lentulo triumphus negatus est: Res triumpho dignas esse censebat Senatus, sed exemplum à majoribus non accepisse, ut qui neque Dictator, neque Consul, neque Prætor rem gessisset, triumpharet,* comme Xilander & Cruserius l'ont remarqué.

de

de ses menaces, il le pria seulement de considerer que *beaucoup plus de gens adorent le soleil levant, que le soleil couchant*, pour faire entendre que sa puissance ne faisoit que croître & augmenter tous les jours, au lieu que celle de Sylla alloit toujours diminuant & déperissant.

Hardie repartie de Pompée à Sylla qui s'opposoit à son triomphe.

Sylla n'entendit pas bien ce qu'il avoit dit, mais voyant au visage & aux gestes de ceux qui l'avoient entendu, qu'ils étoient dans l'admiration, il demanda ce que c'étoit que Pompée avoit dit, & l'ayant entendu, étonné de la grande audace de ce jeune homme, il s'écria par deux fois, *qu'il triomphe, qu'il triomphe.* Et comme la plûpart en étoient irritez & indignez par une noire jalousie, Pompée, pour leur faire plus de dépit, résolut de triompher sur un char traîné par quatre élephans, car il en avoit amené plusieurs d'Afrique qu'il avoit pris sur les Rois vaincus. Mais la porte s'étant trouvé trop étroite, il y renonça, & entra sur un char traîné par quatre chevaux.

Pompée vouloit triompher sur un char traîné par quatre élephans. Ce qui l'en empêcha.

Ses soldats, qui n'avoient pas obtenu tout ce qu'ils avoient esperé, voulurent lui faire de la peine & troubler son triomphe, mais il dit qu'il ne s'en soucioit pas, & qu'il y renonceroit plutôt que de s'abaisser à les flatter. Sur quoi Servilius, un des plus considerables personnages de Rome, & un de ceux qui s'étoient le plus opposez à son triomphe, dit publiquement, *je reconnois à cette heure que Pompée est veritablement grand & digne du triomphe.*

Pompée dit, qu'il renonceroit plutôt au triomphe, que de s'abaisser à flater ses soldats.

C'est P. Servilius Vatia Isauricus, qui fut Consul deux ans après.

Mot de Servilius sur cette fierté de Pompée.

Il étoit évident que s'il eût voulu alors, il eût été facilement admis dans l'ordre des Senateurs, mais il ne témoigna nul empressement pour cela par un raffinement d'ambition, car on dit qu'il cherchoit la gloire dans ce qu'il y avoit de plus extraordinaire & de plus inoüi. Il n'auroit été ni bien extraordinaire, ni bien surprenant que Pompée eût été Senateur avant l'âge, mais il étoit fort étrange, & par consequent fort glorieux, qu'il triomphât avant que d'être Senateur. Ce triomphe même ne lui servit pas peu à gagner de plus en plus l'affection du peuple; car tous les Romains furent ravis de voir qu'après un si grand honneur il ne dédaignoit pas de comparoître avec les autres Chevaliers aux revûës, & de subir l'inspection des Censeurs.

Pompée néglige d'être Senateur par un raffinement d'ambition.

Après son triomphe il ne laissa pas de paroître à la revûë des Chevaliers.

Sylla au contraire étoit très-fâché & avoit un secret dépit de voir ce haut degré de gloire & de puissance où il s'élevoit; mais la honte l'empêchant de s'y opposer il se tint en repos, jusqu'à ce que par force & malgré lui Pompée eût fait parvenir un Lepidus au Consulat, en l'aidant de ses brigues, & en lui procurant la faveur du peuple par son grand crédit. Alors il ne put plus se contenir, & le voyant passer comme il s'en retournoit de l'élection au travers de la Place, suivi d'une foule

Par ses brigues il procure le Consulat à Lepidus, qui étoit le plus méchant de tous les hommes.

Il eût fait parvenir un Lepidus au Consulat.] M. Emilius Lepidus, qu'il fit nommer Consul avec Q. Lutatius Catulus pour l'an de Rome 675. Ce Lepidus étoit un esprit très-seditieux & le plus méchant de tous les hommes, comme Sylla va le dire à Pompée, & comme la suite le fit bien-tôt voir.

de gens, qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, il lui adressa la parole, & lui dit: *Jeune homme, je voi que tu es tout fier de ta victoire; c'est aussi un grand & bel exploit d'avoir fait que Lepidus, le plus méchant de tous les hommes, par le support que tu lui as donné auprès du peuple, ait été nommé Consul avant Catulus, qui est le plus honnête homme, & le plus homme de bien de Rome. Je t'avertis qu'il n'est plus tems pour toi de dormir, ni de te reposer, mais de bien penser à tes affaires, car tu t'es attiré un adversaire beaucoup plus fort que toi.*

Prédiction que Sylla fait sur cela à Pompée.

Mais en quoi Sylla témoigna principalement la mauvaise volonté qu'il avoit pour Pompée, ce fut dans son testament, car il y fit des legs à tous ses amis, il y nomma des tuteurs pour son fils, & il ne dit pas un seul mot de Pompée, ce que celui-ci supporta pourtant avec beaucoup de douceur & de patience, jusques-là que Lepidus & quelques autres ayant voulu empêcher qu'il ne fût enterré dans le champ de Mars, & que son convoi ne se fît publiquement avec les ceremonies accoutumées, il accourut au secours du défunt, & procura à ses funerailles la gloire & la sûreté.

La mauvaise volonté de Sylla pour Pompée, parut surtout dans son testament.

Pompée procure aux funerailles de Sylla la gloire & la sûreté.

Incontinent après la mort de Sylla, on vit l'effet

C'est aussi un grand & bel exploit.] Le texte est corrompu & mal ponctué en cet endroit. Le mot ἐνταῦθα ne signifie rien ici, & ne peut avoir lieu; & il faut un point interrogant après οὐχὶ. A mon avis il faut lire & ponctuer ainsi tout le passage: πῶς γὰρ οὐχὶ; γενναῖα ταῦτα καὶ καλά. *Comment ne le serois-tu pas? c'est un grand & bel exploit, &c.*

de ses prédictions; car Lepidus voulut s'emparer de toute sa puissance, non point en cachette & par des détours, mais en prenant ouvertement les armes, & en rallumant les restes des anciennes factions de Marius, que Sylla n'avoit pû entierement éteindre, & dont il se fortifia. Catulus, son collegue au Consulat, qui avoit pour lui la meilleure & la plus saine partie du Senat & du peuple, étoit veritablement dans une grande estime pour sa sagesse & pour sa justice, & passoit pour le plus grand des Romains, mais il paroissoit plus propre au Gouvernement civil, qu'à être à la tête des armées, & à conduire des guerres; & les affaires demandoient Pompée. C'est pourquoi celui-ci ne délibera pas long-tems quel parti il devoit suivre; abandonnant Lepidus, il se jetta du côté des gens de bien, & fut d'abord nommé General de l'armée, qu'on envoyoit contre Lepidus, qui avoit déja subjugué une grande partie de l'Italie, & qui tenoit toute la Gaule en deçà des Alpes avec l'armée de Brutus.

Lepidus prend les armes, & rallume les anciennes factions de Marius.

Caractere de Catulus.

Pompée nommé General de l'armée contre Lepidus.

Dès que Pompée se fut mis en campagne, il vainquit facilement tout ce qui se presenta, mais il fut long-tems devant Mutine, que Brutus défendoit. Cependant Lepidus se coula secrettement vers Rome, & campé devant ses murailles il demandoit un second Consulat, en effrayant ceux qui étoient dans la ville, avec une troupe de gens qu'il avoit ramassez de tous côtez. Mais cette frayeur fut bien-tôt dissipée par des lettres qu'on

Il assiege Mutine, que Brutus défendoit.

reçut de Pompée, qui mandoit qu'il avoit terminé cette guerre sans combat. Car Brutus, soit qu'il eût trahi son armée, ou que son armée l'eût trahi, se rendit à Pompée, qui lui donna une escorte de cavalerie pour le mener à une petite ville près du Pô, & qui le lendemain envoya Geminius, avec ordre de le tuer, ce qu'il fit, action dont Pompée fut très-blâmé; car d'abord après ce changement si peu attendu, il écrivit au Senat que Brutus se rendoit volontairement à lui, & le surlendemain il écrivit d'autres lettres pour charger Brutus, qu'il avoit fait tuer. Ce Brutus étoit pere de celui, qui avec Cassius tua Cesar; mais ce fils fut bien different du pere, car il sçut faire la guerre avec plus de courage, & mourir plus genereusement, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Lepidus donc, forcé d'abord d'abandonner l'Italie, se retira dans l'Isle de Sardaigne, où il mourut d'une maladie causée par la douleur, non de voir la ruine de ses affaires & de sa fortune, mais d'avoir appris par une lettre, qui tomba entre ses mains, que sa femme s'étoit deshonorée par un adultere.

Brutus se rend à Pompee

Pompée donne ordre de tuer Brutus.

Brutus le fils, fort different du pere.

Lepidus retiré en Sardaigne, y meurt de douleur des débauches de sa femme.

Dans ce tems-là Sertorius, qui étoit un autre

Sertorius plus grand Capitaine que

Mais ce fils fut bien different du pere, car il sçut faire la guerre avec plus de courage, & mourir plus genereusement.] Brutus le pere se défendit très-lâchement, & se rendit enfin à son ennemi pour sauver sa vie; au lieu que Brutus le fils, après avoir soutenu la guerre avec beaucoup de courage, se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. C'est cette mort que Plutarque appelle genereuse, par un aveuglement trop Payen.

Lepidus, occupe l'Espagne.

Capitaine que Lepidus, avoit occupé l'Espagne, & s'étoit rendu terrible aux Romains, qu'il menaçoit de la derniere ruine, car tous les restes des guerres civiles s'étoient retirez autour de lui, comme autant de fluxions, qui se jettant toutes sur une partie, forment une maladie très-dangereuse. Il avoit déja défait plusieurs Capitaines, qui n'étoient pas des plus habiles, ni des plus experimentez, & il étoit alors aux prises avec Metellus Pius, homme de grande réputation, grand Capitaine, & brave de sa personne, mais qui à cause de son grand âge paroissoit trop lent pour saisir les momens favorables que la guerre presente, & hors d'état de profiter des occasions. Sertorius par sa vivacité & par sa vîtesse les lui ravissoit toujours d'entre les mains, en se presentant à tous momens devant lui avec la derniere audace, lorsqu'il s'y attendoit le moins, en l'attaquant plutôt en Capitaine de bandits, qu'en General d'armée, & en troublant par des embûches fréquentes, par des allarmes continuelles, & par des courses soudaines & imprévûës ce bon homme, qui étoit comme un athlete, accoutumé à des combats reglez, & qui ne sçavoit mener que des troupes pesamment armées, ni combattre que de pied ferme en bataille rangée & à jour assigné.

Q. Cæcilius Metellus Pius.

Pompée s'opiniâtre à retenir ses troupes jusqu'à ce qu'on l'ait nommé pour aller au secours de Metellus.

Dans cette conjoncture, Pompée qui avoit encore toute son armée ensemble & à sa disposition, voulut en profiter, & se mit à faire ses menées & ses pratiques, pour obtenir qu'on l'envoyât en

Espagne au secours de Metellus. Catulus eut beau lui ordonner de licencier ses troupes, il refusa d'obéir, & se tint en armes autour de la ville, trouvant toujours de nouveaux prétextes pour demeurer armé, jusqu'à ce qu'on lui eût donné le commandement qu'il demandoit : ce fut Philippe qui en ouvrit le premier l'avis, & l'on dit que sur cette proposition faite dans le Senat, un des Senateurs lui demanda tout étonné s'il pensoit bien sérieusement qu'il fallût envoyer Pompée en Espagne pour le Consul. *Non-seulement pour le Consul*, repartit brusquement Philippe, mais *pour les Consuls*. Voulant faire entendre par-là que les deux Consuls étoient gens de nulle valeur, & incapables de conduire cette guerre.

Il parloit de Lepidus & de Catulus.

Dès que Pompée fut arrivé en Espagne, voilà d'abord tous les esprits, qui flattez par de nouvelles esperances, comme cela ne manque jamais à la venuë d'un nouveau General de réputation, changent en sa faveur, & il fait révolter tous les peuples, qui n'étoient pas fort attachez aux interêts de Sertorius.

Celui-ci, piqué des progrez de ce jeune homme, s'emporta contre lui à des paroles fieres & insolentes, & dit *qu'il n'employeroit que les verges & la ferule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vieille*, voulant parler de Metellus. Cependant la crainte qu'il avoit de Pompée, l'obligea à se tenir mieux sur ses gardes, & à faire la guerre avec plus de précaution. Car Metellus, ce qu'on n'auroit ja-

Parole insolente de Sertorius contre Pompée.

Metellus se debonore sur ses vieux

jours par une vie desordonnée.

mais crû, menoit une vie fort desordonnée, s'étant abandonné à toutes sortes de délices & de voluptez. Tout d'un coup il s'étoit fait en lui un changement épouvantable, sa premiere simplicité & son ancienne frugalité ayant dégeneré subitement en un luxe prodigieux & en une dépense excessive. De sorte que ces desordres de Metellus attirerent à Pompée l'amour & la bienveillance de tout le monde, & augmenterent la bonne opinion qu'on avoit de lui. On voyoit que quoiqu'il fût déja fort temperant dans sa maniere de vivre ordinaire, qui n'avoit pas besoin de beaucoup de préparatifs, il ne laissoit pas d'en retrancher tous les jours encore tout ce qui lui paroissoit superflu, car naturellement il étoit d'une temperance & d'une sagesse fort grande, & très-reglé dans tous ses desirs.

Temperance & sagesse de Pompée.

Cette guerre eut diverses faces, & éprouva bien des changemens, mais de tous les échecs qui arriverent à Pompée, aucun ne l'affligea si sensiblement que la prise de la ville de Lauron, dont Sertorius se rendit maître à sa vûë. Pompée croyoit le tenir enfermé, & sur cela il lui étoit même échappé de dire quelques paroles de

Ville de l'Espagne Tarraconoise.

Il s'étoit fait en lui un changement épouvantable, sa premiere simplicité & son ancienne frugalité ayant dégeneré subitement en un luxe prodigieux.] On avoit fait ici une faute horrible, en donnant à ce passage un sens très-contraire, comme si Metellus eût changé de mal en bien, & qu'il eût quitté le luxe pour embrasser une vie simple & frugale, ce qui corrompt tout ce que Plutarque dit ici.

vanité,

vanité, lorſque tout d'un coup il ſe trouva enveloppé lui-même, & n'oſant remuer de ſa place, il eut le déplaiſir de voir brûler la ville en ſa preſence ſans pouvoir la ſecourir. Mais bien-tôt après il eut ſa revanche, car il défit en bataille rangée, près de Valence, Herennius & Perpenna, tous deux grands Capitaines, qui s'étoient retirez auprès de Sertorius, & qui lui ſervoient de Lieutenans, & il leur tua dix mille hommes.

Echec qui arriva à Pompee.

Il gagne une grande bataille contre deux Lieutenans de Sertorius.

Enflé de ce ſuccès, & ne formant plus que de grands projets, il ſe hâta de marcher à Sertorius, afin que Metellus ne pût avoir part à ſa victoire. Les deux armées en vinrent aux mains près de la riviere de Sucron, comme le jour étoit près de finir. Car l'un & l'autre ſe preſſoient également d'en venir à une bataille, de peur que Metellus ne ſurvînt, Pompée pour combattre ſeul, & Sertorius pour combattre contre un ſeul. L'avantage de ce combat demeura douteux entre les deux partis, car des deux côtez il y eut une aîle victorieuſe. Mais des Generaux, Sertorius fut celui qui remporta le plus d'honneur. Car à la tête de l'aîle qu'il commandoit, il renverſa tout ce qui ſe trouva devant lui. Quant à Pompée, un cavalier démonté, homme d'une taille avantageuſe, s'étant attaché à lui, ils ſe chargerent tous deux avec furie, & ſe porterent de grands coups. Enfin leurs épées croiſées gliſſerent ſur leurs mains avec un ſuccès très-different; l'épée

Riviere de l'Eſpagne Tarraconoiſe. Xucar.

Bataille de Pompée contre Sertorius, où l'avantage fut douteux.

Combat de Pompée contre un cavalier démonté, qui s'attachoit à lui.

du Barbare ne fit qu'effleurer la main de Pompée, & celle de Pompée abbatit la main de son ennemi. En même tems Pompée se trouva enveloppé d'une foule de Barbares, tout ce qu'il avoit autour de lui ayant pris la fuite. Mais il se sauva de ce danger contre toute esperance, en abandonnant aux ennemis son cheval, qui avoit un harnois d'or, & qui étoit couvert d'ornemens de très-grand prix. Car pendant que les Barbares partageoient ce riche butin, & qu'ils se battoient entr'eux pour en avoir la meilleure part, il leur échappa.

Pompée enveloppé par les Barbares, comment se tira de ce danger.

Le lendemain dès la pointe du jour, ils se remirent tous deux en bataille pour assurer la victoire que l'un & l'autre prétendoient avoir remportée. Le combat étant déja engagé, Metellus arrive, ce qui oblige Sertorius à se retirer à la débandade; car son armée étoit accoutumée à se dissiper ainsi dans un moment, & à se rassembler de même; de sorte que Sertorius se trouvoit souvent seul, errant dans la campagne, & un moment après il reparoissoit avec cent cinquante mille combattans, comme un torrent, qui après avoir été à sec, se retrouve grossi tout d'un coup par les pluyes, ou par une fonte soudaine de neiges.

La bataille recommence le lendemain.

L'armée de Metellus oblige Sertorius à se retirer.

L'armée de Sertorius se dissipoit en un moment, & se rassembloit de même.

Après le combat si heureusement fini par la retraite de Sertorius, Pompée va au-devant de Metellus. Quand il fut assez près de lui, il or-

donna à ses Licteurs de baisser les faisceaux, pour faire honneur à celui qui étoit superieur en dignité, ce que Metellus ne voulut jamais permettre, & dans tout le reste il le traita avec toute sorte de politesse & d'honnêteté, ne s'arrogeant aucune distinction, ni comme Consulaire, ni comme son ancien. Le seul privilege qu'il conserva, ce fut de donner le mot quand ils campoient ensemble, mais le plus souvent ils avoient des camps séparez; car leur ennemi, qui étoit vif & remuant, & qui ne se tenoit pas long-tems en même place, mais qui en un moment se faisoit voir en differens lieux, & qui les attiroit incessamment d'une affaire dans une autre, les obligeoit de se séparer, & de diviser leurs forces. Enfin en leur coupant les vivres, en fourrageant toute la campagne, & en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de leurs Gouvernemens, & les força à se retirer dans d'autres Provinces pour y trouver des subsistances.

Honneur que Pompée veut faire à Metellus, & que Metellus refuse.

Sertorius chasse Pompée & Metellus de leurs Gouvernemens.

Cependant Pompée, qui avoit employé & consumé pour cette guerre la plus grande partie de son bien, écrivit au Senat de lui envoyer de l'argent pour payer ses troupes, sinon qu'il s'en retourneroit en Italie avec son armée. Lucullus, qui étoit alors Consul, quoiqu'il fût ennemi déclaré de Pompée, cependant parce qu'il briguoit le commandement de l'armée, qu'on envoyoit contre Mithridate, il pressa qu'on lui fît tenir cet argent, de crainte qu'en le refusant il

Pompée demande de l'argent au Senat pour payer ses troupes.

Lucullus, quoique son ennemi, lui en fait envoyer, & pourquoi.

ne fournît un prétexte à Pompée de laisser-là Sertorius, & de tourner toute son ambition contre Mithridate, dont la défaite lui seroit plus glorieuse & paroissoit moins difficile.

Il ne fut tué que trois ans après le Consulat de Lucullus.

Sur ces entrefaites Sertorius est tué en trahison par ses Officiers même, à la tête desquels étoit Perpenna, qui après sa mort voulut remplir sa place, & faire comme lui, parce qu'il avoit la même armée, les mêmes moyens, & le même équipage de guerre, mais il n'avoit pas le même entendement pour les mettre en œuvre. D'abord donc Pompée se met en campagne, & ayant été informé que Perpenna étoit fort embarrassé, & ne sçavoit où il en étoit; pour l'attirer au combat, il jetta devant lui une amorce de dix cohortes, ausquelles il ordonna de s'étendre dans la campagne, & de se disperser le plus qu'elles pourroient. Perpenna ne manqua pas d'aller sur le champ charger ces troupes dispersées, & de les poursuivre; & alors Pompée, qui l'attendoit en bataille, s'étant montré tout-à-coup, l'attaqua, le mit en desordre, & le défit entierement. La plûpart de ses Capitaines & Officiers furent tuez sur la place, Perpenna même fut pris & mené à Pompée, qui le fit mourir. Et en cela il ne faut pas l'accuser d'avoir manqué de reconnoissance, & d'avoir oublié tous les grands services qu'il

Grande difference de Perpenna à Sertorius.

Amorce dont Pompée se servit pour attirer Perpenna au combat.

Perpenna battu & pris.

Mais il n'avoit pas le même entendement.] Sans cet entendement les mêmes moyens ne sont plus les mêmes. Combien d'experiences, même de nos jours, ont prouvé cette verité?

avoit reçus de lui en Sicile, comme beaucoup de gens le lui reprochent; mais au contraire, il faut le loüer de n'avoir écouté en cette rencontre que sa magnanimité, & d'avoir suivi un conseil, qui fut le salut de la République. Car Perpenna ayant en son pouvoir tous les papiers de Sertorius, faisoit voir des lettres des premiers & des plus puissans de Rome, qui ne cherchant qu'à remuer dans l'Etat, & à changer la forme du Gouvernement, appelloient Sertorius en Italie. Pompée craignant donc que ces lettres venant à être publiques, n'allumassent des guerres plus grandes encore que celles qu'on venoit d'éteindre, fit mourir Perpenna sur le champ, & brûla ces lettres sans les lire. Cela étant executé, il fit encore quelque séjour en Espagne, jusques à ce qu'il eût achevé d'appaiser les troubles, & de calmer & de dissiper les émotions qui auroient pû rallumer la guerre, après quoi il ramena son armée en Italie, où il arriva justement comme la guerre des Esclaves étoit dans sa plus grande force.

Pompée loüé d'avoir fait mourir Perpenna.

Pompée fait brûler les lettres de Perpenna.

Pompée ramene son armee en Italie dans le tems de la guerre des esclaves.

A l'approche de Pompée, Crassus, à qui on avoit donné la conduite de cette guerre, se hâta de donner la bataille très-hasardeusement, & avec plus d'ambition que de prudence. Ce qui lui réussit, car il tua douze mille trois cens de ces Esclaves; mais malgré sa prévoyance & sa diligence, la Fortune voulut que Pompée eût part à la gloire de ce grand succès. Elle fit que cinq mille de ces esclaves, échappez du combat, tomberent

Il eut part à la gloire de Crassus.

entre ses mains, il les tailla tous en pieces; & sur le champ, pour prévenir Crassus, il écrivit au Senat *que veritablement Crassus avoit défait en bataille rangée les Gladiateurs, mais que lui, il avoit arraché jusqu'à la derniere racine de cette guerre;* ce que les Romains prenoient très-grand plaisir à entendre, & à dire eux-mêmes, à cause de l'amour & de la bienveillance qu'ils avoient pour lui, & qui étoit si grande, que même sur tout ce qui s'étoit passé en Espagne, & sur la défaite de Sertorius, il n'y avoit personne qui osât dire, fût-ce en joüant & en badinant, que tout autre que Pompée avoit mis la main à ce grand ouvrage.

Lettre qu'il écrit au Senat.

Cependant malgré cette haute estime, qu'on avoit pour lui, & cette grande attente, qu'il avoit excitée de lui-même, on ne laissoit pas d'avoir quelque soupçon & quelque crainte qu'il ne refusât de licencier ses troupes, & qu'il ne retînt son armée pour s'élever hautement par les armes à la souveraine puissance, & pour usurper une domination pareille à celle de Sylla. C'est pourquoi

On craint qu'il ne refuse de licencier ses troupes.

Mais que lui, il avoit arraché jusqu'à la derniere racine de cette guerre.] Je m'étonne que Pompée, après les grands exploits qu'il avoit executez, comptât pour beaucoup d'avoir défait cinq mille esclaves déja battus & échappez de la bataille, où leur armée entiere avoit été taillée en pieces par Crassus. Mais les ambitieux mettent tout en ligne de compte, & Pompée ne se trouva pas mal de cette petite vanité.

Et pour usurper une domination pareille à celle de Sylla.] On ne doutoit point que ce ne fût-là le but de Pompée; c'est pourquoi Ciceron écrivant à Atticus, dit dans la VII. épître du liv. IX. *Mirandum enim in modum Cnaus noster Syllani regni similitudinem concupivit.* εἰδώς σοι λέγω, *nihil ille unquam minus obscure tulit.*

ceux qui par crainte alloient au-devant de lui sur les chemins pour le saluer & pour le féliciter de son heureux retour, n'étoient pas en moins grand nombre que ceux qui y alloient par affection.

Mais après qu'il eut dissipé ce soupçon, en déclarant que d'abord après son triomphe il congedieroit son armée, ses envieux n'eurent d'autre prétexte pour le calomnier, que de dire qu'il étoit plus porté pour le peuple, que pour le Senat, & qu'après que Sylla avoit abbatu & ruiné toute l'autorité & la puissance des Tribuns, il avoit résolu de les relever, & de les rétablir pour faire plaisir au peuple, & pour gagner par-là sa faveur. Et cela étoit vrai; car il n'y avoit rien que le peuple Romain aimât avec tant de fureur, ni qu'il desirât avec tant d'impatience que de voir rétablir l'autorité du Tribunat. De sorte que Pompée regardoit comme une très-grande fortune pour lui d'avoir trouvé le tems favorable d'executer ce dessein, persuadé que jamais il ne trouveroit une autre grace si grande à faire aux Romains pour reconnoître l'affection dont ils lui donnoient tant de marques, si quelqu'autre le prévenoit à leur faire ce plaisir.

Il dissipe ce soupçon.

Pompée plus porté pour le peuple que pour le Senat.

Il fait dessein de rétablir la puissance du Tribunat.

Notre Pompée a desiré d'une maniere étonnante d'usurper une domination pareille à celle de Sylla. Je vous le dis le sçachant fort bien, il n'y a rien dont il se soit moins caché; & dans l'épître x. du livre ix. *Hoc turpe Cnaus noster biennio ante cogitavit, ita Syllaturit animus ejus, & proscripturit. Il y a deux ans que notre Pompée a pensé cette infamie, tant son ame est enflammée du desir d'imiter Sylla, & de faire des proscriptions.*

Second triomphe accordé à Pompée avec le Consulat.

Ce second triomphe lui ayant donc été accordé avec le Consulat, ces deux grands honneurs ensemble ne le firent pas regarder comme plus grand, ni plus admirable, mais ce qu'on prit pour le plus grand indice de sa gloire & de sa grandeur, fut que Crassus, qui étoit le plus riche de tous ceux qui s'entremettoient du Gouvernement, le plus éloquent, & le plus grand personnage, & qui au prix de lui, méprisoit Pompée, & tous les plus grands de la République, n'osa pourtant jamais briguer le Consulat, qu'après en avoir demandé la permission à Pompée, & imploré sa protection. Pompée en fut très-aise, car il y avoit long-tems qu'il cherchoit une occasion de lui faire plaisir, & d'avoir avec lui quelque liaison d'affaires & d'amitié; de sorte qu'il brigua en sa faveur avec beaucoup d'empressement, & sollicita très-vivement le peuple de lui accorder cette grace, l'assurant qu'il ne lui auroit pas moins d'obligation de lui avoir donné Crassus pour collegue, que du Consulat même dont il l'avoit honoré.

La plus grande marque de la gloire & de la grandeur de Pompée.

Pompée demande constamment Crassus pour son collegue au Consulat, & l'obtient.

Ils ne sont pas plutôt ensemble qu'ils se broüillent.

Cependant dès qu'ils eurent tous deux été nommez Consuls, ils furent opposez l'un à l'autre,

Ce second triomphe lui ayant donc été accordé avec le Consulat.] Il triompha sur la fin de l'an de Rome 682. & dans le même tems il fut designé Consul pour l'année suivante. Honneur bien singulier, d'être fait Consul avant que d'avoir eu aucune autre magistrature. Mais deux triomphes peuvent bien servir d'excuse à cette singularité.

Ils furent toujours opposez l'un à l'autre, & broüillez entierement, sans pouvoir jamais s'accorder.] Cela ne pouvoit être autrement, car ils avoient pris tous deux dif-

&

& broüillez entierement sans pouvoir jamais s'accorder. Crassus avoit plus d'autorité dans le Senat, & Pompée plus de crédit parmi le peuple, car il lui avoit rendu le Tribunat, & il avoit souffert que le jugement des procès, tant civils que criminels, fût par une loi expresse transferé aux Chevaliers. De plus il se rendit lui-même un spectacle très-agréable aux Romains, quand il se presenta publiquement devant les Censeurs, pour demander l'exemption d'aller à la guerre. Car c'étoit anciennement la coutume à Rome, lorsque les Chevaliers avoient été à la guerre le tems porté par la loi, ils amenoient leur cheval à la place publique devant deux Magistrats, qu'on appelle Censeurs, & après avoir déclaré tous les Capitaines & Generaux sous lesquels ils avoient servi, & rendu compte de toutes leurs campagnes, ils obtenoient leur congé, & là ils recevoient ou l'honneur, ou la honte que meritoient leurs bonnes, ou leurs mauvaises actions.

Coutume des Chevaliers Romains quand ils demandoient d'être exempts de retourner à la guerre.

Alors donc les Censeurs Gellius & Lentulus étant assis sur leur tribunal avec les ornemens de leur dignité, pour faire passer devant eux les Chevaliers en revûë, on vit de loin Pompée s'a-

Pompée Consul, & après ses triom-

ferens partis. Crassus étoit porté pour les Nobles & pour le Senat, & Pompée pour le peuple.

Et il avoit souffert que le jugement des procès tant civils, que criminels, fût encore par une loi expresse transferé aux Chevaliers.] Ce fut L. Aurelius Cotta, qui étant Preteur fit cette loi, & Plutarque dit *encore*, parce que Caius Gracchus avoit déja transporté ce droit aux Chevaliers cinquante-trois ans auparavant.

On vit de loin Pompée s'avancer.] Quel spectacle pour le peuple de voir Pompée, qui avoit

phes, demande son congé dans les formes à la revuë des Chevaliers.

vancer vers la place, précedé par toutes les marques de sa dignité de Consul, & menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut assez près pour pouvoir être apperçu des Censeurs, il ordonna à ses Licteurs, qui portoient devant lui ses faisceaux, de s'ouvrir, & s'approchant du tribunal des Censeurs, il presenta son cheval. Tout le peuple étoit dans l'admiration & dans un profond silence; les Censeurs eux-mêmes à cette vuë paroissoient ravis de joie, mais d'une joie mêlée de respect. Alors le plus ancien des Censeurs l'interrogea tout haut en ces termes: *Pompée le Grand, je vous demande si vous avez fait toutes les campagnes portées par les ordonnances.* Et Pompée répondit aussi à haute voix: *Oüi, je les ai fait toutes, & je ne les ai faites sous d'autre General que sous moi.* A cette parole le peuple se mit à crier de toute sa force, & il étoit si transporté de joie, qu'il ne pouvoit calmer ses cris, ni cesser ses applaudissemens. Mais les Censeurs s'étant levez, le reconduisirent jusques dans sa maison, pour faire plaisir à une foule innombrable de peuple, qui le suivoit avec de grands battemens de mains.

Honneur que les Censeurs firent à Pompée.

Comme la fin du Consulat de Pompée appro-

déja triomphé deux fois, & qui étoit alors Consul, venir subir en sa presence ce jugement des Censeurs comme un simple Chevalier!

Et je ne les ai faites sous d'autre General que sous moi.] L'expression dont Pompée se sert ici est très-singuliere; mais elle n'est pas plus singuliere que la chose même: car a-t-on jamais vû avant Pompée un homme qui a commencé très-jeune à servir, & qui a servi plusieurs campagnes, & qui n'a jamais servi que sous lui?

choit, & que les differends qu'il avoit avec Crassus son collegue augmentoient tous les jours, un certain Caïus Aurelius, qui étoit de l'ordre des Chevaliers, mais qui avoit toujours vêcu éloigné des affaires, un jour en pleine assemblée, monta sur la tribune, & s'avançant, il dit devant tout le peuple, que Jupiter s'étoit apparu à lui la nuit pendant son sommeil, & lui avoit ordonné de dire aux Consuls, *qu'ils se gardassent bien tous deux de sortir de charge, avant que de s'être reconciliez & d'être devenu bons amis*. Quand il eut ainsi parlé, Pompée se tint debout sans dire une seule parole, & sans avancer, mais Crassus, courant le saluer le premier, & l'embrasser, dit tout haut: *Mes citoyens, je croi ne commettre aucune bassesse, ni rien d'indigne de moi, de faire le premier toutes les avances pour Pompée, à qui vous-mêmes vous avez daigné donner le surnom de Grand avant qu'il eût de la barbe, & decerné deux triomphes avant qu'il fût Senateur*. Après s'être ainsi reconciliez, ils déposerent le Consulat.

Comment Caïus Aurelius, ou Herennius obligea Crassus & Pompée à se reconcilier.

Crassus continua de vivre comme il avoit toujours fait, mais Pompée commença à fuir la plaidoirie, il refusoit beaucoup de causes, abandonnoit peu à peu les assemblées, & ne paroissoit que rarement en public; & il n'y paroissoit jamais que très-bien accompagné. Il n'étoit plus facile de le voir & de lui parler qu'au milieu d'une grande foule; car il prenoit plaisir à se faire voir ainsi au milieu d'un peuple de courtisans, persuadé que cela lui donnoit un certain air de gran-

Pompée fuit la plaidoirie, & se retire des assemblées.

Il prenoit plaisir à se faire voir au milieu d'une foule de courtisans.

deur & de majesté, qui lui attiroit plus de respect, & que pour conserver sa dignité, il falloit ne se pas laisser frequenter familierement par des gens de petite étoffe. Car ceux qui se sont rendu grands par l'épée, & qui ne peuvent se réduire à cette égalité populaire & civile, qui regne dans les Républiques, sont fort sujets à tomber dans le mépris quand ils reprennent la robe, les gens d'épée voulant être les premiers à la ville, comme ils l'ont été à l'armée, & les gens de robe, qui n'ont pas joüé un grand rôle à l'armée, ne pouvant supporter de ne pas tenir au moins dans la ville le premier rang. Voilà pourquoi quand ces derniers tiennent dans les assemblées un homme celebre par ses victoires & par ses triomphes, qui veut faire le fier, ils cherchent à le ravaler, & à l'humilier, au lieu que quand l'homme d'épée leur cede dans la ville le premier rang & le premier degré d'autorité & de puissance, ils ne portent point d'envie à la gloire qu'il s'est acquise par les armes, & lui rendent volontiers tout ce qui lui est dû. Et c'est ce que les affaires, qui arriverent bien-tôt après, firent assez connoître.

Opposition des gens d'épée & des gens de robe.

Car ceux qui se sont rendu grands par l'épée.] Ce passage est assez difficile dans le texte. Je croi en avoir rendu le veritable sens. Plutarque explique l'effet ordinaire de l'envie que les gens de robe avoient contre les gens d'épée, qui s'étoient aggrandis par les armes, & qui fiers de leurs exploits vouloient conserver dans la ville la même superiorité qu'ils avoient euë dans les armées, ils cherchoient à les humilier. Et il arrivoit souvent que cela n'étoit pas bien difficile: car il y a des hommes qui ont été grands dans les armées, & qui deviennent bien petits dans les villes.

Origine de la guerre des Pirates.

La puissance des Pirates commença à se former en Cilicie. Son origine fut d'autant plus dangereuse, qu'elle fut long-tems cachée. Le courage & l'audace de ces Corsaires augmenterent considerablement pendant la guerre de Mithridate, par quelques services qu'ils rendirent à ce Prince. Ensuite les Romains étant engagez dans leurs guerres civiles, & livrant entr'eux de sanglans combats aux portes mêmes de Rome, la mer, qui se trouva deserte & sans gardes, les attira peu à peu, & leur fit naître l'envie de s'avancer plus qu'ils n'avoient encore fait, de sorte qu'ils ne se contenterent plus d'enlever seulement ceux qui navigeoient, mais ils attaquoient les Isles & les villes maritimes. Ils avoient fait un si grand progrès, que déja les plus riches, les plus nobles, & ceux qui passoient pour plus sensez que les autres, montoient sur des vaisseaux Corsaires, & se joignoient à eux, comme si ce mêtier fût devenu honorable, & digne de remplir l'ambition d'un Romain.

Grandes forces des Pirates.

Ils avoient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports, & des tours à donner les signaux, toutes bien fortifiées. Partout on voyoit leurs escadres, non-seulement remplies de bons rameurs, con-

· *Son origine fut d'autant plus dangereuse, qu'elle fut long-tems cachée.*] Les Romains ne commencerent à donner leur attention à cette guerre que l'an de Rome 674. neuf ans avant ce Consulat de Pompée; mais elle avoit fait déja de grands desordres, ausquels les Romains, engagez dans leurs guerres civiles & étrangeres, n'avoient pû remedier. v. Florus liv. III. ch. VI.

duites par d'habiles pilotes, & fournies de vaisseaux d'une vîtesse, & d'une legereté qui les rendoit propres à faire très-agilement toutes les manœuvres dans les occasions, mais encore si magnifiquement ornées, qu'on étoit plus affligé de leur magnificence, qu'effrayé de leur appareil. Les pouppes de leurs galeres étoient toutes dorées, leurs tapis de la plus belle pourpre, & leurs rames argentées, comme s'ils eussent fait parade de leur brigandage. On ne voyoit sur toutes les côtes que des tables dressées, & des gens qui banquetoient & qui yvrognoient; tout y retentissoit du bruit des flutes & des chansons; là c'étoient des Officiers principaux faits prisonniers, & ici des villes captives, qui comptoient leur rançon, & tout cela à la grande honte de la puissance Romaine. Leurs galeres montoient à plus de mille, & les villes qu'ils avoient prises, à quatre cens.

Magnificence de leurs galeres.

Leur audace sacrilege n'épargnoit pas même les Temples, qui jusques-là avoient été inviolables & sacrez. Ils ruinerent & pillerent celui d'Apollon Didyméen à Claros, celui des Cabires à Samothrace, celui de Cerés dans la ville d'Her-

Celui d'Apollon Didyméen à Claros.] Dans le territoire de Milet il avoit un lieu appellé Didymes, où Apollon avoit un Temple & un Oracle, & delà ce Dieu fut appellé *Apollon Didyméen*. Pausanias dit que ce Temple est plus ancien que la Migration Jonique. Plutarque le met dans l'Isle de Claros, & peut-être ce Dieu y étoit-il adoré sous ce nom. Amiot a mal traduit *celui de Castor & de Pollux*. Il a été trompé par le mot *Didymoi* Gemini, les Jumeaux, comme on a appellé ces deux Dieux.

Celui de Cerés dans la ville d'Hermione.] Amiot & ceux qui

mione, celui d'Esculape à Epidaure, celui de Neptune dans l'Isthme, à Tenare, & dans l'Isle de Calaurie, celui d'Apollon dans Actium, & dans l'Isle de Leucade, & celui de Junon à Samos, à Argos, & à *Leucanie*. Ils firent aussi les sacrifices barbares qu'on fait à Olympe, & ils pratiquerent certaines ceremonies très-mysterieuses & très-secretes, entre lesquelles étoient celles du Dieu Mithres, que l'on a conservées jusqu'à aujourd'hui, & dont ils ont apporté les premiers l'exemple. Et après avoir ainsi insulté les Romains par mer avec le dernier mépris, ils eurent encore l'audace de descendre à terre, & d'infester les grands chemins, où ils commettoient mille pilleries &

Il n'y a point de ville appellée Leucanie. *Il faut lire Lucanium, ville de la Lucanie.*

Sacrifices barbares faits dans la ville d'Olympe.

Ceremonies du Dieu Mithres.

Ils descendent à terre, & y commettent de grands desordres.

ont cité ce passage de Plutarque, ont mal traduit *celui de la Terre*. Il n'y avoit point de Temple de la Terre dans la ville d'Hermione, mais il y en avoit un de Cerés qui étoit très-celebre. *Chthonia* est ici Cerés, & en voici la preuve tirée d'un passage de Pausanias dans ses Corinthiaques: *Les Argiens racontent que la fille de Colontas, appellée Chthonia, ayant été sauvée d'un embrasement par Cerés, & transportée à Hermione, y bâtit un Temple à cette Déesse, qui fut appellée Chthonia, & sa fête eut le même nom.* Et ils en disent toute la ceremonie. Et dans les Laconiques il écrit: *On dit que les Lacedemoniens honorent Cerés sous le nom de Chthonia, dont Orphée leur enseigna le culte. Mais à mon avis les Lacedemoniens ont pris ce culte de la ville d'Hermione, où Cerés a un Temple sous ce nom.*

Ils firent aussi les sacrifices barbares qu'on fait à Olympe.] Ce n'est pas au mont Olympe, comme on a mal traduit, mais dans la ville d'Olympe, qui étoit une ville de la Pamphylie près de Phaselis, & une des retraites de ces Corsaires. Je ne sçai point quels sacrifices on y faisoit.

Entre lesquelles étoient celles du Dieu Mithres.] Herodote écrit que les Perses adoroient la Déesse Venus sous le nom de *Mithres*. Mais l'opinion la plus commune est que Mithres n'étoit autre que le Soleil: car en Persan *Mithri*, *Mithir*, ou *Mithra* signifie *Seigneur*.

mille meurtres, & ruinoient & détruisoient les maisons de plaisance. Ils enleverent deux Préteurs, Sextilius & Bellinus, vêtus de leurs grandes robes de pourpre, avec leurs domestiques & les Licteurs, qui portoient les faisceaux devant eux, & les emmenerent tous prisonniers. Ils prirent aussi la fille d'Antonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à sa maison de campagne, & elle fut obligée de donner une grosse somme pour sa rançon.

Ils joignent la mocquerie à l'injure.

Leur insolence monta à un tel point, que joignant la mocquerie à l'injure, quand quelqu'un avoit été pris, & qu'il se mettoit à crier qu'il étoit citoyen Romain, & qu'il disoit son nom, alors faisant semblant d'être étonnez & saisis de crainte, ils frappoient leurs cuisses, & tomboient à ses genoux, le priant de leur pardonner. Le pauvre prisonnier, les voyant humiliez devant lui & supplians, croyoit que cela se faisoit tout de bon, d'autant plus même que les uns venoient lui mettre des souliers, les autres l'affeubloient

Ils prirent aussi la fille d'Antonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à sa maison de campagne.] La fille de l'Orateur M. Antonius, qui fût envoyé Proconsul en Cilicie l'an de Rome DLI. & qui fut Consul trois ans après avec L. Posthumius Albinus. C'étoit l'ayeul de Marc-Antoine le Triumvir. Sa maison étoit à Misene, comme cela paroît par un endroit de Ciceron, pro lege Manilia. *An ignoratis ex Miseno ejus ipsius libros, quo cum prædonibus anteà ibi bellum gesserat, à prædonibus esse sublatos? Ignorez-vous que ses livres ont été enlevez par les Corsaires de sa maison* le *Misene, où il avoit fait la guerre contr'eux?*

d'une

d'une grande robe, afin qu'il ne pût plus être méconnu; & après l'avoir ainsi joüé assez longtems, & s'en être divertis, enfin le conduisant au milieu de la mer, ils tiroient une échelle, & lui ordonnoient de descendre, & de s'en retourner paix & aise dans sa maison. Et celui qui refusoit d'obéir, ils le poussoient eux-mêmes dans la mer, & le noyoient de cette maniere. Toute la mer Mediterranée étoit infestée par ces brigands, de sorte qu'il n'y avoit plus aucune sorte de commerce, les marchands n'osant plus aller, ni venir.

Ce fut-là principalement ce qui obligea enfin les Romains, qui manquoient déja de vivres, & qui craignoient une grande famine, d'envoyer Pompée donner la chasse à ces Pirates, & leur enlever l'empire de la mer. Gabinius, un des intimes

Pompée envoyé contre ces Pirates.

Toute la mer Mediterranée étoit infestée par ces brigands.] Ce passage est corrompu dans le texte. Je croi qu'on doit le rétablir de cette maniere πᾶσαν ὁμοῦ τε τὴν καθ' ἡμᾶς θάλασσαν. Il appelle la mer Mediterranée τὴν καθ' ἡμας θάλασσαν, *notre mer.*

Gabinius un des plus intimes amis de Pompée, fut celui qui en dressa le decret.] Ce Gabinius étoit Tribun du peuple. C'étoit l'an de Rome 686. l'an 65. avant N. S. Pompée avoit alors trente-huit ans. Ciceron marque bien le caractere de ce Gabinius dans sa seconde oraison après son retour, où il en fait un portrait horrible, qu'il finit par ces mots: *Qui nisi in aram Tribunatus confugisset, neque vim Pratoris, nec multitudinem creditorum, nec bonorum proscriptionem effugere potuisset. Quo in magistratu nisi rogationem de piratico bello tulisset, profecto egestate & improbitate coactus piraticam ipse fecisset. Que s'il n'eût eu recours à son Tribunat comme à un Autel inviolable, jamais il ne se fût dérobé à l'autorité du Preteur, ni à la foule de ses créanciers, & n'auroit évité la proscription de ses biens; & si dans cette charge il n'eût proposé*

amis de Pompée, fut celui qui en dressa le decret, par lequel il ne lui attribua pas seulement le commandement des troupes de mer, mais lui donna en termes formels une autorité monarchique, & une puissance souveraine sur tous les hommes, affranchie de toute obligation de rendre compte à qui que ce fût. Car ce decret lui donnoit un empire absolu sur toute la mer, jusqu'aux colomnes d'Hercule, & sur toutes les côtes jusqu'à quatre cens stades de la mer. Dans cet espace se trouvoient non-seulement la plus grande partie des terres de la domination des Romains, mais encore les nations barbares les plus considerables, & les Rois les plus puissans. Outre cela il lui étoit permis par ce decret de choisir dans le Senat quinze Lieutenans pour se soulager, en leur donnant telle portion de son autorité qu'il jugeroit à propos, de prendre chez les Tresoriers & les Receveurs tout l'argent dont il auroit besoin, & de former une flotte de deux cens galeres, avec le pouvoir absolu de lever autant de gens de guerre, de matelots, & de rameurs qu'il voudroit.

Les Romains donnent à Pompée une puissance souveraine sans bornes.

Ils lui donnent le pouvoir de choisir quinze Lieutenans Generaux, & de prendre au tresor tout l'argent qu'il voudroit.

Ce decret ayant été lû publiquement, le peuple l'approuva, & le ratifia avec une merveilleuse affection, mais les plus gens de bien, & les plus puissans du Senat, trouvant que cette puissance infinie & presque sans bornes étoit veritablement au-dessus de l'envie, mais pourtant suspecte

Les plus gens de bien s'opposent à ce decret, mais inutilement.

La loi de la guerre contre les Pirates, sa misere & sa méchanceté l'avoient porté à être Pirate lui-même.

& digne d'inspirer quelque crainte, s'opposerent à ce decret. Il n'y eut que César seul qui y donna son consentement, non pour obliger Pompée, mais pour s'insinuer par-là dès le commencement dans les bonnes graces du peuple, & pour se l'acquerir. Mais tous les autres s'élevérent hautement contre Pompée, & le reprirent aigrement. Et l'un des Consuls ayant osé lui dire, *qu'en imitant l'ambition de Romulus, il auroit aussi sa fin malheureuse*, il fut en danger d'être déchiré par le peuple.

Les Consuls de cette année-là étoient L. Calpurnius Piso, & Man. Acilius Glabrio.

Catulus s'étant levé pour parler contre ce decret, le peuple, qui l'honoroit & le respectoit, lui prêta une paisible audience. Après qu'il eut dit beaucoup de choses à l'honneur de Pompée sans aucune marque d'envie, il voulut leur conseiller de l'épargner, & de ne pas l'exposer à tant de perils, & à tant de guerres les unes après les autres; *car*, leur dit-il, *si vous veniez à le perdre, quel autre Capitaine trouveriez-vous?* Alors ils se mirent à crier tout d'une voix, *vous-même*. Catulus voyant donc qu'il ne pouvoit venir à bout de dissuader le peuple, se retira.

Témoignage bien honorable rendu à Catulus par tout le peuple.

Roscius se leva après lui pour combattre aussi ce decret, & personne ne daigna l'entendre, mais sans se rebuter, il fit signe par ses doigts que Pompée ne devoit pas être nommé seul, & qu'il falloit le mettre seulement en second. Le peuple, irrité de cette audace, jetta tout ensemble un cri si haut & si fort, qu'un corbeau qui voloit par hasard au-dessus de l'assemblée,

Cri si fort, qu'un corbeau en est étourdi, & tombe à terre.

en fut étourdi, & tomba au milieu de la place; d'où l'on peut conjecturer que les oiseaux, qui tombent à terre tout d'un coup dans ces occasions, n'y tombent pas, parce que l'air en se fendant & se séparant par cette violente agitation, laisse un grand vuide, mais parce qu'ils sont frappez du coup de ce cri comme d'un trait, lorsque partant avec effort & vehemence il excite dans l'air une agitation violente & un furieux ébranlement.

La veritable cause de ce violent effet de l'air.

Le peuple se sépara ce jour-là sans rien résoudre. Mais le jour qu'on devoit donner les suffrages, Pompée se déroba secrettement, & se retira à la campagne. Et dès qu'il eut appris que le decret étoit passé, il rentra dans la ville de nuit, pour éviter l'envie, qu'auroit excitée contre lui le concours du peuple qui lui seroit venu au-devant pour l'accompagner.

Le lendemain matin il sortit pour faire les sacrifices, après lesquels ayant convoqué l'assemblée, il parla si bien qu'elle lui accorda presque le double de ce qui lui avoit été donné par le premier decret, car il eut le pouvoir d'équiper cinq cens galeres, & de lever six-vingt mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. Et on choisit dans le Senat vingt-quatre des principaux personnages, qui avoient tous commandé des

Les Romains accordent à Pompée le double de ce qu'ils lui avoient déja donné.

En fut étourdi.] Il y a dans le grec τυφλωθῆναι *en fut aveuglé*; ce qui ne signifie ici qu'*étourdi*, & cet usage est remarquable. Plutarque a déja parlé de cette chute d'oiseaux par la violence de l'air dans la vie de Flaminius.

armées, & on les lui donna pour ses Lieutenans. On lui donna aussi deux Questeurs. Et comme le prix des denrées vint à diminuer tout d'un coup, le peuple, ravi, ne manqua pas de dire que c'étoit le seul nom de Pompée qui terminoit cette guerre.

Cependant Pompée divisa toute la mer Mediterranée en treize départemens, à chacun desquels il assigna une escadre de vaisseaux avec un Commandant. Ainsi ayant étendu partout ses forces, & embrassé tout ce grand espace de mers, il enveloppa comme dans des filets toutes les differentes escadres de ces Corsaires, il leur donna la chasse, & les ayant pris il les emmena dans ses ports. Tous leurs vaisseaux, qui l'ayant prévenu, s'étoient séparez des autres, ou qui purent échapper de cette chasse generale, se retirerent de tous côtez dans la Cilicie, comme les abeilles dans leur ruche. Il se prépara à aller lui-même contr'eux avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut point partir, qu'auparavant il n'eût purgé de ces brigands la mer Toscane, celle d'Afrique, celle de Sardaigne & de Corse, & celle de Sicile, à quoi il n'employa que quarante jours; il est vrai qu'il se donna des peines infinies sans aucun relâche, & qu'il fut admirablement secondé par ses Lieutenans. Mais comme à Rome le Consul Pison, transporté de colere & d'envie, faisoit tous ses efforts pour ruiner tout son appareil de guerre, & avoit déja cassé tous

Pompée divise la mer Mediterranée en treize quartiers, qu'il assigne à des escadres.

Il prend la plûpart des vaisseaux des Pirates.

Il poursuit les autres dans la Cilicie.

Les mers que Pompée purgea en XL. jours.

ses rameurs, il envoya de tous côtez sa flotte à Brunduse, où il lui marqua le rendez-vous, & se rendit à Rome par la Toscane.

Pompée revient à Rome.

Dès que le peuple sçut qu'il arrivoit il sortit de la ville, & alla en foule sur le chemin au-devant de lui, comme il avoit fait peu de jours auparavant pour l'accompagner & le conduire quand il étoit parti. Ce qui causoit cette grande joye & cette allegresse du peuple, c'étoit ce changement si prompt & si inesperé, qui faisoit que les vivres arrivoient de tous côtez en abondance, tellement que Pison fut en très-grand danger d'être déposé de son Consulat. Gabinius en avoit déja le decret tout dressé ; mais Pompée l'empêcha de le proposer, & après avoir dépêché toutes les affaires avec beaucoup de douceur & de politesse, & pourvû à tout ce dont il avoit besoin, il se rendit promptement à Brunduse où il s'embarqua, & parce que le tems le pressoit, pour faire plus de diligence, il passa toutes les villes de sa route sans y entrer. Athenes fut la seule où il voulut s'arrêter. Etant donc descendu de son vaisseau, il entra dans la ville, fit un sacrifice aux Dieux ; & après avoir reçu très-gracieusement le peuple qui venoit le saluer, il en sortit pour se rembarquer. En sortant il remarqua quelques inscriptions qu'on avoit faites

Moderation de Pompee à l'égard de Pison.

Il se rend à Brunduse, où il avoit marqué le rendez-vous à sa flotte.

Il ne s'arrêta qu'à Athenes.

Honneurs que lui firent les Atheniens.

En sortant il remarqua quelques inscriptions qu'on avoit faites en son honneur.] Il ne les remarqua qu'en sortant, parce qu'elles n'avoient été faites qu'après son entrée dans la ville, & pendant le séjour qu'il y avoit fait.

en son honneur, & qui n'étoient chacune que d'un seul vers. Il y en avoit une au-dedans de la porte qui disoit, *plus vous vous reconnoissez homme, plus vous ressemblez à Dieu*. Et l'autre en dehors qui portoit : *Nous vous attendions, nous vous avons rendu nos hommages, nous vous voyons, & nous vous reconduisons avec la derniere veneration.*

La plûpart de ces Corsaires se rendent à lui.

De tous les Pirates qui restoient & qui couroient encore la mer, il y en eut quelques-uns qui eurent recours aux prieres ; & comme il les reçut humainement, & qu'il les traita avec beaucoup de douceur, après qu'il les eut en son pouvoir eux & leurs vaisseaux, il y en eut plusieurs qui dans l'esperance d'un traitement semblable chercherent à éviter ses Lieutenans & vinrent se rendre à lui avec leurs enfans & leurs femmes. Pompée leur pardonna à tous, & par leur moyen il suivit à la piste tous les autres, qui se sentant coupables de crimes irrémissibles, se tenoient cachez, & il en prit une partie. Les plus opiniâtres & les plus puissans ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, & toute la tourbe inutile dans des châteaux & des forteresses du mont Taurus, s'embarquerent sur leurs vaisseaux devant le fort de Coracesie, à l'entrée de la Cilicie. Là ils attendirent Pompée qui alloit à eux,

Le premier château de la Cilicie, sur un roc fort escarpé.

Plus vous vous reconnoissez homme, plus vous ressemblez à Dieu.] Il y a dans le grec *plus vous êtes Dieu*. C'est un beau mot, c'est à peu près dans le même sens qu'Horace dit depuis au peuple Romain & par lui à Auguste, *Diis te minorem quod geris, imperas.*

& ayant été défaits dans une grande bataille, ils se retirerent dans le fort. Pompée les y assiegea, & bien-tôt ils envoyerent prier qu'on les reçût à merci, se rendirent, & rendirent les villes, & les isles dont ils s'étoient emparez, & qu'ils avoient si bien fortifiées, qu'elles étoient non-seulement difficiles à prendre de force, mais encore très-mal-aisées à approcher. Ainsi cette guerre fut heureusement terminée, tous ces Pirates chassez de la mer, & tous leurs brigandages cessez dans l'espace de trois mois au plus. Il prit un nombre infini de vaisseaux, & entre autres quatre-vingt dix galeres armées d'éperons d'airain, & ses prisonniers montoient à vingt mille.

Toute cette guerre terminée en trois mois.

Il ne voulut pas les faire mourir, parce qu'il leur avoit donné sa parole; mais aussi il ne crut pas qu'il fût sagement fait de congedier un si grand nombre d'hommes aguerris & pressez de la pauvreté, & de leur laisser la liberté de s'écarter, ou de se rassembler, s'il leur en prenoit envie. Faisant donc reflexion en lui-même que l'homme n'est point naturellement un animal indomptable, ni farouche; que quand il le devient, c'est par le vice où il tombe contre son naturel; qu'il s'adoucit par des habitudes contraires, & par le changement de vie & de lieux, & que les bêtes même les plus feroces, venant à être nourries & élevées dans une vie plus douce, s'apprivoisent peu à peu, & dépoüillent toute leur ferocité, il

Grande prudence de Pompée.

L'homme n'est pas un animal si farouche qu'il ne puisse s'adoucir.

il résolut d'éloigner ces Corsaires de la mer, de les transporter dans les terres, & de leur faire goûter une vie plus douce & plus innocente, en les accoutumant à vivre dans les villes, & à cultiver leurs champs. Il en plaça donc une partie dans les petites villes de la Cilicie, qui étoient à demi desertes, & qui les reçurent volontiers, parce qu'il leur donna des terres à proportion pour les nourrir. Il releva & répara la ville de Soli, que Tigrane, Roi d'Armenie, avoit depuis peu détruite & dépeuplée, & il y établit plusieurs habitans, & à tous ceux qui restoient & qui étoient le plus grand nombre, il leur donna la ville de Dyme dans l'Achaïe, qui manquoit d'hommes, & qui joüissoit d'un grand & bon terroir.

Pompée éloigne les Corsaires de la mer, & les transporte dans les terres.

Ville de Cilicie, à l'embouchure du fleuve Latmus. Elle fut appellée Pompeiopolis.

Ses envieux blâmerent & décrierent fort cette conduite, mais ce qu'il fit contre Metellus au sujet de l'Isle de Crete, ses meilleurs amis mêmes ne pouvoient ni l'approuver, ni l'excuser. Ce Metellus, proche parent de celui qui avoit commandé en Espagne conjointement avec Pompée dans la guerre contre Sertorius, fut envoyé commander en Crete quelque tems avant que Pompée fût nommé pour aller contre les Corsaires,

Sa conduite blâmée, mais à tort.

Faute inexcusable de Pompée.

Il résolut d'éloigner ces Corsaires de la mer.] Florus louë avec raison cette prudence de Pompée : *Idque prospectum singulari consilio ducis, qui maritimum genus à conspectu longe removit maris, & Mediterraneis agris quasi obligavit*, liv. III. chap. VI. C'est une chose sûre & que l'experience a souvent prouvée, que le changement de vie & d'habitation produit le changement de mœurs.

Crete, la seconde pepiniere de ces Corsaires.

car après la Cilicie, Crete étoit la seconde pepiniere de ces brigands, & en ayant surpris un grand nombre, il les exterminoit & ne leur faisoit aucun quartier. Ceux qui restoient se voyant assiegez & fort pressez, envoyerent des Herauts à Pompée pour le prier de venir dans leur Isle, qui étoit une dépendance naturelle de sa charge, puisqu'elle étoit renfermée dans l'étenduë de la mer où il commandoit. Pompée reçut favorablement leurs prieres, & écrivit sur le champ à Metellus pour lui défendre de continuer la guerre; en même tems il envoya ordre aux villes de ne lui pas obéir, & dépêcha un de ses Lieutenans, nommé Lucius Octavius, pour aller prendre sa place.

Procedé très-injuste d'Octavius, Lieutenant de Pompée.

Octavius arrivé à Crete, entra dans les villes que Metellus assiegeoit, & combattit pour les Corsaires. Cela rendit Pompée, non-seulement odieux, mais ridicule, de prêter ainsi son nom à des scelerats & à des impies, & de se laisser si fort aveugler par l'envie & par la jalousie dont il étoit animé contre Metellus, que de leur donner son attache, & de leur communiquer son autorité & sa réputation, comme une sauve-garde, pour les empêcher d'être punis comme ils le meritoient. Car, ajoûtoient-ils, Achille même

Car, ajoûtoient-ils, Achille même dans Homere ne fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune enfant follement avide de gloire.] Plutarque nous apprend ici le jugement que les sages Romains portoient de cette action d'Achille, qui poursuivant Hector, fait signe à ses troupes de ne pas tirer sur lui, afin que rien

dans Homere ne fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune enfant étourdi & follement avide de gloire, lorsqu'il fait signe à ses troupes pour leur défendre de tirer sur Hector, *de peur*, dit-il, *que quelqu'un ne le blesse le premier, & ne ternisse par-là sa victoire*. Mais ce que Pompée fit en cette occasion, est plus horrible encore; car il combattit pour sauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver des honneurs du triomphe un Preteur, qui avoit essuyé de grands travaux pour les détruire. Metellus ne se rebuta pourtant point pour toutes les défenses de Pompée, & pour tous les efforts d'Octavius, mais poursuivant ardemment son entreprise, il prit d'assaut ces Corsaires, les fit tous mourir; & après avoir fort maltraité de paroles Octavius au milieu du camp, & lui avoir reproché son infamie, il le renvoya.

Action d'Achille, qui défend à ses troupes de tirer sur Hector, traitée de puerile.

Action de Pompée traitée d'horrible.

Fermeté de Metellus.

Quand on eut à Rome la nouvelle que cette guerre des Pirates étoit finie, & que Pompée n'ayant plus rien à faire, amusoit son loisir à visiter les villes, un des Tribuns, nommé Manilius dressa un decret, qui portoit, *que Pompée prenant le commandement de toutes les forces & de toutes les Provinces, qui étoient sous la charge de Lucullus, & y ajoûtant la Bithynie, où commandoit Glabrion,*

Decret du Tribun Manilius en faveur de Pompée.

ne ternisse sa victoire, & qu'il ait seul la gloire de le tuer. Cette action paroît fort brillante, cependant elle a été blâmée & avec raison. On peut voir là les remarques dans la nouvelle traduction.

iroit faire la guerre aux Rois Mithridate, & Tigrane; bien entendu qu'il retiendroit toutes les forces maritimes, & qu'il commanderoit toujours ſur la mer, aux mêmes conditions & prérogatives qu'on lui avoit accordées pour la guerre contre les Pirates, ce qui n'étoit rien moins qu'aſſujettir à un ſeul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les Provinces, qui ne lui étoient pas accordées par le premier decret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Armenie, elles lui étoient toutes attribuées par ce ſecond decret qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec leſquelles Lucullus avoit défait les deux Rois, Mithridate & Tigrane.

Tout l'Empire Romain aſſujetti à Pompée par ce decret.

La conſideration de Lucullus, qu'on privoit de la gloire de ſes grands exploits, & à qui on donnoit un ſucceſſeur pour ſucceder bien plus aux honneurs de ſon triomphe, qu'au commandement de ſes armées, n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus les Nobles & les Senateurs; ils étoient bien perſuadez qu'on lui faiſoit un très-grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoiſſance que meritoient ſes ſervices, mais ce qui leur faiſoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient ſupporter, c'étoit ce haut degré de puiſſance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'eſt pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'oppoſer à ce decret, & à ne pas abandonner leur liberté mou-

Combien ce decret étoit injurieux à Lucullus.

rante. Mais le jour étant venu, où ce decret devoit être proposé, toutes ces belles résolutions s'évanoüirent; ils eurent si grande peur du peuple, qu'ils perdirent entierement courage, & n'oserent pas dire une seule parole contre le decret. Catulus fut le seul, qui, après l'avoir combattu de toute sa force, voyant qu'il ne ramenoit aucun du peuple, se mit à crier plusieurs fois de la Tribune, en adressant la parole aux Senateurs, *qu'ils cherchassent donc quelque montagne, comme leurs ancêtres, ou quelque roche pour s'y retirer, & pour conserver leur liberté, qui leur alloit être ravie.* Malgré tous ses efforts & tous ses cris, le decret fut autorisé par les suffrages de toutes les Tribus, comme ils parlent, & Pompée absent fut declaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Les Nobles & les Senateurs veulent s'opposer à ce decret, mais ils n'osent.

Catulus fut le seul qui s'y opposa, mais en vain.

Mot remarquable qu'il dit aux Senateurs.

Quand il reçut les lettres, qui lui apprenoient cette nouvelle, & qu'il sçut tout ce que le peuple avoit ordonné en sa faveur, comme ses amis, qui étoient presens, s'en réjoüissoient, & l'en felicitoient, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frappa sa cuisse, & s'écria, comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement, *ô Dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas*

Dissimulation de Pompée.

Qu'ils cherchassent donc quelque montagne, comme leurs ancêtres.] Il a égard à ce qu'avoit fait le peuple Romain quatre cens vingt & sept ans auparavant, lorsque pour s'empêcher d'aller à la guerre, où on vouloit le mener malgré lui, il se retira en armes sur le Mont sacré.

été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire? Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persecute, & vivre doucement à la campagne, avec ma femme & mes enfans?

Tous ceux qui l'entendirent, ses amis même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation, car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le different qu'il avoit avec Lucullus, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi, bien-tôt ses actions le démasquerent & découvrirent ses veritables sentimens. Car faisant afficher partout des placards, & envoyant partout ses mandemens, il rappelloit à lui tous les gens de guerre, & ordonnoit à tous les Princes & Rois, qui étoient dans l'étenduë de sa commission, de se rendre incessamment auprès de lui, & dans sa marche il ne laissa rien de tout ce que Lucullus avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines ausquelles Lucullus les avoit condamnez; il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées, enfin en toutes choses, par une contention opiniâtre & pleine de jalousie, il n'eut en vûë que de faire voir aux partisans de Lucullus, qu'ils suivoient & admiroient un homme, qui n'avoit nulle autorité, ni le moindre pouvoir.

Ses actions le démasquent.

Il annulle & casse tout ce que Lucullus avoit ordonné.

Lucullus en ayant porté ses plaintes, leurs amis communs furent d'avis qu'ils devoient avoir ensemble une conference. Ils s'aboucherent donc dans la Galatie. Comme c'étoient deux grands Generaux, qui avoient fait de belles actions, & remporté de grandes victoires, leurs Licteurs, marchoient devant avec les faisceaux entortillez de branches de laurier, & se rencontrerent les premiers; mais Lucullus venoit de lieux frais tout couverts d'arbres & de verdure, & Pompée avoit traversé des païs arides & secs où l'on ne trouvoit pas un seul arbre, ni le moindre ombrage. Les Licteurs de Lucullus voyant donc que les lauriers des Licteurs de Pompée étoient entierement secs & flêtris, leur en donnerent des leurs qui venoient d'être cueillis tout fraîchement, & dont ils ornerent & couronnerent leurs faisceaux, ce qui fut pris pour un présage que Pompée emporteroit le prix, qui étoit dû aux victoires & à la gloire de Lucullus. Lucullus avoit sur Pompée l'avantage d'avoir été Consul avant lui, & d'être son ancien. Mais Pompée avoit de son côté deux triomphes, qui relevoient extrêmement sa dignité.

Lucullus se plaint de ce procedé.

Leurs amis les font aboucher en Galatie.

Les Licteurs de Lucullus font part à ceux de Pompée de leurs Lauriers verds.

Présage que l'on en tira.

Leur entrevûë se passa d'abord avec toute la politesse possible, & avec toutes les marques réciproques d'estime & d'amitié. Ils exalterent beaucoup les exploits l'un de l'autre, & se témoignerent la satisfaction qu'ils avoient de leurs

Leur entrevûë d'abord pleine de politesse, & ensuite d'emportement.

grands succès. Mais dans la conversation qui suivit ce premier abord, il n'y eut plus ni modestie, ni honnêteté, ni politesse, ils en vinrent aux injures; Pompée reprocha à Lucullus son avarice, & Lucullus reprocha à Pompée son ambition; de sorte que leurs amis eurent beaucoup de peine à les faire retirer. Lucullus de son côté distribua à ses amis les terres de la Galatie, comme des terres qu'il avoit conquises, & fit d'autres presens à qui il voulut, & Pompée, qui s'étoit campé assez près de lui, défendoit par ses mandemens qu'on lui obéît dans la moindre chose, & lui débaucha tous ses soldats, excepté seize cens, dont il ne se mit pas fort en peine, trouvant qu'il n'en pourroit tirer aucun service, à cause de leur arrogance & de leur mutinerie, & que d'ailleurs ils n'étoient pas même fort portez pour Lucullus. De plus, il décrioit ouvertement sa conduite, & ravaloit tous ses exploits, disant que Lucullus n'avoit combattu que contre la pompe & la vaine representation de ces deux Rois, & qu'il lui avoit laissé à combattre leur veritable puissance, & leur puissance instruite & aguerrie par leurs mauvais succès, Mithridate ayant eu enfin recours aux épées & aux boucliers, & ayant appris à se servir de sa cavalerie.

Lucullus distribuë à ses amis les terres de la Galatie.

Pompée défend par ses mandemens de lui obéïr.

Ce que Pompée disoit contre Lucullus.

Lucullus de son côté, pour repousser ces injures, disoit, *que Pompée alloit toujours combat-*

Reproches que Lucullus faisoit à Pompée.

tant

tant contre un fantôme & contre une ombre de guerre, accoutumé qu'il étoit à se jetter sur les corps morts qu'il n'avoit pas tuez, comme un oiseau lâche & timide, & à déchirer & dissiper des restes de guerres, comme des cadavres déja tout rongez. Que c'étoit par ces beaux moyens qu'il s'étoit arrogé la défaite de Sertorius, celle de Lepidus, & celle de Spartacus, qui étoient uniquement dûës à Crassus, à Metellus & à Catulus. Et qu'ainsi il ne s'étonnoit point s'il venoit encore s'attribuer la gloire d'avoir terminé les guerres d'Armenie & de Pont, qu'on pouvoit compter comme finies, lui qui, à quelque prix que ce fût, avoit trouvé le moyen de s'ingerer dans le triomphe de la guerre des esclaves fugitifs.

Peu de jours après, Lucullus partit pour Rome, & Pompée ayant distribué sa flotte en differens endroits pour garder toute la mer, qui est entre la Phenicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore ensemble trente mille hommes de pied & deux mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très-forte, & où il ne pouvoit être forcé, mais il l'abandonna à son approche, comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes & par

Pompée marche contre Mithridate.

Pompée trouve beaucoup de sources dans une montagne

Accoutumé qu'il étoit à se jetter sur les corps morts qu'il n'avoit pas tuez, comme un oiseau lâche & timide.] Voilà une satire des plus fortes, & d'autant plus amere, qu'elle est fondée sur des actions qui lui donnent quelque couleur.

Et conjecturant par la nature des plantes, & par les crevasses qui

que Mithridate abandonnoit, parce qu'elle manquoit d'eau.

les crevasses qui paroissoient en plusieurs endroits qu'il devoit y avoir beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât partout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance, de sorte que Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate eût ignoré cela si long-tems.

Pompée enferme Mithridate dans son camp.

Bien-tôt après il le suivit, campa autour de lui & l'enferma dans son camp avec de bonnes murailles qu'il éleva tout autour. Mais ce Prince, après avoir été assiégé quarante-cinq jours, se sauva une nuit sans être apperçu avec l'élite de son armée, ayant fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles & tous les malades. Pompée se mit incontinent à ses trousses, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & craignant que pour lui échapper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchemens, & fit marcher son armée en bataille sur le minuit, & qui étoit justement le tems où l'on dit que Mithridate eut pendant son sommeil une vision qui l'avertissoit

Mithridate se sauve une nuit.

Pompée le suit, & l'atteint près de l'Euphrate.

Il marche à lui en bataille sur le minuit.

paroissoient en plusieurs endroits.] Car outre qu'il y a des plantes qui ne viennent que dans les lieux où il y a de l'eau, la fraîcheur & la verdure des arbres en general est un indice sûr de quelque humidité qui les entretient; & les crevasses, car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer συγκλινίας, ne se forment que par l'humidité, qui faisant élever la terre, la détrempe, & cette terre ainsi élevée & détrempée s'affaisse ensuite par la sécheresse de l'air exterieur. Au reste Pompée pouvoit fort bien avoir fait cette conjecture de lui-même, mais il pouvoit aussi fort bien avoir lû dans l'Histoire, ou entendu raconter ce qui étoit arrivé à Paul Emile quatre-vingts ans auparavant, lorsqu'il faisoit la guerre en Macedoine contre Persée, v. sa vie tom. II. pag. 591.

de ce qui lui devoit arriver. *Il lui sembla que navigeant sur la mer de Pont avec un vent favorable, il voyoit déja le Bosphore, & qu'il s'en rejoüissoit avec ceux qui étoient dans son vaisseau, comme un homme qui voyoit son salut assûré, & qui se croyoit dans le port. Mais un moment après, destitué de tout secours, il se vit le joüet des vents & des flots sur une petite planche du débris de son naufrage.* Comme il étoit dans la violente agitation que lui causoit ce songe, ses amis arriverent dans sa tente, & le réveillerent, en lui disant que Pompée venoit à lui. C'étoit donc une necessité indispensable de combattre pour défendre son camp. Ses Lieutenans font promptement prendre les armes à leurs troupes, & les rangent en bataille.

Songe de Mithridate dans ce moment-là.

Pompée, averti que les ennemis étoient en état de le recevoir, balançoit à exposer ses gens à un si grand danger pendant les tenebres, & étoit d'avis qu'il valloit mieux les envelopper pour les empêcher de s'enfuir, & le lendemain à la pointe du jour les attaquer, d'autant plus que ses troupes étoient beaucoup meilleures. Mais tout ce qu'il avoit de plus vieux Officiers & Chefs de bandes, firent tant par leurs prieres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminerent à combattre sans attendre le jour; car la nuit n'étoit

Pompée est d'avis d'attendre le jour.

Ses Officiers le determinent à combattre la nuit.

Firent tant par leurs prieres & par leurs remontrances.] Il y a dans le texte δεόμενοι καὶ παρακελευόντες, mais ce dernier mot est contraire même au sens. Il faut lire comme dans le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain, καὶ παρακαλοῦντες, *& lui remontrant, l'exhortant.*

Grand avantage que le clair de la lune donna aux Romains.

pas fort obscure, & la lune, qui étoit fort basse, donnoit assez de lumiere pour distinguer les objets, & s'entre-reconnoître. Et ce fut là ce qui trompa le plus les troupes du Roi. Car les Romains en les attaquant avoient la lune derriere leur dos, & comme elle penchoit vers son coucher, elle jettoit les ombres des corps si loin devant eux, qu'elles donnoient sur les ennemis, qui ne pouvant pas bien discerner l'intervalle, qui les séparoit des troupes de Pompée, & croyant que ces ombres étoient les hommes mêmes qui étoient près d'eux, lançoient contr'elles leurs traits & leurs javelots, & ne blessoient personne.

Les Romains, s'étant apperçus de leur méprise, coururent les charger avec de grands cris; & comme ces Barbares n'oserent les attendre, & que saisis de frayeur, ils se mirent d'abord en fuite, les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tuez sur la place, & tout le camp fut pris. Mithridate dès le commencement du combat avec huit cens chevaux s'ouvrit un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débanderent & se dissiperent bien-tôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia sa concubine, femme d'un courage mâle & d'une audace guerriere, de sorte que le Roi l'appelloit *Hypsicrate.* Ce jour-là elle montoit un cheval de Perse, & avoit l'habit d'un homme d'armes de la même

L'armée de Mithridate battuë.

Mithridate à la tête de 800 chevaux, se fait jour l'epée à la main.

Il est abandonné & laissé seul avec deux de ses gens & sa concubine.

nation. Elle suivit toujours le Roi, resistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arriverent à une forteresse appellée Inora, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles. Là Mithridate prenant les robes les plus magnifiques, les distribua à ceux qui se rassemblerent autour de lui, & fit present à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir de ses ennemis. Delà il continua sa route pour aller trouver le Roi Tigrane en Armenie. Mais Tigrane refusant de le recevoir, & ayant mis même sa tête à prix, car il fit publier qu'il donneroit cent talens à celui qui le tuëroit, il alla passer l'Euphrate au lieu où ce fleuve prend sa source, & se sauva par la Colchide.

Services que rendoit à Mithridate Hypsicratia, sa concubine.

Mithridate fait present à ses amis d'un poison très-prompt.

Qui étoit son gendre.

Tigrane refuse de recevoir Mithridate, & met sa tête à prix.

Cent mille écus.

Cependant Pompée entra dans l'Armenie, appellé par le jeune Tigrane, qui avoit déja quitté le parti de son pere, & qui alla au-devant de lui jusqu'au fleuve de l'Araxe, qui prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate; & tournant

Le jeune Tigrane quitte le parti de son pere, & se joint à Pompée.

La source & le cours de l'Araxe.

Jusqu'à ce qu'ils arriverent à une forteresse appellée Inora.] Entre la grande & la petite Armenie. Strabon liv. XII. écrit que Mithridate voulut si fort s'assurer de ces lieux, qu'il y fit bâtir soixante & quinze châteaux, pour y mettre en sureté toutes ses richesses; & il en nomma les principaux, *Hydara*, *Basgoedariza*, *Sinoria*, qu'il place sur les frontieres de la grande Armenie, ce qui lui fit même donner ce nom. C'est donc avec beaucoup de raison que le P. Lubin a cru qu'ici, au lieu d'*Inora*, il falloit lire *Sinoria*.

ſon cours vers le Levant, va ſe jetter dans la mer Caſpienne. Ces deux Princes s'étant joints marcherent long-tems enſemble recevant les villes, qui ſe rendoient à eux. Le vieux Tigrane, qui venoit d'être défait par Lucullus, ayant été informé que Pompée étoit d'un naturel doux & humain, reçut garniſon Romaine dans ſa capitale, & prenant avec lui ſes amis & ſes parens, il ſe mit en marche pour aller ſe mettre à la merci de Pompée.

Le vieux Tigrane reçoit garniſon Romaine dans ſa capitale, & va ſe mettre à la merci de Pompée.

Quand il fut arrivé à cheval près de la clôture du camp, deux des huiſſiers de Pompée ſortirent au-devant de lui, & lui ordonnerent de deſcendre, & d'entrer à pied, lui diſant que jamais encore on n'avoit vû d'étranger paſſer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même ſon épée, il la donna à ces huiſſiers; & enfin quand il fut aſſez près de Pompée, prenant ſon diadême il voulut le mettre à ſes pieds, & ſe proſternant honteuſement à terre lui embraſſer les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'en empêcher, & le prenant par la main il le mena dans ſa tente, le fit aſſeoir près de lui à ſa droite, & ſon fils le jeune Tigrane à ſa gauche, & lui adreſſant la parole: *Tigrane*, lui dit-il, *quant aux autres grandes pertes que vous avez faites, vous devez vous en prendre à Lucullus, car c'eſt lui qui vous a dépoüillé de la Syrie, de la Phenicie, de la Cilicie, de la Galatie & de la Sophene. Mais pour tout ce que vous avez conſervé juſqu'à mon tems, je vous le laiſſe, à condition*

Arrivée de Tigrane dans le camp de Pompée.

Jamais étranger n'a paſſé à cheval dans un camp Romain.

Soumiſſion de Tigrane, qui veut ſe jetter aux pieds de Pompée.

Pompée l'en empêche, & lui fait de grands honneurs.

Diſcours de Pompée à Tigrane.

que vous payerez aux Romains six mille talens pour tous les torts que vous leur avez faits. Et je donne à votre fils le Royaume de la Sophene.

Dix-huit millions.

Pompée donne au jeune Tigrane le Royaume de Sophene.

Tigrane en fut très-content, & ayant sur l'heure même été salué Roi par les Romains, il en eut tant de joie qu'il promit de donner à chaque soldat une demi-mine, dix mines à chaque Centurion, & un talent à chaque Tribun. Mais son fils en fut très-mal satisfait, & Pompée l'ayant prié à souper, il dit tout haut, *qu'il n'avoit que faire de Pompée, qui ne sçavoit lui faire que des honneurs trop cherement vendus; & qu'il trouveroit quelqu'autre Romain qui lui en feroit à meilleur marché de plus considerables.*

Vingt-cinq livres.

Cinq cens livres.

Mille écus.

Le jeune Tigrane se plaint de ces liberalitez que son pere fait aux Romains.

Ce mot piqua Pompée, qui le fit charger de chaînes, voulant le garder pour son triomphe. Mais peu de tems après Phraate, Roi des Parthes, envoya lui redemander ce jeune Prince, qui étoit son gendre, & lui representer qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse, *que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son beau-pere, & que pour ses conquêtes il leur donneroit les bornes que la raison & la justice leur prescriroient.* Après quoi laissant Afranius pour la garde de l'Armenie, il dressa son chemin au travers des Nations qui habitent autour du mont Caucase, par où il falloit necessairement passer pour suivre Mithridate.

Pompée piqué, le fait charger de chaînes.

Phraate lui envoie redemander ce jeune Prince, qui étoit son gendre.

Reponse de Pompée.

Il se met à la poursuite de Mithridate.

Les plus considerables de ces Nations sont les Albaniens & les Iberiens. Les Iberiens s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques &

au Royaume de Pont; & les Albaniens sont plus à l'Orient, & touchent à la mer Caspienne. Ces derniers donnerent passage sur leurs terres à Pompée dès la premiere demande qu'il leur en fit. Mais l'hyver ayant surpris son armée dans leur païs, & la fête des Saturnales, que les Romains chomment fort religieusement, étant échuë dans ce tems-là, ces Barbares s'assemblerent au nombre de quarante mille hommes, resolus de les attaquer. Pour cet effet ils passent la riviere du Cyrnus, qui prenant sa source dans les montagnes d'Iberie, & recevant dans son sein l'Araxe, qui descend de l'Armenie, va se jetter dans la mer Caspienne par douze embouchures. D'autres disent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe, mais qu'il coule seul, & va se jetter dans la même mer assez près des embouchures de l'autre.

Riviere du Cyrnus, ou Cyrus. Sa source, son cours.

Pompée, quoiqu'il pût facilement s'opposer

Pour cet effet ils passent la riviere Cyrnus.] Le fleuve, que Plutarque appelle ici Cyrnus, est appellé Cyrus par Strabon & par Pline, qu'il vaut mieux suivre; Strabon l'a parfaitement décrit dans son XI. liv. *Au Levant*, dit-il, *vers la mer Caspienne entre l'Albanie & l'Armenie, coulent le Cyrus & l'Araxe. Celui-ci par l'Armenie & le Cyrus par l'Albanie & l'Iberie.* Et ensuite, *entre l'Albanie & la Colchide est une grande plaine arrosée de plusieurs fleuves; dont le plus grand est le Cyrus. Il étoit anciennement appellé Corus. On prétend que Cyrus changea son nom & lui donna le sien.* Dans nos cartes il est fort bien marqué *Cyrus*, & non pas *Cyrnus*.

D'autres disent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe.] C'est le sentiment de Strabon, qui marque les deux differentes embouchures de ces deux fleuves. Et c'est celui que nos Géographes modernes ont suivi dans leurs cartes.

au

au passage de ces Barbares, les laissa passer tranquillement sans les inquieter, & quand ils furent passez il les attaqua, les mit en fuite, & en tua la plus grande partie. Leur Roi eut recours aux prieres, & envoya des Ambassadeurs lui crier merci. Pompée lui pardonna son injustice, lui accorda la paix, & marcha contre les Iberiens, qui étoient en moins grand nombre, mais beaucoup plus aguerris, & qui souhaitoient avec beaucoup d'ardeur de rendre à Mithridate quelque service signalé, & de repousser Pompée. Ces Iberiens ne furent jamais assujettis ni aux Medes, ni aux Perses; ils avoient même évité de reconnoître l'Empire des Macedoniens, Alexandre ayant été obligé de quitter trop promptement l'Hyrcanie. Cependant malgré leur valeur, & la fierté que leur donnoit leur indépendance, Pompée les défit dans un grand combat, où il leur tua neuf mille hommes, & fit plus de dix mille prisonniers.

Pompée laisse passer la riviere aux Albaniens, & les défait.

Il accorde la paix à leur Roi.

Iberiens, peuples qui avoient été toujours libres.

Pompée les défait dans un grand combat.

De-là il se jetta dans la Colchide. Servilius vint le joindre à l'embouchure du Phase, avec les vaisseaux qu'on lui avoit donnez pour la garde du Pont-Euxin. Mais de poursuivre Mithridate, qui s'étoit allé cacher au fond du Bosphore Cimmerien, & des Palus Meotides, c'étoit une entreprise qui avoit de grandes difficultez. Il lui vint même sur ce moment des nouvelles que les Albaniens s'étoient encore révoltez, & avoient repris les armes. La colere & le desir de ven-

Il se jette dans la Colchide.

geance le porterent à tourner contre eux. Il repassa donc le Cyrnus avec de grandes peines & d'extrêmes dangers, car les Barbares avoient fortifié la rive qui étoit de leur côté avec des palissades & des troncs d'arbres; & le fleuve passé, il avoit encore à traverser un grand païs aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau, & à faire un chemin très-long & très-penible. Il fit remplir d'eau dix mille outres, & avec cette provision il continua sa route pour aller chercher les ennemis, qu'il trouva en bataille sur le bord du fleuve de l'Abas, au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armez, car ils n'étoient couverts la plûpart que de peaux de bêtes.

Il retourne contre les Albaniens qui s'étoient revoltez.

Moyen dont Pompée se sert pour traverser un païs aride.

Toute cette armée étoit commandée par le frere du Roi, qui s'appelloit Cosis. Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pom-

Combat de Pompée contre Cosis, frere du Roi des Albaniens, & General de l'armée.

Il avoit encore à traverser un grand païs aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau.] C'est ce que Strabon n'a pas oublié de marquer. *Pour aller de l'Iberie dans l'Albanie*, dit-il, liv. XI. *il faut passer par la Cambysene, qui est un païs sans eau, & très-difficile jusqu'au fleuve d'Alazonius.*

Sur le bord du fleuve de l'Abas.] C'est un fleuve qui coule des montagnes d'Albanie, & se jette dans la mer Caspienne; c'est le même que Ptolemée appelle *Albanus*, & nos cartes le marquent sous ce nom.

Au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armez.] Strabon, en parlant des forces des peuples de l'Albanie, dit qu'ils peuvent mettre sur pied plus de troupes que les Iberiens: car ils arment jusqu'à soixante mille hommes de pied & douze mille chevaux, & il fait entendre que ces troupes sont mal disciplinées. Ils se servent de dards & de fléches, ils ont des cuirasses & des boucliers, & des casques faits de peaux de bêtes.

pée, & courant sur lui, il lui lança son javelot, qui donna justement au défaut de la cuirasse; mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux pieds de son cheval. On dit que les Amazones combattirent à cette bataille pour les Barbares, étant descenduës des montagnes qui sont près du fleuve du Thermodon: car après le combat les Romains dépoüillant les morts, trouverent des boucliers & des brodequins tels que les portoient les Amazones; mais on ne trouva pas un seul corps de femme. Elles habitent la partie du Caucase qui aboutit à la mer d'Hyrcanie, & elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, car elles en sont séparées par les Geles & les Leges, avec lesquels elles vont passer deux mois toutes les années sur les bords du Thermodon, après quoi elles se retirent dans leur païs, où elles vivent à part sans la compagnie d'aucun homme.

Pompée le perce de sa javeline.

Amazones à cette bataille.

Grande preuve de la fausseté de cette histoire des Amazones.

Après le combat, Pompée voulut passer en

Car elles en sont séparées par les Geles & les Leges.] Plutarque a pris ceci de Theophane de Mitylene, qui avoit suivi Pompée à cette expedition, & qui avoit fait une relation de tout ce qui s'y étoit passé. C'est dans cette relation qu'il disoit que les Amazones étoient séparées des Albaniens par les Geles & les Leges, peuples Scythiques. Strab. liv. XI.

Après le combat, Pompée voulut passer en Hyrcanie, & penetrer jusqu'à la mer Caspienne.] Mais pour penetrer jusqu'à cette mer, il n'avoit que faire de passer en Hyrcanie, car étant en Albanie, il étoit très-voisin de la mer Caspienne. Il y a ici quelque chose de défectueux. Plutarque doit avoir voulu dire que Pompée voulut passer en Hyrcanie, & penetrer jusqu'à l'autre bout de cette mer.

Hyrcanie, & penetrer jusqu'à la mer Caspienne; mais il trouva une si grande quantité de serpens venimeux, dont la moindre piqueure étoit mortelle, qu'il fut obligé de s'en retourner, quoiqu'il n'en fût plus qu'à trois journées. Il se retira dans la petite Armenie, où il reçut des Ambassadeurs des Rois des Elymiens & des Medes, & il leur écrivit très-gracieusement. Le Roi des Parthes étant entré dans la Gordyene, où il ruinoit les sujets du Roi Tigrane, il envoya contre lui Afranius qui le chassa, & qui le poursuivit jusqu'à l'Arbelitide.

Des serpens venimeux empêchent Pompée de passer en Hyrcanie.

Pompée reçoit des Ambassadeurs des Rois des Elymiens & des Medes.

C'est le païs dont Arbelles étoit la capitale.

De toutes les concubines de Mithridate, qui furent prises & qu'on lui amena, il n'en vit aucune, & il les renvoya toutes à leurs parens ou à leurs maris, car elles étoient la plûpart filles, ou femmes des premiers Capitaines, des Satrapes & principaux Seigneurs de la Cour. Il y en avoit une, nommée Stratonice; c'étoit la plus considerable, celle qui avoit le plus de crédit auprès du Prince, & à qui il avoit confié la garde de la forteresse, où il avoit mis la plus grande partie de

Il renvoye toutes les concubines de Mithridate sans les voir.

Mais il trouva une si grande quantité de serpens venimeux.] Strabon marque que ce païs-là produit quantité de bêtes venimeuses dont la piqueure est mortelle, & des scorpions.

Des Rois des Elymiens.] Les Elymiens ou *Elyméens* étoient des peuples d'une Province de l'Assyrie, & voisins des Medes. Strabon marque trois Provinces des Elyméens, la Gabiane, la Massabatique & la Corbiane. Il dit que le plat-païs ne nourrit que des laboureurs, & que les montagnes portent de bons soldats, dont la plûpart sont archers, & en si grand nombre que leur Roi se confiant en ses forces refuse d'obéir au Roi des Parthes, & dédaigne de suivre l'exemple de ses voisins. Strab. liv. XVI.

son or & de son argent, elle étoit fille d'un certain Musicien fort pauvre & fort vieux. Un soir elle chanta à table avec tant de grace qu'elle charma le Roi, qui en devint si passionnément amoureux, qu'il voulut l'avoir la nuit même, dont le pere sortit très-mécontent, parce que le Prince ne lui avoit fait aucune honnêteté, ni dit la moindre parole gracieuse. Mais le lendemain matin, lors qu'à son réveil il vit chez lui des tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, une foule de domestiques pour le servir, des eunuques & des favoris du Roi, qui lui apportoient des habits magnifiques, & devant sa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du Prince, alors croyant que c'étoit un jeu & une mocquerie, il voulut sortir de sa maison & prendre la fuite, mais ses domestiques se mettant au devant l'en empêcherent, & lui dirent que c'étoit la maison d'un homme fort riche, qui venoit de mourir, que le Roi lui avoit donnée, & que ce qu'il voyoit là, n'étoit qu'une petite montre & un leger échantillon des grands biens & des grandes richesses que lui apportoit cette succession. A ces mots se laissant persuader, quoiqu'à peine, il se revêtit de la robe de pourpre, monta

Histoire de Stratonice, une des concubines de Mithridate.

La magnificence des présens de Mithridate console ce pere infame.

Et devant sa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du Prince.] C'étoit la coutume de ces Princes d'Orient de donner à leurs amis, qu'ils vouloient honorer, un cheval de leur écurie, harnaché comme ceux qu'ils montoient eux-mêmes. C'est ainsi qu'Assuerus honora Mardochée. Esth. VI. 8. 10. & 11.

à cheval, & traversa la ville en criant, *tous ces biens sont à moi, tous ces biens sont à moi*, & à ceux qui rioient & qui se mocquoient de lui, il leur disoit *qu'il ne falloit pas être surpris de toutes les extravagances qu'il faisoit, mais que ce qui devoit surprendre, c'étoit que dans l'excès de sa joye, qui le rendoit fou, il ne jettât pas des pierres à tous les passans*. Voilà de quelle famille & de quel sang étoit issuë Stratonice. Elle remit à Pompée le fort où étoient toutes les richesses de Mithridate, & lui fit de grands presens. Pompée ne prit que ce qui pouvoit servir à décorer les temples & à orner son triomphe, & lui donna tout le reste, voulant qu'elle le gardât pour elle. Le Roi des Iberiens lui envoya un lit, une table, & un trône, tous d'or massif, le priant de les recevoir pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des tresoriers pour le tresor public.

Pompée ne prend des richesses de Mithridate que ce qui pouvoit décorer les temples & orner son triomphe.

Usage que Pompée fait des riches presens du Roi des Iberiens.

Dans un autre château, appellé *Cainon*, il trouva quelques papiers secrets de Mithridate, qu'il parcourut avec un très-grand plaisir, parce qu'il y trouvoit des marques & des témoignages sensibles des mœurs & du naturel de ce Roi; car c'étoient des memoires par lesquels il paroissoit

Comme nous dirions, le Château neuf.

Memoires de Mithridate, qui mar-

Voilà de quelle race & de quel sang étoit issuë Stratonice.] Plutarque dans cette expression serieuse & magnifique ταύτης μὲν τῶ καὶ γενεῆς καὶ αἵματος ἡ Στρατονίκη, emprunte les termes mêmes dont Homere se sert en faisant parler ses Heros,

Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος
εὔχομαι εἶναι.

Et cela est plaisant appliqué à cette vile courtisane, qui avoit un pere si infâme.

Car c'étoient des memoires par lesquels il paroissoit qu'il avoit empoisonné beaucoup de gens.]

qu'il avoit empoisonné beaucoup de gens, entre autres son propre fils Ariarathes, & Alcée de Sardis, parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Il y avoit aussi plusieurs explications de songes, que lui ou ses femmes avoient faits. Il y trouva encore des lettres lascives que Monime lui écrivoit & qu'il écrivoit à Monime. Theophane ajoûte qu'il y trouva de plus un discours de Rutilius, par lequel il excitoit Mithridate à faire mourir tous les Romains qui étoient en Asie. Mais la plûpart croyent avec raison que c'est une malice noire, & une calomnie de ce Theophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Il est aussi très-vrai-semblable que Theophane avoit inventé ce mensonge pour faire sa cour à Pompée, dont Rutilius avoit fort noirci le pere dans ses histoires, en le peignant comme le plus méchant de tous les hommes.

quoient ses mœurs & son naturel.

Remplis d'explications de songes.

Lettres lascives de Mithridate & de Monime.

Calomnies de Theophane contre Rutilius.

C'étoit la coutume de ces Princes d'Orient de tenir des regîstres exacts de tout ce qui se passoit à la Cour. Nous en voyons des preuves par l'histoire d'Esther dans l'Ecriture sainte.

Et une calomnie de Theophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien.] C'est Pub. Rutilius Rufus, qui avoit été Consul l'an de Rome 649. Ciceron lui donne ce grand éloge, *neque in urbe alter eo sanctior vel integrior*. C'est pourquoi Plutarque dit ici que Theophane le haïssoit, parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Rutilius étoit un grand historien, il avoit écrit en Grec l'histoire Romaine, & Appien s'en est beaucoup aidé. Il fut exilé en Asie. Et Sylla l'ayant rappellé, il ne voulut pas revenir; sur quoi Seneque dit fort bien, *Æquiore animo passus est se patriæ eripi, quam sibi exilium*. Il y a bien de l'apparence qu'un homme de cette vertu n'avoit rien écrit de Strabon, pere de Pompée, qui ne fût exactement vrai.

De la petite Armenie, Pompée marcha vers la ville d'Amisus dans la Galatie. Là par une juste punition des Dieux son ambition lui fit commettre des actions qui lui attirerent le blâme de tout le monde. Il avoit déchiré la réputation de Lucullus sur ce que la guerre étant encore allumée il avoit disposé des Provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entierement terminée & finie; & lui, il tomba dans le même inconvenient, car lors que Mithridate étoit encore très-puissant dans le Bosphore, & qu'il y avoit assemblé des forces capables de lui tenir tête, cependant comme si tout eût été fini, & qu'il n'eût eu plus rien à craindre, il disposa des Gouvernemens, & fit de grandes largesses. Plusieurs Princes, Seigneurs, & Capitaines, & entr'autres douze Rois Barbares s'étant rendus auprès de lui, ce fut pour faire plaisir à ces Princes qu'en récrivant au Roi des Parthes, il ne le traita pas comme les autres dans la suscription de ses lettres de Roi des Rois.

L'ambition fit commettre à Pompée des actions qui le firent blâmer de tout le monde.

Il tombe dans les mêmes fautes qu'il reprochoit à Lucullus.

Pendant qu'il étoit dans la Galatie il se sentit enflammé d'un violent desir de recouvrer la Syrie, & passant par l'Arabie de penetrer jusqu'à la mer rouge, pour avoir l'honneur d'avoir poussé de tous côtez ses conquêtes jusqu'à l'Ocean, qui environne la terre, car en Afrique il étoit le premier qui eût porté ses victoires jusques

Pompée se propose de recouvrer la Syrie, & de penetrer jusqu'à la mer rouge.

ques sur les bords de la grande mer; & en Espagne il avoit étendu les bornes de l'Empire Romain jusqu'à la mer Atlantique; & depuis peu encore en poursuivant les Albaniens, il s'en étoit bien peu fallu qu'il n'eût arboré ses enseignes victorieuses sur le rivage de la mer d'Hyrcanie. Il se mit donc en marche pour faire faire à son armée le tour de la mer Rouge, d'autant plus même qu'il voyoit que Mithridate étoit difficile à relancer à main armée, & plus dangereux en fuyant, qu'en combattant, c'est-pourquoi il dit *qu'il laisseroit à ses trousses un ennemi plus redoutable que les Romains*, c'étoit la famine. En effet il laissa plusieurs vaisseaux pour croiser sur le Pont Euxin, & pour empêcher les marchands de porter aucunes provisions dans le Bosphore, & ordonna la peine de mort contre tous ceux qui seroient pris.

Jusqu'où Pompée avoit poussé ses victoires.

Pompée travaille à couper les vivres à Mithridate.

Comme il marchoit avec la meilleure partie de son armée, il trouva sur son chemin les corps de ceux qui sous la conduite de Triarius ayant malheureusement combattu contre Mithridate, & ayant été tuez, n'avoient pas reçu la sépulture. Il les enterra tous honorablement & magnifiquement. Et il semble que ce devoir de pieté negligé par Lucullus, ne fut pas une des moindres causes de la haine qui s'éleva contre lui.

Cette défaite de Triarius par Mithridate étoit arrivée trois ans avant que Pompée passât en Syrie.

Il fait enterrer les soldats de Triarius.

Il trouva sur son chemin les corps de ceux, qui sous la conduite de Triarius, ayant malheureusement combattu.] Cette grande défaite de Triarius par Mithridate étoit arrivée trois ans avant que Pompée passât en Syrie. Triarius perdit là 23. Tribuns, cent cinquante Centurions, & son camp fut pris.

Après que Pompée eut subjugué par son Lieutenant Afranius les Arabes, qui habitent autour du mont Amanus, il descendit dans la Syrie, dont il fit une province du peuple Romain, parce qu'elle n'avoit point de Roi legitime. Il soumit la Judée, où il prit le Roi Aristobule prisonnier. Il fonda là quelques villes & en affranchit d'autres, en punissant les Tyrans qui les avoient assujetties. Mais sa plus grande occupation étoit de rendre la justice & de terminer les differends des villes & des Rois. Et s'il ne pouvoit aller lui-même, il envoyoit ses amis avec ses pouvoirs, comme il fit pour les Armeniens & les Parthes, qui étant en differend pour quelque païs qu'ils prétendoient chacun leur appartenir, & s'en étant remis à sa décision, il leur envoya trois arbitres pour Juges. Car si la réputation de sa puissance étoit grande, celle de sa vertu, de sa bonté, & de sa justice, ne l'étoit pas moins. C'étoit par-là qu'il couvroit la plus grande partie des fautes que commettoient ses amis & ceux qu'il honoroit de sa confiance, car ne pouvant les empêcher de les commettre, ni se resoudre à les punir, il rece-

Il fait de la Syrie une Province Romaine.

Il soumet la Judée, & fait prisonnier le Roi Aristobule.

Sa principale occupation est de rendre la justice, & de terminer les differends des villes.

De quelle utilité il est aux Princes & aux Generaux d'être bons & justes.

Il soumit la Judée, où il prit le Roi Aristobule prisonnier.] Plutarque passe ceci legerement, & il ne dit pas un mot du Temple de Jerusalem qui fut forcé, & où l'on tua plus de 12000 Juifs. Pompée entra dans le Temple, & eut la moderation de ne toucher à aucune des choses qui servoient au culte ordinaire, ni à ses tresors. Il auroit pû parler aussi de la vigne d'or qu'Aristobule envoya à Pompée, qui étoit estimée cinq cens talens, cinq cens mille écus. Strabon écrit qu'il l'avoit vûë à Rome dans le Temple de Jupiter Capitolin, où elle fut consacrée.

voit avec tant de douceur & d'humanité ceux qui venoient lui porter leurs plaintes, qu'ils sortoient d'auprès de lui très-satisfaits, & qu'ils supportoient patiemment l'avarice & les duretez de ses ministres.

Douceur & humanité de Pompée.

Celui de ses domestiques qui avoit le plus de credit auprès de lui, c'étoit son affranchi Demetrius, jeune homme, qui ne manquoit ni d'esprit, ni de sens, mais qui abusoit insolemment de sa fortune. On raconte à ce propos qu'un jour Caton le Philosophe étant encore jeune, mais déja d'une grande réputation & d'un courage fort élevé, alla à Antioche pour voir la ville pendant que Pompée n'y étoit point. Il marchoit à pied selon sa coutume, & tous ceux qui l'accompagnoient étoient à cheval. Quand il fut près de la ville il apperçut devant la porte une foule de gens vêtus de robes blanches, & sur le chemin il vit d'un côté de jeunes gens, & de l'autre des enfans tous bien rangez en haye. Cette vûë le fâcha, car il pensoit que toute cette pompe se faisoit à son intention, & que tous ces gens étoient sortis pour le recevoir, & lui faire leur cour, ce qu'il ne vouloit en aucune maniere. Il ordonna donc à ceux qui le suivoient de descendre de cheval & de marcher à pied avec lui. Dès qu'ils furent assez près, le heraut, qui regloit toute la cérémonie, & qui avoit placé tous ses gens, vint au-devant d'eux une verge à la main, & une couronne sur la tête; & leur demanda,

Demetrius, affranchi de Pompée, son grand credit.

Avanture arrivée à Caton d'Utique.

où ils avoient laissé Demetrius, & à quelle heure il arriveroit. Voilà les amis de Caton à rire à gorge déployée, mais Caton s'écria, *O la malheureuse ville !* & passa outre sans dire un seul mot de plus. Il est vrai que Pompée lui-même étoit cause qu'on haïssoit beaucoup moins son affranchi, car on voyoit que ce miserable se mocquoit de lui & l'insultoit avec insolence, & qu'il ne se fâchoit point. Jusques-là qu'il arrivoit très-souvent que Pompée ayant prié plusieurs personnes à souper, pendant qu'il attendoit sa compagnie pour la recevoir, Demetrius étoit déja assis à table, la tête orgueilleusement couverte de son bonnet enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles. Avant qu'il fût arrivé en Italie, il avoit déja acquis les plus belles maisons de plaisance qui fussent autour de Rome, & les plus beaux parcs pour les exercices de la jeunesse. Il avoit aussi des jardins magnifiques, qu'on appelloit les jardins de Demetrius. Cependant Pompée lui-même jusqu'à son troisiéme triomphe, n'habitoit qu'une maison simple & modeste. Mais depuis ce tems-là ayant bâti à Rome ce theâtre si celebre & si magnifique, qu'on appelle *le theâtre de Pompée*, il bâtit tout auprès, comme une espece d'appentis, une maison, plus honorable que la premiere, mais qui n'avoit

Beau mot de Caton sur une ville prostituée à une flatterie indigne.

L'insolence de cet affranchi, qui se mocquoit même de son maître.

Ses maisons de plaisance, ses parcs.

Il loüoit ses parcs, & en tiroit un gros revenu.

Modestie de Pompée dans son logement.

La tête orgueilleusement couverte de son bonnet enfoncé jusqu'au dessous des oreilles.] C'est ce que signifie ici ἱμάτιον, un bonnet, & non les pans de la robe. On sçait que le bonnet étoit la marque des affranchis.

rien de trop marqué, ni qui pût lui attirer l'envie. Car même celui qui en devint le maître après Pompée, la premiere fois qu'il y entra, fut tout étonné, & demanda, *où étoit donc la salle à manger de Pompée?* c'est ainsi qu'on le rapporte.

Le Roi des Arabes, qui habitent aux environs de la forteresse appellée *Petra*, n'avoit pas fait jusques-là grand compte de la puissance des Romains, mais il commença à la craindre furieusement à l'approche de Pompée. C'est-pourquoi il lui écrivit des lettres fort humbles, qu'il étoit prêt à se soumettre, & à faire tout ce qu'il ordonneroit. Pompée voulant s'assurer davantage de ses sentimens, mena son armée contre la forteresse de Petra, & cette expedition fut blâmée de beaucoup de gens, car on s'imaginoit qu'elle n'étoit entreprise que pour éviter de poursuivre Mithridate, contre lequel on prétendoit qu'il devoit tourner toutes ses forces, comme contre l'ancien ennemi des Romains, & un ennemi qui rallumoit la guerre, & qui selon les nouvelles qu'on avoit du Bosphore, se préparoit à traverser la Scythie & la Peonie, & à mener une puissante armée dans le cœur de l'Italie. Mais Pompée persuadé qu'il étoit beaucoup plus aisé de ruiner les forces de ce Prince quand il prendroit le parti de faire la guerre, qu'il ne l'étoit de le prendre au corps, quand il prendroit celui de fuir, ne voulut pas s'amuser inutilement à le poursuivre, & chercha à faire entre-deux quelques expeditions pour

Le Roi des Arabes écrit des lettres fort soumises à Pompée.

Pompée marche pour aller assiéger la forteresse de Petra, & est blâmé.

Peonie, partie de la Macedoine.

couler le tems, & ne pas demeurer cependant sans rien faire.

La Fortune le tira de cet embarras, car n'ayant pas encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à Petra, & étant déja campé pour ce jour-là, comme il s'exerçoit hors de son camp à manier un cheval, on découvrit de loin des courriers qui venoient du côté du Pont, & qui apportoient de bonnes nouvelles, comme on le connut d'abord aux pointes de leurs javelines, qui selon la coutume étoient environnées de lauriers. Les soldats, les ayant apperçus, accoururent autour de Pompée, qui avant que de parler aux courriers vouloit achever son exercice, mais ils se mirent à crier, & à le prier de lire ses lettres. Il descendit donc de cheval, & prenant ses dépêches il entra dans le camp.

Coutume des courriers qui portoient de bonnes nouvelles.

Il n'y avoit point encore de Tribunal dressé, & les soldats n'avoient pas la patience d'en élever un, ce qu'ils font en coupant des mottes de terre fort épaisses & couvertes de gazon qu'ils entassent les unes sur les autres, mais par le grand empressement & la grande envie qu'ils avoient de sçavoir ces nouvelles, ils porterent les bâts des bêtes de somme, & les entassant ils en composerent un Tribunal, sur lequel Pompée étant monté, il leur apprit que *Mithridate étoit mort; qu'il s'étoit tué lui-même, sur ce que son fils Pharnace s'étoit revolté contre lui; que ce fils s'étoit emparé de tout ce que possedoit le pere, & qu'il lui écrivoit lui-*

Tribunaux que l'on dressoit à la guerre pour les Commandans.

Pompée apprend à ses troupes la nouvelle de la mort de Mithridate.

même qu'il en avoit pris possession pour lui & pour les Romains.

A cette nouvelle toute l'armée s'abandonnant à la joye, comme on peut penser, se mit à faire des sacrifices, & à celebrer des festins, comme si un nombre infini d'ennemis étoient morts dans la personne seule de Mithridate.

Pompée donc ayant mis à ses exploits & à ses campagnes une fin si heureuse & si peu attenduë, partit sur l'heure même de l'Arabie, & traversant rapidement les Provinces qui la séparoient de la Galatie, il arriva à la ville d'Amisus, où il trouva beaucoup de magnifiques presens que Pharnace lui avoit envoyez, & plusieurs corps morts des Princes du sang Royal, parmi lesquels étoit celui de Mithridate, qu'on ne pouvoit pas bien reconnoître à son visage, parce que ses serviteurs, qui l'avoient embaumé, avoient oublié de faire écouler la cervelle, dont la corruption l'avoit défiguré. Ceux qui furent curieux de voir ce spectacle, ne laisserent pas de le reconnoître à certaines cicatrices qu'il avoit au visage. Mais Pompée ne voulut pas le voir, & pour détourner de dessus lui la vengeance des Dieux, il l'envoya à Sinope. Il admira seulement la magnificence de son habit, & la grandeur & la richesse de ses armes. Car un certain Publius ayant volé le fou-

Pompée retourne à la ville d'Amisus. Ce qu'il y trouve.

Pompée renvoye le corps de Mithridate à Sinope.

Et plusieurs corps morts des Princes du sang Royal, parmi lesquels étoit celui de Mithridate.] Pharnace avoit envoïé tous ces corps morts à Pompée, pour le rassûrer davantage, & pour lui faire voir qu'il n'avoit plus rien à craindre de la maison de Mithridate.

Quatre cens mille écus.

reau de son épée, qui avoit coûté quatre cens talens, il le vendit à Ariarathes. Et un certain Caïus, qui avoit été nourri dès son enfance avec Mithridate, ayant pris son diadême, qui étoit d'un ouvrage exquis, il le donna depuis secretement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui demanda avec de grandes instances. Pompée ne sçut rien alors de ces deux vols. Mais Pharnace les ayant découverts ensuite, fit punir les voleurs.

Pompée retourne en Italie, en celebrant des fêtes par le chemin.

Pompée après avoir reglé & assuré toutes les affaires de ces Provinces, partit pour s'en retourner à petites journées, en celebrant sur sa route des fêtes & des réjoüissances. Etant arrivé à Mitylene, il affranchit la ville, à cause de Theophane qui l'avoit suivi, & qui en étoit, & il assista au combat des Poëtes, qui tous les ans disputoient le prix de la poësie en recitant leurs ouvrages, & qui en cette occasion n'avoient pris que ses exploits pour le sujet de leurs compositions. Il fut si charmé de leur théâtre, qu'il en prit le plan pour en faire à Rome un tout pareil, mais plus grand & plus superbe. En passant à Rhodes il entendit les déclamations des Sophistes, & leur fit present à chacun d'un talent. Posidonius a laissé par écrit le discours qu'il prononça en sa presence contre Hermagoras le Rheteur, pour réfuter son opinion sur l'invention en general. A

Il affranchit Mitylene, & assiste aux disputes des Poëtes.

A Rhodes il assiste aux déclamations des Sophistes, & leur donne à chacun mille écus.

Contre Hermagoras le Rheteur, pour réfuter son opinion sur l'invention en general.] C'est à mon avis le sens de ces paroles περὶ τῆς καθ' ὅλυ ζητήσεως. Cet Hermagoras avoit écrit du fond de la rhétorique, & il avoit voulu réduire *l'invention* à quelques chefs

Athenes il exerça sa liberalité envers les Philosophes avec la même magnificence, & donna de plus à la ville cinquante talens pour la faire réparer.

Cinquante mille écus.

Il se flatoit qu'il arriveroit en Italie le plus glorieux de tous les hommes, & que dans sa maison on l'attendoit avec autant d'impatience qu'il en avoit d'y arriver; mais le démon, qui a soin de corrompre les plus grands biens, & les plus éclatantes faveurs de la fortune, & qui ne manque jamais d'y mêler une portion de maux suffisante pour les gâter, lui préparoit depuis long-tems un retour très-desagréable & très-triste. Car sa femme Mucia avoit toujours vécu dans le desordre depuis son départ. Pendant qu'il fut éloigné il méprisa tous les rapports qu'on lui en fit, mais à son retour, comme il fut sur le point d'en-

Démon mal faisant, son occupation.

Triste retour de Pompée dans sa maison.

Grand desordre de sa femme Mucia.

generaux, ce que Posidonius n'approuvoit point, non plus que Ciceron, qui dans son 1. liv. de *inventione Rhetorica*, écrit, *nam Hermagoras quidem, nec quid dicat attendere, nec quid polliceatur intelligere videtur, qui oratoris materiam in causam & in quæstionem dividat.* Ce Posidonius étoit d'Apamée, il fut maître de Ciceron. Il ne faut pas le confondre avec Posidonius d'Alexandrie, qui avoit été disciple de Zenon, & qui étoit mort long-tems auparavant.

Car sa femme Mucia avoit toujours vécu dans le desordre.] Cette Mucia, femme de Pompée, étoit sœur de Q. Metellus Celer & de Q. Metellus Nepos, Cesar l'avoit débauchée. C'est pourquoi quand Pompée eut épousé la fille de ce corrupteur de sa femme, on lui reprocha, *qu'après en avoir eu trois enfans, il l'avoit chassée, & que l'ambition de dominer l'avoit porté à épouser la fille de celui qu'il appelloit en soupirant son Egisthe.* Il falloit que la débauche de Mucia fût bien publique, puisque Ciceron écrivant à Atticus, dit, *Divortium Muciæ vehementer probatur.* lib. 1. Epit. XII.

trer en Italie, ayant refléchi plus mûrement sur tout ce qu'on lui avoit mandé, il lui envoya la lettre de divorce, sans expliquer, ni alors, ni depuis, les raisons pour lesquelles il la répudioit, mais la veritable cause en est assez expliquée dans les lettres de Ciceron.

Il la répudie.

Il se répandoit alors à Rome des bruits fort divers sur l'arrivée de Pompée, & il s'y émut d'abord un grand tumulte, sur ce qu'on croyoit qu'il meneroit tout droit son armée dans la ville, & qu'il s'en serviroit pour l'assujettir, & pour se rendre maître de l'Empire. Crassus, prenant ses enfans & tout ce qu'il avoit de plus précieux, en sortit à la dérobée, soit qu'il eût peur veritablement, ou plutôt, comme il y a plus d'apparence, qu'il voulût par sa fuite donner plus de vraisemblance à la calomnie, & rendre Pompée plus suspect & plus odieux. Mais Pompée n'eut pas plutôt mis le pied en Italie, qu'appellant tous ses soldats à une assemblée, il leur fit une harangue convenable au tems, & après les avoir remerciez de leurs services il les congedia, & leur ordonna de se disperser dans les villes, & de s'en retourner chacun chez eux, pourvû qu'ils se ressouvinssent de se rendre tous auprès de lui pour le jour de son triomphe.

Frayeur de Rome à l'arrivée de Pompée.

Fuite de Crassus, pour rendre Pompée plus suspect.

Pompée congedie son armée dès qu'il arrive en Italie.

Son armée s'étant ainsi séparée, dès que cette nouvelle fut répanduë partout, il arriva une chose merveilleuse, car toutes les villes par où il passoit, voyant le grand Pompée marcher sans

armes, & accompagné seulement d'un petit nombre de ses amis & de ses domestiques, comme s'il revenoit d'un simple voyage de plaisir, sortoient au-devant de lui, par la grande affection qu'elles lui portoient, & l'accompagnoient jusqu'à Rome avec de si grandes forces, que s'il avoit voulu remuer & exciter des nouveautez, il n'auroit pas eu besoin des troupes qu'il avoit congediées.

Toutes les villes sortent au-devant de Pompée.

Comme la loi ne lui permettoit pas d'entrer dans la ville avant son triomphe, il envoya au Senat pour le prier de remettre l'élection des Consuls, & d'avoir pour l'amour de lui cette complaisance, afin que le jour de cette élection il pût être à Rome, & solliciter pour Pison. Mais Caton s'étant opposé à sa requête, il n'obtint pas cette faveur. Pompée, étonné de sa liberté & de la roideur avec laquelle il se portoit ouvertement à tout ce qui étoit juste, desira passionnément de gagner & d'acquerir cet homme à quelque prix que ce fût. Et comme Caton avoit deux niéces, il résolut d'épouser l'une, & de faire épouser l'autre à son fils. Mais Caton, qui regardoit sa poursuite comme un moyen qu'il avoit imaginé pour le corrompre, & pour l'attirer dans ses interêts en faveur de cette alliance, le refusa ; sa sœur & sa femme supportoient avec

Il demande qu'on differe l'élection des Consuls jusqu'après son triomphe.

Pompée demande à Caton ses deux niéces, l'une pour lui, & l'autre pour son fils.

[*Afin que le jour de cette élection il pût être à Rome, & solliciter pour Pison.*] On lui refusa cette faveur. Ainsi il ne put être à Rome sur la fin de cette année-là qui étoit l'an de Rome 691. Il n'y entra qu'au commencement de l'année suivante.

peine qu'il refusât le grand Pompée pour son allié.

Pompée répand de l'argent dans les Tribus pour faire nommer Afranius Consul pour l'année suivante, qui étoit l'an de Rome 693.

Dans ce même tems Pompée voulant faire nommer Consul Afranius, répandit quelque argent dans les Tribus pour gagner les suffrages, & cet argent fut distribué dans les jardins même de Pompée. Cela fut sçu tout aussi-tôt dans la ville, & Pompée fut fort décrié & fort blâmé de ce qu'une charge, qu'il avoit obtenuë, comme la plus grande récompense de ses hauts faits, il la rendoit venale, afin que l'argent la donnât à ceux qui ne pouvoient y parvenir par leur vertu. Alors Caton ne manqua pas de dire à sa femme & à sa sœur, *voilà des reproches que nous aurions partagez avec Pompée le Grand, si nous avions accepté son alliance.* Et elles avoüerent qu'il avoit beaucoup mieux raisonné qu'elles, & mieux connu ce qui étoit honnête & décent.

Blâme que cette action lui attire.

Beau mot de Caton pour justifier son refus.

Magnificence du triomphe de Pompée.

Son triomphe fut si grand & si pompeux, que quoiqu'il fût partagé en deux jours, ce tems ne suffit pas pour étaler toute sa magnificence, il y eut une si grande quantité de choses qu'on avoit préparées qui ne purent passer en revûë, qu'il y en auroit eu suffisamment pour embellir & orner un autre triomphe. A la tête de toute la pompe on portoit les titres des Nations vaincuës. On lisoit dans des écriteaux séparez, le Pont, l'Ar-

Nations vaincuës.

Dans ce même tems, Pompée voulant faire nommer Consul Afranius.] L'année même du Consulat de Pison, qui fut l'année de son triomphe, il vouloit assurer le Consulat à Afranius pour l'année suivante, qui étoit l'an de Rome 693. Et en effet il fut le collegue de Metellus Celer.

menie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Medie, la Colchide, les Iberiens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mesopotamie, la Phenicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les Pirates défaits sur terre & sur mer. On voyoit que dans tous ces païs il avoit forcé mille forteresses, pris près de neuf cens villes, enlevé aux Pirates huit cens galeres, & qu'il avoit repeuplé trente-neuf villes abandonnées par leurs habitans. Outre cela on lisoit dans ces écriteaux, qu'avant lui les revenus publics ne montoient par an qu'à cinq mille myriades, ou cinquante millions de drachmes, & que du revenu de ses conquêtes les Romains en tiroient huit mille cinq cens myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cens mille drachmes, & qu'il avoit porté au tresor public, tant en argent monnoyé qu'en meubles d'or & d'argent, vingt mille talens, sans compter ce qu'il avoit donné aux soldats, dont celui qui avoit eu le moins, avoit reçu quinze cens drachmes. Les prisonniers, qui furent menez parmi la pompe de ce triomphe, outre les Capitaines des Pirates, furent le fils de Tigrane, Roi d'Armenie, avec sa femme & sa fille; la Reine Zozime, femme de Tigrane même; Aristobule Roi des Juifs; la sœur de

Forteresses, villes, & galeres prises.

Villes repeuplées.

Vingt-cinq millions de livres.

Revenus des Romains, combien augmentez par les conquêtes de Pompée.

Quarante millions sept cens cinquante mille livres.

Soixante millions.

Sept cens cinquante livres.

Femme de Tigrane le pere.

Et que du revenu de ses conquêtes les Romains en tiroient huit mille cinq cens myriades.] Ce passage est considerable. On voit par-là que le revenu de la République n'étoit avant Pompée que de vingt-cinq millions de livres, & que celui de ses conquêtes seules monta à quarante millions sept cens cinquante mille livres. La République eut donc plus de 65. millions & demi de revenu.

Mithridate avec cinq de ses enfans, plusieurs femmes de la Scythie, les ôtages des Iberiens, des Albaniens, & ceux du Roi de Commagene. On portoit aussi quantité de trophées, autant qu'il avoit gagné de batailles sous ses auspices, ou par ses Lieutenans.

Pompée triomphe de la troisiéme partie du monde, après avoir triomphé des deux autres.

Mais ce qui relevoit le plus sa réputation & sa gloire, & ce qui n'étoit jamais arrivé à aucun autre Romain, c'est que dans ce troisiéme triomphe, il triomphoit de la troisiéme partie du monde entier, après avoir déja triomphé des deux autres. Avant lui il y avoit eu d'autres Romains, qui avoient triomphé trois fois. Mais lui, après avoir triomphé la premiere fois de l'Afrique, & la seconde fois de l'Europe, dans ce troisiéme triomphe il triomphoit de l'Asie, & ainsi il achevoit en quelque façon de triompher de la terre entiere. Il étoit pourtant encore fort jeune, car ceux qui le comparent à Alexandre, & qui à quelque prix que ce soit, veulent le faire ressembler à ce Roi de Macedoine, prétendent qu'il n'avoit pas encore trente-quatre ans; mais dans la verité il en avoit

Mais dans la verité il en avoit quarante-cinq accomplis, & il entroit ce jour-là même dans sa quarante-sixiéme année.] J'ai corrigé ici le texte qui est manifestement corrompu. *Il touchoit à sa quarantiéme année*: cela est faux; il faut lire, *il touchoit à sa quarante-sixiéme année*: car il étoit né au commencement d'Août de l'an de Rome 647. la treiziéme année de l'Olymp. 168. l'an 104. avant N. S. & il fit ce troisiéme triomphe au commencement d'Août l'an de Rome 692. la quatriéme année de l'Olymp. 179. l'an 59. avant N. S. d'où il s'ensuit manifestement qu'il avoit quarante-cinq ans accomplis, & qu'il entroit dans sa quarante-sixiéme année.

quarante-cinq, & il entroit ce jour-là même dans sa quarante-sixiéme année. Et il auroit été bienheureux s'il eût terminé là sa vie, & qu'il n'eût vêcu qu'autant que lui dura la fortune d'Alexandre. Car tout le tems qu'il vêcut de plus, ne lui apporta que des prosperitez qui lui attirerent l'envie & la haine de ses citoyens, ou des adversitez insupportables & sans remede. Car en employant pour les autres contre toute sorte de justice l'autorité qu'il avoit acquise par ses grandes qualitez, il diminua autant sa réputation & sa gloire qu'il augmenta la puissance de ceux qu'il servoit, & sans qu'il s'en apperçût, il se trouva enfin que sa force & sa grandeur furent les seules causes de sa ruine. Comme il arrive aux Places de guerre, que les endroits & les quartiers les plus forts, quand une fois ils ont reçu les ennemis, leur prêtent leurs propres forces, & leur aident à ruiner tous les autres endroits, & à s'en rendre les maîtres, de même Cesar aggrandi & fortifié par la puissance de Pompée, se servit contre lui des forces & des armes qu'il lui avoit données contre ses citoyens, & cela arriva de cette maniere:

Veritable âge de Pompée à ce troisiéme triomphe.

Pompée malheureux d'avoir vêcu long-tems.

La grandeur & la force de Pompée, la seule cause de sa ruine.

Belle comparaison.

Lucullus à son retour d'Asie, où Pompée l'avoit traité d'une maniere si indigne, fut très-honorablement reçu du Senat, qui lui donna encore de plus grandes marques de son affection & de son estime après que Pompée fut arrivé. Car il n'oublia rien pour réveiller son ambition, &

Lucullus mieux voulu des Romains après le retour de Pompée.

pour le porter à se mêler du Gouvernement. Mais le courage de Lucullus étoit déja presque émoussé & amorti, & toute la vigueur & l'activité, qu'il avoit auparavant pour les affaires, étoient presque éteintes, car il s'étoit entierement livré à l'oisiveté, & abandonné aux délices & au plaisir de jouïr de ses richesses. Cependant d'abord après le retour de Pompée il se ranima, s'éleva contre lui, & s'y attacha si fortement pour faire revivre ses ordonnances, que Pompée avoit cassées, qu'il prenoit déja le dessus, & l'emportoit de beaucoup dans le Senat par l'aide & par le support que lui donnoit Caton.

Lucullus livré à l'oisiveté & aux délices.

Il se ranime & s'éleve contre Pompée.

Pompée voyant donc qu'il ne pouvoit tenir contre lui, & qu'il étoit repoussé partout, fut forcé d'avoir recours aux Tribuns du peuple, & à s'accoster de jeunes gens séditieux & hardis, dont le plus scelerat, le plus audacieux, & le plus temeraire étoit Clodius, qui se saisissant de lui, le jettoit à la tête du peuple, & le traînant partout après lui dans les assemblées contre sa dignité, le prostituoit, en s'en servant à tout propos à lui faire approuver & confirmer tout ce qu'il faisoit, & tout ce qu'il proposoit pour flatter le peuple, & pour s'insinuer dans ses bonnes graces. Il fit plus encore, comme s'il ne l'avoit pas deshonoré, mais plutôt qu'il lui eût rendu de grands services, il eut l'insolence de lui demander pour salaire d'abandonner Ciceron son meilleur ami, & celui qui dans son ministere avoit

Pompée pour lui résister, a recours aux Tribuns.

Il s'accoste de Clodius, grand scelerat.

Indignité que Clodius lui fait commettre.

Il l'oblige d'abandonner Ciceron.

avoit toujours paru pour lui, & l'avoit ſoutenu & protegé en toutes rencontres; & ce ſalaire il l'obtint. Car lorſque Ciceron appellé en Juſtice ſe vit en grand danger, & qu'il eut beſoin de ſecours, non-ſeulement Pompée n'eut pas l'honnêteté de le voir, mais encore il fit fermer la porte de ſa cour à ceux qui venoient de ſa part, & ſortit par la porte de derriere. C'eſt pourquoi Ciceron craignant l'iſſuë de ce jugement, ſortit ſecretement de Rome, & alla volontairement en exil.

Maniere dont Pompée en uſa avec Ciceron.

Quelque tems auparavant Ceſar, de retour de ſa Preture d'Eſpagne, entreprit une affaire qui lui acquit d'abord une merveilleuſe faveur du peuple, & dans la ſuite une très-grande puiſſance, mais qui nuiſit extrêmement à Pompée, & fit un très-grand tort à la ville. Il briguoit alors ſon premier Conſulat, & voyant que Craſſus & Pompée étoient fort broüillez, & qu'en s'attachant à l'un, il auroit immanquablement l'autre pour ennemi, il prit le parti de les reconcilier, action qui paroiſſoit d'abord très-belle & entrepriſe pour le bien public, mais qui étoit faite à mauvaiſe intention & très-inſidieuſement, avec grande fineſſe, & grande habileté. Car cette puiſſance,

Ceſar reconcilie Craſſus & Pompée. Ses vûës politiques en cela.

Quelque tems auparavant Ceſar de retour de ſa Preture d'Eſpagne.] C'eſt ainſi que cet endroit doit être traduit; ſi on traduiſoit *dans ce même tems-là*, le lecteur ſeroit trompé: car il croiroit que ce qu'il va lire eſt poſterieur à l'exil volontaire de Ciceron, & à ce qu'il vient de dire de l'ingratitude de Pompée, ce qui n'eſt pas, Ceſar revint de ſa Preture d'Eſpagne l'an de Rome 693, il fut Conſul l'année ſuivante 694. & Ciceron ſortit de Rome l'an 695. ſous le Conſulat de Calpurnius Piſo & d'Aulus Gabinius.

qui partagée en deux maintenoit Rome dans l'équilibre, comme un vaisseau qu'une charge également distribuée empêche de pancher plus d'un côté que d'autre, venant à être réünie, & à ne porter que sur un seul endroit, fit un poids si fort que rien ne put le contrebalancer, & qui entraînant tout, renversa la République de fond en comble. C'est pourquoi Caton répondoit fort bien à ceux qui disoient que les différends survenus dans la suite entre Pompée & Cesar avoient ruiné la ville; *vous vous trompez infiniment*, leur dit-il, *d'accuser ce qui vient d'arriver en dernier lieu, ce n'est nullement l'inimitié & la discorde de Cesar & de Pompée qui ont été la premiere & la plus grande cause de nos malheurs, c'est leur amitié & leur concorde.* En effet ce fut par elle que Cesar obtint le Consulat, & l'ayant obtenu il se mit d'abord à caresser & à flatter la populace, les pauvres & les indigens, & à proposer des loix pour l'envoi des colonies & pour le partage des terres, ravalant ainsi la dignité de sa charge, & faisant en quelque façon de son Consulat une charge de Tribun. Et comme son collegue Bibulus s'opposoit à lui de toute sa force, & que Caton se préparoit à soutenir Bibulus, Cesar prenant Pompée, l'amena sur la tribune, & là devant toute l'assemblée du peuple il lui demanda tout haut, *s'il n'approuvoit pas ses loix.* Pompée ayant répondu, *qu'il les approuvoit*, Cesar reprit, *si quelqu'un donc entreprend de s'y opposer & d'empêcher qu'elles ne soient autorisées, ne viendrez-*

L'amitié & la concorde de Cesar & de Pompée, la plus grande cause de la ruine de Rome.

Cesar ravale sa dignité de Consul pour aller à ses fins.

vous pas vous ranger auprès du peuple pour l'appuyer & le soutenir? Oüi sans doute, j'y viendrai, répondit Pompée, *& contre ceux qui menacent de l'épée, je viendrai avec l'épée & le bouclier.*

Engagement temeraire & violent de Pompée.

Il parut à tout le monde que jamais jusqu'à ce jour Pompée n'avoit rien fait, ni rien dit de si fort ni de si violent. Aussi ses amis, pour l'excuser, prirent le parti de dire que c'étoit une parole qui lui étoit échappée sur le champ & sans reflexion. Cependant par toutes les choses qu'il fit dans la suite, on connut évidemment qu'il s'étoit livré à Cesar pour obéir aveuglement à toutes ses volontez. Car bien-tôt après contre l'attente de tout le monde il épousa sa fille Julie, qui étoit fiancée à Cæpion, & dont les noces étoient sur le point d'être celebrées. Et pour adoucir le ressentiment de Cæpion il lui donna sa fille, qui avoit été promise à Faustus, fils de Sylla, & Cesar épousa Calpurnie, fille de Pison.

Les amis de Pompée veulent l'excuser.

Pompée épouse Julie, fille de Cesar, & fiancée à Cæpion, & donne sa fille à ce dernier.

Cesar épouse Calpurnie, fille de Pison.

Alors Pompée remplissant la ville de troupes, se rendit à force ouverte maître de toutes les affaires; car le Consul Bibulus s'étant rendu à la Place accompagné de Lucullus & de Caton, les soldats de Pompée se jetterent sur lui, briserent ses faisceaux, & quelqu'un d'eux eut l'insolence de jetter sur lui un panier de fumier, dont il le couvrit depuis la tête jusqu'aux pieds, & deux Tribuns du peuple, qui l'accompagnoient, furent blessez.

Violence des soldats de Pompée contre le Consul Bibulus.

Par ce moyen ceux qui resistoient à Cesar &

à Pompée ayant été chassez de la Place, ils firent autoriser par le peuple la loi de la distribution des terres, & le peuple leurré par cet appas, se rendit traitable & facile pour tout ce qu'ils voulurent, sans s'ingerer d'y former aucune opposition, & donnant sans mot dire son suffrage à tout ce qu'il leur plut de proposer. Toutes les ordonnances de Pompée, que Lucullus attaquoit, furent donc confirmées; on donna à Cesar le gouvernement des deux Gaules en deçà & en delà des Alpes, & de tout le païs de l'Illyrie pour cinq ans, avec quatre légions entieres; on designa Consuls pour l'année suivante Pison, beau-pere de Cesar, & Gabinius, le plus outré de tous les flatteurs de Pompée.

La loi de la distribution des terres autorisée par le peuple.

Ordonnances de Pompée confirmees.

Le gouvernement des Gaules donné à Cesar, avec l'Illyrie, & quatre legions.

Ces choses s'étant passées de cette maniere, Bibulus se renferma dans sa maison, & passa les huit derniers mois de son Consulat sans en sortir pour faire les fonctions de sa charge, & se contentoit d'envoyer afficher des placards remplis d'invectives & d'accusations contre Cesar & Pompée. D'un autre côté Caton, comme s'il eût été saisi de l'esprit prophetique, & divinement inspiré, annonçoit en plein Senat les maux qui devoient arriver à la ville, & à Pompée lui-même.

Bibulus se renferme dans sa maison pendant les huit derniers mois de son Consulat.

Caton prédit les malheurs qui doivent arriver à la ville & à Pompée lui-même.

Bibulus se renferma dans sa maison, & passa les huit derniers mois de son Consulat sans en sortir.] Sur cela les plaisans de Rome, pour marquer quelque évenement de cette année-là, au lieu de dire *sous le Consulat de Cesar & de Bibulus*, disoient sous le Consulat de Jule & de Cesar; faisant deux Consuls d'un seul homme en séparant son nom & son surnom.

Pour Lucullus, renonçant à toutes les affaires il se tenoit en repos, comme n'étant plus propre au gouvernement à cause de son grand âge, & ce fut alors que Pompée lui dit ce mot si remarquable, *qu'il étoit plus hors de saison pour un vieillard de vivre dans le luxe & dans les délices, que de se mêler du gouvernement.* Mais malgré cette belle sentence il se laissa lui-même bien-tôt amollir par l'amour qu'il avoit pour sa jeune femme, car il faisoit tout pour lui plaire, il ne pouvoit la quitter, passoit la plûpart du tems avec elle dans ses maisons de campagne, & dans ses jardins, & ne pensoit plus aux affaires publiques, de sorte que Clodius, qui étoit alors Tribun du peuple, vint à l'en mépriser, & à entreprendre des choses très-insolentes & très-séditieuses. Car après qu'il eut chassé Ciceron, qu'il eut comme exilé Caton en Cypre, sous prétexte d'une commission qu'il lui donna d'aller commander dans cette Isle confisquée au peuple Romain, que Cesar fut parti pour les Gaules, & qu'il vit que le peuple étoit entierement à sa dévotion, parce que dans tout ce qui dépendoit de sa charge, il ne cherchoit qu'à lui plaire & à le flatter; il entreprit d'abord de casser & d'annuller quelques-unes des ordonnances de Pompée, & ayant enlevé le jeune Tigrane son prisonnier, il le tint avec lui, & suscita des procès à tous ses amis, pour éprouver par-là jusqu'où pourroient aller le credit & la puissance de Pompée.

Beau mot de Pompée à Lucullus.

Pompée se laisse amollir par l'amour qu'il a pour sa femme.

Entreprises insolentes de Clodius contre Pompée.

Enfin un jour que Pompée assistoit au jugement d'un de ces procès, Clodius ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'insolence, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvoit être vû de tout le monde, & fit à haute voix cet interrogatoire: *Qui est le Souverain de cette ville si intemperant? Qui est l'homme qui cherche un homme? Qui est celui qui se gratte la tête du bout du doigt!* Et à chacune de ces questions ses satellites, comme un chœur qui répond, ne manquoient pas de répondre tout haut à chaque fois qu'il secoüoit sa robe, *c'est Pompée.*

Jusqu'à quel excès Clodius poussa son audace contre lui.

V. les remarques sur la vie de Caton d'Utique.

Cela causoit un grand déplaisir à Pompée, qui n'étoit pas accoutumé à entendre ces invectives atroces, & qui étoit très-novice à ces sortes de combats. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de sentir que le Senat prenoit plaisir à le voir outragé & baffoüé avec cette infamie, & qu'il regardoit ce traitement si indigne, comme une punition très-juste de ce qu'il avoit abandonné Ciceron. Mais après que dans cette assemblée on en fut venu aux mains, qu'il y eut eu des gens blessez de part & d'autre, & qu'un domestique de Clodius, s'étant glissé dans la foule, eut été surpris un poignard à la main près de lui, alors se fer-

Le Senat prend plaisir à voir Pompée, outragé & baffoné, & pourquoi.

Un domestique de Clodius surpris avec un poignard à la main près de Pompée.

Clodius ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'insolence, monta sur un lieu élevé.] Ce que Plutarque dit ici se passa sous le Consulat de Philippus & de Marcellinus l'an de Rome 697. comme cela paroît par le rapport de Dion liv. XXXIX. c'est-à-dire deux ans après ce qu'il va raconter du domestique de Clodius surpris avec un poignard. Plutarque ne suit pas bien ici l'ordre des tems.

vant de ce prétexte, & craignant d'ailleurs l'impudence de Clodius, & ses calomnies, il ne parut pas une seule fois à la Place pendant tout le tems que dura son Tribunat; mais se renfermant dans sa maison, il cherchoit avec ses amis les moyens d'appaiser la colere du Senat, & des gens de bien, qui étoit allumée contre lui.

Pompée se renferme dans sa maison pendant le Tribunat de Clodius.

Culleon lui conseilloit de répudier sa femme Julie, & de se réünir avec le Senat, en renonçant à l'amitié & à l'alliance de Cesar, & il ne voulut pas l'entendre. Mais il écouta & suivit l'avis de ceux qui lui conseillerent de rappeller Ciceron, qui étoit l'ennemi juré de Clodius, & très-aimé du Senat. Il mena donc lui-même le frere de Ciceron sur la Place pour demander ce rappel au peuple. Il y eut beaucoup de coups donnez, & quelques gens tuez de part & d'autre, mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius, & Ciceron, rappellé par un decret du peuple, ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il remit Pompée dans les bonnes graces du Senat, & appuyant la loi, qu'on avoit proposée pour donner à Pompée la com-

Conseil que lui donnoit Culleon.

Pompee fait rappeller Ciceron de son exil.

Ciceron rappellé, remet Pompee dans les bonnes graces du Senat.

Mais il écouta & suivit l'avis de ceux qui lui conseillerent de rappeller Ciceron, qui étoit l'ennemi juré de Clodius.] Voilà un changement bien singulier. Pompée avoit chassé Ciceron pour l'amour de Clodius, & il le rappelle aujourd'hui contre ce même Clodius. Sur quoi Dion fait cette reflexion très-sage & très-vraye: *L'esprit de l'homme est si muable, qu'il arrive très-souvent, que ceux de qui on attendoit beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, entrent tout d'un coup dans des dispositions toutes contraires, & qu'on en reçoit toute autre chose que ce que l'on en avoit attendu.* Mais alors, si on y prend bien garde, ce n'est pas l'esprit qui change, ce sont les interêts.

Commission de faire venir des bleds, donnée à Pompée. Importance de cette commission.

mission de faire venir des bleds, il la fit passer, & par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'Empire tant par mer que par terre; car par cette loi tous les ports, tous les marchez, toutes les expositions des denrées, en un mot tout le commerce des marchands, qui trafiquoient par mer, & tout celui des laboureurs, qui cultivoient la terre, dépendoient de lui.

Clodius crie contre ce decret.

Clodius crioit hautement, *que ce decret n'avoit pas été donné à cause de la disette des bleds, mais que la disette des bleds avoit été trouvée pour faire donner ce decret, afin que par cette nouvelle commission Pompée pût ranimer & remettre sur pied sa puissance, qui étoit bien languissante, & dans une espece de pamoison.* D'autres disent que ce fut une ruse du Consul Spinther, qui voulut comme renfermer Pompée dans un plus grand emploi, afin que pendant qu'il l'exerceroit, il pût lui de son côté être en-

Politique de Spinther, qui fut Consul avec Q. Cecilius Metellus Nepos, l'an de Rome 696.

Il la fit passer.] Cette loi contenoit un autre article qui méritoit d'être compté, c'est qu'elle accordoit à Pompée toute l'autorité de Proconsul pour cinq ans au-dedans & au-dehors de l'Italie. Dion, liv. XXXIX.

Par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'Empire.] Il dit *encore une fois*, parce que Ciceron l'avoit déja rendu une fois maître de l'Empire, en contribuant à faire autoriser la loi Manilia; ou simplement, comme Dion l'explique *encore une fois*, c'est-à-dire, comme il l'avoit déja été dans la guerre contre les Pirates.

Il pût lui de son côté être envoyé au secours du Roi Ptolemée, & le rétablir dans ses Etats.] Le Roi Ptolemée Auletes, fils de Ptolemée Lathurus, mortellement haï de ses sujets, s'étoit sauvé d'Egypte, & étoit allé à Rome demander que le Consul Spinther, à qui on avoit décerné la Cilicie, vînt le rétablir dans son Royaume. Dion a fort bien détaillé toute cette histoire, liv. XXXIX.

voyé

voyé au secours du Roi Ptolemée, pour le rétablir dans ses Etats.

Autre decret que propose le Tribun Canidius.

Cependant le Tribun Canidius proposa par un autre decret d'envoyer Pompée sans troupes avec deux Licteurs seulement, qui porteroient devant lui les faisceaux, pour moyenner la paix entre le Roi & le peuple d'Alexandrie. Il paroissoit que Pompée n'étoit pas fâché de ce decret, mais le Senat le rejetta honnêtement, sous prétexte qu'il craignoit pour la personne de Pompée, qui seroit trop exposé. Malgré cela on trouvoit tous les jours des billets, qu'on semoit dans la Place, & devant la porte du lieu où se tenoit le Senat, & qui portoient que Ptolemée lui-même demandoit qu'on lui donnât pour General Pompée au lieu de Spinther. Timagene ajoûte que Ptolemée quitta l'Egypte, & vint à Rome sans aucune necessité, porté à cela par Theophane, qui menageoit à Pompée des occasions de s'enrichir, & un nouveau prétexte de commander encore une armée.

Malignité de Theophane refutée par le bon naturel de Pompée.

Mais la malignité de Theophane n'a pû rendre ce conte si vrai-semblable, que le naturel de Pompée l'a fait tenir pour incroyable, & pour ab-

Le Tribun Canidius proposa par un autre decret d'envoyer Pompée sans troupes avec deux Huissiers seulement.] Il fit ce decret à l'instigation de Caton, & en vertu d'un prétendu oracle des Sybilles qui fut produit & semé dans le public traduit en Latin, qui disoit: *Si le Roi d'Egypte ayant besoin de secours vient à vous, ne lui refusez pas votre amitié, mais ne le secourez d'aucunes troupes. Si vous faites autrement, vous aurez de grands travaux à soutenir, & vous vous jetterez dans de grands dangers.*] Voilà un oracle bien clair & bien formel. Qui doutera qu'il ne fût supposé?

solument faux, parce que Pompée n'avoit en lui aucune sorte de méchanceté, & que son ambition n'avoit rien de bas ni d'indigne.

Pompée ayant donc eu l'intendance des bleds, envoya d'abord partout ses Lieutenans & ses amis, & il alla en personne en Sicile, en Sardaigne, & en Afrique, où il en amassa quantité. Dans le moment qu'il alloit s'embarquer, il s'éleva un vent si impetueux, que ses pilotes faisoient difficulté de partir. Mais se jettant le premier dans son vaisseau, il commanda qu'on levât les ancres, & cria, *il est necessaire que j'aille, mais il n'est pas necessaire que je vive.* La Fortune favorisa cette audace, & cette bonne volonté; il arriva heureusement, remplit de bled tous les marchez de Rome, & couvrit la mer de vaisseaux. De sorte que le superflu de cette abondance se répandant partout aux environs, suffit à nourrir tous les peuples voisins, & fut comme un ruisseau qui

Beau mot de Pompée, qui s'embarque pendant une furieuse tempête.

Pompée procure l'abondance à Rome, & à tous ses voisins.

Il est necessaire que j'aille, mais il n'est pas necessaire que je vive.] J'ai vû des critiques malheureusement difficiles & délicats, qui ont voulu condamner ce mot de Pompée, & y trouver une sorte de contradiction, parce qu'il ne peut pas aller s'il ne vit. Mais outre que ces mots, que la passion dicte, ne doivent pas être examinez à la rigueur, & avec cette précision, il est certain que celui-ci est plein de force & de sens. Entre deux necessitez, l'une de conserver notre vie, & l'autre d'aller où le devoir de notre charge, ou des affaires pressantes & indispensables nous appellent, il ne faut pas balancer, il faut sacrifier la premiere à l'autre, parce que ce n'est pas une necessité de vivre, mais que c'en est une de faire notre devoir. Ce mot doit être employé dans toutes les occasions où nous sommes appellez à faire quelque chose de necessaire & d'honnête, mais qui est accompagné de quelque grand danger, qui menace notre vie.

coulant d'une ſource feconde & intariſſable, porte partout le ſecours de ſes eaux.

Les guerres des Gaules cimentent la grandeur de Ceſar.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, les guerres des Gaules cimentoient la grandeur & l'élevation de Ceſar; car lorſqu'il paroiſſoit le plus loin de Rome, & attaché à combattre les Belges, les Sueves & les Bretons, c'étoit dans ce même tems-là que ſans qu'on s'en apperçut, par ſa grande habileté & par ſes pratiques ſecrettes au milieu du peuple même & dans les principales affaires du gouvernement, il minoit & ruinoit peu à peu la grande puiſſance de Pompée. En effet, faiſant de ſon armée comme ſon propre corps, il ne l'employoit pas proprement contre les Barbares, mais des combats qu'il donnoit contre ces Barbares, il s'en ſervoit comme d'autant de grandes chaſſes par le moyen deſquelles il l'exerçoit & l'endurciſſoit au travail & aux fatigues, pour le rendre par-là plus terrible & plus invincible dans les occaſions ſerieuſes qu'il lui préparoit.

Les Païs-Bas, les peuples de la Suaube, & ceux de la grande Bretagne.

Ceſar fait de ſon armée comme ſon propre corps qu'il exerce.

Combats de Ceſar comme autant de chaſſes.

Ceſar employe l'or & l'argent des ennemis à gagner les Citoyens.

D'un autre côté tout l'or & l'argent, toutes les dépoüilles & autres richeſſes qu'il gagnoit ſur ce grand nombre d'ennemis, il les envoyoit à Rome pour tâcher de gagner & de corrompre les plus puiſſans; & en faiſant de riches preſens à tous ceux qui étoient nommez Ediles, Preteurs, & Conſuls, & à leurs femmes mêmes, il acqueroit un grand nombre de partiſans. De ſorte qu'ayant repaſſé les Alpes ſans retourner à Ro-

Cour nombreuse que Cesar avoit à Lucques.

me, comme il hyvernoit à Lucques, il s'y rendit une foule innombrable d'hommes & de femmes de toutes conditions, qui accouroient à l'envi pour le voir, & entr'autres deux cens Senateurs, du nombre desquels étoient Crassus & Pompée même, & que l'on voyoit tous les jours à la porte de Cesar jusqu'à six-vingt faisceaux de Proconsuls & de Preteurs. Il renvoya tous ces gens-là comblez de riches presens, & remplis de grandes esperances, & il fit avec Pompée & Crassus un traité secret, par lequel il fut convenu qu'eux deux ensemble demanderoient une seconde fois le Consulat pour l'année suivante, que Cesar les y serviroit en envoyant à Rome une grande partie de ses gens de guerre pour donner leurs suffrages en leur faveur, & que dès qu'ils seroient élûs, ils se feroient décerner le gouvernement des Provinces, & le commandement des armées, & feroient continuer Cesar pour cinq ans encore dans ceux qu'il avoit déja.

Traité secret conclu à Lucques entre Pompée, Cesar & Crassus.

Les Romains indignez de ces pratiques.

Ces secrettes pratiques ayant éclaté, & le bruit s'en étant répandu à Rome, les principaux en furent fort indignez, jusques-là que le Consul Marcellinus s'étant levé, leur demanda à tous deux devant tout le peuple, *s'ils poursuivroient le Consulat*, & le peuple leur ayant commandé de répondre, Pompée prit le premier la parole, & dit, *que pour lui il le poursuivroit peut-être, & que*

Le Consul Marcellinus interroge Pompée & Crassus devant le peuple.

Que pour lui il le poursuivroit peut-être.] Dion lui attribuë une réponse, qui me paroît plus digne de lui. *Je n'ai besoin*, dit-il,

peut-être aussi il ne le poursuivroit pas. Mais Crassus, en plus fin politique, répondit, *qu'il feroit ce qu'il jugeroit le plus expedient & le plus utile pour la République.* Marcellinus s'attacha donc à Pompée, & s'emporta contre lui avec tant de violence, que Pompée tout en colere lui reprocha, *qu'il étoit le plus injuste & le plus ingrat de tous les hommes, de ne pas se souvenir, que par son moyen, de muet il étoit devenu éloquent, & d'affamé, si saoul, qu'il étoit souvent obligé de rendre gorge.*

Crassus plus fin politique que Pompée dans ses reponses.

Reproches que Pompée fait à Marcellinus.

Cependant tous les autres s'étant déportez de briguer le Consulat, Lucius Domitius fut le seul à qui Caton persuada de pousser sa pointe, & qu'il encouragea à ne pas se rebuter, *car*, lui dit-il, *dans ce combat, ce n'est pas du Consulat qu'il s'agit, il s'agit de défendre contre deux Tyrans la liberté publique.* C'est pourquoi Pompée & ses adherans, redoutant la roideur & la vehemence de Caton, & craignant que comme il avoit déja le Senat à sa dévotion, il ne fît changer & n'entraînât la plus saine partie du peuple, prirent le parti d'empêcher que Domitius ne descendît à la Place pour faire sa brigue. Pour cet effet ils envoyerent des hommes armez, qui se jettant sur lui comme il étoit en chemin, tuerent d'abord l'esclave qui portoit un flambeau devant lui, & mirent en fuite tous les

Caton persuade à Domitius de continuer sa brigue pour le Consulat.

Parti très-violent, que prend Pompée, pour empêcher Domitius d'aller à la place.

d'aucune magistrature pour les gens de bien; mais je demande le Consulat contre les méchans & les séditieux.

Tuerent d'abord l'esclave qui portoit un flambeau devant lui.] Il y a dans le texte ἀπέκτειναν Μέλιτον, *ils tuerent Melitus*, comme si l'esclave eût été appellé *Melitus*. Mais Xylander a fort bien

autres. Caton se retira le dernier aprés avoir été blessé au coude du bras droit, en défendant Domitius.

Crassus & Pompée faits Consuls.

Etant donc parvenus au Consulat par ces voyes si violentes, ils ne se gouvernerent pas dans la suite avec plus de moderation; car premierement lorsque le peuple étoit sur le point d'élire Caton Preteur, & qu'il alloit donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, sous prétexte, disoit-il, qu'il avoit observé au ciel quelques oiseaux de mauvais augure. Et aprés avoir corrompu les Tribuns par argent, ils firent nommer Preteurs Antias & Vatinius. Ensuite ils firent proposer par Trebonius, Tribun du peuple, des decrets qui, comme on en étoit convenu, continuoient à Cesar pour autres cinq ans les Gouvernemens & le commandement qu'il avoit déja, donnoient à Crassus la Syrie, & la conduite de la guerre contre les Parthes, & décernoient à Pompée toute l'Afrique, les deux Espagnes, avec quatre legions, dont il en prêta deux à Cesar qui les

Pompée empêche Caton d'être elû Preteur.

Antias paroît un nom corrompu.

Decret qu'ils firent proposer par le Tribun Trebonius.

vû que μίλιτον, est corrompu, & que Plutarque avoit écrit ἀπέκταναν μὲν, &c. comme le δὲ qui suit le prouve manifestement, ἐτρέψαντο δὲ.

Sous prétexte, disoit-il, qu'il avoit observé au ciel quelques oiseaux de mauvais augure.] Toutes les fois que le peuple étoit assemblé pour donner les suffrages sur quelque chose, il suffisoit que le Consul ou un autre Magistrat dit qu'il avoit vû au ciel quelque oiseau de mauvais augure, l'assemblée étoit rompuë sur le champ. Ainsi on avoit toujours un prétexte sûr pour empêcher tout ce qui déplaisoit. C'est pourquoi Clodius, pour prévenir un semblable inconvenient, avoit fait une loi, *qu'aucun Magistrat n'observeroit les signes du ciel quand le peuple seroit assemblé.*

lui demanda pour la guerre des Gaules.

Crassus, l'année de son second Consulat finie, partit d'abord pour son Gouvernement. Et Pompée resté à Rome pour la dédicace de son theâtre, & voulant honorer cette consécration, celebra des jeux Gymniques, & des jeux de Musique, donna des combats de bêtes, où il y eut plus de cinq cens lions de tuez, & pour couronner la fête, il la termina par le plus étonnant de tous les spectacles, par un combat d'élephans. Ces magnificences lui attirerent l'admiration & la bienveillance du peuple, mais en même tems il s'attira pour la seconde fois une envie aussi forte de ce qu'abandonnant ses Gouvernemens & ses armées à ses Lieutenans qu'il affectionnoit le plus, il alloit se promener par toute l'Italie dans les plus belles maisons de plaisance, & se divertir avec sa femme, soit qu'il fût amoureux d'elle, ou que charmé de l'amour qu'elle avoit pour lui, il ne pût se résoudre à la quitter. Car on allégue aussi cette derniere raison, & l'on ne parloit partout que de la grande passion que Julie avoit pour son mari, quoique Pompée ne fût plus en âge

Jeux magnifiques que Pompée donne pour la dédicace de son theâtre.

Combat d'élephans.

Pompée se promene par toute l'Italie avec sa femme.

Mais s'il n'avoit été lui-même fort amoureux, l'amour de sa femme ne l'auroit pas engagé à toutes ces promenades.

Par un combat d'élephans.] Dion ajoûte, *contre des hommes armez.* Et il dit qu'il y eut dix-huit élephans qui combattirent. Il raconte même que quelques-uns de ces élephans étant blessez, semblerent demander quartier aux Romains, & se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite. Car en les embarquant en Afrique, on leur avoit juré qu'on ne leur feroit aucun mal. Les Romains touchez de pitié les sauverent. Chose assez singuliere, un serment prêté à des élephans, & des élephans qui s'en contentent & qui s'embarquent sur la foi de ce serment.

d'être fort aimé, mais la cause du violent amour de cette jeune femme c'étoit la grande sagesse de son mari, qui n'avoit point de maîtresse, & qui n'aimoit qu'elle & les charmes de son entretien, qui, malgré sa gravité naturelle, n'avoit rien que d'agréable & d'insinuant, & qui étoit surtout très-propre à gagner les femmes, à moins qu'on ne veüille accuser la courtisane Flore d'avoir menti, quand elle lui a rendu ce grand témoignage.

Grande sagesse de Pompée.

Pompée très-propre à gagner les femmes.

Cette grande passion de Julie pour Pompée parut surtout avec éclat un jour que le peuple étoit assemblé pour l'élection des Ediles. Car la dispute s'étant échauffée, on en vint aux mains, il y eut beaucoup de gens tuez autour de Pompée, & il fut tout couvert de sang, de sorte qu'il fut obligé de changer d'habit. Voilà donc une grande émeute & un grand concours de monde dans sa maison, quand ses domestiques y porterent ses habits pour en prendre d'autres, Julie qui étoit grosse, ayant vû malheureusement la robe de son mari toute ensanglantée, tomba en défaillance, & elle ne revint qu'avec beaucoup de peine, mais le trouble & la frayeur, où cette vûë l'avoit jettée, lui causerent une si grande émotion, qu'elle se blessa. Cela fit que ceux même qui étoient le plus acharnez à condamner l'amitié que Pompée avoit pour Cesar, ne pouvoient blâmer l'amour qu'il avoit pour sa femme. Elle devint grosse une seconde fois, & accoucha d'une fille, mais elle mourut en travail, & l'enfant ne survêcut

Occasion où la passion de Julie pour Pompée parut avec éclat.

Combat à Rome pour l'élection des Ediles.

L'allarme de Julie lui cause une défaillance, & la fait blesser.

Julie accouche d'une fille, & meurt en travail.

survêcut pas longtems à la mere. Mais comme Pompée se disposoit à l'aller enterrer dans une de ses terres près d'Albe, le peuple lui faisant violence, porta le corps dans le champ de Mars, plûtôt par la pitié & par la compassion qu'il avoit de cette jeune femme, que par aucune envie qu'il eût de faire plaisir ni à Pompée ni à Cesar. Et encore dans tous les honneurs que le peuple rendoit à Julie, il paroissoit qu'il en faisoit beaucoup plus pour l'amour de Cesar absent, que pour l'amour de Pompée même present.

Le peuple fait enterrer Julie dans le champ de Mars.

Dès que l'alliance, dont Julie étoit le nœud, & qui couvroit bien plus leur furieuse cupidité de dominer, qu'elle ne la refrenoit, fut éteinte par sa mort, voilà Rome assaillie d'une violente tempête; toutes les affaires y furent d'abord dans une terrible agitation, & l'on ne parloit plus que de division & de rupture; pour surcroît de malheur on apprit bientôt après la nouvelle que Crassus avoit été défait & tué par les Parthes. Ainsi le plus fort rempart, qui restoit encore contre la guerre civile, fut emporté, car comme ils craignoient tous deux ce tiers, ils gardoient plus de mesures l'un avec l'autre, & suivoient en quelque sorte un peu plus la justice, & la raison. Mais la Fortune ayant emporté ce champion, qui pouvoit entrer en lice avec celui des deux qui seroit demeuré vainqueur, alors on peut fort bien appliquer ce mot du Poëte comique: *Ils se préparent l'un contre l'autre, ils frottent tous deux*

Julie, le nœud de l'alliance de Cesar & de Pompée.

Julie & Crassus moururent la même année, l'an de Rome 692. 52. ans avant J. C.

Crassus, le plus fort rempart contre la guerre civile.

leur corps d'huile, & répandent la poussiere sur leurs bras. Tant il est vrai que la Fortune même la plus grande est peu de chose contre la nature, dont elle ne peut jamais remplir les cupiditez, puisqu'un commandement si étendu & une domination si vaste, n'étoient pas suffisans pour assouvir l'ambition de deux hommes seuls. Bien qu'ils eussent souvent entendu dire, & qu'ils eussent eux-mêmes lû que l'Empire de l'Univers avoit été partagé en trois lots par les Dieux, & que chacun avoit été content de celui qui lui étoit échu par le sort, ils ne croyoient pourtant pas que tout l'Empire Romain leur pût suffire, quoiqu'ils ne fussent que deux à le partager. Cependant Pompée dans une harangue qu'il fit alors au peuple, dit expressément *que tous les commandemens, qu'on lui avoit donnez, il les avoit eus plûtôt qu'il n'avoit esperé, & aussi qu'il les avoit quittez plûtôt qu'on ne s'y étoit attendu.*

La Fortune impuissante pour remplir l'avidité de la nature.

Beau trait dont Plutarque caracterise l'ambition excessive de Cesar & de Pompée.

Mot d'une harangue de Pompée.

En effet, il avoit pour témoins de cette verité,

Bien qu'ils eussent souvent entendu dire, & qu'ils eussent eux-mêmes lû que l'Empire de l'Univers avoit été partagé en trois lots par les Dieux.] Plutarque rapporte ici une partie d'un passage du xv. livre de l'Iliade, où Neptune dit : *Nous sommes trois freres, tous trois fils de Saturne & de Rhea, Jupiter le premier, moi le second, & Pluton le troisiéme. L'Empire fut partagé, on en fit trois lots, qui ne furent point donnez par rapport à l'ordre de la naissance. Nous tirâmes au sort, & la fortune décida de notre partage, &c.* Et il en fait une heureuse application, pour faire voir l'avidité de la nature ; les trois plus puissans Dieux partagent entr'eux l'Univers, & ils sont contens, & deux hommes partagent l'Empire Romain, c'est-à-dire la terre presque entiere, & leur ambition n'est pas encore satisfaite.

toutes les armées qu'il avoit toujours congediées d'abord après ses expeditions. Mais alors, voyant que Cesar ne se disposoit pas à licentier la sienne, il chercha à se fortifier contre lui par les principales charges, & par les premiers emplois de la ville, sans remuer autrement & sans introduire aucune nouveauté dans l'Etat, car il ne vouloit pas paroître se défier de lui, au-contraire il faisoit semblant de le mépriser, & de n'en faire aucun compte. Mais quand il vit que les charges ne se distribuoient pas comme il l'avoit pensé, les Citoyens étant corrompus par argent, il trouva qu'il lui étoit plus expedient que l'Anarchie regnât dans la ville, & il y travailla de tout son pouvoir.

Pompée veut paroître ne pas se défier de Cesar, & le mépriser.

D'abord il se répandit un bruit qu'il falloit élire un Dictateur, & ce fut le Tribun Lucilius qui osa en parler le premier, & qui proposa au peuple de nommer Pompée à cette charge. Caton l'entreprit vivement sur cela, & le Tribun fut sur le point d'être déposé. Alors les amis de Pompée, de peur que cela ne lui fît tort, s'avancerent & firent leurs efforts pour l'excuser, en disant qu'il n'avoit jamais demandé cette charge, & qu'il ne la vouloit point. Sur cela Caton se mit à louer hautement Pompée, & à l'exhorter à faire ensorte que tout se passât dans l'ordre selon la coutume & les loix; & Pompée, qui avoit honte de ne pas se rendre à un sentiment si raisonnable, y tint si-bien la main, que Domitius Calvinus, & Valerius Messala furent élus Consuls.

Le Tribun Lucilius propose de nommer Pompée Dictateur.

L'an de Rome 700. 51. ans avant J. C.

Mais bientôt après, les choses étant retombées dans la même confusion, & la même Anarchie, & la plûpart remettant en avant avec plus d'audace & d'insolence le premier propos d'élire un Dictateur, alors Caton craignant d'être forcé, prit le parti de jetter à la tête de Pompée quelque charge considerable, dont l'autorité fût limitée par les loix, pour l'éloigner par ce moyen de celle qui n'avoit point de bornes, & qui étoit toute tyrannique. Bibulus, ennemi déclaré de Pompée, ouvrit le premier l'avis en plein Senat, de l'élire seul Consul, *car par-là*, dit-il, *ou la ville sortira du trouble & du desordre où elle se trouve, ou, si elle doit tomber en servitude, elle sera soumise à celui qui vaut le mieux.*

On remet en avant la proposition d'élire un Dictateur.

Comment Caton éluda cette proposition.

Bibulus propose d'élire Pompée seul Consul.

Cet avis ayant surpris tout le monde à cause de celui qui en étoit l'auteur, Caton se leva. D'abord chacun s'attendit qu'il alloit combattre le sentiment de Bibulus, & il se fit tout d'un coup un grand silence. Caton prenant la parole dit, *que pour lui il n'auroit jamais ouvert cet avis, mais puisqu'il étoit ouvert par un autre, son opinion étoit qu'on le suivît*, & il ajouta, *qu'il préferoit un Magistrat quel qu'il fût, à l'Anarchie, & qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne plus capable que Pompée de gouverner dans de si grands desordres & dans une si grande confusion.* Le Senat embrassa cette opinion, & ordonna que Pompée seroit élu Consul tout seul, & que s'il venoit à avoir besoin d'un Collegue, il pourroit choisir lui-même celui qu'il

Caton appuya l'avis de Bibulus.

Un Magistrat quel qu'il soit, vaut mieux que l'Anarchie.

Pompée nommé seul Consul, l'an de Rome 701.

voudroit, mais seulement après deux mois.

Pompée ayant donc été ainsi élu & déclaré seul Consul par Sulpitius, qui presidoit à son tour en qualité de Roi pendant l'interregne, alla d'abord embrasser Caton, avec toutes les marques d'une veritable amitié, *confessant qu'il lui avoit toute l'obligation de l'honneur qu'il recevoit, & le conjurant de l'assister en particulier de ses conseils dans les fonctions de sa charge.* Caton répondit, que *Pompée ne lui avoit aucune obligation; que ce qu'il avoit dit, il ne l'avoit nullement dit pour l'amour de lui, mais uniquement pour l'amour de la République; qu'il l'aideroit volontiers de ses conseils en particulier, quand il l'en requerroit; & que quand il ne l'en requerroit pas, il diroit toujours en pleine Assemblée du peuple ce qui lui paroîtroit le plus expedient & le plus convenable.* Et voilà quel étoit Caton en tout & partout.

Sulpitius Rufus, qui fut Consul l'année suivante avec M. Marcellus.

Genereuse réponse de Caton à Pompée.

Pompée étant entré dans la ville, épousa Cornelie, fille de Metellus Scipion, qui venoit tout recemment d'être laissée veuve par Publius, fils de Crassus, à qui elle avoit été mariée fort jeune, & qui avoit été tué par les Parthes avec son pere. C'étoit une personne pleine de charmes, sans compter ceux de sa beauté; car elle étoit très-sçavante dans les belles Lettres, elle joüoit fort bien de la lyre, elle étoit habile en Geometrie, elle lisoit utilement les préceptes

Pompée épouse Cornelie fille de Metellus, & veuve du jeune Crassus.

Beau portrait de Cornelie, fille de Metellus Scipion.

Fille de Metellus Scipion.] Ce Scipion étoit fils de Scipion, dit Nasica, mais il passa par adoption dans la famille des Metellus, & fut appellé Metellus Scipion.

Elle lisoit utilement les préceptes des Philosophes.] Il ne dit

des Philosophes, & ce qui est encore plus estimable, ses mœurs étoient fort éloignées de ces airs méprisans & de ces affectations ambitieuses, que donnent ordinairement aux jeunes personnes ces grandes sciences & ces belles qualitez. D'ailleurs elle étoit fille d'un pere, que sa naissance & sa réputation égaloient à ce qu'il y avoit de plus grand.

Mariage de Pompée avec Cornelie, blâmé & pourquoi.

Cependant ce mariage déplaisoit à la plûpart des gens, à cause de la disproportion d'âge; car on disoit que Cornelie à cause de sa grande jeunesse auroit mieux convenu à son fils. Les plus graves & les plus gens de bien ajoutoient à cela, que Pompée en cette occasion avoit foulé aux pieds les interêts de sa patrie, qui, se trouvant dans un état très-déplorable, l'avoit choisi pour son medecin, & s'étoit abandonnée entierement à sa conduite, & lui cependant couronné de fleurs il celebroit des noces & faisoit des sacrifices, au lieu qu'il devoit regarder comme une

Pompée devoit regarder comme une

pas *elle lisoit les préceptes des Philosophes*, mais *elle lisoit utilement.* &c. Combien de personnes les lisent par curiosité, & qui n'en deviennent pas plus sages.

Et ce qui est encore plus estimable, ses mœurs étoient fort éloignées de ces airs méprisans & de ces affectations ambitieuses.] Voilà un grand éloge. Une jeune femme modeste avec tant de charmes & tant de perfections, dont une petite partie suffit souvent pour donner beaucoup de vanité. Je dois être plus persuadé qu'un autre que l'éloge, que Plutarque donne ici à Cornelie, peut n'être point flatté. J'ai un exemple domestique, qui prouve que beaucoup d'esprit & de sçavoir, & de grands talens peuvent se trouver dans une femme, & être accompagnez d'une modestie aussi grande & plus estimable encore que ses talens.

Au lieu qu'il devoit regarder

calamité publique ce Consulat confié à lui seul ; car il étoit bien sûr qu'il ne lui auroit pas été donné ainsi contre les loix & contre les coutumes reçuës, si la ville eût été florissante & dans le cours ordinaire de ses prosperitez.

calamité publique, le Consulat donné à lui seul.

D'abord il s'attacha à regler les poursuites & les procedures que l'on devoit faire contre ceux, qui par des presens & des largesses achetoient les suffrages & s'élevoient aux dignitez, & fit des loix pour regler ces jugemens. Il se conduisit très-dignement & avec toute l'integrité possible dans tout le reste, & rétablit dans les assemblées la sûreté, l'ordre, & la tranquillité, en y presidant lui-même avec des gens armez. Mais son beau-pere Scipion ayant été appellé en justice pour ces mêmes faits, alors il oublia ses beaux reglemens, & envoya querir les trois cens soixante Juges qu'il pria de le favoriser. Mais l'accusateur, voyant Scipion reconduit par tous ses Juges, de la Place jusques chez lui, avec beaucoup d'honneur, se déporta de sa poursuite.

Pompée regle les procedures qu'on devoit faire contre ceux qui achetent les suffrages.

Il oublie les Reglemens quand il s'agit de son beau-pere.

Cela fit donc encore mal parler de Pompée, mais on en parla encore plus mal, lorsqu'après avoir défendu par une loi expresse les loüanges

Il défend par une loi de loüer les accu-

comme une calamité publique ce Consulat confié à lui seul.] Cette reflexion de Plutarque est pleine de sens, & renferme un grand précepte. Les plus grandes dignitez, où l'on monte par le renversement des loix, & par le desordre de toutes les parties de l'Etat ne sont pas des dignitez, ce sont des malheurs & des disgraces terribles.

Lors qu'après avoir défendu par une loi expresse les loüanges que l'on donnoit aux accusez.] Pompée ayant remarqué souvent que les loüanges que l'on donnoit

sez en plaidant pour eux, & il contrevient à sa loi.

que l'on donnoit aux accusez en plaidant pour eux, il se presenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus le jour même qu'on le jugeoit. Caton, qui se trouvoit un des Juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, disant, *qu'il ne lui étoit pas permis d'entendre des loüanges, qu'on donnoit contre la loi à un accusé.* Cela donna lieu de recuser Caton, mais il n'empêcha pas que Plancus ne fût condamné unanimement par tous les suffrages, à la grande confusion de Pompée son protecteur.

Plautius Hypseus, accusé d'avoir brigué le Consulat, en distribuant de l'argent pour acheter les suffrages.

Peu de jours après, il arriva qu'Hypseus, homme Consulaire, poursuivi criminellement, observa si-bien Pompée, que se presentant à lui comme il sortoit du bain pour aller se mettre à table, il embrassa ses genoux & le supplia de le secourir; mais Pompée passa outre avec une fierté pleine de mépris, en lui disant pour toute réponse, *que tout ce qu'il avançoit par ses importunitez, c'étoit de faire gâter son souper.* Cette bizarrerie & cette inégalité de favoriser les uns & de rebuter les autres lui attirerent le blâme de tous les honnêtes gens. Mais dans tout le reste il se comporta avec tant de sagesse, qu'il rétablit l'ordre partout, & qu'il

Réponse fort dure de Pompée à un Consulaire qui le sollicitoit.

choisit

aux accusez en plaidant pour eux, en déroboient plusieurs à la justice, voulut réformer cet abus par une loi.

Il se presenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus.] De T. Munacius Plancus Bursa, qui étoit accusé par Ciceron, & qui fut condamné malgré la protection de Pompée & les grands éloges qu'il lui avoit donnez de vive voix & par écrit. Ciceron fut si charmé de ce grand succès, qu'il en témoigne sa joye à Marius dans la seconde lettre du liv. VII.

choisit pour son collegue son beau-pere pour les cinq derniers mois de son Consulat. Alors on lui continua pour autres quatre années ses Gouvernemens, avec la permission de prendre dans le tresor mille talens par an pour entretenir & soudoyer ses troupes.

Pompée choisit pour collegue son beau-pere Scipion, pour les cinq derniers mois de son Consulat.

Trois millions.

Les amis de Cesar prenant pied sur cela, prétendirent qu'on devoit aussi avoir des égards pour lui, qui faisoit des guerres si difficiles, & qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome, & qu'il étoit juste, ou qu'il obtint un second Consulat, ou qu'on lui continuât son Gouvernement encore quelques années, pendant lesquelles un successeur ne viendroit pas lui enlever le fruit de ses travaux, & il commanderoit seul dans ses conquêtes, & joüiroit en repos des honneurs meritez par ses exploits.

Sur cela une grande dispute s'étant émuë,

Et qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.] Ce passage est important. Il y a dans le texte ἀγωνιζομένυ τοσύτυς ἀγῶνας ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας. Et on a cru que ce mot ἡγεμονία ne pouvoit signifier ici que *la République*. Mais j'avouë que je ne l'ai jamais vû dans cette signification. Plutarque s'en est servi dans la vie de Cesar, pour dire le Gouvernement de Cesar, c'est-à-dire, son Gouvernement des Gaules & de l'Illyrie. Il faudroit donc l'expliquer ici dans ce sens-là. Mais comme ce n'est pas-là ce que les amis de Cesar doivent dire, je croi qu'il faut rétablir ici le mot du Ms. de la Bibliotheque de S. Germain, où on lit ἀγωνιζομένυ τοσύτυς ἀγῶνας ὑπὲρ ἐλευθερίας. *Il donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.* En effet, Cesar vouloit faire croire qu'il ne prenoit les armes que pour remettre les Romains en liberté, car il demandoit que toute l'Italie mît bas les armes, qu'on délivrât Rome de la crainte où elle étoit, & qu'on laissât la République comme auparavant à la disposition du Senat & du peuple.

Pompée s'employe pour faire obtenir à Cesar la permission de demander le Consulat, quoi qu'absent.

Pompée, comme pour détourner par amitié la haine & l'envie que cette demande pouvoit exciter contre Cesar, dit qu'il avoit des lettres de lui par lesquelles il demandoit un successeur, & prioit qu'on le déchargeât du soin de cette guerre, mais que pour le Consulat, il étoit bien juste & raisonnable de lui accorder la permission de le demander quoiqu'absent. Caton s'opposa à cela de tout son pouvoir, voulant absolument que Cesar, après avoir posé les armes, revînt comme simple particulier, & qu'en cet état il demandât à ses citoyens la récompense de ses services. Pompée ne contesta pas davantage, mais se tut comme vaincu, ce qui fit soupçonner qu'il n'avoit pas si bonne opinion des intentions de Cesar, & qu'il n'étoit pas si porté pour lui, d'autant plus même qu'il lui envoya redemander les deux legions qu'il lui avoit prêtées, prétextant sa demande sur la guerre des Parthes, dont il étoit chargé. Cesar, quoiqu'il comprît bien à quel dessein & dans quelles vûës on lui redemandoit ces troupes, ne laissa pas de les renvoyer, après leur avoir fait de riches presens.

Caton s'y oppose, & Pompée se retire comme vaincu.

Pompée redemande à Cesar les deux legions qu'il lui avoit prêtées.

Peu de tems après Pompée tomba malade à

Mais que pour le Consulat, il étoit bien juste & raisonnable de lui accorder la permission de le demander quoiqu'absent.] Il y avoit une loi qui défendoit aux absens, de demander le Consulat. Pompée fit ajoûter à cette loi cette queuë, *excepté à ceux à qui on le permettroit nommément.* Ce qui n'étoit autre chose que détruire la loi & la rendre entierement inutile. Car ceux qui étoient puissans & qui avoient des troupes, ne manqueroient gueres de se faire donner cette permission.

Naples d'une maladie très-dangereuse, dont il guerit pourtant enfin. Les Napolitains, à la persuasion d'un des principaux habitans, nommé Praxagoras, offrirent des sacrifices pour remercier les Dieux de sa guerison. Leurs voisins firent de même, & de proche en proche cet exemple gagna toute l'Italie, de sorte qu'il n'y eut ville ni petite ni grande, où l'on ne celebrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avoit point de lieux assez grands pour recevoir l'affluence du peuple, qui accouroit de tous côtez au-devant de lui. Tous les chemins, tous les bourgs, tous les ports, toutes les côtes, en un mot toute la campagne étoit pleine de gens qui faisoient des sacrifices & de grandes réjoüissances, pour marquer leur joye du retour de sa santé. Il y en avoit même plusieurs, qui, couronnez de chapeaux de fleurs, alloient le recevoir avec des flambeaux & l'accompagnoient ainsi partout le chemin; de maniere que son retour avec ce grand cortege faisoit un des plus beaux & des plus magnifiques spectacles qu'on eût pû voir. Aussi dit-on que ce ne fut pas une des moindres causes de la guerre civile. Car la joye excessive qu'il eut de tous ces honneurs, lui remplit la tête d'une présomption démesurée, qui renversa tous les raisonnemens qu'il auroit dû tirer des affaires presentes, & qui lui faisant abandonner la prévoyance & la précaution, dont il avoit toujours usé jusques-là pour assurer ses grandes prosperitez, & le suc-

Sacrifices offerts aux Dieux, & fêtes celebrees par toute l'Italie, pour la guerison de Pompee.

Ces honneurs excessifs renversent la tête de Pompée.

cès de ses grandes actions, le jetta dans une audace sans bornes, & dans un mépris insensé de la grande puissance de Cesar; jusques-là qu'il disoit publiquement, *qu'il n'avoit besoin contre lui ni d'armes, ni d'aucune diligence penible & laborieuse, & qu'il le détruiroit beaucoup plus facilement, qu'il ne l'avoit élevé.*

Mépris insensé que Pompée avoit pour la puissance de Cesar.

Présomption impertinente de Pompée.

A cela se joignit encore l'arrivée d'Appius, qui lui ramena des Gaules les troupes qu'il avoit prêtées à Cesar, & qui dans tous ses discours ravala extrêmement toutes les grandes actions qui s'étoient passées dans ce païs-là, & sema partout des propos très-injurieux à Cesar, disant hautement *que Pompée ne connoissoit pas ses propres forces, ni la grandeur de sa réputation, de chercher à se fortifier par d'autres troupes contre Cesar; qu'il le déferoit avec celles qu'il amenoit lui-même dès qu'il paroîtroit devant lui, tant les soldats avoient de haine pour Cesar, & d'affection pour Pompée, qu'ils mouroient d'impatience de revoir.*

Flatteries d'Appius.

Tous ces discours enflerent tellement Pompée, & le plongerent dans une si grande nonchalance, par l'excessive confiance qu'ils lui inspirerent, qu'il se mocquoit ouvertement de ceux qui craignoient la guerre, & que quand on lui disoit, que si Cesar revenoit à Rome avec son armée, on ne voyoit pas avec quelles forces il pourroit s'opposer à lui, il répondit en riant, & avec un visage ouvert, où la joye & l'assurance paroissoient peintes, *qu'on ne se mît point en peine;*

car, ajoûtoit-il, *en quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied, il en sortira des legions qui obéiront à mes ordres.*

Mot de Pompée, qui marque une assurance trop présomptueuse.

Cesar au-contraire s'appliquoit fortement à ses affaires, & redoubloit sa vigilance & son attention; car il s'approchoit à grandes journées de l'Italie, & chemin faisant, il envoyoit tous les jours à Rome de ses soldats pour assister aux élections; & par ses largesses il gagnoit & corrompoit sous main plusieurs de ceux qui étoient dans les principales charges. De ce nombre furent le Consul Æmilius Paulus, qu'il fit changer pour quinze cens talens qu'il lui donna, Curion Tribun du peuple, pour lequel il acquitta de grandes sommes qu'il devoit, & Marc-Antoine, qui par la grande amitié qu'il avoit pour Curion, s'étoit engagé conjointement avec lui pour les mêmes sommes.

Vigilance & attention de Cesar.

Largesses de Cesar pour gagner les principaux.

Il étoit Consul avec C. Claudius Metellus, l'an de Rome 703.

Quinze cens mille écus.

On dit alors qu'un des Capitaines, que Cesar avoit envoyez à Rome, s'étant tenu long-tems à la porte du Senat; & ayant oüi dire enfin que le Conseil refusoit à Cesar la prolongation de son Gouvernement, frappa de la main le pommeau de son épée, & dit tout haut: *mais celle-ci la lui donnera.*

Mot hardi d'un Officier de Cesar.

Cesar au-contraire s'appliquoit fortement à ses affaires, & redoubloit sa vigilance & son attention.] On ne sçauroit mettre dans un plus grand jour ce que produisent la nonchalance & l'aveugle confiance d'un Capitaine corrompu par une vanité insensée, & les bons effets de l'attention & de la prévoyance d'un Capitaine sage & prudent.

Toutes les actions de Cesar, tous ses grands préparatifs, & toutes ses vûës ne tendoient qu'à cette unique fin. Cependant toutes les demandes & les instances que Curion faisoit pour lui, paroissoient plus moderées & plus populaires ; car il demandoit de deux choses l'une, ou que Pompée congediât son armée, ou que Cesar retînt aussi la sienne, *car ayant mis bas les armes, & étant devenu tous deux simples particuliers, ils en viendroient à des conditions justes & raisonnables, ou demeurant armez ils se contenteroient de ce qu'ils avoient, & se tiendroient en repos, par la peur qu'ils auroient l'un de l'autre ; au lieu que, qui affoibliroit l'un sans affoiblir l'autre, augmenteroit de moitié la puissance qu'il redoutoit.*

Demandes de Curion pour Cesar.

Sur cela le Consul Marcellus appella Cesar brigand, & dit qu'on devoit le déclarer ennemi de la patrie, s'il ne posoit les armes. Mais Curion, appuyé par Antoine & par Pison, vint à bout de faire passer la chose par les suffrages du Senat ; car il proposa que tous ceux qui vouloient que Cesar seul mît bas les armes, & que Pompée retînt les siennes, passassent d'un côté ; en même tems la plûpart passerent. Ensuite il ordonna que ceux qui vouloient que l'un & l'autre les posassent, & qu'aucun des deux ne demeurât armé, passassent encore d'un côté, il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fideles à Pom-

Marcellus appelle Cesar brigand, & veut le faire declarer ennemi de la patrie.

Maniere dont on opina dans le Senat.

Il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fideles à Pompée.] Dion assure pourtant tout le contraire. Car il écrit qu'il ne se

pée, tous les autres se rangerent du côté de Curion, qui, fier de sa victoire, & transporté de la joye qui le possedoit, descendit incontinent à la Place vers le peuple, qui le reçut avec de grands cris & de grands battemens de mains, & avec quantité de bouquets, & de chapeaux de fleurs qu'il jetta sur sa tête.

Il étoit hors de la ville avec son armée.

Pompée n'étoit pas present à cette déliberation du Senat, car il est défendu à ceux qui reviennent à la tête des armées d'entrer dans la ville, mais le Consul Marcellus se levant de sa place, dit *qu'il ne demeureroit point assis à écouter tranquillement des disputes, lorsqu'il avoit des avis certains que l'on voyoit déja sur les sommets des Alpes dix legions qui s'avançoient contre eux, & qu'il alloit leur opposer un homme, qui sçauroit leur tenir tête, & défendre la patrie dans un si grand danger.*

Discours du Consul Marcellus, en faveur de Pompée.

On prend à Rome la robe de deüil.

Dès ce moment on changea de robe à Rome comme dans un deüil public; & Marcellus traversant la Place suivi de tout le Senat, sortit de la ville pour aller trouver Pompée. Quand il fut arrivé en sa presence, il s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui dit, *Pompée, je vous ordonne de secourir votre patrie, & pour cet effet de vous servir des troupes que vous avez déja, & d'en lever de nouvelles.* Lentulus, un de ceux qui étoient désignez Consuls pour l'année suivante, lui dit la même chose. Mais

Ordre que Marcellus donne à Pompée.

trouva personne qui voulût que Pompée posât les armes, & qu'il n'y eut pour Cesar que deux hommes seuls; un certain Marcus Cæcilius & Curion, celui qui avoit apporté des lettres de Cesar.

ayant voulu commencer à enrôler ses soldats, les uns n'obéïssoient point à ses mandemens, les autres ne venoient se presenter qu'en petit nombre, & avec très-mauvaise volonté, & la plûpart, au lieu de donner leurs noms, crioient *la paix, la paix*. Car Antoine avoit lû au peuple malgré le Senat, une lettre de Cesar, qui contenoit des propositions très-propres à gagner la multitude. En effet il proposoit que Pompée & lui quittant leurs Gouvernemens, & congediant leurs armées, vinssent devant le peuple, & que là ils rendissent compte de leurs actions.

Lettre de Cesar lüe au peuple, malgré le Senat.

Lentulus, qui étoit déja entré en charge, n'assembloit point le Senat, car Ciceron revenu depuis peu de jours de son Gouvernement de la Cilicie, menageoit un accommodement; il proposoit que Cesar quittant les Gaules, congedieroit toute son armée, excepté deux legions qu'il retiendroit, & qu'avec ces deux legions & le Gouvernement d'Illyrie, il attendroit son second Consulat. Cet expedient déplut extrêmement à Pompée, de sorte que les amis de Cesar se laisserent persuader qu'il devoit congedier encore une de ces deux legions. Mais Lentulus s'y opposant, & Caton criant que Pompée faisoit une grande faute, & qu'il se laissoit tromper, l'accommodement fut rompu.

Il étoit alors Consul avec C. Claudius Marcellus, l'an de Rome 704.

Proposition que Ciceron faisoit pour moyenner un accommodement.

Dans le même tems on reçoit des nouvelles que Cesar s'étoit emparé d'Ariminum, bonne & grande ville d'Italie, & qu'il s'avançoit à grandes

Cesar s'empare d'Ariminum.

grandes journées vers Rome avec toutes ses forces. Mais cette derniere circonstance étoit fausse, car il ne menoit avec lui que trois cens chevaux & cinq mille hommes de pied, n'ayant pas voulu attendre le reste de son armée, qui étoit encore au-delà des monts, parce qu'il aimoit mieux, avec ce peu de troupes, tomber à l'improviste sur des gens troublez & surpris, que pour arriver plus fort, leur donner le tems de se remettre, & ne les combattre que préparez. Car même étant arrivé sur le bord du Rubicon, qui faisoit les bornes de son Gouvernement, il s'arrêta & demeura longtems plongé dans un profond silence, differant de passer, & pensant en lui-même à la grandeur & à la temerité de cette entreprise; puis tout d'un coup, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abysme d'une profondeur infinie, faisant taire sa raison, & fermant les yeux au danger, il s'écria en langage grec, *le sort en est jetté*, & passa avec son armée.

Il s'avance vers Rome avec peu de forces.

Il vaut mieux tomber avec peu de troupes sur des gens surpris, qu'avec beaucoup sur des gens preparez.

Mot de César sur le bord du Rubicon.

Dès que le bruit en fut porté à Rome, voilà toute la ville saisie d'étonnement, de frayeur & de trouble, jamais on n'avoit vû un pareil effroi. Tout le Senat court d'abord vers Pompée, tous les Magistrats sortent aussi en foule, & se retirent auprès de lui. Là Tullus lui demande tout haut *quelles forces, & quelle armée il avoit pour les défendre?* Pompée est longtems à répondre, & ne répond que d'un ton mal assûré, *qu'il avoit toutes prêtes*

Grand effroi dans Rome.

les deux legions que Cesar lui avoit renvoyées, & que des troupes, qu'il avoit enrôlées depuis peu, il pourroit en assembler très-promptement jusqu'à trente mille hommes. Sur cela Tullus se mit à crier, *Pompée, vous nous avez trompez*, & conseilla sur l'heure que sans differer on envoyât des Ambassadeurs à Cesar. Un certain Favonius, qui n'étoit pas d'ailleurs un méchant homme, mais qui par une opiniâtreté obstinée & par une brusquerie insolente & brutale croyoit imiter la franchise & la liberté de Caton, dit à Pompée, *qu'il frappât donc la terre du pied pour en faire sortir les legions qu'il leur avoit promises.*

Caractere de Favonius.

Raillerie importante & brutale de Favonius.

Pompée supporta fort doucement cette raillerie très-importune, & Caton l'ayant fait ressouvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de Cesar dès le commencement, il lui répondit, *dans tout ce que vous m'en avez prédit, vous avez deviné plus veritablement & en plus grand prophete; & dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi plus gracieusement & plus en homme de bien.* En même tems Caton proposa de nommer Pompée General avec une autorité souveraine, ajoutant *que ceux qui ont fait les plus grands maux, sont ceux qui sçavent aussi le mieux y apporter les remedes.* Et tout aussi-tôt il partit pour la Sicile, dont le Gouvernement lui étoit échu par le sort, & tous les autres Magistrats allerent de même aux Gouvernemens qui leur étoient tombez en partage.

Belle réponse de Pompée à Caton.

Maxime de Caton, qui n'est pas toujours vraye.

L'Italie étant donc ainsi presque toute soule-

vée, on ne sçavoit quel parti prendre, ni à quoi se déterminer. Ceux qui étoient dehors, prenant la fuite, accouroient de tous côtez à Rome, & ceux qui étoient à Rome, en sortoient & l'abandonnoient, voyant que dans une si furieuse tempête, & dans un si grand effroi, tout ce qui auroit pû rendre quelque service, y étoit foible; & au contraire tout ce qui pouvoit nuire & qu'on avoit le plus à craindre, y étoit fort & violent, & difficile à réduire par ceux qui avoient le pouvoir de commander. Car il étoit impossible de calmer la frayeur qui s'étoit emparé de tous les esprits, & on ne laissoit pas même à Pompée la liberté de se servir de son jugement pour remedier à un si grand desordre; mais chacun, selon qu'il étoit agité de crainte, de tristesse, ou de doute & d'incertitude, cherchoit à l'entraîner dans sa même passion, de sorte qu'il arrivoit souvent que dans le même jour il prenoit des resolutions toutes contraires. D'ailleurs il n'avoit aucunes nouvelles certaines des ennemis; car les uns lui rapportoient une chose, & les autres une autre toute opposée, & s'il refusoit de les croire, ils se fâchoient tous également contre lui. Enfin après avoir déclaré qu'il ne voyoit dans la ville qu'un trouble & une confusion sans remede, après avoir ordonné aux Senateurs de le suivre, & protesté que tous ceux qui resteroient dans Rome, il les tiendroit pour partisans de Cesar, il sortit de la ville le soir sur la brune. Les Consuls prirent aussi la fuite

Pompée sort de Rome, ordonne aux Senateurs de le suivre, & déclare qu'il regarde comme ennemis ceux qui y restent.

Les Consuls prennent aussi la fuite.

sans avoir fait les sacrifices que l'on a accoutumé de faire avant que de partir pour quelque guerre que ce soit.

Avantage de Pompée dans cette extrémité.

Dans cette affreuse extrêmité, Pompée ne laissoit pas de pouvoir se dire heureux, & digne même d'envie, à cause de cette grande affection que tout le monde lui témoignoit; car bien que la plûpart blâmassent & détestassent cette guerre, il n'y en avoit pas un seul qui blâmât, ni qui haït celui qui la conduisoit, & ceux qui le suivoient pour l'amour de lui, sans pouvoir se resoudre à le quitter, étoient infiniment en plus grand nombre que ceux qui le suivoient pour l'amour de la liberté.

Peu de jours après Cesar arriva à Rome, & s'étant saisi de la ville, il traita très-humainement tous ceux qui y étoient restez, & calma leurs craintes. Mais Metellus, l'un des Tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent du tresor public, il le menaça qu'il le tuëroit; & à cette terrible menace, il ajouta ce mot plus terrible encore, *qu'il lui étoit plus difficile de le dire, que de le faire*. Ayant donc écarté Metellus par ce moyen, & pris tout l'argent qui lui étoit necessaire, il se mit à poursuivre Pompée, se hâtant de le chasser de l'Italie avant qu'il eût pû recevoir les forces qui lui venoient d'Espagne.

Mot terrible de Cesar au Tribun Metellus.

Pompée s'empare de Brunduse, & s'y fortifie.

Mais Pompée s'étant emparé de Brunduse, & ayant ramassé quantité de galeres, fit embarquer sur l'heure les Consuls, & les envoya devant à

Dyrrachium avec trente Cohortes. En même tems il dépêcha en Syrie Scipion, son beau-pere, & son fils Cneus pour lui assembler des navires & des matelots. Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes, fait de lieu à autre des Forts & des places d'armes, garni les murailles & les tours de ce qu'il avoit de plus leger & de plus dispos dans ses frondeurs & ses gens de trait, & ordonné à tous les Brundusiens de se tenir tranquilement dans leurs maisons sans en sortir, il creusa devant toutes les ruës de la ville, de grandes traverses, qu'il remplit de pieux fort pointus; & qu'il couvrit de clayes avec de la

Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes.] Plutarque passe ici sous silence tout ce qui se passa au siége de Brundusе pendant neuf jours. Cela meritoit pourtant d'être rapporté comme Cesar l'écrit dans le premier livre de la guerre Civile.

Il creusa devant toutes les ruës.] Tout cet endroit est obscur & broüillé même dans le Grec. Je l'ai éclairci par le texte même de Cesar, qui dans le premier liv. de la guerre Civile écrit: *Quo facilius impetum Cæsaris tardaret, ne sub ipsa profectione milites oppidum irrumperent, portas obstruit, vicos plateasque inædificat, fossas transversas viis praducit, atque ibi sudes stipitesque præacutos defigit, hæc levibus cratibus terraque inæquat. Aditus autem atque itinera duo, quæ extra murum ad portum ferebant, maximis defixis trabibus, atque eis præacutis præsepit. Pour retarder plus facilement les efforts de Cesar, & pour empêcher que sur le moment de sa retraite ses soldats ne forcent la place, il ferme & barricade les portes, fait de lieu à autre des Forts & des places d'armes, creuse à la tête de toutes les ruës de grandes traverses qu'il remplit de pieux fort pointus, & qu'il couvre de clayes avec de la terre, en les égalant pardessus. Il ne se reserva que deux portes & deux ruës qui conduisoient au port, & il les palissada avec de grosses pieces de bois fort pointuës.* On voit par-là que Pompée palissada les deux ruës qu'il s'étoit reservées. Et la raison le vouloit, afin qu'en cas d'attaque il pût faire sa retraite avec plus de sureté.

terre, en les égalant pardessus. Il ne reserva que deux ruës qui conduisoient par dehors sur le port, & il les palissada avec de grosses pieces de bois fort pointuës. Le troisiéme jour d'après toutes ses autres troupes se trouverent embarquées sans aucun trouble. Cela fait, il éleva tout d'un coup un signal à celles qui gardoient les murailles; elles accoururent à lui très-promptement, & les ayant recueillies dans ses vaisseaux il traversa la mer.

Pompée s'embarque avec ses troupes.

Cesar voyant les murailles abandonnées, se douta d'abord que Pompée prenoit la fuite; c'est pourquoi faisant promptement prendre les armes à ses gens pour l'en empêcher, il escalada la ville, & peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les piéges qu'on lui avoit tendus, en s'enferrant lui-même dans les pieux de ces traverses; mais en ayant été averti assez-tôt par les habitans, il n'eut garde de passer au travers de la ville, & prenant un grand détour, il arriva au port, où il trouva que toute la flotte étoit partie, excepté deux navires chargez de quelques soldats, qui ayant échoüé contre la digue, qu'il avoit faite, furent pris par des chaloupes qu'il envoya.

Cet embarquement de Pompée regardé comme une ruse de guerre très-admirable.

La plûpart des gens comptent cet embarquement de Pompée parmi les meilleures ruses de guerre dont il se soit jamais servi. Mais Cesar

Se trouverent embarquées sans aucun trouble.] Ils s'embarquerent sur les mêmes vaisseaux, qui avoient mené les Consuls à Dyrrachium, & que les Consuls avoient renvoyez.

s'étonnoit comment ayant une ville très-forte, & attendant l'armée qui lui venoit d'Espagne, & étant encore maître de la mer, il abandonnoit & livroit toute l'Italie; & Ciceron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Themistocle, que celle de Pericles, vû que les affaires qu'il avoit ressembloient plûtôt à celles de ce dernier, qu'à celles de l'autre. D'un autre côté Cesar lui-même fit bien voir par des effets qu'il craignoit la longueur du tems; car ayant pris Numerius, ami de Pompée, il l'envoya à Brunduse avec ordre

Cesar en juge tout autrement.

Ciceron lui en fait un reproche.

Et Ciceron lui-même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Themistocle, que celle de Pericles.] Le passage de Ciceron, que Plutarque a ici en vûë, est dans la lettre XI. du VII. liv. à Atticus. Je l'ai rapporté ailleurs. Pompée y est fort blâmé d'avoir abandonné Brunduse. Themistocle avoit autrefois abandonné Athenes, & l'avoit confiée à ses vaisseaux; mais cet exemple de Themistocle ne fait rien pour Pompée; car Themistocle ne pouvoit pas combattre seul par terre contre tant de milliers de Barbares, & le seul parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de s'embarquer. Cette action de Pompée est de plus condamnée par l'exemple de Pericles, qui cinquante ans après, les Lacedemoniens & leurs alliez étant entrez en armes dans l'Attique, & s'étant avancez jusqu'aux portes d'Athenes, bien loin de sortir de sa ville, prit le parti de s'y défendre, & la situation de Pompée alors étoit plus semblable à celle de Pericles, qu'à celle de Themistocle. Elle est encore condamnée par l'exemple des Romains, qui, les Gaulois s'étant rendus maîtres de la ville, se retirerent dans le Capitole, & s'y défendirent courageusement. Voilà ce que Pompée devoit imiter.

Car ayant pris Numerius ami de Pompée.] C'est celui que Cesar appelle CN. Magius, qui étoit *præfectus fabrûm CN. Pompeii.* Xylander a crû qu'il pouvoit s'appeller *Numerius Magius*, & que le surnom Numerius étant écrit par une seule N. ceux qui n'avoient pas entendu ce que cette lettre signifioit, avoient écrit CN. c'est-à-dire *Cneus*.

de déclarer de sa part à Pompée, qu'il ne demandoit pas mieux que d'en venir à un accommodement, à des conditions justes & raisonnables. Mais Numerius, au lieu de revenir, fit voile avec Pompée.

Cesar se rend maître de l'Italie en soixante jours, sans verser une goute de sang.

Cesar s'étant donc ainsi rendu maître de toute l'Italie en soixante jours sans verser une goutte de sang, vouloit d'abord poursuivre Pompée, mais il n'avoit pas des vaisseaux tout prêts; car Pompée les avoit tous pris pour lui en ôter les moyens. Renonçant donc à ce dessein, il tire en diligence vers l'Espagne, pour tâcher de gagner l'armée qui y étoit.

Grandes forces que Pompée rassemble par terre & par mer. Il eut une année entiere pour faire tous ces préparatifs.

Pendant ce tems-là, Pompée assemble de grandes forces tant de terre que de mer; il avoit une flotte invincible, car elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre, & d'un plus grand nombre encore de flutes legeres & de brigantins. Dans son armée de terre il avoit une cavalerie, qui étoit la fleur des Chevaliers de Rome, & de toute l'Italie, au nombre de sept mille, tous des plus nobles maisons, de la premiere richesse, & du courage le plus élevé, & une infanterie nombreuse, mais ramassée de tous côtez,

Il avoit une cavalerie, qui étoit la fleur des Chevaliers de Rome & de toute l'Italie, au nombre de sept mille.] Mais Cesar dit lui-même, que cette cavalerie d'élite étoit presque toute composée d'étrangers. Il y en avoit, dit-il, six cens de la Galatie, cinq cens de la Cappadoce, autant de la Thrace, deux cens de la Macedoine, cinq cens Gaulois ou Germains, huit cens qu'il avoit levez dans ses terres ou qui étoient de sa suite, & ainsi des autres dont il nomme les païs.

&

& qui demandoit beaucoup de ſoin pour être aguerrie & diſciplinée. Auſſi l'exerça-t-il continuellement pendant le ſéjour qu'il fit à Beroé, où il ne demeuroit pas lui-même oiſif, mais faiſoit les mêmes exercices que ſes ſoldats, comme s'il avoit été à la fleur de ſon âge, ce qui ne contribuoit pas peu à raſſurer & à encourager les troupes, de voir le grand Pompée à l'âge de cinquante-huit ans s'exercer encore à pied tout armé, monter enſuite à cheval, tirer l'épée facilement en courant à toute bride, & la remettre avec la même aiſance dans le fourreau, & lancer le javelot, non-ſeulement avec plus d'adreſſe & plus de juſteſſe que les autres, mais avec plus de force, en le pouſſant à une diſtance, dont les plus jeunes & les plus vigoureux pouvoient à peine approcher.

Pompée exerce continuellement ſon infanterie à Beroé.

Il fait les mêmes exercices que ſes ſoldats.

L'an de Rome 705. Pompée entroit dans ſa 58. année.

Il avoit avec lui pluſieurs Rois & pluſieurs grands Seigneurs du païs, qui venoient lui faire leurs ſoumiſſions, & un ſi grand nombre de Capitaines Romains qui avoient commandé des armées, qu'il en auroit pû faire un Senat complet. Labienus, l'intime ami de Ceſar, & qui l'avoit accompagné dans toutes ſes guerres des Gaules,

Labienus va ſe rendre à Pompée.

Tirer l'épée facilement en courant à toute bride.] Au lieu de θέοντι τῷ ἵππῳ, qui eſt dans le texte, il faut corriger, comme dans un mſ. θέοντος τοῦ ἵππου. *Le cheval courant à toute bride.*

Labienus, l'intime ami de Ceſar, & qui l'avoit accompagné dans toutes ſes guerres des Gaules, alla ſe rendre à lui,] Il paroît fort étonnant, dit Dion, que Labienus eût pû quitter le parti de Ceſar, qui l'avoit comblé d'honneurs, & qui lui avoit donné le commandement de toutes les troupes qu'il avoit au-delà des Alpes pendant qu'il étoit à Rome. Et il en donne la raiſon. *Labienus, dit-il, ſe voyant comblé d'honneurs & de richeſſes, s'ou-*

alla se rendre à lui. Brutus même, le fils de celui qui avoit été tué par Geminius dans une petite bourgade près du Pô, homme d'un grand courage, & qui jamais auparavant n'avoit daigné parler à Pompée, ni le saluer, le regardant comme le meurtrier de son pere, alla aussi se soumettre à lui, comme à celui qui combattoit pour la liberté de Rome. Et Ciceron, quoiqu'il eût écrit tout autrement, & donné des conseils tout contraires, eut honte de ne pas être du nombre de ceux qui s'exposoient genereusement pour la patrie. Tidius Sextius, quoique dans une extrême vieillesse, & boiteux d'une jambe, alla aussi le trouver jusques dans la Macedoine. Tous ceux de la Cour de Pompée le voyant arriver, se mirent à rire & à se moçquer, mais Pompée se levant de sa place courut au-devant de lui, prenant pour une grande marque de la justice de sa cause, que des gens d'un âge si avancé fissent plus que leurs forces ne pouvoient permettre, & préferassent d'être en danger avec lui, à être en sureté avec les autres.

Le jeune Brutus va se soumettre à lui.

Tidius Sextius, quoique fort vieux fait de même.

Mais après que dans un grand conseil, qui fut tenu, on eut arrêté sur la proposition de Caton qu'on n'ôteroit la vie à aucun citoyen Romain que dans le combat, & qu'on ne saccageroit ni ne pilleroit aucune ville soumise à l'Empire, le parti de Pompée fut encore plus aimé & plus suivi. Car

Pompée tient un grand conseil de guerre. Resolution qui y fut prise.

blia jusqu'à prendre des airs qui ne lui convenoient point. Cesar voyant qu'il vouloit s'égaler à lui, le traita plus froidement, ce que Labienus ne put supporter, & alla se rendre à Pompée.

ceux qui ne se mêloient en aucune façon de cette guerre à cause de leur grand éloignement, ou qui n'y entroient point à cause de leur foiblesse, qui empêchoit de les rechercher, s'y interessoient par leurs souhaits, & combattoient par leurs discours pour la justice, persuadez que celui qui ne souhaitoit pas que Pompée demeurât vainqueur, étoit ennemi des Dieux & des hommes.

Ce n'est pas que Cesar ne se montrât très-doux & très-gracieux dans sa victoire, car en Espagne ayant défait l'armée de Pompée, & l'ayant toute prise, il renvoya les Capitaines, & retint les soldats dans ses troupes. Ensuite ayant repassé les Alpes & traversé toute l'Italie, il arriva à Brunduse, vers le solstice d'hyver, & s'étant embarqué peu de jours après, il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de sable & des rochers, d'où il dépêcha Vibullius Rufus ami parti-

Cesar se rend maître de l'armée de Pompée en Espagne, & renvoye tous les Officiers.

Il repasse les Alpes, arrive à Brunduse, s'embarque, & prend terre près d'Oricum.

Il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de sable & des rochers.] C'est ainsi qu'il faut traduire cet endroit; car il est faux que Cesar eût pris terre à Oricum, puisque ce poste étoit occupé par une escadre de la flotte de Pompée. Il n'entra à Oricum que le soir, Torquatus, qui y commandoit pour Pompée, ayant obligé la garnison à lui ouvrir les portes. Cef. liv. III.

D'où il dépêcha Vibullius Rufus.] Il y a dans le texte *d'où il dépêcha Vibius*, mais c'est une faute, il faut lire comme j'ai corrigé *Vibullius*. C'est L. Vibullius Rufus. Voici comme en parle Cesar, liv. III. *Nous avons dit que Vibullius Rufus, l'un des Intendans des machines de Pompée, fut pris deux fois par Cesar, l'une à Corfinium, & l'autre en Espagne, & qu'il l'avoit déja renvoyé une fois. Cesar crut donc qu'à cause de cette faveur il seroit très-propre à porter quelque parole d'accommodement, d'autant plus même qu'il avoit beaucoup de crédit auprès de son maître. Il le dépêche donc avec charge de lui dire de sa part, &c.*

culier de Pompée, & l'un des Intendans de ses machines, qu'il avoit pris pour la seconde fois prisonnier en Espagne, & qu'il menoit avec lui. Il le chargea d'aller trouver Pompée, & de lui proposer de sa part qu'ils se trouvassent tous deux ensemble, qu'ils convinssent de congedier tous deux leurs armées en trois jours, & qu'étant devenus amis, & ayant confirmé leur amitié par les sermens accoutumez ils s'en retournassent en Italie.

Cesar envoye faire des propositions d'accommodement à Pompée.

Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches qu'on lui dressoit, & descendit promptement vers la mer, où il se saisit de tous les postes & de tous les lieux forts d'assiete, & propres à loger une armée de terre, de tous les ports & de toutes les rades commodes pour les vaisseaux, de sorte que tous les vents étoient bons pour porter à Pompée des vivres, des troupes, & de l'argent. Cesar au-contraire étoit réduit si à l'étroit & par terre & par mer, qu'il étoit forcé de chercher à combattre; pour cet effet il attaquoit tous les jours Pompée dans ses retranchemens, & le défioit de sortir en pleine campagne.

Pompée posté très-commodement, & Cesar au-contraire.

Cesar forcé de chercher à combattre.

Ces sortes d'attaques & d'escarmouches lui réussissoient ordinairement, mais une fois il faillit

Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches.] Plutarque ne dit pas où Vibullius trouva Pompée. Et c'est ce que Cesar n'a pas oublié; car il dit qu'il le trouva dans la Candavie, comme il venoit de la Macedoine, pour mettre ses troupes en quartier d'hyver à Dyrrachium & à Apollonie.

à perdre toute ſon armée; car Pompée combattit avec tant de courage & d'opiniâtreté, qu'il fit enfin tourner le dos à ſes troupes, après lui avoir tué deux mille hommes ſur la place, & il l'auroit entierement défait s'il avoit pû, ou plutôt s'il avoit oſé le pourſuivre, & entrer dans ſon camp pêle-mêle avec les fuyards. Auſſi Ceſar dit le ſoir à ſes amis: *Aujourd'hui nos ennemis remportoient une victoire complette, s'ils avoient eu un chef qui eût ſçu vaincre.*

Ceſar battu par Pompée, qui l'auroit entierement défait s'il avoit profité de ſon avantage.

Mot de Ceſar ſur la faute de Pompée.

Ce ſuccès enfla tellement le courage des troupes de Pompée, qu'elles ſe hâtoient d'en venir à une derniere déciſion par une bataille. Pompée écrivit même aux Rois, aux Capitaines & aux villes de ſon parti, comme s'il avoit déja tout vaincu, mais en lui-même il redoutoit extrêmement l'iſſuë de ce combat, perſuadé qu'il devoit plutôt miner & ruiner par la longueur du tems, par la diſette & par les fatigues, des hommes invincibles dans les armes, & accoutumez de longue main à vaincre toujours quand ils combattoient enſemble, mais qui à cauſe de leur vieilleſſe ne pouvoient plus fournir à toutes les autres penibles fonctions de la guerre, comme à faire de longues & fréquentes traites, à décamper tous les jours, à creuſer des tranchées, & à bâtir des forts, & qui, pour mettre fin à tous ces travaux, ne demandoient qu'à en venir à une bataille. Avec toutes ces raiſons Pompée ne laiſſa pas d'avoir d'abord beaucoup de peine à perſuader à ſes gens

Parti très-prudent que Pompée vouloit ſuivre.

d'attendre, & de se tenir en repos. Il en vint pourtant à bout.

Cesar décampe, faute de vivres.

Entre l'Epire & la Thessalie.

Fierté & insolence des troupes de Pompée, sur le décampement de Cesar.

Mais après que Cesar, réduit par cet échec à une extrême disette de vivres, eut levé son camp pour gagner la Thessalie au travers du païs des Athamanes, il n'y eut plus moyen de contenir la fierté & l'insolence de ces soldats, qui croyant que Cesar prenoit la fuite, vouloient les uns, qu'on le poursuivît sur l'heure, & les autres, qu'on repassât en Italie sans differer. Il y en eut même qui envoyerent devant de leurs amis, ou de leurs domestiques à Rome pour leur retenir des maisons près de la Place, comme devant briguer les premieres charges, dès qu'ils y seroient arrivez. Plusieurs autres s'embarquerent d'eux-mêmes sur le champ pour aller porter à Cornelie, que Pompée avoit fait retirer dans l'Isle de Lesbos, l'agréable nouvelle que la guerre étoit entierement finie.

Pompée assemble le conseil sur le parti qu'il devoit prendre.

Avis d'Afranius.

Pompée ayant assemblé le Conseil pour décider du parti qu'on avoit à prendre, Afranius, qui parla le premier, fut d'avis qu'on devoit gagner promptement l'Italie, puisqu'elle étoit le plus grand prix qu'on s'étoit proposé dans cette guerre, & que ceux qui en seroient maîtres, auroient à leur dévotion la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Espagne & la Gaule entiere. Et, ce qui touchoit encore plus Pompée que tout le reste, il ajouta que puisque sa patrie lui tendoit les mains de si près, il n'étoit ni beau, ni honnête de l'aban-

donner aux indignitez & aux outrages qu'elle souffroit, & de la laisser ainsi livrée à la triste servitude, où l'avoient réduite les esclaves & les flatteurs des Tyrans. Mais Pompée trouvoit qu'il n'étoit ni honorable pour sa réputation de fuir Cesar pour la seconde fois, & de s'en voir poursuivi, lorsque la Fortune le mettoit en état de le poursuivre lui-même, ni pieux ni juste d'abandonner son beau-pere Scipion, & tant de personnages Consulaires, qui étoient dans la Grece & dans la Thessalie, & qui ne manqueroient pas de tomber d'abord au pouvoir de Cesar avec tous leurs tresors, & toutes les troupes qu'ils commandoient, qui étoient très-considerables. Il trouvoit d'ailleurs que c'étoit le mieux servir Rome & avoir d'elle le plus grand soin, que de combattre pour elle le plus loin qu'il étoit possible, afin que sans avoir aucune part aux maux de la guerre, & sans en entendre même le bruit, elle attendît tranquilement le vainqueur.

Ce qui empêche Pompée de suivre ces avis.

Cet avis ayant passé, il se mit aux trousses de Cesar dans la resolution de n'en point venir à une bataille, mais de l'assiéger partout & de le ruiner par la disette, en étant toujours sur lui. Car outre qu'il étoit persuadé que c'étoit là le meilleur parti, il lui étoit revenu quelque discours qui avoit été tenu parmi les Chevaliers, *qu'après qu'ils se seroient défaits de Cesar, il falloit aussi très-promptement se défaire de lui.* Et l'on prétend que cela fut cause que dans cette guerre Pompée ne se servit

Pompée se met aux trousses de Cesar.

Discours des Chevaliers de Pompee.

Pourquoi Pompée ne se servoit jamais

de Caton, en aucune chose considerable.

jamais de Caton en aucune chose de conséquence, & qu'en marchant contre Cesar, il le laissa sur la côte pour avoir soin des bagages, dans la crainte que dès que Cesar seroit ruiné & détruit, il le contraindroit aussi lui-même de quitter sa charge & toute son autorité.

Pompée accusé de continuer la guerre afin de commander toujours.

Ainsi Pompée n'eut pas plûtôt commencé à se mettre aux trousses des ennemis, que l'on commença à crier contre lui, & à l'accuser de faire la guerre, non à Cesar, mais au Senat & à sa patrie, afin de commander toujours seul, & de ne cesser jamais d'avoir autour de lui pour ses Gardes & ses satellites ceux qui se croyoient dignes de commander à tout l'Univers. Aussi Domitius Enobarbus en l'appellant toujours *Agamemnon & Roi des Rois*, lui attiroit la haine & l'envie de tout le monde. Et Favonius ne le piquoit pas moins par ses plaisanteries, que les autres par leur trop grande liberté; car il alloit criant, *mes amis, ne vous attendez pas pour cette année d'aller manger des figues de Tusculum.* Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'armée d'Espagne, & qui étoit accusé de trahison, voyant alors Pompée éviter le combat, dit, *qu'il étoit fort surpris comment ceux qui l'accusoient,*

Appellé Agamemnon & Roi des Rois.

Plaisanterie de Favonius.

Domitius Enobarbus en l'appellant toujoirs Agamemnon, & Roi des Rois.] Comme nous voyons dans l'Iliade qu'Agamemnon est appellé *Roi des Rois*, parce qu'il étoit le General de tous les Princes qui le suivirent au siége de Troye.

Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'armée d'Espagne, & qui étoit accusé de trahison.] *Actius Rufus accusa même Afranius de trahison pour la perte de l'armée d'Espagne.* C'est ainsi qu'enparle Cesar, liv. III.

n'avoient

n'avoient pas le courage de s'avancer & de combattre celui qu'ils appelloient marchand & trafiqueur de provinces & d'armées.

Par ces discours & autres semblables, ils forcerent enfin Pompée, qui étoit jaloux de sa réputation jusqu'à la petitesse, & à qui une mauvaise honte ôtoit la force de résister à ses amis, ils le forcerent, dis-je, à suivre leurs esperances & leurs mouvemens, & à renoncer aux reflexions & aux raisonnemens les plus sages, ce qui n'auroit pas été pardonnable même à un simple pilote de vaisseau, bien-loin de l'être à un Capitaine general de tant de nations & de tant d'armées si nombreuses. Et lui, qui même avoit accoutumé de loüer les medecins, qui n'accordoient rien aux appetits desordonnez de leurs malades, il se laissa aller à complaire à la partie la plus mal saine de son armée, de peur de leur paroître trop fâcheux & trop rude, où il s'agissoit de leur vie & de leur salut. Car comment pourroit-on croire bien sains ces hommes, dont les uns, en se promenant dans leur camp, briguoient déja les Consulats & les Pretures; & les autres, comme Spinther, Domitius, & Scipion s'entrebattoient déja, & faisoient

Pompée jaloux de sa réputation, jusqu'à la petitesse.

Mauvaise honte de Pompée, la cause de sa perte.

Présomption insensée des troupes de Pompée.

Et les autres comme Spinther, Domitius & Scipion s'entrebattoient déja.] Cesar a mis cette folie des Officiers de Pompée dans tout son jour liv. III. Ils disputoient déja des récompenses & des sacerdoces. Déja les uns désignoient les Consuls pour les années suivantes, les autres demandoient la confiscation de ceux qui suivoient le parti de Cesar. Et il y eut une grande contestation en plein Conseil, si l'on auroit égard à Hirtius dans la prochaine élection des Preteurs, sur ce qu'il étoit absent, Pompée l'ayant dépêché vers les Parthes, les amis & les parens

des menées & des cabales pour la charge de souverain Pontife, dont Cesar étoit revêtu, & cela comme s'ils n'avoient eu à combattre qu'un Tigrane, Roi d'Armenie, ou qu'un Roi des Nabatéens, & qu'ils n'eussent pas eu affaire à Cesar & à son armée, qui avoit forcé mille villes, dompté trois cens nations, gagné contre les Germains & les Gaulois des batailles sans nombre, fait un million de prisonniers, & taillé en pieces un million d'hommes en bataille rangée. Malgré tout cela, criant toujours après lui, & lui rompant continuellement la tête, ils ne furent pas plutôt descendus dans la plaine de Pharsale, qu'ils l'obligerent à tenir un conseil, dans lequel Labienus, qui commandoit la cavalerie, se levant le premier, jura *qu'il ne se retireroit du combat qu'après avoir mis les ennemis en fuite.* Tous les autres firent après lui le même serment.

Nabatéens, peuples de l'Arabie.

Beau sommaire des exploits de Cesar.

La nuit suivante Pompée fit ce songe: Il lui sembla, *que comme il entroit dans le theâtre, tout le peuple le reçut avec de grands battemens de mains, & que lui il se mit à orner de quantité de riches dépoüilles la chapelle de Venus, appellée Nicephore.* Cette vision le rassuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit

Songe remarquable de Pompée.

C'est-à-dire, *la victorieuse.*

d'Hirtius s'empressant auprès de Pompée pour le porter à tenir la parole qu'il avoit donnée à Hirtius, & à ne pas donner lieu de croire qu'il avoit été abusé par ses promesses. Déja Domitius, Lentulus & Scipion en étoient souvent venus aux grosses paroles pour la charge de souverain Pontife. Lentulus la prétendoit par le privilege de son âge, Domitius, par son crédit & par sa dignité, & Scipion, par l'alliance de Pompée, qui étoit son gendre.

Cette vision le rassuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit aussi de l'autre.] Car quel plus heureux augure pour Pompée, que d'or-

aussi de l'autre; car il craignoit que Cesar rapportant son origine à Venus, ce songe ne signifiât que lui-même par ses propres dépoüilles orneroit & releveroit la gloire & l'éclat du descendant de cette Déesse. Il s'éleva même dans tout le camp certains tumultes & certains mouvemens, qu'on appelle terreurs paniques, qui l'éveillerent en sursaut. Et comme on posoit les gardes du matin, tout d'un coup sur le camp de Cesar, qui étoit fort tranquille, & où on n'entendoit pas le moindre bruit, on vit une grande lumiere, à laquelle un grand flambeau s'étant allumé, alla fondre sur le camp de Pompée. Cesar lui-même rapporte qu'il le vit de ses propres yeux en allant visiter ses gardes. Et dès le grand matin Cesar se

Ce qu'il trouvoit d'effrayant dans ce songe.

Terreurs paniques dans le camp de Pompée.

Grande lumiere, qui paroît sur le camp de Cesar.

ner de riches dépouilles la chapelle de Venus victorieuse? N'étoit-ce pas un signe bien évident d'une grande victoire? Voilà le bon côté, mais voici le mauvais. Cesar descendoit de Venus. Ainsi il avoit à craindre que ces riches dépouilles ne fussent les siennes propres, dont il orneroit le temple de cette Déesse. Cette reflexion est bien ingenieuse. Mais de quel raffinement n'est pas capable la superstition?

Et dès le grand matin Cesar se préparant à remuer son camp avant la pointe du jour.] Cet endroit ne seroit pas intelligible, si on n'avoit devant les yeux celui de Cesar qui sert à l'expliquer. Pompée se contentoit de ranger ses troupes au pied de la montagne, pour voir si Cesar auroit la hardiesse de l'attaquer dans son fort avec tant de desavantage. Mais Cesar, voyant qu'en aucune maniere il ne pouvoit attirer Pompée au combat, jugea qu'il lui seroit plus avantageux de changer de methode, de remuer son camp, & de faire tous les jours des marches. Car en changeant ainsi de poste, il feroit mieux subsister son armée, & fatigueroit celle de son ennemi, & par-là même il pourroit se presenter quelque occasion favorable pour le combattre. Cette résolution prise, le signal du départ donné, & les tentes déja pliées, on rapporte à Cesar que Pompée étoit sorti de ses retranchemens, &c.

préparant à remuer son camp avant la pointe du jour, & ses soldats pliant déja leurs tentes, & envoyant devant leurs valets & leurs bêtes de somme, il arriva des coureurs qui rapporterent que dans le camp des ennemis on voyoit des armes que l'on portoit de tous côtez, & qu'on y entendoit un bruit & un desordre comme de gens qui se préparent au combat. Après ceux-là il en arriva encore d'autres qui assurerent que les premieres troupes de Pompée étoient déja en bataille.

Mot de Cesar sur l'avis qu'il eut que Pompée se mettoit en bataille.

A cette nouvelle Cesar s'écrie, *voici le jour si desiré où nous combattrons, non contre la faim & la necessité, mais contre des hommes.* En même tems il donne ordre qu'on expose devant sa tente la cotte d'armes de pourpre qui est le signal de la bataille parmi les Romains. Les soldats ne l'ont pas plutôt apperçuë, que laissant-là leurs tentes, ils courent aux armes avec de grands cris & une extrême allegresse. Et les Officiers, menant leurs troupes dans les lieux qui leur étoient assignez, les rangerent en bataille, & les placerent chacun dans leur rang sans aucun trouble, aussi tranquillement, & avec autant d'ordre que si ce n'eût été qu'un simple chœur de Tragedie.

Ordre de bataille de Pompée & de Cesar.

Pompée se mit à son aîle droite, qui étoit op-

Pompée se mit à son aîle droite, qui étoit opposée à Antoine.] Tout cet ordre de bataille, tel que Plutarque le détaille ici, est contraire à ce que Cesar dit lui-même dans son III. liv. Cesar s'étant approché du camp de Pompée, vit que son armée étoit rangée de cette sorte: Pompée étoit à l'aîle gauche avec les deux legions que Cesar lui avoit renvoyées au commencement de leur dissention. Scipion étoit au milieu avec les legions de

posée à Antoine, qui commandoit l'aîle gauche de Cesar. Il donna le corps de bataille à son beaupere Scipion, qui devoit avoir en tête Lucius Albinus, & plaça Lucius Domitius à l'aîle gauche, qui étoit fortifiée par toute la cavalerie ; car le flanc de la droite étant couvert par un ruisseau, dont les bords étoient fort escarpez, presque tous les chevaliers Romains avoient pris poste à cette aîle gauche, comme devant forcer par-là Cesar, & tailler en pieces la dixiéme legion, qui passoit pour la plus brave & la plus aguerrie, & à la tête de laquelle Cesar avoit accoutumé de combattre. Mais Cesar, voyant cette aîle gauche des ennemis défenduë par une si nombreuse cavalerie, & craignant l'éclat de leurs armes, qui étinceloient comme le feu, fit venir du corps de

Syrie. La legion de Cilicie & les cohortes d'Espagne, qu'Afranius avoit ramenées, étoient à l'aîle droite. Cette aîle droite avoit le flanc couvert d'un ruisseau de difficile accès. C'est pourquoi Pompée avoit rejetté toute sa cavalerie, les archers & les frondeurs à son aîle gauche. Cela faisoit en tout 45. ou 46. mille hommes en cent dix cohortes, qui n'étoient pas complettes. L'armée de Cesar étoit dans cet ordre ; il n'avoit que vingt-deux mille hommes. Il plaça la dixiéme legion à l'aîle droite, selon la coutume, & à la gauche il mit la neuviéme ; mais comme elle étoit fort affoiblie par les combats de Dyrrachium, il lui donna pour renfort la huitiéme. Le reste remplissoit l'espace entre les deux aîles. Antoine commandoit la gauche, Sylla la droite, & Domitius le corps de bataille. Et pour lui il se plaça à la droite vis-à-vis de Pompée. Appien conte encore la chose differemment. Est-il possible que la bataille de Pharsale, qui décida du sort du monde entier, ait été si differemment écrite ? ou plutôt est-il possible que ce que Cesar en dit lui-même ait été si contredit ? Il me semble qu'il merite plus d'en être cru que les autres.

Ordre que Cesar donne à six cohortes qu'il a fait venir du corps de réserve.

réserve six cohortes qu'il plaça derriere cette dixiéme legion, leur ordonnant de ne bouger & de se tenir en repos afin qu'ils ne fussent pas apperçus des ennemis; & que quand leur cavalerie s'ébranleroit pour donner, alors ils s'avançassent aux premiers rangs, & qu'ils se gardassent bien surtout de lancer leurs javelots de loin, comme ont accoutumé de faire les troupes les plus braves pour en venir plutôt aux coups de main, mais que les portant droit à la visiere, ils tâchassent de donner dans les yeux & dans le visage des ennemis; *car*, dit-il, *ces beaux danseurs si mignons & si fleuris, pour conserver leur beauté, n'auront pas le courage de soutenir l'éclat du fer de ces javelots qu'on fera briller si prés de leurs yeux.*

Mot de Cesar sur les chevaliers qui étoient dans l'armée de Pompée.

Pendant que Cesar donnoit ses ordres, Pompée à cheval consideroit l'ordonnance des deux batailles, & voyant que les ennemis attendoient de pied ferme, & sans faire aucun mouvement, le signal de charger, & que la plus grande partie de ses gens au contraire, au lieu de garder leurs rangs sans impatience, branloient & s'agitoient, flottant çà & là dans un grand desordre faute d'experience de l'art de la guerre, il craignit qu'ils ne se rompissent dès le commencement du combat. C'est pourquoi il envoya ordre aux premiers rangs qu'ils demeurassent fermes dans leur poste, & que bien serrez, & s'appuyant les uns les autres ils soutinssent le choc de l'ennemi. Cesar blâme

Ordre que Pompée donne à ses troupes.

Il est blâmé par Cesar & pourquoi.

Cesar blâme fort cet ordre.] C'est dans le III. livre de la

fort cet ordre. Car par-là il ralentit la vigueur & la force, que l'impetuosité de la course donne aux coups, & en éteignant le mouvement qui remplit le plus d'un certain enthousiasme ou d'une fureur martiale l'ame des combattans, lorsque de roideur ils vont choquer l'ennemi, & augmente le plus leur courage en l'allumant toujours davantage par la course & par les cris, il refroidit & glaça pour ainsi dire ses troupes.

Le mouvement enflamme l'ame des combattans.

Cesar avoit environ vingt-deux mille hommes, & Pompée en avoit un peu plus du double. Dès que le signal fut donné de part & d'autre, & que les trompettes eurent sonné, chacun ne

guerre civile. Je vais traduire le passage entier tel qu'il est, car M. d'Ablancourt n'en a pris que le sens, & encore fort imparfaitement; & tout ce que dit un grand homme comme Cesar, doit être conservé à la lettre. *Il n'y avoit entre les deux armées qu'autant d'espace qu'il en falloit pour charger. Mais Pompée avoit ordonné à ses troupes de soutenir le choc de l'ennemi sans branler, & de laisser l'armée de Cesar s'étendre & rompre ses rangs par la course; & l'on dit que ce fut par le conseil de Triarius, afin que la premiere impetuosité & la force de ces troupes fussent émoussées & affoiblies par cette course, & que leurs rangs se rompissent en s'étendant, & qu'eux fermes dans leur poste les attaquassent après qu'ils seroient ainsi dispersez. D'ailleurs il esperoit que leurs javelots porteroient moins de coup quand ils les attendroient dans leur poste, que s'ils alloient eux-mêmes au-devant, & qu'il arriveroit même que les soldats de Cesar épuisez par cette double carriere, qu'ils auroient franchie seuls, perdroient haleine & arriveroient tout recrus. Ce qui me paroît avoir été fait par Pompée sans aucune sorte de raison; car il y a dans notre ame une impetuosité & une certaine ardeur naturelle, qui s'enflamme par l'impatience du combat, & les Generaux, au lieu de la diminuer, doivent l'augmenter. Et ce n'est pas en vain que de toute ancienneté nos ancêtres ont fait sonner les trompettes, & jetter de grands cris avant le combat, persuadez que par toutes ces choses leurs troupes étoient animées, & les ennemis étonnez.*

pensa qu'à son affaire particuliere. Mais un petit nombre de Romains, les plus gens de bien, & quelques Grecs des plus sages, qui se trouvoient hors du peril, voyant approcher le terrible moment de cette affreuse mêlée, consideroient à quelle extrêmité l'avarice insatiable & l'ambition desordonnée de deux hommes avoient réduit l'Empire Romain. Car c'étoient mêmes armes, même ordonnance de bataille, mêmes enseignes, même nombreuse élite de citoyens d'une seule & même ville, enfin une seule & même puissance, qui alloit se tourner contre elle-même, montrant par ce grand exemple combien la nature humaine, quand elle s'abandonne à sa passion, est aveugle & forcenée. Car s'ils eussent voulu se contenter de commander en repos & de joüir tranquillement de leurs grands exploits, la plus grande & la meilleure partie du monde entier, & par terre & par mer, leur étoit soumise. Ou, s'ils eussent voulu accorder quelque chose à cet ardent desir de trophées & de triomphes, & étancher leur soif de guerres & de batailles, ils avoient encore à dompter les Parthes & les Germains, la Schytie entiere leur offroit

Sages reflexions de quelques Romains, & de quelques Grecs sur cette bataille.

Combien la nature humaine abandonnée à sa passion, est aveugle & forcenée.

Ce que les Romains auroient pû faire avec ces deux armées qui alloient se détruire.

Consideroient à quelle extrêmité l'avarice insatiable & l'ambition desordonnée de deux hommes, avoient réduit l'Empire Romain.] Les reflexions que Plutarque rapporte de ces hommes sages, & celles qu'il y ajoûte sont pleines de force & de sens. Combien de grands hommes les ont lûës sans en profiter ! combien de guerres civiles ont encore desolé les Etats ! l'avarice & l'ambition écoutent-elles les conseils de la sagesse ?

ses

ses vastes solitudes, & l'Inde tous ses tresors. Encore auroient-ils eu un prétexte honnête & plausible pour couvrir leur insatiable cupidité, le dessein de polir & de civiliser ces Nations barbares. Car quelle cavalerie des Scythes, quels arcs des Parthes, quelles richesses des Indiens auroient pû resister à soixante dix mille Romains qui seroient entrez dans leur païs, & sous la conduite de deux Generaux, comme Cesar & Pompée, dont ces Nations étrangeres avoient connu le nom avant que d'avoir même entendu parler de celui des Romains, si loin ces deux grands Capitaines avoient porté leurs armes victorieuses, & tant ils avoient dompté de differens peuples sauvages, farouches & brutaux ? Et alors ils étoient en bataille l'un contre l'autre, tout prêts à se charger sans avoir pitié au moins de leur propre gloire, dont ils étoient si jaloux, qu'ils lui immoloient leur patrie, & qu'ils alloient pourtant flétrir en perdant l'un ou l'autre le titre d'Invincible, qu'ils

Le dessein de polir & de civiliser ces Nations barbares.] Voilà un plaisant motif pour aller porter la guerre jusqu'aux bouts du monde. Plutarque étoit dans ce principe, que la guerre pouvoit être entreprise à cette fin, & c'est même là le but qu'il donne à Alexandre : car dans son traité de la fortune de ce Prince, il le represente comme un Philosophe, ou plutôt comme un Missionnaire, qui parcourt toute la terre, pour enseigner aux Nations les plus barbares à adorer les Dieux de la Grece, & pour les polir & les civiliser en les retirant de leur vie sauvage & brutale.

Sans avoir pitié au moins de leur propre gloire.]. Cette idée est noble & forte, & elle jette un grand ridicule sur ces deux chefs. Ils font tout pour la gloire, & cependant ils vont fletrir cette gloire, à laquelle ils sacrifient tout comme à leur idole.

avoient conservé jusqu'à ce jour. Car l'alliance qu'ils avoient contractée, les attraits de Julie, & ces noces avoient été plûtôt des gages suspects & des arrhes trompeurs d'une societé contractée pour leur utilité particuliere, que le nœud d'une veritable amitié.

Quand donc la plaine de Pharsale fut toute couverte d'armes, d'hommes & de chevaux, & que de part & d'autre on eut sonné la charge; le premier, qui s'avança de l'armée de Cesar pour fondre sur l'ennemi, ce fut Caïus Crassianus, qui à la tête de six-vingts hommes voulut tenir la grande promesse qu'il avoit faite le jour même à son General. Car Cesar l'ayant rencontré le premier le matin en sortant de son camp, & l'ayant arrêté & salué par son nom, il lui avoit demandé ce qu'il pensoit de la bataille, & il lui avoit répondu en lui tendant la main, *vous la gagnerez glorieusement, Cesar, & aujourd'hui vous me loüerez ou mort ou vif.* Se souvenant donc de cette grande parole, il s'élança le premier, entraîna avec lui plusieurs soldats de la premiere compagnie, & se jetta tête baissée au milieu des ennemis. On en vint bien-tôt aux épées & aux coups de main avec grand meurtre; & comme Crassia-

Mot de Crassianus ou Crastinus à Cesar avant la bataille.

A la tête de six-vingts hommes.] C'est le sens de ce mot, ἀνδρῶν ἑκατὸν εἴκοσι λοχαγῶν. Car Crastinus n'étoit pas leur Capitaine; c'étoit un veteran volontaire, qui avoit commandé la premiere compagnie de la dixiéme légion, & alors six-vingts soldats de ceux qu'il avoit commandez autrefois, se joignirent volontairement à lui.

nus poussoit toujours en avant, renversant tout ce qui osoit lui faire tête, un soldat de Pompée l'attendant de pied ferme, lui porta un si grand coup d'épée dans la bouche, qu'il le perça d'outre en outre, & que la pointe sortit derriere la nuque du cou. Crassianus étant tombé mort, le combat se soutint en cet endroit avec un égal avantage.

Pompée ne mena pas à la charge son aîle droite assez promptement, mais jettant la vûë de côté & d'autre, il attendoit ce que feroit sa cavalerie, ce qui lui fit perdre un tems très-précieux. Déja cette cavalerie avoit étendu ses escadrons pour envelopper Cesar, & pour repousser jusques dans son bataillon sa cavalerie qui étoit en petit nombre, lorsque Cesar levant le signal, qu'il avoit promis, tout d'un coup sa cavalerie s'entr'ouvrit, & les six cohortes, qu'il avoit placées derriere sa dixiéme légion, & qui faisoient trois mille hommes, s'ébranlerent pour aller audevant de la cavalerie de Pompée, & pour l'empêcher de les tourner; & l'ayant jointe très-brusquement, ils dresserent la pointe de leurs javelots, selon l'ordre qui leur avoit été donné, & viserent droit au visage. Cette jeune cavalerie, qui étoit novice à toute sorte de combats, & encore moins faite à cette sorte d'escrime, à laquelle elle ne s'attendoit point, n'eut le courage ni de parer, ni de soutenir les coups qu'on lui portoit ainsi aux yeux, mais détournant la tête, ou se couvrant le

Faute de Pompée qui perdit un tems très-precieux.

Signal de Cesar donné à propos.

La jeune cavalerie de Pompée prend la fuite, comme Cesar l'avoit prévu.

visage avec les mains, elle plia d'abord, & prit honteusement la fuite. Les gens de Cesar lui voyant tourner le dos, ne daignerent pas prendre la peine de la poursuivre, mais se jetterent sur l'infanterie de cette aîle, qui dénuée de sa cavalerie, pouvoit être aisément enveloppée. Ces cohortes la prennent donc par les flancs pendant que la dixiéme légion la choquoit de front, elle ne fit pas une longue resistance, & se mit à fuir à vauderoute, voyant qu'au lieu d'envelopper les ennemis, comme elle l'avoit esperé, elle se trouvoit elle-même enveloppée.

L'infanterie de l'aîle gauche de Pompée dénuée de sa cavalerie, est mise en fuite.

Cette aîle ainsi rompuë, Pompée voyant une grande poussiere s'élever, conjectura tout aussi-tôt ce qui étoit arrivé à sa cavalerie. Il seroit difficile de dire ce qui lui passa dans l'esprit en ce moment. Tout d'un coup il ressembla à un homme étonné qui a perdu le sens; car sans se souvenir qu'il étoit le grand Pompée, il quitta la partie, se retira à petits pas dans son camp, representant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce passage: *mais dans ce moment Jupiter du haut des cieux verse la terreur dans le cœur d'Ajax. Il s'arrête tout étonné, & rejettant son bouclier sur ses épaules, & regardant tout autour de lui, il se retire à pas lents, non en fuyant, mais en tournant souvent la tête.* Tel Pom-

Etat de Pompée, quand il vit la déroute de son aîle gauche.

Pompée, se retirant, comparé à l'Ajax d'Homere, qui se retire devant les Troyens.

Representant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce passage.] C'est un passage du XI. liv. de l'Iliade, où Homere parle noblement de la fuite d'Ajax devant Hector. Plutarque l'applique heureusement à Pompée, qui se retire devant Cesar, & par-là il ennoblit en quelque façon sa fuite.

pée entra dans sa tente, & s'assit sans dire une seule parole jusqu'à ce que les ennemis, qui poursuivoient les fuyards, étant arrivez à ses retranchemens, il s'écria, *quoi jusques dans mon camp!* & sans proferer une seule parole de plus, il se leva, prit une robe convenable à l'état present de sa fortune, & se déroba secretement. Toutes ses autres légions prirent aussi la fuite, & l'on fit grand meurtre des valets & de ceux qui avoient été laissez pour la garde du camp. Car de troupes reglées, Pollion, qui se trouva à cette bataille, & qui étoit du parti de Cesar, assure qu'il n'y fut tué que six mille hommes.

Pompée change d'habit, & se dérobe secretement.

Cesar en met quinze mille & vingt-quatre mille prisonniers.

Quand le camp eut été forcé, on vit la folie & la vanité des troupes de Pompée; car il n'y avoit pas une seule tente qui ne fût couronnée de branches de myrte, ornée de gazons & de lits de fleurs, & remplie de tables dressées, & de buffets couverts de vaisselle d'argent. On y voyoit partout des urnes remplies de vin, & tout l'appareil & toutes les marques de gens qui ont fait un sa-

La folie & la vanité des troupes de Pompée paroissent à leurs tentes.

Quand le camp eut été forcé.] Car après la bataille gagnée, Cesar, pour ne pas donner le tems à Pompée de se rassurer, alla attaquer ses retranchemens, & fit donner un grand assaut. Les cohortes laissées pour la garde du camp, se défendirent courageusement, mais enfin le camp fut forcé.

Car il n'y avoit pas une seule tente qui ne fût couronnée de branches de myrte.] Voici comme Cesar en parle. *Le camp ayant été forcé, on vit en entrant les tables dressées avec de magnifiques buffets de vaisselle d'argent, les tentes accommodées de gazons tout frais, & quelques-unes, comme celle de Lentulus, couvertes de lierre, avec plusieurs autres choses, qui marquoient un peu trop de luxe & de mollesse, & une trop grande assurance de la victoire.*

crifice, & qui ſongent bien plus à celebrer une fête, & à ſe réjoüir, qu'à s'armer & à ſe préparer à une bataille, tant ils étoient ſéduits & corrompus par leurs vaines eſperances, & remplis d'une folle temerité en entreprenant cette guerre.

Quand Pompée fut un peu éloigné du camp, il laiſſa ſon cheval, n'ayant que peu de ſes gens auprès de lui; & comme il vit que perſonne ne le pourſuivoit, il marcha tout doucement, plongé dans les penſées qui devoient occuper un perſonnage, accoutumé pendant trente-quatre ans à tout vaincre & à tout forcer, qui dans ſa vieilleſſe commençoit à éprouver ce que c'étoit que la défaite & que la fuite. Il faiſoit en lui-même ces réflexions, comment il avoit pû ſe faire qu'en une heure de tems il eût perdu toute la gloire qu'il avoit acquiſe, & augmentée par tant de guerres & tant de batailles, & que dépoüillé de cette grande puiſſance, qui, ſi peu de momens auparavant lui fourniſſoit tant de milliers d'hommes de pied, tant de milliers de chevaux, & ces nombreuſes flottes, dont il étoit appuyé & fortifié, il fût devenu ſi petit, & qu'il marchât ainſi en ſi chetif équipage, que ſes ennemis mêmes, qui le pourſuivoient, ne pouvoient le reconnoître.

Triſtes reflexions de Pompée après ſa défaite.

Il paſſa à Lariſſe ſans s'y arrêter, & étant arrivé à Tempé, brûlant de ſoif, il ſe jetta à terre ſur le viſage, but dans la riviere, & s'étant relevé, il traverſa la vallée, & arriva ſur le rivage de la

mer. Là il passa la nuit dans une miserable cabane de pêcheurs ; à la pointe du jour il se jetta dans un batteau de riviere, & parmi ceux qui le suivoient, il choisit ceux qui étoient de condition libre pour les mener avec lui, & renvoya les esclaves, leur ordonnant d'aller hardiment trouver Cesar, & de n'avoir aucune crainte.

Pompée passe la nuit dans une cabane de pêcheurs.

Comme il côtoyoit le rivage il apperçut à la rade un grand vaisseau de charge, qui étoit prêt à faire voile, & dont le patron étoit un Romain, qui n'avoit jamais eu de commerce avec lui, & qui ne le connoissoit que de vuë. Ce patron s'appelloit Peticius. La nuit précedente il avoit vû en songe Pompée, non tel qu'il l'avoit souvent vû autrefois, mais dans un état d'humiliation & de bassesse, & qui s'entretenoit avec lui. Et il racontoit ce songe à ceux qui étoient dans son vaisseau, comme il arrive d'ordinaire aux gens qui ont beaucoup de loisir de s'entretenir de ces sortes de choses, surtout quand elles sont si considerables. Dans le moment qu'il achevoit d'en parler, tout d'un coup un des matelots cria qu'il voyoit un batteau de riviere, qui s'éloignoit de la terre faisant force de rames pour s'approcher d'eux, & dans ce batteau quelques hommes, qui faisoient signe avec leurs habits, & qui tendoient les mains de leur côté, comme pour demander du secours.

Songe d'un Patron de vaisseau de charge que Pompée vit à la rade.

A ces mots Peticius se leve & jette les yeux du côté de la barque ; il reconnoît d'abord Pompée, tel qu'il l'avoit vû en songe, & se frappant la

tête de douleur, il commande à ses matelots de descendre l'esquif, tend la main à Pompée, & lui fait signe d'approcher, conjecturant dès ce moment à son habit & à sa figure l'échec qui lui étoit arrivé, & ce grand changement de fortune. C'est pourquoi sans attendre qu'il le priât, ni même qu'il lui parlât, il le reçut dans son vaisseau, & avec lui tous ceux qu'il voulut, comme les deux Lentulus & Favonius, & continua sa route.

Ce Patron reçoit dans son vaisseau Pompée & ceux de sa suite.

Quelques momens après ils virent sur le rivage le Roi Dejotarus, qui se tourmentoit à leur faire signe, ils approcherent de la terre, & le recueillirent. L'heure de manger étant venuë, le patron du vaisseau leur apprêta lui-même à souper de ce qu'il avoit; & Favonius, voyant que Pompée, faute de valets, commençoit à se deshabiller lui-même pour se baigner, courut à lui, le deshabilla, le baigna, & le frotta d'huile, & depuis ce moment il continua d'avoir soin de lui, & de le servir comme les valets servent leurs maîtres, jusqu'à lui laver les pieds, & à lui préparer ses repas; de sorte que quelqu'un voyant avec quelle noblesse, & quelle simplicité, sans aucune affectation il

Le Roi Dejotarus paroît sur le rivage, fait signe, & le vaisseau approche, & le reçoit.

Favonius sert de valet à Pompée.

Et Favonius, voyant que Pompée, faute de valets, commençoit à se deshabiller lui-même.] Il y a dans le texte une faute qu'on trouve corrigée dans le ms. de la Bibliotheque de S. Germain, car au lieu de ἀρχόμενον αὐτὸν ἀπολύειν, *commençant à se baigner lui-même*, on lit ἀρχόμενον αὐτὸν ὑπολύειν, *commençant à se déchausser lui-même*. Et dans la ligne suivante, il faut lire ὑπέλυσε, *il le déchaussa*. Dans la traduction j'ai mis *deshabiller*, au lieu *de déchausser*, car ce mot comprend tout.

lui

lui rendoit tous ces services, s'écria, *oh que tout sied bien aux genereux courages!*

Pompée passa en cet état près d'Amphipolis, où n'ayant été qu'une nuit à l'ancre, il cingla vers l'Isle de Lesbos pour y prendre sa femme Cornelie & son fils, qui étoient dans la ville de Mitylene. Quand il fut abordé, & qu'il eut jetté l'ancre sur le rivage, il envoya à sa femme un courrier, non tel qu'elle l'attendoit, car sur les nouvelles qu'on lui avoit annoncées, ou qu'on lui avoit écrites pour la feliciter, elle se flatoit que la guerre avoit été entierement finie par le combat de Dyrrachium, & qu'il ne restoit à Pompée d'autre affaire que de poursuivre Cesar. Le courrier l'ayant trouvée dans cette confiance, n'eut pas la force de la saluer, & lui ayant fait entendre la plûpart de ses malheurs, & les plus grands, plus par ses larmes que par ses paroles, il la pressa de se hâter si elle vouloit voir Pompée sur un seul vaisseau, & qui n'étoit pas même à lui.

Pompée passe à Lesbos pour prendre sa femme Cornelie & son fils.

Il envoye un courrier à sa femme à Mitylene.

L'état où ce courrier la trouva.

A cette triste nouvelle Cornelie se jetta à terre où elle demeura longtems l'esprit égaré, & sans proferer une seule parole. Enfin étant revenuë à elle à grand'peine, & pensant que ce n'étoit pas là le tems de s'amuser à verser des larmes & à pousser des regrets, elle se leva, traversa rapidement la ville, & courut au rivage. Pompée alla au-devant d'elle, & la reçut entre ses bras comme elle alloit tomber de foiblesse. En se laissant

Surprise de Cornelie qui croyoit Pompée vainqueur.

aller sur lui, elle lui dit d'une voix foible & le visage baigné de larmes : *Mon cher mari, helas ! que l'état où je te vois, est bien l'ouvrage de ma fortune, & non de la tienne ! Te voilà réduit à un seul pauvre petit vaisseau, & même à un vaisseau d'emprunt, toi qui avant ton mariage avec Cornelie as navigé sur cette mer avec cinq cens voiles ! Pourquoi es-tu venu me voir ? Et que ne m'as-tu abandonnée à mon malheureux destin, moi qui ne t'ai apporté que malheurs & que miseres ? Que j'aurois été heureuse si je fusse morte avant que d'apprendre la mort de Publius Crassus mon premier mari que les Parthes m'ont tué ! ou que j'aurois été sage, si après sa mort je l'avois suivi dans le tombeau, comme j'en avois le dessein ! Je n'ai donc conservé ma vie que pour faire le malheur du Grand Pompée !*

Discours de Cornelie à son mari.

On assure que Cornelie dit à Pompée ces mêmes paroles, & que Pompée lui répondit : *Cornelie, tu n'as connu jusqu'ici que la bonne fortune, & c'est cela même qui t'a trompée, parce qu'elle a été avec moi plus longtems qu'elle n'a accoutumé d'être avec ses favoris. Mais il faut supporter ses revers puisque nous sommes nez hommes, & la tenter encore, car il ne faut pas desesperer que de la bassesse, où je suis réduit, je ne puisse encore m'élever à ma grandeur passée, comme de ma grandeur passée je suis tombé dans la bassesse où tu me vois.*

Réponse de Pompée au discours de Cornelie.

Cornelie fit venir de la ville tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & tous ses domestiques. Les Mityleniens vinrent saluer Pompée & le prier de vouloir entrer dans leur ville, mais il les refusa

& leur dit qu'ils devoient obéir au vainqueur, & se rassurer; *car*, ajouta-t-il, *Cesar est bon & clement*. Et se tournant en même tems vers Cratippe le Philosophe, qui étoit aussi descendu de la ville pour le voir, il se plaignit un peu de la Providence, & voulut former quelques doutes sur elle. Cratippe faisoit semblant par complaisance de ceder à ses raisons, & tâchoit tout doucement de le porter à avoir de meilleures esperances, pour ne pas lui paroître trop dur & trop importun en lui resistant si mal-à-propos, car à tout ce que Pompée objectoit contre la Providence, Cratippe pouvoit fort bien répondre, & démontrer qu'à cause du grand desordre qui regnoit dans toutes les parties de l'Empire, les affaires avoient besoin de tomber entre les mains d'un Monarque qui les gouvernât. Et pour le mieux convaincre, il pouvoit lui faire cette ques-

Pompée conseille aux Mitylenïens d'obéir à Cesar.

Pompée veut douter de la Providence devant le Philosophe Cratippe.

Maniere douce dont Cratippe tâche de le ramener.

Moyens très-sages que Plutarque suggere, & dont Cratippe auroit pû se servir.

Il se plaignit un peu de la Providence.] Car c'est la folie des hommes, ils doutent de la Providence dès qu'elle cesse de les favoriser, comme si elle ne devoit être occupée que de leur fortune.

Il pouvoit lui faire cette question, qui paroît sans replique : Pompée, comment croyez-vous, &c.] En effet, cet argument est très-fort, & il réduit à l'absurde. Pompée dit : *Il n'y a point de Providence, parce que Cesar a vaincu* ; & Cratippe pouvoit répondre, *mais y en auroit-il eû davantage, si vous eussiez vaincu vous-même ?* Ce n'est donc pas par ce qui nous regarde en particulier, qu'il faut toujours juger de la Providence, il en faut juger par ce qui précede & par ce qui suit, en un mot, par les desseins de Dieu sur les hommes. Si l'on y prend bien garde, ce qui nous fait douter de la Providence, est ce qui la prouve invinciblement. On ne peut à mon avis douter que ce ne soit le veritable sens de tout ce passage qu'on a voulu changer très-mal à propos.

tion, qui paroît sans replique : *Pompée, comment croyez-vous, & quelle si grande preuve nous donnez-vous que si vous aviez remporté la victoire, vous auriez mieux usé de votre fortune, que Cesar ?* mais il faut laisser là toutes ces sortes de disputes, comme tout ce qui appartient aux Dieux.

Car tout cela est trop élevé au-dessus des hommes pour être fondé par une intelligence aussi bornée que la leur.

Pompée ayant embarqué sa femme & ses amis, fit voile sans s'arrêter en nul endroit que dans les ports où la necessité le forçoit de relâcher pour faire de l'eau, ou pour avoir des vivres. La premiere où il s'arrêta, fut Attalie dans la Pamphylie. Là il fut joint par quelques galeres de Cilicie, & il assembla quelques troupes ; environ soixante Senateurs se rendirent auprès de lui, & ayant reçu des nouvelles que sa flotte étoit encore entiere, & que Caton après avoir recueilli beaucoup de soldats de sa défaite, étoit passé en Afrique, il se plaignit amerement de son sort à ses amis. Surtout il se blâma fort lui-même de s'être laissé forcer à combattre avec son armée de terre, sans faire aucun usage de ses forces maritimes, dans lesquelles il étoit sans contredit le plus fort, & de ne s'être pas approché de sa flotte, afin que s'il eût reçu un échec par terre, il eût eû au moins sur la mer une autre armée toute prête & capable de faire encore tête à l'ennemi. Et il faut avoüer que jamais ni

Ville maritime de la Pamphylie.

Pompée se blâme d'avoir combattu si loin de sa flotte.

Sans faire aucun usage de ses forces maritimes.] Au lieu de ἀποπειρᾶσθαι, il faut lire ἀποκρί-νεσθαι, comme dans le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain.

Grande faute de Pompée & grande habileté de Cesar.

Pompée ne fit une si grande faute, que d'avoir donné la bataille si loin du secours de ses forces de mer, ni Cesar n'imagina une ruse si profonde que de l'avoir ainsi éloigné de sa flotte.

Cependant Pompée, forcé d'entreprendre, & de tenter quelque chose avec le peu de moyens qui lui restoient, envoyoit dans plusieurs villes, & alloit lui-même en d'autres demander de l'argent, & travailler à équiper des vaisseaux. Mais connoissant la vivacité & la diligence de son ennemi, & craignant que par son arrivée soudaine il n'interrompît & n'interceptât même tous ses préparatifs, il examinoit en lui-même quel asyle & quelle retraite sûre il pourroit avoir dans l'état où il se trouvoit.

Pompée assemble un Conseil pour deliberer quelle retraite il choisira.

Après avoir tenu sur cela un conseil, on trouva qu'il n'y avoit ni Province, ni Gouvernement dans l'Empire où ils pussent être en sûreté. Et pour ce qui est des Royaumes étrangers, il proposa lui-même celui des Parthes, & dit que celui-là lui paroissoit le plus propre pour le present à les recevoir & à les proteger foibles comme ils étoient, & ensuite à les appuyer & à les renvoyer avec des forces suffisantes pour les rétablir. Presque tous les autres, qui étoient de ce conseil, jettoient les yeux sur l'Afrique & sur le Roi Juba.

Il propose la Cour du Roi des Parthes.

Mais Theophane de Lesbos dit, qu'il trouvoit

Envoyoit dans plusieurs villes.] Il y a dans le texte ἐπὶ τὰς πόλεις περιεπέμπε. Il faut lire ἐπὶ τὰς πόλεις περιέπεμπε, comme dans le ms. de la Bibliotheque de S. Germain.

Theophane propose l'Egypte, & combat les autres avis:

très-insensé, premierement, de laisser là l'Egypte, qui n'étoit qu'à trois journées de navigation, & son Roi Ptolemée qui ne venoit veritablement que d'entrer dans l'âge de puberté, mais qui étoit engagé à Pompée par toutes les obligations que son pere lui avoit des grands services qu'il en avoit reçus, pour aller se jetter entre les mains des Parthes, la plus infidelle de toutes les nations. En second lieu il representa à Pompée qu'il avoit très-grand tort, de peur d'être le second après un Romain, qui étoit même son beau-pere, de refuser d'être après lui le premier de tous les autres hommes, & de ne vouloir pas éprouver sa moderation, pour aller rendre maître de sa personne un Arsace, qui n'avoit pû se rendre maître de celle de Crassus vivant. Et enfin, que rien n'étoit plus mal pensé que de mener une jeune femme de la maison de Scipion parmi des Barbares, qui ne mesuroient leur pouvoir qu'à la licence de commettre toutes sortes d'insolences & d'infamies. Car quand même elle ne souffriroit rien de leur brutalité, cependant

Et son Roi Ptolemée, qui ne venoit que d'entrer dans l'âge de puberté.] C'est Ptolemée, surnommé Dionysius, fils de Ptolemée Auletes, qui étoit mort l'année d'auparavant, c'est-à-dire, l'an de Rome 704. & cette bataille de Pharsale fut donnée l'an 705. après laquelle Pompée se retira en Egypte. Ptolemée étoit dans sa quatorziéme année.

Pour aller rendre maître de sa personne un Arsace.] Mais alors il n'y avoit point de Prince de ce nom sur le trône des Parthes, & jamais Crassus n'eut à combattre contre Arsace. Apparemment Theophane met ici un *Arsace* pour un *des descendans d'Arsace.*

se seul soupçon qu'elle auroit pû en souffrir, parce qu'elle auroit été avec des gens capables de tout entreprendre, & qui en avoient le pouvoir, étoit une affreuse indignité. On prétend que cette derniere consideration fut la seule qui rompit le voyage de l'Euphrate, s'il est vrai que ce fut le raisonnement de Pompée, & non pas plûtôt sa mauvaise fortune, qui lui fit prendre cet autre chemin.

L'avis de se retirer en Egypte l'emporte.

Quand l'avis de s'enfuir en Egypte l'eut emporté, il fit voile de l'Isle de Cypre sur une galere de Seleucie avec sa femme; tous les autres de sa suite étoient les uns sur des vaisseaux longs, & les autres sur des vaisseaux marchands, & il traversa ainsi la mer heureusement sans aucun danger. Ayant appris que le Roi Ptolemée étoit avec son armée à Peluse, où il faisoit la guerre à sa sœur Cleopatre, il prit cette route, & envoya devant un de ses amis pour apprendre au Roi son arrivée, & pour le prier de le recevoir.

Pompée prend la route de Peluse où est le Roi Ptolemée.

Il envoye au Roi un de ses amis lui apprendre son arrivee.

Ptolemée étoit fort jeune, mais celui qui gouvernoit toutes ses affaires, nommé Pothin, assembla sur l'heure un conseil des principaux de la Cour, & des plus habiles Ministres, qui tous n'avoient qu'autant de credit & d'autorité qu'il vouloit bien leur en communiquer, & leur commanda au nom de son maître de dire chacun leur avis. C'étoit déja une chose bien étrange & bien indigne, de voir décider de la fortune du Grand Pompée, un Pothin, valet de chambre du Roi,

Cesar l'appelle Photin.

Pothin, premier ministre du Roi, assemble un conseil sur cela.

Le sort du grand Pompée decide entre trois personnages indignes.

un Theodote de Chio, qui étoit aux gages du Prince pour lui enseigner la rhetorique, & un Achillas Egyptien. Car parmi tous ces valets de chambre du Roi, & ceux qui l'avoient élevé, ces trois personnages étoient les principaux Conseillers dont il suivoit les avis en toutes choses. Cependant Pompée attendoit à l'ancre assez loin de la côte le resultat de ce beau conseil, lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur, d'avoir l'obligation de son salut à Cesar son beau-pere.

Sage reflexion de Plutarque.

Les avis sont opposez.

Les avis furent directement opposez, les uns voulant qu'on reçût Pompée, & les autres qu'on le renvoyât. Mais Theodote déployant toute son éloquence, & voulant montrer toute son habileté

Lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur, d'avoir l'obligation de son salut à Cesar son beau-pere.] Cette reflexion de Plutarque est très-sage. L'aveuglement, où l'orgueil & la haine précipitent les hommes, ne se comprend point. Pompée aime mieux s'exposer à être le joüet de trois indignes personnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir son salut à Cesar, qui étoit son beau-pere & le plus grand des Romains.

Mais Theodote déployant toute son éloquence, & voulant montrer toute son habileté.] Voilà une malheureuse éloquence, & une habileté bien pernicieuse. Ce Theodote dit des choses specieuses, mais très-mauvaises. Un homme veritablement éloquent & homme de bien, auroit dit tout le contraire. Il auroit conseillé de recevoir Pompée, parce qu'outre que c'étoit un acte, que l'humanité demandoit, & que c'étoit un crime atroce que de tuer un suppliant, le jeune Roi avoit là une grande occasion de faire une action très-loüable, & d'acquerir en même tems deux grands amis, en moyennant entre le beau-pere & le gendre une paix, qui auroit réjoüi l'Empire, & qui lui auroit fait à lui-même un très-grand honneur. Cela ne pouvoit avoir que des suites heureuses, ou glorieuses. Au lieu que le conseil de Theodote fut funeste à celui qui le donna, à ceux qui l'executerent, & au Roi même qui eut la foiblesse d'y consentir.

bileté dans son art, dit, *que ni l'un ni l'autre de ces deux partis n'étoient sûrs. Car s'ils recevoient Pompée, ils auroient Cesar pour ennemi, & Pompée pour maître, & s'ils le renvoyoient, ils avoient à craindre que Pompée ne se vengeât un jour de ce qu'ils l'avoient chassé, & Cesar, de ce qu'ils ne l'avoient pas retenu, & qu'ainsi le meilleur & le plus sûr étoit de le recevoir pour le faire mourir, parce que par ce moyen ils feroient plaisir à Cesar, & n'auroient point à craindre le ressentiment de Pompée, car*, ajoûta-t'il en souriant, *un mort ne mord point.*

Celui de Theodote l'emporte.

Proverbe fort ancien, & qui s'est conservé parmi nous.

Cet avis ayant passé, Achillas fut chargé de l'execution; il prit donc avec lui un certain Septimius, qui avoit été autrefois chef de bandes sous Pompée, & un certain Salvius, qui avoit été aussi sous lui Capitaine de cent hommes, & trois ou quatre satellites ses valets, & montant sur une barque, il se fit mener au vaisseau de Pompée, où les principaux personnages de sa suite s'étoient rendus des autres vaisseaux pour voir ce qui arriveroit.

Achillas chargé d'aller recevoir Pompée, & de le tuer.

Quand ils virent cette maniere de réception qui n'avoit rien de Royal, ni de magnifique, ni qui répondît aux grandes esperances que Theophane avoit voulu leur donner, & qu'ils n'apperçurent que six ou sept hommes, qui venoient à eux dans un chetif bateau de pêcheurs, ils commencerent à avoir pour suspect ce peu de compte qu'on faisoit d'eux, & à craindre les suites, c'est pourquoi ils conseilloient à Pompée de s'élargir & de gagner la haute mer pendant

qu'ils étoient encore hors de la portée du trait.

La barque d'Achillas joint la galere de Pompée.

Cependant la barque s'étant approchée, Septimius fut le premier qui se leva, & saluant Pompée, il l'appella en langage Romain *Imperator.* Achillas le salua en langage Grec, & l'invita à passer dans sa barque, parce que le long de la côte il y avoit beaucoup de vase, & que la mer y étant pleine de bancs de sable, n'avoit pas assez d'eau pour sa galere. En même tems on voyoit plusieurs vaisseaux du Roi, qu'on armoit en diligence, & tout le rivage couvert de soldats; de sorte que quand Pompée auroit voulu changer d'avis, il n'y avoit plus moyen de prendre la fuite, & d'ailleurs témoigner de la défiance, c'étoit donner à ses meurtriers un prétexte pour excuser leur injustice.

Il le saluë, & l'invite à entrer dans sa barque.

Pompée embrasse Cornelie, & passe dans la barque d'Achillas.

Embrassant donc Cornelie, qui déja par avance pleuroit sa mort, il ordonna à deux Capitaines de sa suite, à un de ses affranchis, nommé Philippe, & à un esclave, qu'on appelloit Scynes, de passer dans la barque avant lui, & comme Achillas lui tendoit la main de dessus la barque pour lui aider à passer, il se tourna du côté de sa femme & de son fils, & leur dit ces vers de Sophocle: *Tout homme qui entre à la cour d'un Tyran, devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre.* Voilà les dernieres paroles qu'il dit à sa femme & à son fils, & il passa ainsi dans la barque.

Vers de Sophocle que Pompée dit à Cornelie & à son fils en les quittant.

Il y avoit assez loin de sa galere jusqu'au rivage; voyant donc que dans ce trajet aucun de

ceux qui étoient avec lui ne lui faisoit honnêteté, & ne lui adressoit pas même la parole, il jetta la vûë sur Septimius, & se remettant son visage, *mon ami*, lui dit-il, *ne te reconnois-je point pour un homme qui as fait autrefois la guerre avec moi?* Septimius lui fit signe de la tête seulement que cela étoit vrai, sans lui dire une seule parole, & sans lui faire la moindre civilité. Il se fait encore un grand silence, & Pompée prenant un papier, où il avoit écrit une harangue Grecque, qu'il devoit faire à Ptolemée en l'abordant, il se met à la relire.

Pompée dans la barque d'Achillas, reconnoit Septimius, qui avoit servi sous lui.

Septimius ne lui fait pas la moindre civilité.

Pompée relit une harangue Grecque qu'il avoit preparée pour Ptolemee.

Comme ils approchoient de la terre, Cornelie, pleine d'inquiétude, regardoit avec ses amis de dessus sa galere ce qui arriveroit, & elle reprenoit quelque courage en voyant plusieurs Seigneurs de la Cour se presenter à la descente de Pompée comme pour le recevoir & lui faire honneur. Dans ce moment, comme Pompée prenoit la main de son affranchi Philippe, pour se lever plus facilement, Septimius lui donne par derriere un grand coup d'épée au travers du corps. Salvius & Achillas tirent en même tems leurs épées, & le frappent à coups redoublez. Pompée prend sa robe avec ses deux mains & s'en couvre le visage, sans proferer une seule parole indigne de lui, & sans faire le moindre mouvement, mais jettant seulement un simple soupir, il souffre avec magnanimité tous les coups dont on le perce. Il avoit cinquante-neuf ans accomplis, car il fut tué jus-

Inquietude de Cornelie, qui de sa galere regardoit ce qui se passoit.

Septimius frappe le premier Pompée. Salvius & Achillas l'achevent.

Mort de Pompée.

Son âge quand il fut tué.

Il avoit cinquante-neuf ans accomplis.] Plutarque se trompe, il

tement le lendemain du jour de sa naissance.

Ceux qui étoient dans la galere de Cornelie & dans les deux autres navires, voyant ce meurtre, jetterent des cris, qui firent retentir toute la côte, & levant promptement les ancres, ils prirent la fuite, aidez par un vent frais qui leur souffla en pouppe dès qu'ils eurent gagné la haute mer; ce qui fit que les Egyptiens, qui appareilloient pour les poursuivre, renoncerent à ce dessein.

Les meurtriers coupent la tête à Pompée, & laissent sur le rivage son corps tout nud.

Fidelité d'un affranchi de Pompée, nommé Philippe.

Les meurtriers ayant coupé la tête de Pompée, jetterent hors de la barque le corps tout nud, & le laisserent-là en spectacle à tous ceux qui eurent la curiosité de le voir. Philippe demeura toujours auprès de lui, jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiez de cette vûë. Quand il n'y eut plus personne, il le lava dans l'eau de la mer, & l'ayant enseveli avec sa propre chemise, parce qu'il n'avoit aucun autre linge, il jetta les yeux partout sur la côte, & apperçut quelques vieux restes d'un petit bateau de pêcheur, qui quoique peu considerables, suffisoient pourtant pour composer dans la necessité le bucher d'un pauvre corps tout nud & qui n'étoit pas même entier.

Bucher de Pompée fait de quelques vieux restes de bateau de pêcheur.

Pendant qu'il ramassoit toutes ces pieces, &

n'en avoit que cinquante-huit; & c'est ainsi que l'écrit Dion, ce qui se justifie même par l'année de sa naissance; car il étoit né l'an de Rome 647. l'an 104. avant N. S. & il fut tué l'an de Rome 705. l'an 46. avant N. S. Cela fait justement cinquante-huit ans accomplis, puisqu'il fut tué le lendemain de son jour natal.

qu'il les assembloit, un Romain, déja vieux, & qui dans sa jeunesse avoit fait ses premieres campagnes sous Pompée, s'étant approché, lui demanda, *qui es-tu, mon ami, toi qui te prépares à faire les funerailles du Grand Pompée?* Philippe lui ayant répondu qu'il étoit son affranchi, *ha*, lui repartit le Romain, *tu n'auras pas seul cet honneur; je te prie de me recevoir pour compagnon, & de m'associer à cette œuvre, comme à une rencontre pieuse & sainte, afin que je n'aye pas sujet de me plaindre en tout de ma mauvaise fortune, qui m'a confiné depuis tant d'années dans ces païs étrangers, puisqu'après tous les malheurs qui m'y sont arrivez, j'ai enfin la consolation de toucher de mes mains & d'enterrer le corps du plus grand Capitaine que les Romains ayent jamais eu.* Voilà comment les funerailles de Pompée furent faites.

Un vieux Officier Romain qui se trouve-là par hasard, aide Philippe à faire les funerailles du grand Pompée.

Le lendemain Lucius Lentulus, qui ne sçavoit rien de tout ce qui s'étoit passé, arrivant de Cypre, & côtoyant le rivage, vit de loin le feu du bucher, & tout auprès Philippe, qu'il ne reconnut pas d'abord. A cette vûë il dit en lui-même, *qui est celui qui est venu se reposer ici de ses travaux, & y finir sa destinée?* Et un moment après, jettant un profond soupir, *helas*, dit-il, *peut-être est-ce toi, Grand Pompée!* Et bien-tôt après il descendit à terre, où il fut pris & tué. Telle fut la fin de Pompée le Grand.

Lentulus arrivant de Cypre voit le feu du bucher, se doute que c'est celui de Pompée, descend & est tué.

Cesar écrit qu'on l'arrêta, & qu'on le fit mourir en prison.

Cesar ne tarda pas à arriver en Egypte, qu'il trouva toute étonnée & pleine de trouble. A son arrivée on lui presenta la tête de Pompée, mais

Cesar refuse de voir la tête de Pompée.

il détourna la vûë pour ne la pas voir, & regarda avec horreur celui qui la lui presentoit, comme un scelerat, maudit des Dieux & des hommes.

Il pleure en recevant son cachet. Quel étoit ce cachet.

On lui remit entre les mains son cachet, dont la gravure étoit un lion armé d'une épée, & en le recevant il se mit à pleurer.

Il fait mourir Achillas & Pothin.

Il fit mourir Achillas & Pothin. Le Roi ayant été défait dans un combat, qui fut donné près du Nil, disparut, de maniere qu'on n'en eut jamais depuis aucunes nouvelles.

Theodote échappé à la vengeance de Cesar, & puni par Brutus.

Theodote le sophiste échappa à la vengeance de Cesar, car s'étant enfui d'Egypte, il fut long-tems errant dans la derniere misere, & l'horreur de tout le monde. Mais quelque tems après Brutus ayant tué Cesar, & étant devenu le maître en Asie, y trouva par hasard ce malheureux, lui fit souffrir tous les tourmens imaginables, & le fit enfin mourir.

Les cendres de Pompée portées à Cornelie, qui les déposa dans son tombeau d'Albe.

Les cendres de Pompée furent portées à Cornelie, qui les déposa dans le tombeau, qu'il avoit à sa terre d'Albe.

LA COMPARAISON d'Agesilas & de Pompée.

APrès avoir écrit les vies de ces deux grands hommes, opposons-les l'une à l'autre, & parcourons briévement les differences qui s'y rencontrent, & qui sont telles : premierement, Pompée s'éleva à une grande puissance & à une grande réputation par des voyes très-justes, s'étant excité & poussé de lui-même, & ayant rendu plusieurs grands & signalez services à Sylla, pour lui aider à délivrer l'Italie de tous ses Tyrans, au lieu qu'Agesilas parvint à la Royauté par une conduite, qui ne peut être excusée ni devant les Dieux ni devant les hommes, ayant déclaré bâtard le jeune Leotychidas, que son frere avoit reconnu pour son fils legitime, & ayant tourné en plaisanterie l'oracle sur le Roi boiteux.

Premier avantage de Pompée sur Agesilas, la justice des voyes.

Premierement, Pompée s'éleva à une grande puissance par des voyes très-justes.] Car, lorsqu'il s'agit de la fortune & de l'élevation des hommes, il faut toujours examiner les voyes. Celui qui n'en a suivi que de justes, est infiniment préferable à celui qui en a suivi de mauvaises. Epictete dit fort bien à un homme qui se vantoit d'être Preteur en Grece : *Je vous demande seulement, par quelles voyes vous avez obtenu votre charge.*

Et ayant tourné en plaisanterie l'oracle sur le Roi boiteux.] Agesilas étoit boiteux, & son frere aîné passoit pour bâtard. Il y avoit un oracle formel qui défendoit aux Spartiates de prendre un Roi boiteux, & qui, s'ils desobéissoient, les menaçoit de grandes guerres & de grands malheurs. Agesilas, appuyé de

Second avantage de Pompée, la reconnoissance.

En second lieu, Pompée continua toujours d'honorer Sylla pendant sa vie, & après sa mort il s'opposa à Lepidus & à son parti, & malgré eux il l'enterra honorablement & magnifiquement, & donna à son fils Faustus Sylla sa fille en mariage; au lieu qu'Agesilas sur le moindre petit prétexte, qu'il put trouver, rompit avec Lysandre & le traita avec la derniere indignité. Cependant les services que Sylla avoit reçus de Pompée n'étoient pas moins grands que ceux que Pompée avoit reçus de lui. Et au-contraire c'étoit Lysandre qui avoit fait Agesilas Roi de Sparte, & Capitaine general de toute la Grece.

Troisiéme avantage de Pompée dans ses fautes mêmes.

En troisiéme lieu, toutes les fautes qu'ils firent l'un & l'autre en violant la justice dans le gouvernement, Pompée les fit en faveur des alliances qu'il avoit contractées; car dans la plûpart il eut en vûë de servir Cesar & Scipion, qui étoient ses beau-peres, & quand Agesilas sauva la vie à

Lysandre, pour se maintenir sur le trône, & pour en exclure son frere, soutenoit que cet oracle ne devoit pas être expliqué à la lettre, Dieu se mettant fort peu en peine qu'un Roi fût boiteux, mais qu'il devoit être pris figurément, & expliqué de la bâtardise. Et c'est cette explication que Plutarque traite de plaisanterie. Par-là on voit qu'il croyoit qu'on devoit le prendre dans le sens litteral. En effet, on pouvoit fort bien croire que c'étoit le sens le plus naturel de l'oracle; car ses menaces furent accomplies. Sparte fut tourmentée par de grands orages de guerre, & eut à soutenir des travaux infinis. Mais dans les remarques sur la vie d'Agesilas, on a vu que cet oracle pouvoit avoir un autre sens, que l'évenement justifioit de même.

Et quand Agesilas sauva la vie à Sphodrias, qui avoit merité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Atheniens.] Sphodrias avoit entrepris de surprendre le Pirée en pleine paix, & d'ôter

Sphodrias,

Sphodrias, qui avoit mérité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Atheniens, ce fut pour servir la violente passion de son fils. Et s'il soutint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le traité de paix fait avec les Thebains, il parut manifestement qu'il ne le fit qu'en faveur du crime même. En un mot tous les maux que Pompée fit aux Romains par ignorance, ou par une mauvaise honte, pour n'oser rien refuser à ses amis, Agesilas les fit aux Lacedemoniens par une obstinée opiniâtreté & par un excès de colere, qui le porterent à allumer la guerre contre les Beotiens.

Que s'il faut imputer à une certaine fortune les fautes de l'un & de l'autre, il est certain que les Romains ne pouvoient pas prévoir celle de Pompée, ni se précautionner contr'elle, au lieu que les Lacedemoniens sçavoient fort bien tous les

aux Atheniens l'empire de la mer. Il fut cité en Justice. Mais Archidamus, fils d'Agesilas, étant éperdument amoureux de Cleonyme, fils de Sphodrias, obligea son pere à le proteger, de maniere qu'il fut absous. Plutarque a grande raison de condamner cette conduite d'Agesilas, qui par complaisance pour la passion de son fils commet la plus grande de toutes les injustices.

Et s'il soutint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le traité de paix.] Ce Phoibidas s'étoit emparé en pleine paix de la citadelle de Thebes. Agesilas le protegea & l'empêcha d'être puni. Plutarque dit fort bien que c'étoit proteger le crime pour le crime même.

Au lieu que les Lacedemoniens sçavoient fort bien tous les maux dont les menaçoit ce regne boiteux.] Ceci marque encore que Plutarque étoit persuadé que l'oracle du regne boiteux devoit être pris au pied de la lettre.

maux dont les menaçoit ce regne boiteux, & cependant Agesilas les empêcha de les éviter, comme ils pouvoient fort bien le faire. Car quand même Leotychidas auroit été mille fois plus étranger & plus bâtard qu'il n'étoit, cela empêchoit-il que la famille des Eurytionides n'eût pû donner à Sparte un Roi légitime, & ferme sur ses deux pieds, si Lysandre pour l'amour d'Agesilas n'eût jetté une grande obscurité dans le sens de l'oracle?

Avantage considerable d'Agesilas sur Pompée, du côté de la politique.

Pour ce qui est de l'invention qu'Agesilas donna à sa patrie, lorsqu'après la perte de la bataille de Leuctres elle ne sçavoit quelle punition elle devoit ordonner contre les fuyards, en leur conseillant de laisser dormir les loix pour ce jour-là, il faut avoüer qu'il n'y a jamais eu de ruse de politique qui lui soit comparable, & que nous n'avons rien de Pompée qu'on puisse lui opposer. Au

Car quand même Leotychidas auroit été mille fois plus étranger & plus bâtard qu'il n'étoit.] Voici le raisonnement de Plutarque : on dispute du sens de l'oracle ; les uns prétendent qu'il doit être expliqué à la lettre, d'un Roi veritablement boiteux ; les autres prétendent qu'il doit être pris figurement, & qu'il veut parler d'un Roi bâtard. Dans cette incertitude, pourquoi ne pas chercher à se mettre à couvert des malheurs dont on étoit menacé, en cherchant dans la famille Royale des Eurytionides un Prince qui ne fût ni bâtard, ni boiteux?

En leur conseillant de laisser dormir les loix pour ce jour-là.] Plutarque a grande raison de loüer cette politique d'Agesilas, qui par ce peu de mots conserva à Sparte ses loix, & lui rendit un grand nombre de citoyens, qui alloient être deshonorez. Il y a des occasions où cet expedient d'Agesilas pourroit avoir lieu ; mais on ne doit y recourir que pour de grandes choses, & dans un besoin pressant de l'Etat.

contraire il ne crut pas devoir observer les loix qu'il avoit faites lui-même, & il les viola, pour montrer à ses amis toute l'étenduë de son pouvoir. Au lieu qu'Agesilas, réduit à la nécessité de violer les loix pour sauver ses citoyens, trouva un temperament, qui sauva en même tems & les loix & les coupables.

Je compte aussi parmi les actions qui montrent la grande habileté d'Agesilas dans la politique, l'action incomparable qu'il fit, lorsqu'ayant reçu la lettre des Ephores, il abandonna sur l'heure même l'Asie, & renonça à toutes les grandes conquêtes qu'il avoit faites. Car il ne fit pas comme *La Scytale.*

L'action incomparable qu'il fit, lorsqu'ayant reçu la lettre des Ephores, il abandonna sur l'heure même l'Asie.] En effet, on n'a jamais vû un exemple d'une obéissance plus parfaite. Agesilas marqua par cette action qu'il étoit persuadé qu'il vaut mieux obéir à sa patrie & à ses superieurs, que de faire les plus grandes conquêtes. On trouve bien des gens qui sont ravis d'être utiles à leur païs, en travaillant à leur propre grandeur, mais il est rare d'en trouver qui renoncent volontiers à leur propre grandeur pour servir leur patrie, comme elle le veut.

Car il ne fit pas comme Pompée.] Mais de ce côté-là Pompée le dispute à Agesilas. Je suis surpris que Plutarque n'ait pas trouvé dans la vie de Pompée quelque action du même genre qui pût être comparée à celle d'Agesilas. Il me semble qu'il y en a une toute pareille, qui pourroit fort bien entrer en comparaison. C'est ce qu'il fit en Afrique, lorsqu'il reçut les lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congédier son armée, & d'attendre le successeur qu'on lui envoyoit. Après les grands exploits qu'il venoit de faire, malgré la grande victoire qu'il venoit de remporter sur Domitius, & qui fut suivie de la prise de plusieurs villes, & de celle du Roi Jarbas même, dont il donna le Royaume à Hiempsal, & ce qui est encore plus fort, malgré le refus que faisoient ses troupes de l'abandonner, il obéit, menaçant

Pompée, qui en travaillant à sa propre grandeur, fut utile à son païs, mais au-contraire uniquement attentif à la grandeur de sa patrie, il renonça pour elle à une si grande puissance & à une si grande gloire, que jamais personne ni avant lui, ni après lui n'en eut de pareille, si on excepte Alexandre le Grand.

Quatriéme avantage de Pompée du côté des exploits de guerre.

Que s'il faut prendre ce sujet par un autre endroit, qui est celui de leurs expeditions & de leurs exploits de guerre, je suis persuadé que ni quant au nombre des trophées que Pompée a érigez, ni quant à la grandeur des armées qu'il a conduites, ni à la quantité des batailles rangées qu'il a gagnées, Xenophon lui-même n'oseroit mettre en comparaison les victoires d'Agesilas, quoiqu'à cause des autres grandes vertus & des belles qualitez de cet Historien, on lui ait accordé comme un privilege special, de dire & d'écrire tout ce qu'il a voulu de ce Roi de Lacedemone.

Bel éloge de Xenophon.

Je suis persuadé encore qu'il y a une grande

qu'il se tuëroit lui-même, si l'on s'opiniâtroit à le retenir. Voilà une obéissance aussi parfaite aux ordres de Sylla, que celle d'Agesilas à ceux des Ephores.

On lui ait accordé comme un privilege special, de dire & d'écrire tout ce qu'il a voulu de ce Roi de Lacedemone.] Plutarque dit cela à cause du traité que Xenophon a fait, qui est l'éloge du Roi Agesilas, où il veut le faire passer pour le plus grand de tous les hommes, dans la guerre même. C'est un bel éloge de cet Historien, mais en même tems il est taxé fort poliment d'avoir un peu exageré le merite d'Agesilas sur le fait de la guerre, ce qui doit faire voir aux Historiens & aux Panegyristes que la posterité n'est pas la duppe des éloges qu'ils donnent à leurs Heros, & qu'elle n'admet que ceux qui sont fondez sur des actions qui les justifient.

difference entre ces deux personnages du côté de la bonté & de la generosité pour leurs ennemis. Car Agesilas voulant asservir Thebes, & détruire & exterminer Messene, dont celle-ci étoit une des principales villes de son païs, & l'autre la métropole de la Béotie, peu s'en fallut qu'il ne perdît Sparte. Au moins perdit-il la superiorité & le commandement qu'elle avoit sur le reste de la Grece; & Pompée au-contraire après avoir défait les Pirates, accorda des villes à ceux qui voulurent changer de vie & de profession, & ayant en sa puissance Tigrane, Roi d'Armenie, & pouvant le mener captif derriere son char à son triomphe, il aima mieux en faire l'allié du peuple Romain, & dit en cette occasion ce beau mot, *qu'il préferoit à la gloire d'un jour, la gloire de tous les siécles.*

Cinquiéme avantage de Pompée, du côté de la bonté & de la generosité envers les ennemis.

Beau mot de Pompée.

Que s'il faut adjuger le prix de la vertu guerriere au General qui a fait les plus grands & les

Second avantage d'Agesilas sur Pom-

Il aima mieux en faire l'allié du peuple Romain.] Il lui laissa tout ce qu'il possedoit, & donna à son fils, au jeune Tigrane, le Royaume de Sophene. Mais s'il ne mena pas Tigrane le pere après son char à son entrée triomphale, il y mena Tigrane le fils avec sa femme & sa fille, & il y mena la Reine Zosime, femme de Tigrane le pere.

Qu'il préferoit à la gloire d'un jour, la gloire de tous les siécles.] Voilà un grand principe, & qu'on peut, ou plutôt qu'on doit étendre à des choses plus importantes que la gloire qui vient des armes.

Que s'il faut adjuger le prix de la vertu guerriere au General qui a fait les plus grands & les plus importans exploits.] Nous venons de voir que Plutarque a donné à Pompée l'avantage sur Agesilas du côté du nombre des trophées, de la grandeur des armées, & de la quantité de batailles gagnées; & ici il donne à Agesilas sur Pompée l'avantage du côté de la grandeur & de l'importance des exploits. En effet, il n'y a rien

pée, la grandeur des exploits.

plus importans exploits d'armes, & donné les conseils les plus profonds, les plus glorieux & les plus solides, il est certain que le Lacedemonien laisse ici le Romain bien loin derriere lui. Premierement il ne livra ni n'abandonna sa ville, quoiqu'il se vît attaqué par une armée de soixante-dix mille combattans, & qu'il n'eût avec lui qu'une poignée de troupes, & de troupes même qui venoient d'être battuës à la journée de Leuctres. Et Pompée n'eut pas plutôt appris que Cesar avec cinq mille trois cens hommes seulement avoit pris une petite ville d'Italie, qu'il s'enfuit de Rome, saisi de frayeur, ne pouvant se laver du reproche, ou d'avoir honteusement cedé à ce petit nombre, ou de l'avoir faussement crû beaucoup plus grand. Et dans sa fuite il emmena avec lui sa femme & ses enfans, abandonnant les femmes & les enfans des autres sans secours & sans défense, au lieu qu'il devoit ou vaincre en combattant pour sa patrie, ou recevoir les conditions du vainqueur, qui étoit son concitoyen & son allié. Qu'arriva-t'il aussi de cette lâche desertion? Il en arriva que celui à qui il trouvoit insupportable de prolonger le tems de son gouvernement, & de lui faire accorder le Consulat, se vit par la prise de Rome en état & en droit de dire à Metellus qu'il le tenoit son pri-

Agesilas loué de n'avoir pas abandonné Sparte à l'approche des ennemis.

Pompée blâmé d'avoir quitté Rome à l'approche de Cesar.

dans Pompée qui puisse égaler la grande action d'Agesilas, qui défendit sa ville avec peu de troupes contre soixante-dix mille combattans; au lieu que Pompée abandonna Rome à l'approche de Cesar, qui venoit avec cinq mille trois cens hommes.

ſonnier de guerre, & lui & tous les autres qui étoient avec lui.

Ce qui eſt donc le principal dans un General d'armée, de ſçavoir forcer ſes ennemis à combattre quand il eſt le plus fort, & s'empêcher d'y être forcé quand il eſt le plus foible, c'eſt ce qu'Ageſilas ſçut parfaitement pratiquer, & par-là il ſe maintint toujours invincible. Ceſar de même ſçut fort bien s'empêcher de ſe commettre contre Pompée avec des forces inferieures aux ſiennes, de peur d'un échec qu'il voyoit infaillible, mais quand il l'eut éloigné de ſa flotte, alors ſe ſentant le plus fort, il ſçut le forcer à combattre avec ſon armée de terre, & à mettre toute ſa fortune au haſard d'une bataille, où il fut défait, & qui dans le moment même mit Ceſar en poſſeſſion de ſon argent, de ſes vivres & de la mer, dont il pouvoit demeurer maître ſans aucun riſque s'il avoit ſçu éviter le combat.

Ce qui eſt le principal dans un General.

Troiſiéme avantage d'Ageſilas ſur Pompée, de ſçavoir s'empêcher d'être forcé de combattre.

Grande prudence de Ceſar.

Grande faute de Pompée.

Tout ce qu'on allegue pour juſtifier cette action, c'eſt cela même qui l'aggrave & qui forme un très-grand reproche contre un General de cette réputation. Car qu'un jeune General ſans experience, troublé par les murmures & par les criailleries d'une armée, qui l'accuſe de molleſſe & de lâcheté, ſe laiſſe entraîner à quitter le parti le plus ſûr & le conſeil le plus ſage, cela peut fort bien arriver, & eſt même pardonnable; mais que Pompée le Grand, dont les Romains appelloient le camp *leur patrie*, & la tente *leur Senat*, & qui re-

Il n'y a qu'un jeune General ſans experience, qui ſoit pardonnable de ſe laiſſer vaincre par les brocards juſqu'à combattre malgré lui.

Camp de Pompée appellé la patrie

des Romains, & sa senti leur Senat.

gardoient comme traîtres & deserteurs ceux qui étoient restez dans Rome, tant les Préteurs, que les Consuls, ce Pompée, à qui jamais ils n'avoient donné de superieur pour le commander, & qui avoit fait toutes ses campagnes & toutes ses expeditions sous lui-même avec une souveraine autorité, & en qualité de Generalissime, & avoit toujours réüssi, qui est-ce qui peut souffrir que par les brocards d'un Favonius & d'un Domitius, & de peur d'être appellé Agamemnon, il se laisse forcer à mettre au hasard d'une bataille l'Empire & la liberté? car s'il ne regardoit qu'à la honte & à l'infamie presente, il devoit dès le commencement combattre pour les murailles de Rome, ou, après s'être tant vanté que par sa fuite il avoit imité la ruse de Themistocle, il ne devoit pas après cela dans la Thessalie regarder comme si honteux ou si infâme le refus, ou le simple retardement du combat. Car la plaine de Pharsale n'étoit

Sages reflexions de Plutarque.

Car s'il ne regardoit qu'à la honte & à l'infamie presente, il devoit dès le commencement combattre pour les murailles de Rome.] Ce raisonnement de Plutarque est d'un très-grand sens. Pompée devoit regarder comme honteux & infâme d'abandonner Rome, qu'il devoit défendre, & nullement de refuser dans la Thessalie un combat qui ne lui convenoit point, & qu'il devoit refuser. Mais rien n'est plus ordinaire aux hommes que de placer la honte où elle n'est point.

Car la plaine de Pharsale n'étoit pas un theâtre ni un stade que les Dieux leur eussent ouvert.] Cette idée est grande & noble. Les lieux pour les jeux publics & pour les combats sont marquez & ouverts par les Dieux mêmes, & il ne dépend des Athletes, ni de les changer, ni de refuser de combattre; il faut qu'ils entrent dans cette lice, ou qu'ils cedent aux autres la couronne, qu'ils n'ont pas le courage de disputer. Mais une plaine n'est pas un lieu designé aux

n'étoit pas un theâtre ni un ſtade que les Dieux leur euſſent ouvert afin qu'il y vînt combattre au cri d'un Heraut, ou qu'il quittât la couronne à un autre, mais il avoit pluſieurs autres plaines, pluſieurs milliers de villes & la terre entiere, dont l'empire qu'il avoit ſur la mer lui donnoit le choix, s'il avoit voulu imiter Fabius Maximus, & Marius & Lucullus, & Ageſilas lui-même. Ce dernier n'eut pas à Sparte de moindres murmures à ſouffrir quand les Thebains l'appelloient au combat pour la défenſe de ſon païs qu'ils ravageoient à ſa vûë, ni de moindres reproches & de moindres calomnies à ſoutenir en Egypte par la folie du Roi, ſur ce qu'il lui conſeilloit de prendre patience, & de ſe tenir en repos. Auſſi en ſuivant toujours les conſeils les meilleurs & les plus ſages, comme il l'avoit reſolu dès le commencement, ſans ſe laiſſer jamais ébranler, non-ſeulement il ſauva les Egyptiens malgré eux, & conſerva ſeul Sparte debout & en ſon entier au milieu de tous ces mouvemens, & pour ainſi dire de toutes ces ſecouſſes & de tous ces tremblemens dont elle étoit agitée, mais encore il éleva dans ſa ville un trophée de la défaite des Thebains, en donnant à ſes citoyens le moyen de vaincre une ſeconde fois, parce qu'il ne ſe laiſſa pas forcer

Les grandes choſes que fit Ageſilas en ſouffrant patiemment les murmures, les reproches & les calomnies.

Generaux, où il faille neceſſairement qu'ils combattent; c'eſt à eux à choiſir leur champ de bataille, & à chercher tous les avantages qui peuvent leur aſſurer la victoire qui eſt le prix de leurs travaux.

par eux à se perdre & à les perdre tous avec lui. C'est-pourquoi Agesilas dans la suite fut loüé de tous ceux qu'il avoit sauvez par la violence qu'il leur avoit faite, & Pompée au-contraire fut blâmé de ceux dont il n'avoit fait que suivre les conseils, & qui l'avoient porté à commettre les fautes qui le perdirent. Il est vrai qu'on dit qu'il fut trompé par son beau-pere Scipion, qui voulant sauver les grandes richesses, qu'il avoit apportées d'Asie, & se les approprier, & qui les ayant cachées, le pressa de donner la bataille, comme n'y ayant plus d'argent s'il la differoit. Mais quand cela seroit vrai, un General comme lui ne devoit pas tomber dans cet inconvenient, ni après s'être laissé si facilement surprendre, se hâter de hazarder ainsi sa fortune, & de mettre le tout pour le tout. A ces traits nous pouvons suffisamment connoître l'un & l'autre de ces caracteres.

Agesilas loüé de ceux qu'il avoit sauvez malgré eux.

Pompée au-contraire blâmé de ceux dont les conseils l'avoient perdu.

Pompée trompé par son beau-pere Scipion.

Mais cela ne le justifie point.

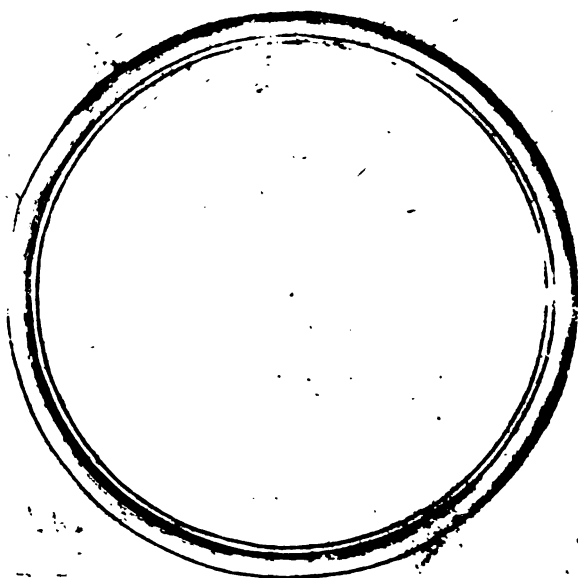
Quant à leur voyage en Egypte, l'un y alla par necessité pour se sauver, & l'autre y alla volontairement, sans necessité & avec peu d'honneur, seulement pour amasser de l'argent, afin d'avoir de quoi faire la guerre aux Grecs de ce qu'il auroit gagné à servir les Barbares. Et enfin les reproches que nous faisons aux Egyptiens

Dernier avantage de Pompée sur Agesilas du côté du voyage d'Egypte.

Et enfin les reproches que nous faisons aux Egyptiens au sujet de Pompée.] Car si les Egyptiens trahirent & assassinerent Pompée, Agesilas trahit les Egyptiens en quittant le parti de Tachos, qu'il étoit allé secourir, & en s'attachant à son ennemi Nectanebos contre lequel il devoit employer ses armes.

au ſujet de Pompée, les Egyptiens les font à Ageſilas, pour le vilain tour qu'il leur joüa, car ſi Pompée fut trompé pour s'être fié aux Egyptiens, les Egyptiens furent trompez pour s'être fiez à Ageſilas, qui changea de parti, & qui prit les armes contre ceux au ſecours deſquels il étoit venu.

Fin de la vie de Pompée.



AGIS ET CLEOMENE.



E n'est ni mal-à-propos, ni sans grande apparence de raison que la plûpart des hommes tiennent que la fable d'Ixion est faite sur les ambitieux. Car comme Ixion pensant embrasser Junon, n'embrassa qu'une nuë, & que de cet embrassement naquirent les Centaures moitié hommes & moitié chevaux, les ambitieux

Fable d'Ixion faite sur les ambitieux.

Centaures, leur origine, quel emblême.

Ce n'est ni mal-à-propos, ni sans grande apparence de raison, que la plûpart des hommes tiennent que la fable d'Ixion est faite sur les ambitieux.] Cette allegorie est si sensible & si naturelle, qu'on ne peut douter que ce ne soit le veritable sens de la fable. Et cela seul devroit desabuser ceux qui déclament contre les allegories d'Homere.

de même en suivant la gloire, n'embrassent qu'une vaine image de la vertu, & emportez par les divers mouvemens de l'envie, de la colere, & de toutes les autres passions, ils ne produisent rien de pur, ni qui puisse être reconnu & avoüé, mais toutes leurs productions sont bâtardes & mixtes, de maniere que ce que des Bergers disent de leurs troupeaux dans une piece de Sophocle, *quoique nous soyons leurs maîtres, nous sommes forcez de les servir, & de les entendre, quoiqu'ils ne parlent point*, c'est ce qui arrive veritablement à ceux qui dans le Gouvernement ne suivent que les vûës, les caprices & les mouvemens de la multitude, ils servent & obéïssent réellement pour avoir le vain titre de Gouverneurs & de Magistrats. Car comme les matelots qui sont à la prouë, voyent mieux ce qui est devant eux, que les pilotes qui tiennent le timon, & cependant ils se tournent incessamment de leur côté, & font ce que ces pilotes leur ordonnent, de même ceux qui dans le Gouvernement ne voyent que la gloire, ils ont bien le nom de Magistrats, mais ils sont effectivement les esclaves du peuple pour executer ses ordres. Au lieu que le veritable & parfait homme de

Bergers, les esclaves de leurs troupeaux.

Gouverneurs qui suivent les caprices du peuple, à quoi comparez.

La pouppe gouverne la prouë.

Au lieu que le veritable & parfait homme de bien n'a aucun besoin de gloire, qu'autant.] C'est une verité que Plutarque met encore dans un grand jour dans le Traité : *Comment il faut qu'un Philosophe converse avec les Princes. L'homme de bon sens*, dit-il, *qui se mêlera du Gouvernement ne desirera qu'autant de gloire qu'il lui en faut pour executer de grandes actions, par la confiance qu'elle lui attire; car il n'est ni agréable ni facile de servir des gens qui ne le veulent pas, & c'est la confiance qui excite la volonté. Il en est de*

bien n'a aucun besoin de gloire, qu'autant qu'elle lui ouvre un passage à faire de grandes actions par la confiance qu'on a en lui. Il n'y a que les jeunes gens convoiteux d'honneur à qui il faille permettre de s'enorgueillir en quelque sorte, & de faire parade de la gloire, qui leur revient de leurs belles actions, car les vertus, qui germent & qui poussent dans cet âge-là, confirment & fortifient, comme dit Theophraste, ces bonnes dispositions par les loüanges, & croissent elles-mêmes, à mesure que croissent la fierté & le courage qu'elles inspirent.

En quoi la gloire est necessaire au Magistrat.

Amour de la gloire permis aux jeunes gens, & pourquoi.

Mais si le trop est dangereux en tout, le trop d'amour pour la gloire est surtout pernicieux dans le Gouvernement des Etats, car il précipite dans une folie & dans une fureur déclarée ceux qui sont revêtus d'une grande autorité, lorsque prenant malheureusement le change, ils veulent que ce ne soit pas le beau & l'honnête qui soit

Amour excessif de la gloire, pernicieux dans le Gouvernement des Etats.

la gloire comme de la lumiere; la lumiere est un plus grand bien pour ceux qui voyent, que pour ceux qui sont vûs; la gloire de même est plus utile à ceux qui en sentent les effets, qu'à ceux qui en sont revêtus.

Il n'y a que les jeunes gens convoiteux d'honneur à qui il faille permettre de s'enorgueillir.] Tous les Philosophes conviennent que l'amour de la gloire peut-être utile aux jeunes gens, parce qu'elle les aide à refrener les mouvemens de la jeunesse, & qu'elle les porte à entreprendre de grandes choses pour la loüange qui leur en revient. Mais si elle continuë quand ils avancent en âge, c'est un grand malheur pour eux, & leur perte sûre; car elle ne permet à l'ame ni de se renfermer en elle-même, lorsqu'elle est ainsi béante après la vanité, ni d'embrasser jamais aucun bien, principalement & pour lui-même, mais toujours pour la réputation qu'il produit, c'est-à-dire qu'elle ne lui permet jamais d'embrasser le bien comme bien. On peut voir cette matiere bien approfondie dans le Commentaire de Simplicius sur la maxime LII. du Manuel d'Epictete, tome I. page 264.

glorieux, mais que ce soit le glorieux qui soit le beau & l'honnête. Mais ce que dit un jour Phocion à Antipater, qui lui demandoit quelque chose qui n'étoit pas honnête, *vous ne sçauriez avoir en même tems Phocion pour ami & pour flateur*, c'est cela même, ou quelque chose d'approchant qu'un homme d'Etat doit dire au peuple, *vous ne sçauriez avoir le même homme pour esclave & pour Magistrat.*

Combien il est dangereux de prendre le change sur la gloire.

Fable du serpent dont la queuë s'étoit revoltée contre la tête.

Car il arrive alors ce qui arriva au serpent, dont parle la fable : la queuë s'étant revoltée un jour contre la tête, voulut commander & conduire à son tour, & n'être pas réduite continuellement à la suivre. Elle prit donc le commandement, & s'en trouva bientôt très-mal elle-même, allant comme une folle, & la tête en fut toute meurtrie & froissée en suivant contre sa nature cette partie sourde & aveugle, qui ne sçavoit où elle alloit. C'est ce que nous avons vû arriver à la plûpart de ceux, qui dans leur maniere de gouverner n'ont eû en vûë que de complaire au peuple, car en dépendant toujours de cette multitude, qui marche au hazard, & qui n'a point de vûës sûres & certaines, ils se sont mis en état de ne pouvoir dans la suite ni corriger, ni arrêter le desordre qu'ils avoient causé par leur complaisance.

Ce qui m'a jetté dans ce discours contre l'ambition de plaire au peuple, c'est la consideration de la grande puissance qu'elle a & des terribles effets qu'elle cause, comme on le voit par les malheurs qui sont arrivez aux deux Gracques Tiberius & Caïus.

Caïus. Ils étoient tous deux heureusement nez, ils avoient été tous deux parfaitement bien élevez, & ils étoient entrez tous deux dans le Gouvernement avec de grandes qualitez, & avec tout l'agrément possible. Cependant ils se perdirent tous deux, moins par le desir immoderé de la gloire, que par la crainte excessive de la honte; crainte qui ne procedoit en eux que d'un fonds de noblesse & de generosité. Car ayant reçu de grandes marques de la bienveillance de leurs citoyens, ils eurent honte de ne pas répondre à ces obligations, qu'ils regardoient comme une dette. Tâchant donc toujours de surpasser par des decrets favorables au peuple les honneurs qu'ils en recevoient, & étant toujours d'autant plus honorez qu'ils témoignoient davantage leur reconnoissance, en lui complaisant en tout, par cette ambition qui se trouva égale & réciproque, ils allumerent dans leur cœur un si violent amour pour le peuple, & dans le cœur du peuple un si ardent amour pour eux, qu'enfin sans qu'ils s'en apperçussent, ils se trouverent tout d'un coup dans des affaires, où ils ne pouvoient plus reculer ni dire, *puisque la chose*

Grandes qualitez des deux Gracques, & la seule cause de leur perte.

L'ambition porte souvent à des extrémitez, où l'on ne peut plus reculer.

Puisque la chose n'est pas belle, il est tems d'en voir la turpitude, & d'y renoncer.] Ce passage avoit été pris dans un sens tout contraire, & par consequent très-faux, comme la suite du raisonnement le fait assez entendre. Car Plutarque n'a garde de vouloir dire, que *quoique la chose ne soit pas honnête, il seroit pourtant malhonnête d'y renoncer.* Mais au contraire, que *puisque la chose n'est pas belle, il seroit honteux d'y persister.* ἐπεὶ μὴ καλὸν, αἰσχρὸν ἤδη τὸ παύσασθαι, mot à mot, *puisque la chose n'est pas belle, il est honteux d'y perseverer.* Car παύσασθαι, signifie quelquefois ἱδρύειν, *poser*,

n'est pas belle, il est tems d'en voir la turpitude & d'y renoncer. Et c'est ce que vous verrez vous-même en lisant leur vie. Nous allons leur comparer deux autres hommes, tous deux portez pour le peuple, & tous deux Rois de Lacedemone, Agis & Cleomene, qui ayant voulu augmenter comme eux la puissance du peuple, & rétablir le beau & l'honnête Gouvernement de la République Lacedemonienne, qui étoit aboli depuis long-tems, encoururent la haine des nobles & des puissans, qui ne voulurent rien relâcher de leur ambition & de leur avarice. Il est vrai que ces deux Lacedemoniens n'étoient pas freres comme les deux Romains, mais ils suivirent tous deux dans le Gouvernement la même route, comme auroient pû faire les deux freres les plus unis, ce qui commença de cette maniere:

Il parle à Senecion, à qui il a dédié ces vies.

Après que l'amour de l'or & de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte, qu'avec la possession des richesses, se trouverent l'avarice & la chicheté, & qu'avec la joüissance s'introduisirent le luxe, la mollesse, la dépense & la volupté, Sparte se vit d'abord déchuë de la plûpart des grandes &

Les grands maux que l'amour des richesses produisit dans Sparte.

fixer, perseverer, comme Hesychius l'a fort bien expliqué. Je dois avertir que ce passage est tout autrement dans un ms. où on lit ἐν οἷς οὐκ ἦν εἰπεῖν, τῶν οὐκέτι καλῶν αἰσχρὸ ἤδη τὸ μὴ παύσασθαι. Cela fait le même sens; mais l'expression est moins élegante; & je croi même que μὴ παύσασθαι est la glose du mot τοπάσασθαι, qui est la veritable leçon.

Sparte se vit d'abord déchuë de la plûpart des grandes & belles prééminences, qui la distinguoient.] Cela est inévitable, dès qu'un Etat devient riche, il décheoit de sa grandeur. C'est une verité prouvée par mille

belles prééminences qui la distinguoient, & se trouva indignement ravallée & réduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'aux tems du regne d'Agis & de Leonidas.

Agis étoit de la maison des Eurytionides, fils d'Eudamidas, & le sixiéme descendant d'Agesilas qui passa en Asie, & qui fut le premier des Grecs en puissance & en autorité. Car Agesilas eut un fils nommé Archidamus, qui fut défait & tué dans un combat par les Messapiens devant une ville d'Italie appellée *Mandonium*. D'Archidamus nâquirent Agis & Eudamidas. Agis, qui étoit l'aîné, ayant été tué par Antipater devant les murailles de Megalopolis, ville d'Arcadie, & n'ayant point laissé d'enfans, son frere Eudamidas monta sur le trône, & eut un fils nommé Archidamus, du nom de son grand pere; à cet Archidamus nâquit un fils qui fut nommé Eudamidas, & de cet Eudamidas vint cet Agis, dont nous écrivons la vie.

Origine d'Agis.

Il n'y a point de ville de ce nom. Les Geographes tiennent qu'il faut lire Mandurium, *ville de la Japygie.*

Pour Leonidas, fils de Cleonyme, il étoit d'une autre maison, de la maison des Agides; & il fut le huitiéme qui regna à Sparte après Pausanias, qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platées. Car Pausanias eut un fils, appellé Plistonax. Celui-ci eut Pausanias II. qui s'en étant fui de Sparte à Tegée, son fils aîné, appellé Agesipolis,

Origine de Leonidas.

exemples; & une des plus grandes preuves, c'est ce qui est arrivé à l'Empire Romain. La vertu & la richesse font la balance, quand l'une baisse l'autre hausse.

regna en sa place, & étant mort sans enfans, son frere Cleombrotus lui succeda. Ce Cleombrotus eut deux fils, Agesipolis II. & Cleomene. Agesipolis ne regna pas long-tems, & ne laissa pas de posterité. Son frere Cleomene regna après lui, & eut deux fils, Acrotatus & Cleonyme. Mais de son vivant il perdit son aîné Acrotatus, & laissa Cleonyme le plus jeune, qui ne regna point, la couronne passa à son neveu Areus, fils d'Acrotatus.

Cet Areus ayant été tué près de Corinthe, son fils Acrotatus monta sur le trône, & ayant été défait & tué à une bataille près de la ville de Megalopolis par le tyran Aristodeme, il laissa sa femme grosse; elle eut un fils dont ce Leonidas, fils de Cleonyme, eut la tutelle. Cet enfant étant mort en bas âge, le Royaume tomba à ce tuteur, dont les mœurs ne convenoient pas trop à celles de ses citoyens; car quoique tous les Spartiates fussent déja abâtardis & corrompus par la corruption generale où étoit tombé le Gouvernement, il y avoit cependant dans Leonidas une dépravation plus marquée, & un éloignement plus sensible des mœurs & des usages de son païs, comme dans un homme qui avoit roulé long-tems dans les Palais des Satrapes, qui avoit fait plusieurs années la cour à Seleucus, & qui ensuite, sans garder ni mesures ni bornes, avoit voulu transporter tout cet orgueil & tout ce faste dans les affaires des Grecs, & dans un Gouvernement juste & legitime.

Mœurs corrompuës de Leonidas, & d'où elles venoient.

On prend d'ordinaire les mœurs & les coutumes des lieux où l'on a été nourri.

Mœurs d'Agis III.

Mais Agis, & en heureux naturel & en grandeur d'ame, surpassa si fort, non-seulement Leonidas, mais encore presque tous ceux qui avoient regné après Agesilas le grand, que n'ayant pas encore vingt ans accomplis, quoiqu'il eût été nourri dans les richesses, dans le luxe, & dans les délices de sa mere Agesistrate & de son ayeule Archidamie, qui avoient plus d'or & d'argent que tous les autres Lacedemoniens ensemble, renonça d'abord à toutes les voluptez, n'eut plus aucune attention, ni la moindre complaisance pour la beauté de sa personne, rejetta toutes les parures & les vains ornemens, dépoüilla, & fuit toute sorte de superfluité & de magnificence, & fit gloire d'aller vêtu d'une simple cape, & de rechercher les repas, les bains, & toute l'ancienne maniere de vivre de Sparte, & dit hautement *qu'il n'auroit que faire d'être Roi, si par le moyen de la Royauté il n'esperoit de faire revivre les loix, & de rétablir dans son ancienne viguear la discipline Laconique.*

Les grandes richesses de la mere & de l'ayeule d'Agis.

Devoir d'un Roi de Sparte, & à quoi la Royauté devoit lui servir.

Cette discipline, & les affaires des Lacedemoniens avoient commencé à être malades & à se corrompre, depuis le moment qu'après avoir ruiné le Gouvernement d'Athenes, ils eurent commencé à se remplir d'or & d'argent. Cependant le par-

Qu'il n'auroit que faire d'être Roi, si par le moyen de la Royauté.] Dans le texte au lieu de δι' αὐτὸν, il faut lire δι' αὐτὴν, comme dans le mf. de la Bibliotheque de S. Germain. C'est un grand mot. La Royauté ne doit servir qu'à maintenir ou à rétablir tout ce qui est beau & honnête.

V. la vie de Lycurgue tom. I. pag. 23.

tage des terres, que Lycurgue avoit fait, & le nombre des heritages, qu'il avoit établi, s'étant conservez dans les successions, chaque pere laissant à son fils sa part telle qu'il l'avoit reçuë, cet ordre & cette égalité, qui perseverent sans aucune atteinte, releverent en quelque sorte la ville de toutes les autres fautes qu'elle avoit faites contre son ancien Gouvernement, & la conserverent encore entiere. Mais un des plus puissans citoyens, nommé Epitades, homme superbe, opiniâtre & entêté, ayant été nommé Ephore, & ayant eu un different avec son fils, fit une loi, par laquelle il étoit permis à tout homme de disposer de sa maison & de son heritage, & de le donner de son vivant, ou de le laisser par testament après sa mort à qui il voudroit. Cet Ephore fit cette loi pour assouvir son ressentiment particulier, & les autres citoyens la reçu-

Ce qui servit à relever la ville de Sparte.

Loi dictée par un esprit de vengeance, combien dangereuse.

Et le nombre des heritages qu'il avoit établi.] Au lieu de καὶ τὸν οἶκον ὃν ὁ Λυκοῦργος, il faut lire comme dans un mſ. καὶ τῶν οἴκων ὧν ὁ Λυκοῦργος &c. Cet ordre & cette égalité perseverant sans aucune atteinte, releverent en quelque sorte la ville. Comme il n'y a rien de plus préjudiciable aux villes & aux Etats qu'une grande inégalité, cette égalité, que le partage des terres avoit introduite, continuant dans Sparte, servit à la relever. Ce qui subsiste encore d'un bon établissement, peut servir à rétablir ce qui est ruiné & perdu.

Fit une loi, par laquelle il étoit permis à tout homme de disposer de sa maison & de son heritage.] Solon avoit fait à Athenes la même loi, mais plus restreinte; car il permettoit aux peres qui n'avoient point d'enfans mâles, nez de légitime mariage, de donner leur bien à qui ils voudroient. Plutarque juge fort bien de ces loix, & fait fort bien voir combien elles étoient injustes & préjudiciables à l'Etat. V. les remarques sur la vie de Solon. Tom. I. pag. 416.

rent & la confirmerent par des motifs d'interêt & d'avarice, ce qui ruina un très-bel établissement, & acheva de sapper le plus sûr fondement de leur police; car les puissans acqueroient tous les jours sans garder aucunes bornes, en chassant les heritiers des successions qui leur appartenoient. Ainsi tous les biens se trouvant bien-tôt entre les mains d'un très-petit nombre, la pauvreté gagna & remplit toute la ville, & à la place des Arts honnêtes & liberaux, qu'elle en chassa, elle y introduisit tous les Arts mercenaires & mechaniques, & avec eux la haine & l'envie contre ceux qui retenoient injustement ces possessions.

Ce que fait la pauvreté dans un Etat.

Il ne resta donc dans la ville qu'environ sept cens Spartiates naturels, & de ces sept cens il n'y en avoit à peu près que cent qui eussent conservé leurs heritages. Tous les autres étoient une populace accablée de pauvreté, qui demeuroit dans la ville sans y avoir le moindre degré d'honneur, soutenant à contre-cœur & très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors, & épiant toujours l'occasion de changer la situation presente des affaires, & de se tirer d'un état si violent. C'est pourquoi Agis, persuadé que c'étoit

Soutenant à contre-cœur & très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors.] Il est impossible que les pauvres soutiennent de bon cœur les guerres, quand ils n'y travaillent que pour l'avantage des riches, qu'ils agrandissent contr'eux, & qu'ils ne se rebutent enfin, & ne causent des séditions & des guerres civiles. Cela n'est pas si sensible dans les Etats absolument despotiques, & il n'est pas difficile d'en voir la raison. Encore cela ne laisse-t'il pas de s'y faire sentir très-souvent jusqu'à certain point.

une très-belle chose, comme ce l'étoit en effet, de repeupler la ville, & de la ramener à son ancienne égalité, commença à sonder les sentimens de ses citoyens.

Les jeunes gens plus aisez à ramener à la simplicité, que les vieillards.

Il trouva d'abord contre son attente les plus jeunes dispôsez à lui obéir, & tout prêts à embrasser la vertu, & à quitter pour la liberté leur maniere de vivre, comme on quitte un méchant habit pour un meilleur. Mais la plûpart des vieux, déja entierement penetrez par la corruption, envisagerent d'abord comme une chose très-redoutable, la réforme de Lycurgue, & tremblerent au seul nom de ce Legislateur, comme des esclaves fugitifs, que l'on ramene à leurs maîtres. C'est pourquoi ils blâmoient extrêmement Agis, quand il déploroit l'état present des choses, & que regrettant l'ancienne dignité de Sparte, il cherchoit les moyens de la rétablir.

Les trois personnages qu'Agis trouva portez à appuyer ses desseins.

Il n'y eut que Lysandre, fils de Libys, Mandroclidas, fils d'Ecphanes, & Agesilas, qui approuverent ses vûës, & qui l'exciterent fortement à les suivre & à les executer. Lysandre étoit celui des Spartiates qui avoit le plus de réputation, & qu'on honoroit le plus; Mandroclidas étoit le plus propre à conduire des pratiques secrettes, car sa ruse & son adresse étoient accompagnées d'audace & de fermeté, & Agesilas étoit oncle du Roi, & homme très-éloquent, d'ailleurs mou & possedé de l'amour des richesses, mais

mais il étoit excité & aiguillonné par son fils Hippomedon, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire dans plusieurs guerres & dans plusieurs combats, & qui avoit beaucoup de credit & d'autorité, à cause de l'affection que lui portoit toute la jeunesse. Mais la veritable raison qui l'obligea d'entrer dans les desseins d'Agis, ce fut la quantité de dettes immenses dont il étoit accablé, & dont il esperoit de se décharger sans bourse délier en changeant le Gouvernement. Agis ne l'eut pas plûtôt gagné, qu'il travailla avec lui à gagner sa mere, sœur d'Agesilas, laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville, à cause du grand nombre de ses esclaves, de ses amis, & de ses débiteurs, & qui influoit beaucoup dans les affaires les plus importantes.

Ce qui porta Agesilas à entrer dans les desseins d'Agis.

Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein, elle en fut d'abord étonnée, & voulut faire changer ce jeune homme, en lui representant qu'il entreprenoit des choses, qui n'étoient ni possibles ni utiles. Mais Agesilas lui fit voir que cette entreprise seroit aussi utile, que belle, & qu'elle réüssiroit infailliblement, & le Roi étant revenu à la charge, la conjura de vouloir sacrifier son or & son argent à l'honneur & à la gloire de son fils. Il lui representa *que par ses richesses il ne pourroit jamais s'égaler aux autres Rois, puisque même les domes-*

La mere d'Agis s'oppose d'abord à ses desseins.

Ce qu'Agis represente à sa mere pour la vaincre.

Puisque même les domestiques des Satrapes, & les esclaves des tuteurs de Ptolemée.] Cette raison est d'une très-grande force, & une démonstration, pour faire voir qu'un Roi ne sçauroit être

tiques des Satrapes, & les esclaves des tuteurs de Ptolemée & de Seleucus possedoient plus de biens que n'en avoient jamais possedé tous les Rois de Sparte ensemble; au lieu que si par la temperance, par une vie simple & frugale, & par la magnanimité il pouvoit effacer le luxe de tous ces Rois, & rétablir parmi ses citoyens l'égalité & la communauté des biens, comme elles étoient du tems de Lycurgue, il acquerroit veritablement la réputation & la gloire d'un très-grand Roi.

Ce n'est pas par les richesses que les Rois peuvent acquerir une veritable gloire.

Generosité des Dames de Sparte.

Alors la Reine & toutes ses Dames, animées & excitées par la noble ambition de ce jeune Prince, changerent tout d'un coup de sentiment, & comme par une inspiration divine elles furent tellement frappées de la beauté de ce projet, qu'elles presserent Agis de mettre promptement la main à l'œuvre & de se hâter, & qu'envoyant chercher leurs amis, elles les exhorterent à se joindre à lui. Elles parlerent même aux autres femmes de la ville, comme sçachant bien que les Lacedemoniens avoient de tout tems beaucoup de déference pour leurs femmes, & qu'ils leur laissoient plus de pouvoir & d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans leurs affaires particulieres & dans l'in-

Grande autorité des femmes de Sparte dans l'Etat.

grand par ses richesses, puisqu'il y a eû des domestiques de Satrapes & des esclaves même de leurs favoris, qui ont possedé plus de richesses que les Rois les plus riches, & qui cependant ont toujours été très-méprisables & très-petits. Il n'y a donc que la vertu qui puisse rendre un Prince veritablement grand.

Il pouvoit effacer le luxe de tous ces Rois.] Au lieu de τὰς ἐκείνου τρυφάς, il faut lire comme dans le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain τὰς ἐκείνων τρυφάς.

terieur de leurs maiſons. Or la plus grande partie des richeſſes de Sparte étoit alors entre les mains des femmes, & c'eſt ce qui rendit l'entrepriſe d'Agis très-difficile & très-épineuſe; car toutes les femmes s'y oppoſerent d'abord, voyant bien qu'elles alloient perdre, non-ſeulement leur luxe & leurs délices, par le moyen de cette vie ruſtique & groſſiere qu'on vouloit rétablir, & à laquelle on donnoit tant d'éloges, mais encore tous leurs honneurs & toute la puiſſance qu'elles avoient à cauſe de leurs richeſſes; elles recoururent toutes à Leonidas, & le conjurerent, puiſqu'il étoit le plus âgé, de retenir Agis, & de l'empêcher d'executer ſon projet.

Les femmes ordinairement très-attachées à leur luxe & à leurs délices.

Leonidas étoit très-porté à ſecourir les riches, mais comme il craignoit le peuple, qui ſouhaitoit fort ce changement, il n'oſa pas s'oppoſer à Agis en face & à viſage découvert, mais ſous main il cherchoit à le traverſer, & à faire échoüer ſon deſſein; il parloit en ſecret aux Magiſtrats, & calomnioit Agis en diſant *qu'il offroit aux pauvres les biens des riches, le partage des terres, & l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit uſurper, & que par-là il cherchoit à faire, non des citoyens pour Sparte, mais des ſatellites & des gardes pour ſa perſonne.*

Le Roi Leonidas traverſe en ſecret Agis.

Cependant Agis étant venu à bout de faire élire Lyſandre Ephore, porta d'abord au conſeil une Ordonnance qu'il avoit dreſſée, & dont les principaux articles étoient que tous les débiteurs

Ordonnance d'Agis.

feroient déchargez de leurs dettes; que de toutes les terres, qui étoient depuis la vallée de Pellene jusqu'au mont Taygete, au promontoire de Malée & à Sellasie, on en feroit quatre mille cinq cens lots; que de celles qui étoient au-delà de ces limites, on en feroit quinze mille; que ces portions feroient distribuées à ceux du voisinage, qui étoient en état de porter les armes, & que celles qui étoient au-dedans, feroient pour les Spartiates naturels, au nombre desquels on compteroit les voisins & les étrangers qui auroient eû une éducation honnête & noble, & qui se trouveroient bien conformez de leur personne, & dans la fleur de l'âge; qu'ils feroient tous distribuez en quinze tables, appellées Phidities, dont la moindre feroit de deux cens, & la plus forte de quatre cens, & qu'ils observeroient tous la même maniere de vivre & la même discipline que leurs ancêtres.

Table des Spartiates appellées Phidities.

Cette Ordonnance ayant été écrite, & les Senateurs n'étant pas tous de cet avis, Lysandre fit assembler le peuple, & parla fortement à ses citoyens, pendant que de leur côté Mandroclidas & Agesilas les conjuroient, que pour complaire à un petit nombre, qui même leur insultoit & les fouloit aux pieds, ils ne vissent pas d'un œil indifferent la dignité de Sparte entierement avilie & perduë, mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avoient été rendus autrefois, & qui tous leur ordonnoient de se donner

Anciens oracles rendus aux Spartiates.

garde de l'amour des richesses, comme d'une passion, qui seroit certainement pernicieuse à Sparte, & qui causeroit sa ruine totale, & encore de ceux qu'ils avoient tout fraîchement reçus de la Déesse Pasiphaé; car dans la ville de Thalames il y avoit un Temple & un Oracle de cette Déesse, qui étoit en grande veneration.

Temple & Oracle de la Déesse Pasiphaé dans Thalames ville de la Laconie.

Quelques-uns prétendent que cette Pasiphaé est une des Atlantides, filles de Jupiter, & qu'elle eut pour fils Ammon. D'autres assurent qu'elle n'est autre que Cassandre, fille de Priam, qui

Quelle étoit cette Déesse Pasiphaé.

Et encore de ceux qu'ils avoient tout fraîchement reçus.] Le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain ajoute ici au texte un mot qui paroît necessaire, καὶ τῶν ἔναγχος ἐκ Πασιφάας κεκομισμένων αὐτοῖς.

Car dans la ville de Thalames il y avoit un Temple & un Oracle de cette Déesse.] On alloit coucher dans son Temple, & la nuit la Déesse faisoit voir en songe tout ce que l'on vouloit sçavoir. Ciceron a parlé de cet oracle de Pasiphaé dans le I. liv. de la Divination : *Atque etiam qui præerant Lacedæmoniis non contenti vigilantibus curis, in Pasiphaæ fano, quod est in agro propter urbem, somniandi causa excubabant, quia vera quietis oracula ducebant.* Mais je croi qu'il manque un mot à ce texte de Ciceron. Le Temple de Pasiphaé n'étoit pas si près de Sparte, qu'il ait pû dire qu'il étoit *propter urbem*, près de la ville. Il étoit au fond de la Laconie dans la ville de Thalames sur le Golfe Messeniaque, & par conséquent assez loin de Sparte. Apparemment après *urbem*, il manque le nom de la ville la plus prochaine de ce Temple, ou peut-être le nom même de la ville de Thalames; car Ciceron peut avoir voulu dire, que ce Temple étoit, non dans Thalames, mais aux portes de Thalames.

Est une des Atlantides, filles de Jupiter, & qu'elle eut pour fils Ammon.] Cet endroit me paroît corrompu. Peut-être vaudroit-il mieux traduire, *est une des Atlantides, celle qui de Jupiter eut Ammon.*

D'autres assûrent qu'elle n'est autre que Cassandre.] Pausanias pourroit faire croire, que c'étoit la Déesse Ino. *Sur le chemin d'Oetyla à Thalames*, dit-il, *est le Temple & l'Oracle d'Ino. On le consulte en dormant, & tout ce que*

mourut dans Thalames; & que parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde, elle fut appellée *Pasiphaé*. Mais Phylarcus écrit que la fille d'Amyclas, appellée Daphné, fuyant la vive poursuite d'Apollon, qui vouloit avoir ses faveurs, & étant changée en la plante, qui porte ce nom, fut fort honorée de ce Dieu, & reçut de lui la vertu de prophetiser. On dit donc que les oracles, qui venoient d'elle, ordonnoient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité ordonnée par la loi que Lycurgue avoit établie dès le commencement.

Des deux mots πᾶσι φαίνειν, déclarer à tout le monde.

Ce que portoient ces oracles de Pasiphaé.

Par-dessus tout cela le Roi Agis s'avançant au milieu de l'assemblée, après un discours fort court, dit qu'il alloit beaucoup contribuer pour sa part au Gouvernement qu'il vouloit établir, & qu'il mettoit d'abord en commun tous ses biens, qui étoient très-considerables, & qui consistoient en terres labourables, en pâturages, & en six cens talens d'argent comptant; que sa mere & sa grand'-mere alloient faire la même chose aussi-bien que tous ses parens & tous ses amis, qui tous étoient les plus riches des Spartiates.

Agis pour donner l'exemple, met tous ses biens en commun.

Six cens mille écus.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité

l'on veut sçavoir, la Déesse le fait voir en songe. Dans la cour du Temple il y a deux statuës de bronze, l'une de Paphie, on a corrigé avec raison de *Pasiphaé*, *& l'autre du soleil. Celle qui est dans le Temple, ne peut être vûë à cause de la quantité de couronnes & de bandelettes qui la cachent. On dit qu'elle est aussi de bronze.* Il y a bien de l'apparence que c'est Ino même qui fut appellée *Pasiphaé*, parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde.

de ce jeune Prince, & en même tems ravi de joye, de ce qu'après trois cens ans on revoyoit enfin un Roi digne de Sparte. Mais alors Leonidas, levant le masque, s'opposa à lui de tout son pouvoir, car venant à penser qu'il seroit obligé de faire la même chose, & que ses citoyens ne lui en auroient pas la même obligation, mais que tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendroit toujours à celui-là seul, qui avoit donné l'exemple, il demanda tout haut à Agis, *s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût un habile homme & un homme de bien?* Agis ayant répondu *qu'il le tenoit pour tel. Où avez-vous donc vû*, repartit Leonidas, *que Lycurgue ait jamais ordonné une abolition des dettes, ou qu'il ait donné droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui étoit très-persuadé que la ville ne pourroit être saine, si tous les étrangers n'en étoient chassez?* Agis lui répondit, *qu'il ne s'étonnoit point que lui, qui avoit été élevé dans les païs étrangers, & qui s'étoit marié dans une maison de Satrape, ne connût pas Lycurgue, & qu'il ignorât qu'en chassant de sa ville l'or & l'argent, il en avoit banni toutes dettes actives & passives. Que pour ce qui étoit des étrangers, qui venoient dans sa ville, il n'en vouloit qu'à ceux qui ne pouvoient s'accommoder aux mœurs & à la discipline qu'il établissoit, que c'étoient-là les seuls qu'il chassoit, non qu'il fît la guerre à leurs personnes, mais c'est qu'il craignoit leur maniere de vivre, & la corruption de leurs mœurs, il apprehendoit que mêlez & con-*

Leonidas leve le masque, & s'oppose ouvertement à Agis.

Question de Leonidas à Agis.

Réponse d'Agis.

Autre question de Leonidas.

Réponse très-solide d'Agis.

Quels étrangers Lycurgue chassoit de Sparte. V. la vie de Lycurgue, tom. I. page 257.

Terpandre, Thales, & Pherecyde, pourquoi honorez dans Sparte, quoiqu'etrangers.

Les deux cordes que Phrynis avoit ajoutées a la lyre, pourquoi coupées.

fondus avec ses citoyens, ils n'engendrassent insensiblement dans leur ame l'amour du luxe & de la mollesse, & une envie demesurée de s'enrichir. Ignore-t-on que Terpandre, Thales & Pherecyde, tous trois étrangers, cependant parce que dans leurs poëmes & dans leur philosophie, ils débitoient les mêmes maximes que Lycurgue, ils sont honorez à Sparte avec grande distinction. Et vous même, continua-t-il, *vous loüez extrêmement Ecprepes qui, étant Ephore, coupa les deux cordes, que le Musicien Phrynis avoit ajoutées aux sept, dont la lyre étoit garnie; vous loüez de même ceux qui après lui firent la même chose à Timothée, & cependant vous me blâmez, moi qui veut bannir de Sparte le luxe, les délices, la dépense, & toute vaine superfluité. Comme si la vûë de ces gens, qui avoient coupé ces cordes de la lyre, n'avoit pas été d'empêcher que tout ce fracas & cette superfluité de musique ne se glissassent dans une ville, dont tous les excès, qui s'étoient introduits dans la vie & dans les mœurs, avoient déja ruiné*

Vous loüez extrêmement Ecprepes qui, étant Ephore, coupa les deux cordes.] Tout ce qui alloit à rendre la musique plus molle & plus effeminée étoit suspect à ces hommes sages, & l'experience n'a que trop prouvé qu'ils avoient raison. Au reste le Grec dit qu'il les coupa σκεπάρνῳ, que l'on a traduit *avec une hache.* Mais il faut que ce mot signifie autre chose qu'une hache, & qu'il signifie une sorte de couteau. Car il est ridicule de prendre une hache pour couper les cordes d'un instrument, à moins qu'on ne veüille dire, que cet Ephore prit une hache pour faire craindre qu'il alloit mettre la lyre en pieces.

Vous loüez de même ceux qui après lui firent la même chose à Timothée.] A Timothée de Milet, grand Poëte Dithyrambique & grand Musicien. Il avoit pis fait encore que Phrynis, car il ajouta à la lyre une onziéme & une douziéme corde. Sparte fit un décret très-severe contre lui.

ruiné toute l'harmonie, & la bonne correspondance qui regnoient auparavant dans toutes ses parties.

Après ce discours tout le peuple suivit le parti d'Agis, & tous les riches se rangerent du côté de Leonidas, & le prierent de ne pas les abandonner. Ils s'adresserent aussi aux Senateurs, qui avoient sur cela le principal pouvoir, en ce qu'ils avoient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçuës & confirmées par le peuple; & ils firent tant par leurs prieres, & par leurs instances que ceux qui rejettoient l'ordonnance d'Agis, l'emporterent enfin d'une voix. Mais Lysandre, qui étoit encore en charge, se mit incontinent à poursuivre Leonidas en vertu d'une ancienne Loi, qui défendoit *qu'aucun descendant d'Hercule eût des enfans d'une femme étrangere, & qui ordonnoit la peine de mort contre celui qui sorti de Sparte seroit allé s'établir chez les étrangers.* Après avoir aposté beaucoup de gens pour tenir contre Leonidas le même langage, il se mit avec les autres Ephores à observer le signe du ciel. Et voici quelle est cette coutume:

Ceux qui rejettoient l'ordonnance d'Agis, l'emportent d'une seule voix.

Leonidas poursuivi criminellement, en vertu d'une ancienne loi de Sparte fort remarquable.

Tous les neuf ans les Ephores choisissent une nuit où le ciel est le plus pur & le plus serein, sans aucune clarté de lune, se tiennent assis en rase campagne dans un profond silence, les yeux attachez au ciel, & s'ils voyent une étoile traver-

Coutume fort singuliere de Sparte.

Et s'ils voyent une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, ils mettent en justice leurs Rois.] Comment est-il possible que des gens si sages d'ailleurs, eussent une imagination si extravagante?

ser d'un côté du ciel à l'autre, ils mettent en justice leurs Rois, les accusent d'avoir commis quelque faute énorme contre la Divinité, & les déposent, jusqu'à ce qu'il vienne de Delphes, ou d'Olympie quelque oracle, qui ordonne de les rétablir. Lysandre disant donc qu'il avoit observé ce signe, appella Leonidas en jugement, & produisit des témoins, qui déposoient qu'il avoit épousé une femme d'Asie, qu'un des Lieutenans de Seleucus, chez lequel il logeoit, lui avoit donnée, qu'il en avoit eu deux enfans, qu'ensuite venant à être haï de cette femme, qui ne pouvoit le supporter, il étoit revenu contre son gré dans sa patrie, & qu'ayant trouvé le trône sans successeur legitime, il s'en étoit emparé. En même tems il persuada à Cleombrotus d'intervenir au procès, & de demander la couronne, comme étant de la race Royale, & gendre de Leonidas.

Déposition des témoins contre Leonidas.

Leonidas effrayé de cette poursuite, dont il craignoit l'issuë, alla se refugier dans le Temple de Minerve, appellée *Chalcioicos*, & la femme de

une étoile, c'est-à-dire une exhalaison, passant d'un côté du ciel à l'autre, marquoit que leurs Rois avoient commis quelque peché énorme contre la Divinité, & meritoient d'être déposez. Il ne faut pas croire qu'ils donnassent à cela quelque fondement; c'étoit seulement un trait de politique pour avoir toujours quelque prétexte de chasser leurs Rois.

Alla se refugier dans le Temple de Minerve, appellée Chalcioicos.] Il y avoit à Sparte un Temple de Minerve qui étoit tout d'airain, c'est pourquoi la Déesse fut appellée *Chalcioicos*, c'est-à-dire, *qui habite la maison d'airain*. Pausanias écrit dans les Phociques que ce Temple existoit encore de son tems.

Cleombrotus, quittant son mari, alla solliciter pour son pere en se rendant suppliante avec lui. Leonidas fut donc sommé de se presenter, & comme il ne comparut point, on lui ôta le Royaume, & on le donna à son gendre Cleombrotus.

Leonidas dépossedé, & son gendre Cleombrotus mis à sa place.

Dans ce tems-là Lysandre sortit de charge, son tems étant expiré. Les Ephores, qui lui succederent, rétablirent Leonidas, qui s'étoit jetté entre leurs mains, & intenterent un procès à Lysandre & à Mandroclidas, sur ce que contre la loi ils avoient décerné l'abolition des dettes, & le nouveau partage des terres. Lysandre & Mandroclidas se voyant donc en danger d'être condamnez, persuadent aux deux Rois qu'ils n'ont qu'à s'unir, à se bien entendre ensemble, & à se mocquer de toutes les ordonnances & de tous les decrets des Ephores, *car*, disoient-ils, *toute la force de ces Magistrats ne vient que de la mesintelligence des Rois, parce qu'ils appuyent par leurs suffrages celui des deux qui propose le meilleur avis, lorsque l'autre le combat & s'oppose à ce qui est expedient & utile; au lieu,* ajoûtoient-ils, *que quand les deux Rois sont d'accord, & ne veulent que la même chose, rien ne peut s'opposer à leur volonté, ni à leur puissance, & c'est contrevenir aux loix que de leur resister, les Ephores n'ayant que le pouvoir d'arbitrer & de décider entre les deux Rois, quand ils sont de different avis, & nullement le droit de s'ingerer dans leurs affaires quand ils sont d'accord.*

Les Ephores retablissent Leonidas.

A Agis & à Cleombrotus.

Pouvoir des Ephores, en quoi limité.

Les deux Rois persuadez par ces discours, se rendirent à l'assemblée, firent sortir les Ephores

de leurs siéges, en établirent d'autres en leur place, du nombre desquels fut Agesilas, & ayant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, & délivré les prisonniers, ils se rendirent très-redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils alloient faire main-basse sur eux.

Cependant on ne tua personne, au-contraire Agesilas ayant voulu faire tuer Leonidas comme il s'enfuyoit à Tegée, & ayant envoyé après lui des gens pour executer ce meurtre, Agis, qui en fut averti, dépêcha en même tems des gens fideles qui accompagnerent Leonidas, & le rendirent en sûreté à Tegée.

Agesilas seul ruine par son avarice, la plus belle des Loix, qui est celle de l'abolition des dettes, & du partage des terres, qui rétablissoit l'égalité.

Leur entreprise allant donc ainsi son train, & n'y ayant personne qui y fît aucune opposition ni la moindre resistance, un seul homme, Agesilas, renversa & ruina tout, en corrompant la plus belle de toutes les loix & la plus digne de Sparte, par la maladie la plus honteuse, par son avarice; car comme il possedoit une des plus grandes & des meilleures terres du païs, qu'il devoit de grosses sommes, & qu'il n'étoit ni en état de payer ses dettes, ni en volonté d'abandonner sa terre pour la mettre en commun, il persuada à Agis, que le changement seroit trop grand, trop violent, & même trop dangereux, s'ils entreprenoient de faire passer en même tems ces deux chefs, l'abolition des dettes & le partage des terres, mais que si on commençoit d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des

Ruse dont il se servit pour réüssir dans son dessein.

dettes, ils supporteroient ensuite le partage des terres avec plus de douceur & de facilité.

Cet expedient fut goûté par Lysandre même trompé par Agesilas. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats & toutes leurs obligations, que les Lacedemoniens appellent *Claria*, ils les porterent à la place publique, les assemblerent en un monceau, & y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches & les banquiers, qui avoient prêté leur argent, s'en retournerent très-desolez, & Agesilas, leur insultant encore, dit *que de sa vie il n'avoit vû un feu si beau ni si clair.*

Agis fait brûler tous les contrats & toutes les obligations des Lacedemoniens.

Mot d'Agesilas sur ces contrats brûlez.

Incontinent après, le peuple demanda qu'on fît aussi le partage des terres, & les Rois ordonnoient que cela s'executât, mais Agesilas faisant toujours naître de nouvelles difficultez pour l'empêcher, & alleguant prétextes sur prétextes, gagna du tems, jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée, car les Achéens, alliez de Lacedemone, leur avoient envoyé demander du secours, contre les Etoliens, qui menaçoient d'entrer par les terres des Megariens dans le Peloponese.

Les Achéens demandent du secours à Lacedemone contre les Etoliens.

Aratus, General des Achéens, avoit déja assemblé des troupes pour s'y opposer, & il avoit écrit aux Ephores. Sur ses lettres les Ephores envoyerent d'abord Agis, dont le courage étoit fort

Le Roi Agis envoyé au secours des Achéens avec des troupes.

Dont le courage étoit fort élevé par son ambition naturelle.] Dans le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain, & dans un autre,

élevé par ſon ambition naturelle, & encore par la bonne volonté que ſes troupes lui marquoient, car c'étoient pour la plûpart de jeunes gens, & de jeunes gens pauvres, qui ſe voyant déja déchargez de toutes dettes & libres, & eſperant encore qu'ils partageroient les terres, s'ils revenoient de cette expedition, ſe montroient merveilleuſement affectionnez pour Agis. Et c'étoit un ſpectacle charmant pour les villes de voir ces troupes traverſer le Peloponeſe doucement ſans y faire le moindre dégât, ni le moindre petit deſordre, & ſans que le bruit de leur marche fût preſque entendu. Tellement que les Grecs étoient émerveillez, & faiſoient en eux-mêmes cette reflexion, que ne devoit point être autrefois la diſcipline & le bon ordre de l'armée de Lacedemone, quand elle avoit à ſa tête Ageſilas, ou Lyſandre, ou l'ancien Leonidas, puiſque commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de ſon camp, elle témoignoit pour lui tant de reſpect & tant de crainte; auſſi ce jeune homme ne faiſoit gloire que de vivre dans une grande ſimplicité, d'aimer le travail, & de n'être jamais ni vêtu ni armé plus magnifiquement que le moindre ſoldat de ſon armée. Et c'eſt ce qui le faiſoit admirer & aimer du peuple. Mais cette nouveauté, qu'il introduiſoit, déplaiſoit infiniment aux ri-

Grande diſcipline des troupes de Lacedemone dans leur marche.

Agis faiſoit gloire de vivre dans une grande ſimplicité.

au lieu de ἐπηρμένων, il y a ἐπηρμένοι. *Les Lacedemoniens enflez, &c.* Mais il eſt aiſé de voir, qu'il faut lire ἐπηρμένον, en le rapportant à Agis.

ches, qui craignoient que ſon exemple ne fût ſuivi par tous les peuples des environs.

Agis joignit Aratus près de Corinthe comme il déliberoit dans un conſeil de guerre s'il haſarderoit la bataille, & quelle diſpoſition il donneroit à ſes troupes. D'abord Agis lui marqua beaucoup de réſolution & de bonne volonté, & fit paroître une audace, qui n'étoit ni furieuſe ni temeraire. Il lui dit très-ſérieuſement *qu'il étoit d'avis de combattre, & de ne pas ſouffrir que la guerre paſſât le ſeuil des portes du Peloponeſe, mais qu'il feroit ce qu'Aratus jugeroit à propos, car il étoit plus ancien que lui, & d'ailleurs Capitaine General des Achéens. Au lieu qu'il n'étoit lui que General des troupes auxiliaires, & qu'il n'étoit venu ni pour leur rien commander, ni pour être à leur tête, mais ſeulement pour combattre avec eux & les ſecourir.*

Aratus tient un conſeil de guerre.

L'audace ne doit être ni furieuſe ni temeraire.

Agis eſt d'avis de combattre.

Baton de Sinope écrit pourtant qu'Agis ne fut pas d'avis de combattre, quoi qu'Aratus le voulût. Mais Baton n'avoit pas lû ce qu'Aratus luimême avoit écrit ſur cela pour ſa juſtification, diſant que les laboureurs ayant déja recueilli & ſerré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laiſſer entrer les ennemis, que de haſarder la bataille, où il s'a-

Hiſtorien, qui avoit écrit l'hiſtoire de Perſe. Il étoit plus jeune qu'Aratus.

Raiſons d'Aratus pour ne pas haſarder la bataille.

Diſant que les laboureurs ayant déja recueilli & ſerré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laiſſer entrer les ennemis.] Cette raiſon eſt fort bonne, car le dégât que les Etoliens feroient dans le païs, ne pouvoit pas être conſiderable, tous les biens étant renfermez dans les villes & dans les châteaux, qu'ils n'étoient en état ni d'aſſieger, ni de prendre d'emblée.

Aratus congedie les alliez sans s'en être servi.

gissoit de tout. Dès qu'Aratus eut donc résolu de ne pas combattre, il congedia ses alliez après les avoir comblez de loüanges. Agis, étonné de cette conduite, partit avec ses troupes, & reprit le chemin de Sparte, où les affaires étoient déja broüillées, & où il trouva un grand changement. Car Agesilas, qui étoit Ephore, se voyant délivré de la crainte, qui le rendoit auparavant bas & timide, osa tout, & ne s'abstint d'aucune injustice qui pouvoit lui apporter quelque argent, car il ajoûta à l'année un treiziéme mois, quoique la periode ne le demandât point, & que cela fût contre l'ordre des tems, & fit payer sur ce pied-là pour treize mois, les impôts qu'on ne devoit que pour douze. Mais craignant ensuite ceux à qui il avoit fait un si grand tort, & se voyant haï de tout le monde, il prit & entretint des satellites qui lui servoient de gardes lorsqu'il alloit au Senat, & quant aux deux Rois, il témoignoit pour l'un beaucoup de mépris, & vouloit qu'on crût que l'honneur qu'il portoit à l'autre, étoit un respect qu'il rendoit plutôt à la parenté dont il étoit lié avec lui, qu'à sa dignité de Roi. Et il fit courir le bruit qu'il seroit encore Ephore l'année suivante. C'est pourquoi ses ennemis se liguant promptement ensemble, & s'exposant au dernier peril, pour éviter les maux, dont ils étoient menacez, firent venir ouvertement Leonidas de Tegée, & le rétablirent sur le trône, à la grande satisfaction du

Agesilas ajoûte un treiziéme mois à l'année, & pourquoi.

Pour Cleombrotus.

A Agis.

Leonidas rappellé de Tegée, & rétabli sur le trône.

du peuple même, qui étoit très-irrité de voir qu'on l'avoit abusé par l'esperance d'un partage de terres, qu'on n'avoit point executé.

Pour ce qui est d'Agesilas, son fils Hippomedon, qui étoit bien voulu de tout le monde à cause de sa valeur, fit tant par ses prieres auprès de ses citoyens, qu'il le tira d'affaires & le sauva. Et quant aux deux Rois, Agis se refugia dans le Temple de Minerve, appellé *Chalcioicos*, & Cleombrotus alla se rendre suppliant dans celui de Neptune, car c'étoit contre lui que Leonidas paroissoit le plus irrité. Aussi laissant-là Agis, il alla d'abord à Cleombrotus avec une troupe de soldats, & étant entré dans le Temple, il lui reprocha avec de grands emportemens, qu'étant son gendre, il s'étoit élevé contre lui, qu'il lui avoit ôté le Royaume, & qu'il l'avoit chassé de sa patrie.

Agis & Cleombrotus cherchent un asyle dans des Temples.

Leonidas va dans le Temple de Neptune. Les reproches qu'il fait à son gendre Cleombrotus.

Cleombrotus n'avoit rien à répondre à ces reproches, mais il se tenoit-là assis dans un profond silence, & avec une contenance qui marquoit son embarras. Sa femme Chelonide, fille de Leonidas, avoit d'abord embrassé le parti de son pere si injustement traité, & après que son mari eut usurpé le trône, elle le quitta sans balancer, & se rendit la compagne de son pere dans ses malheurs, le servant & ne l'abandonnant point pendant qu'il resta dans Sparte, & se rendant suppliante avec lui, & depuis qu'il fut sorti, elle persevera dans son deüil toujours pleine de ressen-

Charité admirable de Chelonide pour son pere, & son amour pour son mari.

timent contre Cleombrotus. Mais alors changeant comme la Fortune, on la vit assise auprès de son mari suppliante comme lui, & le tenant tendrement embrassé, avec ses deux enfans à ses pieds, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Discours très-touchant de Chelonide à son pere Leonidas.

Tous ceux qui étoient presens fondoient en larmes & admiroient la vertu & la charité de cette femme & cet amour conjugal. Cette pauvre femme montrant ses habits de deüil & ses cheveux épars & négligez, *mon pere*, s'écria-t'elle, *ces habits si lugubres, ce visage abbatu, & cette grande affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cleombrotus, ce sont les restes & les suites du deüil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivez, & pour votre fuite de Sparte. Que faut-il donc que je fasse presentement ? Faut-il que pendant que vous regnez à Sparte, & que vous triomphez de vos ennemis, je continuë de vivre dans la desolation où je me trouve ? ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & Royales, lorsque le mari, que vous m'avez donné dans ma jeunesse, je le vois sur le point d'être égorgé par vos propres mains ? S'il ne peut desarmer votre colere, ni vous fléchir par les larmes de sa femme & de ses enfans, sçachez qu'il sera plus puni de son mauvais conseil, & qu'il souffrira un supplice plus cruel que celui que vous lui préparez, lorsqu'il verra sa femme, qui lui est si chere, mourir avant lui. Car comment pourrois-je vivre? Comment pourrois-je me trouver avec les autres femmes de Sparte, moi, qui n'aurai pû par mes prieres toucher de compassion ni mon mari pour mon*

pere, ni mon pere pour mon mari, & qui, & femme & fille me ſerai toujours vû également malheureuſe, & toujours un objet de mépris pour les miens? Quant à mon mari, s'il a pû avoir quelques raiſons apparentes pour excuſer ce qu'il a fait, je les lui ai ravies en le quittant, en prenant votre parti, & en ſervant preſque de témoin contre lui-même. Et vous, vous lui fourniſſez des moyens bien plauſibles de juſtifier ſon injuſtice en faiſant voir par votre conduite que la Royauté eſt un ſi grand bien & un bien ſi deſirable, que pour l'obtenir on peut avec juſtice égorger ſes gendres, & ſacrifier tout le bonheur de ſes enfans. En faiſant ces lamentations, Chelonide appuya ſon viſage ſur la tête de Cleombrotus, & tourna ſur les aſſiſtans des yeux abbatus par la triſteſſe, & dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Par cette démarche elle déclaroit que ſon mari n'avoit pas raiſon, & qu'elle condamnoit ſa conduite.

Leonidas, après avoir parlé un moment avec ſes amis, ordonna à Cleombrotus de ſe lever & de ſortir promptement de Sparte. En même-tems il pria inſtamment ſa fille de demeurer, & de ne pas l'abandonner, après la marque de tendreſſe qu'il venoit de lui donner, en lui accordant cette faveur inſigne, le ſalut de ſon mari, mais il ne put la perſuader. Et dès que ſon mari ſe fut levé, elle lui remit l'un de ſes enfans entre les bras, prit l'autre entre les ſiens, & après avoir fait ſa priere à la Déeſſe & adoré ſon autel, elle alla en exil avec lui; de ſorte que ſi Cleombrotus n'eût eu le cœur entierement corrompu par la vaine gloire & par cette ambition démeſurée de

Leonidas envoye Cleombrotus en exil.

Chelonide ſuit ſon mari dans ſon exil.

regner, il auroit trouvé que l'exil avec une compagne si vertueuse étoit pour lui un bonheur préferable à la Royauté.

Beau jugement de Plutarque.

Après que Leonidas eut chassé Cleombrotus, & déposé les premiers Archontes, & qu'il en eut mis d'autres en leur place, il se mit à tendre des embûches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui persuader de quitter son asyle, & de venir regner avec lui, & lui faisoit entendre que ses citoyens lui pardonnoient tout le passé, parce qu'ils voyoient bien qu'étant encore jeune, desireux d'honneur, & sans experience, il s'étoit laissé tromper par Agesilas. Mais comme Agis doutoit de la sincerité de ses paroles, & qu'il s'opiniâtroit à demeurer dans ce Temple, Leonidas renonça au dessein de l'abuser par de faux semblans. Amphares, Demochares, & Arcesilas, qui avoient accoutumé de lui rendre souvent visite, lui continuerent leurs soins, & quelquefois ils le menoient du Temple jusqu'aux étuves, & après qu'il s'étoit baigné ils le ramenoient en sûreté dans le Temple, car ils étoient tous trois ses amis particuliers.

Leonidas tend des embûches à Agis.

Il arriva un jour qu'Amphares avoit emprunté d'Agesistrata, mere d'Agis, de riches tapisseries & de la vaisselle d'argent très-magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le Roi & les Reines, dans l'esperance que ces meubles précieux lui demeureroient. L'on dit même que ce fut lui, qui plus que les deux autres,

Horrible perfidie d'Amphares.

prêta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Leonidas, & qui excita le plus contre Agis les Ephores, du nombre desquels il étoit. Agis demeuroit donc tout le reste du tems dans le Temple, mais comme il sortoit quelquefois pour aller au bain, ils résolurent de profiter d'un de ces momens pour le surprendre. L'ayant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allerent au-devant de lui, l'embrasserent & se mirent à l'accompagner, en s'entretenant & en badinant avec lui comme avec un jeune homme, & un homme avec lequel ils vivoient avec beaucoup de familiarité.

Grande imprudence d'Agis; à quoi lui servoit son asyle, s'il le quittoit pour aller au bain?

Au bout de la ruë il y avoit un détour qui menoit à la prison; quand ils furent à ce coin Amphares, en vertu de sa dignité, saisit Agis & lui dit, *Agis, je vous mene aux Ephores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite.* En même-tems Demochares, qui étoit grand & fort, lui jettant son manteau autour du cou, se mit à le traîner, & les autres le poussant par derriere, selon le complot fait entr'eux, personne ne paroissant pour le secourir, & la ruë étant deserte, ils le jetterent dans la prison.

Agis jetté en prison par la trahison de ses amis.

En même-tems arrive Leonidas avec grand nombre de soldats étrangers, & il environne la prison; les Ephores arrivent aussi, & après avoir fait venir ceux des autres Senateurs, qui étoient dans les mêmes sentimens qu'eux, ils interrogerent Agis, comme dans un jugement juridique,

Agis interrogé comme un criminel.

& lui ordonnerent de se justifier sur ce qu'il avoit voulu innover dans la République. Le jeune Roi ne fit que rire de leur dissimulation. Amphares, prenant la parole, lui dit *qu'il n'étoit pas tems de rire, qu'il pleureroit tout-à-l'heure, & qu'il porteroit la peine de sa folle temerité.* Un autre des Ephores, faisant semblant de le favoriser & de lui ouvrir une voye pour se tirer de cette affaire criminelle, lui demanda, *s'il n'avoit pas été forcé par Lysandre & par Agesilas.* Il répondit *qu'il n'avoit été forcé par personne, mais que plein d'admiration pour Lycurgue, & voulant l'imiter, il avoit entrepris de remettre la ville dans le même état où ce Legislateur l'avoit laissée.* Le même Ephore lui demanda *s'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait.* Le jeune Prince répondit *qu'il ne se repentiroit jamais d'une entreprise si belle, si noble, & si vertueuse, quand même il verroit la mort devant les yeux.* Alors ils le condamnerent à mort, & sur le champ ils ordonnerent aux Officiers publics de le mener dans la chambre, appellée *Decade*, qui est l'endroit de la prison où l'on étrangle ceux qui sont condamnez.

Belle réponse d'Agis.

Autre réponse de lui très-belle.

Il est condamné à mort.

Demochares, voyant que ces Officiers n'osoient

De le mener dans la chambre, appellée Decade.] On prétend que ce mot *Decade* est corrompu, qu'il n'y avoit point dans la prison de Sparte de chambre de ce nom, & qu'il faut lire, *appellée Cajade.* Mais je ne sçai s'il n'y avoit point de difference entre *Decade* & *Cajade.* On appelloit *Cajade* le lieu où l'on jettoit les criminels après qu'ils avoient été executez, & la chambre où on les executoit pouvoit être appellée *Decade.* Il est vrai que ce mot ne se trouve point ailleurs. Et ce n'est peut-être pas une raison.

mettre la main ſur Agis, & que les ſoldats étrangers ſe détournoient, & ne vouloient point prêter leur miniſtere à cette execution, comme n'étant ni pieux, ni juſte de porter ſes mains ſur la perſonne du Roi, les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot, car déja le peuple avoit été informé qu'il étoit pris, déja on s'aſſembloit devant les portes de la priſon, où il y avoit un grand tumulte, déja toute la ruë étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux, & la mere d'Agis & ſon ayeule étoient accouruës rempliſſant tout de leurs cris, & priant que le Roi des Spartiates eût au moins le privilege de ſe défendre & d'être jugé devant ſes citoyens. Cela fut cauſe qu'on hâta encore ſon execution, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, ſi on donnoit le tems au peuple de s'aſſembler.

Il y a de l'impieté à porter ſes mains ſur la perſonne d'un Roi.

Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des executeurs qui pleuroit & qui étoit touché de ſon infortune; *mon ami,* lui dit-il, *ceſſe de me pleurer, car periſſant ainſi contre les loix & la juſtice, je ſuis en meilleur état, & plus*

Beau mot d'Agis à un des executeurs qui pleuroit.

Comme n'étant ni pieux, ni juſte de porter ſes mains ſur la perſonne du Roi.] C'eſt un ſentiment gravé dans le cœur de tous les hommes. Le caractere de Roi eſt ſi venerable & ſi ſaint, qu'il n'y a que les derniers ſcelerats qui puiſſent ſe porter à cet excès ſacrilege de faire mourir leur Roi. Au plus fort de la guerre même David, maître de la vie de Saül, non-ſeulement l'épargna, & dit, *à Dieu ne plaiſe que je porte ma main ſur mon Roi, ſur l'oint du Seigneur*; mais il ſe repentit même de lui avoir coupé le pan de ſa robe. Rois I. XXIV. 6. 7.

digne d'envie, que ceux qui m'ont condamné. En finiſſant ce peu de paroles, il donna volontairement ſon cou au cordon.

En même tems Amphares ſortit à la porte, & Ageſiſtrata s'étant d'abord jettée à ſes genoux, il la releva, à cauſe de l'amitié & de la familiarité dont il avoit toujours vêcu avec elle, & lui dit, *qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence, ni aucun mauvais traitement*, & la preſſa d'entrer ſi elle vouloit dans la priſon pour voir ſon fils. Et comme elle demanda que ſa mere pût entrer auſſi avec elle, *rien n'empêche*, dit Amphares, & les prenant l'une & l'autre, il les introduiſit dans la priſon, & ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'executeur l'ayeule Archidamie la premiere, qui étoit une Dame très-avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ſes citoyens avec autant ou plus de dignité, de réputation, & d'eſtime qu'aucune Dame de ſon tems. Quand elle eut été executée, il ordonna à Ageſiſtrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord ſon fils étendu mort à terre, & ſa mere attachée encore au funeſte cordon. Elle aida elle-même aux executeurs à la dépendre, & l'ayant étenduë auprès du corps de ſon fils, elle l'enſevelit & la couvrit d'un linge; ce pieux office rendu, elle ſe jetta ſur le corps de ſon fils, & le baiſant tendrement

Indigne discours d'Amphares à Ageſiſtrata mere d'Agis.

L'ayeule & la mere d'Agis executées après lui.

Qu'aucune Dame de ſon tems.] Au lieu de πολιτικῶν, qui ne fait ici aucun ſens, il faut rétablir dans le texte πολιτίδων, que preſente le mſ. de la Biblioteque de S. Germain. πολῖτις *citoyenne.*

ment elle lui dit, *mon fils, c'est l'excès de ta pieté, de ta douceur, de ton humanité, qui t'a perdu & qui nous a perduës avec toi.* *Pieté, & grand courage d'Agesistrata.*

Amphares, qui de la porte entendoit & voyoit tout ce qui se disoit & tout ce qui se passoit, entra, & adressant la parole à Agesistrata, il lui dit avec emportement, *puisque vous avez sçu & approuvé les desseins de votre fils, vous souffrirez aussi la même peine.* A ces mots Agesistrata se levant & courant au-devant du fatal cordon, *au moins*, dit-elle, *que ceci puisse être utile à Sparte.*

Dès que le bruit de ces executions se fut répandu dans la ville, & qu'on vit emporter les trois corps, il n'y eut point de crainte assez grande pour empêcher les citoyens de témoigner ouvertement la douleur qu'ils avoient de tout ce qu'on venoit de faire, & la haine dont ils étoient remplis contre Leonidas & Amphares, bien persuadez que depuis que les Doriens étoient établis dans le Peloponese, on n'avoit rien fait de si atroce ni de si impie que cette horrible execution. Car les ennemis même dans les combats venant à se trouver devant les Rois de Sparte, ne mettoient pas facilement les mains sur eux, mais ils se détournoient, craignant & respectant ce caractere. C'est-pourquoi dans toutes les batailles des Lacedemoniens contre les Grecs, il n'y a eû que *Rois de Sparte respectez dans les combats par leurs ennemis.*

Au moins, dit-elle, *que ceci puisse être utile à Sparte.*] Elle souhaite que les Spartiates, irritez d'une injustice si atroce, en punissent les auteurs, & que ces scelerats étant punis, le calme soit rétabli dans la ville.

le ſeul Cleombrotus, qui, avant le tems de Philippe, fut tué d'un coup de javeline à la bataille de Leuctres. Il eſt vrai que les Meſſeniens diſent que Theopompe fut tué par Ariſtodeme, mais les Lacedemoniens le nient & aſſurent qu'il ne fut que bleſſé. Quant à cela il y a grand ſujet de doute & d'incertitude. Il eſt toujours certain qu'à Lacedemone Agis fut le premier Roi qui mourut par l'ordre des Ephores, pour avoir entrepris des choſes très-belles & très-dignes de la grandeur de Sparte, & qui mourut dans un âge où les hommes, qui font des fautes, trouvent ordinairement de l'indulgence, & obtiennent facilement leur pardon. Ce Prince même merita plus les reproches de ſes amis, que ceux de ſes ennemis, en ce qu'il laiſſa vivre Leonidas, & qu'il ſe confia aux autres par un effet de cette douceur, & de cette bonté qu'il avoit au-deſſus de tous les hommes.

Agis le premier Roi de Sparte qui fut mis à mort par l'ordre des Ephores.

Agis ayant été executé, Leonidas ne fit pas aſſez de diligence pour ſe ſaiſir de ſon frere Archidamus, qui ſe ſauva d'abord, mais il prit ſa femme, qu'il emmena de ſa maiſon avec un petit enfant qu'il avoit eû d'elle, & la fit épouſer par force à ſon fils Cleomene, qui n'étoit pas encore en âge d'être marié, mais il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre. Car Agiatis, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, avoit herité de ſon pere Gylippe de très-grands biens; d'ailleurs elle ſurpaſſoit en beauté & en bonne

Leonidas ſe ſaiſit de la femme d'Agis, & la fait epouſer à ſon fils Cleomene.

grace toutes les autres Dames Grecques; & se distinguoit encore davantage par sa sagesse & par sa vertu. C'est-pourquoi elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage; elle pria & conjura, mais tout fut inutile. Etant donc unie à Cleomene, elle eut toujours une haine mortelle pour Leonidas, mais beaucoup de bonté, de douceur, & de complaisance pour son jeune mari, qui dès le premier jour étoit devenu éperdument amoureux d'elle, & qui partageoit même en quelque sorte la tendre amitié qu'elle conservoit pour Agis, & le plaisir qu'elle prenoit à s'en souvenir. Jusques-là que souvent il lui faisoit raconter tout ce qui s'étoit passé, & qu'il l'écoutoit avec une grande attention quand elle lui expliquoit les grands desseins & les grandes vûës qu'il avoit pour le Gouvernement.

Bel éloge d'Agiatis femme d'Agis.

Grande complaisance de Cleomene pour sa femme Agiatis.

Cleomene étoit ambitieux d'honneur & très-magnanime, il n'étoit pas moins né à la temperance & à la simplicité, qu'Agis, mais il n'avoit pas cette grande bonté & cette grande douceur, la Nature ayant mêlé dans son temperament un aiguillon de colere & une vehemence qui le poussoit avec ardeur à tout ce qui lui paroissoit beau & honnête. Or il ne trouvoit rien de si beau que de commander à ses citoyens de leur bon gré & de leur propre consentement, mais il trouvoit beau aussi de les réduire malgré eux & de les forcer à embrasser ce qui leur étoit le meilleur & le plus utile. Il n'étoit point du

Caractere de Cleomene.

Etat de Sparte après la mort d'Agis.

tout content de l'état où il voyoit Sparte, où tous les citoyens étoient amollis & perdus par la fainéantise & par les voluptez, où le Roi même laissoit aller toutes les affaires comme elles pouvoient, sans s'en mettre en peine, pourvu que personne ne l'empêchât de vivre dans l'oisiveté, dans l'abondance, & dans les délices, & où personne ne prenant soin du public, chaque particulier tâchoit d'attirer à lui tout le profit, & d'enrichir sa maison aux dépens de la ville même. Car de faire exercer les jeunes gens & de les former à la temperance, à la patience, & à l'égalité, il étoit très-dangereux seulement d'en parler, cela seul ayant été la cause de la mort d'Agis.

Spherus Philosophe Stoïcien.

On dit aussi que Cleomene encore jeune avoit entendu quelques discours de Philosophie dans le tems que Spherus, qui venoit des bords du Borysthene, passa à Lacedemone, & s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes garçons & les jeunes hommes. Ce Spherus étoit un des principaux disciples de Zenon le Citien. Il semble

Dans le tems que Spherus, qui venoit des bords du Borysthene, passa à Lacedemone.] Voici un Philosophe du Bosphore. On en avoit déja vû du fond de la Scythie, la sagesse a soufflé dans tous les païs, & il n'y a point de lieu si barbare où elle ne se soit fait entendre. Ce Spherus vivoit sur la fin du regne de Philadelphe, & florissoit sous celui d'Evergetes. Diogene Laërce nous a conservé la liste de ses ouvrages qui étoient très-considerables. Il fut disciple de Zenon, & après lui de Cleanthe.

De Zenon le Citien.] Pour le distinguer de Zenon d'Elée ville de la Laconie, qui florissoit près de deux cens ans avant la mort

qu'il fut d'abord charmé de la vigueur, de la force, & de la generosité qui éclatoient dans le naturel de Cleomene, & qu'il s'en servit pour allumer davantage son ambition. On rapporte que l'ancien Leonidas, comme quelqu'un lui demandoit quel Poëte lui paroissoit Tyrtée, répondit, *il me paroît très-propre à enflammer les ames des jeunes gens, car ses poësies les remplissent d'un tel enthousiasme & d'une telle fureur, que dans les batailles ils se jettent tête baissée dans les plus grands perils sans menager leur vie.* La Philosophie Stoïciene a de même pour les grandes ames, pour les ames vigoureuses & fortes, quelque chose de dangereux, & qui les porte au dernier excès de la temerité; mais quand elle vient à se mêler avec un naturel grave, moderé, doux & sage, alors elle y produit les fruits, qui lui sont propres.

Caractere de la poësie de Tyrtée.

La philosophie Stoïciene comparée à la poësie de Tyrtée.

Après la mort de Leonidas, son fils Cleomene lui succeda au trône, & vit tous ses citoyens entierement relâchez & corrompus, les riches negligeant les affaires publiques pour s'abandonner à leurs voluptez, & pour remplir leurs cupiditez insatiables, & le peuple accablé de misere ne se portant point volontiers à faire la guerre,

Ce que la misere fait sur le peuple.

de ce Zenon le Citien, ainsi appellé, parce qu'il étoit de Citium ville de Cypre.

La Philosophie Stoïciene a de même pour les grandes ames.] C'est avec grande raison que Plutarque compare la Philosophie des Stoïciens à la poësie de Tyrtée, car il n'y en a point qui inspire plus de courage, & un plus grand mépris pour la mort. Mais, comme il dit fort bien, elle est dangereuse pour les ames vigoureuses & fortes. Caton d'Utique en est une preuve.

& renonçant à l'honnête ambition de bien faire élever ses enfans. Il vit encore qu'il n'avoit lui-même que le vain titre de Roi & que toute l'autorité étoit entre les mains des Ephores. Il se mit d'abord dans l'esprit de changer le Gouvernement.

Les Lacedemoniens donnoient à l'amour des garçons ce beau nom, parce qu'il ne tendoit qu'à les porter à la vertu & à la sagesse.

Il avoit un ami, nommé Xenares, qui avoit été son amant. Et cette belle passion, les Lacedemoniens l'appellent *une inspiration divine*. Il le sonda d'abord en lui demandant quel Roi avoit été Agis, & de quelle maniere & avec quelles gens il s'étoit jetté dans le chemin, qu'il avoit suivi. Au commencement Xenares prit grand plaisir à se ressouvenir de toutes ces affaires, dont il avoit été témoin, & à lui raconter en détail comment elles s'étoient passées. Mais Cleomene lui ayant paru se passionner avec excès, & s'échauffer outre mesure pour ce changement, qu'Agis avoit voulu faire dans l'Etat, & qu'il ne se lassoit point de l'entendre, il s'emporta contre lui & le tança fortement, le traitant d'homme peu sage, & enfin il rompit avec lui tout commerce, & n'alla plus le voir. Il n'expliqua à personne le sujet de cette rupture, & se contenta de dire que le Roi le sçavoit.

Cleomene se passionne pour le dessein qu'Agis avoit formé.

Xenares s'emporte contre lui, & tâche de le détourner.

Xenares ayant ainsi repoussé cette tentative, Cleomene se douta bien qu'il trouveroit tous les autres dans les mêmes sentimens, c'est-pourquoi il resolut d'executer son projet par lui-même; & persuadé que la guerre seroit plus favo-

rable à son dessein, que la paix, il commit sa ville avec les Achéens, qui heureusement lui avoient donné quelques sujets de plainte. Car Aratus, qui avoit parmi eux la principale autorité, avoit pensé dès le commencement à faire une ligue de tous les peuples du Peloponese. C'étoit-là le but où il tendoit dans toutes ses guerres, & dans toutes les vûës politiques qu'il avoit pendant la paix, persuadé que cette ligue étant faite ils n'auroient rien à craindre des ennemis du dehors. Tous les autres peuples avoient déja donné leur consentement, & il ne restoit plus que les Lacedemoniens, les Eléens, & ceux des Arcadiens, qui marchoient sous la banniere de Lacedemone. Incontinent donc après la mort de Leonidas, Aratus se mit à harceler les Arcadiens & à faire le dégât surtout dans les terres de ceux qui confinoient aux Achéens, pour tâter le courage des Lacedemoniens & pour faire connoître en même tems qu'il méprisoit Cleomene, comme un homme fort jeune & qui n'avoit aucune experience.

Cleomene pour venir à bout de son projet, suscite une guerre à Sparte.

Vûës d'Aratus.

Aratus harcele les Arcadiens.

Dès que les Ephores furent informez de cet acte d'hostilité, ils envoyerent Cleomene s'emparer du Temple de Minerve, qui est près de la ville de Belbine, car ce lieu-là est l'entrée de la Laconie, & il étoit alors en contestation entre les Lacedemoniens & les Megalopolitains. Cleomene s'en étant saisi & l'ayant fortifié, Aratus n'en fit aucune plainte, mais il leva son camp la

Sur la frontiere de l'Arcadie près de l'Eurotas.

Aratus avoit des intelligences dans Tegée & dans Orchomene.

nuit, & s'approcha de Tegée & d'Orchomene. Les traîtres, qui devoient lui livrer les portes de ces villes, ayant eû peur dans le moment qu'ils devoient executer leur trahison, Aratus s'en retourna sans rien faire croyant que sa marche avoit été bien cachée. Mais le lendemain Cleomene en se mocquant, lui écrivit comme à son ami pour lui demander *où il menoit son armée la nuit derniere*. Aratus lui fit réponse, *qu'ayant eû avis qu'il alloit fortifier Belbine, il étoit sorti avec ses troupes pour l'en empêcher*. Cleomene lui récrivit, & lui manda *qu'il étoit bien persuadé de ce qu'il lui disoit*; *mais*, ajouta-t-il, *je vous prie de m'expliquer, si cela ne vous importe pas beaucoup, pourquoi vous faisiez suivre tant de flambeaux & tant d'échelles*. A ce trait de mocquerie, Aratus se prit à rire, & demanda quel sujet c'étoit que ce jeune homme. Democrates le Lacedemonien, qui étoit banni de son païs, lui répondit, *si vous avez quelque chose à entreprendre contre les Spartiates, il est tems de vous hâter avant que les ergots soient venus à ce poulet*.

Railleries que Cleomene écrit à Aratus sur sa retraite.

Réponse d'Aratus.

Beau mot de Democrates sur Cleomene.

Peu de tems après Cleomene étant campé dans l'Arcadie avec très-peu de cavalerie, & quelque trois cens hommes de pied, les Ephores qui craignoient la guerre, lui envoyerent ordre de revenir. Mais d'abord après son retour à Sparte, Aratus ayant pris la ville de Caphyes, les Ephores firent repartir Cleomene tout aussi-tôt. Dans sa marche il prit la place de Methydrie d'où il fit des courses dans tout le païs d'Argos. Les Achéens

Ville d'Arcadie.

Autre ville d'Arcadie.

Achéens se mirent d'abord en campagne, & marcherent contre lui avec vingt mille hommes de pied & mille chevaux sous la conduite d'Aristomaque. Cleomene les rencontra près de la ville de Pallantium, & leur presenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de cette audace, ne voulut pas que le General hazardât le combat, & se retira chargé d'injures par les Achéens, & moqué & méprisé par les Lacedemoniens qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cleomene, qu'il en étoit tout fier auprès de ses citoyens, & qu'il les faisoit ressouvenir d'un mot d'un de leurs anciens Rois, qui disoit *que les Lacedemoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.*

Les Achéens marchent contre Cleomene sous la conduite d'Aristomaque.

Ville d'Arcadie à l'Orient de Methydrie.

Cleomene presente la bataille aux Achéens.

Aratus empêche Aristomaque d'accepter la bataille, & se retire.

Mot d'un ancien Roi de Sparte.

Quelque tems après étant marché au secours des Eléens, à qui les Achéens faisoient la guerre, il rencontra près du mont Lycée les Achéens

Que les Lacedemoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.] Dans le texte il y a un mot qui est manifestement corrompu, ὑπόντος ὅτι μάτην. Ce μάτην ne peut avoir lieu ici en aucune maniere ; je croi qu'il faut corriger ὑπόντος οὐδαμῶς. *Disant, que jamais les Lacedemoniens, &c.* ou pour approcher plus près du mot corrompu εἰπόντος ὅτι οὐκ ἂν δὴ. Le mot de ce Roi est fort beau. Dans la derniere guerre un de nos Officiers, en dit un tout semblable. Avec peu de gens il attaqua une grosse troupe, & fut battu & pris. Comme on lui demandoit comment avec une poignée d'hommes il avoit attaqué un corps si superieur en nombre, il répondit : *Le Roi mon maître, nous a ordonné de vous combattre, & non pas de vous compter.* Cela est loüable en quelques occasions, mais il n'en faut pas faire une maxime generale ; car il est souvent bon de compter, & la prudence le demande.

Cleomene bat les Achéens à leur retour de leur expedition contre les Eléens.

qui revenoient déja de leur expedition ; & tomba sur eux avec tant de furie, qu'il effraya & mit en déroute toute leur armée, leur tua beaucoup de monde, & fit grand nombre de prisonniers. Le bruit courut même qu'Aratus y avoit été tué. Mais ce bruit étoit faux ; car au-contraire Aratus en habile Capitaine, profitant de l'occasion & de sa déroute même, alla d'abord se jetter sur Mantinée & avant que personne pût s'en douter, il se rendit maître de la ville & y mit garnison.

Grande action d'Aratus dans sa déroute.

A cause de la prise de Mantinée, dont Aratus s'étoit saisi.

Cleomene fait revenir Archidamus frere d'Agis.

Les Lacedemoniens ayant donc le courage abbatu, & resistant toujours à Cleomene qui vouloit les mener à la guerre, il se mit en état de faire revenir de Messene le frere d'Agis, Archidamus, qui étant de l'autre maison Royale de Sparte, avoit un droit incontestable à la Royauté. Car il se persuadoit que l'autorité des Ephores seroit beaucoup plus foible quand le trône de Sparte seroit rempli par ses deux Rois, qui étant bien unis, pourroient la contrebalancer.

Mais ceux qui avoient fait mourir Agis en ayant eû le vent, & craignant qu'ils ne fussent

Car au-contraire Aratus en habile Capitaine.] Je ne sçaurois m'empêcher de relever une faute très-considerable qu'Amiot a faite en cet endroit, en attribuant à Cleomene ce que Plutarque dit d'Aratus. Ce ne fut pas Cleomene qui se jetta sur Mantinée, ville d'Arcadie, & qui la prit, ce fût Aratus. Et Plutarque loüe avec raison cet exploit comme d'un grand Capitaine, car c'est un grand coup d'avoir pris dans sa déroute une ville si considerable.

punis de leur injustice si Archidamus revenoit, allerent secretement l'attendre à son retour, l'accompagnerent jusques dans la ville, & le tuerent dès qu'il y fut arrivé, ou à l'insçu de Cleomene, comme l'écrit Phylarcus, ou même de son consentement, que ses amis lui arracherent en le forçant de leur abandonner ce Prince qui leur étoit si suspect. Car presque tout le reproche de ce crime tomba sur ses amis, qui parurent lui avoir fait violence.

Ceux qui avoient fait mourir Agis, tuënt Archidamus de peur d'être punis.

Cleomene soupçonné d'avoir consenti au meurtre d'Archidamus.

Mais cela ne justifioit pas Cleomene, qui ne devoit jamais donner son consentement.

Cependant comme Cleomene continuoit toujours dans le dessein de changer l'Etat de Sparte, il persuada aux Ephores à force d'argent, de lui décerner le commandement d'une armée. Il gagna encore plusieurs autres citoyens par le moyen de sa mere Cratesiclea, qui lui fournissoit en abondance tout l'argent qui lui étoit necessaire, & qui étoit ravie de servir son ambition. Car on dit même, que quoiqu'elle ne se souciât point du tout de se remarier, elle épousa uniquement pour l'amour de lui le premier homme de Sparte en réputation & en credit.

Cleomene secouru dans ses desseins par sa mere.

Megistonus.

Cleomene, s'étant mis en marche avec son armée, alla occuper un poste, appellé Leuctres près de la ville de Megalopolis. Les Achéens accoururent promptement au secours de cette

Un poste, appellé Leuctres, près de la ville de Megalopolis.] Ce poste est different de la ville de Leuctres dans la Beotie, & de celle de la Laconie, sur le rivage du Sinus Messeniacus. On a crû que ce poste est le même que celui que Polybe appelle *Laodicii.* ἐν τοῖς Λαοδικείοις καλουμένοις τῆς Μεγαλοπολίτιδος. l. II.

place, ſous le commandement d'Aratus. Cleomene donna la bataille ſous ſes murailles, & une partie de ſon armée y fut battuë; & comme Aratus ne permit pas aux Achéens de paſſer un ravin qui étoit trop profond, & qu'il les empêcha de continuer leur pourſuite, Lyſiadas de Megalopolis, fâché contre lui, ſe détacha avec la cavalerie qu'il commandoit, & pouſſant après les ennemis, il s'engagea imprudemment dans un lieu plein de vignes, de foſſez, & de murs de clôture où il fut obligé de ſéparer ſes gens, & encore avoit-il beaucoup de peine à s'en tirer. Ce que voyant Cleomene, il envoya contre lui ſes Tarentins & ſes Cretois. Lyſiadas combattit avec beaucoup de valeur, & fut tué à cette charge. Ce ſuccès ralluma le courage & l'audace des Lacedemoniens, ils ſe jetterent ſur les Achéens avec de grands cris, mirent toute leur armée en déroute, & en firent un grand meurtre. Cleomene accorda une tréve aux vaincus, & leur rendit les corps de ceux qui avoient été tuez, mais il fit enlever celui de Lyſiadas, & ordonna qu'on le lui apportât. Il le vêtit d'une robe de pourpre, lui mit une couronne ſur la tête, & l'envoya en cet état juſqu'aux portes de Megalopolis. C'eſt ce même Lyſiadas qui avoit dépoſé volontairement la tyrannie, rendu

Cleomene battu d'abord ſous les murs de Leuctres.

Prudence d'Aratus.

Imprudence de Lyſiadas, qui commandoit la cavalerie des Achéens.

Cleomene profite de l'imprudence de Lyſiadas, & regagne la bataille, qu'il avoit perduë.

Grand honneur que Cleomene fait à Lyſiadas, qui venoit d'être tué.

C'eſt ce même Lyſiadas, qui avoit dépoſé volontairement la tyrannie.] Il l'avoit fait avant que la crainte d'Aratus eût forcé les autres tyrans à ſe démettre. Polybe raconte ce fait, liv. II. Dans le texte, au lieu de καθίμβνος, le mſ. de la Bibliotheque de Saint Germain lit κατεθέμβνος.

ſa liberté à ſes citoyens, & uni ſa ville à la communauté & à la ligue des Achéens.

Depuis cette victoire Cleomene ne conçut plus que de grands deſſeins, & perſuadé que s'il pouvoit diſpoſer les affaires comme il le prétendoit, il feroit plus facilement la guerre aux Achéens & les vaincroit avec moins de peine, il repreſenta à Megiſtonus, qui étoit le mari de ſa mere, qu'il falloit ſecoüer le joug des Ephores, remettre tous les biens en commun, & par cette égalité relever la grandeur de Sparte, & redonner à leur ville la principauté de toute la Grece, telle que l'avoient eûë leurs devanciers. Megiſtonus ayant donné les mains à cette propoſition, Cleomene prit encore avec lui deux ou trois de ſes amis.

Cette victoire éleve le courage de Cleomene.

Ses grands deſſeins.

Il gagne ſon Beau-pere Megiſtonus.

Il arriva dans ces jours-là qu'un des Ephores, couchant dans le Temple de Paſiphaé, eut un ſonge admirable. Il lui ſembla que dans le lieu où les Ephores tenoient l'audience, il n'y avoit qu'un ſiége, & que les quatre autres étoient ôtez, & que comme il étoit étonné de ce changement, il entendit une voix qui venant du fond du Temple lui dit *que cela étoit plus expedient pour Sparte.*

Paſiphaé répondoit par des ſonges.

Songe d'un des Ephores.

Il arriva dans ces jours-là qu'un des Ephores, couchant dans le Temple de Paſiphaé, eut un ſonge admirable.] Ce paſſage me perſuade que cette Paſiphaé eſt la même qu'Ino; car pour la conſulter, on alloit coucher dans ſon Temple, & tout ce que l'on vouloit ſçavoir, la Déeſſe le faiſoit voir en ſonge. On peut voir ce qui a été remarqué au commencement de cette même vie, page 525.

L'Ephore ayant rapporté le lendemain cette vision à Cleomene, il en fut d'abord tout troublé, dans la pensée que l'Ephore, sur quelque soupçon qu'il avoit de son dessein, venoit le sonder par ce songe fait à plaisir. Mais un moment après voyant que l'Ephore lui disoit la verité, il se remit, & prenant avec lui tous ceux de ses citoyens, qui lui étoient les plus suspects comme les plus capables de s'opposer à son entreprise, il se saisit des villes d'Herea & d'Alsea, qui obéissoient aux Achéens, ravitailla Orchomene, & alla planter son camp devant Mantinée où Aratus avoit laissé une Garnison. Enfin il lassa tellement les Lacedemoniens par ses longues marches, qu'ils le prierent de les laisser dans l'Arcadie prendre quelque repos. Ce qu'il fit, & avec ses soldats étrangers il s'en retourna droit à Sparte.

Habileté de Cleomene.

Deux villes d'Arcadie.

En chemin il communiqua son dessein à ceux qui témoignoient le plus d'affection pour lui, & en qui il avoit le plus de confiance, & s'avança tout à son aise pour arriver justement dans le temps que les Ephores seroient à table pour souper.

Quand il approcha de la ville, il envoya Euryclidas à la salle où soupoient les Ephores, comme pour leur dire de sa part quelques nouvelles du camp. Euryclidas étoit suivi de Thericion, de Phœbis, & de deux autres jeunes hommes, qui avoient été nourris avec Cleomene,

& que l'on appelle à Sparte *Samothraciens*, & ils avoient avec eux un petit nombre de soldats. Pendant qu'Euryclidas parloit aux Ephores, tous ces gens-là entrent dans la salle l'épée à la main, & se mettent à frapper sur eux. Agesilas fut le premier qui tomba, & comme on le crut mort, profitant de cette erreur, il ramassa toutes ses forces, & se glissant tout doucement hors de la salle, il se coula, sans qu'on s'en apperçût, dans une petite chambre, qui étoit une Chapelle de la Peur. Cette Chapelle étoit ordinairement fermée, mais par hazard elle se trouva ouverte ce jour-là. Agesilas s'y étant coulé, ferma la porte sur lui. Les quatre autres furent tuez & avec eux plus de dix de ceux qui avoient pris les armes pour les secourir. On ne tua aucun de ceux qui se tinrent en repos, & on n'empêcha

Samothraciens à Sparte.

Comment Cleomene fait tuer les Ephores.

Chapelle de la peur à Sparte.

Agesilas le seul qui se sauva tout blessé.

Et que l'on appelle à Sparte Samothraciens.] Voici un passage singulier, qui nous apprend qu'à Sparte on appelloit *Samothraciens*, les enfans qui étoient nourris ensemble. J'avouë que je n'ai vû ailleurs aucun vestige de cette appellation. D'où pouvoit-elle venir? Est-ce qu'on regardoit ces enfans élevez ensemble, comme des freres initiez aux mysteres de Samothrace, pour rendre leur union plus forte? Ce mot a été suspect au sçavant Palmerius: Il a crû, qu'au lieu de Σαμοθρᾶκας *Samothraciens*, il falloit lire Πυθίους *Pythiens*, & il fonde sa conjecture sur ce qu'Herodote nous apprend, qu'à Sparte on appelloit *Pythiens*, deux citoyens que chacun des Rois avoit droit de choisir pour les envoyer à Delphes consulter l'oracle, & qui avoient le privilege de manger avec eux en public. Mais comment de *Pythiens* auroit-on fait *Samothraciens*? ces deux mots sont si differens, qu'on ne comprend pas comment un copiste auroit pû mettre l'un pour l'autre. D'ailleurs ce qu'Herodote dit est fort different de ce que dit Plutarque.

personne de sortir de la ville. On fit quartier aussi à Agesilas qui sortit le lendemain de sa Chapelle. Car les Lacedemoniens avoient des Chapelles consacrées, non-seulement à la peur, mais aussi à la mort, au ris, & à toutes les autres passions. Et ils honorent la peur non comme ces Demons que l'on abhorre & que l'on déteste, ni comme la croyant nuisible & pernicieuse, mais au-contraire persuadez que la peur est le lien de toute bonne police. C'est-pourquoi les Ephores entrant en charge, comme l'écrit Aristote, faisoient proclamer à son de trompe que les citoyens eussent à faire raser leurs moustaches, & à obéïr aux Loix, afin qu'ils ne fussent pas obligez d'user de severité contr'eux. Et je pense qu'ils ne faisoient mention de la moustache, que pour faire entendre par-là aux jeunes gens, qu'ils devoient s'accoutumer à obéïr dans les moindres choses & dans les plus indifferentes. Et il me paroît que ces anciens honoroient du nom de valeur, non l'exemption de crainte, mais au-contraire la crainte de tout reproche, & la peur de l'infamie. Car ceux qui sont les plus craintifs & les plus timides pour les Loix, sont ordinairement les plus vaillans & les plus intrépides contre les ennemis, & ceux qui craignent le plus la mauvaise réputa-

Pourquoi les Lacedemoniens honoroient la peur.

La peur, le lien de la police.

Plaisante proclamation faite à Sparte à son de trompe.

Pourquoi cette proclamation.

Valeur, la peur de l'infamie.

Ceux qui craignent le plus les Loix, sont les plus vaillans.

Persuadez que la peur est le lien de toute bonne police.] Il y a dans le texte une faute qu'il faut corriger, les interprêtes s'en sont bien apperçus. ἀλλὰ τὴν πολιτείαν μάλιστα συνέχεσθαι νόμῳ νομίζοντες. Il faut lire φόβῳ, au lieu de νόμῳ; & c'est ainsi qu'on le trouve dans le ms. de la Bibliotheque de S. Germain.

tion,

tion, craignent le moins les douleurs, les peines & les blessures. C'est pourquoi celui-là a eu grande raison, qui a dit, *là où est la peur, là est aussi la honte.* Et c'est ce qu'Homere avoit bien compris, quand il fait dire par Helene à Priam son beau-pere, *Seigneur, je suis saisie de honte & de crainte.* Et quand dans un autre endroit il dit en parlant des troupes Grecques, *elles suivoient leurs Commandans avec crainte dans un profond silence.* Car pour l'ordinaire on a de la honte, c'est-à-dire, de la reverence pour ceux que l'on craint. Voilà pourquoi près de la salle où mangeoient les Ephores, on avoit dédié une Chapelle à la Peur, en égalant par-là cette dignité à la Monarchie même.

Honte compagne de la peur.

Deux passages d'Homere expliquez, l'un du III. liv. de l'Iliad. v. 172. & l'autre du IV. v. 431.

Chapelle de la Peur, près de la salle des Ephores.

Dès le lendemain Cleomene fit afficher les noms de quatre-vingts citoyens qui devoient être bannis. Il ôta de la salle d'Audience tous les sieges des Ephores, excepté un seul où il devoit être assis pour rendre la justice, & ayant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les

Cleomene ôte de la salle d'Audience tous les sieges des Ephores, & n'en laisse qu'un.

Là où est la peur, là est aussi la honte.] C'est un demi-vers de quelque ancien Poëte. Et il est constant que la honte est inséparable de la peur. Il est bien vrai qu'on n'a pas honte de tout ce dont on a peur, mais on a peur de tout ce dont on a honte. Car c'est ainsi que ce vers doit être expliqué, comme Socrate le fait voir dans l'Eutyphron.

En égalant par-là cette dignité à la Monarchie même.] Ce passage a été mal expliqué par tous les interprétes. Plutarque dit, qu'auprès de la salle, où mangeoient les Ephores, les Lacedemoniens avoient consacré une Chapelle à la Peur, & que par-là ils avoient égalé cette dignité d'Ephore à la Royauté même. Comment cela? c'est que par cette Chapelle dédiée à la Peur près de leur salle, ils avoient fait voir que les Ephores devoient être respectez & craints comme les Rois.

raisons de ce qu'il avoit fait. Il dit *que Lycurgue avoit mêlé les Senateurs avec les Rois, & que la ville avoit été gouvernée long-tems de cette maniere sans avoir besoin d'aucun autre Magistrat; que dans la suite les Lacedemoniens s'étant trouvé engagez dans une longue guerre contre les Messeniens, les Rois, obligez d'aller commander les armées, n'ayant pas le tems de rendre la justice à leurs sujets, avoient fait choix de quelques-uns de leurs amis, qu'ils avoient laissez en leur place à leurs citoyens sous le nom d'Ephores; que ces Ephores ne furent d'abord que les Ministres des Rois, mais que dans les suites peu à peu ils attirerent à eux toute l'autorité, & par ce moyen, sans qu'on y prît garde, ils se firent une jurisdiction particuliere & indépendante. Et une marque sûre que cela est,* ajoûta-t'il, *c'est qu'encore aujourd'hui, quand les Ephores mandent le Roi, il peut désobéïr à leur mandement une fois, deux fois; mais s'ils l'appellent une troisiéme fois, il faut qu'il marche, & qu'il aille les trouver. Une autre marque encore de cette verité, c'est qu'Asteropus, qui fut le premier qui rendit les Ephores si indépendans, & qui augmenta*

V. la vie de Lycurgue, pag 196. Cent trente ans, jusqu'au Roi Theopompe.

Comment les Ephores furent introduits à Lacedemone.

Comment ils attirerent à eux toute l'autorité.

Avoient fait choix de quelques-uns de leurs amis, qu'ils avoient laissez en leur place.] Theopompe trouvant la puissance du Senat & des Rois encore trop absoluë & trop furieuse, lui opposa l'autorité des Ephores comme un frein. Cleomene favorise un peu sa cause; car il n'est pas vrai que les Ephores ne fussent d'abord que les Ministres des Rois.

Il peut désobéïr à leur mandement une fois, deux fois.] Cette liberté de désobéïr deux fois, étoit pour marquer une sorte de superiorité des Rois sur les Ephores; c'étoit une marque de la dignité de leur caractere. Mais la necessité de marcher au troisiéme mandement, détruisoit d'une maniere bien visible cette superiorité, qui n'étoit que chimerique, & marquoit bien l'autorité que les Ephores avoient sur les Rois.

leur autorité & leur puissance, ne fut Ephore que plusieurs siecles aprés l'établissement des Rois. Que s'ils avoient usé de leur pouvoir avec moderation, il eût été peut-être plus expedient de les supporter, mais puisqu'ils ne se servoient de cette puissance, qu'ils avoient usurpée, que pour détruire & anéantir toute autorité légitime & reçuë de tout tems dans leur païs, pour chasser leurs Rois, ou pour les faire mourir même sans aucune forme de justice, & pour menacer ceux qui desiroient de revoir dans Sparte le plus beau & le plus divin de tous les Gouvernemens, cela n'étoit nullement supportable; que s'il avoit été possible d'exterminer sans aucun meurtre ces pestes, qu'on avoit introduites dans Lacedemone, les délices, le luxe, la dépense, les dettes, les usures, & ces fleaux encore plus anciens, la pauvreté & les richesses, il se seroit trouvé le plus heureux de tous les Rois, & se seroit regardé comme un medecin habile qui auroit gueri sa patrie sans en venir aux remedes douloureux; que presentement, si la derniere necessité l'avoit forcé à verser le sang, il avoit pour sa justification l'exemple de Lycurgue même, qui n'étant ni Roi ni Magistrat, mais simple particulier, qui cherchoit à se faire Roi, vint en armes dans la Place, de sorte que le Roi Charilaus effrayé chercha un asyle au pied d'un Autel. Mais comme il étoit d'un

Et par consequent les Rois avoient joüi long-tems de toute l'autorité.

Abus que les Ephores faisoient de la puissance qu'ils avoient usurpée.

La pauvreté & les richesses, les fleaux des villes.

Adresse de Cleomene pour excuser le meurtre des Ephores.

V. la vie de Lycurgue, pag. 195.

Mais simple particulier, qui cherchoit à se faire Roi.] Cleomene a glissé cette particularité *qui cherchoit à se faire Roi*, pour trouver plus de ressemblance entre Lycurgue & lui, & pour se rendre par-là moins odieux. Mais il l'ajoûte sans aucun fondement; car il n'est pas vrai que Lycurgue cherchât à se faire Roi. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée, comme on l'a vû dans sa vie.

bon naturel & qu'il aimoit sa patrie, il se rangea bientôt du parti de Lycurgue, & reçut le changement qu'il vouloit établir; qu'en cette occasion Lycurgue avoit témoigné par effet qu'il est très-difficile de changer le Gouvernement d'une ville sans le secours de la force & de la crainte; que ce Legislateur s'étoit servi de ces remedes très-moderément, en ne faisant que chasser ceux qui s'opposoient au salut de Lacedemone, & en disant aux autres qu'il mettoit toutes les terres du païs en commun, qu'il annulloit toutes les dettes, & qu'il faisoit un choix & un discernement des étrangers, afin que les plus gens de bien devenant Spartiates, défendissent la ville par leurs armes, & que nous n'eussions plus la douleur de voir la Laconie la proye des Etoliens & des Illyriens, faute de défenseurs.

Il est difficile de changer le Gouvernement d'un Etat, sans le secours de la force & de la crainte.

Cleomene met tout son bien en commun pour donner l'exemple.

Après avoir ainsi parlé, il fut le premier qui mit tout son bien en commun. Son beau-pere Megistonus en fit de même, après lui tous ses amis, enfin tous les autres citoyens suivirent cet exemple, & tout le païs fut partagé. Il assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, & promit qu'il les rappelleroit dès que les affaires seroient tranquilles. Et après avoir rempli le nombre des citoyens des plus honnêtes gens des païs circonvoisins, il fit quatre mille hommes de pied, & leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines, & à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, &

Cleomene fait quitter les javelines pour les piques, & change les boucliers.

Et à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, & non avec des courroyes qui s'attachoient avec des boucles.] Car ces

non avec des courroyes qui s'attachoient avec des boucles.

Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation des enfans, & travailla à rétablir la discipline, appellée Laconique, à quoi le Philosophe Spherus l'aida beaucoup. Bien-tôt les exercices & les tables reprirent leur ancien ordre, & leur ancienne beauté, la plûpart des citoyens embrassant volontairement cette façon de vivre, sage, noble, & reglée, & le reste, qui étoit en petit nombre, s'y rangeant par necessité. Mais pour adoucir ce nom de Monarque, & pour l'empêcher d'effaroucher ses citoyens, il nomma son frere Euclidas Roi avec lui. Et ce fut la premiere fois que les Spartiates eurent deux Rois ensemble de la même famille.

Il rétablit l'éducation des enfans.

Il nomme son frere Euclidas Roi avec lui.

Car auparavant les Rois étoient pris dans les deux familles, des Agides & des Eurytionides.

En même tems, se doutant bien que les Achéens & Aratus, qui voyoient les affaires de Sparte encore mal assurées à cause de cette grande nouveauté, qu'il venoit d'établir, croiroient indubitablement qu'il n'oseroit sortir de Lacedemone, ni quitter sa ville dans l'agitation & le branle où l'avoient mise tous ces grands mouvemens, il pensa que rien ne seroit plus honorable, ni plus utile, que de faire voir à ses ennemis la bonne disposition & la bonne volonté de son armée. Se jettant donc d'abord dans les terres de

boucliers à anses étoient bien plus fermes, que ceux qui ne tenoient qu'à des courroyes. D'ailleurs ces courroyes pouvoient se rompre ou se détacher, & par-là les boucliers devenir inutiles.

Megalopolis, il y fit un grand dégât & assembla un butin très-considerable. Enfin ayant pris quelque troupe de Comediens & autres artisans de Bacchus, qui venoient de Messene, il fit dresser un theâtre dans les terres même de l'ennemi, proposa un prix de quarante mines, & passa une journée entiere à voir ce spectacle, non qu'il se souciât de ces jeux, ni qu'il y prît grand plaisir, mais il insultoit par-là à ses ennemis, & par ce trait de mépris & de mocquerie, il leur faisoit voir combien il se tenoit assuré de les vaincre. Car d'ailleurs de toutes les armées Grecques & Royales, celle-là étoit la seule qui n'avoit pas à sa suite des troupes de mimes, de bâteleurs, de danseuses & de chanteuses. Son camp étoit pur & net de toute sorte de dissolution, d'intemperance, de bouffonnerie, & d'assemblées de débauche, ou de plaisir. Les jeunes gens passoient la plus grande partie de leur tems à s'exercer, & les vieillards à les former & à les instruire, & ils ne faisoient consister leurs jeux & leurs divertissemens, quand ils étoient de loisir, qu'à faire des railleries sages & honnêtes, & qu'à lancer les uns contre les autres quelques traits agréables, vifs & piquants. Et quant à l'utilité qu'on retiroit de ces sortes de jeux, nous l'avons assez marquée dans la vie de Lycurgue.

Cleomene celebre des jeux dans le païs ennemi.

Deux mille livres.

Armées Grecques & Royales, toujours suivies de mimes, de bâteleurs, &c.

Sagesse qui regnoit dans le camp de Cleomene.

Exercices & divertissemens des jeunes gens de Sparte.

Cleomene étoit lui-même le maître & le précepteur de tous ses citoyens, faisant voir en tout une vie simple, frugale, & qui n'avoit rien

Vie simple & frugale de Cleomene.

au-dessus du moindre de ses sujets, & l'exposant simplement aux yeux comme un exemplaire de sagesse & de temperance. Et c'est ce qui l'aida infiniment à executer les grandes choses qu'il fit en Grece; car ceux que leurs affaires attiroient à la Cour des autres Rois, n'admiroient pas tant leurs richesses & leur magnificence, qu'ils détestoient leurs manieres hautaines, leur vanité, & la dureté insupportable avec laquelle ils parloient à ceux qui les approchoient. Au lieu que ceux qui alloient à la Cour de Cleomene, qui étoit Roi, & qu'on appelloit Roi à juste titre, n'y voyoient ni ameublemens de pourpre, ni robes magnifiques sur sa personne, ni lits superbes, ni coches somptueux, ils n'y rencontroient point une foule d'Officiers, ni d'Huissiers, ils n'y trouvoient point de ces Princes, qui ne donnent leurs audiences que par billets, & qu'on

Difference de la Cour de Cleomene à celle des autres Rois.

Au lieu que ceux qui alloient à la Cour de Cleomene.] La comparaison que Plutarque fait ici d'une Cour superbe avec une Cour simple est bien remarquable. Voici un Prince dont la Cour n'a rien de superbe, qui ne fait paroître en tout & partout que simplicité, modestie, affabilité, douceur, & qui par-là gagne l'affection de tous ceux qui l'approchent, & les force à reconnoître, qu'il est le seul digne descendant d'Hercule, seul Roi, & le seul à qui on donne justement ce titre. L'Empereur Marc Antonin avoit bien reconnu cette verité.

Qui ne donnent leurs audiences que par billets.] C'est le sens du texte tel qu'il est écrit, ἢ διὰ γραμματίων χρηματίζοντα, mais cette leçon m'est suspecte; car j'avouë que je n'ai vu nulle part aucun exemple de ces audiences données par billets. Dans le ms. de la Bibliotéque de S. Germain, on lit, ἢ διὰ γραμματείων &c. Je croi qu'il faut corriger ἢ διὰ γραμματέων χρηματίζοντας, qui ne donnent leurs audiences & ne répondent que par leurs

n'obtient encore que difficilement & avec peine, mais ils trouvoient Cleomene lui-même, qui en habit simple & très-commun venoit au-devant d'eux, qui les recevoit agréablement, qui les caressoit, qui parloit à eux aussi long-tems qu'ils vouloient avec beaucoup d'humanité & de politesse; & ces manieres obligeantes leur gagnoient tellement le cœur & lui concilioient si fort leur affection & leur estime, qu'ils s'en retournoient disant & pensant que Cleomene étoit le seul digne descendant d'Hercule.

Combien les manieres obligeantes des Princes gagnent les cœurs.

La table de Cleomene.

Quant à sa table ordinaire, elle étoit très-simple & très-frugale, & veritablement Laconique, à trois lits seulement; & s'il avoit à recevoir des Ambassadeurs, ou des Etrangers, on ajoûtoit deux autres lits, & alors elle étoit servie par ses Officiers un peu plus splendidement. Cette bonne chere ne consistoit ni en ragoûts, ni en pâtisseries, mais en une plus grande quantité de viandes, & en un vin un peu meilleur, car il reprit un jour un de ses amis, qui traitant des étrangers, leur servit le broüet noir & le gâteau, comme on en servoit aux tables publiques, appellées *Phidities*; & il lui dit *que dans ces occasions, & surtout avec des étrangers, il ne falloit pas être si rigoureusement attaché à la discipline Laconique.*

Il vouloit que l'on fit meilleure chere aux étrangers.

Secretaires. Car c'étoit une chose fort ordinaire à la plûpart des Princes; & on voit encore en Orient des vestiges de cette coutume, de ne donner des audiences que par leurs Ministres, & de ne répondre que par leur bouche, γραμματεῖς sont ici ceux que nous appellons *Secretaires d'Etat.*

Quand

Quand la table étoit levée, on apportoit une table à trois pieds, sur laquelle il y avoit une urne d'airain remplie de vin, deux petites buires, qui tenoient chacune deux petites mesures, & quelques tasses d'argent, que l'on presentoit à ceux qui vouloient boire, car personne n'étoit forcé de boire malgré lui.

Seconde table, qui étoit aussi la table des Libations.

Trois de nos demi-septiers.

Il n'y avoit à ces repas aucun divertissement, ni aucune musique, & on n'en desiroit point. Cleomene divertissoit & instruisoit agréablement la compagnie & égayoit la table par sa conversation, soit en faisant des questions, soit en racontant lui-même des histoires plaisantes & utiles. Ses discours les plus graves & les plus serieux étoient toujours mêlez d'enjouëment, & ce qu'il y avoit de gracieux & d'agréable n'étoit jamais corrompu par aucun trait trop libre, ni par la moindre dissolution. Car la maniere dont les autres Rois chassoient aux hommes en les leurrant & en les corrompant par l'appas des richesses & des presens, lui paroissoit grossiere & injuste, au lieu que de les gagner & de les attirer par la douceur de son commerce, & par des propos, où la grace fût accompagnée de franchise & de bonne foi, cela lui paroissoit la plus belle de toutes les voyes & la plus digne d'un grand Roi, com-

Comment Cleomene égayoit sa table.

Chasse aux hommes, comment doit être faite.

Il n'y avoit à ces repas aucun divertissement ni aucune musique, & on n'en desiroit point.] La conversation de Cleomene leur paroissoit plus charmante que la plus belle musique. Il me semble que Platon dit quelque part, qu'à table quand on sçait parler, on se passe fort bien d'entendre chanter.

Difference du mercenaire & de l'ami.

me, n'y ayant d'autre difference entre l'ami & le mercenaire, sinon que le premier se prend par les mœurs & par les discours honnêtes, & l'autre ne se prend que par l'interêt.

Les Mantinéens remettent leur place à Cleomene, qui la leur rend aussi-tôt.

Les Mantinéens furent les premiers qui l'appellerent, & qui étant tombez la nuit sur la garnison des Achéens, la chasserent, & remirent leur place entre ses mains. Et lui, après leur avoir rendu leurs loix & leur police, il partit le jour même, & alla à Tegée. De-là côtoyant l'Arcadie il alla à Pheres de l'Achaie dans le dessein de donner bataille aux Achéens, ou de décrier Aratus comme un lâche, qui avoit fui le combat & livré tout leur plat-païs au pillage. Car il est bien vrai que l'armée des Achéens étoit alors commandée par Hyperbatas, mais c'étoit toujours Aratus qui y avoit la principale autorité.

Grande faute de Cleomene.

Les Achéens étant donc sortis en campagne avec toutes leurs troupes, & s'étant campez dans les terres de Dymes près du Temple d'Hecatombæon, Cleomene les y suivit, & il parut avoir fait là une grande faute de s'être placé entre la ville de Dymes, qui étoit son ennemie & le camp des Achéens. Mais en les harcelant & en les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin

Et s'étant campez dans les terres de Dymes, près du Temple d'Hecatombaon.] ἐν τῇ Δυμαίᾳ περὶ τὸ καλούμενον Ἑκατόμβαιον, dit Polibe liv. II. mais il n'explique point ce que c'est que ce lieu ou ce Temple appellé *Hecatombaon*. Pausanias, qui a décrit exactement tout ce qu'on voyoit autour de Dymes, n'en fait aucune mention.

à en venir au combat, où il remporta sur eux une grande victoire, car il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de gens, & fit grand nombre de prisonniers. De-là il marcha contre Langon, d'où il chassa la garnison d'Achaie & rendit la ville aux Eléens.

Malgré cette faute, il remporte une victoire signalée.

Il n'y a point de ville de ce nom. Je croi que Plutarque avoit écrit Lasion, *qui est une ville d'Elide.*

Les Achéens étant donc fort abbatus par ces grandes pertes, Aratus, qui avoit accoutumé d'être Capitaine General tous les deux ans, refusa cette année-là cette charge, pria qu'on l'en dispensât, & malgré les prieres & les instances de ses citoyens, il laissa honteusement le timon, & abandonna le commandement entre les mains d'un autre, dans le tems qu'il voyoit son païs battu d'une tempête plus violente que jamais.

Aratus blâmé d'avoir refusé la charge de General dans des tems difficiles.

Les Achéens, réduits à cette grande extrêmité, envoyerent des Ambassadeurs à Cleomene, & Cleomene parut d'abord leur imposer des conditions trop dures, mais il envoya lui-même des Ambassadeurs de sa part leur proposer de lui ceder seulement le commandement de la Grece; que pour le reste il n'auroit aucun differend avec eux, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs places. Les Achéens, très-disposez à recevoir la paix à ces conditions, prierent Cleomene de se rendre à Lerne, où ils devoient tenir une Assemblée generale pour conclurre ce traité, mais il arriva que Cleomene s'étant échauffé en marchant avec trop de hâte, & ayant bû de l'eau froide mal-à-propos, fut attaqué d'une violente

Cleomene fait proposer aux Achéens de lui ceder le commandement de la Grece.

Il est surpris d'une maladie qui l'empêche de se trouver à l'Assemblée generale.

hemorragie accompagnée d'une extinction de voix. C'est pourquoi il renvoya aux Achéens les plus considerables de leurs prisonniers, remit l'assemblée à un autre tems, & s'en retourna à Lacedemone.

Ce contre-tems ruina entierement les affaires de la Grece, qui sans cela alloit se relever de l'état où elle étoit réduite, & s'affranchir de l'insolence & de l'avarice des Macedoniens. Car Aratus, soit par défiance, soit par crainte de Cleomene, soit enfin qu'il portât envie à ces grands succès, qui lui étoient arrivez contre toute esperance, & qu'il pensât qu'ayant eu le commandement de la Grece pendant trente-trois ans, il lui étoit honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui & lui enlever toute sa gloire & sa puissance, & se mettre en possession d'une Principauté, qu'il avoit acquise, augmentée & conservée pendant si long-tems, il fit tous ses efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposoit. Mais comme les Achéens n'adheroient point à son sentiment parce qu'ils étoient effrayez de l'audace de Cleomene, & que d'ailleurs ils trouvoient très-juste & très-raisonnable le dessein des Lacedemoniens de remettre le Peloponese dans l'état où il étoit anciennement, il entreprit une action qui n'auroit été ni séante ni honnête à aucun des Grecs, qui étoit très-infâme pour lui, & qui répondoit mal à tant de grandes choses qu'il avoit faites &

Envie & jalousie d'Aratus contre Cleomene.

Action honteuse d'Aratus, pour empêcher l'agrandissement de Cleomene.

dans la paix & dans la guerre, il appella Antigonus en Grece, & remplit le Peloponese des mêmes Macedoniens qu'il en avoit chassez dans sa jeunesse, leur ayant arraché la citadelle de Corinthe, & s'étant rendu suspect à tous les Rois, & leur ennemi déclaré, surtout le mortel ennemi d'Antigonus dont il dit mille maux, comme cela paroît par les écrits qu'il a laissez. Dans ces écrits il déclare lui-même qu'il avoit beaucoup souffert & qu'il s'étoit exposé à de grands dangers pour délivrer leur ville de la garnison des Macedoniens, & après cela il amene lui-même ces Macedoniens dans sa patrie, les fait entrer en armes jusques dans ses foyers, & les introduit dans les appartemens des Dames mêmes, & cela pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un Roi de Sparte, & un Roi, qui ayant trouvé la police de sa ville dans un grand desordre, comme une harmonie entierement détraquée & corrompuë, vouloit la rétablir & la ramener à ce mode si sage du ton Dorien inventé par Lycurgue, fût appellé dans ses titres Capitaine General des Sicyoniens & des Triccéens. Pour fuir ceux qui mangeoient de gros pain, qui portoient la grosse cape de Sparte, & ce qui lui paroissoit encore plus terrible, & dont il faisoit le plus grand reproche à Cleomene, qui vouloient retrancher les

Aratus avoit fait l'histoire des Achéens, & de tout ce qu'il avoit fait avec eux.

Avec quel art Plutarque fait voir toute l'horreur de l'action d'Aratus.

Et la ramener à ce mode si sage du ton Dorien inventé par Lycurgue.] C'est-à-dire à cette simplicité, à cette frugalité, & à cette égalité, qui font le même effet dans les Etats, que le ton Dorien dans la musique. Il a été parlé ailleurs de ce ton Dorien.

Il semble pourtant que Polybe justifie cette action d'Aratus, comme on le verra dans sa vie.

Aratus fait des sacrifices à Antigonus comme à un Dieu.

richesses & soulager la pauvreté, il suivit le diadême & la pourpre, & de peur de passer pour obéïr à Cleomene, il se jetta & jetta avec lui toute l'Achaie aux pieds des Macedoniens pour executer les ordres de leurs Satrapes. Il faisoit des sacrifices à Antigonus, sacrifices qu'il nomma *Antigonées*, & lui-même couronné de fleurs à la tête d'une procession il chantoit des hymnes en son honneur comme à un Dieu, lorsque ce n'étoit qu'un homme & un homme tout ulceré & tout pourri. Ce que nous en écrivons, ce n'est point pour accuser Aratus, & pour invectiver contre lui, car en plusieurs choses il s'est montré un grand personnage & très-digne de la Grece, mais seulement pour déplorer l'infirmité de la nature humaine, qui dans les mœurs même les plus respectables & les plus excellentes pour la vertu, ne sçauroit former cette perfection de beauté qui est exemte de tout blâme.

Infirmité de la nature humaine, qui ne sçauroit former de beauté parfaite.

Argos choisi pour le lieu de l'Assemblée, où l'on devoit traiter de la paix.

Les Achéens s'étant rendus à Argos, qu'ils avoient encore choisi pour le lieu de leur Assemblée generale, & Cleomene s'y étant rendu de Tegée, on eut de grandes esperances que le traité de paix y seroit conclu & signé. Mais Aratus, qui étoit déja convenu des principaux articles avec Antigonus, & qui craignoit que Cleomene ne ruinât & ne renversât tout, soit en gagnant le peuple par ses belles paroles, soit en le forçant, lui manda *qu'il entendoit qu'il entrât seul dans Argos, & que pour la sûreté de sa personne on lui*

Aratus envoye déclarer à Cleomene, qu'il prétend qu'il entre seul dans Argos.

donneroit trois cens ôtages, ou, s'il n'étoit pas content de cette offre, qu'il n'avoit qu'à s'approcher avec ses troupes du Gymnase, appellé Cyllarabium, qui étoit hors des portes de la ville, & que là on lui donneroit audience & on écouteroit ses propositions.

Il l'appelle ailleurs Cyllarabis ; c'étoit un lieu d'exercice à trois cens pas d'Argos, ainsi appellé de Cyllarabus fils de Sthenelus.

Ces paroles oüies, Cleomene s'écria que c'étoit une très-grande injustice, & qu'on devoit lui faire cette déclaration avant son départ, & ne pas attendre qu'il fût arrivé aux portes de leur ville pour lui signifier qu'ils se défioient de lui, & pour le renvoyer sans rien faire. En même tems il écrivit aux Achéens une longue lettre, dont la plus grande partie étoit une accusation d'Aratus. De son côté Aratus répondit à cette accusation en vomissant contre lui quantité d'injures dans le discours qu'il fit au peuple.

Cleomene se récrie contre cette injustice d'Aratus, & écrit aux Achéens.

Cleomene partit donc sur le champ pour s'en retourner, & en même tems il envoya un Heraut aux Achéens leur déclarer la guerre. Il ne l'envoya pas à Argos, mais à Ægion, comme l'écrit Aratus, pour avoir le tems de les prévenir & de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs.

Cleomene s'en retourne, & envoye déclarer la guerre aux Achéens.

Ruse de Cleomene.

Mais à Ægion, comme l'écrit Aratus, pour avoir le tems de les prévenir.] Car comme Ægion étoit une ville maritime de l'Achaie sur le bord du Golfe de Corinthe, tout au bout presque du côté du couchant, & par conséquent fort éloignée d'Argos, Cleomene esperoit de surprendre cette Place, avant que la déclaration de cette guerre y pût être portée d'Ægion, & qu'ils eussent fait leurs préparatifs.

Voilà donc toute la ligue des Achéens dans le mouvement, & dans le trouble, & la plûpart des villes prêtes à se révolter & à se séparer, parce que d'un côté le peuple esperoit le partage des terres & l'abolition des dettes, & que de l'autre les nobles & les puissans étoient las de la domination d'Aratus, & que la plûpart même étoient irritez contre lui de ce qu'il avoit appellé les Macedoniens dans le Peloponese. Tout cela augmentant la confiance & l'audace de Cleomene, il se jetta dans l'Achaie, où d'abord il prit d'emblée la ville de Pellene & en chassa la garnison des Achéens. Ensuite il s'empara de Phenée & de Pentelée. Les Achéens craignant une trahison, qui se tramoit à Corinthe & à Sicyone, firent partir d'Argos leur Cavalerie & l'Infanterie étrangere, & les envoyerent dans ces places pour les garder, pendant qu'eux de leur côté s'étant tous rendus à Argos, ils celebroient les jeux Neméens avec beaucoup de magnificence.

Progrès de Cleomene dans l'Achaie & dans l'Arcadie.

Sur cela Cleomene esperant, comme cela étoit vrai, que s'il surprenoit la ville pendant qu'elle étoit pleine de réjoüissance, & remplie de spectateurs, qui étoient accourus pour la fête, & qu'il l'attaquât ainsi à l'improviste, il y jetteroit un plus grand trouble & un plus grand effroi, il s'approcha la nuit de ses murailles, & s'étant emparé d'abord du quartier appellé Aspis, qui est au-dessus du theâtre, lieu très-fort d'assiete & de difficile

Cleomene surprend la ville d'Argos, pendant qu'on y celebroit les jeux Neméens.

V. la vie de Pyrrus, tom. III. pag. 614.

difficile accès, il effraya tellement tout ce peuple qu'il n'y eut pas un ſeul homme qui oſât ſe mettre en défenſe, mais ils reçurent garniſon, donnerent vingt de leurs principaux citoyens pour ôtages, firent un traité d'alliance avec les Lacedemoniens & abandonnerent le commandement à Cleomene.

Combien cé ſuccès augmenta l'autorité & la reputation de Cleomene.

Ce ſuccès ne ſervit pas peu à augmenter ſa réputation & à accroître ſa puiſſance, car les anciens Rois de Sparte, quelques efforts qu'ils euſſent faits, n'avoient jamais pû s'aſſurer de la ville d'Argos. Pyrrus même, qui étoit un très-grand Capitaine, après l'avoir priſe d'aſſaut, ne put la conſerver, mais y fut tué & y perdit une grande partie de ſon armée. C'eſt-pourquoi l'on admiroit d'autant plus la diligence & le grand ſens de Cleomene, & ceux qui auparavant ſe mocquoient de lui quand il ſe vantoit qu'il imitoit Solon & Lycurgue en aboliſſant les dettes & en rendant tous les citoyens égaux en biens, étoient alors entierement perſuadez, & avoüoient ſincerement qu'il étoit ſeul la cauſe du changement qui étoit arrivé au courage des Spartiates. Car avant ce jour ils étoient ſi abbatus, & ſi

Cleomene reconnu pour le ſeul qui avoit relevé le courage des Spartiates.

Qu'il étoit ſeul la cauſe du changement qui étoit arrivé au courage des Spartiates.] Le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain preſente une leçon qui, quoiqu'elle ne change rien au ſens, merite d'être rapportée. On y lit, ἐπείθοντο τοῦτον αἴτιον γεγονέναι τῆς περὶ τοὺς Σπαρτιάτας μεταβολῆς. Cela fait voir que les Copiſtes, en tranſcrivant, retenoient de memoire des phraſes entieres, & mettoient ſouvent des mots ſynonimes, & qu'il ne faut recevoir ces diverſes leçons, qu'après les avoir bien examinées.

peu capables de ſe défendre eux-mêmes, que les Etoliens étant entrez un jour en armes dans leur païs, en emmenerent en une ſeule fois cinquante mille eſclaves. Surquoi un des plus vieux Spartiates dit *que les ennemis leur avoient fait un très-grand bien en ſoulageant la Laconie d'une ſi peſante charge.* Au lieu que très-peu de tems après, dès qu'ils eurent ſeulement repris les anciens uſages de leur patrie, & qu'ils ſe furent remis ſur les voyes de cette ancienne diſcipline, alors comme ſi Lycurgue eût été preſent, & qu'il les eût gouvernez encore, ils donnerent des preuves d'une très-grande valeur, rendirent une obéïſſance entiere à leurs ſuperieurs, remirent Lacedemone en poſſeſſion de la Principauté de la Grece, & recouvrerent le Peloponeſe entier.

Grands effets que produiſit le rétabliſſement de l'ancienne diſcipline à Sparte.

Après la priſe d'Argos, Cleone & Phlionte ſe rendirent incontinent à Cleomene. Aratus, qui étoit à Corinthe, où il s'amuſoit à faire une recherche de ceux qui étoient ſoupçonnez de favoriſer le parti des Lacedemoniens, n'eut pas plûtôt appris ces nouvelles qu'il en fut extrêmement troublé, & ſentant que la ville de Corinthe penchoit du côté de Cleomene, & que les Achéens vouloient ſe retirer, il appella les habi-

Villes entre Argos & Corinthe.

Remirent Lacedemone en poſſeſſion de la Principauté.] Il n'en eſt pas de la leçon que preſente ici le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain comme de la précedente; elle eſt très-neceſſaire, & on doit la recevoir. Il y a τῇ Λακεδαίμονι, au lieu de τὴν Λακεδαίμονα, & c'eſt ainſi qu'il faut lire; comme auſſi trois lignes plus bas, il faut lire βουλομένην, au lieu de βουλομένων, qui eſt dans le texte.

tans au Conseil, & cependant, sans être apperçu, il se coula jusqu'à la porte de la ville, & là montant sur un cheval qu'on lui avoit amené, il s'enfuit à Sicyone.

Aratus se dérobe, & s'enfuit de Corinthe, & se retire à Sicyone.

D'abord parmi les Corinthiens ce fut à qui feroit le plus de diligence pour arriver le premier à Argos, afin d'annoncer cette nouvelle à Cleomene. Aratus écrit lui-même que tous les chevaux en creverent. Cleomene gronda fort les Corinthiens de ce qu'ils n'avoient pas arrêté Aratus, & qu'ils l'avoient laissé échaper. Aratus écrit pourtant que Megistonus le vint trouver de la part de Cleomene pour le prier de lui livrer la citadelle de Corinthe, où il y avoit une garnison d'Achéens, moyennant une bonne somme d'argent qu'il lui offroit, & qu'il fit réponse *que les affaires ne dépendoient point de lui, mais qu'il dépendoit lui-même des affaires.* Voilà ce qu'Aratus écrit.

Cleomene fait proposer à Aratus de lui livrer la citadelle de Corinthe, pour de l'argent.

Réponse d'Aratus à cette proposition.

Cleomene étant parti d'Argos & ayant gagné les Epidauriens, les Trezeniens, & les Hermioniens, alla à Corinthe avec son armée, assiégea la citadelle, d'où les Achéens refuserent de sortir, & ayant envoyé querir les amis d'Aratus, & ceux qui avoient soin de ses affaires, il leur ordonna de prendre sa maison & tous ses biens, & d'en avoir soin pour les lui conserver. En même tems il dépêcha encore vers lui Tritumalle le Messenien pour lui proposer de consentir au moins que la citadelle de Corinthe fût gardée

Cleomene assiége la citadelle de Corinthe.

Nouvelle proposition que Cleomene fait faire à Aratus.

par une garnison moitié d'Achéens, & moitié de Lacedemoniens, & pour lui promettre à lui en particulier le double de la pension qu'il recevoit du Roi Ptolemée. Mais comme Aratus ne voulut pas écouter cette proposition, qu'au contraire il envoya son fils à Antigonus avec les autres ôtages, & persuada aux Achéens d'ordonner par un décret que la citadelle seroit remise entre les mains d'Antigonus, alors Cleomene se jetta sur les terres de Sicyone qu'il ravagea, & reçut en don tous les biens d'Aratus par un décret des Corinthiens.

Il lui promet le double de la pension qu'il recevoit du Roi Ptolemée.

Aratus le refuse, & fait remettre la citadelle à Antigonus.

Les Corinthiens donnent à Cleomene tous les biens d'Aratus.

Sur ces nouvelles Antigonus se mit en campagne avec une grosse armée, & passa le mont Gerania. Cleomene ne jugea pas à propos de défendre le passage de l'Isthme, & crut qu'il étoit plus expedient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes Onienes, & de faire des combats de poste pour amuser plus longtems les Macedoniens, que de hazarder la bataille contre des troupes très-exercées & très-aguerries. Par cette conduite il réduisit Antigonus à une grande extrêmité, car il n'avoit pas fait grande provision de vivres, & il n'étoit pas facile de forcer ces passages, que Cleo-

Antigonus se met en campagne avec une grosse armée.

Gerania, montagne entre Megare & Corinthe.

Prudence de Cleomene.

Qu'il étoit plus expedient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes Onienes.] C'étoient des montagnes qui s'étendoient depuis les rochers Scironides sur le chemin de l'Attique jusqu'à la Beotie, & au mont Citheron. Strab. liv. 8. Elles étoient appellées ὄνεια ὄρη, c'est-à-dire, *les montagnes des ânes.*

mene défendoit. Il essaya pourtant une nuit de se couler dans le Peloponese par le port de Lechée, mais il fut repoussé, & perdit plusieurs soldats.

Le port de la ville de Corinthe.

Cela éleva encore le courage de Cleomene, & celui de ses troupes, qui, enflées de cette victoire, se mirent à préparer leur souper. Mais Antigonus fut dans le dernier desespoir de ce que la necessité ne lui laissoit que les partis les plus extrêmes & de la plus difficile & de la plus hazardeuse execution. Car il étoit déja resolu de se rendre au promontoire d'Herée, & de passer de-là son armée par mer à Sicyone, ce qui demandoit beaucoup de tems, & de grands préparatifs, qui n'étoient pas aisez à faire.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus qui venoient d'Argos par mer pour l'appeller & pour lui apprendre que les Argiens s'étoient revoltez contre Cleomene, & que celui qui avoit excité cette revolte, c'étoit Aristote qui n'avoit pas eû beaucoup de peine à persuader le peuple déja irrité de ce que Cleomene n'avoit pas executé

Argos se revolte contre Cleomene.

Aristote d'Argos, intime ami d'Aratus.

De se rendre au promontoire d'Herée.] J'avoüe que je ne comprends point comment Antigonus prétendoit passer son armée de la ville d'Herée, qui est en Arcadie sur l'Alphée, la passer, dis-je, par mer à Sicyone. C'est ce que je voudrois qu'on eût expliqué. Je croirois que ce mot *Herée* est corrompu, & qu'il en faut substituer un autre, ou bien que cette *Herée* est une autre place que celle de l'Arcadie.

l'abolition des dettes qu'il leur avoit fait esperer. Aratus prenant donc d'Antigonus quinze cens soldats, se rendit par mer à Epidaure. Mais Aristote n'attendit pas son arrivée, & avec ses seuls citoyens il assiégea la citadelle, & Timoxene marcha à son secours de Sicyone avec les Achéens.

Cleomene envoye Megistonus à Argos soutenir ses gens.

Cleomene, informé de ces nouvelles vers la seconde veille de la nuit, manda incontinent Megistonus, & transporté de colere, il lui ordonna d'aller sur l'heure même à Argos soutenir ses gens. Car c'étoit lui qui lui avoit le plus répondu de la fidelité des Argiens, & qui l'avoit empêché de chasser de la ville ceux qui lui étoient suspects. L'ayant donc détaché sur le champ avec deux mille soldats, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigonus, & à soutenir & fortifier le courage des Corinthiens en leur faisant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos, n'étoit rien de considerable, mais une legere émotion causée par un petit nombre de mutins, que l'on réduiroit sans peine.

Megistonus tué dans Argos.

La garnison fort pressée envoye courriers sur courriers à Cleomene, demander un prompt secours.

Mais après que Megistonus entré dans Argos y eut été tué en combattant, & que la garnison des Lacedemoniens fort pressée, & ne pouvant presque plus resister, lui eut envoyé divers courriers pour lui demander un prompt secours, alors craignant que si les ennemis venoient à se rendre maîtres d'Argos, & à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun peril, &

ne missent le siége devant Sparte même qu'ils trouveroient vuide & sans défense, il leva son camp, & partit de Corinthe avec toute son armée.

Cleomène se retire de Corinthe avec ses troupes, & pourquoi.

Il ne se fut pas plûtôt éloigné de cette place, qu'Antigonus y entra, & y mit une bonne garnison. Cleomene s'étant approché des murailles d'Argos, & ayant rassemblé ses troupes, qui s'étoient écartées çà & là dans leur marche, tâcha d'escalader la place, mais n'en ayant pû venir à bout il enfonça les voutes, qui étoient sous le lieu appellé Aspis, entra par ce moyen & se joignit à ses gens qui étoient là en garnison, & qui se soutenoient encore contre les Achéens. De là s'étant saisi de quelques autres quartiers avec des échelles, il nettoya toutes les ruës d'ennemis par le secours des archers de Crete, qui tiroient continuellement. Mais comme il apperçut Antigonus, qui descendoit des côteaux dans la plaine avec son infanterie, & qu'il vit sa cavalerie, qui se jettoit déja en foule dans la ville, il desespera de la pouvoir garder, & rappellant tous ses gens, il se retira le long des murailles, après avoir fait dans un espace de tems fort court de très-grands exploits & s'être rendu maître de presque tout le Peloponese en moins d'une campagne. Mais s'il fit ces grandes conquêtes en peu de tems, il les perdit en moins de tems encore. Car de ses alliez, qui étoient dans son camp, les uns l'abandonnerent d'abord, & peu

Il se rapproche d'Argos, & s'en saisit.

Il se retire à l'approche d'Antigonus.

Cleomene perd ses conquêtes en moins de tems qu'il ne les avoit faites.

de tems après les autres livrerent à Antigonus toutes leurs places.

Les affaires de Cleomene étant dans cette triste situation, comme il continuoit sa marche, il reçut le soir même à Tegée des courriers de Lacedemone, qui lui apporterent une nouvelle à laquelle il ne fut pas moins sensible qu'à tous ses autres malheurs, ils lui annoncerent la mort de sa femme Agiatis, dont il n'avoit pas la force de se tenir éloigné une campagne entiere dans le tems même de ses plus heureuses expeditions, mais il faisoit souvent des voyages à Sparte pour la voir à cause de l'amour & de l'estime qu'il avoit pour elle. Il fut donc vivement touché de cette mort, comme on peut le croire d'un jeune homme, qui venoit de perdre une femme très-belle & très-sage, & qu'il aimoit tendrement. Cependant il ne deshonora pas en cette occasion sa magnanimité, & ne permit pas à ce deüil d'abbattre son courage, mais conservant le même ton de voix, la même posture & le même visage qu'il avoit auparavant, il donna ses ordres à ses Officiers, & pourvut à la sûreté des Tegeates. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte, où il arriva de bonne heure, & après avoir donné quelques momens à sa douleur dans sa maison avec sa mere & ses enfans, il reprit incontinent le soin des affaires publiques.

Cleomene quittoit souvent l'armée pour aller voir sa femme.

La douleur que lui causa la nouvelle de sa mort.

Sa fermeté & sa magnanimité en cette occasion.

Il ne donne que quelques momens à sa douleur, & reprend le soin des affaires publiques.

En ce tems-là, Ptolemée, Roi d'Egypte, qui lui

lui promettoit du secours, lui envoya demander pour ôtages sa mere & ses enfans. Cleomene fut assez long-tems sans oser déclarer à sa mere cette demande du Roi d'Egypte ; & étant allé souvent chez elle pour lui en parler, lorsqu'il étoit sur le point d'en ouvrir la bouche, il n'en avoit pas la force & se taisoit. Sa mere, voyant son embarras, entra dans quelque soupçon, & demanda à ceux qui vivoient avec lui dans le plus étroit commerce, si son fils ne desiroit pas quelque chose d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin Cleomene s'étant enhardi, & lui ayant expliqué la chose comme elle étoit, elle se prit à rire de toute sa force. *Quoi*, lui dit-elle, *c'est donc-là ce que tu as souvent voulu me dire, & que tu n'as osé me découvrir? Que ne nous jettes-tu promptement dans un navire, & que ne m'envoyes-tu sans differer partout où tu croiras que mon corps pourra être utile à Sparte, avant que la vieillesse vienne le détruire & le consumer dans l'inaction & dans la langueur?*

Ptolemée envoye demander à Cleomene, sa mere & ses enfans en ôtage.

Cleomene n'ose déclarer à sa mere la demande de ce Roi.

Grand courage & merveilleuse generosité de Cratesiclea.

Quand tout fut prêt pour le voyage, ils se rendirent par terre au port de Tenare, accompagnez de toute l'armée. Quand Cratesiclea fut sur le point de monter dans le vaisseau, elle tira son fils à part, & le mena seul dans le Temple de Neptune. Là elle le tint long-tems embrassé & le baisant tendrement, le visage baigné de pleurs, comme elle sentit qu'il étoit si ému & si attendri qu'il fondoit aussi en larmes, elle lui dit, *allons, Roi de Lacedemone, essuyons nos larmes afin que quand*

Au bas de la Laconie.

Dernier adieu de Cleomene & de sa mere dans le Temple de Neptune.

nous sortirons de ce Temple, personne ne nous voye pleurer, ni rien faire d'indigne de Sparte, car cela seul est en notre puissance, & les évenemens sont entre les mains de Dieu. Après avoir ainsi parlé, elle rassit son visage, s'en retourna au vaisseau, tenant son petit-fils entre ses bras, & commanda au pilote de partir sans differer. En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolemée recevoit des Ambassadeurs d'Antigonus, & qu'il écoutoit ses propositions, & d'un autre côté elle eut nouvelles que son fils Cleomene, sollicité par les Achéens de conclure avec eux un traité, n'osoit terminer cette guerre sans le consentement de Ptolemée à cause d'elle, parce qu'elle étoit en son pouvoir. Mais elle lui manda *de faire hardiment & sans balancer tout ce qui lui paroîtroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre toujours Ptolemée pour une vieille & pour un enfant.* Voilà quelles étoient les dispositions de cette Reine contre tous les accidens de la fortune.

Belle lettre de Cratesiclea à son fils Cleomene.

Antigonus s'étant rendu maître de Tegée & ayant saccagé Mantinée & Orchomene, Cleomene, réduit à défendre la Laconie seule, affranchit tous les Ilotes, qui furent en état de donner cinq mines. De cette contribution il ramassa jusqu'à cinq cens talens, arma à la Macedoniene deux mille de ces Ilotes pour les opposer aux corps des Leuscapides d'Antigonus, & forma le dessein d'une entreprise très-grande, & à laquelle personne ne se seroit attendu. La ville de Megalopolis étoit en ce tems-là très-considerable, & elle

Cleomene affranchit les Ilotes pour le prix de deux cens cinquante livres par tête.

Cinq cens mille écus.

Hardie entreprise que forme Cleomene.

ne cedoit à Sparte même ni en grandeur ni en puissance, & elle avoit encore le secours des Achéens & celui d'Antigonus campé dans son voisinage, & qui paroissoit avoir été appellé par les Achéens à la sollicitation surtout des Megalopolitains. Cleomene se mit en tête de brusquer cette place, car c'est le terme qui convient le mieux pour exprimer un exploit si rapide & si imprévû. Il commanda donc à ses troupes de prendre du pain pour cinq jours, & les mena d'abord à Sellasie, comme pour aller faire le ravage dans le païs d'Argos. Mais s'étant rabattu tout d'un coup sur les terres de Megalopolis, & ayant fait souper ses gens près de Rœtium, il marcha droit à la ville par le chemin d'Heliconte.

Il entreprend de brusquer Megalopolis.

La conduite qu'il tient pour y réussir.

Quand il en fut assez près, il détacha Panteus

Cleomene se mit en tête de brusquer cette Place.] Les interprétes se sont fort trompez à ce passage, διαρπάσαι ne signifie pas ici *ravager*, mais *brusquer*, *prendre d'emblée*. Ce qui suit le prouve manifestement; car ce que Plutarque ajoûte pour expliquer ce mot seroit ridicule, s'il l'avoit employé dans le sens de *ravager*. Au lieu de ταῦτα, qui est dans le texte, il faut lire ταύτην, comme dans un manuscrit & dans le manuscrit de la Bibliotéque de S. Germain.

Et ayant fait souper ses gens près de Rœtium.] Il y a dans le texte une faute qu'il faut corriger: au lieu de δεῖπνα ποιησάμενος, il faut lire tout en un mot δειπνοποιησάμενος; car il s'agit d'un souper & non pas de plusieurs soupers. Henry Etienne l'avoit fort bien vu. Les Geographes ne font aucune mention de Rœtium. Il paroît que c'étoit quelque poste, quelque place près de Megalopolis.

Par le chemin d'Heliconte.] Le Pere Lubin a cru que le texte étoit corrompu, & qu'il falloit lire *par le chemin d'Helissonte*. Car il n'y a point en Arcadie de place appellée *Heliconte*; mais il y en a une appellée *Helisson*, & une riviere de même nom, mentionnées par Pausanias.

à la tête de deux compagnies de Lacedemoniens, avec ordre de se saisir d'un endroit de la muraille qui étoit entre deux tours, & qu'il sçavoit être l'endroit le moins gardé, & avec le reste de son armée il le suivit sans se hâter. Panteus ayant trouvé sans aucune garde, ni défense, non-seulement l'endroit que Cleomene lui avoit dit, mais encore toute la muraille, qui étoit de ce côté-là, il en occupa d'abord une partie, & se mit à abbatre l'autre, & passa au fil de l'épée tous les Gardes qu'il rencontra, de sorte que Cleomene arriva avec son armée, & se trouva au milieu de la ville avant que les Megalopolitains fussent seulement informez de ses approches. Le bruit de cette invasion ne se répandit même que fort tard dans la ville, & alors les habitans se trouverent si étonnez, que la plûpart ramassant à la hâte ce qu'ils avoient de plus précieux, se retirerent sur l'heure. Les autres en petit nombre prirent les armes & allerent fondre sur l'ennemi, qu'ils ne purent chasser, mais par cette défense ils donnerent le tems à ceux qui fuyoient, de se mettre en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville, tous les autres s'étant retirez à Messene avec leurs femmes & leurs enfans avant qu'on pût penser à les poursuivre. La plûpart même de ceux qui s'étoient mis en défense & qui combattoient pour la ville, se sauverent aussi, & il n'y en eut que fort peu de pris, parmi lesquels se trouverent Lysandridas &

Theoridas, les deux plus nobles & les plus puissans personnages qui fussent parmi les Megalopolitains. C'est pourquoi ceux qui les avoient fait prisonniers les menerent d'abord à Cleomene.

D'aussi loin que Lysandridas l'apperçut, il lui cria, *Roi de Sparte, vous avez aujourd'hui entre vos mains une grande occasion de vous rendre le plus glorieux homme du monde en faisant une action encore plus belle & plus royale que celle que vous venez d'executer.* Cleomene, qui se douta bien de la priere qu'il vouloit lui faire, lui répondit : *Que voulez-vous donc me dire, Lysandridas ? car apparemment vous ne me demanderez pas que je vous rende la ville. Au contraire*, lui repartit Lysandridas, *c'est cela même que je vous demande, que vous ne ruiniez point cette ville, mais que vous la remplissiez d'amis & d'alliez sûrs & fidéles, en rendant aux Megalopolitains leur patrie, & en devenant le Sauveur de tout ce peuple qui en est sorti.* Cleomene, après avoir gardé quelques momens le silence, *il est difficile*, dit-il, *de s'assurer de ce que vous me dites-là, mais qu'à Sparte ce qui est glorieux l'emporte toujours sur ce qui est utile.*

Grand & glorieux conseil qu'un prisonnier donne à Cleomene.

Genereuse réponse de Cleomene.

A Sparte le glorieux l'emporte sur l'utile.

En finissant ces mots il les envoya tous deux à Messene avec un Heraut pour déclarer de sa part aux Megalopolitains qu'il leur rendoit leur ville.

Il est difficile, dit-il, *de s'assurer de ce que vous me dites-là.*] Le texte est corrompu en cet endroit ; car que signifie χαλεπὸν ταῦτα τῷ πιστῶσαι ? Il faut lire comme dans un manuscrit, & dans le manuscrit de la Bibliotéque de S. Germain, χαλεπὸν μὲν τὸ ταῦτα πιστῶσαι.

Cleomene résolu de rendre la ville aux Megalopolitains, à des conditions très-douces.

à condition qu'ils renonceroient à la ligue des Achéens & qu'ils deviendroient amis & confederez de Sparte. Ces conditions si douces & si humaines, Philopœmen les empêcha de les accepter, en les détournant de rompre l'alliance avec l'Achaie, se mit à calomnier Cleomene & à l'accuser *de chercher moins à leur rendre la ville, qu'à avoir avec la ville tous les habitans*. En même tems il chassa Theoridas & Lysandridas de Messene. C'est ce même Philopœmen qui fut ensuite le premier des Achéens & qui acquit parmi les Grecs une très-grande gloire, comme nous l'avons écrit dans sa vie.

Philopœmen les empêche de les accepter.

Sur ces nouvelles Cleomene, qui jusques-là non-seulement avoit épargné la ville, mais qui l'avoit conservée avec tant de soin qu'aucun soldat n'auroit osé toucher à la moindre chose, fut si irrité & entra dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoya à Sparte les Sta-

Cleomene irrité abandonne la ville au pillage, & en rase une grande partie.

Ces conditions si douces & si humaines, Philopœmen les empêcha de les accepter, en les détournant de rompre l'alliance avec l'Achaie.] Polybe donne de grands éloges à cette constance, & à cette generosité des Megalopolitains, qui aimerent mieux perdre leur païs que de renoncer au parti & à l'alliance des Achéens; & qui quoi qu'on leur donnât la permission de revenir dans leur ville, aimerent mieux être privez de leurs terres, de leurs tombeaux, de leurs Temples, de leurs biens, de leur ville, & de tout ce qu'ils avoient de plus cher, que de violer la foi qu'ils avoient donnée à leurs alliez. Y a-t'il rien de plus glorieux & de plus illustre? Polyb. liv. II.

C'est ce même Philopœmen.] Au lieu de τὸς ὢν Φιλοποίμην, il faut lire comme dans le manuscrit de la Bibliotéque S. Germain, ἔτος ὢν Φιλοποίμην.

tuës & les tableaux, & après avoir détruit & rasé la plus grande partie de ses murailles & de ses quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte, & ramena ses troupes, de peur d'Antigonus & des Achéens. Ils ne firent pourtant rien, car ils étoient à Ægion où ils tenoient un conseil general; mais Aratus, informé de ce qui venoit d'arriver, se rendit incontinent à l'Assemblée, monta sur son tribunal, & pleura long-tems, tenant un pan de sa robe devant son visage. Tout le peuple émerveillé lui ordonna de déclarer le sujet de ses larmes, & il leur dit, *Megalopolis a été prise & détruite par Cleomene.*

Aratus va annoncer ce malheur aux Achéens assemblez à Ægium.

A cette nouvelle l'Assemblée se sépara, les Achéens étant fort étonnez de ce malheur si soudain & de la grandeur de cette perte. Antigonus fit tous ses efforts pour marcher au secours de cette Place, mais comme ses troupes dispersées dans leurs quartiers d'hyver, ne s'assembloient que fort lentement, & que l'affaire pressoit, il leur commanda de demeurer, & il alla à Argos avec un petit nombre de soldats qui le suivirent. Voilà pourquoi la seconde tentative de Cleomene parut entreprise avec une audace pleine de temerité & de folie, mais elle fut au contraire conçuë

Seconde entreprise de Cleomene accusée de temerité, & justifiée par Polybe.

Avec un petit nombre de soldats.] Il y a dans le texte πολλὺς ἔχων στρατιώτας, menant avec lui beaucoup de soldats. Mais il faut lire οὐ πολλὺς, & *ne menant pas avec lui beaucoup de soldats.* Et c'est ainsi qu'on lit dans un ms. D'ailleurs la suite, & le texte même de Polybe le prouvent.

Mais elle fut au-contraire conçuë avec beaucoup de prévoyance.] C'est le jugement qu'en fait Po-

avec beaucoup de prévoyance & de bon sens, comme l'écrit Polybe. Car sçachant, dit-il, que les Macedoniens étoient dispersez dans leurs quartiers, & qu'Antigonus passoit l'hyver à Argos avec ses amis, & n'avoit avec lui qu'un très-petit nombre de soldats étrangers, il se jetta dans les terres d'Argos. Il faisoit ce raisonnement en lui-même, ou que si Antigonus piqué de honte hasardoit le combat, il le battroit certainement, ou que s'il refusoit de combattre, il le décrieroit & le perdroit de réputation auprès des Achéens. Et cela arriva, car comme il ravageoit tout le païs, & qu'il emportoit & emmenoit tout ce qu'il trouvoit sur son chemin, les Argiens, très-fâchez & perdant patience, s'assembloient à la porte du Roi, criant après lui pour le presser de combattre, ou de ceder le commandement à de plus vaillans. Mais Antigonus, comme Capitaine prudent & sage, persuadé que la honte consistoit, non à se voir injurié par ceux du dehors, mais à s'exposer temerairement & sans raison, & à abandonner le parti le plus sûr pour se livrer à la fortune, refusa de sortir & demeura ferme dans sa premiere résolution de ne point combattre. Cleomene mena donc ses troupes jusqu'au pied des murailles d'Argos, & après avoir impuné-

Prudent raisonnement de Cleomene.

Les Argiens pressent Antigonus de combattre Cleomene.

En quoi un grand Capitaine fait consister la honte.

Antigonus malgré les cris des Argiens, persiste dans la résolution de ne pas combattre.

lybe après les gens les plus sages. *Au commencement du printems*, dit-il, *Cleomene se jetta dans les terres d'Argos, avec une temerité desesperée, comme le croyoit le vulgaire, à cause des lieux forts d'assiette qu'il trouvoit sur son passage, mais avec beaucoup de prudence & de raison, selon les gens les plus sensez*, &c. liv. 2.

ment

ment & sans aucune crainte saccagé & ruiné tout le plat païs, il reprit le chemin de Sparte.

Peu de tems après il eut avis qu'Antigonus s'étoit avancé jusqu'à Tegée, pour entrer de-là dans la Laconie, il assembla promptement son armée, & prenant un autre chemin, le lendemain à la pointe du jour, il parut encore aux portes d'Argos faisant le dégât dans la plaine, non en fourageant & en coupant les bleds, comme font les autres avec des faucilles ou avec leurs épées, mais en les abbatant avec de grandes perches faites en forme d'épées courbées, de sorte que ses soldats en ne faisant que se joüer & que badiner dans leur marche, renversoient & détruisoient tous les bleds. Quand ils furent près du Gymnase, appellé Cyllarabis, ils voulurent y mettre le feu, mais Cleomene l'empêcha, disant que ce qu'il avoit fait à Megalopolis avoit été plutôt un emportement de colere, qu'une bonne & belle action.

Cleomene reparoît aux portes d'Argos.

Il fourrage tout le païs, en abbattant les bleds avec des perches.

Il empêche ses troupes de mettre le feu à Cyllarabis.

Antigonus s'en étant retourné à Argos, & ayant occupé tous les côteaux & toutes les hauteurs des environs avec ses troupes, Cleomene, pour faire semblant de n'en tenir aucun compte & de le mépriser, envoya des Herauts à la ville

Renversoient & détruisoient tous les bleds.] Je préfere la leçon du manuscrit de la Bibliotheque de S. Germain, συγκαταῤῥίψαι, au lieu de συγκατατεῖψαι du texte.

Il envoya des Heraults à la ville demander les clefs du Temple de Junon.] En effet il ne pouvoit mieux faire voir qu'il méprisoit Antigonus, que d'envoyer demander les clefs de ce

Plaisanterie de Cleomene pour se mocquer d'Antigonus & des Argiens.

demander les clefs du Temple de Junon, comme pour y faire un sacrifice à la Déesse avant que de s'en retourner. S'étant ainsi mocqué des Argiens & d'Antigonus par cette plaisanterie, & ayant fait son sacrifice au-dessous du Temple qui étoit fermé, il ramena son armée à Philionte, de-là il chassa les troupes, qui gardoient Ologonte, & & descendit le long d'Orchomene, ayant non-seulement relevé le courage & l'audace de ses citoyens, mais tiré de ses ennemis mêmes cette loüange, qu'il étoit un excellent General & très-digne & très-capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Car avec les forces d'une seule ville d'avoir resisté à la fois à toute la puissance des Macedoniens, à tout le Peloponese, & aux fonds immenses fournis par le Roi, & de n'avoir pas seulement conservé la Laconie entiere & hors d'insulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir fouragées, & de leur avoir pris de si grosses villes, ce n'est pas un exploit d'une médiocre habileté dans l'Art militaire, ni d'une magnanimité commune.

Petite ville d'Arcadie, Polybe l'appelle Ologyrtus.

Grande loüange donnée à Cleomene par ses ennomis mêmes.

Par le Roi Ptolemée.

L'or & l'argent les nerfs de la guerre.

Mais celui qui a dit le premier que l'or & l'argent étoient les nerfs des affaires, semble l'avoir

Temple en presence de cet ennemi, qui occupoit toutes les hauteurs des environs. Car d'envoyer demander ces clefs, c'étoit agir en vainqueur.

Et ayant fait son sacrifice au-dessous du Temple.] Cela me paroît remarquable. Cleomene fait un sacrifice à Junon devant son Temple qui étoit fermé. La Religion l'empêchoit d'en forcer les portes.

dit par rapport à la guerre principalement. Et l'Orateur Demades, comme les Atheniens ordonnoient un jour qu'on équipât des galeres, & qu'on s'embarquât, quoiqu'ils n'eussent point d'argent, dit fort bien, *qu'avant que de penser à s'embarquer, il falloit penser à pêtrir*. On dit aussi que l'ancien Archidamus un peu avant le commencement de la guerre du Peloponese, les alliez le pressant de regler ce que chacun devoit contribuer pour sa part, répondit, *que la guerre ne se nourrissoit pas avec des fonds arrêtez & fixes*. Car comme les Athletes, qui se sont long-tems exercez, terrassent à la longue, & surmontent ceux qui n'ont en partage que l'adresse & l'agileté; de même Antigonus se presentant à cette guerre avec tous les fonds necessairus pour la soutenir, fatigua & défit enfin Cleomene qui ne payoit que bien petitement & avec peine la solde à ses soldats étrangers, & l'entretien à ses propres troupes. Car du reste le tems étoit entierement pour Cleomene, les affaires d'Antigonus se trouvant en si mauvais termes dans son Royaume qu'elles le rappelloient chez lui.

Mot de l'Orateur Demades.

Mot d'Archidamus.

Cleomene est défait faute des fonds necessaires.

En effet les Barbares, profitant de son ab-

Qu'avant que de penser à s'embarquer, il falloit penser à pêtrir.] Le proverbe grec est corrompu dans le texte, car πρότερόν ἐστι τῶ πρῶρα ne peut rien fignifier. Je croirois qu'il faudroit lire πρωρατεύειν *avant que de dresser la prouë il faut penser à pêtrir.*] Ce proverbe est très-sensé, avant que de se mettre en mer, il faut avoir fait les provisions necessaires. Après avoir fait cette remarque, j'ai trouvé ma correction confirmée par le manuscrit de la Bibliotheque de saint Germain, où on lit πρότερόν ἐστι τῶ πρωρατεῦσαι.

La Macedoine pillée & ravagée par les Barbares.

sence, couroient & ravageoient toute la Macedoine, sur-tout les Illyriens y étoient descendus des hautes parties du Nord avec une grosse armée, & inondoient tout le païs, de sorte que les Macedoniens, au desespoir de se voir saccager, envoyerent presser Antigonus de venir les défendre. Et l'on peut presque assurer que si ces courriers fussent arrivez un moment avant le combat, & lui eussent rendu leurs lettres, il se seroit retiré sur l'heure, & auroit laissé là les Achéens. Mais la Fortuue qui décide des plus grandes affaires, & qui en décide souvent par un seul petit instant, qui étant manqué, produiroit des évenemens tout contraires, marqua en cette occasion quel est le poids & la force d'un seul moment. Car d'abord après la bataille de Sellasie, & sur le moment que Cleomene venoit d'être défait & de perdre sa ville, on

La Fortune decide des plus grandes affaires par un seul petit moment.

Et qui en décide souvent par un seul petit instant, qui étant manqué,] Cet endroit est assez difficile dans l'original ; j'ai tâché d'en rendre le sens. Plutarque encherit ici sur une reflexion que Polybe lui a fournie.

Car d'abord après la bataille de Sellasie.] Cette bataille est parfaitement décrite par Polybe liv. II. Antigonus étoit entré dans la Laconie avec vingt-huit mille hommes de pied & douze cens chevaux. Cleomene n'avoit que vingt mille hommes ; mais il suppléa à cette grande inferiorité par l'avantage des postes ; il se posta sur deux montagnes presqu'inaccessibles, séparées seulement par un chemin fort étroit, qui alloit le long d'une riviere jusqu'à Sparte ; & il avoit fortifié encore ces deux montagnes par un bon fossé & de bons remparts, de sorte qu'Antigonus, après l'avoir reconnu, ne jugea pas à propos de l'attaquer, & se contenta de camper près de lui. Cleomene, qui apparemment manquoit de vivres & d'argent, fit enfin la faute de consentir à la bataille, & il fut battu. Il y a beaucoup de profit à faire pour les gens de guerre dans le détail que Polybe a fait de ce combat.

vit arriver les courriers, qui venoient rappeller Antigonus. Et c'est ce qui rendit encore plus pitoyable le malheur de Cleomene; car s'il eût attendu deux jours seulement, & qu'il eût amusé Antigonus en éludant le combat, il n'eût pas eû besoin de tirer l'épée, & après la retraite des Macedoniens il auroit réduit les Achéens à traiter avec lui aux conditions qu'il auroit voulu. Mais, comme je l'ai déja dit, le manque d'argent l'ayant obligé de mettre toutes ses esperances dans les armes, il fut forcé de combattre avec vingt mille hommes, comme Polybe l'écrit, contre trente mille.

Cleomene defait à Sellasie pour n'avoir pas attendu encore deux jours.

Dans ce grand danger Cleomene se montra un Capitaine digne d'admiration. Il fut aussi merveilleusement secondé par ses citoyens qui firent paroître un grand courage, & il n'eut pas sujet de se plaindre de ses troupes étrangeres, qui combattirent très-vaillamment, mais il fut défait par l'armure des ennemis, beaucoup meilleure que celle de ses troupes, & par l'impétuosité & le poids de la phalange des Macedoniens.

Ce qui causa la defaite de Cleomene.

Phylarque ajoute qu'il y eut aussi de la trahison, & que ce fut ce qui ruina le plus les affaires de Cleomene, car Antigonus avoit donné ordre à ses Illyriens & à ses Acarnaniens d'environner secretement & d'envelopper une des aîles de Cleomene, qui étoit commandée par son frere Euclidas, pendant qu'il rangeroit en bataille ses autres troupes. Cleomene, qui observoit tout de dessus la montagne où il étoit, ne voyant nulle

Stratagême d'Antigonus à la bataille de Sellasie.

Cleomene se doute de ce stratagême.

part les armes des Illyriens & des Acarnaniens, se douta qu'Antigonus s'en servoit pour quelque stratagême semblable ; faisant donc appeller Damoteles, qui commandoit un corps pour veiller à la garde du camp, & pour empêcher les embûches & les surprises, il lui commanda de bien voir & de bien examiner en quel état étoient les derrieres de l'armée, & de visiter le tour du camp. Damoteles, qui, à ce que l'on dit, avoit déja été corrompu par argent, lui dit *qu'il n'avoit que faire de se mettre en peine de ses derrieres, que tout y alloit bien ; & qu'il pensât seulement à ceux qu'il avoit en tête pour les bien repousser.*

Six cens vingt-cinq pas.

Cleomene, rassûré par ce rapport, marcha tête baissée contre Antigonus. Ses Spartiates firent une charge si vigoureuse, que les Macedoniens furent forcez de reculer jusqu'à cinq stades, & qu'il les menoit battant & avec grand meurtre. Mais en même tems il vit sur l'autre montagne son frere enveloppé par les Acarnaniens & les Illyriens.

Mot de Cleomene sur le danger où il vit son frere.

A cette vûë il s'arrête, & comprenant bien le danger où étoit cette aîle, il s'écrie, *Tu és perdu, mon cher frere, tu és perdu ; mais tu meurs en vaillant*

Tu és perdu, mon cher frere, tu és perdu; mais tu meurs en vaillant homme.] Il mourut en effet en vaillant homme; mais s'il fit le devoir de soldat, il ne fit pas celui de Capitaine. Polybe nous apprend qu'il ne se servit pas de l'avantage de son poste; car au lieu de tomber de ces lieux hauts sur les ennemis, de mettre le desordre dans leurs rangs, & de se retirer ensuite sur ses hauteurs, quand la necessité l'y obligeroit, il fit tout le contraire; comme s'il eût dû remporter la victoire sans rien faire, il se tint ferme sur le sommet de sa montagne, dans

homme, & ta vertu sera éternellement l'exemple que nos jeunes gens se proposeront, & le sujet des éloges & des chants de nos femmes de Sparte.

Tout ce corps, que commandoit Euclidas, ayant donc été passé au fil de l'épée avec lui, ceux qui les avoit défaits, tournerent leurs armes contre Cleomene, qui voyant ses gens dans un tel desordre, & si effrayez, qu'ils n'avoient plus le courage de faire ferme, se sauva par la fuite. On dit que la plûpart des troupes étrangeres perirent à cette bataille, & que de six mille Lacedemoniens il ne s'en sauva que deux cens.

Cleomene se sauve par la fuite.

Cleomene arrivé à Sparte, conseilla à ses citoyens de recevoir Antigonus, & leur dit, *que si en vivant ou en mourant il pouvoit faire quelque chose qui fût utile à Sparte, il le feroit avec un très-grand plaisir.* Et voyant que les femmes couroient au-devant de ceux qui s'étoient sauvez avec lui, qu'elles prenoient leurs armes, & qu'elles leur presentoient des coupes de vin, il entra dans sa maison. Une jeune esclave, qu'il avoit prise à Megalopolis, qui étoit de condition libre, & qui le servoit depuis la mort de sa femme,

Il conseille aux Spartiates de recevoir Antigonus.

Ce que Cleomene fit étant rentré chez lui après la bataille.

la pensée qu'il devoit y attendre l'ennemi, afin qu'après sa défaite il eût plus de peine à s'enfuir par ces lieux penchans & difficiles. Mais le contraire arriva, comme cela étoit bien vray-semblable; car ne s'étant laissé derriere lui aucun espace libre pour se retirer, quand les cohortes des Illyriens lui tomberent sur les bras, il ne put soutenir leur effort, parce qu'il n'avoit pas de terrain pour se rallier.

courut à lui selon sa coutume, & voulut le rafraîchir & le délasser, le voyant encore tout échauffé & tout fatigué du combat. Mais il ne voulut ni boire, quoiqu'il eût grand soif, ni s'asseoir, quoiqu'il fût très-las, & s'appuyant tout armé sur une colomne, la tête sur le coude, après qu'il se fut reposé quelques momens en repassant dans sa tête tous les divers partis qu'il pouvoit prendre, tout d'un coup il sortit & alla avec ses amis au port de Gythium, & s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avoit fait préparer, il fit voile.

Il s'embarque & fait voile.

Il étoit à peine parti, qu'Antigonus arriva dans Sparte dont il s'empara. Et après avoir traité les Spartiates avec toute sorte de douceur & d'humanité, sans fouler aux pieds la fierté & la dignité de Sparte, & sans lui insulter, mais au contraire en lui rendant ses loix & son gouvernement, & après avoir sacrifié aux Dieux de la ville, il s'en retourna le troisiéme jour sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macedoine, & que les Barbares faisoient un dégât horrible dans tout le païs. Il étoit même déja attaqué d'une grande maladie, qui dégenera enfin en une phthisie totale par un catarre general sur tout son corps. Il ne se laissa pourtant point abbatre au mal, mais il lui resista, & trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans son propre Royaume, & pour mourir plus glorieusement après

Antigonus entre dans Sparte, & la traite avec beaucoup de douceur & d'humanité.

Il est forcé de s'en retourner trois jours après, rappellé par la guerre des Barbares.

Antigonus attaqué d'une maladie mortelle, remporta une grande victoire.

après une grande victoire & un grand meurtre des Barbares. Phylarque écrit, & cela eſt bien vraiſemblable, que dans la bataille, qu'il gagna contre les Illyriens dans la Macedoine, il cria tant & avec ſi grand effort, qu'il ſe rompit une veine. Et dans les Ecoles on entendoit dire publiquement qu'après ſa victoire criant de joye, *ô la belle, ô l'heureuſe journée!* il jetta une grande quantité de ſang, & que ce ſymptôme fut ſuivi d'une fiévre continuë très-violente dont il mourut. Et voilà pour ce qui regarde Antigonus. *Mort d'Antigonus.*

Quant à Cleomene, étant parti de l'Iſle de Cythere, il aborda à une autre Iſle appellée Ægialie, & comme il étoit ſur le point de paſſer de-là à Cyrene, un de ſes amis, appellé Therycion, homme qui avoit témoigné beaucoup d'audace & de courage dans toutes les actions de la guerre, & marqué beaucoup de fierté & de hauteur dans tous ſes diſcours, le tirant en particulier, lui dit: *Roy de Sparte, nous avons tous deux fui la plus belle de toutes les morts, qui eſt de mourir dans le combat. Cependant tout le monde nous a entendu dire que jamais Antigonus ne vaincroit le Roy des Spartiates, qu'après l'avoir tué. Nous avons encore en notre pouvoir une autre mort, qui après celle-là eſt la ſeconde en gloire & en vertu. Où eſt-ce que nous navigeons ſans propos &*

Iſle au bas de la Laconie.

Iſle à l'Orient de Cythere.

Diſcours que Therycion tient en particulier à Cleomene.

Et dans les Ecoles on entendoit dire publiquement.] Car dans les Ecoles on faiſoit publiquement des diſcours, des déclamations ſur les actions des grands hommes. Dans un manuſcrit, au lieu de σχολαῖς, il y a λέσχαις, c'eſt-à-dire, dans les lieux où l'on s'aſſembloit pour diſcourir & pour parler de nouvelles.

sans dessein? Pourquoi fuir une mort qui est près de nous, pour en aller chercher une qui en est loin? Car s'il n'est pas honteux à des descendans d'Hercule d'être soumis aux descendans de Philippe & d'Alexandre, épargnons-nous cette longue navigation, en nous remettant entre les mains d'Antigonus, qui vrai-semblablement est autant au-dessus de Ptolemée, que les Macedoniens sont au-dessus des Egyptiens. Que si nous dédaignons d'obéir à ceux qui nous ont vaincus par la force des armes, pourquoi reconnoîtrions-nous pour maître celui qui ne nous a pas vaincus? Et pouvant ne nous montrer qu'inferieurs à un seul, pourquoi nous montrer inferieurs à deux, à Antigonus que nous fuyons, & à Ptolemée à qui nous allons faire la cour? Dirons-nous que nous allons en Egypte à cause de la Reine votre mere, qui y est en ôtage? Vraiment ce sera un spectacle bien beau pour elle, & qui lui fera grand plaisir, quand elle montrera aux femmes de Ptolemée son fils devenu fugitif & prisonnier, de Roy qu'il étoit! Pendant que nous sommes donc encore maîtres de nos épées, & que nous avons encore le bonheur de voir la Laconie de nos propres yeux, délivrons-nous de cette infortune, & justifions-nous par-là auprès de ceux qui sont morts dans les champs de Sellasie pour la liberté de Sparte, à moins que nous n'aimions mieux nous tenir lâchement en Egypte pour y apprendre qui Antigonus aura laissé à Sparte pour son Satrape & son Lieutenant.

Genereuse réponse de Cleomene.

Therycion ayant ainsi parlé, Cleomene lui répondit: *Méchant & lâche que tu es, tu crois donc que parce que tu poursuis la mort, qui est la plus aisée de*

toutes les choses humaines, & celle qui est toujours en notre pouvoir, tu es magnanime & genéreux, & tu ne vois pas que tu fuis d'une fuite encore plus honteuse que la premiere. On a déja souvent vû des gens, qui valoient mieux que nous, céder à leurs ennemis, ou trompez par la Fortune, ou accablez par le nombre. Mais celui qui cede aux travaux, aux fatigues, aux loüanges, ou aux blâmes des hommes, celui-là est vaincu par sa propre foiblesse, & par sa seule lâcheté, car il faut que la mort, que l'on choisit, ne soit pas la fuite d'une action, mais une action, n'y ayant rien de plus honteux que de ne vivre & de ne mourir que pour soi-même. Et c'est pourtant à cela que tu nous exhorte en nous pressant de nous délivrer de nos malheurs presens sans rien faire de beau ni d'utile. Je suis d'un avis bien different, je croi que ni toi ni moi ne devons abandonner l'esperance d'être encore utiles à notre patrie. Quand cette esperance nous manquera, alors il nous sera aisé de mourir si nous en avons tant d'envie.

Il est plus honteux de se tuer que de fuir.

La mort doit être une action, & non pas la fuite d'une action.

Rien n'est plus honteux que de ne vivre & de ne mourir que pour soi.

Therycion ne repliqua point, mais à la premiere occasion favorable qu'il trouva pour s'éloigner de Cleomene, il s'écarta sur le rivage, & se tua de sa propre main. Et Cleomene, partant de ce même rivage, aborda en Afrique, & escorté par les Officiers du Roy, il arriva à Alexandrie. Quand il salua le Roy pour la premiere fois,

Therycion se tuë de sa propre main.

Cleomene arrive à Alexandrie, auprès de Ptolemée Evergete.

Car il faut que la mort, que l'on choisit, ne soit pas la fuite d'une action, mais une action.] Voilà un précepte admirable, & qui est tiré de la plus profonde Philosophie. C'est la seule pierre de touche dont on doit se servir pour juger des morts, qui sont ou glorieuses, ou honteuses.

Il est reçu du Roy sans aucune distinction.

il en reçut un accueïl fort ordinaire & fort commun sans aucune distinction marquée. Mais quand il eut donné des preuves de son grand sens, qu'il se fut montré homme sage, qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise & la simplicité Laconique assaisonnées d'une grace pleine d'une honnête liberté, & d'une fierté noble, qui l'empêchoit de deshonorer la grandeur de sa naissance & de plier sous les coups de la Fortune, & que par cette conduite il eut paru plus agréable que les courtisans qui ne cherchoient qu'à plaire par leurs flateries & par leurs bassesses, alors Ptolemée fut saisi de honte & de repentir d'avoir negligé un si grand personnage, & de l'avoir abandonné à Antigonus, qui par sa défaite avoit acquis beaucoup de réputation & augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler & de relever Cleomene par toutes sortes d'honneurs & de caresses, le rassura & l'encouragea en lui promettant qu'il le renvoyeroit en Grece avec une flotte & de l'argent, & qu'il le rétabliroit sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talens par an, dont il s'entretint & entretint ses amis très-simplement & très-sobrement, épargnant tout le reste pour l'employer à subvenir aux necessitez de ceux qui se retiroient de Grece en Egypte.

Honneurs & caresses qu'il s'attire enfin du Roy par ses grandes qualitez.

Vingt-quatre mille écus.

Usage qu'il fait de sa pension.

Il mourut la derniere année de l'Olymp. CXL. l'an 219. avant la naissance de J. C.

Mais le vieux Ptolemée mourut avant qu'il eût pû accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cleomene de le renvoyer, & la nouvelle Cour étant

tombée dans le dernier débordement, & s'étant livrée à tous les excès & du vin & des femmes, les affaires de Cleomene s'en allerent à l'abandon. Car le Roy lui-même étoit si corrompu par ces infames débauches, que lorsqu'il étoit le plus sobre, & du sens le plus rassis, il passoit son tems à celébrer des fêtes & des sacrifices, & à courir dans son Palais en battant le tabourin pour assembler son monde, & laissoit gouverner ses affaires les plus importantes par une courtisane, nommée Agathoclea, qui étoit sa maîtresse, par la mere de cette courtisane, & par un infâme, nommé Oenantes, qui étoit le Ministre de ses plaisirs.

Vie infâme de Ptolemée Philopator, & le debordement de sa Cour.

Cependant dans le commencement de son Regne il ne laissa pas de se servir de Cleomene, car comme il craignoit son frere Magas, qui à cause de sa mere avoit beaucoup de credit & de pouvoir parmi les gens de guerre, il approcha de lui Cleomene & l'admit dans ses conseils les plus secrets, où il cherchoit les moyens de se défaire de son frere. Mais quoique tous les autres fussent d'avis qu'il devoit le faire mourir, Cleomene seul s'y opposa, disant, *qu'il vaudroit encore mieux, s'il étoit possible, donner plusieurs autres freres*

Il n'étoit son frere que de pere.

Le nouveau Roy admet Cleomene dans ses conseils.

Cleomene seul s'oppose à l'avis de faire mourir le frere du Roy.

Qu'il vaudroit encore mieux, s'il étoit possible, donner plusieurs autres freres au Roy.] Cleomene parle en homme vertueux, qui est persuadé qu'un Roy ne sçauroit avoir des Ministres plus affectionnez à son service, & plus obligez de l'aider à porter le pesant fardeau de la Royauté, que ses propres freres. Cela devroit être, mais l'histoire de ces tems-là fait assez voir que l'experience à démenti ce beau principe, & que les freres de presque tous

au Roy pour plus grande sureté de sa personne, & pour partager entr'eux les affaires du Gouvernement, qui en seroient mieux administrées. Sur cela Sosibius, celui des amis du Prince, qui avoit le plus de pouvoir, ayant dit, *qu'on ne pouvoit nullement s'assurer de la fidelité des soldats étrangers pendant que Magas seroit en vie;* Cleomene lui répondit, *qu'à cet égard il n'avoit qu'à être en repos, parce que parmi cette milice étrangere, il y avoit plus de trois mille soldats du Peloponese, qui dépendoient entierement de lui, & qui, au premier signal qu'il leur donneroit, ne manqueroient pas d'accourir avec leurs armes, tout prêts à executer ce qu'il ordonneroit.*

Objection que Sosibius fait à l'avis de Cleomene.

Réponse de Cleomene à cette objection.

Ce discours persuada sur l'heure de la sincerité de son affection pour le Roy, & donna une grande idée de sa puissance. Mais bientôt après la foiblesse de Ptolemée augmentant sa timidité & sa défiance, & comme il arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point de sens, que le parti le plus sûr leur paroît toujours de craindre tout & de se défier de tout, ce même discours le rendit redoutable à toute la Cour, comme un homme qui avoit beaucoup de pouvoir & d'autorité sur les soldats étrangers. Il y avoit même plusieurs de ces courtisans, qui disoient que Cleomene étoit un lion

Craindre tout & se défier de tout, paroit le parti le plus sûr à ceux qui n'ont point de sens.

Cleomene se rend suspect par sa réponse.

ces Rois ont été leurs ennemis les plus dangereux, & qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire dans les Maisons Royales que les meurtres des freres. Plutarque nous dit dans la vie de Demetrius, que ce meurtre des freres étoit dans la politique, ce qu'est en Géometrie un axiome que tout le monde reçoit, & que personne ne conteste.

parmi ce troupeau de brebis. En effet il paroissoit tel dans toutes ses manieres à tous ses courtisans, car il les regardoit de travers avec un air ferme & intrépide, & épioit avec soin tout ce qui se passoit.

Il est regardé à la Cour comme un lion parmi des brebis.

Enfin il se lassa de demander des vaisseaux & des troupes; mais ayant eu nouvelles qu'Antigonus étoit mort, que les Achéens étoient engagez dans une grande guerre contre les Etoliens, & que les affaires le demandoient & l'appelloient, tout le Peloponese étant en trouble & en combustion, alors il demanda qu'on le renvoyât seul avec ses amis, & c'est ce qu'il ne put obtenir. Il ne put même avoir audience du Roy, qui passoit les jours & les nuits avec ses femmes en débauches, en bacchanales & en mascarades. Sosibius, qui étoit le principal Ministre, & en qui le Prince se reposoit du soin de toutes ses affaires, voyoit bien que Cleomene, retenu contre sa volonté, seroit dangereux & redoutable, & que, renvoyé, il devoit être fort suspect, car on devoit tout craindre de son audace & de son ambition, qui le portoient à tout entreprendre, & de la connoissance qu'il avoit de la foiblesse & de la maladie du Gouvernement. Car il n'y avoit ni presens, ni largesses qui pussent adoucir ce naturel, mais comme on dit que le bœuf sacré, que les Egyptiens adorent sous le nom d'Apis, au milieu de la plus abondante pâture, & lorsqu'il semble le plus vivre dans les délices, n'oublie pourtant

Il demande d'être renvoyé seul avec ses amis, & ne peut l'obtenir.

Il est dangereux pour un Etat que les étrangers soient informez de sa foiblesse & des vices du Gouvernement.

Cleomene retenu par force en Egypte, comparé au bœuf Apis.

point la vie qui lui eſt naturelle, & deſire de courir & de bondir dans les campagnes, & fait viſiblement connoître qu'il eſt très-mécontent d'être retenu entre les mains du Prêtre, qui a le ſoin de le garder & de le ſervir, Cleomene de même ne prenoit aucun plaiſir à la vie molle & délicieuſe qu'il menoit, mais comme Homere dit d'Achille, *il ſe laiſſoit dévorer à la triſteſſe en demeurant dans ſon quartier ſans action, & ſoupiroit après les allarmes & les combats.*

Comparé à Achille.

Les affaires de Cleomene étant en cet état, Nicagoras le Meſſenien arrive à Alexandrie. C'étoit un homme qui haïſſoit mortellement Cleomene, mais il faiſoit ſemblant d'être de ſes amis. Il lui avoit autrefois vendu une jolie maiſon de campagne, & n'en avoit pas été payé, ſoit que Cleomene eût manqué d'argent, ſoit qu'il n'eût pas eu le tems d'acquitter cette dette, ou qu'enfin les guerres, qui ſurvinrent, l'en euſſent empêché. Cleomene le vit comme il débarquoit, car il ſe promenoit alors par haſard ſur le quay qui bordoit le rivage, & il le ſalua avec amitié, & lui demanda *quelles affaires l'amenoient en Egypte?* Nicagoras lui ayant rendu ſon ſalut avec de grandes marques d'affection, lui répondit *qu'il amenoit au Roy de très-beaux chevaux de guerre.* Cleomene ſe prenant à rire lui dit, *il vaudroit mieux pour toi que tu lui euſſes amené des baladines, des chanteuſes, & de beaux mignons, car voilà les choſes dont le Roy eſt preſentement le plus curieux.*

Nicagoras, ennemi de Cleomene, arrive à Alexandrie.

Bon mot de Cleomene ſur le Roy.

Nicagoras

Nicagoras sourit alors à ce mot de Cleomene, mais quelques jours après il le fit souvenir de la petite maison, qu'il lui avoit venduë, & le pria de lui en donner le prix sans autre délai, l'assurant *qu'il ne l'importuneroit pas, s'il n'avoit fait une perte considerable dans la vente de ses marchandises.*

Nicagoras demande à Cleomene le payement d'une maison de campagne qu'il lui avoit venduë.

Cleomene lui répondit qu'il ne lui restoit pas la moindre chose de la pension que le Roi lui donnoit. Nicagoras, affligé & fâché de ce refus, alla sur l'heure rapporter à Sosibius le brocard de Cleomene. Sosibius le reçut avec grand plaisir, mais cherchant un sujet plus grave & plus capable d'irriter le Roi, il persuada à Nicagoras d'écrire en partant une lettre au Roi contre Cleomene, pour lui donner avis qu'il avoit resolu, s'il lui donnoit des vaisseaux & des troupes, de se rendre maître de Cyrene. Nicagoras écrivit cette lettre, & s'embarqua en même tems. Quatre jours après son départ Sosibius porta au Roi Ptolemée cette lettre comme s'il ne venoit que de la recevoir, & ayant par-là mis ce jeune Prince en fureur contre Cleomene, il lui conseilla de l'enfermer dans une grande maison, & de lui fournir toujours le même entretien, mais de lui ôter tout moyen de sortir & de s'échapper.

Nicagoras rapporte à Sosibius le mot de Cleomene.

Lettre que Sosibius fait ecrire au Roi par Nicagoras contre Cleomene.

Le Roi fait enfermer Cleomene.

Ce traitement affligea extrêmement Cleomene, mais il conçut encore de plus mauvaises esperances pour l'avenir sur une avanture qui lui

Avanture arrivée à Cleomene, & qui le fait desesperer de ses affaires.

arriva : Ptolemée, fils de Chrysermus, un des grands amis du Roi, avoit toujours fort bien traité Cleomene, ils avoient lié entr'eux un fort grand commerce, & ils vivoient ensemble avec beaucoup de familiarité. Cleomene l'ayant envoyé prier de le venir voir, il y alla, lui parla avec assez de moderation & de douceur, tâchant de calmer ses soupçons & de justifier la conduite du Roi à son égard. Quand il sortit, il ne prit pas garde que Cleomene le suivoit jusqu'à la porte de la prison, & il gronda très-fortement les Gardes *de ce qu'ils gardoient avec beaucoup de negligence une bête feroce comme celle-là, & qu'on auroit bien de la peine à reprendre si elle échappoit.*

Genereuse resolution de Cleomene & de ses amis.

Cleomene ayant entendu cela de ses oreilles, se retira promptement avant que Ptolemée pût s'appercevoir qu'il l'avoit suivi, & alla conter à ses amis son avanture. D'abord ils perdirent tous l'esperance qu'ils avoient conçuë en arrivant, & pleins de colere ils resolurent de repousser par les armes l'injustice & l'insolence de Ptolemée, de mourir d'une maniere digne de Sparte, & de ne pas attendre, comme des victimes engraissées, qu'on vînt les immoler. Car ils trouvoient très-indigne & très-honteux que Cleomene, qui avoit dédaigné de s'accommoder avec Antigonus,

Et qu'on auroit bien de la peine à reprendre si elle échappoit.] C'est le sens du mot δυσθήρητον, qui est dans le texte; mais je suis obligé d'avertir que Henry Estienne lisoit δυστήρητον. En ce cas il faut traduire, *& qui étoit très-difficile à garder.*

grand homme de guerre, & vaillant de sa personne, se tint là les bras croisez, attendant le loisir d'un Roi bâteleur & fareeur, jusqu'à ce qu'il lui plût de quitter son tabourin, & de finir ses débauches & ses mascarades pour venir ordonner sa mort.

Cette resolution prise, & le Roi étant allé ce jour-là à Canope, les amis de Cleomene firent courir le bruit par toute la ville que le Prince avoit resolu de le tirer de sa prison. En conséquence de ce bruit, comme c'est la coutume des Rois d'Egypte, quand ils veulent élargir un prisonnier, de lui envoyer la veille un bon souper & de grands presens, les amis de Cleomene avoient eû soin de préparer un festin & des presens, qu'ils lui envoyerent en trompant les Gardes, & en leur faisant accroire que c'étoit le Roi qui les envoyoit. Cleomene mettant donc des chapeaux de fleurs sur sa tête, fit un sacrifice aux Dieux, envoya à ses Gardes de bonnes portions de ce sacrifice, & se mettant à table fit grande chere avec ses amis.

Bruit que les amis de Cleomene font courir.

Coutume remarquable des Rois d'Egypte.

On dit qu'il commença l'entreprise plûtôt qu'il n'avoit résolu, parce quil s'apperçut qu'un des domestiques, qui sçavoient tout le projet, étoit sorti, & étoit allé voir une femme, dont il étoit amoureux. Craignant donc d'être découvert, & voyant qu'il étoit déja près de midi & que les Gardes étoient encore endormis de leur débauche de la nuit, il prit sa cotte d'armes, dont

Cleomene sort de sa prison l'epee à la main avec treize de ses amis.

il décousut la manche du bras droit, & sortit l'épée à la main avec ses amis équipez de même, au nombre de treize.

Hippotas, qui étoit boiteux, & un de ces treize, sortit avec eux, & marcha d'abord assez deliberement, mais voyant qu'ils alloient moins vîte pour l'attendre, il les pria *de le tuer & de ne pas manquer leur entreprise pour un homme foible, qui ne pouvoit leur être d'aucun secours.* Par bonne fortune ils rencontrerent près de la porte un homme d'Alexandrie qui menoit un cheval. Ils le prirent, & ayant fait monter Hippotas, ils coururent dans toutes les ruës exhortant & encourageant le peuple à la liberté. Mais tout ce peuple n'avoit de force & de courage que pour loüer & admirer l'audace de Cleomene, & pas un d'eux n'osa le suivre, ni lui donner le moindre secours. Ptolemée, fils de Chrysermus, sortant du Palais, fut attaqué par trois de la troupe qui le tuerent. Un autre Ptolemée, à qui la garde de la ville d'Alexandrie étoit commise, étant sorti contre eux sur son char environné de ses domestiques & de ses gardes, ils allerent à sa rencontre, écarterent d'abord la foule qui l'accompagnoit, & l'ayant tiré de son char, ils le tuerent sur la place. Ensuite ils prirent le chemin de la citadelle dans le dessein d'enfoncer les portes de la prison & de se servir d'un grand nombre de prisonniers qui y étoient détenus. Mais les Geoliers & les Gardes les avoient prévenus & avoient bien muni &

Grand courage d'Hippotas.

Lâcheté des Egyptiens.

barricadé les portes, de sorte que Cleomene déchu de cette esperance, alla errant çà & là par toute la ville, sans que personne se presentât pour le suivre ni pour le combattre, mais ils prenoient tous la fuite saisis de frayeur.

Alors Cleomene vit bien qu'il falloit renoncer à son entreprise; se tournant donc vers ses amis, il leur dit: *Mes amis, il ne faut pas s'étonner que des femmes commandent ici à des hommes qui fuyent la liberté*, & les exhorta tous à mourir genereusement & d'une maniere qui répondît à la grandeur des choses qu'ils avoient faites. Hippotas fut tué le premier à sa priere par un des plus jeunes de la compagnie; tous les autres ensuite se tuerent genereusement eux-mêmes à l'exception de Panteus, qui le premier avoit pris la ville de Megalopolis. C'étoit un jeune homme très-beau, très-bien fait, à la fleur de son âge, & plus heureusement né qu'aucun des autres jeunes gens pour la discipline Laconique, & ses grandes qualitez avoient donné au Roi Cleomene une grande passion pour lui. Ce Prince lui ordonna que quand il le verroit tombé mort & tous les autres avec lui, alors il se tuât lui-même le dernier. Tous les autres s'étant donc passé l'épée au travers du corps, & étant étendus par terre, Panteus les alla visiter l'un après l'autre, & les sondant avec la pointe de son épée, il voulut s'assurer s'il n'y en avoit pas quelqu'un qui fût encore en vie. En piquant Cleomene au talon il apperçut quelque

Beau mot de Cleomene sur la lâcheté des Egyptiens.

Hippotas se fait tuer par le plus jeune de la compagnie.

Les autres se tuënt eux-mêmes.

Grande affection que Panteus témoigne à Cleomene expirant.

contorsion sur son visage, il le baisa, s'assit auprès de lui, attendit qu'il fût expiré, & après l'avoir embrassé il se tua sur son corps. Ainsi finit Cleomene, après avoir regné seize années à Sparte, & être devenu aussi grand homme que nous venons de le representer.

Cratesiclea ne conserve pas sa magnanimité contre ce coup de la fortune.

Dès que le bruit de sa mort fut répandu dans la ville, Cratesiclea sa mere, quoique femme d'un grand courage, ne conserva pas sa magnanimité contre ce grand coup de la fortune ennemie, & embrassant les deux enfans de Cleomene, elle se mit à déplorer ses malheurs. L'aîné s'étant débarrassé de ses mains, monta sur le toit, & sans que personne s'en doutât, il se jetta en bas la tête la premiere, dont il fut tout brisé, mais il n'en mourut pas; on le releva malgré ses cris, & malgré la fureur où il étoit de ce qu'on l'empêchoit de mourir.

L'aîné des fils de Cleomene se précipite du toit, & ne se tuë pas.

Ptolemée fait mettre en croix le corps de Cleomene.

Le Roi Ptolemée, informé de cette avanture, ordonna qu'on mît en croix le corps de Cleomene

Ordonna qu'on mît en croix le corps de Cleomene après l'avoir enveloppé de peaux.] Ce passage a été fort mal expliqué; les uns ont traduit *après l'avoir écorché*, & les autres *après l'avoir embaumé*. Traductions également opposées au texte qui ne peut les souffrir; car, comme Henry Estienne l'a fort bien vû, κατα-δυρσῶν ne peut jamais signifier *écorcher*. Mais il signifie tout simplement *garnir de peaux*. Thucydide s'en est servi dans cette signification. Ptolemée ordonna qu'on enveloppât de peaux le corps de Cleomene, afin qu'il se conservât plus longtems, & que les bêtes ne le devorassent point; c'est-pourquoi j'ai ajouté dans la traduction *pour le garantir des bêtes*. Ceux qui ont traduit, *après l'avoir embaumé*, ont lû καταμυρίσαντας; mais cette correction est imaginée sans necessité & démentie par le fait même.

après l'avoir enveloppé de peaux pour le garantir des bêtes, & qu'on fît mourir ses enfans avec sa mere, & toutes les femmes qui l'accompagnoient; la femme de Panteus étoit de ce nombre. C'étoit une Dame d'une excellente beauté & d'une taille majestueuse. Son mari & elle étoient encore nouveaux mariez, & dans les premiers feux de leur amour lorsqu'ils tomberent dans cette infortune.

Il fait mourir ses enfans, sa mere & les femmes qui étoient avec elle.

Quand Panteus partit de Sparte avec Cleomene, & qu'elle voulut s'embarquer avec lui, ses parens l'en empêcherent, & l'ayant renfermée malgré elle, ils la gardoient soigneusement; mais peu de jours après ayant trouvé le moyen d'avoir un cheval & quelque peu d'argent, elle s'enfuit une nuit, gagna à toute bride le port de Tenare, s'embarqua sur le premier vaisseau, alla trouver son mari en Egypte, & là elle partagea tranquilement & gayement avec lui la vie malheureuse qu'il menoit dans cette terre étrangere.

Generosité d'une Dame de Sparte.

Quand les soldats menerent Cratesiclea au supplice, elle la soutenoit & lui portoit elle-même la robe pour l'aider à marcher, en l'exhortant à montrer en cette occasion toute sa fermeté & sa constance, quoiqu'elle ne parût nullement étonnée de la mort, & qu'elle ne demandât d'autre grace, sinon qu'on la fît mourir avant ses enfans. Malgré ses prieres quand on fut arrivé au lieu où l'on avoit accoutumé de faire ces executions, les Executeurs égorgerent d'abord ses petits-fils à

Grand courage de Crateficlea.

ſes yeux, & l'égorgerent enſuite, ſans que jamais dans cette affreuſe extrêmité elle prononçât d'autre parole que celle-ci, *ah mes enfans, où êtes-vous venus!*

Courage heroïque de la femme de Panteus.

La femme de Panteus, qui étoit grande & forte, ceignant ſes robes ſans proferer une ſeule parole, & ſans marquer le moindre trouble, prit ſoin avec les linges qu'elle avoit, d'accommoder & d'enſevelir toutes ces femmes à meſure qu'elles étoient executées. Et quand ſon tour vint de mourir après toutes les autres, elle s'ajuſta elle-même, baiſſa ſes robes ſans permettre qu'aucun autre l'approchât, ni la vît même que l'Executeur, & mourut ainſi avec un courage heroïque, ſans avoir beſoin que perſonne lui rendît ce dernier office d'envelopper & de couvrir ſon corps après ſa mort, tant elle fut ſoigneuſe de garder dans la mort même la pudeur & l'honnêteté & de munir & de remparer ſon corps de la même decence qu'elle avoit conſervée toute ſa vie.

Elle s'enſevelit elle-même en quelque ſorte avant ſa mort.

Les femmes de Lacedemone diſputent ici de vertu avec les hommes.

Ainſi Lacedemone dans cette ſanglante Tragedie où les femmes entrerent en lice contre les hommes, & diſputerent avec eux à qui ſupporteroit plus courageuſement la mort, fit voir par cet exemple ſenſible & memorable qu'il n'eſt jamais au pouvoir de la Fortune d'outrager la vertu.

Il n'eſt pas au pouvoir de la Fortune d'outrager la Vertu.

Quelques jours après ceux qui gardoient le

Quelques jours après ceux qui gardoient le corps de Clemene ſur la croix.] Comme c'étoit la coutume; on mettoit des gardes pour garder les corps de ceux qu'on avoit executez, & pour empêcher qu'on ne les enlevât pour les enterrer. *Miles qui cru-*

corps

corps de Cleomene sur la croix, virent un grand serpent entortillé autour de sa tête & qui lui couvroit le visage, de sorte qu'aucun oiseau carnacier ne pouvoit en approcher. Ce prodige jetta la superstition & la frayeur dans l'esprit du Roi, & donna occasion aux femmes de la Cour de faire des sacrifices d'expiation & de purification, ne doutant point qu'on n'eût fait mourir un homme aimé des Dieux, & un homme d'une nature superieure à la nature humaine. Tout le peuple d'Alexandrie courut même en foule sur le lieu, & pour appaiser les manes de Cleomene, il l'invoquoit en l'appellant Heros & fils des Dieux, jusqu'à ce que des gens, plus éclairez dans les causes naturelles, vinrent calmer leur superstition & leur crainte, en leur enseignant que comme des bœufs, quand ils sont corrompus, s'engen-

Serpent entortillé autour de la tête de Cleomene.

Le peuple d'Alexandrie frappé de ce prodige, invoque Cleomene.

Superstition de ce peuple, comment appaisée.

ces asservabat, ne quis ad sepulturam corpora detraheret, dit Petrone dans sa Matrone d'Ephese. C'est dans cet esprit que les Princes des Prêtres & les Pharisiens dirent à Pilate, après qu'on eut crucifié notre Seigneur: *Ordonnez que le sepulchre soit gardé jusqu'au troisiéme jour, de peur que ses disciples ne viennent la nuit dérober son corps, &c.* Matth. XXVII. 64. Cette remarque est de M. de Thou, je l'ai trouvée écrite de sa main à la marge de son exemplaire.

Virent un grand serpent entortillé autour de sa tête, & qui lui couvroit tout le visage.] Le serpent étoit autour de sa tête, & lui couvroit tout le visage, parce qu'il n'y avoit que cette partie qui fût découverte, le reste étant tout couvert de peaux. C'est ce qui faisoit le prodige, & c'est cela même qui devoit le détruire. Car il n'étoit pas mal-aisé de juger que c'étoit un serpent qui s'étoit glissé sur la croix, & qui s'étoit attaché à la tête & au visage, comme aux seules parties découvertes.

Que comme des bœufs, quand ils sont corrompus, s'engendrent les abeilles, &c.] C'est ce que toute

drent les abeilles; des chevaux, les guespes; & des ânes, quand ils sont aussi pourris, naissent les escargots: de même du corps des hommes, quand la liqueur, qui compose la moëlle du dos, est arrêtée & figée, il s'en engendre des serpens. Et c'est sur cette experience que les anciens ont choisi sur tous les animaux le serpent pour l'approprier à l'homme.

l'antiquité a cru. Varron l'enseigne comme une chose connuë & éprouvée, *primum apes nascuntur partim ex apibus, partim ex bubulo corpore putrefacto. Itaque Archelaus in Epigrammate ait eas esse*, βοὸς φθιμένης πεποιημένα τέκνα. *Idem* ἵππων μὲν σφῆκες γενεά, μόσχων δὲ μέλισσαι. *lib.* III. *de R. R. cap.* XVI. Virgile a suivi cette fable, & l'a détaillée admirablement dans son IV. liv. des Georgiques. Ovide a aussi rapporté dans son XV. liv. des Metamorphoses ces generations miraculeuses.

—— *Delectos mactatos obrue tauros,*
Cognita res usu, de putri viscere passim
Florigeræ nascuntur apes.

Des chevaux, les guespes.] C'est ce qu'Archelaus avoit dit, ἵππων μὲν σφῆκες γενεά, & d'après lui Ovide.

Pressus humo bellator equus crabronis origo.

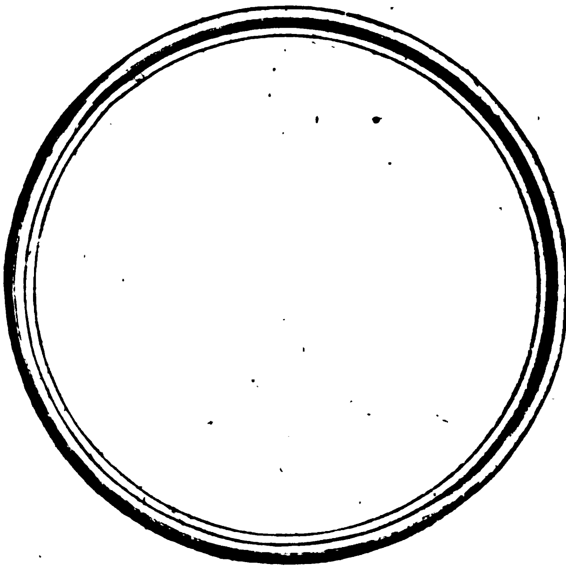
De même du corps des hommes.] Nous apprenons des Paradoxes d'Antigonus, qu'Archelaus avoit écrit en vers sur cette matiere au Roi Ptolemée; c'est dans une de ses Epigrammes qu'il dit:

Ἀνδρὸς γὰρ κοίλης ἐκ μυελοῦ ῥάχιος
Δεινὸς γίνετ' ὄφις, νέκυος διαλυομένοιο.

De la moëlle d'un homme s'engendre un terrible serpent après que le corps est pourri.

Et il y a bien de l'apparence que ce Ptolemée, à qui ces vers étoient adressez, étoit ce même Ptolemée Philopator; & que ces generations prodigieuses furent imaginées par ce Poëte, pour consoler ce Prince, & pour calmer ses frayeurs. Car il n'y a rien qu'on ne persuade aux Princes sur les matieres qu'ils ignorent, surtout quand ce qu'on leur dit va à les rassurer & à les soulager du pesant fardeau d'une conscience chargée de crimes. C'est après cet Archelaus qu'Ovide a dit:

Sunt qui, cùm clauso putrefacta est spina sepulcro,
Mutari credant humanas angue medullas.



TIBERIUS ET CAIUS.



PRÉ'S avoir donné la vie des Grecs Agis & Cleomene, nous ne trouvons pas de moins grandes calamitez à exposer dans la vie des deux Romains, Tiberius & Caïus, que nous devons leur opposer. Ils étoient fils de Tiberius Gracchus, qui ayant été Censeur & deux fois Consul, & ayant eu deux fois l'honneur du triomphe, tiroit encore plus de lustre & d'éclat

Noblesse des Gracques.

Ils étoient fils de Tiberius Gracchus, qui ayant été Censeur & deux fois Consul, &c.] Tiberius Gracchus, petit-fils de Publius Sempronius, fut deux fois Consul & Censeur, & grand augure, homme très-sage & un des meilleurs citoyens. C'est l'éloge que lui donne Ciceron dans le 1. liv. de la Divination.

de sa vertu seule que de toutes ses dignitez. C'est cette haute vertu, qui après la mort du grand Scipion, vainqueur d'Annibal, le rendit digne d'épouser sa fille Cornelie, quoiqu'il n'eût jamais été ami de son pere, & qu'au-contraire il lui eût toujours été très-opposé.

Leur pere avoit épousé Cornelie fille du grand Scipion.

Prodige qui lui arriva.

Explication que les Devins donnerent à ce prodige.

On dit qu'un jour il trouva dans son lit deux serpens; que les Devins, après avoir consideré ce prodige, ne lui permirent, ni de les tuer tous deux, ni de les laisser échapper tous deux; qu'ayant fait leur pronostic sur l'un & sur l'autre, ils assurerent que la mort du mâle hâteroit la mort de Gracchus, & que celle de la femelle avanceroit la mort de Cornelie; que Gracchus, qui aimoit éperduëment sa femme, & qui trouvoit qu'il étoit plus raisonnable qu'il mourût le premier, parce qu'il étoit déja âgé, & que Cornelie étoit encore jeune, tua le mâle sans balancer, & laissa aller la femelle, & qu'il mourut peu de tems après, laissant douze enfans qu'il avoit eus de Cornelie.

Il préfere la vie de sa femme à la sienne.

Cette Dame, après la mort de son mari, prit

Que les Devins, après avoir consideré ce prodige, ne lui permirent, ni de les tuer tous deux, ni de les laisser échapper tous deux.] Ciceron rapporte cette histoire dans son premier liv. de la Divination, d'après les memoires de Caïus Gracchus, fils de ce Publius; & ce qu'il y a de plaisant, il ne la rapporte que pour prouver la certitude de cet art des augures, & pour faire voir la grande foi qu'il faut y ajoûter.

Tua le mâle sans balancer.] Mais pourquoi le tuer? n'auroit-il pas mieux fait de le laisser vivre, & de les garder tous deux pour vivre avec sa femme Cornelie? Il me semble que cela auroit été plus sensé. Voilà un grand respect pour les Devins.

ses douze enfans & la conduite de sa maison, & se montra si sage, si bonne & si tendre pour ses enfans, & si pleine de magnanimité & de courage, qu'il parut que Gracchus n'avoit pas pris le mauvais parti de choisir de mourir plutôt que de laisser mourir une telle femme. Le Roi Ptolemée voulut lui faire part de son diadême, & envoya la demander en mariage, mais elle le refusa. Dans son veuvage elle perdit presque tous ses enfans, il ne lui resta qu'une seule fille, qu'elle maria au jeune Scipion, & deux fils, Tiberius & Caïus, qu'elle éleva avec tant de soin, que, quoiqu'ils fussent generalement reconnus pour être nez avec le plus heureux naturel, & les meilleures dispositions du monde, ils paroissoient avoir été encore mieux élevez à la vertu, qu'ils n'y étoient nez, & avoir reçu plus de secours de l'éducation, que de la nature. Mais comme dans les portraits & dans les statuës des deux jumeaux Castor & Pollux, au travers de la ressemblance de leurs traits on ne laisse pas de remarquer la difference qui se trouve naturellement entre un athlete né pour les combats du ceste, & un autre athlete né pour combattre à cheval, de même au travers de la ressemblance de ces deux jeunes hommes pour tout ce qui regardoit la force, la temperance, la liberalité, la magnanimité, & l'éloquence, on ne laissoit pas de voir paroître & éclater certaines dissemblances dans toutes leurs actions, & dans leur maniere de gou-

La vertu de Cornelie justifie le parti que prit son mari, quel éloge pour elle !

Le Roi Ptolemée Philometor envoye demander en mariage Cornelie qui le refuse.

Grande & belle éducation qu'elle donne à ses deux fils.

verner la République. Et il me semble qu'il ne sera pas mal-fait de les exposer ici, avant que d'entrer dans le détail de leur vie.

Le differens caractere de ces deux freres.

Premierement, pour ce qui est des traits du visage, du regard, de la démarche & de tous les mouvemens, Tiberius étoit plus doux & plus posé, & Caïus plus vif & plus vehement. De sorte que quand ils parloient en public, le premier ne bougeoit de la même place où il se tenoit avec une contenance sage & rassise, & l'autre fut le premier des Romains qui commença à se promener dans la Tribune, à aller d'un bout à l'autre, & à rejetter sa robe de dessus ses épaules, comme on dit de Cleon l'Athenien, qu'il fut le premier des Orateurs, qui en haranguant rejetta son manteau & frappa sa cuisse. De plus la parole de Caïus étoit terrible & vehemente jusqu'à l'excès, & celle de Tiberius étoit plus douce & plus propre à émouvoir à compassion. La diction du premier étoit pure & extrêmement travaillée,

Leur maniere quand ils parloient en public.

Leur ton de voix.

Leur diction.

Et l'autre fut le premier des Romains qui commença à se promener dans la Tribune aux harangues.] Ciceron dans le III. liv. de l'Orateur, rapporte un endroit d'une oraison de ce Caïus Gracchus après la mort de Tiberius, qui marque la force & la vivacité de son éloquence, & l'action avec laquelle il prononçoit. *Quid fuit in Graccho, quam tu, Catule, melius meministi, quod me puero tantopere ferretur? Quo me miser conferam? quo vertam? In capitolium-ne? At fratris sanguine redundat. An domum? Matrem-ne ut miseram, lamentantemque videam & abjectam? Quæ sic ab illo acta esse constabat, oculis, voce, gestu, inimici ut lacrymas tenere non possent.* Les gestes vehemens & outrez, qui distinguent encore aujourd'hui les Orateurs de ce païs-là, d'avec ceux des autres païs, ont donc une origine bien ancienne.

& celle de Tiberius étoit persuasive, fleurie, & riante. La même difference se remarquoit dans leur table & dans leur dépense ordinaire. Tiberius étoit simple & frugal, & Caïus, comparé aux autres Romains étoit temperant & sobre, mais en comparaison de son frere; il étoit curieux & somptueux comme un jeune homme, & donnoit dans le superflu, comme Drusus lui reprocha un jour qu'il avoit acheté des tables de Delphes toutes d'argent & d'un ouvrage si exquis qu'il en avoit payé six cens vingt-cinq drachmes du marc.

Leur table & leur dépense.

Tables d'argent d'un ouvrage exquis.

Leurs mœurs n'étoient pas moins differentes que leur langage. Tiberius étoit doux, moderé & poli, & Caïus étoit rude, violent & emporté, jusques-là que souvent au milieu de ses harangues tout d'un coup contre son dessein il s'abandonnoit à des mouvemens excessifs de colere, haussoit la voix, disoit des injures & broüilloit & confondoit tout dans son discours. Ces fréquentes

Leurs mœurs.

Qu'il avoit acheté des tables de Delphes.] Il y a dans le Grec δελφῖνας ἀργυρᾶς, *des dauphins d'argent.* On appelloit ainsi certaines machines de guerre dont on se servoit sur les vaisseaux, ce qui ne peut avoir lieu ici. Il faut lire δελφικὰς, *des tables de Delphes*; on appelloit ainsi des tables rondes à trois pieds, & de la figure du trépied de Delphes.

Qu'il en avoit payé six cens vingt-cinq drachmes du marc.] Il y a dans le texte *douze cens cinquante drachmes par livre*, c'est-à-dire, six cens vingt-cinq livres, ce qui est un prix excessif. La livre n'étoit que de douze onces, & la livre d'argent ne valoit que cinquante francs. Il est inoüi que le travail l'ait encherie de cinq cens soixante & quinze livres. Aujourd'hui le travail le plus exquis n'approche pas de ce prix-là. Car c'est deux cens quatre-vingt-sept livres dix sols de façon par marc de six onces.

rechutes l'obligerent à chercher un remede à ces écarts. Il avoit un esclave, nommé Licinius, qui n'étoit pas dépourvû d'entendement, & qui sçavoit se servir de cet instrument de musique avec lequel on regle la voix & on enseigne à hausser & à baisser le ton. Toutes les fois que Caïus parloit en public, ce Licinius se tenoit derriere lui, & quand il sentoit à l'éclat de sa voix qu'il s'emportoit & qu'il étoit maîtrisé par la colere, il lui souffloit un ton doux, sur lequel Caïus relâchant tout aussi-tôt la violence de sa passion & la vehemence de sa voix, s'adoucissoit tout-à-coup & se laissoit ramener.

Remede que Caïus employa pour moderer ses emportemens quand il parloit en public.

Instrument pour regler le ton de la voix.

Voilà les differences qui étoient entr'eux, du

Et qui sçavoit se servir de cet instrument de musique.] C'étoit une espece de flageolet d'ivoire, comme nous l'apprenons de Ciceron, qui dit dans son III. liv. de l'Orateur. *Itaque idem Gracchus, quod potes audire, Catule, ex Licinio, Cliente tuo, litterato homine, quem servum sibi ille habuit ad manum, cum eburneola solitus est habere fistula, qui staret occulte post ipsum, cum concionaretur, peritum hominem, qui inflaret celeriter eum sonum, quo illum aut remissum excitaret, aut à contentione revocaret.* Cela étoit assez plaisant de voir dans une assemblée un joueur de flageolet marquer le ton à l'Orateur, & l'obliger à le hausser ou à le baisser. Et Crassus dit fort bien dans la suite, *sed fistulatorem domi relinquetis, sensum hujus consuetudinis vobiscum ad forum deferetis. Mais vous laisserez le flûteur à la maison, & vous apporterez au barreau le goût que vous aurez tiré de l'habitude à force d'entendre ses leçons.*

Sur lequel Caïus relâchant tout aussi-tôt la violence de sa passion.] Il paroît par tout ce que Plutarque dit ici que ce flageolet ne servoit pas seulement à regler la voix de l'Orateur, mais encore qu'en agissant sur les passions, il le portoit à moderer ses emportemens, & à adoucir ses termes. Cela pouvoit être fort bon pour des Orateurs qui parloient sur le champ. Mais des discours préparez auroient-ils pu obéir au flageolet, & auroit-on pu en changer les termes?

reste

reste la valeur contre les ennemis, la justice envers ceux qui étoient soumis à leur conduite, l'application & l'exactitude à se bien acquitter de leur devoir dans les fonctions de leurs charges, & la temperance dans les voluptez, étoient égales dans l'un & dans l'autre. Mais Tiberius étoit plus âgé de neuf ans que son frere. De-là vint que leur autorité fut séparée par des tems considerables, & c'est ce qui contribua le plus à ruiner toutes leurs entreprises & tous leurs desseins, parce qu'ils ne fleurirent pas ensemble & qu'ils ne purent unir leur puissance, qui seroit devenuë très-grande & peut-être même invincible par cette union. Il faut donc écrire séparément la vie de l'un & de l'autre, & commencer par celle de l'aîné.

Vertus qui étoient égales dans l'un & dans l'autre.

Tiberius plus âgé de neuf ans que Caius.

Cette difference d'âge, la cause de leur ruine.

Tiberius au sortir de l'enfance se rendit si celebre & si recommandable qu'on le jugea digne d'être associé au College des Augures bien plus à cause de sa vertu, qu'à cause de sa grande naissance. Une marque bien éclatante de sa réputation, c'est le glorieux témoignage que lui rendit Appius Claudius, qui avoit été Consul & Censeur, qui à cause de sa dignité avoit été déclaré Prince du Senat, & qui en grandeur d'ame & en prudence surpassoit tous les Romains de son tems. Ce grand personnage un jour à un festin des Augures adressa toujours la parole au jeune Tiberius, lui fit toutes sortes de caresses, & lui offrit sa fille en mariage. Tiberius ayant reçu

Tiberius au sortir de l'enfance aggregé au College des Augures.

Marque bien éclatante de sa réputation.

Appius Claudius offre sa fille en mariage à Tiberius.

avec grand' joye cette propoſition, & les paroles étant données de part & d'autre, Appius s'en retourna chez lui. Dès qu'il fut ſur le ſeüil de la porte, il appella ſa femme, & lui cria, *Antiſtia, je viens de promettre notre fille Claudia.* Antiſtia, étonnée & ſurpriſe, *pourquoi ce grand empreſſement & cette grande hâte*, lui dit-elle, *à moins que vous n'ayez trouvé Tiberius Gracchus à lui donner pour mari?* Je n'ignore pas que quelques Auteurs appliquent cette hiſtoire à Tiberius pere des Gracques, & à Scipion l'Africain, mais la plûpart l'écrivent comme je la rapporte ici. Et Polybe lui-même écrit qu'après la mort de Scipion l'Africain les parens aſſemblez choiſirent ſur tous les autres ce Tiberius, pere des Gracques, pour lui donner Cornelie, que ſon pere avoit laiſſée ſans l'établir.

Tiberius fait la guerre en Afrique ſous le jeune Scipion.

Ce jeune Tiberius faiſant la guerre en Afrique ſous le jeune Scipion, qui avoit épouſé ſa ſœur, vivoit dans la même tente avec ſon General, dont il eut bien-tôt connu le naturel qui produiſoit tous les jours pluſieurs grandes & belles choſes, très-capables d'exciter dans l'ame le zele & l'amour de la vertu, & un violent deſir de l'imiter. D'abord il ſurpaſſa tous les autres jeunes gens en valeur, en obéïſſance, & en attachement

Eloge du jeune Scipion.

Je n'ignore pas que quelques Auteurs appliquent cette hiſtoire à Tiberius, pere des Gracques, & à Scipion l'Africain.] Du nombre de ces Auteurs eſt Tite-Live liv. XXXVIII. 57. Mais il fait entendre en même tems qu'il y avoit ſur cela differentes traditions. Et le témoignage de Polybe confirme ſuffiſamment celle que Plutarque a ſuivie.

pour la discipline. Il monta le premier sur la muraille d'une place des ennemis, comme le rapporte Fannius, qui assure même qu'il monta avec lui, & qu'il partagea avec lui la gloire de cette action. Pendant qu'il fut à l'armée il eut l'amitié de toutes les troupes, & quand il en partit, il laissa un très-grand regret dans tous les cœurs.

La valeur de Tiberius, son obeïssance & son attachement à la discipline.

Fannius gendre de Lælius. Il avoit composé une histoire & des annales dont Brutus fit un abregé.

Cette guerre finie, il fut élû Questeur, & il lui échut par sort d'aller contre les Numantins avec l'un des Consuls Caïus Mancinus, qui ne manquoit pas de courage, mais qui fut le plus malheureux de tous les Generaux; & ce furent justement tous ces accidens imprévûs & toutes ces affaires si malheureuses qui firent éclater davantage non-seulement la prudence & le courage de Tiberius, mais, ce qui est plus admirable, le respect & l'honneur qu'il portoit à son General, que ses malheurs avoient tellement étonné qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même, & qu'il ne sçavoit plus s'il étoit General, car ayant été battu en plusieurs grandes batailles, il tâcha de s'enfuir la nuit en abandonnant son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, s'emparerent d'abord du camp, & courant ensuite après les fuyards, ils donnerent sur la queuë, passerent au fil de l'épée tous les derniers, & enveloppant l'armée, ils la pousserent dans des lieux difficiles, d'où elle ne pouvoit se tirer.

Elû Questeur & envoyé contre les Numantins sous le Consul Mancinus.

Qui étoit Consul avec M. Æmilius Lepidus. C'etoit l'an de Rome 616. 135. ans avant la naissance de J. C.

Le respect & l'honneur qu'il portoit à son General, quoique très-malheureux.

Mancinus desesperant de s'ouvrir un chemin par la force, leur envoya un Heraut pour deman-

der quelque composition. Les Numantins répondirent qu'ils n'auroient créance qu'en Tiberius seul, & demanderent qu'on le leur envoyât.

Grande créance que les Numantins avoient en Tiberius.

Cette grande affection, qu'ils avoient pour lui, venoit de la réputation de ce jeune homme, car toute l'armée retentissoit du bruit de son nom & de ses vertus. Mais elle venoit aussi du souvenir qu'ils conservoient de son pere, qui ayant fait autrefois la guerre en Espagne, & subjugué plusieurs nations, avoit accordé la paix à Numance, & l'avoit maintenuë & conservée depuis avec toute sorte de justice & de religion, après l'avoir fait confirmer & ratifier par le peuple. Tiberius fut donc envoyé; il s'aboucha avec les principaux Officiers des Numantins, & par son éloquence & par ses douces persuasions ayant fait ajoûter des conditions plus favorables à celles qu'on lui accordoit d'abord, il conclud avec eux un traité, & sauva visiblement vingt mille citoyens Romains outre les esclaves & tous ceux qui suivoient l'armée. Toutes les richesses, qui étoient dans le camp des Romains, demeurerent aux Numantins, qui les pillerent.

Souvenir que les Numantins conservoient du pere de Tiberius.

Tiberius conclud un Traité avec les Numantins, & obtient des conditions plus favorables.

Parmi le butin se trouverent les registres de Tiberius, où étoient tous les comptes de la recette & de la dépense de sa charge de Questeur. Comme c'étoit pour lui une affaire très-importante de les recouvrer, il quitta l'armée, qui étoit déja en marche, & alla à Numance accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Quand

Les registres de Tiberius pris par les Numantins.

Tiberius retourne à Numance pour les redemander.

il fut aux portes il appella les Commandans de la Place, & les pria de lui rendre ses papiers, afin qu'il ne donnât point à ses ennemis un prétexte de le calomnier quand ils le verroient hors d'état de se défendre & de rendre compte de son administration. Les Numantins, ravis de cette avanture qui l'obligeoit à recourir à eux, le prierent d'entrer dans leur ville. Comme il ne bougeoit, consultant en lui-même ce qu'il devoit faire, les Numantins s'approcherent, l'embrasserent, & le conjurerent de ne plus les regarder comme ennemis, mais de se servir d'eux comme de ses amis très-fideles, & d'avoir une entiere confiance en eux. Tiberius crut qu'il devoit faire ce qu'ils vouloient tant par l'envie de retirer ses registres, que de peur de les offenser & de les aigrir, s'il témoignoit quelque défiance. Dès qu'il fut entré, ils lui firent servir à dîner, & le prierent très-instamment de s'asseoir & de manger avec eux. Après quoi ils lui rendirent ses registres & le presserent de prendre tout ce qu'il voudroit parmi tout le butin. Mais il ne prit que l'encens, qu'il n'employa que pour les sacrifices publics, & reprit le chemin de l'armée, après avoir embrassé ces Officiers & leur avoir fait toutes sortes d'amitiez & de caresses.

Les gracieux traitemens qu'il reçoit des Numantins.

Pressé par les Numantins de prendre dans le butin tout ce qu'il voudroit, il ne prit que l'encens.

Quand il fut de retour à Rome, la paix qu'il

Qu'il n'employa que pour les sacrifices publics.] Il manque au texte un mot qui est suppléé par le mf. de la Biblioteque de saint Germain. ὃ πρὸς τὰς δημοσίας ἐχρῆτο θυσίας.

De retour à Rome il est blâmé de la paix qu'il avoit faite.

avoit faite, fut regardée comme indigne & honteuse pour les Romains, & il en fut ouvertement repris & blâmé. Les parens & les amis de ceux qui avoient servi à cette guerre, faisant la plus grande partie du peuple, s'assemblerent autour de Tiberius, criant que c'étoit à lui seul qu'on avoit l'obligation de la vie de vingt mille citoyens, & rejettant sur le General seul tout ce qu'il y avoit de honteux dans ce traité.

On vouloit le renvoyer aux Numantins.

D'un autre côté ceux qui étoient indignez de ce qu'on avoit fait, vouloient à toute force qu'on imitât leurs ancêtres. Car autrefois en cas pareil, ils renvoyerent tout nuds aux Samnites, les Generaux qui s'étoient trouvé très-heureux d'échapper de leurs mains par une composition ignominieuse. Et ils renvoyerent non-seulement les Generaux, mais encore tous ceux qui avoient eu part à ce traité & qui y avoient consenti, comme les Questeurs & les Tribuns, faisant tomber ainsi sur leur tête toute la haine des sermens violez & de la paix rompuë. Ce fut surtout en cette occasion que le peuple fit paroître l'affection & la faveur qu'il portoit à Tiberius, car ils ordonnerent que le Consul Mancinus seroit livré aux Tarentins nud & chargé de chaînes, & ils pardon-

Affection que le peuple lui témoigna en cette rencontre.

Car autrefois en cas pareil, ils renvoyerent tout nuds aux Samnites.] Il parle des Romains passez sous le joug aux Fourches Caudines cent quatre-vingt-deux ans auparavant, c'est-à-dire l'an 317. avant la naissance de N. S. Les Romains, pour effacer la honte de ce traité, renvoyerent aux Samnites les Generaux, c'est-à-dire les Consuls Veturius Calvinus & Posthumius Albinus.

nerent à tous les autres pour l'amour de Tiberius.

Il y a bien de l'apparence que Scipion, qui étoit en ce tems-là le plus grand des Romains, & qui avoit le plus d'autorité & de puissance, lui aida en cette rencontre. Mais il ne laissa pas d'être blâmé de ce qu'il n'avoit pas sauvé aussi le Consul, & fait confirmer le traité conclu avec les Numantins, & dont Tiberius, son ami, & son allié, avoit été l'auteur. Mais il me paroît que ces plaintes venoient pour la plûpart d'un côté de l'ambition même de Tiberius, & de l'autre du zele de ses amis, & de quelques Philosophes qui le vantoient & qui l'élevoient jusqu'au ciel. Elles n'aboutirent pourtant à rien de fâcheux, ne produisirent aucun desordre, & ne broüillerent pas Tiberius avec Scipion. On peut dire même que Tiberius auroit évité les malheurs où il tomba, si Scipion avoit été à Rome quand il publia ses Edits, mais il étoit déja devant Numance où il faisoit la guerre, quand il entreprit de les faire passer pour une telle occasion.

Scipion blâmé de n'avoir pas sauvé aussi le Consul Mancinus.

C'étoit l'an de Rome 620. 131. ans avant la naissance de J. C.

Toutes les fois que les Romains avoient conquis des terres sur leurs voisins, ils avoient accoutumé d'en vendre une partie, d'ajoûter les autres au domaine de la République, & de donner ces dernieres aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en payeroient tous les ans une petite rente au tresor public. Mais les riches ayant commencé à encherir sur eux & à porter beaucoup plus haut ces rentes, &

Coutume des Romains, quand ils avoient conquis des terres.

à chasser par ce moyen les pauvres de leurs possessions, on fit une Loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posseder que jusqu'à cinq cens arpens de terre. Cette Loi refrena pendant quelque tems l'avarice des riches, & secourut fort à propos les pauvres, qui en vertu de cette Loi demeurerent dans le païs sur les terres qu'ils tenoient à ferme, & continuerent de cultiver chacun la portion qui lui étoit échûë dès le commencement. Mais dans les suites les voisins riches ayant trouvé le moyen de se faire transporter la ferme de ces terres sous des noms empruntez, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres, qui en étoient dépossedez, ne se presentoient plus volontiers pour aller à la guerre, & ne se soucioient plus de nourrir des enfans, de sorte que toute l'Italie étoit en danger de se voir au plutôt dépeuplée d'habitans libres, & toute remplie d'esclaves & de barbares, dont les riches se servoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient chassé les citoyens.

Loi qu'aucun citoyen ne possederoit que cinq cens arpens de terre au plus.

Caïus Lælius, l'ami particulier de Scipion, tâcha de remedier à ce desordre, mais les riches s'y étant opposez, il craignit une sédition & renonça à son entreprise, ce qui lui fit donner le surnom

Lælius, pourquoi fut appellé Sage.

Ce qui lui fit donner le surnom de Sage.] Je croi que Plutarque a suivi ici de faux memoires, ou qu'il n'a pas finement entendu ce qu'il lisoit; car Lælius ne fut pas appellé *Sage*, pour avoir renoncé à l'entreprise de faire partager les terres, mais parce qu'il méprisoit les délices & les voluptez. En voici un bon témoin. Ciceron dans le II. l. *de fin. bon. & mal.* dit: *Nec ille qui Diogenem*

de

de *sage* ou de *prudent*, car c'est ce que signifie proprement le mot Romain *Sapiens*. Mais Tiberius, plus hardi, n'eut pas été plutôt nommé Tribun du peuple qu'il se jetta à corps perdu dans le même dessein. La plûpart disent que ce fut à l'instigation de Diophane le Rheteur & de Blossius le Philosophe, dont le premier étoit un banni de Mitylene, & l'autre étoit de l'Italie même, natif de la ville de Cumes, ami particulier d'Antipater de Tarse qu'il connut à Rome, & qui lui fit l'honneur de lui dédier quelques-uns de ses traitez de Philosophie.

Tiberius nommé Tribun, entreprend ce que Lelius n'avoit osé poursuivre.

Il est excité par Diophane le Rheteur, & par Blossius le Philosophe.

Il y a quelques Auteurs qui leur ajoutent pour complice & pour aide sa mere même Cornelie, qui reprochoit tous les jours à ses deux fils *que les Romains ne l'appelloient que la belle-mere de Scipion, & qu'ils ne l'appelloient pas encore la mere des Gracques*. D'autres assurent que celui qui donna le plus de lieu à cette entreprise, ce fut un certain Spurius Posthumius, camarade de Tiberius, & son rival en éloquence. Car Tiberius à son retour de l'armée l'ayant trouvé fort avancé au-dessus de lui en réputation, en crédit & en puissance, admiré & respecté de tout le monde, il en conçut une telle jalousie qu'il resolut de le surpasser en entreprenant cette action très-hasardeuse,

Reproche que Cornelie fait à ses deux fils.

Jalousie de Tiberius contre Spurius Posthumius.

Stoïcum adolescens, post autem Panætium, audierat, Lælius, eo dictus est sapiens, quod non intelligeret quid suavissimum esset, nec enim sequitur, ut cui cor sapiat ei non sapiat palatum, sed quia parvi id duceret.

& qui excitoit une grande attente dans le public.

Memoire écrit par Caïus, frere de Tiberius.

Son frere Caïus dans un petit memoire qu'il a laissé, écrit que Tiberius allant à Numance, traversa la Toscane; que là il vit les terres desertes, & ne trouva d'autres laboureurs, ni d'autres pastres que des esclaves venus des païs étrangers, & des barbares, & que dès ce moment il conçut le dessein de cette entreprise, qui leur causa tant de maux. Mais ce qui enflamma le plus en lui cette ardeur & cette ambition, ce fut le peuple qui par des écriteaux affichez sur les portiques, sur les murailles & sur les tombeaux, l'exhortoit tous les jours à faire rendre aux pauvres les terres de la République.

Ce qui inspira à Tiberius le dessein de faire rendre aux pauvres les terres de la République.

Le peuple l'excite par des écriteaux.

Il ne fit pourtant pas cette loi de sa tête seulement, mais il la communiqua aux premiers de Rome en réputation & en vertu, & prit leur conseil. De ce nombre étoit Crassus, souverain Pontife, le Jurisconsulte Mucius Scevola, alors Consul, & Appius Claudius même, le beau-pere de Tiberius. Et il semble que jamais loi plus douce ni plus humaine ne fut donnée contre une si grande injustice & contre une avarice si énorme. Car au lieu que ces avares possesseurs devoient être punis de leur desobeissance, & être chassez avec amende des terres dont ils jouissoient contre les loix, il se contenta d'ordonner qu'ils en sortiroient après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement, & que

Tiberius consulte les premiers de Rome, & les plus sages sur la loi qu'il vouloit proposer.

Douceur & humanité de cette loi.

les citoyens, qui avoient besoin d'être soulagez, y entreroient en leur place.

Cependant, quoique cette réforme fût si gracieuse & si douce, le peuple oublia le passé, & se contenta qu'on ne lui fît à l'avenir aucune injustice. Mais les riches & ceux qui possedoient les terres, haïssant par avarice la loi, & par dépit & par opiniâtreté celui qui l'avoit renduë, tâchoient d'en dégouter le peuple, & de lui persuader que Tiberius ne proposoit ce nouveau partage des terres que pour susciter de grands troubles dans la République, & pour la mettre en combustion. Mais ils ne gagnerent rien par ces menées; car Tiberius soutenant sa cause, qui d'elle-même étoit honnête & juste, avec une éloquence, qui auroit pû en faire passer une mauvaise, paroissoit terrible & invincible, & il n'y avoit personne qui pût lui resister, lorsque tout le peuple étant assemblé autour de la tribune, il venoit à parler en faveur des pauvres, & à déduire ses raisons. *Les bêtes sauvages, qui sont répanduës dans les montagnes & dans les forêts de l'Italie*, disoit-il, *ont chacune leurs forts & leurs tanieres pour s'y retirer; mais ces braves Romains, qui combattent & qui s'exposent à la mort pour la défense de l'Italie, ne joüissent que de la lumiere & de l'air, qu'on ne peut leur ravir, & n'ont autre chose au monde; sans maisons, sans retraites, ils errent dans les campagnes avec leurs femmes & leurs enfans. Et leurs Generaux mentent & les trompent, lorsque dans les combats ils les exhortent à*

Moderation du peuple.

Comment les riches tâchent de degouter le peuple de la loi de Tiberius.

Grande éloquence de Tiberius.

Discours de Tiberius en faveur des pauvres.

combattre pour leurs tombeaux, & pour leurs Dieux domestiques, & à repousser l'ennemi. Car parmi tout ce grand nombre de Romains, il n'y en a pas un seul qui ait ni un autel paternel, ni un tombeau de ses ancêtres, & ils ne font la guerre & ne meurent que pour entretenir le luxe, & pour augmenter les richesses des autres; & on a l'effronterie de les appeller les maîtres de l'Univers, lorsqu'effectivement ils n'ont pas un seul pouce de terre qui leur appartienne.

A ces paroles, qu'il prononçoit avec un enthousiasme plein de courage & d'une veritable passion, & qui frappoient extrêmement le peuple, il n'y avoit aucun de ses adversaires qui osât rien opposer. Abandonnant donc le parti de lui répondre, ils s'adressent à Marcus Octavius, l'un des Tribuns, jeune homme grave dans ses mœurs & plein de modération & de sagesse, & d'ailleurs Collegue de Tiberius, & son ami particulier. C'est pourquoi par consideration pour lui il refusa d'abord de s'opposer à son ordonnance. Mais la plûpart des plus puissans de Rome le pressant & le conjurant de les seconder, enfin comme entraîné par cette violence, il s'éleva contre Tiberius, & s'opposa à sa loi.

Personne n'ose rien opposer à la force de ce discours.

Les riches s'adressent à Marcus Octavius, Collegue de Tiberius, & le pressent de s'opposer à cette Loi.

Marcus Octavius s'éleve enfin contre Tiberius.

Or parmi les Tribuns l'opposition est toujours ce qui l'emporte. Tous les autres ont beau être d'accord & consentir à un Edit, s'il y en a un seul qui s'y oppose, ils n'avancent rien, & l'opposition a lieu. Tiberius irrité de cet obstacle, retira sa loi, qui étoit pleine d'humanité, & en proposa

L'opposition l'emportoit toujours parmi les Tribuns.

une autre qui étoit plus favorable aux pauvres, & plus severe contre les riches, car elle ordonnoit *que tous ceux qui possedoient plus de terres que les anciennes loix ne permettoient, les déguerpiroient sur l'heure.*

Tiberius propose une loi plus severe contre les riches.

Il avoit donc tous les jours de nouveaux combats à soutenir contre Octavius dans la tribune, & dans tous ces combats, quoiqu'ils parlassent avec la derniere véhémence & la plus opiniâtre contention, on assûre cependant qu'ils ne dirent pas la moindre chose fâcheuse l'un contre l'autre, & qu'il ne leur échappa pas un seul mot que la colere eût dicté, tant il est vrai que d'être heureusement né, & d'avoir été bien élevé, cela modere l'esprit, le retient dans des bornes honnêtes, le regle & l'adoucit, non-seulement dans les excès de la débauche, mais encore dans les plus grands emportemens de la colere, & dans la plus grande ardeur des disputes, qu'excitent l'ambition & la jalousie d'honneur.

Moderation des deux Tribuns dans la plus vehemente dispute.

L'heureuse naissance & la bonne education adoucissent l'esprit.

Tiberius voyant donc que sa loi touchoit particulierement Octavius, parce qu'il possedoit

On assure cependant qu'ils ne dirent pas la moindre chose fâcheuse l'un contre l'autre.] J'ai lû comme dans le manuscrit de la Bibliotheque de S.Germain, οὐδὲν εἰπεῖν λέγοντας περὶ ἀλλήλων φαῦλον.

Non-seulement dans les excès de la débauche.] Il y a dans le Grec ἐν βακχεύμασιν. Et Xilander a fort bien remarqué que par ce seul mot Plutarque fait allusion à ce passage des Bacchantes d'Euripide, où Tiresias dit à Penthée, *que la femme qui est naturellement sage ne se corrompra point dans les excès des Bacchanales.*

—— καὶ γὰρ ἐν βακχεύμασιν,
οὖσ' ἥ γε σώφρων, οὐ διαφθαρήσεται.

quantité de terres, il le pria de se relâcher de son opposition, & lui offrit de lui payer le prix de ses terres de ses propres deniers, quoiqu'il ne fût pas des plus riches. Mais Octavius n'ayant pas voulu écouter cette offre, alors il proposa un Edit par lequel il défendoit à tous les Magistrats de faire aucun exercice de leurs charges, jusqu'à ce que par les suffrages on eût ou reçu ou rejetté sa loi. Il ferma même les portes du Temple de Saturne, & les cacheta de son cachet, afin que les Questeurs ne pussent en rien ôter, ni y rien porter, & condamna à de grosses amendes ceux des Préteurs qui seroient rebeles & desobéïssans, de sorte que tous les Magistrats sans exception, craignant d'encourir cette peine, abandonnerent leur ministere, & cesserent toutes leurs fonctions.

Offre genereuse de Tiberius à Octavius, qui la refuse.

Tiberius ordonne une cessation generale de la Justice.

Où étoit le tresor public.

Cette cessation de la Justice & des affaires fit que les riches, qui possedoient les terres, changerent de robe, & parurent sur la Place avec une contenance morne & dans un état d'abaissement & d'humiliation, mais en secret ils dresserent des embûches à Tiberius, & lui aposterent des meurtriers pour l'assassiner. Il en eut le vent; & au vû & au sçû de tout le monde, il prit sous sa robe un poignard, dont se servent les brigands, & que les Romains appellent *Dolons*.

Les riches apostent des meurtriers pour assassiner Tiberius.

Et que les Romains appellent Dolons.] Virgile a employé ce mot,

Pila manu sævosque gerunt in bella Dolones.

Le Dolon étoit un bâton dans lequel il y avoit une lame de poignard cachée, & on l'appelloit *Dolon*, du mot *dolus, tromperie*, parce qu'il trompoit; on le

Quand le jour marqué pour l'assemblée fut venu, & que Tiberius eût appellé le peuple pour venir donner ses suffrages, les riches enleverent les urnes, ce qui causa une grande confusion, & alloit être suivi d'un grand desordre, car les partisans de Tiberius étant les plus forts en nombre, alloient l'emporter par la force, & pour cet effet ils s'assembloient déja autour de lui. Mais Mallius & Fulvius, hommes Consulaires, se jetterent à ses pieds, & lui embrassant les genoux, & lui prenant les mains, ils le conjurerent avec larmes de se déporter de son entreprise. Tiberius, qui comprenoit les affreux inconveniens qui alloient arriver de ce desordre, & qui d'ailleurs étoit plein de respect pour ces deux personnages, leur demanda ce qu'ils vouloient donc qu'il fît. Ils lui répondirent qu'ils n'étoient pas suffisans pour lui donner conseil sur une affaire de si grande conséquence, & le presserent avec de grandes instances de s'en remettre au Senat, ce qu'il leur accorda sur l'heure. Mais quand il vit que le Se-

Ils enlevent les urnes où l'on mettoit les suffrages.

Mallius & Fulvius conjurent Tiberius avec larmes, de se déporter de son entreprise.

Ils obtiennent de lui qu'il s'en remette au Senat.

croyoit un bâton, & c'étoit une arme très-dangereuse.

Les riches enleverent les urnes.] Les urnes où le peuple devoit jetter ses suffrages. Les Romains avoient deux sortes d'urnes pour les suffrages. Les premieres étoient appellées *Cistæ*, *Cistellæ*, dont l'ouverture étoit large, où l'on mettoit les balottes & les tablettes pour les distribuer au peuple, afin qu'il donnât son suffrage. Et les autres appellées *Sitellæ*, dont l'ouverture étoit étroite, & où le peuple jettoit son suffrage. C'étoient ces dernieres que les riches enleverent, afin que les suffrages ne pussent être donnez.

Qu'ils n'étoient pas suffisans.] Il est évident qu'au lieu de ἀξιόχρεως du texte, il faut lire au duel ἀξιόχρεω. Et il est ainsi dans le manuscrit de la Bibliotheque de S. Germain.

Tiberius voyant que le Senat ne determinoit rien, à cause des riches prend le parti de déposer son Collegue Octavius.

nat assemblé ne déterminoit rien, à cause des riches qui y avoient le plus de crédit & d'autorité, alors il prit un parti, qui n'étoit ni honnête ni juste, c'est de déposer Octavius de sa charge de Tribun, desesperant de pouvoir jamais faire autoriser sa loi par une autre voye.

Il tente auparavant les voyes de la douceur.

Mais avant que de se porter à cette extrêmité, il eut recours à la douceur. Il le pria donc ouvertement, & employa les paroles les plus touchantes dont il put s'aviser, lui serrant les mains, & le conjurant *de se départir de son opposition & d'accorder cette grace au peuple, qui ne demandoit que des choses toutes pleines de justice, & qui en les obtenant ne recevroit même qu'une legere récompense de tant de peines, de travaux & de dangers, qu'il essuyoit pour la République.*

Octavius rejetta toutes ses prieres. Alors Tiberius dit à haute voix que *puisqu'ils étoient tous deux Tribuns du peuple & d'une égale autorité, & qu'ils se trouvoient en differend sur des affaires de si grande importance, il n'étoit pas possible qu'on en vînt autrement que par les armes à une décision, qu'il ne voyoit d'autre remede à ce grand malheur, que de les déposer l'un ou l'autre de leur charge,* & ordonna en même tems à Octavius de faire opiner le peuple sur lui-même tout le premier, ajoutant *qu'il étoit prêt à se démettre, & à devenir simple particulier, si cela étoit agréable au peuple.* Comme Octavius refusoit cet expédient, il lui déclara qu'il feroit opiner sur lui, s'il ne se desistoit après avoir eû le tems de

Tiberius fait opiner le peuple sur sa deposition ou sur celle d'Octavius.

prendre

prendre conſeil, & ſur cela il congedia l'aſſemblée.

Le lendemain le peuple étant aſſemblé, Tiberius monta ſur la Tribune, & tâcha encore par belles paroles de gagner Octavius. Mais voyant qu'il étoit d'une opiniâtreté invincible, il propoſa l'Edit qui le deſtituoit de ſa charge, & appella le peuple à venir donner ſes ſuffrages. Il y avoit trente-cinq Tribus. Dix-ſept avoient déja donné leur voix contre Octavius, & il n'en falloit plus qu'une, après laquelle il étoit abſolument dépoſé, & n'étoit plus qu'un ſimple particulier, lorſque Tiberius ordonna qu'on s'arrêtât. En même-tems il recommença à le prier, l'embraſſa devant tout le peuple, & lui fit toutes ſortes de careſſes, le ſupliant & le conjurant de ne pas s'expoſer lui-même à cet affront d'être démis de ſa charge par la voix du peuple, & de ne pas lui attirer à lui le reproche d'avoir été l'auteur d'un Edit ſi ſevere & ſi cruel.

Il eſſaye encore de gagner Octavius par la douceur.

Il propoſe l'Edit de la dépoſition d'Octavius.

Il ne falloit plus que le ſuffrage d'une Tribu pour deſtituer Octavius.

Tiberius ordonne de s'arrêter, & tâche encore de le gagner.

On dit qu'Octavius ne put entendre ces prieres ſans en être ému & attendri, que ſes yeux parurent baignez de larmes, & qu'il garda le ſilence pendant un aſſez long-tems; mais enfin ayant jetté ſes regards ſur les riches & ſur ceux qui poſſedoient les terres, & qui étoient en grand nombre autour de lui, il y a de l'apparence qu'il eut honte, qu'il craignit d'en être mépriſé & mal voulu, & qu'il aima mieux s'expoſer à tout ce qu'il y avoit de plus terrible. C'eſt pourquoi il

Octavius ému & attendri, mais raffermi enſuite par la vûë des riches.

cria genéreusement à Tiberius, *qu'il n'avoit qu'à passer outre, & à faire tout ce qu'il voudroit.*

Octavius déposé & arraché de la Tribune avec violence.

Sa déposition ayant donc passé, Tiberius ordonna sur le champ à un de ses affranchis de l'arracher de la Tribune, car il se servoit de ses affranchis pour Licteurs. Cela rendit ce spectacle encore plus pitoyable de voir Octavius traîné si indignement & avec tant d'outrage. Le peuple voulut encore se jetter sur lui. Les riches coururent à son secours & s'opposerent à leurs efforts, ainsi Octavius se sauva à grande peine de la fureur du peuple; mais un de ses esclaves des plus fideles, qui s'étoit toujours tenu au-devant de lui pour le garantir & pour parer les coups, y eut les deux yeux crevez. Cela causa un grand déplaisir à Tiberius, qui, ayant entendu le tumulte & appris ce qui venoit d'arriver, y courut à grande hâte pour empêcher les suites.

Loy du partage des terres confirmée.

Ils furent appellez Triumviri dividendis agris.

La loy du partage des terres fut donc confirmée, & on nomma trois Commissaires pour en faire la recherche & la distribution, Tiberius lui-même, son beau-pere Claudius Appius, & son frere Caius, qui étoit alors absent, car il servoit actuellement au siége de Numance sous Scipion.

Tiberius nomme un autre Tribun à la place d'Octavius, & choisit un de ses clients.

Tiberius étant venu à bout de cette grande affaire assez tranquillement, sans que personne osât s'opposer à lui, il nomma un autre Tribun à la

Octavius se sauva à grande peine.] Au lieu de μόνος, il faut lire μόλις, comme dans le même manuscrit.

place d'Octavius, & il ne le prit point parmi les Nobles, mais il choisit un de ses clients, nommé Mucius. Les Nobles, offensez de ce choix, & redoutant l'accroissement de sa puissance, lui firent dans le Senat tous les affronts dont ils purent s'aviser; car sur ce qu'il demanda qu'on lui fournît aux dépens du public une tente, comme c'étoit la coutume, afin qu'il s'en servît à camper pendant qu'il vaqueroit à ce partage, ils la lui refuserent, quoiqu'on l'eût toujours accordée à des gens même qui alloient pour de moindres commissions.

Affronts que le Senat fait à Tiberius.

Tente donnée aux depens du public aux Officiers qu'on envoyoit pour quelque fonction.

Ils firent plus encore, ils ne lui ordonnerent pour sa dépense que neuf oboles par jour à l'instigation de Publius Nasica, qui se déclara son ennemi sans aucun menagement, car il possedoit beaucoup de terres du public, & il supportoit avec peine d'être forcé à les abandonner. Tout cela ne faisoit qu'irriter & enflammer davantage le peuple.

Quinze sols.

Publius Nasica, ennemi déclaré de Tiberius.

Sur ces entrefaites il arriva qu'un ami particulier de Tiberius mourut subitement, & qu'il parut sur son corps des marques fâcheuses. Le peuple ne manqua pas de crier d'abord qu'il avoit été empoisonné, courut chez lui pour son convoy, chargea son lit, & assista à son bucher. Là il se confirma dans le soupçon qu'il avoit eu, car

Un ami de Tiberius meurt subitement, & l'on soupçonne qu'il est empoisonné.

Là il se confirma dans le soupçon qu'il avoit eu, car le cadavre creva tout d'un coup.] Deux choses confirment le peuple dans ce soupçon, que le mort avoit été empoisonné. La premiere, que

Ce qui confirme le peuple dans ce soupçon.

le cadavre creva tout d'un coup, & il en sortit une si grande quantité d'humeurs corrompuës, qu'elle éteignit le feu; on en apporta d'autre, qui ne prit pas non plus, jusqu'à ce qu'on l'eut transporté en un autre endroit, & là après beaucoup de tentatives on eut encore bien de la peine à allumer le bucher & à faire brûler le corps. Sur cela Tiberius, pour aigrir davantage le peuple, prit la robe noire, & menant ses enfans sur la place, il les recommanda au peuple, & le conjura *d'avoir soin de ces pauvres malheureux & de leur mere*, comme desesperant de pouvoir sauver sa vie, & n'attendant que la mort.

Tiberius profite habilement de cette occasion pour aigrir le peuple contre les riches.

Dans ce tems-là Attalus Philopator étant venu à déceder, Eudemus de Pergame apporta à Rome le testament de ce Prince, qui avoit institué le peuple Romain son heritier. La lecture de ce testament faite, Tiberius saisit cette occasion, & haranguant sur le champ le peuple, il proposa une loy, qui portoit, *que tout l'argent comptant de*

Mort d'Attalus Philopator, qui institue le peuple Romain son heritier.

Tiberius propose de distribuer aux pauvres tout l'argent comptant de la succession d'Attalus.

le cadavre creva tout d'un coup, & rendit quantité d'humeurs corrompuës. Mais cela arrive tous les jours à des cadavres, qui n'ont point été empoisonnez. Et la seconde, que ces humeurs éteignirent le feu, & qu'on eut bien de la peine à le rallumer; comme si le poison pouvoit jamais produire cet effet, & comme si un mort empoisonné ne brûloit pas aussi facilement & plus facilement même qu'un autre. Mais quand le peuple est une fois imbu d'une opinion, quelque folle qu'elle soit, tout l'y confirme.

Attalus Philopator étant venu à déceder.] C'est Attalus III. fils d'Eumenes II. & de Stratonice, & le dernier Roy de Pergame. Mais il n'étoit pas nommé Philopator. Son surnom étoit Philometor. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de saint Germain.

la succession de ce Prince seroit distribué aux pauvres Citoyens, afin qu'ils eussent de quoi s'emmenager dans leurs nouvelles possessions, & se pourvoir des outils necessaires à l'agriculture. Il ajouta, *que quant aux villes & aux terres, qui étoient de la domination d'Attalus, il n'appartenoit pas au Senat d'en ordonner, & qu'il en laisseroit la disposition au peuple.*

Un des Senateurs accuse Tiberius d'aspirer à la Royauté.

Par-là il offensa encore davantage le Senat, & un des Senateurs, nommé Pompeius, s'étant levé, dit, *qu'il étoit proche voisin de Tiberius, que par le moyen de ce voisinage il sçavoit de toute certitude qu'Eudemus de Pergame lui avoit apporté secretement le diadême & la robe de pourpre comme à celui qui devoit regner à Rome.* Quintus Metellus se leva après lui, & reprocha à Tiberius que son pere étant Censeur, toutes les fois qu'après avoir soupé en ville, il se retiroit tard, tous les Citoyens, qui étoient avec lui, éteignoient leurs torches de peur qu'il ne parût qu'ils avoient été dans les compagnies & dans les festins plus long-tems qu'il ne convenoit, & que pour lui il n'avoit pas tant de pudeur & ne suivoit pas cet exemple, car toutes les nuits il se faisoit éclairer par les plus séditieux & les plus necessiteux des Citoyens. Et Titus Annius, qui n'étoit d'ailleurs ni honnête homme, ni homme sage, mais qui passoit pour l'homme du monde le plus subtil & le plus fort dans la dispute, soit à cauteleusement interroger, ou à finement répondre, le défia un jour devant tout le monde,

Reproche que Metellus fait à Tiberius.

Caractere de Titus Annius.

lui défera même le ferment, & lui foutint qu'il avoit deshonoré fon Collegue, qui étoit faint & inviolable par les loix.

Sur cela le peuple s'émut, & Tiberius s'avançant l'appelle à fon fecours, & ordonne qu'on amene Annius, qu'il veut accufer & faire condamner fur l'heure. Annius, qui fe fentoit inferieur en dignité & en éloquence, eut recours à fon fort, & pria Tiberius qu'avant que de parler, il voulût lui répondre feulement à une petite queftion. Tiberius lui ayant permis de lui faire cette queftion, voilà d'abord un grand filence qui regne dans l'affemblée. Alors Annius lui demanda tout haut : *Si vous vouliez me faire un affront & me maltraiter devant tout le monde, que j'appellaffe à mon fecours un de vos Collegues, que ce Collegue accourût à mon aide, & que vous en fuffiez fâché, trouveriez-vous que ce fût-là un jufte fujet de le dépofer de fa charge ?*

Annius fait à Tiberius une queftion qui le deferre.

On dit qu'à cette demande Tiberius fut fi confus & fi déferé, que quoiqu'il fût l'homme du monde le plus prêt à parler fans préparation, & le harangueur le plus hardi & le plus déterminé, il demeura muet, ne répondit pas une feule parole, & congedia l'affemblée fur le champ. Mais fentant bien que de tout ce qu'il avoit fait dans fa charge, la dépofition d'Octavius étoit ce qui avoit le plus

Cette demande lui remettoit devant les yeux la veritable image de ce qu'il avoit fait, & de l'emportement qu'il avoit eu.

Lui défera même le ferment.] Au lieu de ὀεκισμὸν, qui ne peut avoir lieu ici, il faut lire ὁρκισμὸν, & c'eft ainfi que M. Bigot l'avoit corrigé à la marge de fon exemplaire.

offensé, non-seulement les nobles, mais le peuple même, parce qu'il sembloit avoir ravalé & avili la dignité des Tribuns, qui jusqu'à ce jour-là avoit été conservée dans toute la fleur de sa beauté & de ses honneurs, il fit un grand discours au peuple, & il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques endroits pour faire voir quelle étoit la force de son éloquence, & la vive persuasion dont il l'animoit. Il dit donc *que le Tribun étoit veritablement un Magistrat saint & inviolable, parce qu'il étoit dévoüé à la protection du peuple pour soutenir ses interêts.* *Mais*, ajouta-t-il, *si venant à changer sa destination, il fait tort au peuple, au lieu de le proteger, qu'il affoiblisse sa puissance, & qu'il l'empêche de donner ses suffrages, alors il se prive lui-même des droits & des honneurs qui lui ont été accordez, parce qu'il ne fait pas les choses pour lesquelles seules il les a reçus. Car autrement il faudroit souffrir qu'un Tribun démolît le Capitole, & qu'il brûlât nos arsenaux; encore même en ce faisant seroit-il Tribun, mauvais, sans doute, mais toujours Tribun. Au lieu que quand il détruit & renverse l'autorité & la puissance du peuple, il n'est plus Tribun. Eh n'est-ce pas une chose bien étrange & bien terrible qu'un Triban ait le droit, quand bon lui semble, de traîner en prison un Consul, & que le peuple n'ait pas celui d'ôter à un Tribun toute son autorité, quand il ne s'en sert que contre celui qui la lui a donnée, car c'est le peuple qui choisit également & le Consul & le Tribun? La Royauté même, outre qu'elle renferme en elle-même toute l'autorité & toute la puis-*

Discours que Tiberius fait au peuple pour justifier ce qu'il avoit fait contre Octavius.

Un Tribun cesse d'être Tribun quand il va contre les interêts du peuple.

sance des autres Magistrats, qui émanent d'elle, elle a encore cet avantage, qu'elle est consacrée par des cerémonies augustes & religieuses, qui l'approchent en quelque sorte de la Divinité; cependant Rome ne laissa pas de chasser Tarquin à cause de son injustice. L'insolence d'un seul homme fut cause que cette puissance souveraine, non-seulement la plus ancienne de cet Empire, mais celle qui donna la naissance à Rome, fut entierement abolie. Qu'y a-t-il de plus sacré & de plus venérable dans Rome que ces saintes vierges, qui veillent incessamment à conserver le feu sacré? Mais si quelqu'une d'elles vient à faire une faute, elle est enterrée toute vive sans misericorde; car en péchant contre les Dieux, elles ne conservent plus ce caractere inviolable, qu'elles n'ont qu'à cause des Dieux. De même quand un Tribun peche contre le peuple, il n'est plus juste qu'il conserve un caractere qu'il n'a reçu qu'à cause du peuple, car il détruit lui-même cette puissance qui fait toute son autorité. En effet s'il a été justement élu Tribun quand la plûpart des Tribus lui ont donné leurs suffrages, comment ne sera-t-il pas encore plus justement privé de sa charge quand toutes les Tribus auront donné leurs suffrages pour le déposer? Il n'y a rien de si saint & de si inviolable que les choses qui ont été consacrées aux Dieux, cependant jamais personne n'a empéché le peuple de s'en servir, de les changer de place, & de

Rois consacrez par les cerémonies augustes & religieuses.

Les Vestales perdent leur caractere inviolable, quand elles pechent contre les Dieux.

Elle a encore cet avantage, qu'elle est consacrée par des cerémonies augustes & religieuses.] Ce que Tiberius dit ici pour relever la majesté des Rois est remarquable. Ils étoient consacrez par des cerémonies augustes & religieuses. Ces cerémonies consistoient à consulter les Dieux par le moyen des Devins, & à faire des sacrifices. On peut voir Plutarque dans la vie de Numa.

les

les transporter à son gré. Il lui est donc permis de regarder le Tribunat comme une de ces choses consacrées & de le transferer à qui il veut. Et une preuve certaine que cette charge n'est ni inviolable, ni immuable, c'est que très-souvent ceux qui en ont été pourvus, s'en sont démis d'eux-mêmes & ont prié qu'on les en déchargeât.

Voilà les principaux chefs de la justification de Tiberius. Mais ses amis voyant les menées des nobles, & les menaces qu'ils faisoient contre lui, crurent qu'il étoit necessaire pour la sûreté de sa personne qu'il demandât d'être continué Tribun pour l'année suivante. Ce qu'ayant obtenu, il recommença à se concilier de plus en plus la faveur du peuple par de nouvelles loix où il abregeoit les années du service qu'ils devoient rendre à la guerre, leur accordoit le droit d'appeller au peuple de tous les jugemens des autres Magistrats, mêloit parmi tous les Juges, qui alors étoient tous pris dans le corps des Senateurs, un pareil nombre de Chevaliers, & rabaissoit & détruisoit en toutes manieres la force & l'autorité du Senat, plûtôt par un esprit de contention & de colere, que par aucun égard à la justice & au bien du Gouvernement.

Tiberius continué Tribun pour l'année suivante.

Nouvelles Loix qu'il propose en faveur du peuple.

Il cherche à détruire l'autorité du Senat.

Mais quand on vint à recueillir sur cela les suffrages, Tiberius & tout son parti, voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts, parceque tout le peuple n'étoit pas present, se mirent d'abord à s'emporter & à dire des injures aux autres Tribuns pour gagner du tems, & enfin il congedia l'As-

ſemblée en ordonnant qu'on ſe raſſemblât le lendemain. Tiberius s'étant donc rendu ſur la place en robe de deüil & dans l'état de la plus grande humiliation, & le viſage baigné de larmes, il conjura le peuple de le prendre ſous ſa protection, lui diſant *qu'il craignoit que ſes ennemis ne vinſſent la nuit abbattre ſa maiſon & le poignarder.* Par ce diſcours il émut tellement le peuple, qu'il y en eut pluſieurs qui allerent camper & paſſer la nuit autour de ſa maiſon pour lui ſervir de gardes.

Tiberius conjure le peuple de le prendre ſous ſa protection.

Le peuple campe la nuit autour de ſa maiſon, pour lui ſervir de gardes.

Le lendemain au point du jour l'Officier, qui avoit ſoin de garder les poulets, dont les Romains ſe ſervent pour la divination, les porta ſur la place, & leur jetta à manger devant eux. De tous ces poulets il n'y en eut qu'un ſeul qui ſortit de ſa cage, encore ne fut-ce qu'après que l'Officier l'eut longtems ſecoué, mais il ne toucha point à la mangeaille, & ne fit que lever l'aîle gauche & étendre la cuiſſe, après quoi il ſe retira dans ſa cage.

Préſage ſiniſtre qui arrive à Tiberius.

Cette avanture fit reſſouvenir Tiberius d'un autre preſage qui lui étoit arrivé. Il avoit un caſque, dont il ſe ſervoit dans les combats, qui

Autre préſagé malheureux qu'il avoit eû auparavant.

L'Officier, qui avoit le ſoin de garder les poulets dont les Romains ſe ſervent pour la divination.] Les Romains gardoient dans des cages des poulets, dont ils ſe ſervoient pour la divination. Ils jettoient de la pâture devant leur cage, & quand ces poulets mangeoient, ils obſervoient s'il tomboit quelque choſe de leur bec, qui fit du bruit en tombant à terre. Ce qu'ils appelloient *tripudium ſoliſtimum.* V. Ciceron dans le II. liv. de la Divinat. ſect. 24.

étoit orné magnifiquement, & remarquable sur tous les autres; deux serpens allerent faire leurs œufs dans ce casque sans qu'on s'en apperçût, & les firent éclorre; & ce souvenir fit qu'il fut encore plus troublé du presage des poulets. Cependant il ne laissa pas de sortir quand on l'eut averti que le peuple étoit assemblé au Capitole.

En sortant il se heurta le pied contre le seüil de la porte, & le coup fut si rude que l'ongle du gros doigt du pied en fut fendu, & que le sang sortit au travers du soulier. En marchant il apperçut à sa gauche sur les tuiles d'une maison des corbeaux qui se battoient. Et quoiqu'il fût accompagné d'une grosse troupe de gens, comme cela est vrai-semblable, à cause de sa dignité, une pierre poussée par un de ces corbeaux tomba justement auprès de son pied. Cela l'étonna & arrêta les plus hardis de ses partisans. Mais Blossius de Cumes, qui le suivoit, lui representa *que ce seroit une grande honte & une lâcheté insigne que Tiberius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain, & de protecteur du peuple, pour la crainte d'un corbeau refusât d'obéir à ses citoyens, qui l'appelloient à leur secours. Que ses ennemis ne tourneroient pas cette indignité en risée, mais qu'ils iroient semant parmi le peuple que c'étoit-là le trait d'un Tyran déja tout formé qui leur insultoit & les traitoit avec arrogance.*

Autres présages qu'il eut en sortant pour aller à la place.

Tiberius étonné, est sur le point de s'en retourner.

En même tems il reçut plusieurs messagers que ses amis, qui étoient au Capitole, envoyoient

au-devant de lui pour le presser de se hâter & pour l'assurer que tout alloit bien pour lui. En effet tout parut très-favorable & très-honorable à son arrivée, car du plus loin qu'on le vit, le peuple jetta un grand cri de joye pour marque de son affection, & quand il fut monté, il le reçut avec de grands honneurs, prenant grand soin que personne ne l'approchât qui ne fût connu. Là Mucius ayant commencé à appeller les Tribus pour venir donner leurs suffrages, on ne put rien faire de tout ce qui se pratiquoit dans ces occasions à cause du tumulte qu'exciterent les derniers, qui étant poussez repoussoient ceux qu'on renversoit sur eux, & entroient pêle-mêle les uns dans les autres. Dans ce desordre Fulvius Flaccus, un des Senateurs, monta sur un lieu éminent d'où il pouvoit être vû de toute l'Assemblée, & voyant qu'à cause du bruit il ne pourroit se faire entendre, il fit signe de la main qu'il avoit quelque chose à dire en particulier à Tiberius. Celui-ci ordonna en même tems au peuple de s'ouvrir pour lui donner passage, & Fulvius s'étant approché avec peine, l'avertit que le Senat étant assemblé, les nobles & les riches avoient fait tous leurs efforts pour attirer le Consul dans leur parti, & que n'ayant pû en venir à bout, ils avoient resolu de le tuer eux-mêmes sans le secours du Consul, & que pour cet effet ils avoient déja assemblé grand nombre de leurs amis & de leurs esclaves tous armez.

Cri de joye du peuple à la vûë de Tiberius.

C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas Flavius. *La famille des Flaccus n'étoit pas appellée* Flavia, *mais* Fulvia.

Fulvius Flaccus avertit Tiberius que les riches & les nobles ont resolu de l'assassiner.

Le Consul P. Mucius Scevola; son Collegue Calpurnius Piso étoit en Sicile.

Tiberius ayant communiqué ſur le champ cet avis à ſes amis, qui étoient autour de lui, ils ceignirent d'abord leurs robes, & rompant les baguettes des Licteurs avec leſquelles ils rangent la foule, ils en prirent les tronçons comme pour s'en ſervir à repouſſer ceux qui viendroient les attaquer. Ceux qui étoient les plus éloignez & qui n'avoient pas entendu ce que Tiberius avoit dit, étonnez de ces mouvemens, dont ils ne comprenoient pas la cauſe, demandoient tout haut ce que c'étoit. Alors Tiberius porta ſa main à ſa tête pour leur faire connoître par ce geſte le danger dont il étoit menacé, puiſqu'il ne pouvoit faire entendre ſa voix. Ses ennemis voyant ce geſte, coururent promptement au Senat lui annoncer que Tiberius demandoit ouvertement le diadême, alleguant pour preuve qu'il avoit touché ſa tête avec la main. Voilà d'abord une grande rumeur & une grande émotion dans la compagnie. Naſica preſſa ſur le champ le Conſul de ſecourir la ville & de détruire le Tyran. Mais le Conſul répondit doucement *qu'il ne commence-*

Geſte de Tiberius, comment expliqué par ſes ennemis.

Sage réponſe du Conſul à Naſica.

Ses ennemis, voyant ce geſte, coururent promptement au Senat lui annoncer que Tiberius demandoit ouvertement le diadême.] *Inde cum in Capitolium profugiſſet, plebemque ad defenſionem ſalutis ſuæ, manu caput tangens, hortaretur, præbuit ſpeciem regnum ſibi & diadema poſcentis.* Florus liv. III. c. XIV. C'étoit donner une explication bien maligne à un geſte très-innocent. Mais cette calomnie fut d'autant mieux reçuë, que le Senateur Pompeïus avoit déja répandu le bruit qu'Eudemus de Pergame avoit apporté à Tiberius le diadême & la robe bordée de pourpre. Il n'en falloit pas davantage pour accrediter l'explication que l'on donnoit à ſon geſte.

roit point à uſer de violence, qu'il ne feroit mourir aucun citoyen qu'il n'eût été jugé dans les formes, & que ſi le peuple, perſuadé ou forcé par Tiberius, venoit à ordonner quelque choſe d'injuſte, il s'y oppoſeroit de tout ſon pouvoir & l'empêcheroit de paſſer.

Action violente de Naſica.

Alors Naſica ſe levant avec colere, *puiſque le ſouverain Magiſtrat trahit & livre la ville*, s'écria-t-il, *que ceux qui ont le courage de ſecourir les loix me ſuivent*. Prononçant ces paroles, & ſe couvrant la tête du pan de ſa robe, il ſortit & marcha droit au Capitole. Ceux qui le ſuivoient, s'entortillerent leurs robes autour du bras, pour repouſſer ceux qu'ils rencontroient ſur leur chemin. Peu de gens oſoient s'oppoſer à leur paſſage à cauſe de leur dignité, ils fuyoient tous, & ſe renverſoient les uns ſur les autres, de maniere qu'ils étoient foulez aux pieds. Ceux qui ſuivoient ces Senateurs avoient apporté de leurs maiſons de gros bâtons & des leviers, & eux ſaiſiſſant les pieds & les débris des ſiéges que la foule du peuple avoit rompus en fuyant, ils ſe faiſoient jour pour joindre Tiberius, & frappoient à droite & à gauche tous ceux qui étoient devant lui. Tout prend la fuite, & il y en eut pluſieurs de tuez. Comme Tiberius lui-même s'enfuyoit, quelqu'un le retint par ſa robe. Il la laiſſa entre les mains de celui qui la retenoit, & ſe mit à fuir en tunique. Mais en courant il broncha & tomba ſur d'autres, qui étoient tombez devant lui. Dans le moment qu'il ſe relevoit, Publius Satureïus,

Sédition affreuſe excitée par les Senateurs.

Tiberius tombe en fuyant, & eſt aſſommé.

un de ses Collegues, le frappa le premier, & lui donna un grand coup sur la tête avec le pied d'un banc; le second coup lui fut donné par Lucius Rufus, qui s'en glorifioit comme d'un grand exploit de guerre. De tous les autres il y en eut plus de trois cens qui furent assommez à coups de bâtons & à coups de pierres, & il n'y en eut pas un qui fût tué avec l'épée.

Plus de trois cens Romains assommez avec lui.

Les historiens assurent que ce fut à Rome la premiere sédition, qui, depuis qu'on en eut chassé les Rois, fut terminée par le meurtre, & par le sang des citoyens, toutes les autres, qui s'étoient élevées auparavant, & qui n'étoient ni petites ni pour des sujets legers, avoient été calmées par les partis mêmes, qui cedoient les uns aux autres, le Senat par la crainte du peuple, & le peuple par le respect qu'il portoit au Senat. Il semble même qu'en cette occasion Tiberius se seroit aussi relâché sans beaucoup de peine, si on l'avoit pris par la douceur, & qu'on lui eût fait des remontrances; encore même auroit-il plûtôt cedé si on fût venu l'attaquer sans meurtre & sans effusion de sang, car il n'avoit autour de lui qu'environ trois mille hommes. Mais il paroît que cette sanglante execution fut plûtôt l'effet de la colere des riches & de la haine personnelle qu'ils avoient pour lui, que des raisons qu'ils alleguoient pour prétexte. Et ce qui le prouve, c'est la cruauté & l'inhumanité qu'ils exercerent sur son corps, car ils refu-

Ce fut la premiere sédition terminée par le meurtre depuis les Rois chassez.

L'inhumanité que les riches exercerent sur le corps de Tiberius.

ferent à son frere, malgré ses ardentes prieres, la permission de l'enlever & de l'enterrer la nuit, & ils le jetterent dans le Tibre avec tous les autres morts. Ce ne fut pas même encore là la fin; ils envelopperent tous ses amis dans son infortune, car sans aucune forme de procès ils bannirent tous ceux qu'ils ne purent prendre, & firent mourir tous ceux qui tomberent entre leurs mains. Du nombre de ces derniers fut Diophanes le Rheteur. Un certain Caïus Billius fut enfermé dans un tonneau avec des serpens & des viperes. Blossius de Cumes fut mené devant les Consuls, & là étant interrogé sur tout ce qui venoit de se passer, il avoüa qu'il avoit fait tout ce que Tiberius lui avoit ordonné; *mais*, lui dit Nasica, *s'il t'avoit ordonné de mettre le feu au Capitole?* A cela Blossius répondit d'abord en rejettant cette proposition, & en disant que Tiberius n'é-

Tous ses amis furent enveloppez dans son infortune.

Billius enfermé dans un tonneau avec des serpens.

Interrogatoire de Blossius.

Blossius de Cumes fut mené devant les Consuls, & là étant interrogé sur tout ce qui venoit de se passer.] Lælius, dans le Traité de Ciceron qui porte son nom, conte la chose autrement. Il dit, *que ce Blossius*, après que Tiberius eut été tué, *l'alla trouver comme il étoit enfermé à déliberer sur l'état present des choses avec les deux Consuls Popilius Lenas, & P. Rupilius, & qu'il le prioit instamment de lui pardonner, disant pour toute excuse, qu'il avoit tant d'estime pour Tiberius, qu'il se croyoit obligé de faire tout ce qu'il vouloit. Eh quoi*, lui repliqua Lælius, *s'il avoit voulu que tu eusses brûlé le Capitole, l'aurois-tu fait? Oh*, répondit Blossius, *c'est ce qu'il n'auroit jamais voulu. Mais s'il l'avoit voulu, je l'aurois fait. Vous voyez*, reprend Lælius, *quelle parole atroce. Et il a fait comme il le dit, ou plus même qu'il ne dit; car il n'a pas obéi à la temerité de Tiberius Gracchus, & ne s'est pas rendu le complice de sa fureur, mais il l'a excitée & s'est mis à la tête.* Dans ce passage de Lælius, cela n'a nullement l'air d'un interrogatoire juridique, comme dans Plutarque.

toit

étoit pas capable de lui donner un tel ordre. Et tous les autres s'opiniâtrant à lui faire toujours la même question, il répondit enfin, *si Tiberius me l'eût commandé, j'aurois crû ne pouvoir mieux faire que de lui obéïr, car jamais il ne me l'auroit commandé s'il n'avoit été utile pour le peuple*. Il se sauva pourtant de ce grand danger, & peu de tems après il se retira en Asie auprès d'Aristonicus, mais les affaires de ce Prince étant absolument ruinées, il se tua lui-même.

Blossius se tire de ce danger, & se tuë lui-même longtems après.

Le Senat, pour calmer & appaiser le peuple en lui donnant satisfaction, ne s'opposa plus au partage des terres, & lui suggera de nommer un autre Commissaire à la place de Tiberius. On en vint aux suffrages, & on élut Publius Crassus, allié de Tiberius, car sa fille Licinnia étoit mariée à son frere Caïus. Cependant Cornelius Nepos écrit que ce n'étoit pas la fille de Crassus que Caïus avoit épousée, que c'étoit celle de Brutus, qui avoit triomphé des Lusitaniens. Mais la plûpart des Historiens le rapportent comme nous.

Le Senat pour appaiser le peuple, consent au partage des terres.

Publius Crassus nommé Commissaire pour ce partage.

Comme le peuple étoit fort aigri de la mort de

Il se retira en Asie auprès d'Aristonicus.] Aristonicus étoit frere bâtard d'Attalus. Indigné que son frere eût donné son Royaume aux Romains, il voulut s'en mettre en possession par les armes, & s'empara de plusieurs villes. Les Romains envoyerent contre lui le Consul P. Licinius Crassus, la seconde année après la mort de Tiberius. Crassus fut battu & pris par Aristonicus. L'année suivante on envoya contre lui le Consul Perpenna, qui le battit & le fit prisonnier.

Et lui suggera de nommer un autre Commissaire.] Il y a dans le texte, *& lui suggera de nommer Titus, Commissaire*. Mais on a bien vû que ce mot Τίτον *Titus*, est corrompu. J'ai suivi les manuscrits qui ont ἕτερον, *un autre*.

Tiberius, & que l'on voyoit évidemment qu'il n'attendoit qu'une occasion de la venger, & que même il menaçoit d'appeller en justice Nasica, le Senat allarmé pour ce personnage, resolut, quoique sans aucune necessité, de l'envoyer en Asie, car dans toutes les occasions le peuple ne cachoit point son ressentiment, mais par-tout où il le rencontroit il s'emportoit contre lui comme contre un maudit, un tyran & un scelerat, qui avoit souillé du sang d'un Magistrat sacré & inviolable, le plus saint, le plus auguste & le plus respectable des Temples de Rome.

Le peuple menace d'appeller Nasica en Justice.

Le Senat l'envoye en Asie pour le dérober au ressentiment du peuple.

Nasica fut donc obligé de sortir de l'Italie, quoiqu'il fût revêtu du plus grand de tous les Sacerdoces, car il étoit souverain Pontife. Il fut quelque tems à errer çà & là hors de sa patrie, accablé de chagrin & d'inquietude, & au desespoir de son état, & bien-tôt après il mourut près de Pergame. Et il ne faut pas s'étonner que le peuple eût conçu une haine si violente contre lui, puisque Scipion l'Africain même, qui étoit un des hommes du monde que les Romains paroissent avoir le plus aimé & avec plus de justice, se vit sur le point de perdre toute cette affection & cette bienveillance, parce que lorsque la nouvelle de la mort de Tiberius lui fut portée devant la ville de Numance, il prononça à haute voix ce vers d'Homere : *Perisse comme lui quiconque imitera ses actions*. Ensuite

Nasica, quoique grand Pontife, est obligé de sortir de l'Italie.

Il meurt près de Pergame.

Le jeune Scipion pensa perdre toute l'affection du peuple, par un mot qu'il dit sur la nouvelle de la mort de Tiberius.

Perisse comme lui quiconque imitera ses actions.] C'est ce que Minerve dit dans le premier Livre de l'Odyssée à Jupiter, qui venoit de parler des crimes d'Egiste, ℣. 47.

Caïus & Fulvius lui ayant demandé en pleine assemblée ce qu'il pensoit de la mort de Tiberius, il fit une réponse qui donnoit à entendre qu'il n'approuvoit pas ce que ce Tribun avoit fait. Cette réponse offensa tellement le peuple, que depuis ce tems-là il lui rompoit toujours en visiere, & l'interrompoit quand il vouloit haranguer; ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant, & que lui de son côté il s'emporta jusqu'à dire des injures au peuple. Mais c'est de quoi nous avons écrit en détail dans la vie de Scipion.

Il fait entendre qu'il n'approuvoit pas ce que Tiberius avoit fait, & se rend par-là odieux au peuple.

Plutarque avoit écrit aussi la vie du second Scipion l'Africain.

Quant à Caïus Gracchus, d'abord après la mort de son frere, soit qu'il craignît encore ses ennemis, ou qu'il voulût attirer sur eux la haine publique, il commença à se retirer des assemblées & à vivre en repos dans son particulier, comme un homme qui se trouvoit dans un état d'humiliation & de bassesse, & qui ne pensoit desormais qu'à passer sa vie sans se mêler du gouvernement. De sorte que par-là il donna lieu à quelques-uns de semer de lui des discours desavantageux, & de le décrier comme un homme, qui abhorroit & détestoit la conduite de son frere. Il étoit encore alors fort jeune, car il avoit neuf ans entiers moins que Tiberius, & celui-ci n'en avoit pas encore trente, quand il fut tué. Mais après que par la suite du tems il eut fait connoître peu à peu que ses moeurs étoient très-éloignées de la paresse, de la mollesse, des débauches & de l'amour du gain, & qu'il travailloit à se former à l'éloquence, & à

Caïus Gracchus se retire des Assemblées, & vit en son particulier.

Cela donne lieu de le décrier.

Il n'avoit que 21. ans quand Tiberius fut tué.

L'éloquence regardée comme des aîles pour s'élever au gouvernement.

Il défend en Justice Vettius, & se rend suspect aux nobles par son éloquence.

se faire par-là comme des aîles pour s'élever au gouvernement, on vit évidemment qu'il ne meneroit pas une vie retirée & oisive. En effet il défendit en jugement un de ses amis, nommé Vettius, qui avoit été appellé en justice, & le peuple fut si ravi & si transporté d'aise & de plaisir de l'entendre, qu'il en paroissoit forcené. Aussi Caïus fit-il voir en cette occasion que les autres Orateurs n'étoient que des enfans auprès de lui. Ce grand succès le rendit suspect & redoutable aux nobles, qui dirent entr'eux qu'il falloit prendre toutes sortes de mesures pour l'empêcher de parvenir au Tribunat.

Il est élû Questeur.

Il va en Sardaigne avec le Consul Oreste.

Sur ces entrefaites il arriva par hasard qu'il fut élu Questeur, & qu'il lui échut par sort d'aller en Sardaigne en cette qualité avec le Consul Oreste. Cela fit un très-grand plaisir à ses ennemis, & ne lui fut pas desagréable, car aimant naturellement la guerre, & ne s'étant pas moins exercé aux armes, qu'à l'éloquence, d'ailleurs ayant quelque sorte d'horreur pour la Tribune & pour les affaires, & ne se sentant pas assez de force pour resister au peuple & à ses amis, qui l'y appelloient, il fut ravi de ce voyage. Cependant c'est presque l'opinion generale qu'il étoit entierement livré au peuple & plus déterminé encore que son

Et qu'il lui échut d'aller en Sardaigne en cette qualité avec le Consul Oreste.] L. Aurelius Orestes fut Consul avec Æmilius Lepidus l'an de Rome 627. 124 ans avant la naissance de N.S. & six ans après la mort de Tiberius Gracchus. Caïus alla donc Questeur en Sardaigne à l'âge de 27 ans.

frere à tout sacrifier pour lui plaire & pour parvenir par son moyen. Mais cela est faux, & il paroît au-contraire que ce fut plutôt la necessité, que le choix, qui l'obligea à se jetter dans le gouvernement. Ciceron lui-même écrit que comme il fuyoit les charges avec grand soin, & qu'il étoit resolu de passer sa vie en repos sans se mêler d'aucune affaire, son frere lui apparut une nuit en songe, & lui dit, *Caïus, pourquoi, differes-tu si long-tems? Il t'est impossible d'échapper. Une même vie & une même mort nous ont été marquées par le destin. Il a dit que nous nous sacrifierons pour le peuple.*

Il se jette dans le gouvernement plutôt par necessité que par choix.

Tiberius apparoît en songe à son frere Caïus. Ciceron raconte ce songe dans le 1. liv. de la Divination.

Caïus étant arrivé en Sardaigne, y donna toutes sortes de preuves de son courage. Il se distingua au-dessus de tous les jeunes gens en valeur contre les ennemis, en équité & en justice envers ceux qui dépendoient de lui, & en affection, obéissance & respect pour son General. Mais en tempérance, en simplicité, sobrieté, & amour pour le travail, il surpassa même tous ceux qui étoient au-dessus de son âge.

Il arriva cette année-là que l'hyver fut très-rude & très-mal sain en Sardaigne. Le General envoya demander aux villes des habits pour ses soldats. Les villes députerent en même tems au Senat pour le prier de les décharger de cette imposition trop onereuse. Le Senat reçut leur requête, & ordonna au General de chercher ailleurs de quoi habiller ses troupes. Comme le General ne trouvoit aucun moyen de fournir à cette

Oreste envoye demander aux villes de Sardaigne des habits pour ses soldats.

Grande équité du Senat.

dépense, & que cependant les troupes souffroient beaucoup, Caïus s'avisa d'aller de ville en ville, & il fit si bien par son éloquence, qu'il leur persuada à toutes d'envoyer d'elles-mêmes des habits, & de secourir les Romains dans une extrêmité si grande.

Ce que Caïus obtint par son éloquence.

Cette nouvelle étant portée à Rome, ce grand service parut un essai & un prélude de Caïus pour gagner l'affection du peuple, & troubla fort le Senat. Cela alla même si loin que des Ambassadeurs, arrivez en même tems à Rome de la part du Roi Micipsa, ayant déclaré au Senat que le Roi leur maître pour l'amour de Caïus, envoyoit en Sardaigne au General Romain une grande provision de bled, ils s'emporterent contr'eux, & les chasserent. Ils ordonnerent ensuite par un decret qu'on envoyeroit relever les soldats de cette armée, & que leur General seroit continué, ne doutant point que Caïus ne restât au-

Le Senat est allarmé de ce service de Caïus.

A quel excès le Senat porta sa jalousie contre Caïus.

Et il fit si bien par son éloquence, qu'il leur persuada à toutes d'envoyer d'elles-mêmes des habits.] Voilà un effet bien surprenant de l'éloquence. Des villes refusent une imposition; elles s'en font décharger par le Senat, & l'éloquence les force à faire de leur pur mouvement ce qu'elles avoient refusé à l'autorité, & dont elles avoient été déchargées.

Ce grand service parut un essai & un prélude de Caïus pour gagner l'affection du peuple.] Rien ne marque mieux combien le Senat & les nobles étoient jaloux & soupçonneux, que les deux exemples que Plutarque rapporte ici, l'un de la maniere dont ils expliquerent le grand service que Caïus venoit de rendre au public en sauvant les troupes, & l'autre de la maniere dont ils reçurent la liberalité de Micipsa dans un pressant besoin.

Ils ordonnerent ensuite par un decret qu'on envoyeroit relever les soldats de cette armée.] Le Senat

près de lui à cause de sa charge. Mais il n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, que plein de colere il s'embarqua. Et ayant paru à Rome contre l'attente de tout le monde, il fut blâmé, non-seulement de ses ennemis, mais aussi du peuple même, qui trouva fort étrange qu'un Questeur fût revenu avant son General. Il fut accusé & cité devant les Censeurs. Là il demanda audience pour se défendre, & parla si bien qu'il changea l'esprit de tous ses auditeurs, qu'il fut absous à pur & à plein, & qu'on déclara qu'on lui avoit fait une grande injustice. Il dit *qu'il avoit fait la guerre douze ans, quoique les loix n'en exigeassent que dix; qu'il avoit servi trois ans de Questeur à son General, quoique la loi permît au Questeur de se retirer après un an de service;*

Caïus, quoique Questeur, quitte son General en Sardaigne, & revient à Rome.

Il est blâmé de cette action, & cité devant les Censeurs.

Ce que Caïus dit pour sa justification. Il parle ainsi l'an de Rome 629. il étoit donc allé à la guerre à 17. ans.

persuadé que les soldats de l'armée d'Oreste étoient entierement à la dévotion de Caïus, parce qu'il les avoit sauvez en les faisant habiller, crut qu'il se vengeroit de lui, en les retirant & en envoyant au Consul de nouveaux soldats, qui n'ayant pas la même obligation à Caïus, ne lui seroient pas si dévouez. Mais ces soldats, qu'on faisoit revenir, ne pouvoient-ils pas être aussi utiles à Caïus dans Rome, qu'à l'armée? Il semble que cette politique du Senat n'est pas bien entenduë. Apparemment le Senat voyoit un mal present, au lieu que l'autre paroissoit encore éloigné. Et en cela sa prudence fut trompée.

Qu'il avoit servi trois ans de Questeur à son General.] Aulugelle nous a conservé la plus grande partie du discours de Caïus dans le XII. chap. de son XV. livre, & là Caïus dit lui-même, *Biennium enim fui in provincia; j'ai été deux ans en Sardaigne.* Il est question de sçavoir, quel texte doit être corrigé, ou celui de Plutarque, ou celui d'Aulugelle. A mon avis il faut lire comme dans Plutarque *trois ans*, & non pas *deux* comme dans Aulugelle, car Caïus avoit été Questeur les années 627. 628. & 629. puisqu'il n'étoit revenu à Rome que sur la fin de 629.

qu'il étoit le seul de cette armée qui avoit emporté sa bourse pleine d'argent, & qui la rappartoit vuide, & que tous les autres avoient bu le vin qu'ils avoient emporté dans des cruches, & qu'ils rapportoient ces mêmes cruches pleines d'or & d'argent.

On intenta contre lui divers autres chefs d'accusation.

Après cette affaire on lui en fit encore d'autres, & on intenta contre lui divers chefs d'accusation encore plus graves, car on l'accusa d'avoir sollicité les alliez de quitter le parti des Romains, & d'avoir eû part au soulevement qui étoit arrivé à Fregelles. Mais il répondit si bien à toutes ces charges, qu'il détruisit tous ces soupçons, & après s'en être lavé, il se mit à poursuivre le Tribunat. Tous les nobles & les riches generalement s'opposerent à lui dans cette poursuite; mais le peuple le favorisa tellement que de toute l'Italie il vint comme une inondation de gens qui se jetterent dans la ville pour assister à son élection, & que la foule y fut si grande, qu'une infinité ne purent trouver de logement, & que le champ de Mars s'etant trouvé trop petit pour contenir toute cette multitude, ils donnerent leur suffrage

Qui s'étoit revoltée. L. Opinius Préteur la réduisit & la rasa l'an de Rome 629.

Il détruit tous ces charges & poursuit le Tribunat.

Concours de toute l'Italie pour son élection.

Suffrages donnez à haute voix de dessus les toits.

Qui avoit emporté sa bourse pleine d'argent, & qui la rapportoit vuide.] Ce passage est défectueux dans le texte. Mais il est heureusement suppléé dans le ms. de la Bibliotheque de S. Germain, où on lit, μόνος δὲ τῶν στρατευσαμένων πλῆρες τὸ βαλλάντιον εἰσενηνοχὼς κενὸν ἐξενηνοχέναι.

Que de toute l'Italie il vint comme une inondation de gens qui se jetterent dans la ville pour assister à son élection.] Peut-on douter que les soldats qu'on avoit retirez de Sardaigne, ne fissent le plus grand nombre; & qu'ils ne se hâtassent de marquer leur reconnoissance à leur Questeur, auquel ils avoient tant d'obligation?

à

à haute voix de dessus les toits & les tuiles des maisons.

Tout ce que les Nobles purent obtenir du peuple, & rabattre de l'ambition, & des grandes esperances de Caïus, c'est qu'au lieu d'être le premier des Tribuns, comme il s'en flatoit, il ne seroit que le quatriéme. Mais ils ne gagnerent pas beaucoup par-là, car il ne fut pas plutôt installé dans cette charge, qu'il fut le premier. Outre qu'il avoit une éloquence à laquelle toute autre cedoit, l'accident, qui étoit arrivé à sa maison, lui donnoit une grande liberté de parler, & un moyen sûr de toucher en déplorant la mort de son frere, car quelque matiere qu'il traitât, il en revenoit toujours-là, & ramenoit le peuple sur cette idée, les faisant ressouvenir de tout ce qui s'étoit passé, & leur representant la conduite bien differente de leurs ancêtres. *Vos ancêtres*, leur disoit-il, *déclarerent autrefois la guerre aux Falisques pour venger Genucius, Tribun du peuple, qu'ils avoient maltraité en paroles seulement, & ils condamnerent à la mort un Caïus Vetturius, parce qu'un des Tribuns passant par la place, il avoit été le seul qui eût refusé de se retirer pour le laisser passer. Au lieu*, continua-t'il, *que ces gens*, en montrant les Nobles, *ont assommé devant vos yeux à coups de bâtons mon frere Tiberius, que son corps a été traîné au travers de la ville depuis le Capitole jusqu'au Tibre où on l'a jetté; & que tous ses amis, qui sont tombez entre leurs mains, ont été mis à mort sans aucune forme de Justice. Cependant c'est une coutume*

Les Nobles obtiennent qu'il ne seroit que le quatriéme Tribun.

Il devient aussi-tôt le premier par son éloquence.

Harangue de Caïus au peuple. Elle justifie bien l'eloge que Plutarque vient de donner à son éloquence.

Coutume pratiquée de tout tems à Rome en matiere criminelle.

de tout tems observée à Rome, lorsqu'un homme avoit un procès criminel, qui alloit à la mort, s'il refusoit d'obéir aux sommations, qui lui étoient faites, le jour qu'on devoit le juger; on envoyoit dès le matin à la porte de sa maison un Officier l'appeller à son de trompe, & jamais, avant que cette ceremonie eût été faite, les Juges ne donnoient leur voix contre lui, tant ces hommes sages avoient de retenuë, & de précaution dans leurs jugemens quand il s'agissoit de la vie d'un citoyen.

Caïus loüé de sa voix grande & forte.

Il propose deux Edits.

Après qu'il eut bien ému & excité le peuple par ces discours, car il avoit la voix si grande & si forte qu'il pouvoit se faire entendre aisément de toute une multitude, il proposa deux Edits, l'un, qui portoit *que tout Magistrat, que le peuple auroit déposé, ne pourroit plus être reçu à aucune charge.* Et l'autre qui ordonnoit *que le Magistrat, qui auroit banni un citoyen sans lui avoir fait son procès dans les formes, seroit jugé par le peuple en dernier ressort.*

La premiere de ces Loix notoit & dégradoit nommément le Tribun Marcus Octavius, que Tiberius avoit déposé, & l'autre tomboit sur Popilius, qui étant Préteur, avoit banni les amis de Tiberius sans aucune forme de Justice. Pour Popilius, il ne voulut pas s'exposer à ce jugement du peuple, & abandonna l'Italie. Et Caïus cassa de lui-même son premier Edit, & déclara publiquement qu'il donnoit Octavius aux prieres de sa mere Cornelie, qui lui avoit demandé cette grace. Le peuple en fut ravi, & consentit volontiers à cette révocation, car il honoroit Cornelie

Il casse lui-même son premier Edit, à la priere de sa mere Cornelie.

autant en consideration de ses deux fils, que pour l'amour de son pere, comme cela parut bien-tôt après par une statuë de bronze qu'on lui éleva & sur laquelle on mit cette inscription, *Cornelie mere des Gracques*.

Statuë de bronze élevée à Cornelie, & l'inscription de cette statuë.

On rapporte plusieurs bons mots de Caïus, qui les dit publiquement au sujet de sa mere à un de ses ennemis, *Quoi*, lui dit-il, *tu oses médire de Cornelie qui a mis au monde Tiberius*? Et comme ce médisant étoit extrêmement décrié pour un vice infâme, *Sur quoi fondé*, lui dit-il, *as-tu l'audace de te comparer à Cornelie? as-tu enfanté comme elle? Tous les Romains sçavent pourtant qu'elle a couché plus souvent sans mari, que toi sans homme*. Tel étoit le sel de ses discours, & l'on pourroit rassembler beaucoup de traits semblables de tous ses écrits.

Bons mots de Caïus.

Parmi les Edits, qu'il proposa pour relever la puissance du peuple & pour rabaisser celle du Senat, il y en eut un qui regardoit les Colonies, qui donnoit aux pauvres les terres des villes où on les envoyoit pour les repeupler; un autre en faveur des troupes, qui ordonnoit qu'on leur fourniroit les habits sans rien retrancher pour cela de leur solde, & qu'on n'enrolleroit point de soldat qui n'eût dix-sept ans accomplis; un troi-

Edits que Caïus proposa pour relever la puissance du peuple, & rabaisser celle du Senat.

Habits des soldats pris sur leur solde avant Caïus.

Et sur laquelle on mit cette inscription, Cornelie mere des Gracques.] Quelle grandeur dans cette simplicité! quel éloge pour Cornelie, & quel éloge pour les Gracques! & tout cela en trois mots.

Que toi sans homme.] Le Grec dit, *que toi qui es un homme*. Mais il m'a paru qu'il y avoit plus de sel dans la maniere dont je l'ai mis, quoique ce soit le même sens.

siéme en faveur des alliez, qui donnoit à tous les peuples d'Italie le droit de suffrage tel que l'avoient les propres citoyens; un quatriéme pour diminuer aux pauvres le prix du bled; & un cinquiéme enfin, qui concernoit la justice, par lequel il retranchoit la plus grande partie de l'autorité du Senat, car les Senateurs étoient les seuls Juges de tous les procès, ce qui les rendoit très-redoutables aux Chevaliers & au peuple. Il mêla donc aux trois cens Senateurs qu'il y avoit alors, un pareil nombre de Chevaliers, & fit que les jugemens de toutes les causes appartinrent également à ces six cens Juges.

Les Senateurs seuls Juges de tous les procès.

En proposant cette Loi il n'oublia rien de tout

Il mêla donc aux trois cens Senateurs qu'il y avoit alors, un pareil nombre de Chevaliers.] Dans l'Epitome de Tite-Live LX. il est porté qu'il mêla six cens Chevaliers aux trois cens Senateurs. Mais peut-être que le passage doit être expliqué de cette maniere, que Caïus allia au Senat les six cens Chevaliers qui étoient à Rome, mais tantôt les uns, & tantôt les autres, de sorte qu'il y avoit toujours autant de Chevaliers que de Senateurs, & jamais davantage. Ce sens semble même determiné par ce que Plutarque dit ensuite, que le peuple donna à Caïus le droit de choisir les Chevaliers qu'il vouloit établir pour Juges. Mais le sçavant Paul Manuce dans son excellent Traité des loix, a fait voir que Plutarque s'est trompé en cet endroit, & que Caïus n'associa pas les Chevaliers au Senat pour le jugement des procès, mais qu'il l'ôta entierement au Senat, & le donna aux Chevaliers, qui joüirent de ce droit pendant seize ou dix-sept ans jusqu'au Consulat de Servilius Cæpio, qui associa le Senat. Les Chevaliers furent ensuite rétablis dans ce droit, ensuite il fut encore partagé entre les Chevaliers & les Senateurs jusqu'au tems de Sylla, qui en priva les Chevaliers, ce qu'il prouve par l'autorité de Velleius, d'Asconius, d'Appian, de Tite-Live & de Ciceron même. Ruauld a aussi traité cette matiere dans son animadv. XXVI.

ce qui la pouvoit faire passer, mais il s'avisa surtout d'une chose très-bien pensée. Jusques-là tous ceux qui haranguoient le peuple, se tournoient toujours vers le Senat, & vers le lieu, qu'on appelloit le Comice; & lui en haranguant il affecta de se tourner vers l'autre bout, qui étoit la place publique, & en usa toujours de même depuis ce moment-là, de sorte que par un leger changement de situation & de vûë il introduisit un changement très-considerable dans l'Etat, & fit que le Gouvernement devint en quelque sorte Democratique, d'Aristocratique qu'il étoit auparavant, en faisant voir aux Orateurs qu'ils devoient adresser leurs discours, non au Senat, mais au peuple. Et comme le peuple ne reçut pas seulement cette loi, mais lui donna encore à lui-même le droit de choisir les Chevaliers, qu'il vouloit établir pour Juges, il se trouva tout d'un coup revêtu d'une puissance souveraine & Monarchique. Le Senat même souffrit qu'il assistât à ses déliberations & qu'il lui donnât ses conseils, & il ne lui conseilloit jamais que ce qui lui étoit séant & utile. Tel fut

Ceux qui haranguoient le peuple se tournoient toujours vers le Senat.

Caïus introduit la coutume de se tourner vers le peuple.

Ce leger changement change la face de l'Etat.

Caïus revêtu d'une puissance souveraine & Monarchique.

Le Senat souffre qu'il assiste à ses Assemblées.

De sorte que par un leger changement de situation & de vûë.] Ce changement de situation & de vûë paroît en effet très-leger & très-peu important, mais il étoit très-considerable, & ne pouvoit pas manquer d'avoir l'effet qu'il eut. Un Orateur qui en parlant se tournoit du côté du Senat, reconnoissoit l'autorité du Senat, au lieu qu'en se tournant du côté du peuple, il reconnoissoit l'autorité du peuple, & rien n'est plus conforme à la nature & à la raison, & tel a toujours été l'usage de tous les païs. Encore aujourd'hui parmi nous celui du côté duquel on se tourne en parlant en public, ou à qui on adresse la parole, est reconnu pour le maître & le plus puissant.

par exemple l'avis qu'il ouvrit sur quelques bleds que Fabius, qui commandoit en Espagne à la place du Préteur, avoit envoyez, avis très-moderé, très-beau & très-juste, car il persuada au Senat de faire vendre ces bleds, d'en envoyer l'argent aux villes qui les avoient fournis, & de faire à Fabius une severe reprimende de ce qu'il rendoit la puissance Romaine odieuse & insupportable aux Espagnols.

Avis très-juste & très-beau que Caïus donna au Senat.

Cela lui acquit dans les Provinces une très-grande réputation avec la bienveillance de tous les peuples. Il fit aussi des Ordonnances pour envoyer des Colonies dans les villes desertes, pour faire de grands chemins, pour bâtir des greniers publics, & il se chargea lui-même de l'Intendance & de la conduite de ces grands Ouvrages, sans jamais succomber sous le travail, & sans paroître ni accablé, ni embarrassé de tant & de si grandes entreprises, mais au contraire les executant toutes avec une aussi admirable celerité, & avec autant de soin, que si chacune eût été la seule dont il fût chargé. De sorte que ceux qui le haïssoient, ou qui le craignoient, étoient surpris de son activité & de sa diligence. Le peuple étoit ravi de le rencontrer & de le voir toujours suivi d'une foule d'Entrepreneurs, d'Ouvriers, d'Ambassadeurs, d'Officiers, de soldats, de gens de lettres, avec lesquels il s'entretenoit familierement avec beaucoup de douceur, conservant toujours sa gravité & sa dignité au milieu de cette humanité & de cette politesse, s'accommo-

Ordonnances très-utiles de Caïus.

Nombreuse Cour que Caïus avoit toujours autour de lui.

Il conservoit toute sa dignité au milieu de sa politesse.

dant au genie des uns & des autres, & disant à chacun ce qui leur convenoit. En quoi faisant il décreditoit & faisoit paroître fâcheux & injustes les calomniateurs, qui vouloient le faire passer pour un homme incommode, terrible & emporté. Car il se montroit encore plus populaire dans le commerce, & dans toutes les actions de la vie civile, que dans les fonctions de son ministere, & dans ses discours publics.

Aussi populaire dans le commerce que dans ses discours publics.

L'ouvrage qu'il prit le plus à cœur, & auquel il s'appliqua avec le plus de soin, c'est à faire & à dresser les grands chemins publics qu'il avoit ordonnez, & en s'attachant particulierement à la commodité, il ne négligea ni la beauté ni la grace. Il poussa ces chemins en droite ligne au travers des terres, les pava de belles pierres de taille partout où il en étoit besoin, & les assurant, & les affermissant ailleurs par des monceaux de sable qu'il faisoit battre & lier comme du ciment. Toutes les fondrieres & tous les ravins, que les torrens, ou les eaux croupies avoient creusez, il les faisoit combler, ou il en joignoit les bords par des ponts solides, de sorte que les deux côtez étant d'une hauteur égale & parallele; tout l'ouvrage étoit également uni & très-agréable à la vûe. De plus il partagea tous ces chemins par espaces égaux, qu'ils appellent milles, & le mille est à peu près de huit stades; & pour marquer ces milles, il fit planter de grands pilliers de pierre. Il y ajoûta une chose d'une grande

Le grand soin qu'il eut de faire dresser de grands chemins.

Huit stades font justement mille pas.

commodité, c'est qu'aux deux côtez des chemins il fit planter de belles pierres debout à une moindre distance l'une de l'autre, afin qu'elles aidassent les voyageurs à monter à cheval sans le secours de personne.

Pour toutes ces choses le peuple l'élevoit jusques au ciel par ses loüanges, & témoignoit qu'il étoit prêt à lui donner toutes les marques les plus essentielles de son affection. Caïus, pour profiter de cette bienveillance, lui dit un jour en le haranguant, *qu'il lui demandoit une seule grace, qui lui tiendroit lieu de toutes les récompenses s'il l'obtenoit, & du refus de laquelle il ne se plaindroit jamais.* A ces mots il n'y eut personne qui ne crût qu'il alloit demander le Consulat & le Tribunat ensemble. Mais le jour de l'élection des Consuls étant venu, & tous les esprits étant dans l'attente de ce qu'il alloit faire, on le vit arriver sur la place, menant par la main Caïus Fannius, briguant & sollicitant pour lui avec tous ses amis. Cette sollicitation fut d'un grand poids pour Fannius, car il fut élu Consul, & lui, il fut

Il demande au peuple une seule grace.

Contre l'attente de tout le monde, il demande le Consulat pour son ami Fannius.

Afin qu'elles aidassent les voyageurs à monter à cheval sans le secours de personne.] C'est ce que signifie ἀναβολεὺς μὴ δεόμενος, ἀναβολεὺς, étoit un homme, un valet qui aidoit son maître à monter à cheval. Ceux qui ont expliqué *sans étriers* se sont trompez; car en ce tems-là les étriers n'étoient point encore connus.

Qu'il alloit demander le Consulat & le Tribunat ensemble.] Mais ces charges n'étoient pas compatibles, & ne pouvoient être possedées ensemble par le même Magistrat. Il faut donc entendre qu'on croyoit qu'il les demanderoit pour deux années differentes.

nommé

nommé pour la seconde fois Tribun sans qu'il briguât, ni qu'il demandât, par la seule faveur du peuple. Mais comme il vit que le Senat étoit son ennemi déclaré, & que le Consul Fannius, malgré le grand service qu'il venoit de lui rendre, étoit extrêmement refroidi, il recommença à s'attacher de plus en plus le peuple par de nouveaux Edits, car il ordonna qu'on meneroit des colonies à Tarente, & à Capouë, & que le droit de Citoyen seroit étendu sur tous les peuples Latins. Sur cela le Senat, craignant que son autorité ne vînt à tel point qu'il seroit invincible, resolut de tenter un moyen très-nouveau & très-inoüi de détourner cette faveur excessive, en flatant & en caressant le peuple à l'envi, & en cherchant à lui complaire en tout contre toute sorte de raison, d'honnêteté, & de justice.

Parti très-honteux que le Senat prend pour enlever à Caïus la faveur du peuple.

Parmi les Collegues de Caïus au Tribunat il y en avoit un, nommé Livius Drusus, qui étoit aussi heureusement né & avoit été aussi-bien élevé qu'aucun autre des Romains, & qui en éloquence & en richesses pouvoit le disputer à ceux qui étoient les plus puissans & qui avoient le plus de réputation. Les premiers de Rome s'adressent à lui & le pressent de s'opposer à Caïus & de se liguer avec eux contre lui, non en violentant le peuple, ni en resistant à ses volontez, mais au-contraire en faisant tout ce qui pouvoit lui être agréable, & en lui accordant des choses par le refus desquelles il auroit été bien plus

Le Senat gagne Livius Drusus, un des Tribuns, & le porte à se liguer avec eux contre Caïus.

honnête d'encourir sa haine & de s'exposer à toute sa fureur. Livius Drusus se livre donc au Senat, & prostituant son ministere à ne servir que ses desirs, il rend des Edits, qui n'avoient rien de beau ni d'utile, mais dont le seul but étoit de surpasser Caïus, & d'entrer en lice avec lui à qui feroit plus de plaisir au peuple, ni plus ni moins que ceux qui font joüer devant lui des Comedies pour le divertir.

Livius Drusus prostituë son ministere au Senat.

Il entre en lice avec Caïus, à qui complairoit le plus au peuple.

Par-là le Senat fit connoître bien évidemment qu'il n'étoit point du tout fâché des Ordonnances de Caïus, mais que dans tout ce qu'il faisoit, il n'avoit en vûë que de le ruiner & de l'abbattre. En effet lorsque Caïus ordonna d'envoyer seulement deux colonies, & de choisir les plus honnêtes gens des Citoyens, le Senat ne manqua pas de s'élever & de crier qu'il accabloit & fouloit le peuple; & quand Livius Drusus ordonna d'en envoyer douze, & de choisir pour chacune trois mille des plus pauvres Citoyens, il le favorisa de tout son pouvoir. Si Caïus distribuoit aux pauvres des terres en les chargeant chacun de payer une rente annuelle au tresor public, le Senat le détestoit comme un homme qui flatoit & gâtoit le peuple; & quand Livius déchargeoit les pauvres de cette rente, & qu'il leur laissoit

Le Senat n'en vouloit point aux Ordonnances de Caïus, mais à sa personne.

Procedé très-injuste du Senat.

Ni plus ni moins que ceux qui font joüer devant lui des Comedies pour le divertir.] Car en Italie comme en Grece les Poëtes, qui faisoient joüer leurs pieces, tâchoient de se surpasser les uns & les autres pour attirer la faveur du peuple, & les Magistrats, qui les achetoient, entroient dans cette sorte d'ambition.

ces terres franches & quittes, le Senat le loüoit & en étoit ravi. Bien plus Caïus ayant fait accorder le droit de suffrage aux peuples Latins, le Senat en murmura & en fut affligé; & lorsque Livius ordonna que les Generaux n'auroient pas la liberté de faire foüetter de verges un soldat Latin, le Senat applaudit & lui aida à faire passer sa Loi. Aussi Livius dans les harangues qu'il faisoit en proposant ses Edits, ne manquoit jamais de dire *qu'il les proposoit de l'avis même du Senat, qui avoit soin du peuple*. Et c'étoit la seule chose qu'il y avoit d'utile dans ses Edits & dans ses discours. Car le peuple en devint plus doux envers le Senat, & au lieu qu'auparavant il haïssoit tous les principaux de cette compagnie, & les avoit pour suspects, Livius adoucit & éteignit entierement cette ancienne animosité & ces défiances, en lui persuadant que c'étoit du consentement & à la suscitation même des Senateurs, qu'il se portoit à lui complaire & à lui faire toutes sortes de plaisirs.

Loi de Livius Drusus, qui ôtoit aux Generaux la liberté de faire foüetter de verges un soldat Latin.

Livius éteint l'ancienne animosité du peuple contre le Senat.

Mais ce qui assuroit le plus le peuple de l'affection de Livius & de sa grande droiture, c'est que dans tout ce qu'il proposoit, il n'y avoit jamais rien qui le regardât personnellement, ni qui favorisât le moins du monde ses interêts; car tous ces emplois d'aller rebâtir des villes, & mener des Colonies, il les faisoit tomber à d'autres, & ne voulut jamais avoir le maniment de l'argent, au lieu que Caïus retenoit toujours pour lui la

Grand desinteressement de Livius.

Caius retenoit toujours pour lui les comm

missions les plus importantes.

plûpart de ces commissions & toujours les plus importantes. Rubrius un de ses Collegues ayant ordonné par un Edit qu'on iroit rebâtir Carthage, qui avoit été détruite par Scipion, & le sort ayant nommé Caïus à cet emploi, il s'embarqua pour aller mener cette Colonie en Afrique. Alors Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus hautement contre lui, & travailla de plus en plus à gagner le peuple & à se concilier sa faveur, surtout en accusant ouvertement Fulvius.

Il mene une Colonie à Carthage.

Drusus accuse Fulvius.

Ce Fulvius étoit l'ami particulier de Caïus, & il avoit été élu avec lui Commissaire pour le partage des terres. C'étoit un esprit séditieux, ouvertement haï de tout le Senat, & suspect à tous les Romains, comme un homme qui ne cherchoit qu'à allumer une guerre civile, & qui excitoit secretement les peuples d'Italie à se revolter. Ces bruits couroient sourdement sans aucun indice & sans aucune preuve certaine, mais il les rendoit vrai-semblables par sa conduite, en ne prenant jamais aucun parti sage, & en se déclarant toujours contre celui de la paix.

Caractere de Fulvius.

C'est ce qui contribua le plus à la ruine de Caïus, car toute la haine, qu'on avoit pour Fulvius, retomba sur lui. Mais après que Scipion l'Africain eût été trouvé sans vie dans son lit sans qu'il eût paru aucune cause de mort, & qu'on eut crû appercevoir sur son corps quelques marques de coups & de violence, comme nous l'avons écrit dans sa vie, alors la plûpart des gens accuserent ouver-

Fulvius cause la ruine de Caïus.

tement Fulvius, qui étoit son ennemi déclaré, & qui ce jour-là même s'étoit emporté contre lui dans la Tribune & en termes très-offensans. On eut aussi quelque soupçon contre Caïus. Cependant cet horrible attentat, commis contre le premier & le plus grand homme de la République, ne fut ni puni ni recherché; car le peuple s'y opposa & empêcha le jugement, de crainte qu'il n'y eût des indices contre Caïus, & qu'il ne fût trouvé coupable de ce crime si on l'approfondissoit, mais cela arriva quelque tems auparavant.

Fulvius accusé d'avoir procuré la mort de Scipion.

Cela étoit arrivé l'an de Rome 624. sept ans avant l'année dont il parle ici. Caïus n'avoit alors que 24. ans.

Pendant que Caïus étoit en Afrique occupé à rebâtir & à repeupler Carthage, dont il changea le nom, & qu'il appella *Junonia*, c'est-à-dire, *la ville de Junon*, on dit que les Dieux lui envoyerent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. Car le bâton de la premiere enseigne fut rompu par la violence d'un vent impétueux, qui se leva tout à coup, & qui faisoit de grands efforts pour l'enlever, & par la resistance du porte-enseigne qui s'efforçoit de son côté de la retenir; les entrailles des victimes, qui étoient déja sur l'Autel, furent emportées & dis-

Caïus change le nom de la ville de Carthage, & lui donne celui de Junonia.

Presages funestes que les Dieux lui envoyent.

Dont il changea le nom, & qu'il appella Junonia.] Voici Carthage nommée *Junonia, la ville de Junon*, par Caïus, près de cent ans avant que Virgile travaillât à son Eneide; & par conséquent ce n'est pas par une fiction poëtique que Virgile a dit de cette ville-là,

Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Post habita coluisse Samo.

On voit qu'il a suivi une tradition reçüe, & la même qui avoit porté Caïus à changer l'ancien nom de Carthage en celui de *la ville de Junon*.

persées par ce tourbillon, & jettées bien-loin au-delà des palissades dont on avoit marqué l'enceinte de la nouvelle ville; des loups survenant arracherent ces palissades & les emporterent fort loin.

Caïus après avoir tout reglé à Carthage en soixante-dix jours, s'en retourne à Rome.

Malgré tous ces présages sinistres, Caïus ayant reglé & ordonné toutes choses dans l'espace de soixante-dix jours en tout, se rembarqua, & revint à Rome, parce qu'il apprit que Fulvius y étoit extrêmement pressé par Drusus, & que les affaires avoient grand besoin de sa presence; car Lucius Hostilius, qui étoit fort porté pour l'Oligarchie & qui avoit beaucoup de credit dans le Senat, ayant brigué l'année précedente le Consulat, avoit été refusé par la protection que Caïus avoit donnée à Fannius, & par les brigues qu'il avoit faites en sa faveur. Mais il y avoit toute apparence qu'à la premiere élection il seroit reçu à cause de la quantité de gens qui le favorisoient; & on ne doutoit point que dès qu'il seroit en charge, il ne vînt à bout de détruire Caïus, dont la puissance commençoit à baisser & à se flêtrir, le peuple étant déja saoul de ses Ordonnances flateuses, parce que tout étoit plein de gens qui ne cherchoient qu'à lui complaire, &

La puissance de Caïus diminuë auprès du peuple, & pourquoi.

Car Lucius Hostilius.] Il n'y a point de Lucius Hostilius qui ait brigué le Consulat cette année-là; Aretinus & Sigonius ont fort bien vû qu'il falloit lire *Lucius Opimius*. Car c'est Opimius, qui ayant brigué inutilement le Consulat pour l'an 631. fut nommé Consul pour l'année suivante avec Q. Fabius Maximus.

que le Senat même les laissoit faire très-volontiers.

Dès que Caïus fut de retour à Rome, la premiere chose qu'il fit, ce fut de changer d'habitation, car au lieu qu'il logeoit au mont Palatin, il alla loger au-dessous de la place, ce qui étoit beaucoup plus populaire, parce que c'étoit-là le quartier de la plus vile populace, & des plus pauvres des Citoyens. Ensuite il proposa le reste de ses loix comme pour les faire autoriser par les suffrages du peuple. Comme une grande foule accouroit de tous les environs, & se rangeoit autour de lui, le Senat persuada au Consul Fannius de chasser tout ce peuple, qui n'étoit point habitant de Rome, & de ne laisser que les Romains naturels. On publia donc à son de trompe cette défense jusqu'alors inoüie & très-étrange, qu'aucun des alliez & des amis de Rome ne se trouvât dans la ville pendant les jours de l'élection. Mais en même tems Caïus fit mettre partout des affiches pour se plaindre de cette proclamation si injuste du Consul, & pour promettre main-forte à tous les alliez qui resteroient dans Rome. Il ne tint pourtant pas sa parole, car voyant un de ses amis & de ses hôtes même traîné en prison par les Officiers du Consul, il passa outre, & ne lui donna aucun secours, soit qu'il craignît de faire voir que son pouvoir étoit déja fort diminué, soit, comme il le dit lui-même, qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis un prétexte de prendre les armes, pré-

Caïus change d'habitation pour faire sa cour au peuple.

Défense inoüie que Fannius fait publier à son de trompe.

Caïus fait mettre des affiches contre cette publication.

Il laisse traîner en prison un de ses hôtes.

Raison qu'il en donne lui-même.

texte qu'ils auroient embrassé avec joye, pour faire éclater leurs mauvais desseins.

Il se broüille avec ses Collegues, & pour quel sujet.

Il arriva en même tems qu'il se broüilla extrêmement avec ses Collegues. Et en voici le sujet: Le peuple devoit assister à un combat de Gladiateurs qu'on lui préparoit dans la place publique. La plûpart des Magistrats firent dresser tout autour de la place des échafauds pour les loüer. Caïus leur fit commandement de les abbattre, afin que les pauvres eussent ces places pour voir ce spectacle sans payer. Comme personne n'obéïssoit à son commandement, il attendit la nuit qui préceda ces jeux, & prenant avec lui tous les charpentiers & tous les ouvriers qu'il avoit en sa disposition, il fit abbattre lui-même tous ces échafauds, & le lendemain matin il montra aux pauvres la place vuide pour les recevoir. Cette action le fit regarder du peuple comme un homme de resolution & de courage; mais ses Collegues en furent très-mécontens, & le regarderent comme un homme violent & d'une temerité outrée. Il sembla même que cela fit qu'on lui refusa le troisiéme Tribunat qu'il poursuivoit. Ce n'est pas qu'il n'eût la pluralité des suffrages, mais on prétend que ses Collegues, par un esprit de vengeance, prévariquerent très-injustement dans le rapport qu'ils en firent. Il est vrai que cela ne fut pas bien averé dans le tems, & demeura douteux.

Caïus pour plaire au peuple, fait abbattre les échafauds que les Magistrats avoient fait dresser.

Il est débouté du troisiéme Tribunat par la prévarication de ses Collegues.

Prévarication dans le rapport des suffrages.

Caïus supporta fort impatiemment ce refus, &

& l'on assure que voyant ses ennemis rire de son malheur, il leur dit avec une insolence trop outrée, *qu'ils rioient d'un ris Sardonien, ne voyant point dans quelles tenebres il les précipitoit par ses Ordonnances.*

Mot insolent de Caïus.

Lucius Opimius ayant été élu Consul, il commença à casser plusieurs de ses loix, & à rechercher le nouvel établissement qu'il avoit fait à Carthage, le tout à dessein de l'irriter, afin que par ses emportemens il mît en colere quelqu'un des citoyens, & donnât lieu de le tuer. Caïus supporta d'abord tous ces affronts avec patience. Mais ses amis, & surtout Fulvius, l'aiguillonnerent si fort, qu'il assembla de nouveau des gens pour s'opposer au Consul. On prétend que sa mere même entra dans cette espece de conjuration & le seconda dans cette entreprise, ayant secretement loüé des étrangers & les ayant envoyez à Rome déguisez en moissonneurs; car c'est ainsi qu'on le trouve écrit en paroles couvertes dans les lettres qu'elle écrivoit à son fils. D'autres assurent que cela se passa, non-seulement sans la participation de Cornelie, mais contre son gré, & qu'elle en fut très-fâchée.

Le Consul Opimius casse plusieurs loix de Caïus, & recherche ce qu'il a fait à Carthage.

Caïus assemble des gens pour s'opposer au Consul.

Comment Cornelie seconde son fils.

Le jour donc que le Consul Opimius devoit casser les loix de Caïus, ils s'emparerent tous deux du Capitole dès le matin, & le Consul Opimius ayant fait son sacrifice, un de ses Officiers nommé Quintus Antyllius, qui emportoit les entrailles des victimes, dit à Fulvius, & à

ceux qui étoient en grand nombre autour de lui, *méchans citoyens que vous êtes, faites place, & laissez passer les gens de bien.* Quelques-uns ajoutent, qu'en prononçant ces paroles, il leur montra le bras nud avec une posture fort deshonnête pour leur faire affront, ce qui les irrita tellement, qu'Antyllius fut tué sur la place à coups de poinçons de tablettes, qu'on dit qu'ils avoient fait faire exprès.

Insolence de Q. Antyllius. Victor l'appelle Atilius.

Il est tué sur la place par le peuple, avec des poinçons de tablettes.

Tout le peuple fut fort troublé de ce meurtre, mais les deux chefs se trouverent dans des sentimens bien opposez. Car Caïus fut très-fâché de cette avanture & s'emporta contre ses gens, leur reprochant qu'ils avoient donné prise sur eux à leurs ennemis, qui ne cherchoient depuis longtems qu'un prétexte. Opimius au-contraire, regardant cette occasion comme un prélude favorable, s'éleva & excita le peuple à la vengeance; mais il survint une grosse pluye qui les obligea de se séparer.

Caïus est très-fâché de ce meurtre, & Opimius en est ravi.

Le lendemain dès le matin le Consul assembla le Senat, & pendant qu'il expedia les affaires au-dedans, d'autres, selon que cela avoit été concerté entr'eux, ayant mis le corps d'Antyllius tout nud sur un lit, le porterent au travers de la place jusqu'au Senat avec de grands cris & des

Il leur montra le bras nud avec une posture fort deshonnête, pour leur faire affront.] C'est ce que signifient à mon avis ces mots [illegible] ἐφ' ὕβρει σχηματίζοντα, ce qui semble marquer toute autre chose qu'une menace. Mais il n'est pas necessaire de rechercher ce qu'il vouloit marquer par cette posture très-indécente.

lamentations, d'autant plus grandes qu'elles étoient affectées. Opimius sçavoit fort bien ce que c'étoit, mais il faisoit semblant de l'ignorer & contrefaisoit l'étonné, de sorte que tous les Senateurs sortirent pour voir ce que ce pouvoit être. Le lit posé au milieu de la place, les uns se mirent à pousser des regrets infinis & à mener un grand deüil comme sur un malheur épouvantable; mais cette vûë fit un effet tout contraire sur l'esprit du peuple, & ne servit qu'à lui faire haïr & détester davantage cette faction des nobles qui avoient massacré dans le Capitole Tiberius Gracchus Tribun du peuple, & avoient jetté son corps dans le Tibre; & lorsqu'un malheureux sergent comme Antyllius, qui peut-être n'avoit pas merité son malheur, mais qui se l'étoit attiré du moins par son imprudence, étoit exposé sur la place, non seulement ils environnoient son lit, & l'arrosoient de leurs larmes, mais ils conduisoient en pompe le convoi de cet homme mercenaire, pour exciter par-là les Romains à se défaire encore du seul personnage qui restoit de tous ceux qui protegeoient & défendoient le peuple.

Le corps d'Antyllius posé au milieu de la place avec grand deüil.

Cela fait sur l'esprit du peuple un effet tout contraire à celui que le Senat attendoit.

Reflexions du peuple.

Le Senat étant rentré ensuite, fit un decret, par lequel il ordonna au Consul Opimius de se servir de tout son pouvoir pour empêcher la République de recevoir aucun dommage, & pour détruire les Tyrans. Sur cela le Consul ordonna à tous les Senateurs de prendre les armes, & à tous les Chevaliers de venir le lendemain matin chacun avec

Opimius ordonne à tous les Senateurs & à tous les Chevaliers de prendre les armes.

Fulvius se prépare à s'opposer à leurs efforts.

deux domestiques bien armez. Fulvius se prépara de son côté à s'opposer à leurs efforts, & assembla une grande foule de peuple.

Caïus s'arrête devant la statuë de son pere, & la regarde en pleurant.

Caïus en s'en retournant de la place, s'arrêta près de la statuë de son pere, la regarda longtems sans dire une seule parole, & après avoir versé quelques larmes & poussé quelques soupirs, il continua son chemin. Cela toucha de compassion le peuple qui le vit, & tous ensemble se reprochant leur lâcheté de ce qu'ils abandonnoient & trahissoient un tel personnage, ils le suivent chez lui & passent la nuit devant la porte de sa maison dans un état bien different de celui où étoient ceux qui gardoient la maison de Fulvius; car ceux-ci la passerent à se réjoüir, à boire, à yvrogner, à mener grand bruit, & à faire des rodomontades, Fulvius lui-même leur donnant l'exemple, s'enyvrant tout le premier, & disant & faisant beaucoup de choses très-indecentes & peu convenables à son âge & à sa dignité; au lieu que ceux qui gardoient Caïus, la passerent dans un grand silence, comme dans une calamité publique, s'entretenant de ce qui pouvoit arriver de ce desordre, & se relevant tour à tour pour se reposer.

Le peuple passe la nuit devant la maison de Caïus, mais dans un état bien different de celui où étoient ceux qui gardoient celle de Fulvius.

Les gens de Fulvius s'arment chez lui des armes qu'il avoit prises sur les Gaulois, sur les Liguriens qu'il avoit défaits cinq ans auparavant.

Le lendemain au point du jour, les gens de Fulvius l'éveillent avec beaucoup de peine, l'yvresse rendant son sommeil plus profond, & s'arment des dépoüilles qui étoient dans sa maison, & qu'il avoit prises sur les Gaulois, qu'il avoit défaits dans son Consulat, & se mettent en marche avec

de grands cris & de grandes menaces pour aller se saisir du mont Aventin. Pour Caïus, il refusa de prendre ses armes, & sortit en robe, comme s'il alloit sur la place, s'étant seulement muni d'un petit poignard. Comme il sortoit, sa femme se jetta à ses genoux sur le seüil de la porte, & le prenant d'une main, & tenant son fils de l'autre, elle lui dit : *Mon mari, je ne vous vois point partir de votre maison à votre ordinaire pour aller à la Tribune proposer des Edits comme Legislateur & comme Tribun, ni pour aller à la guerre environné d'honneur & en état, si le sort des armes me privoit de votre chere vie, de me laisser un deüil horrible & sans consolation, mais au moins plein de gloire. Vous allez vous exposer aux meurtriers de votre frere Tiberius. Et vous y allez sans armes, plus prêt à tout souffrir, qu'à rien attenter vous-même. En quoi je louë votre generosité ; mais vous allez mourir, sans que votre mort puisse être utile à votre patrie. Déja le mauvais parti triomphe, la violence & le fer décident dans tous les jugemens. Si votre frere avoit été tué devant Numance, les loix de la guerre par une trêve nous auroient fait rendre son corps ; au lieu que presentement je vais peut-être moi-même être réduite à courir toute éplorée les rivieres & les mers pour les supplier de me montrer enfin votre corps qu'elles auront longtems gardé dans leur sein. Car desormais que peut-on attendre des loix & des Dieux mêmes, après qu'à leur vûë Tiberius a été si cruellement massacré ?*

Caïus sort en robe & muni seulement d'un poignard.

Discours que sa femme lui tient sur le seüil de la porte.

Licinnia ayant fait ces tristes regrets le visage couvert de larmes, Caïus se débarrassa doucement

d'entre ses bras, & marcha dans un profond silence environné de ses amis. Sa femme voulant s'avancer & le suivre pour le retenir par sa robe, tomba sur le pavé, où elle demeura longtems sans voix & sans sentiment, jusqu'à ce que ses domestiques la voyant évanoüie, l'enleverent & l'emporterent chez son frere Crassus.

Licinnia voulant suivre Caïus pour le retenir tombe sur le pavé & demeure longtems évanoüie.

Quand les gens de Caïus & de Fulvius furent assemblez sur l'Aventin, Fulvius à la sollicitation de Caïus envoya à la place le plus jeune de ses enfans avec un caducée à la main. C'étoit un jeune garçon d'une beauté singuliere. Dès qu'il fut arrivé à la place, se tenant dans une posture pleine de pudeur & de modestie, & le visage baigné de pleurs, il fit au Consul & au Senat des propositions d'accommodement. La plûpart des Senateurs écoutoient assez volontiers ces propositions, mais le Consul Opimius prenant la parole, dit *que ce n'étoit point par des herauts que ces rebelles devoient persuader le Senat, qu'ils devoient descendre de leur asyle comme des prévenus, venir subir le jugement, & se livrant eux-mêmes, demander grace en cet état & desarmer la colere du Senat irrité de leur revolte.* En même tems il ordonna à ce jeune homme de s'en retourner, & de revenir avec l'acceptation de ces articles qu'il leur marquoit, ou de ne plus revenir.

Fulvius envoye à la place le plus jeune de ses enfans, un caducée à la main, pour faire des propositions au Senat.

Opimius refuse d'écouter ces propositions & renvoye le fils de Fulvius avec des articles très-durs.

Le jeune homme ayant fait son rapport, Caïus, dit-on, voulut descendre & aller faire ses efforts pour persuader & ramener le Senat; mais tous les

autres s'y étant opposez, Fulvius renvoya encore son fils à la charge pour faire les mêmes propositions; mais Opimius, qui ne demandoit qu'à décider l'affaire par la voye des armes, impatient d'en venir aux mains, fit prendre le jeune Fulvius, & l'ayant donné en garde à des gens sûrs, il marcha contre la troupe de Fulvius avec une bonne Infanterie & des archers Cretois, qui tirant sur eux & en blessant plusieurs, les mirent bientôt en desordre. Dans un moment la déroute fut generale. Fulvius se retira dans un bain public qui étoit abandonné, où il fut trouvé peu de momens après & égorgé avec l'aîné de ses enfans.

Fulvius envoye son fils une seconde fois.

Opimius le fait arrêter, & marche contre Fulvius.

Fulvius est égorgé dans un bain public où il s'étoit retiré.

Pour Caïus, personne ne le vit combattre ni tirer l'épée, mais très-affligé de tout ce qui se passoit, il se retira dans le Temple de Diane. Là il voulut se servir de son poignard pour se tuer lui-même, mais il en fut empêché par les plus fideles de ses amis Pomponius & Licinnius, qui l'ayant suivi lui ôterent son poignard, & le porterent à prendre la fuite. On dit qu'avant que de sortir il se jetta à genoux, & levant les mains vers la Déesse, il pria que le peuple Romain, en punition de son ingratitude & de sa noire trahison, ne sortît jamais de la dure servitude à laquelle il couroit volontairement, car la plûpart l'avoient abandonné sur la premiere publication de l'amnistie qu'on leur promit.

Caïus se retire dans le Temple de Diane, il veut se tuer lui-même & en est empêché par ses amis.

Il prend la fuite.

Priere qu'il fait à la Deesse en sortant de son Temple.

Comme Caïus s'enfuyoit, ses ennemis, qui le suivoient de près, l'atteignirent près du pont de

Il est atteint près du pont de bois.

bois. Ses deux amis, qui ne l'avoient point abandonné, le forcerent de gagner les devans pendant qu'ils s'opposeroient seuls à ceux qui le poursuivoient, & se jettant en même tems l'épée à la main au-devant du pont, ils combattirent avec tant de courage, qu'aucun d'eux ne put passer jusqu'à ce qu'ils eussent été tuez sur la place. Caïus n'avoit avec lui qu'un esclave, nommé Philocrate. Tous les autres l'exhortoient & l'encourageoient comme on fait dans les combats de lice, mais personne ne le secouroit, & il avoit beau demander un cheval à tous ceux qu'il trouvoit sur son passage, tout le monde le lui refusoit, car les ennemis étoient à leurs trousses. Il les devança pourtant d'un moment & gagna un bois, qui étoit consacré aux Furies. Là il fut tué de la main de son esclave, qui après lui avoir rendu ce service,

Grand courage de ses amis qui defendent le pont pour lui donner le tems d'échapper, & se font tuer.

Caïus gagne un bois qui étoit consacré aux Furies & se fait tuer par son esclave qui se tuë ensuite.

Et gagna un bois, qui étoit consacré aux Furies.] C'est ainsi que Plutarque explique fort bien ce que les Romains appelloient *lucum Furinæ, le bois de la Déesse Furine.* Car cette Déesse étoit Ἐριννὺς *Furina.* Son bois étoit près du pont Sublicius. Aurelius Victor, dans son traité des hommes illustres, éclaircit tout cet endroit, & nomme les deux amis de Caïus qui, pour lui donner le tems de se sauver, s'opposerent genereusement à ceux qui le poursuivoient. *Pomponio amico apud portam Trigeminam, P. Lætorio in ponte Sublicio persequentibus resistente in lucum Furinæ pervenit.* Cette Déesse Furina avoit un grand Prêtre appellé *Flamen Furinalis*, & une fête appellée *Furinalia.* Varron dans le V. Liv. de la Langue Latine. *Furinalia & Furina, quod ei Deæ feriæ publicæ dies is. Cujus Deæ honos apud antiquos, nam ei sacra instituta annua, & Flamen attributus, nunc vix nomen notum paucis.* Festus en fait aussi mention, *Furinalia, Sacra Furinæ quam Deam dicebant.* Et dans le Calendrier sa fête est marquée le 25. de Juillet. *Fur. N. P. Ludi.*

se

se tua lui-même. D'autres disent qu'ils furent pris tous deux en vie par leurs ennemis, & que Philocrate embrassa si étroitement Caïus, & le couvrit si bien de son corps, qu'aucun d'eux ne put le frapper que l'esclave ne fût percé auparavant de tous les coups qu'on portoit à son maître, & tombé mort à ses pieds. On dit qu'un soldat coupa la tête de Caïus, & qu'il la portoit au Consul, mais qu'un des amis d'Opimius, nommé Septimuleius, la lui enleva en chemin; car avant le combat on avoit fait publier à son de trompe que ceux qui apporteroient les têtes de Caïus & de Fulvius, auroient pour récompense autant d'or pesant. Septimuleius porta au Consul Opimius cette tête traversée au bout d'une pique. On fit apporter des balances, & il se trouva qu'elle pesoit dix-sept livres huit onces, Septimuleius ayant ajouté la fraude au crime, car il ôta toute la cervelle de cette tête, & mit à la place du plomb fondu. Ceux qui apporterent la tête de Fulvius n'eurent rien, parce que c'étoient des gens peu considerables.

Un soldat coupe la tête de Caïus. Septimuleius la lui enleve, & la porte au Consul.

On avoit promis autant d'or pesant à ceux qui apporteroient les têtes de Caïus & de Fulvius.

Septimuleius ajoute la fraude au crime pour rendre la tête de Caïus plus pesante.

Les corps de Caïus & de Fulvius, & ceux de tous les autres, qui avoient été tuez, furent jettez dans le Tibre au nombre de trois mille. Tous leurs biens furent confisquez; on fit défenses à leurs femmes de les pleurer, & d'en porter le deüil, & Licinnia fut privée de sa dot. Le plus jeune des enfans de Fulvius fut traité très-inhumainement, quoiqu'il n'eût fait aucune resistance

Les corps de Caïus & de Fulvius jettez dans le Tibre avec ceux de trois mille Citoyens.

On défend à leurs femmes de les pleurer.

& qu'il ne se fût pas trouvé au combat ; car ayant été envoyé auparavant pour proposer un traité, il fut retenu prisonnier, & après le combat on le fit mourir contre toute sorte de justice. Mais le peuple ne fut ni si offensé ni si affligé de toutes ces indignitez, que de l'insolence qu'eut Opimius de bâtir le Temple de la Concorde. Car il paroissoit par-là qu'il se glorifioit, qu'il s'enorgueillissoit de ce qu'il venoit de faire, & qu'il regardoit en quelque sorte comme un grand sujet de triomphe le meurtre de tant de Citoyens. C'est pourquoi la nuit qui suivit la dédicace de ce Temple, quelqu'un écrivit au-dessous de l'inscription, *Ce Temple de la Concorde est l'ouvrage de la Fureur*.

Opimius fait mourir le fils de Fulvius qu'il avoit retenu prisonnier.

Il fait bâtir le Temple de la Concorde, le peuple est offensé de cette insolence.

Inscription mise sous celle de ce Temple.

Cet Opimius fut le premier qui dans le Consulat usurpa toute l'autorité du Dictateur, & qui sans aucune forme de justice fit mourir trois mille Citoyens outre Caïus Gracchus & Fulvius Flaccus, dont celui-ci avoit été Consul & avoit eû les honneurs du triomphe, & l'autre surpassoit tous ceux de son âge en vertu & en réputation. Mais cet Opimius si fier ne put s'empêcher de commettre un vol public ; car envoyé en ambassade à la Cour de Jugurtha Roi de Numidie, il se laissa corrompre par argent, & ayant été condamné juridiquement pour une action si infâme, il vieillit dans le mépris, il fut haï & baffoüé du peuple,

Opimius, le premier qui usurpa dans son Consulat toute l'autorité du Dictateur.

Opimius commit un vol public, & vieillit dans le mépris.

Ne put s'empêcher de commettre un vol public.] Cela est assez remarquable. Plutarque appelle *vol public* de s'être laissé corrompre par argent pour trahir les interêts de sa patrie. Et en effet il n'y a pas de plus grand vol que celui-là.

qui veritablement d'abord après les actions cruelles de ce Consul étoit tombé dans l'humiliation & dans l'abattement, mais qui se releva & reprit courage bien-tôt après, & fit voir tout le regret qu'il avoit de la mort des Gracques. Car ayant fait faire leurs statuës, il eut l'audace de les exposer en public, il consacra les lieux où ils avoient été tuez, & il y alloit offrir les prémices des fruits de toutes les saisons. Plusieurs même y faisoient tous les jours des sacrifices, y adoroient & y faisoient leurs prieres à genoux tout comme dans les veritables Temples.

Regret que le peuple témoigna de la mort des Gracques, & les honneurs qu'il leur rendit.

Leur mere Cornelie supporta son malheur avec beaucoup de constance & de magnanimité; & l'on écrit qu'en parlant des chapelles, qu'on avoit bâties sur les lieux où ses enfans avoient été tuez, elle dit seulement, *ils ont les tombeaux qu'ils méritent.* Elle passa le reste de ses jours dans une maison de campagne près du mont de Misene, sans rien changer à sa maniere de vivre. Comme elle avoit beaucoup d'amis & qu'elle aimoit à recevoir les étrangers, elle avoit toujours une bonne table; sa maison étoit toujours pleine de Grecs & de gens de lettres; les Rois mêmes se faisoient un honneur de recevoir d'elle des presens, & de lui en envoyer. Tous ceux qui étoient reçus chez elle, prenoient un singulier plaisir à lui entendre raconter les particularitez de la vie de son pere Scipion l'Africain & sa maniere de vivre. Mais on l'admiroit sur-tout quand sans donner aucune

Constance de Cornelie.

Beau mot de Cornelie, qui divinise par-là ses enfans, ou les traite comme des heros.

La vie noble qu'elle mena depuis la mort de Caïus.

Les Rois mêmes se faisoient honneur de lui envoyer des presens, & d'en recevoir d'elle.

marque de douleur & sans verser une seule larme, elle faisoit l'histoire de tout ce que ses enfans avoient fait & souffert, comme si elle eût parlé de quelques anciens personnages qui lui auroient été entierement étrangers.

Elle faisoit l'histoire de ses enfans sans verser une seule larme.

Cela paroissoit si extraordinaire que la plûpart croyoient que la vieillesse lui avoit affoibli l'esprit, ou que la grandeur de ses maux & de ses malheurs lui avoit ôté le sentiment. Mais c'étoit eux-mêmes qu'on pouvoit accuser d'être privez & de sentiment & d'esprit, de ne pas reconnoître quels grands remedes fournissent aux hommes contre la douleur & la tristesse l'heureuse naissance & la bonne éducation, & d'ignorer que si dans la prosperité la Fortune triomphe souvent de la vertu dans ceux qui ont été le mieux élevez, & qui sont les plus attachez à tout ce qui est beau & honnête, dans l'adversité elle ne leur ôte pas la force de supporter constamment leurs malheurs.

Faux jugement que l'on faisoit de sa constance.

Quels grands remedes l'heureuse naissance & la bonne éducation fournissent contre la tristesse & la douleur.

La Fortune a souvent moins de force contre la vertu dans l'adversité que dans la prosperité.

Que si dans la prosperité la Fortune triomphe souvent de la vertu dans ceux qui ont été le mieux élevez.] C'est ce que l'expérience fait voir assez souvent. Un homme vertueux, qui dans la prosperité n'a pû se défendre contre la Fortune, resiste souvent à tous ses coups les plus rudes dans l'adversité. Et il n'est pas mal aisé d'en trouver la raison, la prosperité amollit & relâche, au lieu que l'adversité resserre & endurcit.

LA COMPARAISON d'Agis & de Cleomene avec Tiberius & Caïus Gracchus.

APRE'S avoir fini le récit des actions de ces personnages, nous n'avons qu'à contempler leurs vies ensemble en les comparant. Pour ce qui est des deux Gracques, tous ceux qui en ont le plus mal parlé, & qui ont eû pour eux la haine la plus outrée, n'ont jamais osé dire qu'ils n'eussent pas été plus heureusement nez à la vertu que tous les Romains de leur tems, & que cette heureuse naissance n'eût pas été secondée & fortifiée par la plus excellente éducation & par les instructions les plus solides. Mais dans Agis & dans Cleomene la nature paroît avoir été encore plus forte que dans ces deux Romains, en ce que n'ayant pas eû le bonheur d'être bien élevez, & ayant été nourris dans des coutumes & dans des manieres de vivre, qui avoient corrompu ceux qui avoient été avant eux, ils se rendirent pourtant des modeles de vertu, de simplicité & de temperance.

Premier avantage d'Agis & de Cleomene sur les Gracques. La nature plus forte & plus excellente.

Mais dans Agis & dans Cleomene la nature paroît avoir été encore plus forte.] En effet de se rendre un modele de vertu par le secours & par la seule force de la nature sans l'éducation; c'est la marque d'un naturel bien excellent & bien superieur à celui qui a eû le secours d'une éducation excellente.

Second avantage. Ils étoient nez de peres bien differens & dans une patrie corrompuë.

La vertu des peres, une succession dont leurs enfans doivent être jaloux.

D'ailleurs les Gracques ayant vêcu dans le tems où Rome étoit la plus florissante, & où l'éclat des vertus relevoit davantage sa gloire & sa dignité, ils auroient eû honte d'abandonner la succession de cette vertu paternelle, qui leur étoit transmise par leurs ancêtres; au lieu qu'Agis & Cleomene, nez de peres qui avoient des sentimens bien différens, & ayant trouvé leur patrie toute corrompuë & toule malade, ne ralentirent pourtant en rien l'ardeur qu'ils avoient naturellement pour tout ce qui est beau & honnête.

Il est vrai qu'une très-grande marque du desinteressement des Gracques, & du mépris qu'ils avoient pour l'argent, c'est qu'ayant été dans les plus grandes charges & dans les emplois les plus considérables, ils ont toujours conservé leurs mains pures, & n'ont jamais essuyé aucun reproche d'avoir pris la moindre chose injustement. Mais Agis se seroit mis dans une véritable

D'ailleurs les Gracques ayant vêcu dans le tems où Rome étoit la plus florissante & où l'éclat des vertus.] Quand on est né dans un tems où les vertus fleurissent & de peres gens de bien, on n'a pas un si grand merite à être vertueux, car la honte qu'il y a à ne l'être pas est si grande, qu'elle suffit seule pour retenir les plus lâches & les plus vicieux; au lieu que quand on est né au milieu de la corruption & des vices, la vertu jette un éclat bien plus grand, & est bien plus recommandable. Et c'est là un autre grand avantage d'Agis & de Cleomene sur les Gracques.

Mais Agis se seroit mis dans une véritable colere.] Avec quel art & quelle noblesse Plutarque releve l'avantage qu'Agis avoit sur les Gracques du côté du désinteressement. Les Gracques n'avoient rien pris aux autres, mais Agis avoit donné même tout le sien. Les Gracques regardoient comme un gain injuste de prendre le bien des autres, & Agis traitoit d'avarice horrible de retenir ce qui lui appartenoit.

colere si quelqu'un l'avoit loüé de n'avoir rien pris du bien des autres, lui qui donna à ses Citoyens son propre bien, qui consistoit en six-cens talens d'argent comptant sans les meubles & autres biens très-considérables. Quel grand mal n'auroit donc point paru un gain injuste à celui qui regardoit comme une avarice horrible de posseder plus que les autres, quoique justement ?

Troisiéme avantage d'Agis & de Cleomene sur les Gracques, le desinteressement.

Six cens mille écus.

Que si l'on considere la hardiesse & l'audace de leurs entreprises & des innovations qu'ils firent dans l'Etat, celles d'Agis l'emportent de beaucoup par leur grandeur & par leur importance. Car des deux Romains, Caïus ne s'appliqua principalement qu'à faire de grands chemins, & à repeupler des Villes par des Colonies ; & le trait le plus hardi & le plus éclatant de leur politique ce fut pour Tiberius le partage des terres, & pour Caïus le changement qu'il fit dans les tribunaux de la Justice en mêlant parmi les Senateurs un pareil nombre de Chevaliers. Au lieu que le changement qu'Agis & Cleomene firent dans leur Etat, fut toute autre chose, car voyant bien que de vouloir corriger par le menu les petites fautes & retrancher peu à peu ce qu'il y avoit de défectueux, c'étoit, comme dit Platon, couper

Quatriéme avantage d'Agis & de Cleomene, la grandeur des entreprises.

Quelles furent les entreprises de Tiberius & de Caïus.

Celles d'Agis & de Cleomene.

En mêlant parmi les Senateurs un pareil nombre de Chevaliers.] Il devoit plûtôt dire, *en ôtant aux Senateurs les jugemens des Procès & en les transportant aux Chevaliers.*

C'étoit, comme dit Platon, couper les têtes de l'Hydre.] Le passage de Platon est du IV. liv. de la Repub. tom. 2, pag. 426. & il convient parfaitement ici; car Platon parle des Législateurs

les têtes de l'Hydre, ils introduisirent dans les affaires un changement, qui pouvoit chasser tout d'un coup tous les maux, & y rétablir l'ordre. Peut-être même est-ce parler plus veritablement de dire qu'ils proscrivirent & casserent le changement qu'on avoit introduit avant eux, & qui avoit causé tous ces maux, & que par-là ils ramenerent & rétablirent leur ville dans l'état qui lui étoit propre, & qui étoit celui de sa fondation.

Cinquiéme avantage d'Agis & de Cleomene sur les Gracques, l'autorité des loix.

On peut dire aussi qu'à tout ce que les Grac-

qui croyent par de petites loix en détail déraciner les vices de leur République. Voici comme il s'en mocque : *Ce sont de merveilleux personnages ces Législateurs qui font les loix dont je viens de parler, & qui sont toujours après à réformer l'Etat, croyant avoir trouvé par-là le moyen de mettre fin à toutes les fraudes & malversations qui se commettent dans le commerce, & sur les choses dont je viens de parler, ne s'appercevant pas qu'ils ne font autre chose que couper la tête de l'Hydre.*

Et y rétablir l'ordre.] J'avouë que je n'entends pas le mot du texte καὶ παρασκευάσαι. Je voi que M. le Fevre à la marge de son Dictionnaire sur ce mot, a marqué qu'il falloit corriger ici Plutarque sans dire comment; mais par ce qu'il a mis dans le même Dictionnaire à côté du mot ἀνασκευάζω, on voit qu'il corrigeoit ἀνασκευάσαι. Le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain a μετασκευάσαι. Je croi qu'il faut lire κατασκευάσαι. *Mutare in aliam formam habitumque vertere*, & par conséquent *rétablir, remettre l'ordre.*

On peut dire aussi qu'à tout ce que les Gracques voulurent executer dans le gouvernement, les plus grands des Romains s'y opposerent. Voici un cinquiéme avantage d'Agis & de Cleomene sur les Gracques, c'est que dans tout ce que les Gracques entreprirent, ils eurent toujours les plus grands des Romains & les plus gens de bien pour adversaires, au lieu que dans ce qu'Agis entreprit, & que Cleomene acheva, ils eurent la plus respectable des autoritez, les anciennes loix, Lycurgue & Apollon même. Or on ne peut pas douter que ce qui est fondé sur une autorité legitime, ne soit infiniment préferable à tout ce qui va contre l'autorité.

ques

ques voulurent executer dans le Gouvernement, tous les plus grands des Romains s'y opposerent, au lieu que tout ce qu'Agis entreprit, & que Cleomene acheva, étoit fondé sur l'autorité la plus grande, la plus autentique, & la plus respectable, qui leur servit de modelle, je veux dire sur les Rhetres ou anciennes loix de leur patrie touchant la temperance & l'égalité, dont les unes avoient été établies par Lycurgue, & les autres avoient Apollon même pour auteur & pour fondateur.

V. la vie de Lycurgue, tom. I. page 216.

Mais ce qui est encore plus considerable, c'est que par toutes les nouveautez que les Gracques introduisirent, Rome ne s'aggrandit jamais & n'acquit pas un pouce de terrein, au lieu que par celles de Cleomene, la Grece vit en peu de tems Sparte devenir maîtresse du Peloponese, & combattre contre ses peuples les plus puissans, ce grand & glorieux combat pour la principauté, combat dont l'unique but étoit de délivrer la

Sixiéme avantage d'Agis & de Cleomene sur les Gracques, l'aggrandissement de la patrie.

Dont les unes avoient été établies par Lycurgue, & les autres.] Il y a faute au texte. Le passage est fort bien corrigé dans le ms. de la Bibliotheque de S. Germain, où on lit, ὧν τούτοις μὲν, ὁ Λυκοῦργος, ἐκείνοις δὲ, ὁ Πύθιος βεβαιωτής.

Mais ce qui est encore plus considerable, c'est que par toutes les nouveautez que les Gracques introduisirent, Rome ne s'aggrandit jamais.] Voici un sixiéme avantage bien considerable d'Agis & de Cleomene sur les Gracques. De deux Gouverneurs d'Etats on préferera toujours celui dont la politique a été le plus utile à sa patrie, & a le plus servi à son aggrandissement. Agis & Cleomene, qui rendirent Sparte maîtresse du Peloponese, sont donc de ce côté-là préferables aux Gracques, dont toute la politique n'ajoûta jamais un pouce de terrein à leur païs.

Grece entiere des armes des Illyriens & des Gaulois, & de la remettre sous le juste & honorable Gouvernement des descendans d'Hercule.

Septième avantage d'Agis & de Cleomene sur les Gracques, du côté de la mort.

Je trouve aussi que la mort de tous ces personnages marque quelque difference dans leur vertu.

Je trouve aussi que la mort de tous ces personnages marque quelque difference dans leur vertu.] Ce jugement de Plutarque est considerable, & merite d'être examiné. Il donne l'avantage à Agis & à Cleomene sur les Gracques du côté de la mort, parce que les deux Gracques combattirent contre leurs citoyens, & qu'après avoir pris la fuite, ils perirent malheureusement, victimes de la haine & de la vengeance des nobles; au lieu que des deux Grecs, Agis mourut pour ne faire mourir aucun citoyen; & Cleomene, après avoir fait tout ce que le plus grand courage pouvoit faire dans l'extrêmité où il se trouvoit, se tua genereusement lui-même. Ce jugement ne me paroît pas tout-à-fait juste. Il est certain que la mort d'Agis est plus glorieuse que celle de Tiberius. Agis fut condamné par ses citoyens contre toute sorte de justice, & mourut presque volontairement, en se trouvant plus heureux que ceux qui l'avoient condamné. Dans cette mort il n'y a rien que de grand & de noble, & celle de Tiberius n'a rien qui puisse lui être comparé. Il n'en est pas de même, à mon avis, de celle de Cleomene, elle me paroît fort inferieure à celle de Caïus. Il est vrai que Cleomene témoigna un fort grand courage, mais il eut la foiblesse de se tuer lui-même, quoique peu de jours auparavant il eût dit des choses admirables contre ceux qui se portoient à ce desespoir. Il est vrai encore que Caïus fut tué en fuyant, & qu'il parut donner plus de marques de précaution que de courage. Mais dans ses précautions éclate un courage heroïque & le courage d'un homme de bien. Il alla s'exposer aux meurtriers de son frere, & il y alla sans armes, plus prêt à tout souffrir qu'à rien attenter. Il y a dans cette disposition une generosité qui ne peut être trop loüée. D'ailleurs il a le bonheur qu'on doute si ce fut son esclave qui le tua par son ordre, ou si ce furent ses ennemis qui le tuerent après avoir tué l'esclave qui le couvroit. Plutarque estime trop ces meurtriers d'eux-mêmes, & il donne le nom de vertu à cette foiblesse par un aveuglement trop payen.

tu. Car les Gracques combattirent contre leurs citoyens, & ensuite ayant pris la fuite, ils perirent malheureusement; au lieu que des deux Grecs, Agis mourut presque volontairement pour ne faire mourir aucun citoyen; & Cleomene forcé par les mépris & par les outrages qu'il essuya, prit enfin les armes pour se venger, mais l'occasion n'ayant pas favorisé son courage, il se tua genereusement.

Premier avantage des Gracques sur Agis & sur Cleomene, les qualitez de Capitaine.

Que si on les regarde les uns & les autres par un autre côté, on trouvera qu'Agis n'a jamais fait aucune action de grand Capitaine, car il fut tué avant que d'avoir pû donner des marques de son habileté & de son courage, & qu'à toutes les grandes & belles victoires de Cleomene, qui sont en grand nombre, on peut opposer l'éclatante action de Tiberius, lors qu'à la prise de Carthage il monta le premier sur la brêche, ce qui ne fut pas un mediocre exploit, & le sage traité qu'il

Et qu'à toutes les grandes & belles victoires de Cleomene, qui sont en grand nombre, on peut opposer l'éclatante action de Tiberius.] Voici un passage qui marque au moins que Plutarque ne favorisoit pas les Grecs contre les Romains. Mais je croi qu'il n'y a personne qui n'appelle ici de son jugement. Car qui est-ce qui égalera jamais l'action de Tiberius qui monte le premier sur la brêche à l'assaut de Carthage, qui l'égalera, dis-je, aux victoires de Cleomene? monter le premier sur la brêche, c'est l'action d'un soldat plein de valeur. Les armées sont pleines de soldats jaloux d'un tel honneur. Mais de grandes & belles victoires, c'est le fruit de la capacité d'un grand Capitaine. Cela ne peut être comparé.

Et le sage traité qu'il fit à Numance.] Je ne nie pas que ce traité ne fût l'effet d'une grande prudence, je dis seulement qu'un homme qui n'auroit aucune qualité de grand Capitaine pourroit être capable de cette prudence-là.

fit à Numance, par lequel il sauva vingt mille Romains, qui n'avoient aucune autre esperance de salut. Pour Caïus & dans cette guerre de Numance, & dans la Sardaigne, il donna de grandes marques de valeur ; de sorte que ces deux freres auroient été comparables aux plus grands Capitaines Romains s'ils n'avoient pas été tuez si jeunes.

Second avantage des Gracques sur Agis & sur Cleomene, la maniere de gouverner.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner, il semble qu'Agis se conduisit avec trop de lenteur & de mollesse, car il se laissa surprendre par Agesilas, il trompa ses citoyens, en n'executant pas le partage des terres qu'il leur avoit promis, & pour tout dire en un mot, par une timidité, qui procedoit de sa grande jeunesse, il laissa inutiles & imparfaites toutes les grandes entreprises qu'il avoit faites, & qui avoient excité l'attente du public. Cleomene au-contraire se porta avec trop de violence & d'emportement à changer le Gouvernement de la République en tuant contre toute sorte de raison & de justice les Ephores, qu'il lui auroit été très-facile d'at-

La lenteur, la mollesse & la timidité d'Agis.

La violence & l'emportement de Cleomene.

Il semble qu'Agis se conduisit avec trop de lenteur & de mollesse.] Il est vrai qu'il paroît un peu trop de lenteur & de mollesse dans la conduite d'Agis. Mais je ne sçai si on doit lui faire un reproche de s'être laissé surprendre par Agesilas ; car la raison, que celui-ci donnoit, paroissoit si plausible, que Lysandre même y fut trompé.

En tuant contre toute sorte de raison & de justice les Ephores.] Cette action est si horrible, que rien ne sçauroit l'excuser. Il n'y a que la politique enragée dont on a donné des leçons dans le dernier siécle, qui pût lui donner quelque couleur.

tirer dans son parti, puisqu'il étoit le plus fort, ou de les chasser de la ville, comme on en chassa quantité d'autres, que l'on bannit. Car d'avoir recours au fer sans la derniere necessité, cela n'est ni du grand medecin, ni du grand politique, & fait voir au-contraire dans l'un & dans l'autre une grande ignorance de l'art. Et il y a de plus dans le politique que cette ignorance est accompagnée d'injustice & de cruauté. Mais aucun des deux Gracques ne commença le premier à verser le sang de ses citoyens, & on rapporte que Caius attaqué de tous côtez & en butte à tous les traits de ses ennemis, ne prit pas le parti de se défendre, & qu'autant qu'il étoit brave & déterminé dans les batailles, autant il fut froid & lent dans la sédition. Car premierement il sortit de sa maison sans armes; ensuite, pendant que l'on combattoit, il se tint toujours à l'écart, & on le vit toujours plus occupé à se retenir, & à ne rien faire, qu'à s'empêcher de rien souffrir. C'est pourquoi il est plus juste de regarder leur fuite comme un effet de leur précaution, que comme une marque de leur lâcheté. Car il n'y avoit point de milieu, ou il falloit ceder par la fuite à ceux qui les poursuivoient, ou en les attendant se mettre en défense & repousser la force par la force.

Il ne faut avoir recours au fer que dans la derniere necessité.

La fuite des Gracques, plutôt l'effet de leur précaution, qu'une marque de leur lâcheté.

Quant aux reproches qu'on peut faire aux uns & aux autres, le plus grand dont on puisse noircir la memoire de Tiberius, c'est d'avoir déposé

Le plus grand reproche que l'on puisse faire à Tiberius.

C'est d'avoir déposé son Collegue, & brigué un second Tribunat.]

son Collegue, & d'avoir brigué un second Tribunat. Mais c'est injustement qu'on a imputé à Caïus la mort d'Antyllius, car il fut tué contre sa volonté & à son grand regret. Au lieu que Cleomene, sans rappeller ici le meurtre des Ephores, affranchit tous les esclaves, & regna en effet tout seul pendant qu'il faisoit semblant de regner en second, ayant appellé au trône, pour sauver les apparences, son frére Euclidas, qui n'étoit pas d'autre maison que lui. Il écrivit bien à Archidamus, à qui seul il appartenoit de regner conjointement avec lui parce qu'il étoit de l'autre maison, & lui persuada de quitter Messene & de venir à Sparte. Mais Archidamus ayant été tué d'abord après son arrivée, Cleomene ne fit

La mort d'Antyllius ne peut être imputée à Caïus.

Justes reproches que l'on peut faire à Cleomene.

La déposition du Tribun fut une action très-violente, & on peut dire très-impie, puisque le caractere de Tribun étoit comme sacré. Et la demande du second Tribunat étoit très-injuste, & l'effet d'une horrible ambition & d'une furieuse opiniâtreté à poursuivre ses desseins. Dans le texte il est aisé de voir que ces mots αὐτὸς τῷ Γαΐῳ, sont une faute de copiste. Il ne s'agit pas-là de Caïus. Il faut lire comme dans un ms. αὐτῷ. Ces mots τῷ Γαΐῳ, sont une repetition des mots suivans.

Au lieu que Cleomene, sans rappeller ici le meurtre des Ephores, affranchit tous les esclaves, & regna en effet tout seul.] Pour ce qui est de regner seul, on ne sçauroit excuser Cleomene, puisqu'il violoit en cela les loix de son païs qui devoit toujours avoir deux Rois, & deux Rois qui ne fussent pas de la même maison. Mais pour ce qui est de l'affranchissement des Ilotes, il fut fait pour une très-bonne raison & dans une grande extrémité, puisqu'il tira de-là cinq cens mille écus qui le mirent en état d'arrêter les progrès d'Antigonus.

A qui seul il appartenoit de regner conjointement avec lui.] Il faut necessairement recevoir la leçon du ms. de la Bibliotheque de S.Germain, συμβασιλεύειν, au lieu de βασιλεύειν du texte.

aucune recherche pour venger sa mort, & confirma par-là le soupçon que l'on avoit que c'étoit lui-même qui l'avoit fait tuer, en cela bien different de Lycurgue, qu'il faisoit semblant d'imiter; car Lycurgue rendit librement & volontairement au jeune Charilaus, fils de son frere, le Royaume, qui lui avoit été confié, & dans la crainte où il étoit, que si cet enfant venoit à mourir de maladie, ou autrement, on ne l'accusât d'y avoir contribué, il se bannit lui-même de son païs, & n'y retourna qu'après que son neveu Charilaus eut un fils pour succeder à la Couronne. Mais parmi tous les Grecs, en trouvera-t'on un seul qu'on puisse comparer à Lycurgue?

Grande & belle action de Lycurgue.

Grand éloge de Lycurgue.

Nous avons montré que le Gouvernement de Cleomene a été marqué par de plus grandes nouveautez & par de plus grandes injustices. Aussi ceux qui blâment les mœurs des uns & des autres, reprochent à Agis & à Cleomene qu'ils ont eu dès le commencement un esprit tyrannique & porté à la guerre; au lieu que les

Le Gouvernement de Cleomene marqué par de plus grandes nouveautez & par de plus grandes injustices.

Aussi ceux qui blâment les mœurs des uns & des autres, reprochent à Agis & à Cleomene.] Plutarque donne ici un grand avantage aux Gracques sur Agis & sur Cleomene. Les fautes que les Gracques ont faites, n'ont été que l'effet de l'ambition, & de l'ambition irritée par les difficultez & par les obstacles. Au lieu que celles d'Agis & de Cleomene venoient du caractere de leur esprit, qui étoit porté à la tyrannie & à la guerre, & l'un est plus pardonnable que l'autre. La tyrannie, même la plus moderée, est toujours haïssable & contraire aux loix, au lieu que l'ambition peut être quelquefois bonne & loüable, & venir du desir de ce qui est honnête & beau. Dans le texte, au lieu de τῦτον, il faut lire τύτοις, comme dans le ms. de la Bibliotheque de S. Germain. τύτοις, c'est-à-dire, à Agis & à Cleomene.

L'amour de la guerre domine dans les deux Grecs, & l'ambition dans les deux Romains.

envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'un excès d'ambition, & ils avouënt tous qu'emportez par la chaleur des contestations & par la colere, contre leur propre naturel, comme par des vents impetueux, ils avoient passé les bornes, & porté le Gouvernement à ces excès qu'on ne peut excuser.

La beauté & la justice du premier dessein des Gracques.

En effet, qu'y avoit-il de plus beau & de plus juste que leur premier dessein, si les riches & les nobles en opposant la force & la puissance pour les empêcher de faire passer leur loi, ne les eussent jettez tous deux dans la necessité de prendre les armes, l'un pour défendre sa vie, & l'autre pour venger son frere, qui avoit été mis à mort sans aucune forme de jugement & sans aucun arrêt préalable?

Il parle à Senecion, à qui il adresse ces vies.

Jugement remarquable de Plutarque sur ces quatre personnages.

Vous voyez donc assez vous-même la difference qui est entr'eux. Que s'il faut les caracteriser chacun en particulier, je trouve que Tiberius est au-dessus des trois autres par la vertu; que le jeune Agis a fait moins de fautes, & que Caïus est fort au-dessous de Cleomene, soit en courage pour entreprendre, soit en audace pour executer.

Je trouve que Tiberius est au-dessus des trois autres par la vertu.] Selon Plutarque Tiberius est au-dessus des autres par sa vertu, & Cleomene est au-dessus de Caïus par son courage & par son audace. Mais il nous laisse à juger lequel est le plus estimable de Caïus ou d'Agis. Agis a fait moins de fautes, mais le moins de fautes ne rend pas superieur à celui qui a plus de courage & plus de vertu. A tout prendre, le caractere d'Agis paroît préferable à celui de Caïus.

Fin du cinquiéme Tome.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL, 1733.



